[manque t. II]

ŒUVRES

DE

LORD BYRON.

IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,

RUE DU COLOMBIER, N° 30.

ŒUVRES

DE

LORD BYRON,

TRADUCTION

DE M. AMÉDÉE PICHOT,

AUTEUR DE L'HISTOIRE DE CHARLES-ÉDOUARD
ET DU VOYAGE EN ANGLETERRE ET EN ÉCOSSE ;

PRÉCÉDÉES

D'UN ESSAI SUR LA VIE ET LE CARACTÈRE DE LORD BYRON,
PAR LE TRADUCTEUR,

ET D'UN DISCOURS PRÉLIMINAIRE
DE M. CHARLES NODIER.

TOME PREMIER.

PARIS,
FURNE, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 39.

M DCCC XXX.

NOTICE
PRÉLIMINAIRE.

L'apparition de lord Byron dans la littérature européenne est un de ces évènemens dont l'influence se fait ressentir à tous les peuples et à toutes les générations: non que lord Byron soit, comme l'ont avancé quelques critiques irréfléchis, le créateur d'un nouveau genre de poésie; il n'appartient pas à l'homme de rien créer, et moins encore la langue poétique, c'est-à-dire, celle du goût et du génie, que la langue usuelle des besoins. Témoin du renouvellement d'une civilisation, lord Byron a été l'interprète le plus puissamment inspiré de tous les sentimens, de toutes les passions, tranchons le mot, de toutes les frénésies qui s'éveillent dans l'intervalle orageux où se confondent les essais d'une société naissante, et les convulsions d'une société qui tombe. Je le répète : il n'a pas plus inventé cette poésie que cet état de choses : il l'a révélée.

On se récrie cependant sur cette multitude d'imitations plus ou moins heureuses que le succès presque universel des poèmes de lord Byron a produites, soit dans notre littérature, soit dans la plupart des littératures contemporaines; on s'étonne, dis-je, de l'envahissement immense et simultané du genre romantique, à défaut de reconnaître que cette tendance des esprits résulte bien moins de l'influence accidentelle d'un homme de génie que de l'état et des besoins réels de notre société. Essayons de montrer comment cette révolution s'est faite, et d'établir que son action inévitable n'a pu se manifester par d'autres résultats.

Depuis les siècles de renouvellement qui ont succédé aux âges appelés barbares, toutes les sciences et toutes les idées

éclectiques de l'homme ont tendu à se matérialiser; et, par un effet de réciprocité infaillible dont la cause est dans notre nature, qui aspire toujours à exister quelque part hors d'elle-même, les choses purement matérielles de la vie ont éprouvé le même penchant progressif à la spiritualité. Ainsi, d'une part, les idées abstraites de l'étendue et du temps ont été soumises à des formules exactes et à des figures inaltérables; les incompréhensibles merveilles de la création se sont trouvées prisonnières dans l'enceinte étroite et abstraite des méthodes; les combinaisons inextricables des substances élémentaires ont subi la loi capricieuse des nomenclatures; la morale, arrangée en aphorismes, a pris place parmi les sciences d'observation, peut-être même parmi les sciences de calcul; la politique, surbordonnée à des règles de statique et d'équilibre, est devenue un mécanisme particulier où le jeu de quelques ressorts et le balancement de quelques contre-poids est substitué aux principes de l'ordre et aux opérations de l'intelligence; la religion elle-même, convertie par la réforme en une simple institution réglémentaire, s'est confondue peu à peu avec les polices communes de la société, et n'en diffère presque plus dans une grande partie de l'Europe que par quelques cérémonies sans pompe et sans mystères. On dirait enfin qu'une âme a été retirée de la civilisation, et qu'un génie funeste est venu tout-à-coup lui enseigner le néant. D'un autre côté cependant, ce qu'il y a de plus positif, de plus matériellement perceptible à nos connaissances, et par conséquent de plus passager dans la vie de l'homme, se raffinait avec une puissance incroyable. Ce sentiment d'une destination divine qui caractérise notre noble essence, violemment chassé de la région des idées intellectuelles et morales, se réfugiait dans l'être physique, et lui rendait, comme en se jouant, cette âme que la philosophie croyait avoir bannie de la nature. L'amour, si nul chez les anciens, où un spiritualisme ingénieux animait toute la création, et où la pensée, divisée entre tant d'objets, manquait de cette intensité de loi-

sirs et de réflexion qu'exigent les affections profondes, prit chez les modernes un caractère éminemment passionné qui fut susceptible de revêtir toutes les nuances de l'expression poétique, depuis le naïf jusqu'au terrible, et d'embrasser tous les extrêmes de l'imagination, depuis les émotions les plus célestes jusqu'aux aberrations les plus infernales. La mélancolie, espèce de maladie mentale dont le nom même indique l'origine toute physique, n'avait présenté à l'antiquité classique que l'idée d'une triste infirmité; elle devint une muse. Le présent sans espérances et sans avenir n'entretint le poète que des regrets du passé, et du souvenir des splendeurs éteintes et des joies évanouies. Les ruines, rares chez des peuples nouveaux, jaloux de la conservation de leurs monumens, et pour qui la dégradation des temples, fût-elle même l'ouvrage du temps, était une profanation; muettes chez des peuples dissipés et voluptueux qui n'appréciaient que les jouissances réelles; ces ruines qui racontent l'histoire des âges écoulés, et qui menacent la pensée de la décadence infaillible de toutes les grandeurs et de toutes les prospérités, inspirèrent le génie rêveur de la nouvelle école. Elle s'informa curieusement des misères de l'homme dont notre stérile matérialisme et notre scepticisme dédaigneux avaient abdiqué les hautes destinées. Elle s'inspira de ses passions; elle s'asservit à ses faiblesses; elle peignit de préférence les angoisses de la douleur et les scènes de la mort, parce que c'est dans ces crises solennelles que les puissances physiques de l'être luttant avec sa destruction, semblent suppléer, à force d'expansion et d'énergie, au privilége divin que l'incrédulité lui refuse. Trahie par une philosophie avide et cruelle, la poésie sentait de plus en plus la nécessité d'oser. Les sophistes avaient tout matérialisé, jusqu'à la pensée; elle divinisa tout, jusqu'à la matière; elle inventa en quelque sorte le genre descriptif en lui donnant une extension tout-à-fait inconnue des anciens, qui n'y voyaient qu'un ornement, et qui ne paraissaient pas s'être avisés, du moins dans les rares exemples

qui nous en restent, de coordonner l'impression des faits naturels à des idées morales d'un ordre sérieux. Dans l'hypothèse incroyable où notre société se trouvait placée, je dois le redire encore, c'étaient les seuls objets matériels qui pouvaient rappeler les idées morales; et la poésie, entraînée par le mouvement de cet ordre vicieux, en accepta les obligations pour en obtenir les conséquences. La nature morte prit une existence, une physionomie, des passions; les ténèbres se peuplèrent; le tombeau s'anima, le néant fécondé répondit à l'appel du génie, et l'on put dire, en imitant l'expression de Bossuet, que tout avait pris une âme, depuis que l'homme avait répudié la sienne.

L'époque littéraire dont je parle sera sans doute unique dans la durée éternelle des temps, et par conséquent elle devait porter un sceau qui la distinguât éternellement de toutes les autres. Qu'on n'oublie pas que tout ce qu'il y a de vraiment inspirateur dans les croyances de l'homme, et même dans ses fictions, avait alors disparu. La nouvelle école poétique trouva la mythologie des anciens, cette riche moisson d'images et d'allégories, tellement défleurie par la fade profusion des mêmes formes et des mêmes figures, tellement fanée par les récoltes fastidieuses d'une imitation monotone, que le lever du soleil, si touchant et si sublime pour un homme bien organisé, ne se présentait plus à la pensée sans quelque mélange de ridicule, avec les doigts de roses de l'aurore. Le christianisme, long-temps exilé par de respectables scrupules des domaines de l'imagination, et qui aurait offert au poète des couleurs neuves et brillantes, était proscrit de ses temples et de ses autels; toutes les inspirations élevées de l'esprit et du cœur s'étaient retirées avec lui; et dans la poésie comme dans la société retentissait ce cri épouvantable que les navires de Tibère avaient entendu gronder sur l'Océan au milieu d'une tempête : *Les dieux sont morts.*

Une grande difficulté dut se présenter alors aux talens audacieux que la sècheresse d'une éducation prosaïque n'a-

vait pas découragés, et qui osaient essayer encore d'entretenir le feu des muses. La poésie ne peut se concevoir sans merveilleux, et celui qu'inventa le génie, dépossédé à la fois des rians mensonges de l'antiquité et des vérités solennelles de la religion, participa nécessairement du caractère frénétique de l'âge d'exception au milieu duquel il avait été conçu; il fut tout ce qu'il pouvait être, et ce que sont toujours les prétendues inventions de l'esprit de l'homme, c'est-à-dire l'expression et le symptôme de la grande maladie sociale qui l'avait produit; et l'avenir y trouvera un monument triste, quoique imposant, de nos infortunes et de nos erreurs. Ce merveilleux inconnu de tous les siècles littéraires fut emprunté aux idées vagues et à peine indiquées, que les classiques paraissent s'être formées de l'état qui précède et qui suit l'existence animée de l'être matériel. On le chercha dans ce mélange confus d'élémens sans formes, sans rapports, sans nécessité, sans objet, que l'imagination est obligée de se représenter, quand elle veut supposer l'absence de la création vivante; on le chercha dans les images ténébreuses de l'Érèbe et de la Nuit, dans ces émanations informes et muettes des tombeaux auxquelles la terreur attribue une figure analogue à celle des morts dont elles apportent sur la terre les sinistres messages; dans cette abstraction indéfinissable et terrible dont parle Tertullien : *Je ne sais quoi* qui succède au cadavre, et qui n'a de nom dans aucune langue. Le monde mystérieux n'eut plus d'autres habitans que les Larves altérés de sang du onzième livre de l'Odyssée; mais cette fable extraordinaire n'était qu'une anomalie effrayante dans l'enfer homérique; elle fut pour la nouvelle poésie une mythologie tout entière. Il existe même un poème allemand qui contient la révélation de cette poétique barbare. Aux premiers rayons de la lune frappant à travers les vitraux d'une église solitaire, bien loin de l'enceinte des villes, tout ce qui reste de plus subtil de la dépouille des morts s'élève entre les ais du cercueil, soulève le sable mouvant de la fosse, agrandit, pour s'ouvrir

un passage, la fente des pierres sépulcrales, et puis s'assied sur les tombeaux avec un aspect semblable à celui des vivans. Ces images imparfaites de la créature qui n'est plus viennent demander au Fils de l'Homme l'immortalité qu'il leur a promise, et le Fils de l'Homme paraît pour leur annoncer le néant, dont cet inconcevable ouvrage est l'Épopée. Il ne s'agit pas ici d'examiner ce qu'une pareille fiction a de profane et de monstrueux, puisque nous sommes renfermés dans les bornes étroites d'une discussion littéraire; mais nous ne contesterons pas à cette composition le mérite d'exprimer avec une horrible puissance les idées prédominantes du siècle. Voilà la poésie qu'il nous a faite.

Un autre caractère qui lui est propre, et qui reconnaît une origine commune avec ceux que nous avons remarqués jusqu'ici, c'est-à-dire l'incroyable déviation de la raison humaine, c'est ce vague de passions dont l'admirable épisode de René est le type classique, mais qui, tout-à-fait isolé des idées religieuses, ne présente qu'un des symptômes les plus redoutables de la grande révolution qui s'accomplit dans la société. L'exercice de la pensée corrompue par un fol orgueil est devenu un tourment pour les intelligences les plus actives et les plus élevées. A mesure que les liens de l'institution ancienne, relâchés et dissous par la force d'anéantissement à laquelle le monde social est soumis, ont laissé à l'homme solitaire et comme abandonné la faculté de réagir sur lui-même, et que cette faculté, convertie en besoin, a fait place à un individualisme de plus en plus effrayant, ce vague s'est accru de toutes les ténèbres du doute appliqué à toutes les perceptions de l'être rationnel et sensible. L'âme plongée comme à plaisir dans un chaos d'incertitudes, a trouvé une sorte de volupté à s'emparer du néant par anticipation, et la moralité de la vie a disparu tout entière devant je ne sais quelle philosophie expérimentale qui n'est appuyée sur aucune croyance. Une envie passionnée de pénétrer dans la réalité des choses, et d'arriver partout à l'inconnu, a entraîné l'imagination au-delà de toutes les bornes.

Les digues salutaires que la religion, les lois, la nature elle-même avaient opposées aux irruptions de cette curiosité funeste, n'ont fait qu'irriter son activité infernale. On connaît la sublime allégorie des Égyptiens, qui avaient placé l'inviolable sanctuaire d'Isis derrière un grand nombre de voiles qui se levaient pour les initiés suivant les progrès qu'ils avaient faits dans les mystères, jusqu'à un voile inaccessible au vulgaire, qui ne se levait que devant les prêtres, et après lequel Isis, encore voilée, restait cachée à leurs propres yeux. C'est ce voile que le génie insensé des modernes déchire par lambeaux, dans l'horrible espérance qu'il ne cache qu'un cadavre. Telle est l'idée sur laquelle sont fondées ces fictions romantiques qui appartiennent à un ordre de passions délirantes, ignorées des anciens, mais trop réelles et trop exaltées pour n'être pas poétiques. Le sentiment que nous inspire la poésie résulte de l'intérêt sympathique que nous prenons à des émotions et à des douleurs, avec lesquelles notre pensée est plus ou moins familière. Ainsi, les héros classiques devaient être exposés à des dangers réels, attaqués par des ennemis visibles, ou poursuivis par des êtres moraux dont la croyance publique admettait l'existence et le pouvoir. Les héros des fables modernes n'ont guère de lutte à soutenir que contre leurs propres penchans, leurs erreurs, leurs préjugés, leurs passions, parce que notre sécheresse et notre égoïsme n'ont pas laissé d'autres agens de sympathie à la disposition du poète. C'est là l'idée première des principaux poèmes de lord Byron. Il n'en est aucun qui ne puisse servir à l'histoire philosophique de la pensée.

Ces considérations, difficiles à exprimer clairement sous la forme à laquelle j'ai été obligé de les réduire, pouvaient se développer, selon moi, avec beaucoup d'intérêt, et fournir aux aperçus les plus instructifs, dans leur application à l'examen raisonné des poèmes de lord Byron; et j'avais accepté le soin de ce travail, non sans quelque défiance de mes forces, mais non sans quelques motifs d'en attendre

d'heureux résultats. Il suppose, à la vérité, des études préparatoires assez étrangères au genre de mes études particulières et à la nature de mes occupations actuelles, mais je me reposais avec une sécurité souvent justifiée par l'expérience, sur la sollicitude amicale de M. Amédée P., mon collaborateur et mon guide accoutumé dans ces recherches de philologie exotique presque nouvelles pour moi, et qu'une longue habitude du génie des écrivains dont il a si heureusement exprimé les beautés lui rendent, au contraire, extrêmement familières. Elles exigeaient d'ailleurs une connaissance locale de certains faits, une appréciation comparée de certaines opinions qui ne pouvaient être recueillies ou estimées à leur valeur que par la conscience intime d'un juge immédiat; et il visitait l'Angleterre. Ces études sont devenues, sous sa plume, un livre que le public appréciera, et que je ne me suis pas cru le droit de modifier dans les endroits mêmes où un sentiment exagéré de bienveillance a certainement trompé l'auteur sur quelques ouvrages de la même école. Le traducteur de lord Byron connaissait mieux que personne les mystères du talent de ce grand poète, et c'était à lui seul qu'il appartenait de les expliquer.

CH. NODIER.

ESSAI

SUR LA VIE, LE CARACTÈRE ET LE GÉNIE

DE LORD BYRON.

« Il sut donner un charme à la démence;
» De son style brûlant les célestes couleurs
» Sur le crime lui-même ont fait verser des pleurs, etc. »
CHILDE-HAROLD, stance sur J-J. ROUSSEAU.

PREMIÈRE PARTIE.

DEPUIS LA NAISSANCE DE LORD BYRON JUSQU'A SON DÉPART POUR LA GRÈCE *.

Si nous n'avions à juger la poésie de lord Byron que d'après les simples règles littéraires, notre tâche nous paraîtrait moins délicate. Sans s'effrayer du grand nom soumis à son examen, la critique, par qui la cause du goût ne doit jamais être désertée, ferait la part des défauts qui appartiennent à la jeunesse de l'auteur, à ses négligences, aux écarts d'une imagination sans frein, aux contradictions et aux vices de ses systèmes; avec la même franchise elle louerait cette profonde énergie qui anime tout ce qu'elle touche, ce pouvoir de créer des combinaisons nouvelles et d'éveiller des émotions jusqu'alors inconnues; ce style rapide et brûlant, riche d'images, plus riche de pensées; enfin cette audace d'un génie indépendant, qui, sûr de lui-même, ne suit de règles que par caprice, dédaigne de rien emprunter aux autres, et réunit tous les caractères de la véritable inspiration.

Mais au nom de lord Byron s'élève une question plus grave que celle de l'art : celle de la tendance morale de ses écrits et du danger de leur influence. Le noble lord n'est-il qu'un de ces fils harmonieux de la fiction que le disciple sévère de Socrate eût bannis de sa république avec des fleurs et des parfums? ou faut-il même le considérer comme un ennemi déclaré des lois

* La première partie de cet Essai, plutôt littéraire que biographique, a paru pour la première fois en 1823; nous l'avons seulement revue, corrigée et complétée, en y intercalant quelques faits et jugemens nouveaux.

sociales outragées par ses vers, et le proscrire en prononçant contre lui anathème? De terribles accusations pèsent sur cette noble muse dans la patrie qui s'honore de ses lauriers. Nous ne craindrons pas de les reproduire, mais nous n'oublierons pas que le malheur et l'exil ont des droits sacrés : nous tâcherons de démasquer la calomnie spécieuse, et, sans atténuer les torts d'un cœur aigri et d'une fierté blessée, nous en rejetterons quelquefois avec justice la cause sur des persécutions perfides. Tels étaient déjà nos sentimens pour Byron, quand Byron vivait encore. En terminant cet essai sur son caractère et son génie, nous espérions reprendre un jour la plume pour analyser quelque nouveau chef-d'œuvre qui eût daté de l'affranchissement de la Grèce, et pour célébrer son poète couronné d'un double laurier. « Le passé est tout ce qui nous reste de Byron; » nous n'avons plus qu'à lui offrir le tribut de notre deuil, en déplorant la fatalité qui a voulu que son tombeau fût le premier monument de la régénération des Hellènes. Mort pour la liberté grecque, et sous la bannière de la croix, nous aimons à croire, avec sir Walter Scott, que lord Byron a, par le sacrifice de ses jours dans cette sainte croisade, expié les erreurs de sa jeunesse orageuse.

Privé de ses propres défenses, Byron mérite de la critique plus d'indulgence sans doute; associé à la destinée de la Grèce chrétienne, son nom devient un nom presque sacré. Dans l'examen de sa vie politique et littéraire, nous aurons plus besoin que jamais d'écarter quelquefois le brillant reflet que sa nouvelle gloire répand sur tout ce qui nous reste de lui.

Lord Byron a tellement identifié son caractère avec ses écrits, dont une grande partie est comme un miroir où se réfléchissent tous les mouvemens de son âme, que le critique doit bien se pénétrer du sentiment de son impartialité avant de condamner dans ses jugemens l'homme avec le poète. C'est aussi une pénible discussion que celle qui met au grand jour et les erreurs du génie et celles d'une vie privée; mais c'est lord Byron lui-même qui le premier a appelé le public dans la confidence de son existence domestique, de ses chagrins secrets, de ses ressentimens. « Jusqu'ici, comme l'avait dit madame de Staël, l'orgueil anglais s'était refusé à ce genre d'aveux et de détails, à ces écrits de soi faits par soi-même, qui ont multiplié en France les mémoi-

res particuliers, et auxquels se rapportent les Confessions de Jean-Jacques Rousseau *; « il était réservé à un noble lord, comblé des dons de la fortune et de la naissance, et entouré de tous les élémens apparens du bonheur, d'offrir une exception à la vérité de cette remarque, et de forcer ses admirateurs à lui accorder une sorte de pitié respectueuse.

Le caractère de la poésie de lord Byron ne s'éloigne pas moins de l'esprit de la poésie anglaise, en général, par le choix de ses sujets, par le mépris et l'ironie amère qu'il verse si souvent sur tout ce qui fait la gloire de sa patrie, ses institutions et ses triomphes. Il affecte de renoncer à cette *nationalité* qui est le trait principal de tous ceux que les lettres ont illustrés dans la Grande-Bretagne. Son style même, si varié et si remarquable par un mélange d'âpreté sauvage et de grâce, de négligence et de précision, ne se rattache à aucun modèle classique de sa terre natale : on compare plus souvent son énergie à l'énergie du Dante qu'à celle de Milton ou de Young, et sa facilité élégante à celle du Pulci ** qu'à celle de Pope et de Prior. Quelquefois ce style, exagéré comme sa pensée, a une couleur prononcée *d'orientalisme*, mais toujours il est vrai de dire que personne *n'est moins de son pays que lord Byron*.

Ce n'est pas que lord Byron ait prétendu, en oubliant son caractère d'Anglais, consacrer sa muse à des sujets d'un intérêt plus vaste, plus général. Il a voulu en quelque sorte affranchir son génie de toute influence humaine, ne sympathiser avec aucune des joies et des douleurs ordinaires de ses semblables, et contempler avec une sombre indifférence tous les événemens de la scène du monde. Dans sa fière misanthropie il s'est écrié : « Je suis seul comme le lion ***! » Tout au plus si quelquefois, à l'aspect d'un mausolée ou d'une ruine, s'enthousiasmant au souvenir d'une ancienne renommée, il reconnaît la dignité de l'homme, considéré comme une abstraction dans tout un peuple effacé du globe, ou dans le héros qui fut le représentant de ses vertus et de sa gloire.

C'est ainsi que l'homme est tour à tour élevé par lui à une

* De la Littérature, dans ses rapports, etc.

** Auteur du *Morgante maggiore*, dont lord Byron a depuis imité une partie du premier chant.

*** *Manfred*.

perfection idéale et rabaissé au niveau de la créature la plus vile. Mais vainement il a transporté dans ses vers tout le désordre de sa vie et de ses pensées, vainement il s'est mis en opposition avec toutes les idées reçues; jamais poète n'inspira plus d'intérêt; ses ouvrages abondent de pensées, de sentimens, de passions qui appartiennent au cœur de tous les hommes, quelque étrange que la révélation nous en paraisse d'abord. C'est pour nous comme la réminiscence d'un rêve, ou la voix mystérieuse d'un autre monde. Avouons aussi que tous ces transports de courroux, ces remords, ce désespoir que ne calme pas toujours l'aspect d'une nature belle et paisible, ne l'empêchent jamais d'en décrire avec charme les brillantes images, et que la voix imposante du poète prend un accent plus sublime quand elle s'adresse aux torrens écumeux, aux vagues de l'Océan, à la nuit des forêts. Ses fleurs, ses fleuves, ses montagnes, la solitude où il aime à rêver, ont une beauté, une vie qui leur est propre. Son expression a tour à tour le charme d'un ciel pur et la terreur de l'orage. Il s'empare de toutes nos émotions comme par violence, et les maîtrise par des impressions durables. Son individualité revient sans cesse s'offrir à nos pensées; son esprit, comme celui de Lara, nous porte le défi de l'oublier *.

Cette identité de l'homme et du poète, cette étude de l'âme d'un grand écrivain à travers le voile de la poésie et de la fiction, ont un intérêt bien au-dessus de celui qu'excitent les compositions ordinaires, et je ne sais quel charme sauve de la monotonie ce développement continuel du même caractère et des mêmes pensées.

Telle est la véritable source de l'ascendant qu'exercent sur les hommes qu'ils dédaignent et qu'ils bravent, des écrivains tels que Rousseau et Byron. Malheureusement le parallèle entre ces deux peintres des passions s'efface de plus en plus, depuis que, dans ses derniers écrits, le barde anglais, naguère si éloquent et si grand dans l'expression solennelle de sa mélancolie, semblerait avoir voulu copier de préférence la philosophie moqueuse de Voltaire, et détruire avec une amère raillerie l'illusion qu'il avait produite lui-même. Nous n'avions pas été du reste les premiers à faire ce rapprochement, et voici ce qu'en dit Byron

* *Vain was the struggle in that mental net*
His spirit seem'd to dare you to forget

lui-même; au risque de réfuter d'avance quelques autres parallèles de cet essai, nous aimons à citer ce fragment de ses mémoires :

« Je pense depuis quelques jours aux diverses comparaisons bienveillantes ou malveillantes que j'ai vu publier à mon sujet dans divers journaux anglais ou étrangers. Cette idée m'est venue, parce que le hasard m'a mis dernièrement un de ces journaux sous les yeux; car je me suis fait une règle de ne jamais *chercher* aucun article de ce genre, mais de n'en pas éviter la lecture quand le hasard me l'offrirait. Pour commencer donc, je me suis vu comparer personnellement ou par le fait, depuis neuf années, en anglais, en français, en *allemand* (que je ne lis qu'en traduction), en italien et en portugais, à Rousseau, à Goëthe, à Young, à l'Arétin, à Timon d'Athènes, à un vase d'albâtre avec une lumière intérieure, à Satan, à Shakspeare, à Bonaparte, à Tibère, à Eschyle, à Sophocle, à Euripide, à Arlequin, au *Clown* des pièces anglaises, à Sternhold, à Hopkins *; à la fantasmagorie, à Henri VIII, à Mirabeau, au jeune R. Dallas (l'écolier), à Michel-Ange, à Raphaël, à un petit-maître, à Diogène, à Childe-Harold, à Lara, au comte dans Beppo, à Milton, à Pope, à Dryden, à Burns, à Savage, à Chatterton, à *J'ai souvent entendu parler de toi, mylord Byron*, dans Shakspeare; à Churchill le poète, à Kean l'acteur, à Alfieri, etc., etc., etc. Ma ressemblance avec Alfieri fut soutenue très sérieusement par un Italien qui l'avait connu dans sa jeunesse. Cette ressemblance n'allait pas plus loin, naturellement, que nos qualités personnelles apparentes. L'Italien me me l'a pas dit à moi (car nous n'étions pas alors amis), mais en société.

» Celui qui a été l'objet de tant de comparaisons contradictoires, doit différer probablement en quelque chose de tous ceux à qui on le compare. Mais quel est ce *quelque chose?* c'est ce que je ne sais trop, c'est ce que personne ne sait. Ma mère, avant que j'eusse vingt ans, prétendait que je ressemblais à Rousseau, et madame de Staël me le répétait aussi en 1813; la *Revue d'Édimbourg* a dit quelque chose d'approchant à propos de Childe-Harold. Je ne saurais voir aucun point de ressemblance

* Deux poètes obscurs qui ont traduit des *psaumes* en vers. Byron a fait les mélodies imitées de l'hébreu. A. P.

entre Rousseau et moi. Rousseau écrivit en prose, moi j'écris en vers; il était du peuple, moi de l'aristocratie; — il était philosophe, je ne le suis pas; — il publia son premier ouvrage à quarante ans, moi le mien à dix-huit; — son premier essai lui attira des éloges universels, le mien tout le contraire; — il épousa sa *ménagère*, je n'ai pu faire *ménage* avec ma femme; — il croyait que tout le monde conspirait contre lui, on semble me croire en conspiration contre tout *mon petit monde*, si j'en juge par les injures auxquelles je suis en butte dans les journaux et les coteries; — il aimait la botanique, moi j'aime les fleurs, les racines et les arbres, mais je ne connais rien de leur classification; — il faisait de la musique, je ne puis guère en jouir que par l'oreille; je ne pus jamais rien apprendre par l'étude, pas même les langues, que je n'ai jamais sues que par routine et grâce à ma mémoire; j'en avais du moins une très bonne (demandez à Hodgson le poète, excellent juge, car *il en avait* une étonnante). — Rousseau écrivit avec hésitation et avec soin, moi avec rapidité, rarement avec difficulté. — Il ne voulait ni nager ni monter à cheval, il n'était pas habile à l'escrime; je fus un excellent nageur, un assez bon cavalier, sinon un cavalier brillant, et j'étais assez fort à l'escrime, particulièrement avec l'épée écossaise, lorsque je pouvais me contenir, ce qui était difficile, quoique j'y fisse bien attention depuis que j'avais renversé par terre M. Purling, qui se luxa la rotule dans les salles d'Angelo et de Jackson, en 1806, en s'exerçant avec moi. J'étais encore un joli joueur de paume, un des douze plus forts de l'école d'Harrow, quand nous défiâmes l'école d'Eton en 1805. D'ailleurs le genre de vie de Rousseau, son pays, ses mœurs, tout son caractère, étaient si différens des miens, que je ne saurais concevoir comment une telle comparaison a pu être répétée jusqu'à trois fois, et toujours d'une manière remarquable. — J'oubliais de dire que Rousseau avait la vue courte, et que jusqu'à ce jour mes yeux ont été si peu semblables aux siens, que, dans la plus grande salle de Bologne, je vis un jour des bustes et lus des inscriptions peintes près de la scène, du fond d'une loge si éloignée et si mal éclairée, qu'aucun de ceux qui y étaient avec moi, tous très jeunes et quelques uns doués de très bons yeux, ne pouvant en déchiffrer une lettre, s'imaginaient qu'il y avait là-dessous quelque tricherie, quoique ce fût la première fois que je

visse cette salle. En somme, je me crois justifié de ne pas regarder la comparaison comme fondée. Je ne le dis pas par pique, car Rousseau est un grand homme, et si la chose était vraie, elle ne pourrait que me flatter; mais je n'aime pas à me bercer de chimères. »

Dans cette réfutation on voit que le poète ne s'attache qu'aux différences extérieures entre Rousseau et lui, écartant la comparaison de son génie avec le sien.

En renonçant à un parallèle que lord Byron repousse lui-même, on peut du moins lui appliquer ce que Dussault dit de Jean-Jacques Rousseau : « Lorsqu'il s'agit d'un homme entraîné par l'impatience de son génie hors de sa propre sphère, il ne convient pas d'apprécier un pareil homme d'après des mœurs domestiques, des liaisons particulières et des caprices momentanés... Ses inconséquences, ses aspérités, ses méprises involontaires, et la plupart des reproches qu'on lui a faits, tomberont dans l'oubli ou n'inspireront que de la pitié : ce qu'il eut de beau, de grand et de sublime vivra dans la mémoire des hommes. » Nous allons essayer de suivre dans sa carrière capricieuse cet homme extraordinaire, et apprécier, autant que possible, la liaison qui existe entre ses ouvrages et les autres évènemens de son existence.

Georges Gordon, lord Byron, naquit le 22 janvier 1788 *.

Ses ancêtres, originaires de Normandie, combattirent sous les drapeaux de Guillaume-le-Bâtard, pour la conquête de l'Angleterre, et eurent leur part des dépouilles. Leur nom a toujours figuré depuis dans les annales de la chevalerie du moyen âge, et un John Byron reçut l'ordre de la chevalerie de l'épée d'Édouard III, sous les murs de Calais. L'agrandissement de cette famille date surtout du règne de Henri VIII. Ce prince, lors de l'abolition des monastères, octroya à un autre sir John Byron l'abbaye de Newstead **, dans le comté de Nottingham, qui a été jusqu'à ce jour la résidence seigneuriale de ses descendans, quoique ses ruines n'offrent plus qu'un triste reste de son antique splendeur.

C'est à cet antique édifice que le poète a consacré les premiers essais de sa muse, à l'âge de quinze ans :

* D'après son épitaphe, il naquit à Londres; d'après M. Dallas, à Douvres.

** Newstead, *nouveau lieu*, *novus locus*.

« A travers tes créneaux, ô Newstead, mugissent les vents » des orages! Demeure de mes pères, tu n'es plus qu'une ruine; » dans tes jardins jadis si riants, la ciguë et la ronce ont étouffé » la rose qui fleurissait le long de tes allées sablées.

» Ces orgueilleux barons bardés de fer, qui guidèrent leurs » vassaux dans les plaines de la Palestine, n'ont laissé d'eux » d'autres traces que l'écusson et le bouclier dont l'ouragan fait » gémir le fer rongé de rouille, etc., etc. »

Depuis, dans *Don Juan*, il a attaché une légende à la description toute poétique de cette vieille abbaye qui appartient aujourd'hui au colonel Wildman. Lord Byron ne renonça à cette demeure de ses pères qu'en renonçant à l'Angleterre. Il eut toujours une espèce de remords de l'avoir vendue. En Italie on voyait dans sa chambre à coucher deux vues de Newstead-Abbey *.

Sous Jacques Ier, et à l'avènement de ce prince à la couronne d'Angleterre, un lord Byron fut fait chevalier du Bain **.

Dans les guerres civiles de la première révolution, les Byrons se distinguèrent par une inviolable fidélité à leur souverain malheureux, et la reconnaissance de la maison de Stuart éleva à la pairie, avec le titre de baron, l'aîné de huit frères qu'ils étaient. Le premier lord Byron, nommé plus tard gouverneur du duc d'York, eut l'honneur de faire la campagne de Flandre avec son pupille sous le grand Turenne. Il mourut sans enfans, et son titre échut à son frère.

Un des membres les plus illustres de cette famille a été l'amiral Byron, né en 1723, si connu par ses aventures extraordinaires et ses utiles voyages dans l'Océan Pacifique. L'amiral Byron fut aussi opposé à la flotte commandée par le comte d'Estaing dans l'Amérique du Nord. Il passait pour être si malheureux, que

* Le 6 mars 1809, il écrivait à sa mère :

« Quoi qu'il arrive, Newstead-Abbey et moi nous devons *rester debout* ou tomber ensemble. J'ai maintenant vécu sur les lieux, mon cœur s'y est attaché, et aucune gêne pécuniaire ne me fera abandonner ce dernier débris de notre héritage...

... Je puis endurer des privations; mais, quand je pourrais obtenir en échange de Newstead-Abbey la première fortune du pays, je rejetterais la proposition, etc. »

** Ordre fondé par Richard II. Les chevaliers entrent dans un bain avant de recevoir l'éperon d'or

ses matelots, qui l'aimaient personnellement, mais superstitieux comme les matelots le furent toujours, l'avaient surnommé *Jean Mauvais-Temps* *. — L'amiral Byron fut malheureux jusque dans son fils, le capitaine Byron, dont la renommée scandaleuse naquit de son adultère avec la marquise de Camarthen, qu'il finit par épouser quand le divorce eut rompu les liens légitimes qui l'attachaient à son premier époux. Ce second hymen ne fut pas plus heureux pour elle que le premier, les vices du capitaine et sa brutalité la firent mourir de douleur.

En 1785, M. Byron prit pour seconde femme miss Gordon, riche héritière écossaise, d'une origine royale **; elle fut bientôt victime des extravagances de son mari, qui abandonna sa femme et son fils, le lord actuel, et alla mourir à Valenciennes pour éviter ses créanciers.

Cette veuve délaissée vécut assez long-temps pour voir son fils reçu dans la chambre des pairs, lorsque lord William, son oncle, mourut, en 1798, sans postérité directe. Mais elle n'a pu voir que l'aurore de sa gloire poétique, et il lui fut même refusé la douceur de l'embrasser dans ses derniers momens, étant expirée en Écosse pendant ses voyages de 1811.

Il est à regretter que lord Byron n'ait pas conservé plus long-temps celle qui lui donna le jour; ne peut-on pas croire que les tendres conseils de l'amour maternel auraient tempéré cette âme altière et influé peut-être favorablement sur ses inspirations? Ah! sans doute, il eût respecté davantage certains sentimens sacrés, en pensant que ses écrits seraient d'abord offerts à sa mère! La piété filiale est, elle seule, une religion toute-puissante. Dans les dernières stances du IIe chant de *Childe-Harold* on reconnaît combien cette perte fut douloureuse pour le poète ***.

Le dernier lord Byron, homme de passions violentes, avait

* Foulweather Jack.

** Miss Gordon of Gight, du comté d'Aberdeen, appartenait à une famille qui descendait de la princesse Jane Stuart, fille de Jacques II d'Écosse.

*** *All thou could'st have of mine, stern death, thou hast:*
The parent, etc.

Il semblerait, d'après la nouvelle publication de M. Moore, que nous aurions tiré de ces vers une conclusion trop absolue sur l'amour filial de lord Byron.

eu le malheur de tuer dans une rixe un nommé M. Chaworth, dont les dernières paroles compromettaient tellement son meurtrier, qu'il fut jugé par la cour des pairs, et ne dut peut-être qu'à son privilége d'être acquitté de la sentence qui le déclarait homicide. Il s'était depuis retiré dans l'abbaye de Newstead, où il vivait solitaire, odieux à ses vassaux, en guerre avec ses voisins, sans communiquer avec sa famille; aliénant plusieurs de ses domaines, et laissant tomber en ruines la demeure de ses aïeux *.

Telle est du moins l'histoire souvent répétée en Angleterre du père de lord Byron, et de son oncle; cependant nous en aurions modifié au moins les termes dans cette édition nouvelle de l'*Essai*, mais nous préférons laisser le poète lui-même réfuter ce passage sur sa famille, trop heureux de reconnaître que nous avons pu être induits en erreur **.

Lord Byron écrivit de Gênes, le 12 juillet 1823 :

« Je vous suis très obligé *de l'Essai*, etc., quoique je l'eusse » déjà vu dernièrement joint à la dernière édition de la traduc- » tion. Je n'ai à me plaindre en rien de ce qui m'y concerne » personnellement, quoiqu'il s'y trouve naturellement des faits » altérés, et plusieurs erreurs dans lesquelles l'auteur a été in- » duit par les relations des autres; je parle des faits, non pas des

* « La bizarrerie (*eccentricity*) semble être une maladie héréditaire dans la famille, » observe l'auteur d'un mémoire sur lord Byron, vrai libelle inspiré par la faim. La sœur de lord William Byron, Isabelle, comtesse de Carlisle, mère du comte actuel, était une femme d'esprit, mais très singulière. On trouve dans divers recueils plusieurs de ses pièces, qui ne manquent ni de grâce ni de verve. Elle brilla long-temps dans le beau monde; puis tout-à-coup il lui prit fantaisie de vivre et de mourir en recluse.

Le comte de Carlisle, son fils, est un poète de mérite, et Johnson applaudit à sa tragédie de *la Vengeance paternelle*, dont il loue le style et la vigueur. Ce tuteur de lord Byron a été sacrifié par lui au ridicule dans la *Satire des Critiques et des Poètes*. Il paraît que des torts réciproques mirent la discorde entre les deux parens; lord Byron s'en plaint avec son ton de sarcasme ordinaire, dans la note ajoutée aux vers qui le regardent dans son espèce de Dunciade.

** On lit dans les *Conversations* de lord Byron : J'étais un enfant gâté, et quand ma mère était en colère contre moi elle me disait : « Ah ! petit drôle, vous êtes un Byron en tous points; vous êtes aussi méchant que votre père. » Cependant nous ne nous en étions pas seulement rapportés aux *on dit* relativement à la famille de lord Byron. Plusieurs allusions de *don Juan* semblent en contradiction avec ce qu'on va lire.

» critiques. Mais le même auteur a cruellement calomnié mon » *père* et mon grand-oncle, mais plus spécialement le premier. » Bien loin d'être *brutal*, il était, d'après le témoignage de tous » ceux qui l'ont connu, extrêmement aimable et d'un caractère » enjoué, mais *insouciant* et fort dissipé. Il avait par conséquent » la réputation d'un bon officier, et s'était montré tel dans les » gardes en Amérique. Les faits eux-mêmes contredisent l'asser- » tion. Ce n'est pas avec de la *brutalité* qu'un jeune officier des » gardes séduit et enlève une marquise, et épouse deux héritiè- » res. Il est vrai que c'était un très bel homme, ce qui fait beau- » coup. Sa première femme (lady Conyers et marquise de Ca- » marthen) ne mourut *pas* de chagrin, mais d'une maladie » qu'elle gagna pour avoir absolument voulu suivre mon » père à la chasse, avant qu'elle fût bien remise de ses couches » à la naissance de ma sœur Augusta. Sa seconde femme, ma res- » pectable mère, avait, je vous l'assure, un esprit trop fier pour » supporter le mauvais traitement de qui que ce pût être, et » elle l'aurait bientôt prouvé. Je dois ajouter que mon père de- » meura long-temps à Paris, et y voyait beaucoup le vieux ma- » réchal de Biron, commandant des gardes françaises, qui, d'a- » près la similitude des noms et l'origine normande de notre » famille, supposait qu'il pourrait y avoir quelque parenté éloi- » gnée entre nous. Il mourut quelques années avant la quaran- » taine; et quels qu'aient été ses défauts, ils sont tout autres que » ceux de dureté et de grossièreté. Si la Notice parvenait en An- » gleterre, je suis sûr que la partie relative à mon père afflige- » rait ma sœur (la femme du colonel Leigh, attachée à la cour » de la feue reine, *non pas* Caroline, mais Charlotte, femme de » Georges III) encore plus que moi, et *elle* ne le mérite pas, car » il n'y a pas un être plus angélique sur la terre. Augusta et moi » avons toujours chéri la mémoire de notre père autant que nous » nous chérissions l'un l'autre, et c'est au moins une présomp- » tion qu'aucune tache de dureté ne la souillait. S'il a dissipé » sa fortune, c'est *notre* affaire, puisque nous sommes ses héri- » tiers; mais jusqu'à ce que nous le lui reprochions, je ne con- » nais personne qui ait le droit de le faire. Quant à lord Byron, » qui tua M. Chaworth en duel, loin de se retirer *alors* du » monde, il fit le tour de l'Europe, eut la place de maître des » chiens de la chasse au cerf du roi (*grand veneur*) après un

» évènement, et ne se retira du monde que lorsque son fils l'of-
» fensa en se mariant d'une manière contraire à ses devoirs. Loin
» de sentir aucun remords pour avoir tué M. Chaworth, qui
» était un *spadassin* et un *querelleur*, il conserva toujours *l'é-*
» *pée* dont il s'était servi à cette occasion, dans sa chambre à cou-
» cher, et elle y était encore *lorsqu'il mourut.*

» Une chose assez singulière, c'est qu'étant jeune je m'atta-
» chai beaucoup à la petite-nièce et à l'héritière de M. Chaworth,
» qui était au même degré de parenté que moi avec lord Byron,
» et dans un temps l'on supposa que les deux familles s'uniraient.
» Elle avait deux ans de plus que moi, et nous étions souvent
» ensemble dans notre enfance. Elle épousa un homme d'une
» ancienne famille et très respectable, mais son mariage ne fut
» pas plus heureux que le mien. Sa conduite cependant fut irré-
» prochable, mais leurs caractères ne sympathisaient pas, et ils
» finirent par se séparer. Je ne l'avais pas vue depuis plusieurs
» années, et l'occasion se présentant, j'étais sur le point, avec
» son approbation, de lui faire une visite, quand ma sœur, qui
» a toujours eu plus d'influence sur moi que personne autre,
» me persuada de ne le point faire. « Car, dit-elle, si vous y
» allez, vous reviendrez amoureux, et alors il y aura une scène;
» un pas conduira à un autre, et cela fera un éclat, etc., etc. »
» Je me rendis à ces raisons, et peu après je me mariai, avec
» quel succès il est inutile de le dire. — Mr. C., quelque temps
» après sa séparation, devint folle. — Mais depuis elle s'est gué-
» rie, et s'est, je crois, réconciliée avec son mari. — Voilà une
» longue lettre, et principalement sur ma famille, mais c'est la
» faute de M. Amédée Pichot, mon bénévole biographe. Il peut
» dire de *moi* tout le bien ou le mal qu'il lui plaira, mais je dé-
» sire qu'il ne parle pas de mes parens autrement qu'ils ne le
» méritent. Si vous pouviez trouver une occasion de lui faire,
» ainsi qu'à M. Charles Nodier, rectifier les faits relatifs à mon
» père et les publier, vous me rendriez un grand service, car je
» ne puis supporter d'entendre médire de lui injustement. »

Le jeune Georges Gordon passa sa première enfance auprès de sa mère dans le comté d'Aberdeen en Écosse. A la difformité d'un de ses pieds il joignait les signes d'une constitution rachitique. Lady Gordon, pour fortifier la santé délicate de son fils, sentait tout le prix d'un air vif et de l'exercice. L'enfant errait

librement sur les bords de la mer, gravissant ces montagnes où la muse de sir Walter Scott allait recueillir, à la même époque, les traditions sur lesquelles sont fondés les titres de gloire de l'Homère des mœurs calédoniennes.

Après la mort de lord William, les droits du jeune Gordon furent légalement reconnus, et sa tutelle confiée au comte de Carlisle qui avait épousé la sœur du dernier lord Byron. On s'occupa alors de l'envoyer dans une école dans laquelle il recevrait une éducation convenable à son rang. On choisit celle d'Harrow-on-the-Hill, où William Jones et Sheridan avaient été initiés aux premiers secrets des muses classiques *. L'indépendance de ses premières années fut naturellement regrettée par le jeune élève, quand il se vit soumis aux règles de la discipline scolastique. On a voulu lui faire un crime d'avoir éprouvé quelque impatience sous la férule de ses pédagogues. Hélas! qui de nous ne s'est pas quelquefois rappelé avec douleur les charmes du toit paternel dans ces murs qu'un vague instinct de liberté rend de véritables prisons pour l'enfance! Le chef de l'institution d'Harrow fut malheureusement la victime des premiers traits satiriques du poète précoce, qui le désignait sous le nom de *Pomposus*. Dans une note de *Childe-Harold*, lord Byron nous révèle cependant qu'il a conservé un pieux souvenir d'Harrow et du révérend docteur Joseph Drury, son précepteur, à qui s'adresse surtout l'hommage de son respect et de sa reconnaissance. Voici quelques vers simples et touchans, composés par lui avant de quitter le séjour de ses premières études, et dans lesquels on aurait quelque peine à deviner la misanthropie de son âge mur.

« Ida **! c'est à toi que je dois l'amitié que je n'aurais pu trou-
» ver ailleurs. La mort, en me rendant orphelin, m'avait privé
» des leçons d'un père! Ah! les honneurs d'un rang élevé, le

* Harrow-on-the-Hill (*Harrow sur la colline*) est un village à dix milles de Londres, ainsi appelé parce qu'il est situé sur la plus haute colline du comté de Middlesex. Nous avons visité l'école, qui fut fondée sous Élisabeth par John Lyon. Nous y avons vu, dans les chambres qu'ils occupaient, les noms du docteur Parr, de sir William Jones, de Sheridan, du comte de Spencer, et de lord Byron, qu'on y cite avec orgueil parmi ceux qui ont fait honneur à cette institution, une des plus considérables des Trois-Royaumes.

** Nom poétique d'Harrow.

» nom d'un illustre tuteur *, peuvent-ils suppléer à la tendresse » qui nous parle dans les yeux d'un père! Qui pourrait me con- » soler de la perte prématurée du mien? »

Ce fut à l'âge de seize ans que lord Byron passa d'Harrow à Cambridge, où il devint élève du collége de la Trinité. Il paraît que les études sérieuses de cette illustre université l'occupèrent fort peu; il se livrait de préférence à la lecture des poètes, et s'exerçait lui-même à les imiter, pendant les trois années que dura son séjour sur les bords du Cam. Les professeurs ne lui ont pas pardonné d'avoir, comme Milton, déclaré leur académie indigne de la faveur des muses, et d'avoir fait, à leurs dépens, l'éloge de leurs rivaux d'Oxford. On raconte aussi que leur noble disciple leur fit ses adieux par un trait de sarcasme original. Son compagnon favori était un ours, qu'il avait dressé lui-même, et qui le suivait partout; mais il le laissa dans son logement du collége, comme candidat à la première place d'élève vacante.

Ce fut dans la solitude de Newstead-Abbey que lord Byron, cédant à l'importunité de quelques amis, fit un choix de ses pièces fugitives, qu'il intitula : *ses Loisirs* **, et qu'il livra aux chances de la publication, en les dédiant à son tuteur le comte de Carlisle. Il était impossible, à moins d'être injuste par une malveillance calculée, de ne pas y reconnaître les germes précieux d'un talent précoce, et poétique jusque dans les imitations où le jeune homme ose lutter contre le génie des auteurs de la Grèce et de Rome. Mais son imagination se plaît surtout dans les chants ossianiques; il adresse d'éloquentes apostrophes aux âpres montagnes de la Calédonie, et à la gloire guerrière de ses ancêtres maternels. Les soupirs d'un premier amour se mêlent à ces souvenirs de l'enfance, et le doux nom de Marie qui rappelait à Byron plus d'une maîtresse *** est associé souvent aux noms sauvages des anciens héros et des lieux illustrés par leurs exploits :

* Lord Byron veut sans doute parler du comte de Carlisle.

** *Hours of Idleness* (*Heures de loisir* ou *Heures d'oisiveté*), *by Georges Gordon, lord Byron a minor.* Ce volume fut imprimé à Newark.

*** *Le nom de Marie eut toujours un charme pour moi.* Cette déclaration de lord Byron s'explique par ses amours avec trois ou quatre Maries.

LES REGRETS.

I.

« Lorsque j'errais, jeune montagnard, sur la sombre bruyère, » gravissant la cime escarpée du neigeux Morven *, pour con- » templer le torrent qui grondait comme un tonnerre, ou les » vapeurs de la tempête s'amoncelant à mes pieds **; étranger à » la science, ignorant la crainte, et sauvage comme les rochers ou » grandissait mon enfance, je ne nourrissais dans mon sein qu'un » sentiment bien cher : ai-je besoin de dire, ô ma douce Marie, » qu'il était tout en vous!

II.

» Ce ne pouvait être l'amour, car je n'en connaissais pas le » nom : quelle passion peut habiter dans le cœur d'un enfant? » et cependant j'éprouve encore la même émotion que j'éprou- » vais, enfant, dans ces déserts hérissés de rochers. Une seule » image, une seule restait gravée dans mon cœur; j'aimais ces » froides régions, je ne soupirais point pour en connaître d'autres; » j'avais peu de besoins, car tous mes désirs étaient comblés : » pures étaient toutes mes pensées, car mon âme était toute en » vous.

III.

» Je me levais avec l'aurore; et, n'ayant d'autre guide que » mon chien, je bondissais de montagne en montagne; j'opposais » mon sein *** aux vagues impétueuses de la Dee ****, et j'écoutais » au loin le chant du montagnard : le soir, étendu sur ma cou- » che paisible de bruyère, mes rêves, ô Marie, n'offraient à ma » vue que votre image, et j'élevais au ciel les vœux d'une dévo- » tion ardente, car ma première prière était une bénédiction sur » vous.

* Morven, haute montagne de l'Aberdeenshire : *Gourmal of snow* (neigeux Gourmal) est une expression fréquente dans Ossian. (*Note de lord Byron.*)

** Cela ne semblera pas extraordinaire à ceux qui ont vécu dans les montagnes. Il n'est pas rare, en atteignant le sommet du Ben-Nevis et du Ben-Bourd, etc., d'apercevoir, entre soi et la vallée, des nuages qui se fondent en pluie, et qui sont quelquefois accompagnés de tonnerre et d'éclairs, tandis que le spectateur peut littéralement contempler l'orage qui éclate à ses pieds, et rester à l'abri de ses effets. (*Note de lord Byron.*)

*** *Breasting the lofty surge.* SHAKSPEARE.

**** La Dee est une belle rivière qui prend sa source près de Mar Lodge, et coule dans la mer à New Aberdeen.

IV.

» J'ai abandonné ma froide patrie, et mes songes se sont dissi-
» pés : les montagnes se sont évanouies; ma jeunesse n'est plus :
» le dernier de ma race, je dois me flétrir seul, et n'avoir d'au-
» tre bonheur que le souvenir des jours perdus dans le passé.
» Ah! la fortune m'a donné des honneurs; mais elle a rempli ma
» vie d'amertume; combien m'étaient plus chères les scènes de
» mon enfance ! Quoique mes espérances aient été déçues, elles
» ne sont pas oubliées : quoique mon cœur soit froid, il s'arrête
» encore auprès de vous.

V.

» Quand je vois quelque noire montagne élancer sa crête vers
» les cieux, je songe aux rochers qui forment le diadème de Col-
» bleen *; quand je vois l'azur si doux de deux yeux qui expri-
» ment l'amour, je pense à ces yeux qui enchantaient pour moi
» ces sauvages contrées : lorsque par hasard je vois ondoyer les
» boucles légères d'une chevelure qui ressemble un peu aux
» blonds cheveux de Marie, je pense à l'or de ces boucles flot-
» tantes et si belles qui n'appartenaient qu'à vous.

VI.

» Cependant le jour peut venir où les montagnes s'élèveront
» encore une fois à ma vue couvertes de leurs manteaux de
» neige; mais quand elles s'élèveront ainsi toujours les mêmes,
» Marie sera-t-elle là pour me recevoir? — Oh, non! Adieu
» donc, ô montagne, où s'écoula mon enfance; et toi douce ri-
» vière de la Dee, adieu à tes eaux : aucun toit dans la forêt n'a-
» britera ma tête. Ah! Marie, dans quelle demeure pourrais-je
» y habiter sans vous **? »

* Colbleen est une montagne à l'extrémité des Highlands d'Écosse, non loin des ruines de Dee-Castle.

** Ces stances rappellent le sentiment qui a dicté à M. le vicomte de Chateaubriand la romance si connue du montagnard, qu'on trouve dans *le dernier des Abencerages* :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance, etc.
. . . . . .
Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne!

Les critiques de la *Revue d'Édimbourg* ne virent dans les épanchemens de cette jeune muse que le sujet d'un de ces articles cruellement ironiques dont ils aiment parfois à amuser leurs lecteurs. Plus d'un talent naissant s'est vu ainsi écrasé sans pitié par ce colosse littéraire, et tel auteur dont le génie et la renommée ont survécu à ses coups, comme Wordsworth, Southey, Montgommery, etc., sont restés soumis à ses sarcasmes périodiques. Lord Byron est peut-être le seul dont les représailles aient amené en quelque sorte à composition les aristarques calédoniens.

La satire des *Critiques écossais et des poètes anglais* atteste l'exaspération du jeune poète. La verve de ce poème est remarquable : pourquoi l'auteur ne s'est-il pas contenté de frapper ses agresseurs, sans confondre dans son aveugle ressentiment presque tous ses contemporains ? On croirait voir un gladiateur qui, révolté dans l'arène, tournerait son glaive non seulement contre les juges barbares à qui son inexpérience servait de risée, mais encore contre ses frères condamnés comme lui à amuser leurs cruels loisirs. Que d'inimitiés particulières lord Byron s'est attirées par ces imprudentes attaques que l'amour-propre seul l'a depuis forcé de soutenir!

C'est ce qu'il a sans doute senti plus tard lorsqu'il a supprimé de lui-même ce poème. Il avait aussi renouvelé le combat dans une *Épître* à Horace dont il arrêta l'impression après le tirage du second exemplaire.

Il paraît que pendant l'espace qui s'écoula depuis la publication de sa satire jusqu'à sa majorité, le jeune lord ne fut guère poète que par occasion, et que les plaisirs du monde l'occupèrent plus que le culte des chastes muses.

Comme Harold, il fit l'amère expérience des fausses amitiés et des fausses amours; il ne chanta plus que rarement sa première Maria, oubliée pour de plus faciles maîtresses, et il fut désabusé de bonne heure des riantes illusions qui nous séduisent à l'entrée de la vie. Les ennuis de la satiété pesèrent sur son cœur. On reconnaît déjà ces tristes impressions dans l'épitaphe

Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine.
Mon pays sera mes amours
Toujours.

du chien de Terre-Neuve, qui avait remplacé l'ours de Cambridge dans ses affections. Le grand amusement de lord Byron était la nage et l'art de conduire un bateau, exercices dans lesquels son habileté est connue. Pour éprouver la fidèle sagacité de *son ami*, il feignait de tomber dans un lac par accident, et l'animal se précipitant aussitôt après lui, ne manquait jamais de le saisir et de le conduire jusqu'au rivage. Lorsqu'il perdit ce chien, il lui fit élever un mausolée en mémoire de son attachement, et il termine son panégyrique par ces quatre vers :

Ye, who perchance behold this simple urn
Pass on, — it honours none you wish to mourn,
To mark a Friend's remains these stones arise;
I never knew but one and here he lies.

O vous qui contemplez cette urne funéraire,
Passez... vous n'avez point à pleurer en ces lieux;
Cette urne est d'un AMI le monument pieux;
Je n'en connus qu'un seul: — Il est sous cette pierre. »

Le nouveau propriétaire de Newstead-Abbey a respecté le monument, où avec ces vers on lit aussi l'épitaphe en prose de Boatswain : ainsi s'appelait ce chien qui mérite l'immortalité aussi bien que le Ban et le Buscar du vieil Ossian et le Moida de sir Walter Scott :

Ici près
Sont déposés les restes
De celui qui possédait la beauté sans vanité,
La force sans insolence,
Le courage sans férocité,
Et toutes les vertus de l'homme sans ses vices.
Ces louanges qui ne seraient qu'une insignifiante flatterie
Si elles étaient gravées sur des cendres humaines,
Ne sont qu'un juste tribut à la mémoire
De BOATSWAIN, chien,
Qui naquit à Terre-Neuve en mai 1803,
Et mourut à Newstead
Le 18 novembre 1808 *.

Mais la bizarrerie du noble lord fut surtout remarquable dans

* Le major Parry nous raconte qu'en Grèce lord Byron avait toujours avec lui un chien nommé Lyon qu'il aimait beaucoup, et qui, après la mort du poète, a accompagné son cercueil jusqu'en Angleterre. Lyon devint la propriété de sa sœur mistress Leigh.

le choix qu'il fit pour sa coupe de la tête d'un de ses ancêtres. La boutade poétique gravée sur « cette dépouille dérobée au tombeau » est d'un goût certes fort étrange, et les belles convives de Newstead-Abbey ne devaient pas accepter sans quelque effroi les invitations d'un seigneur qui ressuscitait ainsi, dans le dix-neuvième siècle, les usages des Scandinaves.

Cette coupe est restée au colonel Wildman. Sa vue n'a rien de repoussant. C'était la coupe de cérémonie quand lord Byron présidait *l'ordre du crâne* qu'il avait créé.

« Cependant Harold languit dans sa terre natale, qui lui semble plus triste que la solitude d'un anachorète; il avait soupiré pour plus d'une beauté, quoiqu'il n'en aimât qu'une; mais celle-ci ne pouvait être à lui : un besoin de distractions lui fit prendre la résolution de traverser les mers pour aller visiter ces climats qu'éclaire un soleil brûlant. »

Son compagnon de voyage fut M. Hobhouse *, à qui depuis il dédia le quatrième chant de son Pèlerinage poétique. Ils s'embarquèrent à Falmouth pour le Portugal. Arrivés à Lisbonne, ils faillirent être les victimes d'un assassinat, et s'étonnèrent de voir le poignard menacer chaque jour leurs compatriotes. Les secours intéressés de l'Angleterre humiliaient les Lusitaniens, dont la religion et les usages étaient souvent tournés en ridicule. On a reproché à la vanité française d'avoir quelquefois légèrement blessé les préjugés et l'amour-propre des peuples conquis chez lesquels, pendant vingt-cinq ans de révolution et de gloire, nous avons transporté nos camps. L'orgueil britannique a aussi son intolérance : un jour les officiers anglais firent une procession publique de francs-maçons dans les rues de Lisbonne, et affectèrent de passer dévotement devant un corps-de-garde portugais qui crut rendre les honneurs militaires au symbole du culte catholique. Si lord Byron avait connu ce trait et d'autres semblables, il n'eût pas attribué les assassinats fréquens qui ensanglantaient le Portugal à une *dégradation* nationale. Ces hommes indignes, selon lui, des riches contrées qu'ils habitent, sauront un jour secouer à la fois le joug de l'Angleterre et celui de la tyrannie qui les opprime encore. On ne doit pas désespérer d'un peuple de peur de le décourager.

* John Hobhouse, membre du Parlement, auteur de plusieurs ouvrages politiques et littéraires.

Le poète-voyageur se hâta de franchir « l'onde argentée qui sépare les deux royaumes rivaux. » La patrie chevaleresque de Pélage était alors le théâtre de la glorieuse lutte de l'indépendance nationale contre une agression impie. Malgré son admiration pour la valeur castillane, lord Byron ne crut pas au succès de la bonne cause, et il pensa que le glaive de Bonaparte mis dans la balance devait l'emporter contre les destinées de l'Europe conjurée : qui lui eût dit alors que, quelques années plus tard, sa muse, oubliant ses malédictions, irait déposer une guirlande funèbre sur la tombe du dominateur des rois dans une île lointaine du monde *!

Après avoir visité les champs de bataille, les villes incendiées et les cités moins malheureuses, qui, telles que Séville et Cadix, n'avaient point vu leurs enceintes profanées par l'invasion étrangère, les deux amis prirent leur passage sur une frégate anglaise, et partirent pour aller parcourir l'Albanie, la Grèce et l'empire ottoman. La philosophie chagrine d'Harold s'était déridée quelquefois aux sons voluptueux de la guitare, mariés à la voix plus séduisante encore des tendres Ibériennes. Il les proclama plus tard dignes de la couronne de l'Amour, mettant bien au-dessous d'elles « les fades beautés du nord **. »

Une mystérieuse Inèz charma surtout son exil volontaire, et lui inspira un chant de mélancolie et d'amers regrets. Mais déjà la course rapide du vaisseau, et les divers objets qui se succèdent à ses yeux, l'ont rendu aux rêveries de son indifférence : c'est même en vain que l'île de Calypso lui révèle une enchanteresse non moins dangereuse que l'amante d'Ulysse ***. « Son cœur capricieux est de marbre » pour cette Florence, surprise de n'obtenir de lui que le stérile hommage de quelques vers.

Il reconnaît Actium, Lépante, le pauvre royaume d'Ithaque, le promontoire de Leucade, et salue enfin les rivages de l'Épire et les classiques sommets du Parnasse; Janina, Bérent, Tépalen, sont visités tour à tour. Le costume des Albaniens lui rappelle ceux des montagnards écossais, parmi lesquels s'est écoulée sa première enfance. Ali-Pacha le reçoit avec honneur à sa cour sauvage; et l'hospitalité des Souliotes lui devient précieuse

* Voyez l'Ode à l'île de Sainte-Hélène.

** Childe-Harold, chant Ier.

*** L'île de Goza. Voyez les vers à Florence.

dans un danger. L'aspect de tous ces sites sublimes ou gracieux charme le trouble de son âme : mais le voilà en présence des débris imposans d'une terre consacrée par les arts et le génie ; le voilà parmi ce peuple « ruine vivante lui-même *, » sur la poussière de tant de monumens de toutes les gloires. Vivement ému par ce contraste d'une nature toujours belle, et de l'humiliation de la postérité des héros, courbée sous le joug des barbares, le noble lord retrouve toute sa sensibilité, tout son enthousiasme. Ce n'est plus un Sybarite poursuivi par le malaise de l'ennui, c'est un poète digne de célébrer les disgrâces de la patrie des Muses, et de réjouir dans leurs tombeaux tant de mânes illustres par des chants de vengeance et de liberté. Il rougit de voir sa terre natale s'enrichir des dépouilles de la ville de Cécrops, et sa satire contre lord Elgin ** exprime toute son indignation.

Le nouvel Érostrate avait fait inscrire son nom et celui de lady Elgin sur une des colonnes du temple de Minerve. En lisant cette inscription d'une vanité toute britannique, lord Byron cria au sacrilége : au danger de sa vie, il gravit la colonne, et effaça lui-même le nom odieux du spoliateur, en épargnant toutefois celui de sa compagne. Il porta le zèle plus loin, en faisant graver profondément ces deux lignes, en latin gothique, sur le marbre profané :

Quod non fecerunt Gothi
Hoc fecerunt Scoti ***.

Lord Byron a extrait de ses mémoires quelques notes curieuses qui accompagnent les deux premiers chants de Childe-Harold ; il y examine la question de l'affranchissement de la Grèce avec impartialité : malgré son opinion prononcée contre le despotisme turc, il trahit dans ses notes tout le mépris que lui inspirent les gouvernemens de l'Europe en général, sans en excepter celui de l'Angleterre. Il va même parfois jusqu'à préférer le caractère des Ottomans à l'hypocrisie des sociétés chrétiennes. Les mœurs de l'Orient avaient séduit ses goûts aristocratiques, et les

* Expression de lord Byron si heureusement transportée dans notre langue par un éloquent professeur (M. Villemain), dans une séance de l'Académie.

** Voyez la traduction de la *Malédiction de Minerve*, poème dont le noble auteur a transporté le début au IIIe chant du Corsaire.

*** Ce que les Goths ne firent pas, des Écossais l'ont fait.

beautés de ce pays n'occupèrent pas moins ses loisirs que ses pèlerinages de ruine en ruine, l'étude de la langue romaïque, et l'ébauche de ses principaux ouvrages. Quelques unes de ses poésies légères sont consacrées à rappeler de tendres liens formés sur ces rivages lointains.

Nous ne citerons ici que ce qu'il raconte de l'état de désolation dans lequel il laissa les restes d'Athènes :

« Nous sommes tous susceptibles d'éprouver ou d'imaginer, dit-il, le douloureux regret causé par le spectacle des ruines de ces cités qui furent jadis des capitales d'empire; mais jamais la petitesse de l'homme et la vanité de ses plus nobles vertus, qui sont le patriotisme et la valeur du citoyen, ne furent rendues plus évidentes que par le souvenir de ce que fut Athènes, et la certitude de ce qu'elle est aujourd'hui. Ce théâtre de la lutte des factions et des orateurs, du triomphe et de la chute des tyrans, de la gloire et de l'ostracisme des guerriers, n'est plus qu'une scène de petites intrigues, et de querelles continuelles entre les agens tracassiers de certains nobles anglais. Les renards du désert, les hiboux, les reptiles des ruines de Babylone, étaient, certes, moins dégoûtans que des hôtes pareils. Les Turcs peuvent alléguer le droit de la conquête pour justifier leur tyrannie, et les Grecs n'ont souffert que les chances de la guerre, fatales aux plus braves. Mais quelle dégradation, depuis que deux peintres se disputent le privilége de piller le Parthénon, et triomphent tour à tour, suivant la teneur de chaque firman !

» Sylla ne put que punir Athènes, Philippe la soumettre, et Xercès l'incendier ! mais il restait au misérable antiquaire et à ses vils mercenaires de la rendre aussi méprisable que lui-même. Le Parthénon, avant les ravages du siége fait par les Vénitiens, avait été successivement un temple, une église et une mosquée. C'était un édifice trois fois sacré : sa profanation est un triple sacrilége *. »

Pendant son séjour à Athènes, lord Byron se joignit à deux voyageurs anglais ** pour rendre un hommage à la tombe d'un jeune savant, élève comme lui de l'université de Cambridge, et qu'une mort prématurée avait surpris au milieu de ses voyages. Ses cendres reposaient ignorées dans le temple de Thésée. Ce ne

* Notes du IIe chant.

** Walpole et Fioti.

fut pas sans éprouver quelque opposition de la part du wayvode que ses compatriotes placèrent sur sa sépulture un marbre funéraire, avec une inscription.

Quand il eut visité la Morée, et toute l'Achaïe, lord Byron s'embarqua pour Constantinople sur la frégate « The Salsete, » capitaine Bathurst. Pendant que le navire était à l'ancre dans les Dardanelles, il s'éleva parmi les officiers une discussion sur la possibilité de traverser l'Hellespont à la nage, et de vérifier ainsi les récits d'Ovide et de Musée, au sujet de Léandre. Lord Byron et le lieutenant Ekenhead convinrent d'en faire l'expérience, et l'exécutèrent le 3 mai 1810. Il raconte lui-même son exploit, dont un accès de fièvre fut la suite; ce qui lui fournit le sujet d'une pièce de vers assez plaisante.

Depuis cette aventure, un Anglais nommé Turner renouvela la même tentative sans réussir, et se permit quelques remarques sur le récit du poète. Celui-ci, offensé de ses doutes, se hâta de les réfuter dans une lettre adressée au libraire Murray.

Ravenne, 21 février 1821.

MON CHER MONSIEUR,

« A la page 44, vol. 1 des Voyages de Turner (que vous m'avez envoyés dernièrement), il est dit que lord Byron, en publiant combien il était facile de traverser le détroit d'Abydos à la nage, semble avoir oublié que Léandre fit le double trajet avec et contre le courant; tandis que le noble lord n'en fit que la partie la plus aisée, en nageant de l'Europe à l'Asie.

» Je ne pouvais certainement avoir oublié ce qui est su de tout écolier, que Léandre traversait la mer le soir, et revenait le matin. Mon but était de vérifier si l'Hellespont pouvait être traversé à la nage, et c'est à quoi nous réussîmes, M. Ekenhead et moi, l'un en une heure et dix minutes, l'autre en cinq minutes de moins. Le courant ne nous favorisait pas; au contraire, la grande difficulté consistait à nager malgré le courant, qui, loin de nous porter vers le rivage d'Asie, nous poussait vers l'Archipel. Nous n'avions aucune idée de la différence du courant dont parle M. Turner : je dis nous, c'est-à-dire ni M. Ekenhead, ni moi, ni personne à bord de la frégate, depuis le capitaine (aujourd'hui l'amiral Bathurst, jusqu'au dernier matelot. Voici la

première fois que j'en entends parler, ou j'aurais pris l'autre direction.

» Notre seul motif, pour partir du rivage d'Europe, fut la considération que le petit cap au-dessus de Sestos était un point de départ plus marqué, et que la frégate, qui était à l'ancre au-dessous, formait un meilleur point de vue.

» M. Turner dit : « Tout ce qu'on jette à la mer de cette partie du rivage d'Europe doit constamment aborder au rivage d'Asie. »

» Cela est si peu exact, que le courant vous entraîne plutôt vers l'Archipel, quoiqu'il puisse arriver parfois qu'un vent violent du rivage d'Asie produise un effet contraire. M. Turner tenta le trajet du côté de l'Asie, et ne réussit pas, y renonçant au bout de vingt-cinq minutes, épuisé complètement, et sans avoir avancé plus de cent toises. Cela est très possible; il aurait pu lui en arriver autant s'il était parti du rivage opposé. J'ai positivement remarqué, et M. Hobhouse comme moi, que la résistance des flots nous força de faire un trajet de trois à quatre milles, tandis que le détroit n'en a qu'un d'étendue. Je puis assurer M. Turner que son succès m'eût fait grand plaisir, parce qu'il m'eût fourni une preuve de plus : il n'est pas très bien à lui de prétendre que, parce qu'il a lui-même échoué, Léandre n'a pu mieux faire que lui.

» On peut citer quatre exemples de la possibilité du trajet : M. Ekenhead et moi nous avions été précédés par un jeune Napolitain et un Juif.

» Quant à la différence du courant, je n'en reconnus aucune. Il n'est favorable d'aucun côté, mais il peut être surmonté si le nageur plonge dans la mer plus haut que le point opposé du rivage où il tend. La résistance est forte, mais, en calculant bien, on peut arriver à terre.

» Ma propre expérience, et celle des autres, me fait prononcer que le passage de Léandre est très praticable : tout jeune homme bien portant et passable nageur peut le pratiquer des deux rivages. J'ai mis autrefois trois heures à traverser le Tage, trajet bien plus hasardeux, puisqu'il exige deux heures de plus que l'Hellespont.

» Je mentionnerai un autre fait pour prouver tout le chemin qu'on peut faire à la nage.

» En 1818, le chevalier Mengaldo, bon nageur de Bassano, désira faire une espèce de défi avec mon ami Alexandre Scott et moi. Comme il paraissait y tenir beaucoup, nous le satisfîmes.

» Nous partîmes tous trois de l'île du Lido, et nageâmes jusqu'à Venise. A l'entrée du grand canal, Scott et moi nous étions déjà trop loin pour voir notre ami d'Italie : il ne courait aucun danger, du reste, car une gondole le suivait pour garder ses vêtemens, et le secourir au besoin.

» Scott dépassa le Rialto, où il s'arrêta, moins à cause de la fatigue que du froid, étant resté quatre heures dans l'eau sans se reposer, si ce n'est en nageant sur le dos, ce qui entrait dans nos conditions.

» Je continuai ma course jusqu'à Santa-Chiara, y compris tout le grand canal (outre la distance depuis le Lido). Je ne cessai de nager qu'à l'endroit où la Lagune se rouvre à Fusina.

» J'étais resté dans l'eau quatre heures et cinq minutes, à ma montre, sans toucher la terre ni aucune barque. Cette partie eut pour témoin M. Hoppner, consul général, et d'autres personnes s'en souviennent.

» M. Turner peut aisément vérifier le fait, s'il le juge à propos, en s'adressant à M. Hoppner. Nous ne pûmes mesurer exactement la distance parcourue; elle devait naturellement être considérable.

» Je traversai l'Hellespont en une heure et dix minutes seulement. J'ai aujourd'hui dix ans de plus, et vingt si je compte d'après ma constitution. Cependant il y a deux ans que je fus capable de nager pendant quatre heures et vingt minutes, et je suis persuadé que j'aurais pu continuer deux heures encore, quoique j'eusse des pantalons, accoutrement qui n'aide nullement, comme on sait. Mes deux compagnons restèrent aussi quatre heures dans l'eau. Mengaldo pouvait avoir trente ans, et Scott vingt-six. Après de tels essais sur les lieux et ailleurs, qui pourrait me faire douter de l'exploit de Léandre? Si trois individus ont fait plus que de passer l'Hellespont, pourquoi aurait-il pu faire moins? Mais M. Turner ne réussit pas, et, cherchant naturellement une cause plausible, il en rejette la faute sur le rivage d'Asie. Selon moi, cette cause est évidente. Il voulut nager directement, au lieu de remonter plus haut pour prendre

l'avantage du courant. Autant aurait valu essayer de voler par-dessus le mont Athos.

« Qu'un jeune Grec des temps héroïques, amoureux et robuste, ait réussi dans cette entreprise, il n'y a rien là d'étonnant ni de douteux ; qu'il l'ait fait ou non, c'est une autre question, parce qu'il aurait pu avoir un *petit bateau* pour s'en éviter la peine.

« Je suis tout à vous,
« BYRON.

« *P. S.* M. Turner dit que le trajet de l'Europe à l'Asie était » la partie la plus facile du voyage. » Je doute que Léandre le trouvât ainsi, parce que c'était pour lui le retour : cependant il avait plusieurs heures dans les intervalles.

» Un peu plus haut comme un peu plus bas, dit aussi M. Turner, le détroit s'élargit tellement, qu'on ne gagnerait guère à y chercher un point de départ. » Cet argument n'est bon que pour de mauvais nageurs ; un homme, tant soit peu exercé, fera toujours moins d'attention à la distance qu'à la force de l'eau. Si Ekenhead et moi nous avions voulu traverser l'espace le plus étroit, au lieu de partir du cap, nous aurions été entraînés à Ténédos. Le détroit n'est pas cependant extraordinairement large ni au-dessus ni au-dessous des forts. Comme la frégate stationna quelque temps dans les Dardanelles, en attendant le firman, je me baignai plusieurs fois depuis notre premier trajet, et généralement du côté de l'Asie, sans m'apercevoir de la plus grande violence du courant, dont parle M. Turner, pour pallier son mauvais succès. Notre amusement, dans la petite baie sous le fort d'Asie, était de plonger pour attraper les tortues de terre, pendant qu'elles rampaient en amphibies au fond de l'eau: ce qui ne prouve pas que le courant soit là plus rapide que du côté de l'Europe.

» Quant à ce qui est de la modeste insinuation que nous choisîmes ce rivage comme plus « facile, » j'en appelle à M. Hobhouse et à l'amiral Bathurst, le pauvre Ekenhead étant mort.

» Si nous avions entendu parler de cette prétendue différence des courans, nous l'aurions du moins examinée, sans y renoncer au bout de vingt-cinq minutes, comme M. Turner. »

Ne semblerait-il pas, quand on lit cette lettre, que le poète est

plus jaloux de son habileté comme nageur, que de toute sa gloire littéraire? Il est curieux de rapprocher des détails de ces divers exploits *aquatiques* le passage des « deux Foscari* », où le jeune Vénitien, à la vue de l'Adriatique, se rappelle les plaisirs de ses jeunes années. On n'est plus surpris que lord Byron ait traité ce sujet plusieurs fois avec amour.

« Que de fois j'ai fendu ces vagues, opposant à leur résistance » un sein plus audacieux! Avec le geste rapide du nageur, je re- » jetais en arrière ma chevelure humide, puis j'élevais en sou- » riant mes lèvres au-dessus de la mer, qui les caressait comme » une coupe. Plus les flots s'élançaient, plus ils me soulevaient » avec eux; et souvent, en me jouant, je plongeais dans leurs » gouffres de vert cristal, et j'allais toucher les coquillages et les » plantes marines, invisible à ceux qui, restés sur le rivage, » tremblaient de ne plus m'apercevoir! Soudain je reparaissais, » portant à la main les gages qui prouvaient que j'avais mesuré » l'abîme. Je m'élevais en frappant avec force les ondes reten- » tissantes, et, donnant un libre cours à mon souffle long- » temps suspendu, j'écartais avec dédain l'écume qui m'en- » tourait, et je poursuivais ma carrière comme l'oiseau de la » mer. »

Après avoir parcouru la Troade, Homère à la main, lord Byron passa quelque temps à Constantinople, fit plusieurs excursions dans la Romanie, et revint à Athènes, où son ami Hobhouse se sépara de lui, et le précéda en Angleterre. Enfin, le jeune lord revit lui-même, au bout de trois ans d'absence, les rivages de sa patrie; mais, hélas! il n'y retrouva plus de sa mère qu'un vain tombeau; un de ses condisciples qu'il aimait beaucoup** avait aussi cessé de vivre. — Une amie, plus chérie encore, Maria Chaworth, était à jamais séparée de lui par une barrière insurmontable***. Que de nouvelles sources d'amers regrets s'étaient ouvertes pour son âme! Sa muse du moins resta fidèle à ses douleurs.

On put s'étonner que le jeune lord, parvenu à sa majorité, dédaignât de siéger parmi les pairs de la Grande-Bretagne. Il

* Acte I, scène I.

** Voyez les notes du premier chant de *Childe-Harold*.

*** Elle était devenue Mrs. Musters.

prit séance, et prononça trois discours. Son début ou sa *virginité parlementaire*, comme on dit en Angleterre (*maiden speech*), lui attira des applaudissemens. On doit reconnaître au tour de ses trois harangues que l'opposition perdit en lui un champion redoutable, dont la mordante causticité eût plus d'une fois embarrassé le ministère : ce sont, sous plus d'un rapport, de vraies *satires oratoires*, soit qu'il parle en faveur des *briseurs de métiers*, ou en faveur des catholiques. Mais il sembla craindre de prostituer son talent au service d'une faction, et refusa de croire à la vertu ou au patriotisme de ceux qui se disaient les défenseurs de la liberté. Sa tribune à lui, ce fut la presse ; son langage, la poésie.

A défaut des discours plus nombreux que nous eût valus un peu moins de dédain de la part de lord Byron pour le rôle de pair d'Angleterre, voici ce qu'il écrivait sur l'éloquence législative anglaise, dont il semble comparer les deux chambres au parlement de Satan : « Je n'ai jamais entendu personne qui répondît à l'idée que je me fais d'un orateur. Grattan en aurait approché sans son débit d'arlequin. Je n'ai jamais entendu Pitt; Fox une seule fois, et il me produisit l'effet d'un dialecticien, ce qui est, selon moi, aussi différent d'un orateur, qu'un improvisateur ou un versificateur le sont d'un poète. La manière de lord Grey est noble, mais n'est pas oratoire. Canning, quelquefois, ressemble beaucoup à un orateur. Je n'admirai jamais Wyndham, quoique tout le monde l'admirât : son éloquence n'était pour moi que tristement sophistique.

» Whitebread était le Démosthènes du mauvais goût et d'une véhémence vulgaire, mais forte et anglaise.

» Holland fait impression par le bon sens et la témérité. Lord Landsdown a du talent; mais c'est encore un dialecticien. J'aimerais beaucoup Grenville, s'il voulait réduire ses discours de manière à ne pas parler plus d'une heure.

» Burdet a la voix douce et argentine comme Bélial en personne, et je crois qu'il est l'orateur favori du Pandemonium; du moins j'ai toujours entendu vanter ses discours par les gentilshommes de campagne et par la *diablerie* ministérielle qui accourait quand il se levait pour prendre la parole.

» J'ai entendu le second discours de l'évêque Marsh : il ne produisit aucune impression. Je trouve Ward (aujourd'hui lord

Dudley et Ward) étudié, mais clair et quelquefois éloquent. Je n'ai jamais entendu, chose étrange, quoique j'en aie eu l'envie, Peel, mon camarade d'école et de classe à Harrow; mais, d'après ce dont je me souviens, il est ou doit être parmi les plus éloquens. Je n'admire guère le débit de M. Wilberforce : ce n'est qu'un flux de paroles, des paroles et rien que des paroles. Je doute beaucoup que les Anglais aient une éloquence proprement dite; je penche à croire que les Irlandais *en avaient* beaucoup, et que les Français en auront et en ont eu dans Mirabeau. Lord Chatam et Burke sont ceux qui en ont approché le plus en Angleterre; je ne sais ce que lord Erskine a pu être au barreau, mais, quand je l'écoutais à la chambre, j'aurais voulu qu'il fût encore au barreau. Lauderdale est aigre, avec l'accent écossais, et piquant. Je ne dirai rien de Brougham, car j'ai une aversion personnelle contre l'homme.

» Mais, parmi tous ces orateurs, bons, mauvais et médiocres, j'ai bien rarement entendu un discours qui ne fût trop long pour les auditeurs et qui fût complètement intelligible : tout cela est une grande déception, et aussi ennuyeux que possible pour tous ceux qui sont obligés d'être là souvent présens. Je n'ai entendu Sheridan qu'une fois; il parla peu, mais j'aimai sa voix, sa manière et son esprit : il est le seul de tous ceux que j'ai nommés que j'aie trouvé trop court. »

La publication des deux premiers chants de Childe-Harold eut lieu dans les premiers mois qui suivirent le retour de lord Byron, et révéla un puissant rival aux nombreux poètes qui se partageaient la gloire de donner à la littérature anglaise une ère nouvelle, non moins remarquable que celles du siècle d'Élisabeth et du siècle de la reine Anne.

Malgré quelques essais heureux de miss Joanna Baillie, l'art dramatique était à peu près délaissé par les Muses, depuis Sheridan et la mort prématurée de J. Tobin; mais chaque jour de nouvelles productions, originales par la forme et le sujet, révélaient une pensée active, une poésie d'inspiration et de verve, jalouse de suivre le mouvement imprimé aux esprits par les grands évènemens du dernier siècle. La littérature, du temps de la reine Anne, se ressentait des importations du continent; c'était généralement une littérature de cour et de salon, plus artificielle que naturelle, et un délassement de beaux-esprits,

plutôt que la vocation du génie, digne interprète de l'enthousiasme, de la philosophie et de la liberté *.

Quelles que soient les erreurs et les défauts de la nouvelle école, elle avait le mérite de s'éloigner des sentiers de l'imitation, pour être plus nationale que ses devanciers. Chacun des nouveaux poètes osait avoir un caractère à soi, au lieu de se soumettre à la monotonie des formes convenues.

Quand *Childe-Harold* parut, l'émule de Cowper, G. Crabbe, après un long silence, venait de se montrer de nouveau avec toute la fraîcheur et la force de sa jeunesse encouragée par les éloges de Johnson et de Burke; Rogers conservait la tradition de l'harmonie de Pope et de Goldsmith **; Campbell ***, non moins élégant et pur dans ses essais didactiques, prenait un essor plus élevé dans l'ode, et préparait sa *Gertrude de Wyoming*, modèle de sensibilité et de grâce; Coleridge avait annoncé par des fragmens sa métaphysique rêveuse et sa puissante imagination, perdue depuis par sa propre indolence; Wordsworth, malgré ses puérilités, savait trouver souvent un langage aussi sublime que les grands spectacles de la nature sur lesquels il aime à méditer. Southey, qui plus tard fut l'auteur de *Roderic*, avait célébré une héroïne française **** avec des vers quelquefois dignes de Milton, et naturalisait dans la poésie du nord les bizarres fictions des Arabes et des Indous *****; Moore, surnommé l'Anacréon irlandais, cultivait une muse plus gracieuse dont les accens un peu libres effarouchaient par momens la pudeur timide, mais qui se prêtait aussi aux hymnes de la gloire ou à la plainte d'un peuple opprimé ******. Walter Scott, enfin, le plus populaire de tous, choisissant ses modèles dans les traditions

* Les progrès des sciences, les découvertes nautiques, etc., doivent nécessairement étendre le cercle de la poésie dans notre siècle. Notre intention n'est pas de développer ici la tendance de la nouvelle école divisée en plus d'une secte. Nous lui avons consacré une partie de notre voyage en Angleterre et en Écosse, où nous avons essayé d'en faire apprécier les défauts comme les beautés. Mais n'oublions pas que lord Byron parut dans une époque féconde en poètes parmi lesquels il eût été difficile à la médiocrité de se distinguer.

** *Pleasures of memory.*

*** *Pleasures of hope.*

**** *Joan of Arc.*

***** *Thalabs, the curse of Kehama, etc., etc.*

****** *Irish melodies.*

du moyen âge, ressuscitait, avec plus de grâce et de vigueur, les chants de ces ménestrels, fidèles compagnons des preux sauvages de la chevalerie écossaise.

L'enthousiasme accueillit partout le nouveau poète. Les mêmes éloges retentirent dans tous les cercles, et les journaux s'empressèrent de s'enrichir de nombreuses citations qui firent oublier les critiques même les plus justes.

La *Revue d'Édimbourg* ne pouvait garder le silence, et il est curieux de comparer à l'article un peu cavalier sur *les Heures de loisir*, l'espèce de rétractation chagrine qu'elle se voit forcée de faire en faveur du jeune lord, poète malgré ses arrêts, et qui menace de lui arracher plus d'une fois encore des éloges.

« Lord Byron a sigulièrement profité depuis sa dernière comparution à notre tribunal. Voici un volume original et plein de talent; non seulement le poète expie les péchés littéraires de sa minorité, mais encore il promet bien davantage. Ce qui est surtout surprenant dans cet ouvrage, c'est qu'il plaise et intéresse si fort, privé comme il est de presque tout ce qui plaît et intéresse ordinairement. Point d'histoire, point d'incident; tout le poème consiste en réflexions et en descriptions, sans ordre, etc.

» Son principal mérite est une liberté et une hardiesse singulière de pensées, une force et un bonheur de diction qui séduisent d'autant plus, qu'on ne sent ni travail, ni copie servile, etc. » Combien cet aveu dut coûter à la vanité des critiques !

On s'abandonne en lisant *Childe-Harold* à l'impulsion du génie de l'auteur; on est entraîné avec lui dans le tourbillon de ses pensées, sans avoir le temps de regretter le défaut d'ordre et l'irrégularité de son essor. C'est le vol audacieux de l'aigle qui parcourt librement les cieux, à travers les nuages, les ténèbres et les tempêtes, et qui plane avec orgueil au-dessus des mortels.

On sent que ce n'est qu'avec peine que le poète habite l'enceinte populeuse des cités; il ne respire avec calme que dans l'atmosphère de la solitude, il ne sent d'enthousiasme véritable que pour la nature; les grandes infortunes, les ruines des empires, semblent seules dignes de sa sympathie. Tout ce que les annales de l'histoire lui offrent d'imposant, et les évènemens

extraordinaires qui ont fait l'étonnement de la génération actuelle, l'inspirent tour à tour. Il juge les résultats de la bataille d'Actium, et de celle de Trafalgar, avec la même indépendance. Les images des rois et des conquérans de l'antiquité figurent dans ses vers à côté des souverains qui vivent encore sur le trône ou dans l'exil : tel qu'un célèbre sculpteur *, quand il lisait l'Iliade, lord Byron exalte la taille des héros, et s'élève avec eux au-dessus du vulgaire.

A l'époque de la publication des deux premiers chants du *Pèlerinage*, l'attention de tous les peuples était fixée sur les lieux que visite Harold, et particulièrement sur l'Espagne, d'où partait le cri de résistance à l'oppression qui a réveillé l'Europe. Puisse l'hydre de l'anarchie ne point dévorer les promesses de la liberté chez une nation qui donnait alors au monde d'héroïques exemples de fidélité, de courage et d'honneur **! Les voyages du poète n'étaient pas entrepris en quelque sorte dans le seul but de distraire son inquiétude et sa mélancolie. Il semblait avoir reçu une mission de ses compatriotes, pour étudier et célébrer la péninsule, la Grèce et l'empire ottoman. Il était comme le représentant de l'intelligence de tout un peuple : mais, en rendant compte de ses impressions, sa noble fierté lui défend de reconnaître des juges; il veut moins inspirer l'intérêt que commander les sentimens et les passions de ceux qui l'écoutent. Selon l'expression d'un autre poète ***, sa renommée est plus qu'une renommée littéraire; et, tel que le chef déchu dont la grande image est si souvent devant ses yeux, il tend à exercer un despotisme universel sur l'esprit des hommes.

La hardiesse d'attribuer la plupart de ses propres réflexions au personnage presque odieux de Childe-Harold, a été souvent reprochée à lord Byron; et ce reproche était une accusation indirecte contre lord Byron même, qu'on s'obstinait à identifier avec Childe-Harold, quoiqu'il n'eût peut-être d'abord qu'une idée confuse du caractère qu'il voulait dessiner. Mais cette misanthropie contribuait elle-même à faire naître la curiosité : c'était comme un prisme à travers lequel les objets devaient ressortir avec des formes bizarres, sans doute, mais du moins nou-

* Bouchardon.

** Écrit en 1822.

*** Th. Moore, *Ed. Rev.*

velles. S'il y a quelque chose de pénible dans ces boutades chagrines et ce scepticisme décourageant qui confondent un moment nos prétentions à une céleste origine, et ébranlent notre confiance glorieuse dans un avenir meilleur, on se réconcilie bientôt avec cette muse du désespoir, quand elle cède elle-même à un besoin d'émotions plus douces et plus consolantes. Sa douleur filiale et son amitié fidèle s'effraient du néant qu'il a cru voir après la tombe; il espère que les cœurs de ceux qu'il a aimés lui répondent dans un autre séjour.

Les accens de lord Byron s'adoucissent encore quand ils s'adressent aux beautés de la terre; les enchantemens de leurs regards sont plus puissans que le cercle magique que sa misanthropie a tracé autour de lui, pour l'isoler de la race humaine : sa main demande à la lyre des accords mélodieux pour célébrer leurs charmes; et quand le patriotisme les a élevées, comme en Espagne, au rang des héros, il leur prête des hymnes de triomphe et de gloire :

LIX.

« Est-ce en vain que la vierge espagnole aura suspendu aux » saules sa guitare silencieuse? Oubliant son sexe, elle a revêtu » la cotte-de-mailles des guerriers, elle partage leurs périls et » chante l'hymne des batailles. Celle qui naguère pâlissait à la » vue d'une blessure, et que les cris lugubres de l'oiseau de » nuit glaçaient de terreur, voit aujourd'hui de sang-froid l'é- » clair des sabres, et la forêt menaçante des baïonnettes. Foulant » aux pieds les soldats expirans, elle s'avance avec le courage de » Minerve, dans les lieux où Mars lui-même craindrait de mar- » cher.

LX.

» O vous qui entendrez avec étonnement l'histoire de ses ex- » ploits! si vous l'aviez connue aux jours de la paix, vous auriez » admiré ses yeux plus noirs que son voile, ses accords mélo- » dieux, les boucles pendantes de sa chevelure, sa taille » aérienne, sa grâce divine; mais auriez-vous pu croire que les » tours de Sarragosse la verraient un jour sourire à l'approche » du danger, commander des soldats et conduire la chasse pé- » rilleuse de la gloire? »

LVI.

» Son amant tombe... elle ne répand pas une larme inutile; » son chef est tué... elle le remplace au poste fatal; l'ennemi » est repoussé, elle guide les vainqueurs : qui pourrait apaiser » mieux qu'elle l'ombre d'un amant! qui pourrait venger aussi » bien la mort d'un chef et rendre l'espérance aux guerriers con- » sternés ? »

Le rhythme de Childe-Harold est le même que celui du poème de *la Reine des Fées* *. L. Byron a aussi quelquefois heureusement imité la naïveté de Spencer ; mais il n'a pas toujours réussi dans ses *personnifications* allégoriques. Le démon de la sottise, présidant à la convention de Cintra, est burlesque plutôt qu'épique; en revanche le génie de la guerre auquel la montagne de Talavera sert de marchepied, et qui rappelle l'horrible figure du dieu des Mexicains, est une de ces terribles conceptions dignes du ciseau de Michel-Ange.

L'invocation au Parnasse, écrite au pied de ce mont sacré, a toute cette harmonie et cette pompe lyriques dont le secret semblait perdu avec celui de la verve irrégulière de Pindare. Quand le poète revient à l'Espagne, on sent qu'il a puisé à la source de la muse antique. Le *combat du taureau* surpasse toutes les descriptions connues de ce jeu cruel des habitans de la péninsule.

Une apostrophe solennelle aux grandeurs éclipsées d'Athènes commence le second chant, consacré aux disgrâces de la Grèce. On doit convenir qu'aucun poète n'a su peindre avec le même charme le tableau de ces lieux si fameux dans l'histoire. Les poèmes que lord Byron a publiés après Childe-Harold doivent une grande partie de leur intérêt aux mêmes sites où il se plaît à nous ramener, et avec lesquels nos premières études nous ont presque familiarisés : mais, nous le répétons, nul poète n'avait su associer, comme lord Byron, l'intérêt des souvenirs classiques et les beautés éternelles du paysage. La terre des Hellènes ne s'était pas encore montrée à nous si belle par son climat et par ses ruines; jamais nous n'avions été si vivement émus du contraste de sa gloire ancienne et de son abjection actuelle :

LXXXV.

« De quels charmes tu es encore parée dans tes jours de deuil.

* The *Fairy Queen*, Spencer.

» patrie des dieux et de tant de héros dignes de l'Olympe! La » verdure éternelle de tes vallons, tes montagnes toujours cou- » ronnées de neige, te proclament encore l'objet de tous les » dons variés de la nature; tes autels et tes temples renversés, » leurs débris confondus avec les cendres des héros sont encore » brisés par le fer de la charrue. Ainsi périssent les monumens » élevés par des mains mortelles; la vertu célébrée par les mu- » ses survit seule au ravage des siècles. »

LXXXVI.

» Une colonne solitaire est aperçue de loin en loin; le temple » de Minerve orne encore le rocher de Colonna, et apparaît au- » dessus des flots; çà et là sont aussi les tombes ignorées de » quelques guerriers; leurs pierres noircies et leur vert gazon » bravent les siècles et non l'oubli; des voyageurs étrangers sont » les seuls qui, comme moi, s'y arrêtent avec vénération, et » s'en éloignent en poussant un soupir.

LXXXVII.

» Beau climat, l'azur de ton ciel est toujours pur, et l'aspect » de tes rochers toujours pittoresque; la fraîcheur règne encore » dans tes bocages, et la fertilité dans tes champs. Tes olives mû- » rissent comme au temps où tu voyais Minerve te sourire : l'a- » beille erre librement sur l'Hymète, et y construit encore sa » ruche odoriférante. Apollon n'a pas cessé d'embellir tes étés; » le marbre de Mendeli n'a rien perdu de son ancienne blan- » cheur; les arts, la gloire, la liberté, ne sont plus, mais la na- » ture est toujours belle. »

Quelques petits poèmes accompagnaient les deux premiers chants de *Childe-Harold*, entre autres les vers adressés à Thyrsa. Il y a dans ces plaintives élégies une grâce délicate qui conserve quelque chose de son charme, même dans la prose d'une traduction.

Les fragmens de l'histoire du « *Giaour* » commencèrent peu de temps après la série de ces compositions énergiques et sombres, qui sont le retour du même caractère, revêtu chaque fois d'attributs différens. Tous ces héros, le Giaour, Conrad, Lara, n'ont d'autre héroïsme que l'audace dans le crime ou le danger. Ils font leur vertu de l'orgueil, comme le Satan de Milton, vé-

ritable type de tous ces rebelles qui ont déclaré la guerre à l'ordre et à la société : leurs passions impétueuses sont l'instinct qui les dirige; ils se considèrent eux-mêmes comme la foudre dont la mission est de frapper indifféremment le faîte du palais, le chaume de la cabane, l'homme et l'insecte qui se trouvent sur son passage.

Un seul sentiment humain leur reste, c'est celui de l'amour; mais d'un amour qui a toute l'énergie et l'exagération naturelle de leur âme.

Lord Byron se plaît à représenter de tels caractères comme de nobles cœurs atteints d'une dégradation morale, et déchus de leur céleste destination, mais qui eussent été également capables de l'extrême vertu, si une fatalité aveugle n'en avait décidé autrement.

Le poète pénètre toutes les sombres passions, tous les secrets mouvemens de ces hommes extraordinaires; il les analyse et les peint avec une vigueur et une fidélité effrayantes, soit dans la terreur involontaire de leurs remords, soit dans les sauvages plaisirs de leurs vengeances. Un contraste est habilement ménagé entre le stoïcisme orgueilleux et farouche de ces âmes déshéritées du ciel, et la douceur, le dévouement et la chaste tendresse de l'héroïne. La rapidité du récit, « une véritable condensation de pensées et d'images *, » la vigueur, l'originalité, la précision, tels sont les caractères du style de lord Byron, et qu'on retrouve dans tous ses rhythmes. Le plus sombre de ces héros est ce mystérieux Giaour, qui prend plaisir à se nourrir de son désespoir comme d'un poison. Ce poème fut achevé en cinq jours; on comprend cette rapidité de composition : le poète, entraîné par sa verve, a négligé les transitions et les liaisons des différentes scènes entre elles. C'est moins une histoire que les fragmens d'une histoire; il y a eu négligence ou intention de la part de l'auteur, d'oser publier sans autre apprêt cette espèce de songe du désespoir. Il fut dédié à son ami Samuel Rogers, qui, dans *Christophe Colomb*, avait le premier donné l'exemple de ces réticences capricieuses. Ce n'est qu'à travers le voile d'un sombre nuage, que nous entrevoyons l'Émir, la belle Léila, le pêcheur que le hasard rend témoin de la plupart des incidens, — et

* Expression de la Revue d'Éd.

même le personnage principal, ce Giaour, dont la confession trahit plutôt ses pensées tumultueuses, que les détails de sa tragique histoire. Malgré tant d'obscurité, je ne sais quel intérêt entretient dans l'âme du lecteur la curiosité, et tour à tour les émotions d'une terreur et d'une pitié réelles. L'épisode de la tête sanglante d'Hassan apportée à sa mère est évidemment suggérée par l'histoire dramatique de Sizara, dans le livre des *Juges* *. On y retrouve la noble simplicité de l'historien sacré; mais rien n'égale le tableau de la solitude où le Giaour vit avec les fantômes de son imagination et frappe d'une superstitieuse épouvante les moines du couvent.

On a moins admiré la diction de *la Fiancée d'Abydos* que celle du *Giaour*, sans doute parce que, dans un récit dont toutes les parties se tiennent, beaucoup de beautés échappent, qui auraient frappé vivement l'attention si chaque passage saillant lui était offert isolé. La Fiancée d'Abydos est un drame régulier dont la catastrophe est amenée selon toutes les règles des unités de temps et de lieu. La fidélité du costume oriental, les vives couleurs du paysage y ressortent encore mieux que dans les autres ouvrages de l'auteur; la figure de Zuleika a toute la grâce et la pureté des figures de Raphaël; c'est le beau idéal du naturel, de la grâce, de la candeur et de l'amour chez la femme. Si vous avez aimé, vous avez prêté à celle qui vous charmait les dons ravissans de Zuleika; si votre cœur est encore indécis, il vous semble que vous préfèrerez celle qui lui ressemblera davantage. Sélim est de tous les héros de lord Byron celui qui inspire un intérêt sans mélange. Le cœur s'associe sans hésiter à l'instinct d'indépendance qui a séduit son jeune âge. Soumis à un maître, il conserve sa noblesse; quand l'espérance embellit l'avenir pour lui, il est digne de sa bonne fortune; il n'est téméraire que parce qu'il est jeune; quand le danger s'approche, il s'y dévoue avec une héroïque générosité.

Un poète, noble interprète des douleurs de la France malheureuse, et dont la verve fut naguère ranimée par le réveil héroïque des Hellènes, a fait quelques heureux emprunts à la fin touchante de la Fiancée d'Abydos, pour la catastrophe de la sixième Messénienne où l'on reconnaît également plusieurs traits

* Chap. 5, vers. 28-30.

du Giaour, et, entre autres, la comparaison de la Grèce à une beauté sans vie :

> Au bord de l'horizon, le soleil suspendu
> Regarde cette plage autrefois florissante,
> Comme un amant en deuil qui, pleurant son amante,
> Cherche encor dans ses traits l'éclat qu'ils ont perdu,
> Et trouve après la mort sa beauté plus touchante.

Il nous semble que M. Casimir Delavigne n'a été que trop timide dans ses emprunts; il fallait s'emparer de la comparaison tout entière : pour un poète comme lui, traduire, c'est lutter fièrement contre un génie rival, sans perdre aucun droit à l'originalité. Nous aimerions à le voir naturaliser dans notre littérature un plus grand nombre de ces brillantes images qui abondent dans les créations de lord Byron *. Depuis plusieurs années, la poésie française semblait s'être réfugiée dans la prose de l'auteur des *Martyrs* et dans celle d'un autre écrivain dont la modestie s'effarouchera peut-être du voisinage d'un si grand nom**. Les étrangers nous demandaient alors ce qu'était devenue parmi nous la langue de Racine. J'ai eu à répondre moi-même à cette question sur les rives des lacs du Westmoreland*** et sous le toit hospitalier des poètes nationaux de l'Écosse : j'ai été heureux d'y pouvoir réciter quelques vers du Paria, les élégies épiques des premières Messéniennes, et les Méditations d'une autre chaste muse, inspirée par la mélancolie et la piété ****.

Le Corsaire ne tarda pas à partager avec *le Giaour* et *la Fiancée d'Abydos* l'enthousiasme excité par ces deux poèmes.

Nous ne nous arrêterons pas à exposer le plan et les détails de cette histoire, une de celles qu'on a le plus relues. On retrouve dans Conrad une nouvelle personnification de cet idéal extraor-

* Écrit en 1822 : depuis, M. Delavigne a placé heureusement dans *sa Messénienne* sur Byron cette comparaison plus développée.

** La prose si harmonieusement cadencée du *Bey spalatin* est un véritable rhythme. Nous citons cette composition de préférence, parce qu'un critique, après avoir condamné des ouvrages de plus longue haleine, disait de celui-ci : Voilà un poème! le prenant pour la traduction d'un barde étranger.

*** C'est aux pieds du Skiddaw, près du lac de Keswick, qu'habite Southey, l'auteur de *Roderic*. C'est sur la croupe sublime du mont Rydal que Wordsworth cultive son jardin et la muse des grandes pensées.

**** La Revue d'Édimbourg a depuis consacré un article à MM. de Lamartine, Delavigne et Béranger.

canaire, d'après lequel lord Byron dessinera encore Lara et Alp; Médora et la sœur de Sélim ont aussi à peu près les mêmes traits caractéristiques. Comme Shakspeare, énergique et profond dans le tableau des passions orageuses du cœur de l'homme, lord Byron fait de la femme un être faible mais digne de protection et d'hommages; il la peint affectueuse, pleine de candeur, et dévouée à celui qu'elle aime avec toute la confiance d'un premier amour. Telles sont Desdemone, Juliette, Imogène: telles sont Zuleika, et l'amie du Corsaire, etc. Ici l'intérêt romanesque est plus vif, plus soutenu, et ne repose plus sur une seule scène ou une seule situation, mais on sent que c'est encore de l'analyse presque toute métaphysique des pensées secrètes du principal personnage que le poète attend les plus grands effets.

Lord Byron a su ennoblir avec un talent remarquable une allusion à l'électricité, sans défigurer ce phénomène physique par l'emploi d'un agent merveilleux. C'est la passion seule de Conrad qui voudrait prêter un sentiment à la foudre dont il invoque vainement les coups.

Le Corsaire, vaincu, captif, est enfermé dans une tour, lorsqu'une tempête vient mêler son horreur à l'obscurité de la nuit.

« Conrad écoute avidement le choc bruyant des flots qui jusqu'alors n'avaient jamais interrompu son sommeil. Son imagination sauvage s'exalte inspirée par l'élément qu'il chérit. Combien de fois il a volé sur le dos de ces vagues rapides! Qu'il aimait leur agitation qui rendait sa course plus prompte! Maintenant le mugissement de l'Océan est pour lui une voix bien connue qui lui dit en vain qu'il n'en est séparé que par une courte distance.

» Le vent fait entendre de longs sifflemens, et la voûte du cachot retentit des roulemens de la foudre. A travers les barreaux brille l'éclair dont la lumière réjouit plus Conrad que celle de l'astre des nuits; il traîne ses lourdes chaînes pour attirer le tonnerre, et, soulevant ses bras chargés de fer, prie le ciel de lancer, dans sa pitié, un de ses carreaux pour l'anéantir. Le métal qui l'enchaîne et ses vœux impies appellent également la foudre; l'orage passe et dédaigne de frapper. Conrad gémit comme si un ami infidèle eût repoussé sa prière. »

Nous aimons à rapprocher de cette nuit terrible, la nuit si

calme et si belle, pendant laquelle lord Byron contemple Athènes triste et silencieuse au milieu de ses ruines :

« Mais déjà, depuis le sommet de l'Hymète jusqu'à la plaine, la reine des nuits commence son règne silencieux. Son front d'argent n'est point voilé, son disque lumineux n'est entouré d'aucun nuage avant-coureur des tempêtes. Ses rayons vont se briser sur les corniches de la blanche colonne, et communiquent leur éclat à l'emblème de la déesse sur la flèche du minaret ; les bosquets d'oliviers répandus au loin, l'onde épuisée du Céphise, le cyprès qui s'élève tristement près de la mosquée sacrée, les tourelles brillantes des kiosques, le palmier solitaire du temple de Thésée, tous ces objets charment ma vue, et bien peu sensible serait celui qui les verrait avec indifférence.

» La mer d'Égée a calmé son sein courroucé. Elle déroule majestueusement ses vagues de saphir et d'or, pendant que les îles qui se détachent du milieu des flots déploient le rideau de leurs ombres, dont le sévère aspect contraste avec le sourire de l'Océan. »

Le Corsaire et Lara sont riches en semblables oppositions.

Lara, qui est peut-être Conrad, de retour au château de ses ancêtres, montre un caractère plus odieux que celui du Corsaire : Conrad avait une véritable grandeur d'âme : Lara laisse voir un stoïcisme plus cruel, plus méprisant, qui va jusqu'à le mettre au-dessus du remords dans sa dernière heure. Un soupçon terrible plane sur sa tête à la mort d'Ezzelin ; ses bienfaits même ne sont que des perfidies : l'aveugle fidélité de Kaled n'en reçoit qu'humiliation, et quand il lève l'étendard de la guerre, il sacrifie sans regret des milliers de vassaux abusés.

Ces deux histoires reproduisirent, plus encore que les précédentes, le soupçon de l'identité de l'auteur et de ses héros. On aurait pu, si l'on avait voulu s'arrêter à une discussion purement littéraire, faire observer que, dans le caprice ou l'exaltation de ses idées, lord Byron se confond avec ses personnages, comme un véritable acteur s'oublie tout entier dans ceux dont il revêt le costume. Il y aurait peut-être même une certaine ressemblance entre le genre de l'auteur du Corsaire et celui du Roscius français, qui, comme lui, affectionnait la représentation de ces victimes de la fatalité, dont l'héroïsme survit dans le crime et le délire de leurs fureurs.

Ces conceptions hardies empruntent sans doute quelque chose au caractère du poète ; mais il nous semble qu'il faut y chercher quelque chose de plus : c'est-à-dire cet *esprit révolutionnaire* qui est devenu une des muses de l'époque et qu'on retrouve dans la poésie comme dans plusieurs romans remarquables, depuis 1789 jusqu'à nos jours.

Lorsque la société anglaise fut livrée à l'anarchie, et que la liberté s'y arma des textes de la Bible pour renverser le trône, où a-t-on dit que Satan avait apparu à Milton? Dans le Pandemonium du parlement. Il parut en 1794 un roman célèbre où tous les personnages étaient subordonnés au personnage principal, le *Caleb William* de Godwin. La passion la mieux peinte, le mieux développée, dans ce grand drame, c'est peut-être la haine. l'auteur est un de ces écrivains anglais un peu déclamateurs qui ont su donner à la prose une couleur poétique sans tomber dans l'enflure, sans s'écarter du naturel; passionné, mais toujours vrai, alors même qu'il touche à l'exagération. Mais la date de l'ouvrage est importante pour en bien saisir l'esprit. Il avait été précédé du fameux *Traité sur la justice politique et son influence sur le bonheur et la vertu*, livre qui avait fait crier au sophisme et au paradoxe, les critiques et les philosophes en crédit. On avait surtout accusé M. Godwin de saper les institutions anglaises. *Caleb William* ne fut qu'une amplification romanesque du même système. Qu'il nous soit permis de reproduire ici quelques réflexions que nous avons émises ailleurs au sujet de cette composition qui a fait du bruit dans un temps où les principes opposés se combattaient sur une autre arène que celle de la polémique littéraire.

Le cri de l'émancipation de la France, en 1789, avait retenti en Angleterre comme dans le monde civilisé. Tous les amis de la liberté avaient cru entrevoir enfin l'aurore de la régénération complète de l'Europe. Il fallut tous les excès de nos démagogues pour détruire ces nobles illusions. M. Godwin les avait partagées avec Fox, Mac-Intosh, Wordsworth, Southey, Coleridge, et tout ce que les îles britanniques avaient alors de plus distingué dans toutes les classes. Toute la littérature anglaise de l'époque est comme imprégnée de nos passions révolutionnaires : mais déjà cette révolution tant désirée, et si féconde en espérances commençait à effrayer ses partisans désintéressés par ses résultats

immédiats : toutes les récriminations contre le passé restaient légitimes, mais l'avenir semblait encore plus à craindre. A l'enthousiasme succédait le découragement ; une misanthropie chagrine faisait prendre en haine à quelques uns non plus seulement telle forme de gouvernement, mais la société tout entière. L'épigraphe de *Caleb William* est une dénonciation contre l'homme en général :

> « *Amidst the woods the Leopard knows his kind*
> *The tiger preys not on the tiger brood*
> *Man only is the common foe of man.* »

« Au milieu des forêts le léopard reconnaît le léopard ; le tigre ne fait pas sa proie du tigre ; l'homme seul est l'ennemi de l'homme.

Cette espèce de déclaration de guerre à la société est aussi la pensée fondamentale d'un roman français aussi distingué par les couleurs du style que par la profondeur de la conception : indépendamment de l'intérêt des situations, il y a dans *Jean Sbogar*, comme dans *Caleb William*, cette continuelle analyse de sentimens et d'idées qui caractérise ce qu'on a appelé le roman psycologique, dont *René* et quelques autres productions plus récentes sont des variétés, mais qu'il ne faut pas confondre avec ces fictions superficielles où chaque évènement amène une digression étrangère à l'action et au personnage.

Il existe encore une frappante analogie entre le génie de M. Godwin et celui de lord Byron, comme entre le caractère de Falkland et celui de Lara. Les deux poètes, car M. Godwin est un de ces romanciers qui ont élevé le roman à la hauteur du poème, les deux poètes ont créé avec la même imagination d'effrayantes personnifications de l'orgueil, de la misanthropie, du désespoir et de la démence. Le fond de leur tableau a quelque chose de sombre à la manière de Rembrandt : leurs scènes de terreur sont dignes du pinceau de Salvator Rosa ; et tous les deux également savent entremêler dans leurs drames tragiques des épisodes d'amour et de pitié que le contraste rend encore plus touchans : quoi de plus gracieux que l'épisode de miss Emily Melville, dans *Caleb William*? quoi de plus ravissant que la douce figure de Kaled, dans *Lara?* Cette analogie, du reste, s'explique moins par le rapprochement des détails que par la solennité de l'impression que produit au même degré la lec-

ture de ces deux ouvrages qui diffèrent sous tant d'autres rapports. En effet, malgré ces traits d'une ressemblance générale, il est difficile de citer deux auteurs dont l'originalité respective soit plus incontestable et qu'il soit moins facile d'imiter.

Puisque nous en sommes à chercher des rapprochemens, n'oublions pas le Schedoni de mistress Radcliffe : son apparition dans l'église des *Pénitens noirs* rappelle le Giaour sous le costume des moines : les deux figures sont également belles, car il y a aussi de la poésie dans les romans d'Anne Radcliffe, trop oubliés aujourd'hui peut-être après avoir été trop vantés.

Mais on préféra voir Byron lui-même dans ses héros, et, en s'appuyant de quelques indiscrétions mal interprétées, on n'épargna aucune supposition pour compromettre le poète par ses ouvrages.

De merveilleux récits circulaient à son retour d'Orient sur ses aventures et ses premiers amours. Il excitait personnellement cette même curiosité pénible et un intérêt indéfini que font naître ses Giaour, ses Corsaire, ses Lara, etc. * .

* Le capitaine des *bas-bleus* anglais, lady Morgan, qui réunit tant de pédantisme à une certaine vivacité irlandaise, et une ignorance incroyable à quelques idées neuves : lady Morgan, que lord Byron trouvait si ridicule, quoiqu'il ait accordé l'éloge d'une épithète à son *Italie*, vient de publier un livre singulièrement intitulé *le livre du Boudoir*. Se donnant à l'ordinaire les airs d'un libéralisme dédaigneux, tout en rappelant ses prétendues liaisons aristocratiques, elle raconte qu'à l'époque où le patronage d'une de ses compatriotes l'introduisit dans la haute société de Londres, elle y aperçut pour la première fois lord Byron. « Mes yeux éblouis, dit-elle, s'arrêtèrent sur un très beau jeune homme dont l'air sombre tenait le milieu entre la hauteur et la timidité. Il était seul, les bras croisés, occupant un coin près de la porte ; et quoiqu'il fût dans une foule brillante et animée, il n'en faisait point partie. — « Comment vous portez-vous, lord Byron ? » lui demanda une jolie petite créature de la mode. Lord Byron ! tous les braves Birons de la chevalerie française et anglaise se présentèrent à mon imagination quand j'entendis prononcer ce nom célèbre dans l'histoire ; mais j'ignorais alors que le beau jeune homme qui en avait hérité fût destiné à lui donner de plus grands droits à l'admiration de la postérité que les vaillans preux de France et les loyaux Cavaliers d'Angleterre qui l'avaient porté avant lui. Car la renommée n'avance qu'à pas lents dans notre baronnie de Tirerag ; et quoique lord Byron eût déjà fait son premier pas dans la carrière qui se termina par le triomphe de son puissant génie sur tous ses contemporains, je n'en étais encore, dans l'article Byron, qu'au Pends-toi, brave Biron, de Henri IV. » Cette pauvre lady Morgan n'est pas heureuse dans ses allusions historiques ; car c'est à Crillon et non à Biron qu'Henri IV écrivit : Pends-toi, brave Crillon, nous avons vaincu à Arques, et tu n'y étais pas !

Doué de tous les avantages de la fortune et de la naissance, versé dans l'antiquité et les sciences modernes, placé, à vingt-quatre ans, au rang des premiers poètes de la Grande-Bretagne, entouré d'un charme inconnu, dont la source était dans ses voyages lointains et dans la sombre couleur de sa poésie, lord Byron attirait tous les regards et se voyait recherché par tous les cercles. Sa belle chevelure noire, ses yeux ardens et expressifs, la pose élégante de sa tête, la proéminence de son front, et tous les traits de son visage, faits pour peindre la passion et le sentiment, auraient offert à Lavater un sujet digne de ses observations *.

Le caractère prédominant de sa physionomie était celui d'une rêverie profonde qui s'animait rapidement dans une discussion. Aussi un poète le comparait-il à « un beau vase d'albâtre dont la perfection est surtout mise en évidence quand une lumière intérieure le colore. » Les éclairs de gaieté, l'indignation ou le sourire satirique qui brillaient fréquemment sur le visage de lord Byron, auraient pu tromper un étranger, tant ses traits mobiles étaient heureusement formés pour tous ces sentimens. Mais ceux qui avaient pu l'étudier et le suivre dans ses momens de calme et d'émotion s'accordaient à dire que son expression habituelle était celle de la mélancolie.

Cette physionomie remarquable de Byron faisait vivement éprouver la curiosité de savoir si une humeur qui contrastait avec le rang, la fortune et les succès du jeune lord, n'avait pas une autre cause plus puissante que l'habitude et le tempérament. On s'étonnait de le voir partager les amusemens de la société comme s'il les dédaignait et s'il sentait que sa sphère était bien au-dessus de la foule frivole au milieu de laquelle il se croyait exilé. Les enthousiastes le recherchaient pour l'admirer de plus près; les hommes sérieux pour lui offrir leurs avis, et les cœurs

* Nous avons vu, à Londres, chez lady A., un buste fort ressemblant de lord Byron, placé à côté de celui de sir Walter Scott, dont le front seul a peut-être quelque chose de plus imposant encore. Le docteur Gall y eût remarqué avec intérêt que l'organe le plus développé peut-être dans ces deux têtes est l'organe de la *combativité* ou des guerriers. Si ces deux poètes n'étaient pas tous deux boiteux, qui sait si l'Angleterre n'aurait pas eu deux généraux de plus et deux poètes de moins. Walter Scott et Byron aiment également les chevaux, les chiens, les armes, etc.

tendres pour essayer de le consoler. Quelques unes de ces consolations furent acceptées, et souvent plus d'une à la fois. Une lady, qui eut à se plaindre de la légèreté de lord Byron ou de ses dédains, s'en est vengée en le choisissant pour le héros d'un roman satirique intitulé Glenarvon *.

D'autres victimes de son indifférence ou de son infidélité ne contribuèrent pas peu sans doute à ces perfides insinuations dont la plus innocente était de ne rien spécifier et de substituer seulement son nom à ceux de Childe-Harold, de Conrad et de Lara.

«... En l'examinant avec attention, on distinguait en lui quelque chose qui échappait aux regards de la foule, quelque chose qui commandait le respect, sans qu'on pût dire pourquoi. Le soleil avait bruni son visage; son front large et pâle était ombragé par les boucles nombreuses de ses noirs cheveux. Le mouvement de ses lèvres révélait des pensées d'orgueil qu'il avait peine à contenir. Quoique sa voix fût douce et son aspect calme, on croyait y voir quelque chose qu'il eût voulu en retrancher : le froncement de ses sourcils, les couleurs changeantes de son visage, causaient de la surprise et de l'embarras à ceux qui l'approchaient, comme si cette âme altière renfermait quelque secrète terreur et des sentimens qu'on ne pouvait deviner. » (Le Corsaire, chant Ier.)

La frugalité sévère de Conrad était aussi devenue, ajoutait-on, celle du poète.

« On ne verse jamais pour lui le nectar couleur de pourpre; jamais la coupe n'approche de ses lèvres; le pain le plus grossier, les herbes les plus simples, quelquefois le luxe des fruits de l'été, composent tous ses mets qu'un anachorète rigide ne rejetterait pas. » (*Ib.*)

L'histoire de Lara, revenu tout-à-coup des pays lointains, semblait avoir encore plus de rapports avec celle de lord Byron.

« Son père en mourant l'avait laissé maître de lui-même dans un âge trop tendre pour sentir une telle perte : héritage de mal

* *Glenarvon, by lady Caroline Lamb.* Les amours de lord Byron avec lady Caroline ont eu une sorte de publicité. Ce devait être une des parties les plus curieuses de ses mémoires. Ce qu'il en est dit dans les *Conversations* est déjà passablement romanesque.

heur, dangereux empire de soi-même dont l'homme abuse pour détruire la paix du cœur, etc., etc...

» Mais Lara est bien changé! quel qu'il soit, on reconnaît sans peine qu'il n'est plus ce qu'il a été. Les rides de son front sourcilleux offrent les traces des passions, mais de passions anciennes: on remarque en lui l'orgueil, mais non le feu de ses jeunes années; un aspect froid et l'indifférence pour les louanges, une démarche altière, et un œil vif qui devine d'un regard la pensée des autres. Il avait ce langage léger et moqueur, arme poignante de ceux que le monde a blessés, et dont les coups lancés avec une fausse gaieté défendent la plainte à ceux qu'ils atteignent. Voilà ce qu'on observait dans Lara, et quelque chose encore que son regard et l'accent de sa voix pouvaient seuls révéler. L'ambition, la gloire, l'amour, ces fantômes que poursuivent tous les hommes, semblaient n'avoir plus d'attraits pour son cœur; mais on eût dit que c'était depuis peu, et parfois un sentiment profond et secret, qu'on voulait en vain pénétrer, se trahissait un moment sur son front livide. » (LARA*).

* Nous n'avons jusqu'ici tracé le portrait de lord Byron que tel qu'il était avant l'évènement fatal qui l'exila de l'Angleterre, et dont nous n'avons pas encore parlé. Voici comment s'exprime un voyageur qui a vu lord Byron à Venise, et qui ne le flatte pas:

— Figurez-vous un jeune homme tout à tour vif, orgueilleux, timide, arrêtant sur vous des regards tels que le pinceau de Raphaël les eût inventés pour l'image d'un grand poète; entraînant à lui, comme dans le tourbillon d'une grande âme, tout ce qui l'approche. Ivre de sa noblesse comme un sot, et de son génie comme un roturier; plus fier de la publicité qu'une miss riche et célèbre donna, par vengeance, à ses lettres d'amour, que des éloges publiés en son honneur par toutes les gazettes de l'Europe; aimant la LIBERTÉ, comme la source de tout ce qui est généreux et vrai, et les femmes comme l'image la moins imparfaite du beau, que rêvent tous les arts; chérissant la solitude, cette première de toutes les inspirations, et qui n'est autre chose que cette Égérie, à qui le législateur des Romains allait demander le génie de la sagesse; tantôt silencieux, tantôt inspiré, selon ses interlocuteurs; parlant le langage elliptique du génie, car plus on pense, moins on explique; préférant dans ses entretiens les spéculations morales aux dissertations littéraires, parce qu'il vaut mieux discuter des idées que des mots; prompt à saisir, avec la vivacité d'une imagination qui double ce qu'elle entend comme ce qu'elle voit, les récits, les pensées, les rapports qui échappent dans la conversation aux hommes les plus vulgaires, et empressé de traduire en beaux vers l'émotion qu'il a reçue, de sorte que tous ses poèmes ne soient qu'un miroir plus étendu, plus animé, plus pur des impressions exté-

Lord Byron laissait faire à chacun son roman et ne daignait pas réfuter les applications dont s'amusait l'oisive imagination de la crédulité.

Ses amis espérèrent que ce qu'il y avait d'étrange et d'âpre dans ce caractère romanesque s'adoucirait peu à peu dans les chastes plaisirs de l'union conjugale; mais cette âme ardente et agitée n'était point faite, sans doute, pour le calme du bonheur domestique.

On prétend qu'il avait parié cinquante guinées avec M. Hay qu'il ne se marierait jamais. Il se souvenait de toutes sortes de mauvais présages qui auraient dû le faire rester célibataire. Il était d'ailleurs retenu dans le célibat par les habitudes qu'il avait contractées. Les mœurs anglaises sont moins pures que le prétendent les Anglais avec leur affectation de pruderie et de moralité. Lord Byron trouvait dans le *beau monde* des maîtresses qui se donnaient à lui, parce qu'il était à la mode; d'autres qui se vendaient, parce qu'il tenait alors peu à l'argent. Mistress L. G. lui offrit un jour sa fille pour la somme de cent livres sterling. Il avait eu quelque temps à sa suite un joli page qui fit tout-à-coup une fausse couche. Byron, en un mot, ressemblait un peu à ce *Don Juan* devenu son héros favori; ou, pour chercher une comparaison avec un type réel, au comte de Rochester, et à ce maréchal duc de Richelieu surnommé par Voltaire l'Alcibiade moderne *.

Il se décida pourtant à courtiser une héritière. Une fois son union arrêtée, on eût dit que sa femme allait absorber toute son existence. Dans la dédicace du Corsaire, adressée à Thomas Moore, le poète semblait faire un long adieu à la gloire poétique, et l'on apprit bientôt que son mariage avait été célébré

[illegible] par son imagination. Tel sont les principaux traits du caractère et des habitudes de lord Byron. Elle est à mes yeux la révélation d'un poète.

* Voici une petite anecdote pour justifier la comparaison avec le duc de Richelieu, que nous voyons dans ses Mémoires se tirer si heureusement d'affaire avec *les dames* par une repartie :

« Byron, alors membre du comité de Drury-Lane, parlait un soir dans les coulisses d'une actrice de Covent-Garden qui avait eu des torts avec le directeur : A la place d'Harris, dit-il, je l'eusse mise à la porte. — A la place de l'actrice, lui dit miss Kelly, j'aurais mis des culottes, et demande raison à votre seigneurie. — Dans ce cas, reprit Byron, loin de faire le grand seigneur avec vous, je [illegible], et j'aurais accepté. »

dans le comté de Durham *, avec la fille de sir Ralph-Milbank-Noel, héritière de la fortune et des titres de la maison des Wentworth.

Heureusement trois compositions remarquables, les *Mélodies Juives*, *le Siége de Corinthe* et *Parisina*, prouvèrent, dans le cours de la même année, que la poésie était une occupation toujours nécessaire à l'existence de lord Byron.

Les *Mélodies Juives*, destinées à être adaptées aux airs conservés par la tradition dans les synagogues, semblent annoncer un retour au sentiment religieux, quoique tous ces chants ne répondent pas précisément à ce que promet le titre. On y trouve quelques paraphrases, ou imitations des livres saints, mais quelques uns de ces petits poèmes ressemblent trop à des élégies d'amour, sans faire soupçonner la moindre allégorie religieuse. Il en est qui s'élèvent jusqu'à la pompe de l'ode; et, dans aucune langue, il n'est rien au-dessus de *la Défaite de Sennachérib*.

Une édition complète des *Mélodies* vient d'être publiée par M. Nathan avec les divers entretiens que lord Byron eut autrefois au sujet de ces compositions. Cet ouvrage annoncé avec emphase est cependant sans intérêt. M. Nathan y a mêlé des lettres et des vers de lady Caroline Lamb. Entre autres anecdotes, ce que M. Nathan raconte des perroquets de lord Byron confirme cet amour pour la *gent animale* que lui attribue M. Medwin. Lorsque M. Nathan allait chez le noble poète, il le trouvait souvent occupé à jouer avec un de ces oiseaux, qui était si jaloux des caresses de son maître, qu'il le mordait jusqu'au sang lorsqu'il le voyait les accorder à d'autres. Byron riait de ses petites colères qu'il regardait comme des preuves d'amitié. Il l'appelait *Jenny*, du nom de la personne qui le lui avait donné, et à laquelle il le comparait à cause de ses caprices et de ses malicieuses vengeances.

Dans *le Siége de Corinthe*, lord Byron a peut-être moins cherché à concentrer l'intérêt sur un seul personnage qu'à composer une succession de scènes et d'émotions touchantes et solennelles, dessinées au milieu du tumulte des terreurs et de la sauvage ivresse de la guerre. Les critiques ** ont trouvé que

* 2 janvier 1825. Il envoya le même jour les cinquante guinées du pari à M. Hay.

** Ed. Rev.

quelques unes de ces oppositions étaient un peu trop contrastées, mais ils ont rendu justice à la magnificence de l'ensemble.

On ne saurait citer une scène de nuit plus belle que la description de celle qui précède le jour de l'assaut.

« Il est nuit; le disque argenté de la lune brille sur le Cithé-
» ron; l'Océan déroule ses vagues d'azur; la voûte des cieux est
» parsemée d'étoiles semblables à des îles de lumière au milieu
» d'un autre Océan suspendu sur nos têtes. Qui peut les contem-
» pler, et ramener ses regards sur la terre, sans éprouver un
» triste regret, et sans désirer des ailes pour prendre l'essor vers
» ces clartés immortelles!

» Le calme régnait sur les flots dont l'écume ébranlait à peine
» les cailloux du rivage, et dont le murmure ressemblait à celui
» d'un ruisseau; les vents dormaient sur les vagues; les bannière-
» res cessaient de flotter; et au-dessus des lances qu'elles entou-
» raient de leurs plis affaissés, brillait le signe du croissant.

» La voix des sentinelles troublait seule par intervalles le si-
» lence; parfois aussi le coursier faisait entendre ses fiers hen-
» nissemens répétés par l'écho des collines. Mais un murmure
» sourd, semblable au frémissement du feuillage, s'éleva dans
» le camp réveillé tout-à-coup. C'était la voix du muezzin qui
» invitait l'armée à la prière de minuit. Cette voix retentit
» comme les accens solennels et mélancoliques d'un génie. Tels
» des sons vagues et prolongés s'échappent d'une harpe solitaire
» dont les cordes sont rencontrées par le souffle des vents. Elle
» parut aux guerriers de Corinthe le cri prophétique de leur dé-
» faite; les assiégeans eux-mêmes frémirent, comme frappés
» d'un de ces pressentimens inexplicables qui saisissent soudain
» le cœur, le glacent d'effroi, et le font bientôt palpiter avec
» violence, honteux de sa terreur involontaire. C'est ainsi que
» le glas de la cloche vous fait tressaillir alors qu'elle n'annonce
» que la pompe funèbre d'un inconnu; etc. »

Le coucher du soleil à Athènes, dans le troisième chant du Corsaire, est seul comparable à ce morceau.

Le spectacle des chiens se repaissant de cadavres sous les murs de Corinthe a quelque chose de trop horrible peut-être. Ces vers,

And their white tusks crotched o'er the whiter skull
As it slipped thro' their jaws, when their edge grew dull,
Etc., etc.,

pourraient servir de pendant à ceux où le Dante fait ronger la tête de l'archevêque Ruggieri par Ugolin.

Racine a dit :

> Un horrible mélange
> D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
> Des lambeaux pleins de sang et des membres affreux
> Que des chiens dévorans se disputaient entre eux *.

Quelques uns de ces hommes aujourd'hui si communs en Angleterre **, qui cherchent partout de criminelles intentions, se sont écriés que lord Byron a voulu consacrer l'adultère et l'inceste, en choisissant l'histoire tragique de Parisina pour le sujet d'un poème. La Phèdre de Racine ne trouverait pas grâce auprès de ces censeurs scrupuleux. Parisina est peut-être le plus fini des ouvrages de lord Byron, celui où l'on admire davantage le sentiment exquis du beau. Ce n'est plus ici un drame de terreur, mais un drame de pitié.

Il y a encore plus de mélancolie que de volupté dans cette ravissante exposition, où le crépuscule est peint avec toute la douceur de ses teintes. Le jugement et la condamnation des deux coupables, la défense hardie, fière et cependant modeste du fils, la muette douleur de la fatale beauté; tous ces détails sont traités avec une sensibilité et un talent admirables.

> *Had her eye in sorrow wept*
> *A thousand warriors forih had leapt,*
> *A thousand swords had sheathless shone,*
> *And made her quarrel all their own.*

Ces vers sont peut-être la réminiscence d'un passage de l'éloquent adversaire de la révolution française. Parlant de cette malheureuse reine complètement justifiée, récemment encore, par l'amie dont on avait aussi calomnié les sentimens ***, Burke s'écrie :

« Je ne songeais guère, en la voyant obtenir à juste titre tant de respect, d'enthousiasme et d'amour respectueux, qu'elle serait jamais obligée d'employer contre l'infortune l'antidote caché au fond de son cœur. Je ne songeais guère que je vivrais assez pour voir tant de disgrâces l'accabler au milieu d'une nation

* Comedent canes carnes Jesabel, IV liber Regum. ch. IX. ver. 36.

** *Lettre à Murray.*

*** Publication des Mémoires de madame Campan.

de braves, d'hommes d'honneur, et de gentilshommes fidèles. J'aurais cru que dix mille épées seraient sorties de leurs fourreaux pour punir même un regard d'outrage. »

Dans ces vers sur Parisina,

And those who saw, it did surprise
Such drops could fall from human eyes!

on retrouve la pensée d'un autre écrivain éloquent comme Burke, et poète comme lord Byron :

« Et l'on s'est étonné de la quantité de larmes que contenaient les yeux des rois. » (*Chateaubriand.*)

Mais ce qu'il y a de supérieur dans le poème de Parisina, c'est l'exécution de la terrible sentence. Ici tout est grand et solennel, parce que tout est simplement conçu et simplement écrit. Le goût a rejeté l'inutile pompe du langage; et jamais poésie ne fut plus pathétique.

« Les cloches balancées dans la tour du couvent font entendre » ces sons prolongés et lamentables qui agitent douloureusement » tous les cœurs. Déjà on chante l'hymne composée pour les ha- » bitans du tombeau, et pour ceux qui doivent bientôt y des- » cendre. C'est pour l'âme d'un homme qui va périr que reten- » tissent les cloches lugubres et les chants de mort : il est près du » terme de ses jours, les genoux fléchis aux pieds d'un moine, » sur la terre nue et froide. O douleur! l'échafaud est devant lui; » les gardes l'environnent, et le bourreau, le bras nu, se tenant » prêt à frapper un coup prompt et sûr, examine le tranchant de » la hache. La foule accourt, et vient voir dans une muette ter- » reur le fils recevant le trépas par ordre du père.

» C'était un beau soir d'été; les derniers rayons du soleil tom- » bèrent sur la tête de Hugo, lorsque terminant ses tristes aveux, » et déplorant sa destinée avec l'accent du repentir, il se baissait » pour entendre de la bouche de l'homme de Dieu les paroles » sacrées qui ont le pouvoir d'effacer les souillures du crime : ce » fut dans ce moment que les feux de l'astre du jour éclairèrent » les boucles pendantes de sa noire chevelure; mais ce fut sur- » tout sur la hache homicide que vint se réfléchir cette lumière, » telle qu'un éclair menaçant. »

A la fin de cette année, lord Byron fut le père d'une fille; mais la naissance de ce gage d'amour conjugal, qui aurait dû cimenter la félicité des deux époux, fut suivie de leur séparation.

Au milieu des fabuleuses explications de cette rupture, il est difficile d'en démêler la véritable cause. Il paraît cependant que la jalousie de lady Byron eut de trop justes motifs de plainte. On prétend même qu'une rivale avait été introduite auprès d'elle, pendant sa grossesse, par son volage époux, qui, habitué malheureusement aux mœurs relâchées de l'Orient, ne savait point borner sa tendresse à un seul objet. La part qu'il avait prise à la direction du théâtre de Drury-Lane ne pouvait aussi que l'entourer d'un cortége dont sa belle et chaste compagne devait au moins s'inquiéter.

Des ennemis habiles, et même d'officieux amis, s'empressèrent de jouer un rôle indiscret dans cette division domestique. Les débats d'un procès achevèrent de mettre le public dans une espèce de confidence. Les erreurs de ceux que leurs talens ont élevés au-dessus du vulgaire ne sont pas aisément oubliées par la médiocrité jalouse.

Les journaux anglais, accoutumés à amuser leurs lecteurs des procès nombreux en adultère; car en France un mari trompé se tait, en Angleterre il plaide; les journaux s'emparèrent de cette querelle conjugale, se déclarant tous contre le mari, excepté *l'Examinateur*, rédigé par Leigh Hunt. Byron se vit comparé à Néron, à Apicius, à Épicure, à Caligula, à Héliogabale, à Henri VIII, le *Barbe-Bleue* des rois; enfin au prince régent, que le poète lui-même avait flétri d'une sanglante épigramme au sujet de sa conduite immorale, et de ses torts envers la princesse son épouse. Pour justifier tous ces noms, il fallut inventer les détails d'une dispute de ménage : on mit en scène une mistress Mardyn, actrice peut-être fort sage, mais qu'on fit siffler au théâtre, comme la cause des malheurs de lady Byron.

Lord Byron eut à lutter contre une véritable persécution; il nous l'apprend lui-même, aimant à faire allusion à ses chagrins particuliers dans les digressions de tous ses poèmes.

« Ici la calomnie, écumant de rage, m'accusait à haute voix;
» là de lâches envieux prononçaient mon nom à voix basse, et
» distillaient leur venin le plus subtil : gens à deux visages, dont
» l'œil significatif interprète le silence, et qui, par un geste ou
» par un hypocrite soupir, communiquent au cercle des oisifs
» leur médisance muette*. »

* Childe-Harold, ch. IV.

Enfin une ligue de femmes se forma contre le poète au nom de la morale, de la religion et de l'honneur national. Ces belles insulaires avaient à venger des injures adressées aux nymphes de la Tamise en général; elles n'avaient point pardonné sans doute les vers où, donnant la pomme de la beauté aux vierges de l'Ibérie, Harold s'écriait :

« Qui irait chercher les pâles beautés du nord? qu'elles me » paraissent ici fades et languissantes *! »

Vainement lord Byron implora sa grâce d'une épouse offensée, vainement les tendres caresses d'une fille au berceau plaidèrent pour un père au désespoir; le divorce eut lieu. Le noble lord prit soudain la résolution de s'exiler d'une patrie qui ne lui offrait plus que d'amers souvenirs. Sa dignité blessée ne se vengea, contre celle qu'il accusait d'avoir empoisonné lady Byron de ses conseils **, que par une satire pleine de fiel, mais qui lui fait peu d'honneur. Heureusement il a laissé aussi à la postérité un plus noble monument de ses regrets, dans l'élégie touchante de ses *adieux*, qui faisait dire à madame de Staël : « Je voudrais avoir été malheureuse comme lady Byron, et avoir inspiré à son époux les vers qu'il a faits pour elle ***. »

« Adieu! et si c'est pour toujours, pour toujours encore » adieu! Tu refuses en vain de me pardonner; jamais mon cœur » ne se révoltera contre toi. Que ne peut-il s'ouvrir à tes yeux, » ce cœur sur lequel tu as si souvent reposé ta tête, alors que » tu goûtais ce paisible sommeil que tu ne connaîtras plus! Que

* Premier chant de Childe-Harold.

** *Esquisse d'une vie privée*, dirigée contre mistress Charlment, dame de compagnie de lady Byron.

*** Lord Byron avoue dans les *Conversations* s'être une fois emporté contre sa femme. Un jour qu'il avait de l'humeur, lady Byron, s'approchant, lui demanda : « *Byron, am I in your way?* Byron, est-ce que je vous gêne?... — *Damnably.* — Diablement, répondit-il (*damnablement*). » Il faut avouer que ce tort serait bien léger s'il était seul; car il peut arriver aux meilleurs maris du monde d'avoir de l'humeur et de brusquer leurs femmes. Lord Byron reproche à la sienne dans le *Don Juan* et les *Conversations* quelques ridicules. Elle avait entre autres à ses yeux celui de faire le bel esprit. (Nous avons traduit deux pièces de vers de lady Byron dans les *Mélanges*.) Elle se faisait aussi des idées d'avance sur les gens, et ne revenait jamais sur ce qu'elle avait dit. Si jamais les *Mémoires* paraissent, malgré M. Moore et la famille de Byron, on y trouvera la véritable explication de tous ces désordres domestiques dont Byron riait et gémissait tour à tour.

» ne peut-il te dévoiler ses plus secrètes pensées! Peut-être
» avouerais-tu enfin qu'il y eut de l'injustice à le mépriser ainsi!
» Nous vivrons éloignés, chaque jour nous réveillera sur
» une couche veuve et solitaire. Quand tu voudras te consoler
» avec ta fille; quand ses premiers accens frapperont ton oreille,
» lui apprendras-tu à dire : « Mon père! » quoiqu'elle ne doive
» jamais recevoir ses caresses! Quand ses petites mains te pres-
» seront, quand ses lèvres iront chercher les tiennes, pense à celui
» qui fera toujours des vœux pour ton bonheur... Et si les traits
» de notre enfant ressemblent à ceux de l'époux que tu ne dois
» plus revoir, ton cœur, fidèle encore, palpitera pour moi!.. »

Le début du troisième chant de Childe-Harold et les stances qui le terminent attestent aussi l'inconsolable douleur d'un poète condamné, si jeune encore, à pleurer sa femme vivante et sa fille qui grandit sans connaître son père.

I.

« Ressembleras-tu à ta mère, ô ma tendre enfant, Ada, seule
» fille de mon cœur, seul espoir de ma maison! Lorsque je
» contemplai pour la dernière fois l'azur de tes yeux célestes, je
» reçus ton doux sourire et te dis adieu... Je m'éloigne encore
» de toi...; mais aujourd'hui c'est sans espérance... »

CVI.

« O ma fille! ce chant commença avec ton nom; c'est encore
» avec ton nom, chère Ada, que je le terminerai. Je ne puis te
» voir ni t'entendre; mais jamais père ne s'identifia comme moi
» avec sa fille. Tu seras l'amie qui consolera mon ombre après la
» fuite des années. Tu ne dois jamais revoir les traits de ton père;
» mais ma voix retentira dans tes rêves à venir, et parviendra
» jusqu'à ton cœur, lorsque le mien sera glacé par la mort.
» Tu entendras encore cette voix paternelle s'échapper de ma
» tombe pour te parler de mon amour. »

CXVI.

« Développer ta jeune intelligence, épier ton premier sou-
» rire, suivre les progrès de ton enfance, te voir comprendre
» peu à peu les objets qui sont encore des merveilles pour toi,
» te bercer légèrement sur mes genoux, et imprimer sur tes

» lèvres le baiser d'un père; sans doute que ces tendres soins » n'étaient point faits pour moi... Hélas! ils auraient charmé » mon cœur... au milieu des malheurs qui l'affligent, je sens » une émotion vague et indéfinissable, mais que je crois recon- » naître pour l'expression de ce besoin.

CXVII.

» Ah! quand même la haine te serait prescrite comme un de- » voir, tout m'assure que tu m'aimeras; en vain te serait-il dé- » fendu de prononcer mon nom comme s'il était un de ces mots » sinistres, présage de malheur et de honte, tout me dit que tu » m'aimeras encore après que la mort nous aura séparés; en vain » voudrait-on exprimer de tes veines tout le sang que te trans- » mit ton père, tu tiendrais à ce sang plus qu'à la vie, et tu ne » pourrais cesser de m'aimer.

CXVIII.

» Enfant de l'amour, tu naquis cependant au milieu des tran- » ses de la douleur, et tu fus nourrie d'amertume; tels furent » les élémens du cœur de ton père, et tels sont aussi les tiens; » mais le feu qui entretient ta vie sera plus tempéré, et l'espé- » rance embellira tes jours. Paix au berceau où ton enfance re- » pose! Des plaines de la mer et de la cime des monts, qui sont » tour à tour mon asile, je voudrais t'envoyer toutes les béné- » dictions que tu aurais appelées sur ton père, s'il avait pu res- » ter toujours auprès de toi. »

Le noble exilé traversa rapidement la France pour visiter le théâtre de la dernière guerre, où ses rivaux, sir W. Scott * et Southey **, étaient, comme lui, allés chercher des inspirations moins heureuses que les siennes quoique plus nationales. De la Belgique, lord Byron se rendit à Coblentz, suivit le Rhin jusqu'à Bâle, et de Bâle vint à Clarens, sur le lac de Genève, par Soleure et Morat; la pyramide d'ossemens, terrible trophée de la défaite des Bourguignons en 1476, existait encore en partie dans ce dernier lieu. L'auteur de Childe-Harold s'empara de quelques débris de ce monument, pour les conserver, dit-il, avec soin. Il s'indigna de voir les postillons suisses enlever comme

* *La Bataille de Waterloo*, poème.

** *Pèlerinage du poète* à Waterloo.

lui ces gages de la victoire de leurs ancêtres, mais pour des usages plus profanes : ces ossemens, blanchis par trois siècles, servaient à faire des manches de couteau! Ce fait nous rappelle la description du champ de Waterloo, par le romancier-historien qui y vit la dépouille de nos braves mise aussi à prix d'argent pour aller orner le cabinet de l'antiquaire, ou figurer parmi les ustensiles grossiers du paysan et du soldat montagnard *.

Clarens, terre classique pour les enthousiastes de Rousseau, fut quelque temps la résidence du poète, dont l'imagination y évoqua plusieurs fois les ombres de Saint-Preux et de Julie. Le même sentiment qui lui avait fait traverser à la nage le détroit d'Abydos, lui fit parcourir le lac de Genève.

« J'eus le bonheur, nous dit-il, de me rendre de la Meillerie à Saint-Gingo, par un temps d'orage qui ajoutait à l'impression de tous les objets environnans, malgré le danger que courait notre petit bateau. Grâces à un hasard que je ne regrettai pas, nous étions dans cette partie du lac où Rousseau amena le bateau de Saint-Preux et de madame de Wolmar, pendant une tempête. En abordant à Saint-Gingo, nous trouvâmes que la violence du vent avait abattu quelques vieux châtaigniers au pied des montagnes. C'est sur la hauteur que s'élève une habitation appelée le Château de Clarens. Les coteaux sont couverts de vignobles, entrecoupés de quelques charmans bocages, dont l'un était jadis appelé le bosquet de Julie, et en conserve le nom. Ce nom lui survit depuis que le brutal égoïsme des misérables frelons d'une superstition odieuse, a remplacé par des ceps de vigne cet ombrage sacré. Rousseau n'a pas été heureux dans la conservation des localités où il avait placé les créations de son génie. Le prieur du grand Saint-Bernard a détruit une partie de ses arbres pour garnir son cellier de quelques tonneaux de plus, et Bonaparte aplanit une partie des rochers de la Meillerie, pour améliorer la route du Simplon. La route est excellente; mais je ne puis applaudir à la remarque que j'entendis faire ** : que « *la route vaut mieux que les souvenirs.* » Nous sommes fâchés que cet enthousiasme pour Rousseau ait mis dans la bouche de lord Byron des paroles si sévères contre ces pieux

* *Lettres de Paul.* Sir W. Scott a vu une cuirasse *de la Garde* employée comme marmite par un montagnard.

** Par M. Rocca, le mari anonyme de madame de Staël.

cénobites qui ont choisi un poste aussi périlleux pour remplir les saints devoirs de la charité évangélique. Les moines de l'abbaye de Newstead, que ses ancêtres chassèrent de leurs possessions, étaient peut-être des frelons dans la ruche; mais la révolution elle-même respecta l'asile de ceux qui ont même su, pourrait-on dire, enflammer de leur zèle de charité ces animaux dociles et sagacieux, compagnons de leurs périls. Peut-être la Nouvelle Héloïse était-elle d'ailleurs ignorée des religieux de l'hospice : mais leur dévouement vaut toute la science des ministres anglicans. Il est vrai que Byron n'a jamais non plus été dupe de la prétendue moralité de ceux-ci.

Malheureusement lord Byron fut presque complice d'un autre outrage adressé à ces bons pères. Lorsqu'il visita le prieur de Saint-Bernard, à Chamouny, avec quelques uns de ses compatriotes, on leur présenta l'album du couvent pour y inscrire leurs noms, et Percy Bysshe Shelley *, ami particulier de sa seigneurie, ajouta au sien, en caractères grecs, l'audacieuse épithète d'Αθεος, Athée.

Ce fut Southey qui dénonça le premier ce blasphème, que les moines, simples comme les apôtres, n'avaient pas encore compris.

De Clarens, lord Byron fit des excursions dans toute la Suisse: les caprices de son humeur apprirent bientôt aux Genevois qu'ils avaient parmi eux un poète non moins bizarre que le fut jadis le malheureux auteur d'Émile. On prétend que lord Byron désertait tout-à-coup sa maison, oubliant qu'il avait des hôtes invités par lui-même; une autre fois, au milieu d'un cercle, le contact des hommes l'effarouchait soudain, et il disparaissait pour ne plus revenir **.

Il trouva cependant à Copet une âme qui sut comprendre la sienne. Le souvenir de l'hospitalité qu'il reçut de madame de Stael ne l'a jamais quitté. Plusieurs fois il a exprimé tout son enthousiasme pour celle qu'il associe aux plus grands noms.

« Au milieu des tableaux sublimes du lac Léman, dit-il, mon

* Auteur de *la reine Mab*, de *Prométhée*, etc.

** MM. Pictet et Bonstetten étaient les Genevois qu'il voyait le plus souvent. Il trouvait d'ailleurs à la société genevoise le ridicule du pédantisme et appelait Genève la *ville bas-bleu*.

» plus grand bonheur fut de pouvoir y admirer les aimables ver-
» tus de l'incomparable Corinne*. »

On ne sera pas fâché sans doute de connaître quelles furent les premières impressions de lord Byron, quand le sublime spectacle de la Suisse s'offrit à ses regards. L'extrait de son journal que l'on va lire n'est que le croquis d'un de ces riches paysages si brillans dans ses vers ; mais l'on aime à mettre les ébauches des grands peintres à côté des tableaux dont leur pinceau a depuis disposé les groupes et coloré les images**.

« Septembre 22, 1816. — Parti de Thunn dans un bateau qui nous a fait traverser le lac en trois heures ; le lac peu étendu, mais les rives belles ; rochers jusqu'à l'extrême plage. — Débarqué à Newhouse ; passé Interlachen ; — succession de sites au-dessus de toute description ; — inscription sur un rocher : deux frères ; l'un assassina l'autre ; — juste le lieu pour un tel crime. — Après une variété de détours, arrivé à un énorme rocher au pied de la montagne (le Jungfrau). — Glaciers. — Torrens ; l'un de ceux-ci forme une chute visible de neuf cents pieds. — Halte chez le curé. — Parti pour voir la vallée. — Entendu une avalanche tomber comme le tonnerre. — Glaciers énormes. — Orage. — Tonnerre, éclairs, grêle. — Spectacle d'une beauté parfaite. — Le torrent bondissant sur les rochers ressemblait aux crins flottans d'un grand coursier blanc, — tel qu'on se figure le cheval pâle sur lequel est montée la Mort dans l'Apoca-

* Corinne n'est pas restée en arrière dans son admiration pour le poète. « Le piquant, l'originalité, l'imagination, voilà ce qui lui plaisait avant tout, dit madame de Necker de Saussure ; voilà ce qui donnait de l'élan à son esprit, des ailes à son génie.

» . . . Voilà pourquoi certains auteurs étrangers l'enchantaient si fort. Lord Byron en particulier avait pour elle une valeur inépuisable. Il mettait en jeu toute son imagination, et elle écrivait de nouveau sur les conceptions de ce poète. *Convenez que votre Richard Cœur-de-Lion sera un Lara*, lui dis-je une fois. *Peut-être*, me répondit-elle en souriant ; *mais je vous promets que personne au monde ne s'en doutera.* En effet, elle n'a jamais rien imité, mais des germes inaperçus se développaient chez elle sous une forme originale, etc., etc.

» René, l'épisode de Velleda dans *les Martyrs*, la scène de l'enterrement dans *l'Antiquaire*, et les premiers poèmes de lord Byron, lui ont causé des émotions inexprimables, et ont pour un temps renouvelé son existence. »

(*Notice sur les écrits et le caractère de madame de Stael.*)

** Voyez Manfred sur le Jungfrau.

lypse. — Ce n'est ni vapeur ni eau, mais quelque chose entre les deux. — L'immense hauteur lui donne une ondulation, ici plus étendue, là plus condensée ; — effet merveilleux impossible à décrire.

» Septembre 23. — Gravi le Wringen. *La Dent d'argent* brillait d'un côté, comme la vertu ; de l'autre s'élevaient les nuages du vallon tournant sur eux-mêmes en précipices perpendiculaires, tels que l'écume de l'Océan des enfers pendant la marée haute. — C'était un abîme blanc et couleur de soufre d'une incommensurable profondeur en apparence. Le côté par lequel nous gravîmes n'était pas si effrayant ; mais, parvenus au sommet, nos yeux dominèrent une mer de vapeurs qui se brisait contre le roc sur lequel nous étions.

» Arrivé au Grindelwald ; — montés à pied jusqu'au plus haut glacier. — Crépuscule. — Mais clarté distincte et très belle. — Glacier semblable à une tempête glacée. — Lumière des étoiles admirable. — Tout ce jour a été aussi beau que celui où le paradis fut créé. — Traversé des bois entiers de pins flétris. — Flétris entièrement. — Troncs sans feuilles et sans vie ; effet d'un seul hiver ! etc. »

Mais tout le charme de ces lieux ne put fixer long-temps l'esprit inquiet du noble lord, qui descendit des Alpes dans la belle Italie.

Privée peut-être * pour toujours de revoir le poète, l'Angleterre reçut avec plus d'enthousiasme encore les productions de son exil volontaire. La *Monodie de Sheridan* fut accueillie avec acclamation au théâtre ; mais *le Prisonnier de Chillon* fut lu et relu avec transport dans la solitude comme la plus pure de toutes ses conceptions. Ce poème moins pompeux, moins riche d'images que ceux qui l'avaient précédé, respire la simplicité touchante du poète des lacs **, quand son âme contemplative se complaît dans la mélancolie et les sentimens tendres.

La mort du plus jeune des martyrs, les émotions de celui qui survit, l'épisode de l'oiseau que son imagination lui fait prendre d'abord pour l'âme du dernier de ses frères ; le moment où il

* Écrit avant sa mort.

** Wordsworth dont nous parlons longuement dans notre Voyage en Angleterre. *Ruth*, *Michel*, *les Deux Frères*, et quelques épisodes de l'excursion, justifient ce rapprochement.

peut jeter un regard sur le lac et les montagnes, la fin de sa captivité, tout dans le Prisonnier de Chillon appelle puissamment la sympathie des lecteurs.

Ce fut aussi de la Suisse que lord Byron envoya à Londres la continuation de Childe-Harold.

Ce troisième chant reproduit avec plus d'originalité encore la poésie énergique des deux premiers. Mais ici lord Byron, rival encore de Wordsworth, a ouvert son âme avec plus d'abandon aux inspirations de la nature; il est sublime comme elle dans la partie descriptive du *Pèlerinage*. Ici Harold paraît moins souvent et Byron davantage. Il nous conduit dans des lieux qui nous intéressent par leur association avec l'histoire de nos jours; au nom de Waterloo l'Europe tressaille! C'est pour verser des larmes sur la tombe d'un ami, c'est pour expier par cet hommage une injure faite à son père, que lord Byron est venu visiter cette plaine, « tombeau de la France, et fouler » aux pieds la poussière d'un empire. » Ce n'est point la bataille qu'il nous décrit comme le barde d'Écosse ou comme le Lauréat; il nous dépeint Bruxelles au milieu d'une fête au moment où le canon fait retentir son sinistre signal; il nous transporte tout-à-coup au soir du terrible jour, lorsqu'il n'existe plus un seul de ces officiers qui naguère n'étaient occupés qu'à jouir du bal et à conquérir les cœurs de la beauté; enfin, traversant un plus grand intervalle, il nous montre les moissons fécondées par la pluie de sang de la guerre, et le tableau de cette abondance et de ce calme nous fait vivement sentir combien nos plus grands débats sont peu de chose en présence du pouvoir de la nature qui en efface bientôt jusqu'aux moindres vestiges.

Le principal acteur du grand spectacle dont Waterloo fut témoin n'est pas oublié : « C'est là que l'aigle prit son dernier essor et fondit sur ses ennemis; mais la flèche des nations abat soudain l'oiseau orgueilleux qui traîne après lui quelques anneaux brisés de la chaîne du monde. » Considérant les grands évènemens de 1815 comme homme et non comme Anglais, lord Byron s'est attiré le reproche d'avoir voulu flétrir la gloire de sa patrie. Il n'a pas même daigné nommer le général que l'Angleterre appelle son Turenne; Byron n'a jamais vu dans ce général qu'une intelligence bornée : mais, d'ailleurs, à ses yeux, il a ici le tort d'être un ministre d'oppression. Admirateur des lauriers

cueillis à Marathon, et du trophée élevé à la liberté helvétique dans les champs de Morat, le poète n'a vu dans les vainqueurs de Waterloo que des esclaves stipendiés combattant contre un usurpateur pour consolider la tyrannie de leurs maîtres. De Waterloo, Byron pensait se rendre à Paris; « mais la *Sainte-Alliance* y était, dit-il, je ne m'y serais pas trouvé à l'aise. »

Le poète dit adieu au théâtre des combats pour contempler le tableau de la nature; il s'égare sur les bords du Rhin, et nous fait admirer ce fleuve imposant et les lieux enchanteurs qu'il arrose; l'onde qui se déroule entre des coteaux chers au dieu du nectar, les rians vallons, le vert feuillage des arbres, les rochers, les villes éparses, « et surtout ces châteaux solitaires qui semblent dire tristement adieu au voyageur; le lierre tapisse leurs murs grisâtres; leurs ruines sont revêtues d'un manteau de verdure. » Après avoir salué la tombe de notre brave Marceau, « champion désintéressé de la liberté *, » et les plaines glorieuses de Morat, le poète s'enfonce dans les Alpes pour y chercher un spectacle plus sauvage et plus conforme aux goûts de celui qui se réfugie dans la solitude, « pour y réveiller dans son âme des pensées oubliées un moment, mais toujours chéries. »

Ferney et Lausanne lui rappellent Voltaire et Gibbon, qui obtiennent tous deux l'hommage de sa muse; mais c'est surtout le souvenir de Rousseau qui l'inspire à Clarens, à Vevay, à la Meillerie, et dans tous les lieux consacrés par *la Nouvelle Héloïse*. Après y avoir mêlé la voix de ses douleurs aux mugissemens d'une tempête, il se calme avec la nature.

« Limpide Léman! le contraste de ton lac paisible avec le » monde orageux au milieu duquel j'ai vécu, m'avertit d'aban- » donner les vagues de la terre pour une onde plus pure. La » voile de la nacelle dans laquelle je parcours ta surface polie » semble une aile silencieuse qui me détache d'une vie bruyante; » j'aimais jadis les mugissemens de l'Océan furieux; mais ton » doux murmure m'attendrit comme la voix d'une sœur qui me » reprocherait d'avoir trop aimé de sauvages plaisirs. »

Tels sont les principaux traits du troisième chant de ce voyage poétique dont l'Italie doit fournir les derniers tableaux. Mais en

* « Il avait conservé, dit-il, la candeur de son âme, et les hommes pleurèrent sur lui. »

suivant l'ordre des dates, il nous faut d'abord parler du poème dramatique de *Manfred*, dont l'action se passe dans les majestueuses solitudes des Alpes.

Le fameux Goëthe, trop grand pour être jaloux d'aucune gloire contemporaine, a peut-être eu tort de réclamer dans un journal d'Allemagne l'idée originale de *Manfred*. Lord Byron a répondu en dédiant sa dernière tragédie à l'auteur de *Faust*. La prétention de Goëthe semble d'autant plus extraordinaire qu'un auteur anglais * a été évidemment mis à contribution par lui pour le sujet et pour plusieurs détails de son drame bizarre. On trouve entre autres dans la tragédie de Marlowe l'apparition d'Hélène de Troie, et les vers que lui adresse l'amoureux sorcier prouvent, avec beaucoup d'autres passages, que ce contemporain de Shakspeare mérite d'être lu par les poètes :

« Est-ce là celle pour qui mille vaisseaux couvrirent la mer, et qui fut cause de l'incendie de cette Ilion dont les tours se perdaient dans les nues? Tendre Hélène, rends-moi immortel par un baiser! — Tes lèvres attirent toute mon âme! Viens, Hélène, je ne saurais plus m'éloigner de toi. — Le ciel lui-même est sur tes lèvres; tout ce qui n'est pas Hélène n'est que méprisable. Oh! tu es plus belle que le soir d'un jour pur paré de la beauté de mille étoiles; tu es plus aimable que le monarque des cieux dans les bras de la voluptueuse Aréthuse. »

Mais ni dans le *Faust* de Marlowe, ni dans celui de Goëthe, on ne trouve rien qui puisse ravir à *Manfred* le mérite de l'originalité. Nous pencherions plutôt vers l'opinion des critiques à qui le Prométhée d'Eschyle a paru un modèle plus direct de ce poème.

Marlowe, Goëthe et Byron ont conçu la même idée des communications de l'homme avec le monde invisible; mais Byron seul l'a traitée d'une manière sérieuse et solennelle. Marlowe et Goëthe en ont plus souvent tiré des scènes burlesques. Leur Faust possède de grands attributs; mais il n'y a qu'indécision et inconstance dans son âme. Il est souvent en contradiction avec lui-même, parcequ'il a conservé le cœur d'un enthousiaste avec la tête d'un sceptique. S'il aspire au sublime, c'est pour redevenir bientôt, dans ses opinions et ses actes coupables, l'instrument docile et vil quelquefois de Méphistophélès. Le caractère

* *The tragical history of doctor Faust by Marlowe.*

de Manfred est plus fier, plus grand, plus tragique. Sa dignité n'est jamais compromise. Il ne reconnaît d'autre puissance supérieure que celle de son implacable remords.

Rien n'est plus terrible que la lutte de cette noble intelligence contre ses propres pensées; elle n'a été douée d'une énergie surnaturelle que pour être capable de souffrir davantage et de souffrir plus long-temps. Son désespoir ressemble à un véritable suicide de l'âme.

Ces deux pièces ne diffèrent pas moins par le plan, les détails, et surtout par les impressions qu'elles laissent.

Quant à l'action, elle est à peu près nulle dans *Manfred*, parce que tout se rapporte à un seul caractère qui n'est en présence que de ses souvenirs et des fantômes qu'il évoque; le critique Jeffrey remarque que ces personnages du monde immatériel ne sont guère qu'une espèce de chœur; Manfred est réellement le seul acteur, et ses souffrances sont toute la pièce. Je ne sais si l'on admettra l'apologie de l'obscurité de cette production originale. Cette obscurité, selon Jeffrey, fait partie de sa grandeur; et le lointain vaporeux dans lequel se perdent certains évènemens, a été habilement imaginé pour ajouter à la majesté des premiers plans du tableau, accroître la curiosité, et inspirer une mystérieuse terreur.

Nous admirerons plus volontiers, avec le même critique, la magie poétique par laquelle lord Byron a su personnifier de véritables abstractions métaphysiques et ces existences merveilleuses qui rappellent les créations de Prospero*.

Dans *Manfred* lord Byron donne des formes visibles à ses sentimens, à ses idées, pour pouvoir mieux les saisir et les contempler dans son enthousiasme. La nature inanimée ne suffit plus à la passion exaltée de son âme : la fée des Alpes, qui semble une émanation de l'écume lumineuse de la cataracte, est un de ces symboles poétiques dignes de rivaliser avec les évocations brillantes de la mythologie de l'Orient.

Mais ce qui frappe surtout dans *Manfred*, c'est l'hommage rendu à cette existence supérieure, proclamée par le vénérable abbé de Saint-Maurice, fort de sa foi et de sa charité. On a cru y reconnaître une tendance au manichéisme; mais le triomphe du bon principe est un aveu précieux pour la morale et la religion.

* *Shakspeare*. La Tempête.

Il était permis de se flatter que l'âme du poète, écartant peu à peu les images dont elle avait jusqu'alors été enveloppée, se montrerait avec une majesté moins sombre. Ce n'est plus ici une aveugle fatalité qui a précipité le héros dans le malheur et le crime; mais l'abus des dons précieux de son intelligence, l'égarement de ses passions, et l'orgueil surtout, qui perdit les anges. Lord Byron reconnaît des devoirs tracés à l'homme, des limites qu'il lui était défendu de franchir. Comme notre premier père, Manfred a osé dérober les fruits de l'arbre de la science. Son désespoir est criminel, mais on sent que cette âme puissante pourrait encore redevenir digne de sa céleste origine :

Yet shall reascend
Self raised, and repossess its native seat *.

Manfred est puni dans ce qu'il aime; l'incertitude du bonheur d'Astarté fait son plus grand malheur, et quand il revoit son ombre, il la supplie de lui dire qu'elle jouit de la céleste félicité.

Say. . . . . That I do bear
The punishment for both. — That thou wilt be
One of the blessed... etc **.

L'apparition de cette ombre bien-aimée est conçue avec le même sentiment religieux. Cette victime si jeune, si belle, moins coupable qu'égarée, ne se montre à nous que pour nous révéler la mort, la justice divine et l'éternité.

Goëthe a composé son *Faust* en pensant aux universités allemandes; il lui est resté quelque chose de la poussière des bancs de l'école : son drame est plus remarquable par le caractère de Méphistophélès que par celui de Faust lui-même qui, tel qu'il est cependant, a bien aussi son originalité. Manfred est né, dans la solitude, au milieu des glaciers et des rochers de la Suisse : il a presque oublié les hommes. A force de s'identifier avec les scènes sublimes qu'il a devant les yeux, à force de vivre avec ses pensées ou avec les esprits, il ressemble à une de ces hautes montagnes, superbe, dominant tout ce qu'elle entoure, mais isolée et triste dans sa grandeur.

* « Elle saura se relever elle-même et reprendre possession de sa céleste patrie. »

** « Dis-moi que je suis puni pour toi et pour moi, et que tu feras partie du chœur des bienheureux. »

On aurait pu croire en voyant bientôt *Beppo* succéder à *Manfred*, que le génie de Byron allait se rapetisser en Italie; mais toute la solennité et toute la grandeur de ce génie devait briller encore dans le quatrième chant de *Childe-Harold*, terminé à Rome, et dédié à Hobhouse, qui était venu rejoindre son noble ami à Venise, pour parcourir avec lui la patrie du Dante et de l'Arioste.

Ce quatrième chant offre les mêmes défauts que les précédens; absence presque continuelle de transitions, idées vagues, incohérentes, et quelquefois d'une obscurité impénétrable; mais des sentimens vifs et généreux, la puissance de la pensée réunie à la magie du style, émeuvent et enchaînent l'âme du lecteur. Qui n'y admirerait les lamentations sur Venise, les rêveries qu'excitent dans le cœur du poète la tombe de Pétrarque, l'hommage qu'il rend au Tasse, au Dante, à l'Arioste, à tous les grands poètes de l'Italie; son enthousiasme pour les chefs-d'œuvre de l'art dans Florence et dans Rome; le contraste de la sanglante bataille dont Thrasymène fut témoin, et du paysage charmant qu'offre aujourd'hui ce lac argenté; les horreurs de la cascade de Vélino, l'imposante énumération des montagnes qu'a visitées le pèlerin, la description des grands monumens et des ruines de la ville éternelle, l'apostrophe terrible et pathétique à Némésis, près du temple des Furies, l'éloge funèbre de la princesse Charlotte, et ses adieux solennels à l'Océan; enfin la plus grande partie de ce chant est bien digne de l'enthousiasme qu'il a excité! Mais c'est surtout quand le noble pèlerin s'approche de la ville éternelle que l'on s'attend à de solennelles révélations de sa muse. Ici chaque pierre est un monument. Ce qui n'est plus que ruine est aussi sublime que ce qui a résisté aux ravages des siècles pour attester les grandes destinées du peuple-roi. La Grèce elle-même, avec toutes ses grâces naturelles et le cortége de ses illustrations, le cède en majesté à ce qui reste de Rome antique; son nom règne encore au loin sur les esprits des hommes, et, à l'aspect de ses augustes remparts, l'âme la plus froide éprouve « un sentiment romain; » c'est ici qu'elle conçoit le patriotisme converti en passion, et le génie lui-même moins fier de sa gloire individuelle que de sa patrie. Quand à ce premier enthousiasme succède la tristesse que fait naître l'abaissement de cette reine déchue, il y a encore de

grandes pensées dans cette nouvelle émotion. En errant parmi ces décombres sacrés, on sent que la langue des hommes n'a pas de paroles assez imposantes pour exprimer le deuil du Capitole. Les gigantesques images qu'évoque le poète n'ont rien d'exagéré. Sa poésie est en harmonie avec le sublime spectacle qui l'entoure : c'est une intelligence supérieure qui récite l'hymne des douleurs de Rome :

« La Niobé des nations est devant vous privée de ses enfans et de ses couronnes, sans voix pour dire ses infortunes! Ses mains flétries portent une urne vide dont la poussière sacrée est dispersée depuis long-temps. Le monument de Scipion ne contient plus ses cendres. Oui, les mausolées ne sont plus la demeure des héros. Peux-tu couler, antique fleuve du Tibre, près de ces déserts de marbre! soulève tes flots jaunâtres pour en couvrir comme d'un manteau les affronts de Rome! »

Ici se termine la série des principaux ouvrages sur lesquels principalement est fondée la renommée de lord Byron en Angleterre et en Europe. La plupart de ceux que nous allons examiner sont le résultat d'un autre système, d'une autre direction de sentimens et d'idées. Quelques reproches que le goût et la morale puissent adresser aux premières créations de sa muse, il y a tant d'éclat et de force dans ses rêveries les plus irrégulières, tant de solennité dans ses plaintes contre le sort et la société, qu'on ne désespérait pas de le voir enfin revenir à des principes plus purs, à des croyances plus consolantes.

His form had not yet lost
All his original brightness, nor appeared
Less than archangel ruined.
(MILTON, *Paradise Lost.*)

« Son aspect n'avait pas encore perdu toute sa splendeur divine, il était encore un archange, quoique déchu. »

Son scepticisme n'était point encore une froide raillerie. Il n'y a ni philosophie, ni charité, disions-nous avec ses admirateurs, dans ces condamnations amères et sans appel qu'on prodigue si souvent à la disposition involontaire d'une âme qui flotte dans le doute. Hélas! les ombres et les spectres qui assiègent l'imagination de Byron n'ont-ils donc jamais troublé la nôtre? Ne soyons pas aveugles aux éclairs fréquens qui percent les ténèbres dont

il est entouré. Reconnaissons que la sublime tristesse que lui inspirent les mystères de l'existence mortelle, est toujours mêlée à un désir de l'immortalité et exprimée dans un langage digne du ciel *.

* Notice de la IIe édit. de cette traduction. Nous reproduirons ici les vers de M. de Lamartine. Cet illustre poète, qui a eu aussi des jours de doute, comme le prouve sa méditation du *Désespoir*, a imité souvent avec bonheur la manière et les passages de lord Byron. On reconnaîtra aussi des vers de Milton cités tout à l'heure. C'est à l'auteur de Childe-Harold que M. de Lamartine adresse cette apostrophe :

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange, démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou mauvais génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents,
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents.
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine :
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés,
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage ;
Et tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme ;
Et là, seul, entouré de membres palpitans,
De rochers, de sang noir sans cesse dégouttans,

Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête il s'endort dans sa joie.
Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts,
Le mal est ton spectacle et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme ;
Et ton âme y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu.
Comme lui maintenant régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres.
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal.

. . . . . .

. . . . . .

Ah! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si, du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et, prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'essayais encor ;
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux
De plus divins accords ne raviraient les cieux !

Mais il semblerait que le noble poète se lasse de la dignité de sa muse et de ses éloquentes douleurs. Dans les ouvrages sérieux qui ont succédé à l'Odyssée de Childe-Harold, il cesse de prêter ses propres sentimens à son héros; ce n'est plus que dans le satirique badinage, auquel s'exerce sa verve facile, qu'on retrouve encore son individualité : et là le rêveur Harold a pris le masque d'Aristophane, livrant à la dérision Socrate aussi bien que les sophistes. S'il revêt parfois ses lugubres attributs, il en fait un costume de carnaval; s'il tire encore de sa lyre de pathétiques accords, il les interrompt tout-à-coup par des airs de parodie. Plaignons-le de ne pouvoir dire, avec la candeur de Corinne : « Je n'ai jamais donné un ridicule à la plus petite vertu. » Hélas! il pourrait répondre qu'il a vu l'homme et le monde tels qu'ils sont. Néanmoins, avant de louer tout ce qu'il y a encore de poésie et de vérité dans ce désenchantement, plaignons le poète d'avoir dédaigné la gloire sans reproche de son rival sir Walter Scott, qui, dans ses poèmes, comme dans ses romans, est à la fois écrivain moral et grand écrivain.

La rivalité de ces deux princes de la littérature anglaise moderne a souvent inspiré aux critiques des parallèles qui sont plutôt des oppositions. Comme nous l'avons déjà remarqué, dans les poèmes de lord Byron, le poète paraît toujours, et partout avec ses pensées, son caractère individuel; tout est chez lui déclamation, réflexion spontanée.

Dans sir Walter Scott *, le poète disparaît complètement derrière les héros et les évènemens.

Courage! enfant déchu d'une race divine,
Tu portes sur ton front ta superbe origine!
Tout homme en te voyant reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux!
Roi des champs immortels, reconnais-toi toi-même!
Laisse au fils de la nuit le doute et le blasphème;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas,
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première
Parmi ces purs enfans de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer.

(MÉDITAT. POÉTIQUES.)

Depuis la mort de lord Byron M. de Lamartine a osé ajouter un cinquième chant au *Pèlerinage de Childe-Harold;* et lui seul peut-être parmi nos poètes avait droit de l'oser.

* Nous ne citons ici que W. Scott poète; car s'il entrait en lice avec le cor-

Dans le premier un seul et même caractère revient sans cesse quoique la draperie soit changée; et l'action peu importante est subordonnée au caractère. Dans l'autre, les caractères sont diversifiés, l'action marche avec rapidité, mais avec ordre.

Sir Walter Scott aime à multiplier les héros, les images, et à les grouper avec art pour produire des effets analogues à ceux de la peinture; lord Byron ne cherche que la simplicité et l'unité d'une création isolée; ses héros sont seuls sur un piédestal, déployant leur force surnaturelle ou l'énergique et calme repos de leur douleur.

L'artiste qui voudrait reproduire la poésie de Scott serait donc obligé d'avoir recours à la magie du pinceau; et, comme Moore l'a dit le premier, je crois, de lord Byron, l'artiste qui voudrait emprunter les figures de ses sombres histoires devrait s'armer du ciseau du sculpteur ou les jeter en bronze.

Lord Byron aime surtout à analyser l'âme de ses acteurs, et Scott, plus minutieux dans les costumes, laisse ses héros dévoiler eux-mêmes leur âme, ou se contente de les faire agir dans des évènemens réels.

Scott compte beaucoup sur le choix de son sujet; Byron ne compte que sur lui-même.

Dans les descriptions, Byron est plus passionné; Scott plus pittoresque.

La poésie de Byron, comme celle de Scott, ressemble à une improvisation; mais on dirait que Byron improvise à la fois et son sujet et ses vers, tandis que Scott s'est d'abord imposé un plan.

Aussi y a-t-il dans Byron plus de désordre et d'obscurité, mais plus d'inspiration, plus de profondeur, plus de force, et dans Scott moins d'exagération et moins de vague, plus d'ensemble, de suite et de clarté. Il semble que l'un n'a produit que des ébauches ou des fragmens; les poèmes nationaux de l'autre sont déjà, comme ses romans, des narrations historiques, mais parées de ces brillantes couleurs que le génie seul peut donner à la réalité. En un mot, si Walter Scott est plus *artiste*, Byron est plus poète.

tége des héros célébrés dans sa prose, quel rival, je ne dis pas en Angleterre, mais en Europe, oserait se mesurer à un si terrible jouteur?

Que ne pouvons-nous du moins, pour le bonheur de lord Byron, trouvant un rapprochement plus facile entre son existence privée et celle du barde d'Écosse, décrire ses tranquilles loisirs dans l'antique manoir de ses pères, où son cœur n'eût pas moins joui des douceurs de la vie domestique que du bruit de sa renommée ! C'est toujours dans l'exil que sa muse est condamnée à chercher ses inspirations.

Il passa une partie de l'année 1816 à Milan, et là il achevait le dernier chant du Pèlerinage de Childe-Harold entre Monti, l'auteur de *la Basvigliana*, dernier héritier de la lyre du Dante, et le poète plus tendre de *Francesca de Rimini*, ce malheureux Pellico, qui a expié dans les cachots autrichiens son imprudent amour de la liberté. C'est à Milan qu'il fut rencontré par un critique ingénieux, mais quelquefois fantasque, qui tour à tour loue en lui le poète éloquent, et blâme le pair anglais. M. Beyle nous apprend qu'il eut le bonheur d'exciter sa curiosité en lui donnant des détails personnels sur Napoléon, et sur la retraite de Moscou, qui en 1816 n'étaient pas encore un lieu commun. Il cite surtout quelques promenades tête à tête dans l'immense et solitaire foyer de la Scala : « Le grand homme, dit M. B., » apparaissait une demi-heure chaque fois, et alors c'était la » plus belle conversation que j'aie rencontrée de ma vie; un » volcan d'idées neuves et de sentimens généreux, tellement » mêlés ensemble qu'on croyait goûter ces sentimens pour la » première fois. Le reste de la soirée était tellement *anglais* et » *lord*, que je ne pus jamais me résoudre à accepter l'invitation » d'aller dîner avec lui, qu'il renouvelait quelquefois. » J'avoue que, sans aimer peut-être extraordinairement les dîners en ville, j'aurais passé, plus facilement que M. B., sur les aspérités de l'*anglais* et du *lord* pour acquérir à table un degré d'intimité de plus avec le *grand homme*.

« Au musée de Brera, continue M. B., j'admirai la profon- » deur du sentiment avec laquelle ce grand poète comprenait » les peintres les plus opposés : Raphaël, le Guerchin, Luini, » le Titien. *Agar renvoyée par Abraham*, du Guerchin, » l'électrisa; de ce moment l'admiration nous rendit tous muets; » il improvisa une heure, et mieux, suivant moi, que ma- » dame de Stael. » C'était dans ce moment peut-être que Byron composait les strophes du quatrième chant du Pèlerinage,

où la poésie s'élève à la hauteur des chefs-d'œuvre de la statuaire et de la peinture que Childe-Harold admire en Italie.

Encore une citation de M. B., qui croit, avec raison selon nous, que le fond de misanthropie de Byron avait été aigri par la société anglaise. « Ses amis observaient que plus il vivait avec » des Italiens, plus il devenait heureux et bon. Si l'on met l'hu- » meur noire à la place des accès de colère puérile, l'on trou- » vera que le caractère de lord Byron avait les rapports les plus » frappans avec celui de Voltaire. » Nous étions arrivés à la même conclusion par la simple lecture du Don Juan.

Après la publication du dernier chant de Childe-Harold, Venise et ses environs furent pendant plus de deux années la résidence de lord Byron. Sa demeure était une vieille abbaye entourée d'arbres sombres et sublimes. Il allait assez souvent le soir à l'Opéra; lord Byron trouvait une ravissante poésie dans l'heureuse alliance de la musique et de la langue italienne. Il aimait aussi à parcourir silencieusement les Lagunes dans une gondole, où il excitait les rameurs à répéter encore les chants presque oubliés du Tasse et de l'Arioste *. Cependant, la « Rome de l'océan » paraissait peu convenable à ses habitudes; passionné comme Alfiéri pour l'exercice du cheval, c'était un besoin pour lui de s'y livrer chaque jour encore plus qu'à la nage **. Heureusement il existe près de Venise un terrain sablonneux de peu d'étendue, où lord Byron dressait ses chevaux; les Vénitiens, peu accoutumés à ce spectacle, allaient souvent admirer son adresse. Le poète s'était aussi acquis des titres à leur reconnaissance: on raconte qu'un gondolier eut le malheur de voir sa maison devenir la proie d'un incendie. Lord Byron s'empressa d'acheter le terrain. Une habitation plus commode que la première y fut bâtie par ses ordres en peu de temps, et il fit dire au gondolier qu'il pouvait retourner chez lui.

On prétend aussi qu'une jeune fille, désolée de ne pouvoir s'unir à celui qu'elle aimait, faute d'une dot, trouva dans le noble étranger un bienfaiteur désintéressé. Nous citerons tout à l'heure un trait du même genre qui nous a été attesté en An-

* Notes du quatrième chant de *Childe-Harold*.

** Nous avons cité déjà la lettre dans laquelle il rappelle un de ses exploits dans l'Adriatique: les Vénitiens l'appelaient quelquefois *il pesce inglese*, le poisson anglais.

gleterre, et que nous nous ferons un plaisir et un devoir d'opposer aux absurdes accusations dont on a essayé de noircir son caractère à Venise comme ailleurs.

Lord Byron, aimable et gai avec ses amis, évitait autant qu'il pouvait de nouvelles liaisons, et n'était pas toujours prêt à satisfaire une indiscrète curiosité. Le dépit de ses compatriotes qui n'ont pu parvenir à être introduits chez lui a seul répandu les fables de ses goûts dépravés. Lord Byron a pu être parfois ce que les Anglais appellent un homme *excentrique* (un homme fantasque et original); mais fallait-il en faire un ogre cruel, comme on a souvent voulu le représenter à l'Europe? Nous avons cité quelques réflexions d'un critique français sur ce caractère jugé de tant de manières. Voici ce portrait un peu idéal qu'en a tracé la comtesse Albrizzi, qui a connu lord Byron à Venise.

« Il est à peu près inutile de s'arrêter long-temps sur la beauté physique d'une tête dans laquelle brillait l'expression d'un génie extraordinaire. Quelle sérénité sur ce front où se bouclaient les plus beaux cheveux châtains disposés avec tant d'art, que l'art était caché par une adroite imitation de la nature! Quelle variété d'expression dans cet œil dont la couleur semblait un emprunt fait à l'azur des cieux! Ses dents avaient la forme, la transparence et la blancheur de véritables perles; mais le pâle incarnat de ses joues avait peut-être une nuance trop délicate. Son cou, qu'il laissait découvert autant que l'usage du monde le lui permettait, semblait avoir été formé dans un moule antique, et il était d'ailleurs d'une extrême blancheur. Ses belles mains auraient pu passer pour un chef-d'œuvre de l'art *. Sa taille et son maintien ne laissaient rien à désirer, surtout à ceux qui voyaient moins un défaut qu'une nouvelle grâce dans la légère incertitude de sa démarche lorsqu'il entrait dans un salon; incertitude dont on était rarement tenté de rechercher la cause, et qu'il eût été difficile de deviner, grâce à l'ampleur des pantalons qu'il avait soin de porter. On ne l'a jamais vu marcher dans les rues de Venise, ou se promener à pied sur les rives délicieuses de la Brenta, ou il venait passer quelques semaines de l'été; on a même dit que jamais il ne contempla autrement que du haut

* La comtesse Albrizzi aurait pu ajouter que Byron a dit quelque part que de belles mains sont des preuves d'*aristocratie*. A. P.

d'une fenêtre les merveilles de la place Saint-Marc, tant était puissant dans son cœur le désir de ne révéler aucune de ses imperfections corporelles. Toutefois je suis persuadée qu'il ne laissa pas de contempler souvent ces prodiges ; mais ce fut à ces heures silencieuses où la paisible et douce lueur de la lune prête un nouveau charme à cette scène de magnificence *.

» Tranquille, on pouvait comparer son visage à la mer, pendant une belle matinée du printemps. Mais, comme elle, il devenait tout-à-coup terrible et impétueux, si quelque passion, que dis-je une passion? si un mot, une idée, venaient agiter son âme. Ses yeux perdaient alors toute leur douceur ; ils étincelaient tellement qu'il était presque impossible d'en soutenir les regards. On avait peine à croire une transition si rapide. L'orage était, à tout prendre, l'état naturel de cette âme violente et passionnée.

» Ce qui le ravissait un jour, il le prenait en dégoût le lendemain ; s'il mettait une sorte de constance dans quelques habitudes, c'était pure insouciance ou dédain. Quelle qu'en fût la douceur, il ne s'y laissait pas asservir. Toutefois son cœur, doué d'une vive sensibilité, reconnaissait l'empire de la sympathie ; mais son imagination, dans ses rêves trop brillans, désenchantait d'avance la réalité. Dans sa superstition poétique, il croyait aux présages, et se félicitait de partager cette faiblesse avec Napoléon.

» Il semble que l'éducation morale de Byron n'avait pas été aussi complète que son éducation intellectuelle, et qu'il ne reconnut jamais d'autre loi que ses instincts capricieux. Cependant, qui le croirait? cette âme si haute et si fière avait la timidité d'un enfant; cette disposition était même si manifeste, que, malgré la difficulté d'associer l'idée de lord Byron à celle d'un sentiment qui ressemblât à de la modestie, personne ne s'est jamais avisé d'en contester la sincérité. Persuadé que, partout où il se présentait, toutes les lèvres, et surtout celles des femmes, s'entr'ouvraient pour murmurer : *C'est lui! c'est lord Byron!* il se trouvait forcément dans la situation d'un acteur obligé de jouer un rôle, et de rendre compte, non pas à autrui (car il avait peu de souci de l'opinion des autres), mais à lui-même, de tou-

* Il faut être femme peut-être pour deviner ces secrets de coquetterie. A. P.

tes ses actions et de toutes ses paroles. C'est de là que naissait ce malaise qui n'échappait pas aux moins pénétrans.

» En 1814, à l'occasion d'une grande catastrophe qui occupait tous les esprits, il lui arriva de dire que « le monde n'était digne ni de la peine qu'on prenait à le conquérir, ni du regret qu'on éprouvait à le perdre*. » Ce mot, si toutefois un mot peut se comparer à tant de hauts faits éclatans, semblerait annoncer une hauteur de pensée qui le placerait au-dessus du héros dont il déplorait la destinée. Je ne parle pas de son génie poétique : ses compatriotes en sont les meilleurs juges, et, s'il faut les en croire, sa mort a laissé un vide immense dans la littérature anglaise. Il n'est pas de sujet qu'il n'ait abordé, pas de cordes de la lyre divine qu'il n'ait fait vibrer et dont il n'ait tiré les plus suaves et les plus énergiques accords. Il aimait à venir s'inspirer aux lieux témoins des évènemens qu'il se proposait de chanter, bien que sa mémoire et son imagination n'eussent pas besoin d'un pareil secours.

» On a comparé Byron à Shakspeare : on l'a placé, comme Garrick, entre les deux muses de la tragédie et de la comédie; mais il sympathisait plus volontiers avec la première des deux sœurs**. Ses vers, qui souvent coulaient de sa plume sans le moindre effort, étaient, pour son éditeur, autant de lettres de change tirées sur le public. Il est certain qu'à l'apparition de ses ouvrages toute l'édition, quelque considérable qu'elle fût, s'écoulait entière le premier jour. On l'accusa de s'être peint souvent dans les héros de ses poèmes, et souvent peut-être à son insu. Il ne parvint jamais à se justifier complètement de ce reproche. On sait qu'à dix-neuf ans sa réputation littéraire était déjà colossale : il ne put se soustraire au tribut que réclamait cet âge d'effervescence, et la manie de ces opinions dites libérales (expression que chacun interprète au gré de ses passions) le subjugua plus violemment que personne au monde. Il suffira de rappeler ici qu'à ses yeux un gentilhomme, un pair de la libre Angleterre, n'avait rien qui le distinguât du dernier des esclaves. Il aurait souhaité vivre dans une république idéale et

* La comtesse fait allusion à un vers de *Childe-Harold* sur la bataille de Waterloo. A. P.

** *Don Juan* vaut cependant *Childe-Harold* dans un autre genre. A. P.

poétique, oubliant l'arrêt porté contre ses pareils par Platon, le poète de la politique.

» On le voyait passer des exercices les plus violens au repos le plus absolu : son corps, aussi souple que son esprit, se prêtait à toutes ses fantaisies. Pendant tout un hiver, il allait chaque matin dans sa gondole aborder à l'île des Arméniens*, pour y jouir de la société de quelques solitaires hospitaliers et instruits, et se familiariser en même temps avec les difficultés de leur langage : et le soir, remontant dans sa gondole, il retournait à Venise, où il donnait quelques heures à la société. L'hiver suivant, toutes les fois que les vents soulevaient les eaux, il aimait à en braver les périls, ou bien, courant sur le rivage, il fatiguait deux ou trois de ses meilleurs chevaux.

» Jamais on ne l'entendit prononcer un seul mot français, quoiqu'il possédât parfaitement toutes les finesses de cette langue; mais il avait pris en haine la France et sa littérature moderne**. Il ne méprisait pas moins notre littérature italienne ; et, par une restriction où le ridicule le dispute à l'outrage, il disait que l'Italie ne possédait qu'un seul auteur vivant. Sa voix était douce et flexible ; il parlait avec une grâce exquise lorsqu'il n'était pas contredit, mais il s'adressait plutôt à son voisin qu'à toute la compagnie. Il était naturellement sobre, il préférait le poisson à la viande, craignant, disait-il, que celle-ci ne le rendît féroce***. Il n'aimait pas à voir les femmes manger, et cette antipathie bizarre avait sa source dans l'idée qu'il s'était formée de leurs perfections. Les misères de la vie matérielle ne pouvaient se concilier avec la nature divine que son imagination leur attribuait. D'ailleurs, ayant toujours vécu l'esclave des femmes, il avait besoin, pour absoudre ses faiblesses, d'en diviniser l'objet. Toutefois cette adoration se concilie difficilement avec le mépris qu'il se plaisait souvent à leur prodiguer ; mais de pareilles contradictions ne devraient pas surprendre dans un caractère tel que celui de Byron : aussi bien n'a-t-on pas toujours vu les esclaves maudire leurs tyrans?

* Ilot situé au milieu d'un lac tranquille, à une demi-lieue environ de Venise. Dans cet îlot se trouve un couvent célèbre d'Arméniens catholiques.

** La comtesse se trompe, car Byron écrit presque le contraire dans la préface de *Marino Faliero*. A. P.

*** Il parait qu'il a souvent changé de régime. A. P.

» Sans avoir une Héro qui l'attendît au rivage opposé, il passa l'Hellespont à la nage, dans la seule vue de mettre un terme aux discussions des érudits sur la réalité des rendez-vous de Léandre. Pour résoudre une difficulté semblable, il traversa le Tage, dont le rapide courant l'exposait à de plus grands dangers; cet exploit le rendait encore plus fier que la traversée de l'Hellespont. Pour épuiser la matière, j'ajouterai qu'on le vit un soir, au sortir d'un palais situé sur la place du Grand-Canal, au lieu d'entrer dans sa gondole, se jeter tout habillé dans les flots, et regagner sa demeure à la nage. Le lendemain, pour ne pas s'exposer aux dangers qu'il avait courus la veille dans l'obscurité, menacé par la rame des gondoliers et leurs barques légères, il traversa le même canal, nageant avec le bras droit, et tenant de sa main gauche une petite lanterne qui éclairait sa route, au milieu des vagues et des gondoles. A la vue de cet étrange voyageur, quel ne fut pas l'étonnement de ces paisibles bateliers, qui, nonchalamment couchés sur les bancs de leurs barques, attendaient, en chantant les beaux vers d'Herminie, que le coq matinal leur annonçât l'heure où les beautés errantes de cette cité regagnent leur logis? Il exigeait peu de services de ses domestiques, avec lesquels il était bon, généreux et affable. Dans le nombre il menait partout avec lui un vieux serviteur, parcequ'e ce vieux serviteur l'avait vu naître.

» Lord Byron n'aimait pas ses compatriotes, parcequ'il savait que ses habitudes étaient l'objet de leur censure. Les Anglais, rigides observateurs des devoirs de famille, ne pouvaient lui pardonner sa négligence à les remplir; aussi évitait-il avec soin leur présence : de leur côté, ses compatriotes, surtout lorsque leurs femmes les accompagnaient, n'étaient pas fort curieux d'entrer en rapports avec lui *. Cependant ils avaient tous un violent désir de le voir, et les femmes, qui ne pouvaient le regarder que d'une manière furtive, désespérées de cette contrainte, murmuraient à demi-voix : « Quel dommage! » Si cependant quelque Anglais de haute naissance et de grande réputation lui faisait les premières politesses, il y répondait avec courtoisie, et paraissait flatté de ces avances. Il semblait que ce fût un baume salutaire versé sur les blessures de son cœur.

* Pruderie, affectation, hypocrisie anglaise. *Cant for ever.* A. P.

« En parlant de son mariage, sujet délicat, triste et touchant souvenir, il était vivement ému, et disait que c'était la cause innocente de tous ses chagrins et de toutes ses fautes. Il aimait à rendre hommage aux qualités de sa femme, dont il louait le cœur et l'esprit, et il s'attribuait généreusement tous les torts de leur cruelle séparation. Un tel langage était-il dicté par la justice ou par la vanité? Ne rappelle-t-il pas un peu le mot de César? Quant à sa jeune fille, sa chère Ada, il en parlait avec la plus vive tendresse, et paraissait fier du sacrifice qu'il s'était imposé, en la laissant à sa mère. La haine vigoureuse qu'il portait à sa belle-mère et à une espèce d'Euryclée* de lady Byron, auxquelles il attribuait l'éloignement de sa femme pour lui, démontrait clairement, en dépit de quelques traits amers semés dans ses écrits, et lancés plutôt par le ressentiment que par l'indifférence, combien leur séparation lui avait été pénible. Il était si irritable, si impatient de toute censure, qu'on l'entendit s'écrier, en parlant d'une dame qui avait osé critiquer un de ses vers : « Je voudrais la voir au fond de l'Océan, » comme si le lac de Venise n'était pas assez profond à ses yeux. Quand il entendait dire qu'on se préparait à le traduire, il pâlissait de peur que le traducteur fût au-dessous de sa tâche. Sa main était prête à secourir l'infortune, mais ses compatriotes sévères l'accusaient de ne pas assez cacher ses bienfaits; comme si l'absence d'une seconde vertu pouvait annuler la première. »

L'anecdote suivante viendra à l'appui des qualités que la comtesse Albrizzi accorde à lord Byron.

Peu de temps avant son mariage, une jeune personne douée de quelque mérite littéraire se trouva dans un embarras pécuniaire, par suite des malheurs de sa famille. Privée peu à peu de ses dernières ressources, réduite à offrir vainement son manuscrit à des libraires qui demandaient des garanties de succès, elle se décida à s'adresser à lord Byron pour obtenir sa souscription et l'appui de son crédit. Elle ne le connaissait que par ses ouvrages; mais elle s'était formé de son caractère une tout autre idée que celle qu'ils semblaient en donner au commun des lecteurs. Elle entra chez lui, persuadée qu'il était aussi affable que généreux. Son imagination l'avait mieux deviné que la crédulité

* Mère de Télémaque.

malicieuse du monde. Elle lui expose simplement les motifs qui l'amènent, et demande une souscription dont le prix doit sauver du besoin des parens respectables.

Lord Byron a la délicatesse d'interrompre ce pénible récit et d'y substituer un autre sujet d'entretien; pendant que la jeune personne s'abandonne au plaisir de l'écouter, il écrit négligemment un billet, le plie et le lui présente : « Voilà ma souscription, dit-il; mais, malgré tous les vœux que je fais pour vos succès, permettez-moi de vous dire qu'il ne convient peut-être pas que je vous aide trop activement à vous donner des souscripteurs. Nous sommes jeunes vous et moi... Le monde est enclin à médire. Je craindrais de vous faire tort plutôt que de vous servir. »

Quand, après avoir quitté sa seigneurie, la jeune personne ouvrit le billet, elle reconnut que c'était un mandat de cinquante livres sterling sur son banquier.

On sait aussi que quelques uns des ouvrages de lord Byron ont été libéralement donnés par lui à ses amis; ses vers étaient payés jusqu'à une guinée la pièce *.

* Voici la note des sommes comptées à lord Byron, par M. Murray, pour le manuscrit de ses principaux ouvrages, dont quelques uns ont eu jusqu'à vingt éditions :

Childe-Harold, chants I et II.	600liv. st.
— chant III.	1,575
— chant IV.	2,100
Le Giaour	525
La Fiancée d'Abydos.	525
Le Corsaire.	525
Lara.	700
Le siége de Corinthe.	525
Parisina.	525
Les lamentations du Tasse.	315
Manfred.	315
Beppo	525
Don Juan, chants I et II.	1,525
— chants III, IV et V.	1,525
Le Doge de Venise.	1,050
Sardanapale, Caïn, Foscari.	1,100
Mazeppa.	525
A reporter.	14,480

Malheureusement *Beppo* et *Don Juan* sont venus servir de nouveau texte aux calomniateurs de la morale et de la vie privée du poète.

Beppo seul n'est certes pas un délit bien grave. Le fond léger de ce conte est brodé avec une heureuse facilité, et quelques traits satiriques y rappellent l'ingénieuse malice de Prior et de Peter Pindar *. Le charme du style, presque complètement évaporé dans la traduction, consiste dans l'aisance et le naturel. Le ton de la conversation familière est conservé par le poète malgré la mesure de la versification. Dans la correspondance *de la famille Fudge*, Thomas Moore a réussi dans un genre analogue; et il est vrai de dire qu'il a moins respecté les lois de la bienséance et surtout celles de l'hospitalité que lord Byron.

Mais c'est surtout *Don Juan* qui a fait fulminer l'anathème contre le noble poète. Il n'a pu s'empêcher de déplorer lui-même, dans le premier chant, la perte de ses illusions :

CCIV.

« C'en est fait! c'en est fait, je ne sentirai plus cette rosée vi-
» vifiante qui entretient ces émotions toujours nouvelles dont la
» source est dans nos cœurs, trésor semblable à celui que l'abeille
» porte dans son sein. Malheureux! il était en ton pouvoir de
» doubler même la suavité d'une fleur.

CCXV.

» C'en est fait! c'en est fait! ô mon cœur! tu ne peux plus être
» mon seul univers : toi qui étais mon unique bien, te voilà
» comme séparé de moi; tu ne saurais plus suffire à ma félicité
» ou à mon malheur; l'illusion s'est évanouie pour toujours. Tu
» es devenu insensible, je crois, mais pas plus mauvais pour
» cela, et à ta place j'ai acquis une dose de jugement, quoique

Report, . .	14,480 liv. st.
Le Prisonnier de Chillon.	525
Divers Mélanges.	450
	15,455

Environ 386,375 francs.

Les œuvres de lord Byron ont été réimprimées à un grand nombre d'exemplaires en France, en Allemagne et en Amérique. Quant à la traduction, s'il était permis d'en parler sous le rapport mercantile, elle a rapporté seulement au traducteur plus de 40,000 francs.

* Pseudonyme du facétieux docteur Wolcott dont nous parlons dans le *Voyage en Angleterre et en Écosse*.

» Dieu seul sache comment le jugement a pu trouver à se loger
» chez moi.

CCXVI.

» Mes jours d'amour sont finis ; les charmes des jeunes beautés,
» ceux d'une épouse ne m'abuseront plus, encore moins ceux
» d'une veuve. Il faut changer de vie ! plus d'espérance cré-
» dule... plus d'ambition !...

» A quoi aboutit la gloire ? à nous faire remplir une page in-
» certaine ! Les uns la comparent à l'action de gravir une hau-
» teur dont le sommet est perdu dans les vapeurs comme celui
» de tous les monts. Les hommes parlent, écrivent, prêchent ;
» les héros tuent, les poètes consument leur lampe nocturne ; et
» pourquoi ? pour obtenir, quand ils ne seront plus que pous-
» sière, un nom, un mauvais portrait ou un buste pire en-
» core *. »

C'est évidemment sur les contes philosophiques de Voltaire que ce nouveau poème est modelé. On peut dire que, jusqu'ici, lord Byron avait plutôt considéré les hommes à travers le même prisme que Rousseau. Quelles qu'aient été les erreurs de l'auteur d'*Émile*, ses vues de la nature humaine sont le plus souvent justes et profondes. Il ne cherchait point, comme le philosophe de Ferney, à combattre sa sensibilité, mais il préférait souffrir jusqu'à la fin en se consolant des peines auxquelles le condamnait son génie par les inspirations généreuses dont s'enivrait son âme. Ses sublimes rêveries étaient de véritables révélations du beau idéal, et s'il fut appelé sophiste, c'est que, dans l'application de ses principes, il oubliait que la pureté des sentimens qu'il exprimait n'était point faite pour les passions grossières de la société.

Voltaire vit le monde tel qu'il était, avec ses élémens de discorde, ses vices et sa misère mal fardée ; son cynisme se consola, en riant, de sa laideur. La philosophie de Candide ne flatte aucune passion, ne conduit à aucune immoralité positive ; elle excite seulement l'homme au mépris de tout ce qu'il doit à ses semblables ; elle n'inspire point l'orgueil, mais elle anéantit tout respect pour l'espèce humaine.

* Dans le chant IV, Byron a dit :

« Mon imagination laisse tomber ses ailes, et la triste vérité, qui plane au-dessus de mon pupitre, change en burlesque ce qui était jadis romantique. »

Lord Byron semble, en adoptant ces principes, avoir pris en même temps des leçons du démon de Faust, le satirique Méphistophélès. On découvre dans les scènes de *Don Juan* un singulier mélange d'enthousiasme et de dérision, de légèreté et de sentiment, de tendresse passionnée et de froide indifférence; et cette alliance ne sert qu'à faire mieux ressortir le ridicule qu'il veut donner à l'enthousiasme, au sentiment, et aux tendres affections. Avec lui la moquerie est une arme doublement empoisonnée.

« Amour, patriotisme, valeur, dévouement, ambition, constance; tout n'est plus qu'illusions, et folie de dupes, dit Jeffrey *, dont nous adoptons à peu près les expressions; on dirait que la seule existence désirable est celle qui consiste en une alternative de périls pour exciter les sens, et de banquets et d'intrigues pour les flatter de nouveau.

» Si cette doctrine se montrait seule sans ses exemples, elle révolterait plus qu'elle ne séduirait. Mais l'auteur a le don malheureux de personnifier toutes les consolantes et nobles illusions, avec tant de grâce, de force et de vérité, qu'il est impossible de ne pas supposer d'abord qu'il y croit lui-même; mais soudain il se dépouille de ce caractère d'emprunt; et, un moment après nous avoir émus et exaltés, il recommence sa moquerie sur tout ce qu'il y a de sérieux et de sublime, et nous abandonne avec une plaisanterie grossière, avec un froid sarcasme et une personnalité cruelle, comme pour nous démontrer, par son propre exemple, comment il est possible d'éprouver ou de feindre les beaux et grands sentimens, sans y avoir foi, et sans les respecter.

» Telle est la scène où le jeune Juan se cache dans le lit de dona Julia et qui finit par « le débordement de paroles éloquentes » avec lequel la femme coupable repousse audacieusement les trop justes soupçons de son époux. Toute cette scène est comique, sinon décente : mais quand le poète fait ensuite adresser par cette femme sans pudeur, à son jeune amant, une épître brûlante d'un pur et fidèle amour, il profane l'éloquence sacrée du cœur en l'associant indirectement à une impudique passion. De même la sublime et terrible description du naufrage est étrangement interrompue par des traits de bouffonnerie triviale.

* *Ed. Review.*

Nous passons des gémissemens d'un père sur son fils mourant de faim, à la demande que fait Juan d'une patte de son chien *. L'ode si belle sur la liberté des Grecs est suivie d'une suite de stances sans goût; et à la mort touchante d'Haïdée succèdent de joyeuses scènes d'intrigue et de mascarades dans le sérail.

» Tous nos meilleurs sentimens ne sont donc excités que pour nous accoutumer à leur prompte et complète extinction, et nous sommes sans cesse ramenés à la doctrine matérielle de l'ouvrage : l'absence de la fidélité dans les femmes, ou de l'honneur dans l'homme, et la folie de chercher dans les autres de telles vertus, ou de les cultiver pour un monde qui ne les mérite pas. Or tout cela est disposé avec tant d'esprit et de connaissance du cœur humain, que la leçon est rendue aussi agréable que le système plausible; ce qui pourrait servir d'antidote a été prévu et présenté d'avance sous les formes les plus séduisantes, mais avec de telles associations, que l'efficacité en est neutralisée, ou qu'elle tourne au profit du poison. »

Cette critique est sévère, mais juste. Lord Byron dit lui-même : « A mon avis, la plus élevée de toutes les poésies, comme le plus noble de tous les sujets, doit être la vérité morale. »

Osons le dire, cette guerre faite à l'enthousiasme n'a rien d'honorable pour le génie. Lord Byron ne l'aurait-il pas soupçonné lui-même en publiant *Don Juan* sans y mettre son nom? Ce n'était se cacher qu'à demi : de continuelles allusions aux évènemens de sa vie et à l'histoire de sa famille auraient trahi le poète quand on ne l'aurait pas reconnu dans les sublimes horreurs du naufrage, comme dans les traits plus gracieux de son poème. Des digressions, d'une philosophie originale et gaie, font aussi regretter vivement que lord Byron ne s'en soit pas tenu au ton léger d'un badinage dicté par le bon goût et par une ingénieuse malice, au lieu d'effrayer les lecteurs par son scepticisme sans pitié, tel qu'un démon riant des rêves sublimes de la vertu.

Là s'arrêtait notre examen de *Don Juan*, lors de la première publication de cet essai. Nous n'en connaissions encore que les six premiers chants; le poème s'est étendu depuis jusqu'à seize, et reste inachevé. Sans craindre qu'on nous oppose à nous-même,

* Ce qu'il y a de bizarre, c'est que l'histoire du naufrage et du chien est presque littéralement copiée d'une semblable aventure de l'amiral Byron, grand-père du poète.

il nous est difficile de ne pas accorder aujourd'hui quelque chose de plus à l'éloge de cette Odyssée satirique dont telle est la nature complexe, que le poète, vrai Protée, y prend tous les tons, plaide toutes les causes, et se moque de temps en temps de lui-même comme de ses lecteurs. Dans ce siècle où l'Angleterre a, plus encore que la France, ses dévots de place et ses censeurs d'office, l'anathème lancé contre *Don Juan*, par les Tartufes anglicans, nous révèle que le poète a trouvé le défaut de leur cuirasse. N'oublions pas que le cagotisme s'empresse de crier au blasphème, et d'appeler au secours des autels quiconque menace de lui arracher son masque. « On a laissé jouer sans réclamation l'indécente parade de *Scaramouche hermite*, disait Louis XIV, et l'on veut me faire défendre *Tartufe*. — Sire, lui répondit Condé, *Scaramouche* ne jouait que le ciel et la religion, dont les bigots se soucient moins que d'eux-mêmes. » La grande plaie du caractère anglais, au dix-neuvième siècle, est ce *cant*, ou tartuferie morale, politique et religieuse, dénoncée par lord Byron dans la *Lettre à Murray*. Dans cette guerre à mort déclarée au *cant* anglais, que de saillies spirituelles, que d'observations profondes et fines, que de philosophie, quelle pénétration et quelle connaissance des plus secrets ressorts du cœur de l'homme, quel inépuisable trésor de poésie enfin, qui demandent grâce pour des parenthèses un peu longues ou de mauvais goût, et pour l'oubli de quelques convenances! La variété des tons et des formes du style, qui soutient tant de transitions brusques et de digressions tour à tour sérieuses et bouffonnes, a quelque chose de merveilleux dans la langue anglaise. Les derniers chants, qui conduisent Don Juan sur le sol britannique, sont des livres de *Tom Jones* et de *Gil Blas*, pour la vérité d'observation; ou, sans chercher de comparaison, c'est Byron lui-même retrouvant tous les souvenirs de sa propre vie, et s'en servant pour peindre cette société anglaise dont il fut un des héros, cette société dont il connaissait les secrets les plus intimes, ses vertus de convention, sa vanité, ses ridicules; — la ville, la campagne, les grands chemins, les salons, la vie du château, la charte, les élections, etc., etc., tout est là; et ces tableaux ne sont pas seulement des descriptions, des personnages vivans les animent; un art infini de contrastes les met en opposition et les fait ressortir chacun dans son cadre: ils parlent, ils agissent;

mais le poète aime souvent à prendre lui-même la parole et à faire un peu parade de sa pénétration, comme Fielding. Quelquefois même il entre dans les moindres détails d'un caractère, comme Marivaux dans ses espèces de *dissections* morales.

Nous avons dit avec franchise dans un autre ouvrage* les raisons de notre prédilection toujours croissante pour *Don Juan*. Ces raisons deviennent malheureusement plus fortes chaque année. Qu'il nous soit permis d'ajouter qu'elles nous ont donné le courage de refaire presque en entier la traduction de cet ouvrage, dans la sixième édition qui vient d'en être publiée.

Don Juan est en contradiction avec les précédens poèmes de lord Byron, qui n'est pas toujours d'accord avec lui-même dans les seize chants dont se compose cette production si malheureusement inachevée. Le poète de *Childe-Harold* et de *Don Juan* nous montre cette même *nature ondoyante*, comme dit Montaigne dans ses opinions littéraires; la dispute avec M. Bowles sur laquelle roule la *Lettre à Murray*, est une levée de boucliers en faveur, non seulement de la morale, mais encore des doctrines classiques dont Pope fut le champion, en Angleterre, dans le siècle dernier :

« Comment Socrate fut-il le plus grand des hommes? par sa » morale. Qu'est-ce qui a prouvé que Jésus-Christ était le fils » de Dieu? ses divins préceptes autant que ses miracles! »

Plus loin lord Byron ajoute :

« La populace de nos poètes modernes demande l'ostracisme » de Pope, parce qu'ils sont fatigués, comme l'Athénien, de » l'entendre appeler le juste. Ils combattent aussi pour la vie; » car, si Pope se maintient à son rang, ils retomberont au leur. » Ils ont élevé une mosquée à côté d'un temple grec de la plus » belle architecture; et, plus barbares que les barbares qui me » fournissent cette figure, ils ne seront pas contens de leur édi- » fice grotesque, qu'ils n'aient détruit le majestueux monument » qui les couvre de honte.

» On me dira que j'ai marqué dans les rangs de ces barbares : » cela est vrai, et j'en rougis. On m'a vu parmi ceux qui ont » bâti cette tour de Babel, suivie d'une confusion de langues; » mais je n'ai jamais été de ces destructeurs jaloux du temple » classique de notre prédécesseur... »

* *Voyage littéraire en Angleterre et en Écosse.*

En prenant le parti de Pope contre M. Bowles, celui d'Aristote contre Schlegel, en s'accusant lui-même d'avoir travaillé à la tour de Babel élevée sur le Parnasse britannique, lord Byron avait certainement une arrière-pensée. Il se trouvait lié, depuis ses succès, par l'intermédiaire de Shelley, avec une coterie de jeunes poètes qui prétendaient et prétendent encore révolutionner la littérature de leur pays, bien moins par des innovations originales que dans l'intérêt de leurs petites vanités. Il était d'abord bien convenu entre eux que la molle et fade affectation de Leigh Hunt, l'auteur de *Rimini*, serait toujours de la grâce; que les néologismes, et les *cascatelles* de syllabes du jeune Keats seraient toujours de l'énergie et de la mélodie; que les esquisses dramatiques de Barry Cornwall (Procter) seraient des tragédies admirables, etc. Pour intéresser davantage, par toutes sortes de moyens factices et de contrastes, Leigh Hunt avait dans sa conduite et ses écrits un singulier mélange de jacobinisme et de fatuité aristocratique. Keats se mourait réellement d'une phthisie pulmonaire, quoiqu'on ait prétendu qu'il ait été tué par un article de journal. Hazzlitt, critique plein d'idées, mais d'une extravagance quelquefois risible, s'était institué l'Aristote bouffon de cette jeune secte littéraire, que nous ne confondons pas avec ce que nous avons appelé la *nouvelle école*. Cette secte, exagérant les défauts de Byron comme ceux de Wordsworth, se croyait en droit de déclarer surannée toute la poésie du temps de la reine Anne, sans faire aucune distinction entre l'épître passionnée d'Héloïse et les églogues de salon de Pope *. C'est comme si, en France, parce que Boileau a fait une ode ridicule, il n'était pas poète dans ses satires, ou si, parce que Racine a quelquefois un peu trop francisé ses héros, il n'était pas le plus éloquent interprète des passions, quand ses héros oublient leur perruque et leurs aiguillettes. Byron aima mieux s'accuser lui-même avec repentir d'avoir suivi un faux système,

* J'ai comparé, dit Byron dans une lettre, j'ai comparé aux poèmes de Pope, page pour page, les poèmes de Moore, les miens et quelques autres. J'ai été surpris (je n'aurais pas dû l'être) de la distance qui existe sous le rapport de leur sens, du savoir, de l'effet, et même de l'imagination, de la *passion* et de l'*invention*, entre le petit homme de la reine Anne, et nous autres du Bas-Empire. C'était alors tout Horace, c'est aujourd'hui tout Claudien, etc.

que de faire cause commune avec ces *niveleurs* de la littérature anglaise, trop petits pour remplacer les géans d'un autre siècle sur les piédestaux d'où ils voudraient renverser leurs statues. Au fond, il avait peur de se rendre solidaire des ridicules de la coterie en consentant à en être le chef. Il avait long-temps ri avec Shelley des cinq à six amis de ce dernier; il protesta enfin tout haut dans la *Lettre à Murray*. En même temps il écrivit à Gifford de vouloir bien châtier l'orgueil de Keats, et la vanité de Hazzlitt, son séide. « Je pardonnerais à Keats, dit-il, ses vers somnifères, s'il ne voulait nous les donner à l'appui de ses blasphèmes contre Dryden, Pope, Swift, Congrève, Addison, Young, Gray, Goldsmith, etc., qu'il appelle « a school of dolts » une école d'imbéciles!... Hazzlitt étant parvenu à glisser un article en faveur de Keats dans la Revue d'Édimbourg : « Qu'ils se contentent, s'écrie Byron, d'avoir immolé Keats, qui ne manque ni d'imagination ni de talent, au Moloch de leur absurdité! Pope ne se doutait guère que *son art de ramper en poésie* deviendrait une étude sérieuse *. Or, comme la coterie affectait d'avoir ressuscité Shakspeare, trop négligé en effet par les poètes plus polis mais moins énergiques des salons de la reine Anne, Byron affecta de juger sévèrement ce dieu de la tragédie anglaise. Peut-on penser qu'il en méconnaissait les sublimes inspirations? Non sans doute; mais il s'indignait de voir louer, avec Shlegel jusqu'à ses défauts, le fumier autant que la perle : il sentait Shakspeare, mais non pas comme ceux qu'on pourrait appeler les badauds de son génie. Tout le secret de ses rétractations est là, comme le prouve sa correspondance.

« Ah! si je reviens jamais parmi vous, écrivait-il de Ravenne (11 septembre 1820), comme je vous donnerai une *Baviade* et une *Mœviade*, inférieures à celles de M. Gifford, mais bien mieux méritées. Vit-on jamais une coterie semblable à celle de vos *cuistres?*... ** Grâces aux *cockneys* ***, aux *lakistes* et aux *partisans* de Scott, de Moore et de *Byron*, vous voilà arrivés

* Voyez la correspondance. A. P.

** Ce mot, que Voltaire prodiguait volontiers, nous semble rendre celui de *raggamuffin* qu'emploie lord Byron.

*** C'est ainsi qu'un journal a appelé l'école de Hunt, Keats, Hazzlitt et les autres. Ce mot répond à celui de badauds. Les *lakistes* sont Wordsworth, Southey, Coleridge, etc.

au déclin et à la dégradation de la littérature. Je ne puis y penser sans un remords de meurtrier. Que Johnson ne vit-il encore pour les écraser ! » . . . . . .

. . . . . .

La lettre sur Pope servit en quelque sorte de transition entre les premiers ouvrages de Byron et ses tragédies fondées sur le système des unités. La première tentative en faveur d'Addison, d'Aristote, dans la langue de Shakspeare, ne fut pas aussi heureuse qu'elle aurait dû l'être pour donner raison aux règles.

Marino Faliero n'avait point été destiné au théâtre ; peut-être si l'auteur n'avait pas cru au-dessous de lui de se soumettre au jugement d'un public, dont la partialité, il est vrai, est une terrible chance, il aurait rendu son sujet plus dramatique, et par conséquent sa pièce meilleure. Cette considération n'arrêta pas les spéculations du directeur de Drury-Lane, qui, en trois jours, mutila le pauvre Doge, distribua les rôles à sa troupe, et traduisit le poète devant le tribunal qu'il avait déclaré incompétent. L'utile précaution des billets donnés qu'on emploie à Drury-Lane et à Covent-Garden, comme dans la rue Richelieu, pour assurer les succès, fut négligée, et la cabale malveillante, qui, comme toute faction, a toujours de son côté la force de l'audace, avait de plus cette fois l'avantage du nombre. La porte assiégée de bonne heure s'ouvrit au torrent indompté de la foule anglaise, bien différente de cette foule parisienne dont des gendarmes dirigent si paisiblement le cours. La pièce fut jugée froide par un auditoire accoutumé au désordre pompeux et animé des jeux de la Melpomène britannique. Mais le mot magique de liberté, les principes républicains des conspirateurs, exprimés en beaux vers par lord Byron, exercèrent leur influence ordinaire. L'opposition n'eut que la voix d'un sifflet isolé. Les représentations auraient continué ; les acteurs auraient mieux compris et mieux su leur rôle ; l'enthousiasme eût peut-être succédé à la satisfaction ; mais l'éditeur, M. Murray, porta sa plainte aux tribunaux, et obtint gain de cause contre ceux qui avaient voulu faire de lord Byron un auteur dramatique malgré lui et malgré les unités.

Marino Faliero, qui fut autrefois imité en vers avec trop de précipitation au Théâtre-Français, puis dénaturé en prose à la Porte-Saint-Martin, est devenu pour nous un sujet piquant de

comparaison entre lord Byron et un poète qui a osé se mesurer avec lui sur le terrain du drame commun. M. de Lamartine avait osé déjà le faire sur celui du poème.

Sans dissimuler les défauts du drame de lord Byron, nous ne saurons nous empêcher de croire qu'il fallait le surpasser de beaucoup pour changer essentiellement, non pas la forme, non pas la distribution plus ou moins savante des scènes, mais la donnée des personnages. Une traduction littérale ne pouvait entrer dans la pensée de M. Delavigne : il n'a pas même voulu paraître *imiter ;* ce qui n'a pas peu contribué à lui faire adopter une variante très prononcée du rôle d'Angiolina. Pour être indirecte, l'imitation reste toujours imitation ; aussi Racine ne s'est pas cru obligé de dénaturer tel ou tel caractère des pièces grecques qu'il a imitées en grand maître, d'ailleurs, comme M. Delavigne a imité Byron. Mais M. Delavigne a été guidé par un autre motif ; il a cru qu'Angiolina coupable serait plus dramatique. Peut-être en effet peut-on critiquer la candeur d'Angiolina comme une froide vertu, et l'amour raisonnable du doge comme ridicule. Il existe cependant une heureuse opposition entre cette épouse si jeune, si calme, si pure, et le vieillard qui retrouve toute l'énergie de sa jeunesse quand il croit son honneur blessé. Il y a quelque chose de touchant et d'honorable pour la nature humaine dans le noble sentiment qui consacre le nœud des deux époux ; aucune jalousie ne s'est mêlée au ressentiment du doge ; il ne s'attend pas à trouver l'exaltation de l'amour dans la compagne qui l'aime d'une tendresse toute filiale ; mais il trouve en elle ce qui plaît davantage à sa grande âme : une innocence si pure qu'elle peut à peine croire à l'existence du crime.

La sympathie de lord Byron pour son sujet se fonde sur l'analogie de son caractère avec celui du doge, quelque éloignée qu'elle paraisse d'abord. Voilà pourquoi il a si bien compris et si bien rendu ce caractère, qu'il nous semble que M. Delavigne a un peu affaibli. Pour comprendre Faliero, il fallait peut être savoir haïr ; Byron disait quelquefois avec Johnson : *I love a good hater* (*j'aime un bon haïsseur*). La passion qui domine son Faliero, c'est la haine ; il veut se venger ; c'est un doge offensé encore plus qu'un vieillard amoureux ; car il n'aime Angiolina qu'avec un amour de père. Le Faliero français est un *vieux mari :* or, au théâtre, ce dernier caractère est difficilement tragique ; aussi

Steno dit de lui que ce n'est qu'un Sganarelle, un Géronte;

> Mais le doge irrité, jaloux jusqu'au délire,
> Prouva que d'un guerrier mille fois triomphant
> La *Vieillesse* et l'*Hymen* ne font plus qu'un *enfant*.

Outre la passion de la haine, qui fait que Byron s'identifie en quelque sorte par tempérament avec le doge, il a été attiré vers ce personnage historique par une analogie de position. Faliero, prince de Venise, forcé de conspirer avec des plébéiens, de fraterniser avec des ouvriers, et ayant peine à dissimuler le dégoût avec lequel il se laisse toucher la main par ces hommes qu'il méprise, voilà ce qui a intéressé lord Byron, pair de la Grande-Bretagne, lord Byron, poète grand seigneur, qui s'était fait *carbonaro* en Italie. M. Delavigne (c'est ici un éloge pour ses opinions, comme le reproche de ne pas savoir haïr en est un pour son cœur), M. Delavigne a fait son doge trop franchement libéral. Jamais le Faliero vénitien n'eût dit:

> Mes vœux tendent plus haut: oui, je fus prince à Rhode,
> Général à Zara, doge à Venise; eh bien!
> Je ne veux pas descendre, et me *fais citoyen!*

Ou si, dans l'intérêt de ses projets, il l'avait dit, il eût fait sentir dans un *à parte*, ou n'importe comment, combien cette flatterie adressée au peuple coûtait à son orgueil.

Quand Israël lui dit, *nous*, *we*, ce pronom seul le révolte. *Nous*, nous! dit-il; puis se reprenant: — « N'importe; vous avez acquis le droit de dire *nous;* voyons, au fait!

> « *We-we-no matter-you have earned the right*
> » *To Talk of* us: *but the point.* »

C'est comme le *Coriolan* de Shakspeare, vrai patricien de Rome, et en même temps vrai noble anglais, lorqu'il est obligé de demander la voix des plébéiens, et qu'il change malgré lui ses complimens d'*éligible* en ironie.

Il serait sans doute curieux de comparer avec plus de développemens les deux *Faliero*. Nous nous bornerons à ces observations de l'imitation de M. Casimir Delavigne; mais, en avouant que nous n'aurions plus que de l'admiration à exprimer pour une foule de détails de sa pièce, soit lorsqu'il suit son rival de plus

près, comme dans la scène entre le doge et Israël Bertuccio, soit lorsqu'il crée une scène tout entière, comme celle de l'interrogatoire de Bertram; nous pourrions aussi citer, si nous n'écrivions trop tard pour cela, maint passage dans lequel l'auteur français a embelli l'original anglais; telle est la description du mal du pays que fait le neveu du doge, qui du reste n'est pas imitée du *Marino Faliero* de Byron, mais de ses *deux Foscari*. Il est bien facile de dire à un auteur comment il aurait dû faire pour éviter tel ou tel défaut; mais le talent est de faire servir même un défaut à une beauté qui le rachète pleinement, et au-delà : en admettant qu'il ait eu tort de faire Angiolina coupable, M. Delavigne a dû à cette idée la belle scène du pardon du dernier acte. Notre seul but est de prétendre qu'un poète du rang de M. Delavigne pouvait imiter et même traduire lord Byron, sans passer pour moins original.

Avec le *Doge de Venise*, lord Byron publia la *Prophétie du Dante*, espèce de *Messénienne* sur les malheurs de l'Italie; composition riche de nobles sentimens et d'une belle poésie, mais à laquelle nuit l'obscurité de quelques passages. L'idée de ce poème lui fut donnée dans une excursion à Ravenne, par une dame qui était parvenue à fixer son cœur, autant que son cœur pouvait être fixé; en effet, il ne quitta plus la comtesse Guiccioli que pour la Grèce. On s'accorde à peindre cette dame comme une Armide aimable et spirituelle; leur liaison eut une origine assez romanesque. La persécution à laquelle fut exposée sa famille attacha encore davantage Byron à elle. Le noble poète ne fut pas son cavalier servant, à la mode italienne, du consentement du mari, mais malgré le mari et malgré le pape lui-même, qui joua un rôle, dit-on, dans cette intrigue amoureuse. Byron dédia à la comtesse les *Prophéties du Dante:* il avait déjà fait son portrait dans une des strophes de *Beppo;* celle qui rappelle une des plus belles têtes du Giorgione. Ils quittèrent bientôt ensemble Venise pour Ravenne; mais auparavant Byron envoya en Angleterre de nouvelles productions. C'étaient encore des compositions dramatiques.

Les nouvelles tragédies du noble poète parurent avec une protestation réitérée en faveur des règles du drame classique, qui, selon lui, sont adoptées par la littérature des nations les plus civilisées. L'attaque était trop directe pour que l'orgueil

de l'Angleterre ne se révoltât pas contre une opinion qui compromettait sa dignité, comme nation, et la gloire de sa littérature dramatique. Les critiques dont ces pièces furent l'objet attestent le ressentiment de cet outrage. Nous devons cependant souscrire à l'arrêt qui condamne *les deux Foscari* comme une tragédie faible d'intérêt, et dont les incidens sont peu naturels, en dépit de la vérité historique. Aucun des personnages n'est animé de ces passions exaltées qui remuent puissamment celles d'une assemblée. Le vieux doge a un beau caractère, mais sa force n'est guère qu'une force d'inertie. Le jeune Foscari, dont le supplice nous révolte, ose à peine se plaindre; Loredano poursuit trop tranquillement le cours de sa vengeance, et son confident Roderigo reste à peu près nul.

Marina seule serait tragique par son noble dévouement digne de Rome et de Sparte, mais elle est réduite à de vaines imprécations quand la vengeance des Dix est accomplie. Il est inutile de dire que quelques belles scènes et quelques passages pleins d'éclat révèlent le poète. Nous ne citerons que celui où Marina cherche à réconcilier son époux avec l'idée de l'exil, en lui rappelant que Venise fut fondée par des bannis... Venise indigne de tant de regrets!

« Belle Venise, s'écrie Foscari, ma chère et unique patrie! » ah! oui, maintenant je respire! Comme cette brise de ton » Adriatique est douce à mon visage! l'impression même de l'air » annonce la terre natale à mon sang, le rafraîchit et le calme! » Quelle différence avec les vents brûlans des odieuses Cycla- » des qui mugissaient autour de la prison! . . . . . »

» Ah! vous n'avez jamais été bannis de Venise... Vous n'avez » jamais vu ses beaux édifices dans le lointain, pendant que cha- » que sillon que traçait sur les flots la proue du navire semblait » déchirer votre cœur; vous n'avez jamais cru voir le jour des- » cendre sur les rochers de la ville natale et les décorer de l'or » et de la pourpre de ses rayons; puis, après avoir rêvé ce » doux spectacle vous ne vous êtes jamais réveillé sans le » retrouver!... »

Toute la pièce semble avoir été faite pour madame de Staël, qui eût compris tout le désespoir du jeune Foscari. C'est elle qui a dit:

« On s'étonnera peut-être que je compare l'exil à la mort; » mais de grands hommes de l'antiquité et des temps mo- » dernes ont succombé à cette peine. On rencontre plus de » braves contre l'échafaud, que contre la perte de sa patrie*. »

Mais ce volume contenait le chef-d'œuvre dramatique de lord Byron, et, s'il faut le dire, la pièce la plus originale qui ait paru en Angleterre depuis Shakspeare. Le seul personnage de Sardanapale est une admirable création en poésie; car il appartient à l'imagination du poète plutôt qu'à l'histoire. C'est enfin un caractère neuf, qui console de tant de lieux communs personnifiés. Sardanapale n'est cependant, sous plus d'un rapport, qu'un Don Juan couronné; mais ce voluptueux efféminé, cet épicurien sur le trône, cet esclave des sens et du plaisir qui néglige sa femme pour une favorite, laquelle n'est elle-même que la première d'un sérail; ce roi qui méprise la guerre, la gloire, la religion, comment est-il si intéressant; et par quel art le poète a-t-il su le revêtir d'une grandeur naturelle qui en impose? On aime à l'entendre expliquer sa paresseuse insouciance, et puis rire du péril comme d'un plaisir nouveau, loin d'en éprouver de l'inquiétude et de la terreur, et s'armant aussi gaiement du bouclier que naguère du miroir. On reconnaît qu'il a su se placer au dessus des évènemens, par un vrai courage philosophique. La mollesse a pu endormir ce courage, mais non l'avilir. Il quitte la vie comme on quitte une fête, emportant des images riantes pour ses rêves!

Le stoïcisme de Salemènes fait ressortir cette philosophie indolente de son beau-frère; mais qu'elle est belle à côté de Sardanapale cette Grecque esclave qui lui parle sévèrement au nom de la gloire au milieu d'un banquet et s'assied fièrement sur le bûcher pour partager sa mort! Qu'elle est belle dans cet amour qui la fait rougir, dans cet orgueil qui ennoblit son esclavage! Et que de beautés de détails! Le songe de Sardanapale est digne de celui d'Athalie.

Les tragédies de lord Byron ne suscitèrent que des questions de critique littéraire; mais le *mystère* de *Caïn* devint un sujet de scandale exploité à l'envi par tous ceux qui s'étaient crus désignés dans la *lettre à Murray*, comme faisant partie de la grande coterie des tartufes religieux, moralistes ou politi-

* Dix années d'exil.

ques. Les théologiens d'Oxford et de Cambridge crièrent au manichéen et à l'athée; les apôtres de la morale, à l'inceste.

Le noble lord osait, comme Milton, mettre en scène les anges, Satan, et la première famille du monde! Il méritait la mort, comme le fils d'Abinadab pour avoir touché à l'arche sainte. Les rabbins avaient prouvé que la femme de Caïn était la sœur jumelle d'Abel; lord Byron affectait de croire qu'Adah, au contraire, avait été la sœur jumelle du fratricide. Des menaces anonymes furent adressées à M. Murray: et, un libraire ayant publié une contrefaçon de *Caïn*, l'éditeur porta vainement sa plainte à la cour de chancellerie. Le lord chancelier déclara que le livre n'était pas de nature à être protégé par la loi. Grâces à cette législation absurde*, *le poison* prétendu put circuler au loin et fut mis à la portée de tout le monde par la modicité du prix.

On pourrait définir « Caïn » une théorie dialoguée de *l'origine du mal*. Ce mystère est donc à peu près tout métaphysique. Il est certain que la plupart des argumens de Lucifer et de Caïn contre la bonté ou le pouvoir de la Providence restent sans réponse. Lord Byron dit qu'il ne pouvait faire parler Lucifer comme un ministre en chaire. Soit; mais il manque parmi les interlocuteurs un ange *théologien* pour éclaircir, sinon pour résoudre la question. Le troisième acte seul émeut vivement par la catastrophe amenée avec un talent admirable. C'est donc le seul acte qui soit vraiment dramatique. Le sombre caractère de Caïn est une grande conception. Son mécontentement, sa farouche et orgueilleuse inquiétude, vont au-devant de chaque sophisme du tentateur : Lucifer n'est guère que le demon de sa propre imagination personnifiée. Ce ne sont point des causes accidentelles qui poussent Caïn au blasphème et au meurtre : son crime est le fatal résultat de cette espèce de maladie morale, de cette soif de science devenue une passion, qui fait délirer son âme et lui inspire le mépris du bonheur.

Il y a beaucoup à admirer dans ce *mystère*. La première entrevue de Lucifer et de son disciple est sublime : il n'est pas de

* *Don Juan*, *Wat Tyler* de Southey, *etc.*, ont été de même mis *hors la loi*. C'est-à-dire qu'au lieu d'arrêter le *poison*, la loi punit *l'empoisonneur* en le privant de tout recours contre ceux qui multiplient sa composition reconnue dangereuse.

tableau plus touchant que celui où Caïn et Adam s'approchent de leur enfant endormi.

La jeune fille de lord Byron, privée peut-être à jamais de voir son père, lira un jour cette scène en versant des larmes.

Une note très remarquable fait partie du volume que nous venons d'examiner. Lord Byron y répond aux attaques de Southey qui, dans la préface de son dernier poème, désignait, sous le titre *d'École Satanique*, l'école de lord Byron, de Shelley et de tous les écrivains qui partageaient leurs principes. Il nous semble que de part et d'autre cette inimitié a été poussée trop loin. Jusqu'ici lord Byron ne s'était guère servi que des armes du ridicule contre le Lauréat; mais, cette fois, il repousse sérieusement sa dénonciation, et, accusé d'être un *révolutionnaire*, il en vient à un acte de foi politique.

« M. Southey, dans sa pieuse préface d'un poème dont le » blasphème n'est pas moins innocent que la sédition de *Wat* » *Tyler*, parce qu'il est aussi absurde que cette *sincère* produc- » tion; M. Southey invite la législature *à y faire bien attention*, » puisque la tolérance accordée à des écrits tels que ceux de » *l'École Satanique*, conduisit à la révolution française. Cela » est faux, et M. Southey le sait bien. Tous les écrivains qui osèrent » être libres éprouvèrent des persécutions. Voltaire et Rousseau » furent exilés; Marmontel et Diderot, envoyés à la Bastille; et » une guerre perpétuelle fut déclarée à tous les philosophes par » l'autorité existante. En second lieu, la révolution française ne » fut causée par aucun écrit. Elle aurait éclaté quand même au- » cun des écrivains que Southey cite n'eût existé. C'est la mode » d'attribuer tout à la révolution française, et la révolution » française à toute autre cause que la réelle. Cette cause est évi- » dente... Le gouvernement exigeait trop et le peuple ne pou- » vait ni donner ni supporter davantage.

» Et la révolution anglaise... la première, veux-je dire, par » qui fut-elle occasionée? Les puritains étaient certes aussi mo- » raux que Wesley * ou que son biographe. — Les actes... » les actes seuls des gouvernemens et non les écrits qui les ont » combattus, voilà ce qui a causé les révolutions passées, voilà » ce qui mènera aux révolutions futures.

* Vie de Wesley le méthodiste, par Southey.

» Je regarde une seconde révolution comme inévitable, quoi-
» que je ne sois point *révolutionnaire*. Je désire que la constitu-
» tion anglaise soit modifiée, mais non détruite; né aristocrate
» et naturellement aristocrate par caractère, avec la plus grande
» partie de ma fortune actuelle sur les fonds publics, qu'aurais-
» je à gagner par une révolution! Peut-être ai-je plus à perdre
» que M. Southey avec toutes ses places, ses bénéfices de pané-
» gyriste et son droit d'injurier, par-dessus le marché. Mais une
» révolution est inévitable, je le répète. Le gouvernement peut
» se glorifier de la répression de quelques petits tumultes : ce ne
» sont que quelques vagues repoussées et brisées sur le rivage;
» tandis que la grande inondation s'avance et ne cesse de gagner
» du terrain. M. Southey nous accuse d'attaquer la religion du
» pays; et lui, la soutient-il en écrivant ses *Vies de Wesley?*
» Un culte n'est détruit que par un autre. Jamais il n'y eut, il
» n'y aura jamais un pays sans religion. On nous citera encore
» la France : mais ce ne furent que Paris et une faction frénétique
» qui maintinrent un moment le dogme absurde de la théophi-
» lanthropie. L'Église d'Angleterre, si elle est renversée, le sera
» par les sectaires et non par les sceptiques. Les peuples sont
» trop sages, trop instruits, trop certains de leur importance
» immense dans l'espace, pour se soumettre à l'impiété du doute.
» Il peut bien exister quelques spéculateurs sans foi, mais ils sont
» en petit nombre, et leurs opinions sans enthousiasme, sans appel
» aux passions, ne sauraient gagner des prosélytes, à moins qu'ils
» ne soient persécutés; car voilà le moyen d'augmenter toutes
» les sectes. »

Il nous semble, pour répondre à ce qui nous touche de près dans ce manifeste, que lord Byron exagère la persécution dont les philosophes furent l'objet avant la révolution : la cour les avait plutôt *boudés* quelquefois que persécutés constamment. Quant à la cause de la révolution, certes les écrits seuls ne l'ont pas faite; mais n'y ont-ils pas contribué? Lord Byron n'a-t-il pas écrit lui-même en parlant de Voltaire et de Rousseau, qu'ils ont ébranlé les trônes *. Et n'est-il pas toujours vrai, malheureusement, que les principes de la raison et de la justice, proclamés d'abord par les hommes de bien, deviennent des armes fatales

* Childe-Harold, ch. III, st. CXVII.

tournées contre eux-mêmes quand les factieux s'en emparent? Pour ce qui regarde la révolution anglaise, annoncée ici comme inévitable, malheur à l'aristocratie qui a fait la sienne en 1688; ce serait sans doute cette fois le tour du peuple.

On remarque avec plaisir, dans un autre passage de la même déclaration, que le poète proteste qu'il n'a point eu part aux notes de *la reine Mab*, et qu'il est loin d'approuver les doctrines d'athéisme qu'elles contiennent. Son admiration pour Shelley n'avait pour objet que sa poésie, et il faut convenir que le style à la fois nerveux et brillant de *la reine Mab*, et des ouvrages plus récens du même auteur, était digne d'une muse moins irréligieuse. Shelley était allé rejoindre lord Byron à Pise, où celui-ci fixa pendant quelque temps son séjour en quittant Venise et Ravenne. C'est là qu'ils formèrent une espèce de société littéraire, à laquelle Leigh Hunt, l'auteur de *Françoise de Rimini*, vint s'associer.

Hunt s'était chargé de la rédaction du journal de cette espèce d'académie, intitulé LE LIBÉRAL. Mais Shelley ne put même pas en voir paraître le premier cahier, avant péri cette même année avec William, autre ami de lord Byron, dans une tempête qui les surprit de Livourne à Gênes. Leurs corps furent recueillis sur le rivage, et lord Byron les fit brûler pour en conserver les cendres. L'éloquente expression de ses regrets, que je me rappelle avoir lue en Angleterre, dans une de ses lettres communiquée à un journal de l'opposition, contrastait singulièrement avec l'indécent anathème qu'une feuille ministérielle appelait, le même jour, sur ces deux infortunés. La charité chrétienne permet de croire qu'une ardente prière au moment de la mort peut racheter une âme coupable; et c'est une impiété que de vouloir pénétrer les jugemens de Dieu:

> . . . . . *Peace be with their ashes, for by them*
> *If merited, the penalty is paid;*
> *It is not ours to judge, far less condemn;*
> *The hour must come when such things shall be made*
> *Known unto all.*
>
> CHILDE-HAROLD, c. III, st. 108, sur VOLTAIRE et ROUSSEAU *.

* « Paix à leurs cendres; s'ils ont mérité un châtiment, ils le subissent. Ce » n'est pas à nous de les juger, encore moins de les condamner... Le jour vien- » dra où tout sera connu. »

Cette réflexion nous échappe, parceque les rédacteurs du *Libéral* n'ont pas manqué, en représailles, de citer indirectement la mort de Castlereagh comme un jugement de Dieu.

Le Libéral fut précédé de quelques jours par une nouvelle composition dramatique, dans laquelle l'auteur oubliait la règle des unités, et prenait dans le dialogue une variété de tons qui rappelle quelquefois Shakspeare; mais, d'après notre code littéraire en France, « Werner » ne serait qu'un roman dialogué. Dans une modeste préface, lord Byron semble ne pas prétendre à une plus haute gloire, et avoue qu'il a emprunté presque tous ses caractères et son plan à une nouvelle allemande de miss Harriet Lee *. Cette même nouvelle, dit-il, contient le germe de quelques uns de ses premiers poèmes. Le héros du drame est en effet un Lara ou un Conrad; et l'héroïne rappelle aussi Zuléika ou Médora. « Werner » arrive trop tard pour être une composition originale; mais de toutes les œuvres dramatiques de lord Byron ce sera peut-être celle qui amusera le plus, parce-qu'elle est la plus romanesque. « Werner » prouve aussi toute la puissance du nom de Byron, par la réputation qu'il rendit tout-à-coup à miss Lee, déjà presque oubliée, dans la foule des romanciers modernes.

Il est évident que la puissance de ce nom soutint seule *le Libéral*. Lord Byron lui suscita, dès le premier numéro, les embarras d'un procès intenté par la société *des amis de la constitution*, « pour outrages faits à la mémoire du feu roi Georges III. » Ce fut *la Vision du jugement* qui compromit l'académie anglo-pisane.

Ce poème burlesque est une parodie de l'apothéose de Georges III, publiée sous le même titre par Southey **. Satan et Michel se disputent, à la porte du paradis, la possession du prince, qui, comme on le devine, court grand risque par l'é-

* Sœur de miss Sophia Lee, auteur de *Matilda ou le Souterrain*. (the Recess.)

** Il y a certes une impiété à *canoniser* comme Southey un roi aussi médiocre que Georges III, qui pendant la moitié de son règne a été fou. Les vers du Lauréat ne sont souvent que des flatteries ridicules: ce n'est pas ainsi qu'a été conçue et exécutée l'ode sublime que les funérailles de Louis XVIII ont inspirée à un jeune poète qui a préféré l'indépendance de son talent aux caresses du pouvoir.

loquence d'un avocat tel que le diable. On appelle les témoins de son règne pour déposer, lorsque tout-à-coup survient un autre démon portant le Lauréat; c'est Asmodée tout essoufflé, et se plaignant d'avoir l'aile démise par ce fardeau des plus lourds, quoique, de tous ses ouvrages, l'auteur de la première *Vision* n'ait avec lui que son dernier manuscrit. Satan le reconnaît « pour un sot, » et prétend qu'il n'était nul besoin de le lui amener de force : « il serait venu de lui-même; mais puisqu'il est ici, voyons ce qu'il a fait. »

» Ce qu'il a fait! s'écrie Asmodée, il anticipe sur la besogne qui se traite entre vous, et griffonne comme s'il était le greffier des destins. Accorderons-nous la parole à cet âne comme à celui de Balaam? » — « Écoutons-le, dit Michel, on ne saurait récuser un tel témoin. »

Le poète, heureux d'obtenir un auditoire, ce qui lui arrive rarement ici-bas, entonne ses hexamètres. Grand tumulte, comme dans la chambre des communes quand Castlereagh parle; les anges demandent l'ordre du jour : ils ont assez de vers et de chansons. Le monarque bâille; saint Pierre a besoin de s'interposer en faveur de l'auteur, se rappelant qu'il a été jadis lui-même poète en prose; et Michel sonne de sa trompette pour étouffer le tapage par un tapage plus fort, comme on fait souvent sur notre planète.

Enfin, le Lauréat obtient de nouveau la parole, et cette fois-ci débite en préambule le catalogue de ses productions. Il a écrit la *Vie de Nelson*, il a écrit celle de Wesley, il écrira celle de Satan ou celle de Michel. Voyant que le diable ne se soucie guère d'un tel panégyriste, le voilà recommençant la lecture de ses vers; mais, au troisième, tous les assistans désertent l'audience, et saint Pierre lui-même, indigné d'une telle musique, punit le panégyriste nasillard en lui appliquant sur la tête trois coups de son trousseau de clefs. Le nouveau Phaéton fait la culbute jusque dans son lac de Keswick.

Malgré le sourire qu'excitent par momens quelques traits heureux, il est pénible de voir un grand poète descendre à ces burlesques jeux d'esprit. C'est encore ici une imitation de Voltaire dont l'amour-propre blessé poursuivait par l'ironie la plus caustique les écrivains qui avaient osé se mesurer à ce géant de notre littérature. Lord Byron eût mis lui aussi volontiers Southey

aux gaîères, dans quelque poème, comme un autre Fréron. Le Dante, il est vrai, avait été plus loin encore, en plongeant ses ennemis dans son enfer; mais le Dante écrivait sous la dictée des haines politiques. C'est déjà bien assez en littérature de créer pour nos censeurs une *Dunciade*, ou palais de la sottise, comme celui où Pope installa le Lauréat de son temps, le spirituel Colley-Cibber. Malheureusement, dans la *Vision* parodiée, il y a plus que de la haine littéraire. Sous prétexte que Southey avait un peu trop prodigué les canonisations aux têtes couronnées, lord Byron leur a prodigué d'injurieuses paroles. Les tribunaux anglais ont jugé les inculpations dont Georges III était l'objet. Nous aurions dû quant à nous, pour la gloire du poète lui-même, supprimer de la traduction de ce poème les quatre stances sur une victime royale* montée au ciel, revêtue de la pourpre du martyre, plus sacrée que celle de la royauté. Nous n'avons reconnu dans ce passage ni le fils des Muses, ni le descendant des preux que Charles Ier trouva fidèle à ses drapeaux. Que le poète aime la liberté; mais, s'il veut qu'elle lui accorde de nobles inspirations, qu'il représente cette muse des grandes âmes, belle, généreuse, fière et jalouse de ses droits sans doute, mais pleine de calme et de dignité, avec les attributs de la force et de la justice, et non telle qu'une bacchante révolutionnaire, le visage barbouillé de sang et de lie, dansant autour de l'échafaud et insultant avec un rire féroce la mort et le malheur.

Nous ne saurions exiger de tous les Anglais les opinions du célèbre Burke au sujet de la révolution française; mais tant de *radicalisme* passe la mesure. Il y a même ici plus de l'insolence du grand seigneur que de la démagogie pure et simple. On se croirait transporté à ces repas anniversaires des régicides anglais, qui, en commémoration du supplice de Charles Stuart, ne mangeaient ce jour-là dans leur club que *des têtes de veau* par une dégoûtante allusion à la tête du roi**.

Ayant traduit *la Vision du Jugement* en entier, nous ne cite

* Louis XVI.

** Nous ne saurions non plus approuver les épigrammes cruelles sur le suicide de Castlereagh, quelque haine que mérite ce ministre. Il faut lire cependant à ce sujet la préface dont Byron a fait précéder le troisième chant de *Don Juan*. On nous a reproché quelque part d'avoir fait ici le procès à lord Byron, comme si un traducteur devait épouser toutes les opinions de son auteur.

rons ici qu'un épisode dont l'invention est assez piquante. Parmi les témoins sont appelés le fameux Wilkes et Junius, introduits l'un après l'autre, et mis en scène avec esprit. Au nom mystérieux de Junius, la foule se presse autour de l'ombre citée. C'est une grande figure, mince, à cheveux gris, qui avait été déjà une ombre sur la terre.

« Elle est souple et leste dans ses mouvemens, avec un air de vigueur; mais rien n'indique ni son origine ni sa naissance; elle se fait petite et puis redevient plus grande; tour à tour elle a un aspect sombre, ou elle s'égaie par un rire amer; mais, pendant qu'on la regarde, ses traits changent à chaque instant sans qu'on puisse les définir.

» Plus les autres ombres la regardent, moins elles peuvent la deviner; le diable lui-même semble intrigué; sa physionomie varie comme le fantôme d'un songe; plusieurs jurent dans la foule qu'ils la connaissent parfaitement. — Il en est un qui prétend que c'est l'ombre de son fils; là-dessus une autre dit que c'est celle du frère du cousin de sa mère.

» Un troisième veut que ce soit un duc, un chevalier, un orateur, un avocat, un prêtre, un nabab *, ou un accoucheur; mais le mystérieux personnage change d'aspect aussi souvent qu'ils changent de pensée : on a beau le regarder en face, la difficulté s'accroît. C'est Burke, c'est Horne Tooke, et souvent il ressemble beaucoup à sir Philip Francis : c'est une fantasmagorie véritable, un « masque de fer épistolaire. »

On pense bien que Junius n'oublie pas de faire remarquer que son éloquente *lettre au roi* est restée sans réponse**.

Le second numéro du *Libéral* se recommandait par un ton plus décent, et lord Byron s'y montra digne de Milton et de lui-même dans le mystère « du Ciel et de la Terre. »

Le même sujet fut traité simultanément par Anacréon Moore, sous le titre des « *Amours des Anges.* »

Les deux poètes ont donné à leur ouvrage l'empreinte particulière de leur talent.

Thomas Moore n'a rien perdu de sa sensibilité exquise, de son bonheur de description, et de son élégance. Son style est toujours un peu *brillanté;* il pèche par un luxe tout-à-fait oriental;

* Enrichi de l'Inde.

** Voyez dans les lettres de Junius ce modèle d'éloquence politique.

sa muse est couronnée de perles et de diamans, éblouissante de riches atours; et quand, plus pure et plus tendre, elle nous charme par des grâces plus naïves, et des ornemens moins recherchés, on lui trouve encore un reste de coquetterie dans l'art de disposer son voile, et les fleurs plus simples dont elle compose sa parure. Quoique Moore ait *spiritualisé* ses anges comme ses femmes, qui seraient plus intéressantes si elles étaient moins idéales, on peut dire que ses anges sont plus galans encore qu'amoureux.

La fable du poème consiste dans le récit que trois exilés du ciel se font réciproquement de « leurs bonnes fortunes » avec trois filles des hommes: tous trois ont tout sacrifié à l'amour; les anges de lord Byron se perdent surtout par un sentiment d'honneur. Ils préfèrent généreusement renoncer au pardon qui leur est offert, plutôt que de délaisser les mortelles qu'ils ont séduites*. Mais cet amour des fils de Dieu et des filles des hommes n'est guère qu'épisodique dans la composition plus sévère de lord Byron. C'est le tableau du monde corrompu et condamné à la terrible régénération du déluge qu'a dessiné le poète; c'est l'homme avec ses passions déréglées, en présence du Créateur armé de sa vengeance inexorable. Cette vengeance vient surprendre les intelligences supérieures qui oublient leur haute vocation dans les plaisirs terrestres, et les âmes tendres qui préfèrent au Dieu jaloux des amans divinisés par elles.

La faiblesse se livre à de lâches gémissemens. L'orgueil impie, au lieu de rendre hommage à la Toute-Puissance, expire la malédiction à la bouche: le juste, fort de sa foi et d'une consolante espérance, se résigne et bénit le ciel. — Une mère... Ah! le délire de sa douleur maternelle sera sans doute son excuse; — une mère, ayant vainement imploré le salut de son fils, laisse échapper, à la vue de la mort qui va les frapper tous deux, une plainte au lieu d'une prière. — Cependant un élu du Seigneur est destiné par l'éternelle miséricorde à repeupler un autre univers. Blâmera-t-on le poète d'avoir fait presque un rebelle d'un

* Quelques rabbins ont prétendu que les amours des anges avec les filles des hommes étaient une fausse tradition provenant d'un passage mal interprété de la Genèse: les géans nés de ce commerce du ciel et de la terre n'auraient donc pas existé; quoi qu'il en soit, les poètes ont eu le droit de s'emparer de l'idée, allégorique ou non.

des fils de Noé? Le mal n'entra-t-il pas avec lui dans l'arche, puisque la postérité d'Adam, après le laps des siècles, a eu besoin d'un sacrifice de sang divin pour sa seconde régénération? Japhet, égaré par un amour coupable pour une fille de Caïn, semble appartenir lui-même à la race du fratricide, dont l'orgueil s'était révolté contre Dieu, avant d'immoler l'innocent. Japhet est un philosophe chagrin qui ose sonder les voies de la Providence. Elle avait dit aux flots, en fixant leurs limites : Vous n'irez pas plus loin. Quand l'Océan accourt pour engloutir sa proie, Japhet va presque jusqu'à accuser l'Éternel d'injustice, de contradiction et de cruauté.

On reconnaît le génie audacieux de l'auteur de *Caïn*, dans ce drame qui rappelle par le style et la forme le *Samson agoniste* *.

Lord Byron avait eu quelquefois l'idée d'aller visiter les deux Amériques; il ambitionnait le titre de poète voyageur, et ses rêves de liberté l'appelaient tour à tour dans les États-Unis où la liberté se repose dans sa force, et dans la Colombie où elle combat encore avec l'épée de Bolivar. D'avance il parcourait par l'imagination, et dans les relations de voyages, ce nouveau monde sur lequel il aimait aussi à interroger les navigateurs. Le *séjour de* Mariner *parmi les naturels des îles Tonga* et la révolte de l'équipage du capitaine Bligh (1778), lui fournirent l'idée

* *Le Libéral* ne réussit pas et s'arrêta au quatrième numéro. Lord Byron l'avait prévu : voici l'extrait d'une de ses lettres.

Gênes, 9 octobre 1822.

« Je crains que le journal ne soit une mauvaise affaire et ne prenne pas, mais je me sacrifie aux autres. Je ne puis y rien gagner. Je crois les frères Hunt d'honnêtes gens ; je suis sûr qu'ils sont pauvres ; ils n'ont pas un napoléon. Ils m'ont prié avec instance de m'engager dans cette œuvre, et j'ai consenti dans une heure funeste; mais je ne m'en repentirai pas tant que je pourrai leur rendre service. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour Leigh Hunt depuis qu'il est ici, mais presque sans utilité. Sa femme est malade; ses six enfans ne sont pas très faciles à conduire ; et dans les affaires de ce monde il n'est lui-même qu'un enfant. La mort de Shelley l'a laissé tout-à-fait à plat. Je n'ai pu le voir dans cette situation sans éprouver les sentimens communs de l'humanité, et sans faire tout ce que je pouvais pour le remettre à flot lui et sa famille. »

Leigh Hunt eut connaissance de cette lettre, en fut humilié et ne l'a pas pardonnée à lord Byron. De là tant de bruits contradictoires sur la discontinuation du *Libéral*.

première et les détails du poème intitulé *l'Ile ou Christian et ses compagnons*. Ce poème est riche d'images ravissantes. Comme dans la plupart des ouvrages de Byron, on y reconnaît, avons-nous dit dans l'introduction dont nous l'avons fait précéder, que, de tous les spectacles de la nature, celui qui avait produit l'impression la plus profonde sur son âme était l'immensité de cet océan que Dieu semble avoir laissé échapper d'une source inconnue comme une image animée de son éternité et de sa puissance infinie. Quand Childe-Harold commence son pèlerinage, le premier balancement du navire rend déjà à son âme énervée par la satiété toute son énergie native, et il semble que son objet principal était moins de parcourir une variété de climats que de vivre en société avec ces flots qu'il compare poétiquement à la crinière de son coursier bondissant. « Océan, je t'ai toujours aimé! » s'écrie-t-il encore en terminant *le Pèlerinage*. Que de sublimes apostrophes adressées à cette mer dont le tumulte même fait battre son cœur d'une joie sauvage : en général tous les héros de Byron partagent cette sympathie du poète pour l'océan dans les diverses phases de son aspect et de ses dangers. Rebelles, pirates ou proscrits, c'est sur les ondes ou dans les îles qu'ils ont établi leur empire ou trouvé leur refuge. M. de Chateaubriand, qui a vécu beaucoup des mêmes émotions que lord Byron, dit aussi que ses ouvrages sont remplis de souvenirs et des images de ce qu'on peut appeler le désert de l'océan; — « se trouver au milieu des mers, c'était pour lui comme pour » Childe-Harold ne pas avoir quitté sa patrie, c'était, pour ainsi » dire, être porté dans son premier voyage, par sa nourrice, » par la confidente de ses premiers plaisirs... » Plus loin : « Presque toujours notre manière de voir et de sentir tient aux » réminiscences de notre jeunesse. Élevé comme le compagnon » des vents et des flots, ces flots, ces vents, cette solitude, » qui furent mes premiers maîtres, convenaient peut-être mieux » à la nature de mon esprit et à l'indépendance de mon caractère. Peut-être dois-je à cette éducation sauvage quelque vertu » que j'aurais ignorée*. »

Il est curieux de rapprocher de ces lignes le passage où lord Byron, parlant de Torquil et de Neuha, se souvient aussi de l'influence des lieux où il passa son enfance sur sa manière de

* Introduction aux *Voyages en Amérique*, pag. 67.

voir et de sentir. Remarquons d'abord qu'élevé au sein des rochers calédoniens il confondait dans le même amour et les monts et l'océan :

« Parmi tous ces couples d'amans, Torquil et Neuha n'é-
» taient pas les moins beaux : tous deux nés enfans des îles,
» sous des climats différens, il est vrai, mais tous deux sous
» l'influence d'un astre des mers, tous deux élevés au milieu
» d'une nature sauvage, spectacles dont le souvenir nous est
» toujours si doux ! quelque chose qui survienne entre nous et
» les premiers goûts de l'enfance, qui n'aime à se rappeler ce
» qui frappa d'abord ses yeux? Celui qui de ses premiers re-
» gards aperçut les cimes bleues des montagnes saluera avec
» amour chaque élévation qui lui montrera le même azur ; il re-
» trouvera dans chaque rocher le visage familier d'un ami au-
» quel il tendrait volontiers les bras. J'ai long-temps erré dans
» des pays qui ne sont pas les miens. J'ai adoré les Alpes, aimé
» les Apennins, révéré le Parnasse et admiré l'Ida et l'Olympe
» de Jupiter dominant la plaine étendue à leurs pieds ; mais ce
» n'était pas seulement la mémoire des vieux âges du monde, ce
» n'était pas seulement les charmes naturels de ces monts qui
» me ravissaient à leur aspect... Le transport de l'enfant survi-
» vait dans le jeune homme. *Loch na gar** se confondait avec
» l'Ida sur la plaine d'Ilion, mêlait des souvenirs celtiques avec
» le mont phrygien, et faisait couler les torrens de l'Écosse avec
» l'onde transparente de Castalie. Pardonne-moi, ombre éter-
» nelle d'Homère ! Apollon, pardonne-moi les erreurs de mon
» imagination : le Nord et la nature m'apprirent à adorer ces
» scènes sublimes par le souvenir de ce que j'avais aimé aupara-
» vant. » L'Ile ou Christian, ch. III.

Lord Byron a évidemment voulu, dans le poème de *l'Ile*, créer une scène et des personnages pour une de ses *utopies* d'indépendance et de solitude. Il avait maintes fois rêvé pour lui-même une Neuha dans un *oasis* au milieu des flots. Il a voulu l'animer de cette vie que donne la muse à des héroïnes qui n'existèrent jamais que dans le cerveau du poète. Mais il a su l'entourer de réalités, il a osé être vrai pour peindre les marins réfugiés aux *îles des Amis :* ce sont là de vrais marins avec leur langage et leur costume, sans oublier la pipe et le cigarre, et leurs

* Voyez ce poème cité au début de cet essai.

autres attributs, que Crabbe n'eût pas négligés sans doute, mais qu'en général la muse aristocratique des poèmes sérieux abandonne à la prose et aux tableaux flamands.

En lisant *l'Ile*, M. Benjamin Constant, occupé alors de son bel ouvrage sur le sentiment religieux, en a cité naturellement ces réflexions qui terminent le tableau du bonheur de Torquil et de Neuha : « Et que ceci ne semble pas étrange. L'enthou-
» siaste religieux ne vit pas sur la terre ; mais, dans ses rêves ex-
» tatiques, les jours et les mondes sont emportés devant lui
» comme dans un tourbillon ; son âme a précédé sa cendre dans
» le ciel. L'amour est-il moins puissant ? non ; il nous entraîne
» avec la même violence vers la révélation glorieuse d'un Dieu
» ou vers cette autre moitié de nous-mêmes, dont les plaisirs et
» les douleurs sont tellement au-dessus des nôtres, que nous les
» confondons avec tout ce que nous connaissons du ciel ici-bas.
» En un instant, des deux points opposés, ces feux qui consu-
» ment tout, se rapprochent, et nous enveloppent avec ce que
» nous aimons dans une flamme commune.

» Combien de fois encore nous oublions le temps, lorsque, so-
» litaires et admirant le trône universel de la nature, — ses fo-
» rêts, ses déserts, ses vastes eaux parlent d'elle à notre intelli-
» gence ! Les astres et les montagnes n'ont-ils pas une vie ! les
» vagues n'ont-elles pas une âme ! leurs cavernes humides ne
» sont-elles pas douées d'un sentiment, et ne l'expriment-elles
» pas dans leurs larmes silencieuses ? oui, les cieux nous appel-
» lent avec amour dans leur sphère ; ils dissolvent notre enve-
» loppe mortelle avant son heure, et plongent nos âmes dans
» les vastes mers de l'éternité. »

On croirait plutôt lire une méditation de Wordsworth qu'une rêverie de Byron ; et c'est encore un de ces morceaux en regard desquels il serait facile de citer un passage semblable dans les écrits de l'homme dont nous opposons fièrement la gloire à l'Angleterre, quand elle nous demande où est notre Byron, où est notre Walter Scott ? Comme l'un, M. de Chateaubriand est le champion de la liberté, comme l'autre celui de la chevalerie et de la religion nationale.

Je crois que personne ne nous a contredit quand nous avons prétendu, dans le *Voyage en Angleterre*, que lord Byron et sir Walter Scott sont aussi connus et non moins admirés en France

qu'en Angleterre. Jamais poètes étrangers n'avaient exercé tant d'ascendant sur nos doctrines littéraires et sur les inspirations de nos jeunes talens. Si Shakspeare est *revenu* en France mieux accueilli, et presque naturalisé déjà sur notre scène, c'est que Byron et Scott l'ont pris par la main pour nous le présenter de nouveau. Mais lorsqu'une révolution s'opère aussi dans notre goût, long-temps trop exclusif et dédaigneux, n'oublions pas qu'avant Byron et Scott, le génie de Chateaubriand et celui de madame de Staël avaient déjà puissamment remué les imaginations françaises. Nous retrouvons dans les écrits de l'un et de l'autre, et la poétique et les premiers exemples de la nouvelle école.

Quoique le vicomte de Chateaubriand et lord Byron défendent des principes contraires sous plusieurs rapports, il y a entre eux cette analogie que l'*opposition* semble surtout favorable à leur talent, qui penche volontiers vers la déclamation et l'emphase, comme l'éloquence de Burke. Mais à côté de cette emphase quelle puissance d'ironie! Cette emphase d'ailleurs, qui n'est pas continuelle, n'a rien de faux, parce que ce n'est le plus souvent chez eux que l'expression pittoresque et animée d'une grande abondance d'idées, et de ce que j'appellerais une exaltation naturelle et caractéristique. C'est le *mens divinior*, — c'est le *non mortale sonans*.

Le scepticisme de Byron fut une véritable opposition anti-aristocratique à une époque où la haute classe en Angleterre voudrait s'arranger commodément, sinon dans le vice, comme le prétend Byron, du moins dans la puissance de ses priviléges, derrière les affiches de sa *morale* et de sa dignité. A l'époque où le *Génie du Christianisme* parut, la religion chrétienne était aussi de l'opposition. A cette époque, Byron, né Français, eût parlé comme Chateaubriand du catholicisme. Il y a là péril et gloire sous l'étendard du Christ, il est allé mourir comme un croisé sur cette terre de Grèce qu'il avait traversée autrefois en pèlerin comme Chateaubriand. Ces deux génies, qui ont dominé toute la poésie de leur temps, avaient pu avoir entre eux plus d'une communauté d'inspiration et de gloire. La religion ou la liberté devaient tôt ou tard les réunir par une sainte fraternité pour les siècles à venir *.

* On a entendu lord Byron dire plusieurs fois : « Je regrette de n'être pas né

Occupé à désenchanter le rêveur Childe-Harold en le transformant en *Don Juan*, lord Byron semble avoir été ramené à la fraîcheur de ses sensations de jeune homme dans le poème de *l'Ile;* mais, poursuivant son projet de faire en quelque sorte la contre-partie de ses premiers ouvrages, il publiait en même temps la *Métamorphose du bossu*, qui ressemble plutôt au *Faust* allemand qu'à son propre *Manfred*. Le démon César est là un autre Méphistophélès. Sa plaisanterie, quelquefois caustique, n'est le plus souvent que malicieuse; mais on croit deviner qu'il réserve toute l'amertume de son ironie pour empoisonner le bonheur d'Arnold lorsque celui-ci se croira heureux. Malheureusement ce poème est resté incomplet; qui oserait, d'après un fragment, deviner tous les développemens que Byron eût donnés à cette idée originale?

Ici se termine l'examen des principaux ouvrages de lord Byron. Je ne sais cependant si nous ne devrions pas classer parmi ceux-là *Mazeppa*, publié à peu près en même temps que les premiers chants de *Don Juan*. L'histoire de l'hettman de l'Ukraine semble avoir été choisie par Byron comme l'occasion de peindre un nouveau genre de supplice. La vérité du style, tour à tour noble, satirique, gracieux et familier, est un artifice agréable pour charmer l'attention à défaut d'incidens.

Parmi les pièces d'une moindre étendue, *les Ténèbres* sont un tableau pour lequel on peut dire que lord Byron a emprunté les plus sombres couleurs du Dante. La métaphysique de Coleridge et le délire lugubre du révérend Maturin, auteur de *Melmoth*, n'ont rien produit de plus imposant et de plus terrible.

Ce poème, dans lequel lord Byron suppose l'extinction de tous les corps lumineux, est une de ces conceptions bizarres qu'il faut ranger dans la classe de ce conte de Jean Paul, cité par madame de Staël, et intitulé : *Un Songe*. Il y a cette différence entre le *Songe* de Jean Paul et *les Ténèbres*, que lord Byron n'a privé la création que de son soleil physique. Jean Paul a éteint jusqu'à l'œil du Créateur au moment dramatique où les morts se relèvent de leurs tombeaux pour le jugement dernier. « — Je

catholique. » Une devineresse, mistress William, lui avait prédit qu'il mourrait moine. Il repoussait maintes fois ce reproche d'athéisme, fidèle au moins en cela à la devise de ses armoiries: *crede, Byron* (crois, Byron), qui, je crois cependant, s'écrit plutôt sans virgule : *croyez* ou *fiez-vous à Byron*.

» suis descendu, leur dit le Christ, jusqu'aux dernières limites » de l'univers; j'ai regardé dans l'abîme et je me suis écrié : — » Père, où es-tu? — Mais je n'ai entendu que la pluie qui tom- » bait goutte à goutte dans l'abîme, et l'éternelle tempête m'a » seule répondu. Élevant ensuite mes regards vers la voûte » des cieux, je n'y ai trouvé qu'une orbite, vieille, noire et sans » fond; l'éternité reposait sur le chaos et se dévorait elle-même » lentement, etc. »

Ce qu'il y a de vraiment *dantesque* ou *byronien* dans *les Ténèbres*, c'est l'épisode de ces deux hommes qui ont survécu à la dépopulation générale sous le sombre manteau des cieux étendu comme un vaste linceul funéraire sur le froid cadavre du monde. « Ils étaient ennemis; ils se rencontrent auprès des tisons expi- » rans d'un autel... Ils soulèvent en frissonnant les cendres encore » chaudes et les écartent avec leurs mains décharnées : leur fai- » ble haleine essaie de souffler un peu de feu et produit une » flamme vacillante : — comme elle s'évapore au-dessus des cen- » dres, ils lèvent les yeux, se voient et meurent d'effroi de leur » mutuelle laideur... »

Nous avons cité, dans le *Voyage en Angleterre*, un petit poème de Campbell, qui est de la même école, intitulé *le Dernier Homme;* et ce titre rappelle un roman épique non moins extraordinaire de l'infortuné Grainville, qui a supposé l'univers mourant de vieillesse et d'épuisement.

Nous devons citer encore une de ces compositions pathétiques où le poète s'est laissé aller à des sentimens plus tendres*. Il était

* *The Lamentations of Torquato Tasso.*

« Michel Piovani, portier de l'hospice de Saint-Charles et Sainte-Anne, à Florence, dit le chanoine Fachini, m'a raconté que lord Byron, passant par cette ville, lui témoigna le désir d'être renfermé quelques momens dans la prison du Tasse. Piovani se rendit à sa demande, et eut ensuite la curiosité de voir ce que cet Anglais pourrait faire dans un tel lieu. Il l'examina par une lucarne, et le vit se promener à grands pas, se frappant souvent le front, et les cheveux hérissés, puis s'arrêter la tête baissée sur sa poitrine, les bras pendans, et comme absorbé par les plus tristes pensées. Après deux bonnes heures, Piovani ouvrit la porte et l'arracha à ses méditations. Apeine le noble lord eut-il dépassé le seuil, qu'il se tourna vers le portier, et lui dit : Je te remercie, brave homme; les pensées du Tasse sont toutes actuellement dans ma tête et dans mon cœur.

» Lord Byron donna quelque argent au portier, et s'en alla en laissant, écrits sur

à craindre que, pour peindre le Tasse dans son cachot d'odieuse mémoire, lord Byron n'évoquât une apparition effrayante, et ne mît le chantre pieux de Godefroi aux prises avec le désespoir et tous les horribles fantômes d'une imagination malade. Mais il nous montre le poète presque résigné à une mélancolie douce, consolé par ses tendres souvenirs et par l'espérance de son immortelle gloire. *Les lamentations du Tasse* sont une touchante élégie et un hommage digne du grand nom qui les a inspirées.

La poésie ne vit pas seulement de fictions et de sentimens tendres *, elle aime aussi à jouer une espèce de rôle dans les intérêts sérieux de l'histoire contemporaine. Lord Byron a composé plusieurs poèmes politiques.

L'Age de bronze est un ouvrage de colère. En général, lord Byron, dans sa haine dédaigneuse pour la société, s'occupe peu, dans ses satires politiques, d'exciter le sourire de ses lecteurs par de malicieuses allusions. Sa plume est trempée dans le fiel; sa satire n'est plus pour lui un jeu littéraire : rien de plus sérieux que sa moquerie; elle ressemble presque toujours à l'insulte; il se soucie peu de corriger ceux qu'il blesse; on dirait qu'il ne veut que les humilier. Le trait qu'il lance n'effleure pas, il déchire. Sa philosophie chagrine cherche querelle à la puissance, à la gloire même : on reconnaît toujours en lui le Timon de Shakspeare; l'orgueil l'emporte sur le génie, la poésie devient

une des parois de la loge, avec un crayon, les vers suivans en langue française. Je les transcris littéralement sans me permettre d'y faire la moindre correction.

La le Tasse bruf d'un flame fatal
Expiant dans les fers sa gloire et son amur
Quand il va recevoir la palm triomfal
Descend au noyr seyur

BYRON.

Après avoir quitté Ferrare, le noble lord écrivit ses *Gémissemens du Tasse* traduits depuis en italien par Evasio Leoni. »

Extrait d'une lettre du chanoine Fachini, à Giovanni Monti.

(*Journal Arcadique des sciences et des arts, imprimé à Rome.*)

* La pièce intitulée *le Songe* est un tableau fantastique sans doute, mais qui ne couvre que d'un voile transparent le souvenir des premières amours de lord Byron. Ces souvenirs ont encore inspiré au poète plusieurs autres pièces d'une moindre étendue, mais qu'on ne peut s'empêcher de comparer aux mélancoliques *Méditations* de notre Lamartine.

déclamation; le grand seigneur oublie sa dignité. « Je suis Dio-« gène, » s'écrie-t-il; mais Diogène se contentait de prier brusquement Alexandre de ne plus lui cacher son soleil, Byron jette de la boue à Alexandre et à tous ceux qui l'offusquent. Quelle différence avec M. de Chateaubriand, qui lui aussi a quelquefois livré aux sifflets les pygmées du pouvoir, mais toujours noble dans son ironie comme dans ses paroles plus graves, et leur laissant dédaigneusement le vocabulaire de l'injure à leur usage.

L'Age de bronze est la satire du congrès de Vérone (1822). A cette époque, Byron avait fondé de grandes espérances sur le patriotisme espagnol : il ne voyait dans les souverains de l'Europe que des conspirateurs contre la liberté, livrant au cimeterre turc ses Grecs chéris, comme jadis les tyrans de Rome livraient les troupeaux de chrétiens aux tigres de l'Afrique. Voilà ce qui peut expliquer, sinon excuser ses outrageantes apostrophes.

Sous le rapport littéraire, *l'Age de bronze* est très inégal; il y a quelques belles pensées, quelques nobles images, mais encore plus d'emphases triviales et de dissonantes associations de mots. La traduction offrait des difficultés presque insurmontables : comment rendre avec quelque correction cette longue boutade politique, coupée par des digressions entre parenthèses, et où le point d'exclamation tient quelquefois lieu de verbe? Maintes fois une idée en interrompt une autre, une métaphore enjambe sur une comparaison. Les images se doublent ou se confondent, les transitions sont illusoires, ou plutôt il n'y a d'autres transitions que le caprice du poète, qui, dans son humeur, frappe à droite et à gauche sur les rois, sur les ministres, sur les généraux, sur les assemblées populaires, sur toutes les supériorités sociales. Quelquefois enfin les ellipses sont si fortes, qu'il en résulte une obscurité qu'on ne saurait éviter en français que par de longues périphrases. La plupart de ces difficultés se retrouvent dans presque tous les ouvrages de Byron; mais dans aucun peut-être autant que dans *l'Age de bronze*.

Lord Byron a plusieurs fois associé sa muse à des évènemens et à des noms appartenans plus particulièrement à la politique.

L'impression du moment a seule déterminé la direction de son enthousiasme, et l'indépendance de son caractère explique la mobilité de ses opinions. Tour à tour interprète d'une admira-

tion aveugle inspirée au vulgaire par le premier des conquérans, ou de la liberté gémissante et délaissée pour la gloire, il a, dans de courts intervalles, chanté le glaive couronné de lauriers et le poignard vengeur d'Harmodius. Heureux le poète que la fortune a fait riche, puisqu'il peut du moins obéir aux caprices de sa muse sans être accusé d'une lâche vénalité!... Gloire à celui que la faim peut conduire au tombeau, mais non à l'opprobre!

Il n'est pas étonnant que la cupidité se soit emparée du nom de lord Byron pour tromper un moment la bonne foi des lecteurs empressés à se procurer tous ses ouvrages. Étrange destinée des livres et des écrivains! Une production évidemment apocryphe, et aussitôt repoussée par le goût malgré l'utile imposture du titre, a autant contribué à faire connaître le nom de lord Byron en France, que ses poèmes les plus estimés. Un certain docteur Polidori, qui était, je crois, maître d'italien à Londres, n'eut pas honte d'attribuer indirectement au noble lord le conte absurde et dégoûtant du *Vampire* que le libraire Galignani, à Paris, se hâta d'imprimer comme un ouvrage avoué. Si quelque chose pouvait donner l'idée de ce conte dans les poésies de l'auteur du Childe-Harold, c'était sans doute la malédiction terrible prononcée contre le Giaour, que nous allons transcrire.

« Mais toi, perfide Giaour, tu seras livré à la faux vengeresse de *Monkir*, et tu n'échapperas aux tortures qu'il te prépare que pour errer autour du trône d'Éblis. Un feu dévorant consumera éternellement ton cœur. Aucune langue ne pourrait exprimer les affreux tourmens qui en feront un véritable enfer. Envoyé sur la terre comme un vampire, ton cadavre s'échappera du tombeau. Devenu l'effroi du lieu qui t'a vu naître, bourreau de ta femme, de ta sœur et de tes enfans, tu iras à l'ombre de la nuit t'abreuver avec horreur du sang de ta famille. Tes victimes reconnaîtront leur père avant d'expirer, le maudiront et en seront maudites. Tes filles périront dans la fleur de leur âge: mais il en est une à qui surtout ton crime sera fatal. C'est la plus jeune, la plus tendrement aimée. Elle t'appellera encore son père, et ce nom sacré déchirera cruellement ton cœur. Tu voudrais en vain l'épargner, tu verras s'effacer peu à peu les dernières couleurs de ses joues, la dernière étincelle de ses yeux s'éteindre, et l'azur de sa prunelle humide se ternir à jamais. Tu arracheras alors d'une main impie les tresses de sa blonde

chevelure. Une de ses boucles eût paru jadis le gage de l'amour le plus tendre, ce sera pour toi l'éternel souvenir de ta rage infernale. Tes dents grincent de désespoir, et tes lèvres dégouttent du sang le plus pur. Retourne dans ton obscur tombeau, va te joindre à la troupe des mauvais génies qui fuiront avec horreur un spectre détesté. »

Le Vampire du docteur Polidori n'est que l'amplification de ce passage. Lord Byron adressa à ce sujet de pressantes réclamations aux MM. Galignani ; mais elles arrivèrent assez tard pour que la réputation de la brochure fût déjà faite. Nos théâtres s'emparèrent du sujet, et l'histoire de lord Ruthven s'accrut de deux volumes qui firent aussi du bruit.

Quelque tort qu'aient pu faire les auteurs d'écrits apocryphes à la réputation de lord Byron, ses nombreux imitateurs ne lui ont peut-être pas moins nui auprès des gens de goût. En Angleterre, quelques poètes ont cru se faire un nom en affectant une misanthropie chagrine dans leurs fades productions. La gaucherie de cette allure peu naturelle ne leur a produit que le ridicule. L'originalité a plus de priviléges de l'autre côté du détroit que chez nous; mais l'originalité d'emprunt y trompe plus difficilement. On rit volontiers à Londres des douleurs imaginaires : les copistes anglais de Childe-Harold ont été négligés en dépit de leur masque *. En France, les imitateurs ont été plus heureux; tels romanciers se sont emparés d'un héros mystérieux autour duquel ils ont cru qu'il suffisait d'évoquer des fantômes pour faire un Conrad, un Lara, un Ivanhoë, ou un Jean Sbogar, etc., etc., plus extraordinaire que ces créations originales. L'énergie de quelques pensées a été parodiée par la boursouflure; des inversions inconnues, même dans nos vers, ont tenu lieu de la poésie ou d'une prose savamment cadencée; un titre

* Southey a proclamé lord Byron le chef de l'école satanique, dans laquelle figurent Shelley comme poète athée, Maturin comme romancier de l'enfer. Byron a répondu à cette attaque du Lauréat avec une violence qui parfois mériterait l'épithète inventée par Southey, car il était *a good hater :* Il savait haïr. Il est juste de répéter qu'il a toujours désavoué toute communauté d'opinions religieuses avec Shelley, dont il admirait la poésie indépendamment de ses doctrines. Quant à Maturin, il l'a aidé dans le malheur ainsi qu'avait fait sir Walter Scott. Du reste, Maturin serait plutôt lui-même un chef d'école qu'un imitateur. Ses poésies ne comptent pas; mais s'il a exagéré dans ses romans tous les défauts d'Anne Radcliffe, il est quelquefois admirable. Nous ne voulons parler ici que des imitateurs secondaires.

sonore ou bizarre a servi d'enseigne à ce fatras de déraison ; et les auteurs se sont écriés : Nous sommes romantiques comme lord Byron, sir Walter Scott, Chateaubriand, etc., etc. Vainement le terme d'école frénétique a été inventé pour ces froides extravagances, quelques personnes s'obstinent encore à confondre le génie avec la médiocrité, qui n'a su qu'outrer ses erreurs.

La nouvelle école en France a aussi à combattre les préventions de certains critiques, éclairés d'ailleurs, mais qui craignent de compromettre par d'indiscrètes concessions ces lois sévères du goût auxquelles nous devons une littérature plus riche que celles de la Grèce et de Rome d'où nous viennent nos modèles. Il nous faut cependant convenir que non seulement les sciences, qui changent l'aspect de la nature même pour le poète, ont fait des pas rapides depuis la renaissance des lettres, mais que les anciens étaient privés de plusieurs moyens d'intérêt, résultat du nouvel ordre d'idées amené par d'autres croyances religieuses. Malgré l'arrêt trop exclusif de Boileau, nos plus grands poètes n'ont pu être tout-à-fait grecs ou romains dans leurs productions les plus classiques. La Phèdre de Racine est une héroïne chrétienne, a dit M. de Chateaubriand. Sous l'empire des divinités mythologiques, les passions et les sentimens se rapprochaient davantage de la nature des sensations par leur simplicité et leur moindre énergie. L'homme ne s'était point créé encore par la réflexion des joies et des douleurs purement métaphysiques. Il acceptait le bien et le mal de la vie, comme il les trouvait, sans chercher un *raffinement* de bonheur et de peines. C'est la religion du Christ qui est venue aussi éclairer l'homme sur ses véritables rapports avec le ciel et sur ses devoirs envers ses semblables. La philosophie ne peut l'accuser d'avoir « caché la lumière sous le boisseau. » Elle lui doit un *idéalisme* plus relevé que les théories du disciple de Socrate. La poésie ne lui est pas moins redevable : qu'elle ne soit pas ingrate, et n'effraie pas les âmes pieuses en répudiant sa céleste origine. Il faut l'avouer, lord Byron a des torts à se reprocher contre cette sainte doctrine d'espérance et de charité. Mais la mort est venue l'absoudre par une espèce de baptême de sang.

Il eût été impossible de ne pas parler des torts de sa vie privée, dans un essai sur son caractère et son génie ; nous aimons à répéter que la haine et l'hypocrisie les ont exagérés avec un cruel plaisir. L'auteur de cette notice aurait pu facilement exploiter

les anecdotes scandaleuses pour amuser la frivolité malicieuse. Il préfère subir, s'il le faut, le reproche de partialité; dans ce siècle de passions extrêmes, la modération a bien aussi son courage.

Un voyageur a trouvé, dans quelques volumes d'une bibliothèque d'Italie, plusieurs notes marginales de la main de lord Byron. Il en est une conçue à peu près en ces termes :

« Si tout ce qu'on a dit de moi est vrai, je suis indigne de revoir » l'Angleterre; si tout ce qu'on a dit est calomnie, l'Angleterre » est indigne de me revoir. »

Lord Byron racontait lui-même avec attendrissement un trait qui venge son caractère des attaques de ses envieux.

Une sédition éclate en Écosse, dans le comté où est situé l'héritage de sa mère. Les mutins, à l'approche des propriétés du poète, conviennent entre eux, avec respect, de traverser ses immenses terres un à un, de manière à n'y tracer que l'espace étroit d'un sentier, tandis qu'ils avaient complètement ravagé les champs des autres lords du voisinage. La maison de Pindare, dit celui qui nous a fourni ce trait, reçut, au milieu de Thèbes en feu, l'hommage intéressé d'un roi trop amoureux de la gloire pour ne pas respecter la muse qui la donne; mais cent fois plus heureux le poète devant qui s'apaise la fureur des séditions, et qui se fait pardonner, au nom de son génie, la double supériorité de son rang et de ses richesses!

L'auteur de l'*Essai sur le génie et le caractère de lord Byron* croit devoir terminer cette première partie par un aveu. Le noble lord a déclaré, dans une note *, qu'il regardait comme une des plus pénibles calamités attachées à la gloire d'un auteur, celle d'être traduit dans une langue étrangère. Le traducteur des OEuvres de lord Byron osera reconnaître que la plainte de sa seigneurie est légitime **. La meilleure des traductions ne donnera jamais qu'une idée incomplète du génie soumis à cette cruelle épreuve : irions-nous défendre celle-ci, qui ne fut entreprise que parce qu'une malheureuse facilité nous permettait de la continuer dans de courts loisirs, comme une distraction à des

* Voyez les Prophéties du Dante.

** On connaît le proverbe italien : *Traduttore, traditore.*

études plus sévères plutôt que comme un travail? Aujourd'hui même, malgré de nombreuses corrections, nous nous estimerons heureux si une muse française, mieux inspirée et plus digne de lutter contre un auteur tel que lord Byron, peut quelque jour profiter de cette imparfaite ébauche et réparer envers lui les torts de ses premiers traducteurs *.

Quelques personnes prétendent que la poésie ne doit être traduite qu'en vers. Mais avec les entraves du rhythme, qui pourrait être toujours fidèle? D'ailleurs, un grand poète consentira-t-il à ne jouer que le rôle ingrat de traducteur? et l'humble prose ne vaut-elle pas mieux que les vers médiocres?

Nous avons lu avec plaisir quelques traductions partielles de lord Byron, exécutées en vers français. Il ne nous conviendrait pas de les louer ou de les critiquer, hasardant nous-même ici une libre imitation de l'ode sublime qu'on trouve dans le troisième chant de *Don Juan*. Il est inutile de rappeler que cette *Messénienne* est antérieure aux derniers évènemens de la Grèce.

L'essai suivant laissera à regretter plusieurs idées remarquables; quant aux strophes que nous avons ajoutées à celles qui appartiennent presque littéralement au poète anglais, nous regrettons de ne pouvoir répéter le mot du Corrége : *Anch' io son pittore!*

L'ODE DU POÈTE GREC.

I.

Grèce, berceau des arts, quand ta gloire est flétrie,
L'étranger ne peut plus louer que ta beauté.
Ta beauté, don fatal! malheureuse patrie,
Qu'as-tu fait de ta liberté?

II.

La muse qui peupla de nymphes tes bocages,
La lyre qui chantait les dieux et tes héros,
Charmant de leurs accords de plus heureux rivages,
Ne réveillent plus tes échos.

* Ceci était écrit en 1822. Nous avons eu un collaborateur pour les premières éditions; mais la traduction ne portant plus qu'un nom, nous avons retraduit entièrement pour la sixième édition la plus grande partie de *Don Juan*, *Beppo*, *le prisonnier de Chillon*, *la fiancée d'Abydos*, *etc.* Nous avons revu seulement les notes de *Childe-Harold*, la *Correspondance* et les *Conversations*.

III.

J'aime sur Marathon à voir lever l'aurore!
Là, le Perse connut quels étaient nos aïeux.—
J'ai rêvé quelquefois à l'aspect de ces lieux
Que la Grèce était libre encore.

IV.

Où sont-ils ces guerriers, la terreur des tyrans?
Un barbare a brisé leur urne funéraire!
O Grèce! le tombeau de tes nobles enfans
N'a pas conservé leur poussière.

V.

Et nous! d'indignes fers déshonorent nos bras:
« Esclaves! » ce nom seul est un cruel outrage!
Suffit-il de rougir, et n'oserons-nous pas
Briser enfin notre esclavage?

VI.

Terre, entr'ouvre ton sein! de tes héros vengeurs,
Qu'un seul vienne aujourd'hui nous guider à la gloire;
Qu'il fasse retentir ces mots chers à leurs cœurs,
Liberté, patrie et victoire!

VII.

Quelle voix du tombeau répond avec courroux:
—« Nous ne serons point sourds aux cris de la vengeance!
» Répétez-le, vivans! Nous combattrons pour vous! »
— Les vivans gardent le silence.

VIII.

Mais ils ont entendu le signal du plaisir;
Voyez-les se livrant aux transports d'une fête,
Lâchement étouffer l'importun souvenir
Qu'avait soulevé le poète.

IX.

Un groupe de beautés répète un chant d'amour!
Je sens des pleurs amers sillonner mon visage
En pensant que leurs seins allaiteront un jour
Des fils voués à l'esclavage.

X.

Mer, reçois dans tes flots le poète mourant!
Ta voix couvre les sons de ma plainte affaiblie;
Dans ma terre natale, au barbare asservie,
Je ne veux pas de monument.

XI.

— Sunium fut témoin de son heure dernière ;
Les convives joyeux revenus sur ces bords
Ne purent retrouver sans un secret remords
Son luth muet et solitaire.

XII.

Un musulman survient; son farouche mépris
Aux fils de Thémistocle a fait baisser la tête,
Et, brisant sous leurs yeux la lyre du poète,
Il en foule aux pieds les débris *.

Malgré une foule d'ouvrages publiés sur la vie privée de lord Byron, aucun ne saurait nous consoler de la destruction, réelle ou simulée, de ses *Mémoires*. Rien ne saurait justifier M. Moore d'avoir trahi la confiance de son noble ami, d'avoir sacrifié la vérité à des scrupules de famille, à des intérêts de coterie. Lord Byron n'avait donné à M. Moore que *le prix* de son manuscrit, mais l'ouvrage lui-même est un legs fait au public, et dont M. Moore n'avait pas le droit de nous frustrer. Comment oublia-t-il, au moment de l'*auto-da-fé* de ces précieux volumes, ce qu'il avait dit lui-même en les recevant : « Que de milliers » d'êtres, qui respirent à cette heure sur le vaste univers, re- » nonceraient avec joie au sommeil pendant de longues nuits » pour fixer comme moi leurs regards avides sur ces précieuses » pages ! » Les reproches de ces *milliers d'êtres* accompagneront partout M. Moore, jusqu'à ce que quelque heureuse indiscrétion venge la mémoire de lord Byron.

La *Correspondance avec M. Dallas et sa mère*, que la famille de Byron n'a pu empêcher qu'on publiât en France, n'offre que quelques lettres intéressantes. *Byron et quelques uns de ses contemporains*, par Leigh Hunt, est une production où Byron ne joue qu'un rôle insignifiant **. Nous préférons les *Con-*

* Ces trois dernières strophes ne sont point dans l'original.

** Nous aimons à citer ici, comme nous l'avions déjà fait dans le septième volume de notre édition in-8°, un ouvrage conçu et exécuté sur le plan de l'*Essai*. Nous disions alors et répétons volontiers que l'auteur, madame L. S. B....e, réunit à un tact exquis de critique, l'enthousiasme du vrai et du beau. Ses essais de traduction ne sont pas moins remarquables que ses commentaires poétiques. Madame S. B. a eu l'avantage de venir après nous ; mais nous avouons que, malgré quelques erreurs dont aucune traduction peut-être n'est exempte, si elle nous avait gagné de vitesse, nous n'aurions jamais osé venir après elle.

versations recueillies par le capitaine Medwin, qui ont l'avantage d'être une espèce de commentaire pour les œuvres du noble lord ; c'est lui qui nous a fait connaître le premier ce fidèle Fletcher, le *Sganarelle de Don Juan*.

La véracité du capitaine Medwin n'a pu être mise en doute ; on s'est vu forcé de lui faire un grand crime de quelques inexactitudes. M. Murray surtout a produit plusieurs lettres qui sembleraient faire croire que lord Byron exagérait un peu, dans la conversation, les torts de son libraire. Quant à lady Byron et à sir Ralph Milbanke, nous ne saurions écouter leurs réclamations avec la même faveur ; ils ont reculé devant la vérité en condamnant aux flammes les *Mémoires* du poète. Après avoir étouffé cette voix qui se fût élevée contre eux de la tombe même de Byron, osent-ils bien se plaindre quand un ami se rend l'écho de quelques unes de ses paroles ?

M. Medwin est un officier honorable de l'armée anglaise que nous avons vu quelquefois à Paris, et nous avons pu apprécier sa modestie et sa candeur, vertus qui ne sont pas amies du scandale. M. Medwin était aussi, comme poète, digne de commenter les pensées de lord Byron. Son *Assuérus* (ou *le Juif errant*) peut être cité après *Manfred*. Il est enfin à regretter que le capitaine Medwin n'ait pas été choisi de préférence à Thomas Moore pour garder le dépôt des confidences de lord Byron, et nous devons lui savoir gré des révélations curieuses que contient le trop court mémorial de son séjour à Pise.

SECONDE PARTIE.

DEPUIS LE DÉPART DE LORD BYRON POUR LA GRÈCE JUSQU'A SA MORT.

L'éditeur des Conversations de lord Byron a rapporté avec détail la dispute qui eut lieu à Pise entre lord Byron et le sergent major Massi. Par suite de cette affaire désagréable, il se retira à Livourne ; mais la famille Gamba ayant été bannie des états toscans, lord Byron alla se fixer à Gênes.

Il s'était intéressé, non seulement par ses vœux, mais par des secours secrets, à toutes les conspirations que l'Italie vit éclore en faveur de la liberté. Le mauvais succès de tout ce que tenté-

rent les patriotes italiens, le désappointement qu'il eut en voyant l'Espagne elle-même se laisser conquérir par les Français, poursuivant rapidement jusqu'au Trocadéro leur promenade militaire, l'arme au bras, firent tourner toutes les pensées politiques de lord Byron du côté de la Grèce, lorsqu'elle répondit enfin aux vers de Childe-Harold par des cris d'indépendance. Il éprouva l'ennui de la vieille Europe, il connut la satiété de sa propre gloire littéraire, comme jadis il avait connu la satiété des jouissances d'une jeunesse bruyante et dissipée. Une noble ambition s'empara de lui : il espéra régénérer dans la Grèce rajeunie son existence de descendant des Byron de Normandie, son existence de grand seigneur voluptueux, son existence de poète.

Il s'exalta à l'idée d'aller faire de la poésie en action, et commença secrètement ses premiers préparatifs, après avoir d'abord envoyé une somme assez considérable aux Hellènes, voulant, dans la cause qu'il embrassait, payer à la fois de sa fortune et de sa personne. Il s'accusait lui-même à cette époque de thésauriser, et parlait en riant de son avarice!

Lord Byron habitait une maison de campagne magnifiquement située sur le golfe de Gênes, et semblait borner tous ses plaisirs à des promenades à cheval et à la contemplation de la mer. Les Génois ne voyaient en lui qu'un lord indolent, amoureux du *far niente*, comme un autre Vatheck *, venu en Italie pour jouir de leur beau soleil et de leur beau climat, quand il méditait de vastes projets de régénération politique et de croisade guerrière. Sa Teresa (madame Guiccioli) souriait en le voyant essayer un casque sur sa tête, et peser une épée avec cette main élégante dont il était soigneux comme un petit maître : elle oubliait que Napoléon aussi était fier de la sienne : Renaud folâtrait encore aux genoux d'Armide; mais le bouclier d'Ubalde avait dessillé ses yeux.

Avant d'accompagner lord Byron sur cette terre où il allait commencer une nouvelle vie, hélas! si courte, nous citerons par extraits la relation d'une visite que lui rendit à Gênes un jeune Français aussi spirituel qu'aimable, et « trop aimable même pour être auteur, » selon Byron : éloge épigrammatique, qui, soit dit en passant, rappelle un peu trop l'auteur aristocrati-

* Voyez l'allusion à M. Beckford dans le premier chant du Childe-Harold, strophe 23.

que, et rend peut-être raison du titre dont il accompagna le billet mêlé au récit de M. C... n.

« C'est pénétré du vif désir de voir le premier poète de l'Angleterre et de l'époque, que j'entrepris, au commencement de 1823, un voyage en Italie, où j'allais chercher quelques distractions à une perte récente et cruelle, me rappelant les strophes de ce chantre de la douleur et du désespoir :

« Oh Rome ! my country ! city of the soul !
» The orphans of the heart must turn to thee,
» Lone mother of dead empires !...
» . . . . . Come and see
» The cypress, hear the owl and plod your way
» O'er steps of broken thrones and temples, etc.

« Que ceux dont le cœur est orphelin viennent te contempler, » Rome ! patrie de mon choix, cité de l'âme, mère délaissée des » empires détruits... Venez voir ces cyprès, venez entendre ces » hiboux, venez fouler sous vos pas les débris des trônes et des » temples, etc. »

» Autant je souhaitais d'approcher lord Byron, autant je craignais de ne pouvoir être admis en sa présence. Je savais qu'il avait refusé de recevoir les étrangers qui lui étaient adressés, même par ses plus intimes amis; je m'étais muni en conséquence de lettres pour les personnes qu'il fréquentait habituellement à Venise, dans l'espoir de le rencontrer chez elles; je sus à Turin qu'il habitait depuis quelques mois les environs de Gênes.

» Cette ville n'était pas sur mon itinéraire; cependant, malgré les rigueurs de l'hiver, et les périls d'une route inachevée à travers les Apennins, je me décidai à m'y rendre, bien plus impatient encore de contempler l'homme extraordinaire qui s'y était retiré, que toutes les merveilles des arts, qui décorent le malheur de cette seconde reine détrônée de la Méditerranée.

» Ces palais de marbre déserts, cette grandeur éclipsée, ce théâtre vide et silencieux de tant de scènes variées et brillantes, la léthargie et la misère du despotisme après la vie et la prospérité républicaines; l'asile des lettres enfin, occupé par les soldats du roi de Sardaigne, parce que leurs disciples s'étaient prononcés pour les lois dans une tentative d'indépendance malheureuse; tous ces contrastes me semblèrent faits pour plaire à ce peintre de la nature, à cet historien du cœur humain, dont les

altières productions révèlent tant de grandes et profondes méditations.

» Comme Gênes, lord Byron avait été aux prises avec le sort et les hommes ; la nature l'avait aussi paré de tous ses dons, la civilisation de tous ses enchantemens, et, comme elle, son orageuse destinée le laissait, jeune encore, triste, fier, aimable et seul.

» J'écrivis simplement à lord Byron qu'un jeune Français qui n'avait d'autres droits à être admis près de lui, que son admiration pour son génie, s'estimerait heureux s'il daignait le recevoir.

» J'attendis avec une sorte d'anxiété le retour de mon messager ; j'avais peu d'espoir de voir agréer ma demande ; je me représentais de combien de curieux Childe-Harold devait être importuné avec des droits bien plus fondés et moins généraux que les miens ; je rêvais à quelque moyen nouveau, piquant, dramatique, analogue à sa capricieuse sauvagerie, ou à celle de ses héros, pour atteindre mon but, avec une espérance intérieure néanmoins, fondée sur la simplicité de ma demande, sur le dénuement même où je me représentais de toute voie d'introduction, et qui devait tenter sa générosité hautaine. Je ne me trompais pas. On me rapporta avec un grand cachet revêtu de ses armes et cette devise : *crede Byron*, une lettre en italien ainsi conçue :

« Monsieur, il me sera bien agréable de faire votre connais-
» sance ; mais je regrette infiniment de vous dire que, n'ayant
» pas l'habitude du français, pour le parler ou l'écrire, je ne
» pourrai pas profiter de tous les avantages de votre conversa-
» tion, ni y répondre en cette langue par la mienne. Si malgré
» cela ma déclaration ne vous effraie pas, je serai charmé de re-
» cevoir votre visite demain sur les deux heures. Recevez les
» sentimens d'estime que vous m'inspirez, et avec lesquels j'ai
» l'honneur d'être,

» Votre très humble et très obéissant serviteur,

» Noel Byron,
» *Pair d'Angleterre.* »

» Je fus exact au rendez-vous. Plein d'émotions diverses, je me fis conduire le lendemain, 7 janvier, sur l'Albaro, coteau

qui domine Gênes, et où, parmi les admirables maisons de plaisance des Giustiniani, des Brignole, et celle qu'on a si justement appelée *il Paradiso*, chefs-d'œuvre d'architecture, ornés de fresques d'élèves de Raphaël, avec les plus beaux aspects du monde, se trouve la *Casa Saluzzi*, d'où l'on jouissait à la fois de la vue de la mer, de la ville et des Apennins, et dont Byron avait préféré le poétique séjour.

» La cour était environnée de cyprès taillés en ifs, en corbeilles, en vases, et ces formes artificielles annonçaient du moins que ce n'était pas une maison abandonnée; car au gazon qui couvrait la terre, aux plantes sauvages qui fleurissaient autour des murs, à la dégradation du bâtiment empreint d'une ancienne splendeur, le palais paraissait

SOLITAIRE COMME SON HOTE.

But now, as is a thing unblest by man,
Thy fairy dwelling is as lone as thou!
CHILDE-HAROLD, ch. I, st. XXIII.

» Un laquais d'une livrée riche à la fois et sale, et qui faisait les fonctions de chasseur, m'annonça. Lord Byron jouait au billard avec le comte Giuliano, un de ses amis. Il passa dans une grande salle à côté, qui lui servait de bibliothèque, et où les livres étaient rangés en cercle sur une grande table. J'y fus introduit par un jeune homme en costume oriental. La figure de cet Albanais me frappa par sa noblesse et sa beauté. Une grande barbe ombrageait son menton, il pouvait avoir vingt-cinq ans.

» Son illustre maître s'avança vers moi avec une expression pleine de bienveillance et de charme. La grâce de ses manières, cette simplicité élégante, apanage du grand monde, plus que de la vie contemplative, dissipèrent mon embarras.

» Je m'étonnai d'abord de la petitesse de sa taille, tant nous sommes disposés à prêter des formes héroïques à ceux qui occupent une vaste place dans notre imagination. Il était vêtu de noir, un large pantalon couvrait ses pieds, ce qui me rendait impossible à distinguer s'il y en avait un de contrefait; un habit noir étroit, un col de velours de la même couleur, le costume plus que négligé du plus humble poète était celui du noble lord dont le libraire payait chaque vers une guinée.

» Il était dans la force de l'âge; cependant l'empreinte des

passions se laissait voir sur cette figure brune et pâle. Elles avaient blanchi avant le temps une partie de ses cheveux d'un châtain foncé, qui tombaient en boucles naturelles sur son front large et élevé. Sa bouche un peu grande, garnie de dents blanches et bien rangées, soit par sa construction naturelle, soit comme trace de sa pensée, avait peut-être quelque chose de précieux et d'affecté. Je songeai à ce mouvement des lèvres de Conrad qui *révélait des idées d'orgueil qu'il avait peine à contenir.*

> *And oft perforce his rising lip reveals*
> *The haughtier thought it curbs, but scarce conceals.*

» Mais une expression vraiment sublime était celle de ses yeux. Tout son génie y étincelait. Je les verrai toute ma vie s'élevant tour à tour et naturellement vers le ciel, où il cherchait une inspiration et le mot pour la rendre, et s'abaissant ensuite avec l'éclat du succès et de la bienveillance.

» En voyant Byron enfin, on comprenait cette vive séduction qu'il a dû exercer sur les femmes par la noblesse de ses traits, par la beauté idéale et rêveuse de sa physionomie, par ce mélange d'enthousiasme et de moquerie qui le montrait également puissant à exciter et à détruire des émotions, et qui donnait à son caractère un attrait mystérieux.

» Avec moi, jeune Français, aimant et cultivant les lettres, je ne saurais dire combien il mit à la fois de grâce, de coquetterie et d'abandon dans ses manières et dans sa conversation. Il semblait chercher à détromper en ma personne mes compatriotes que tant de calomnies de tout genre pouvaient avoir imbus de préventions contre *l'auteur du Vampire*, et dont l'opinion lui était d'un haut prix. « On vous l'a peint, n'est-ce pas, comme » un ours, comme un monstre, me disait la personne présente à » nos entretiens; vous le voyez, vous l'entendez; » et je convenais de bien bon cœur qu'il était difficile d'être à la fois plus sublime et plus aimable.

» Ai-je besoin de dire que les traits fugitifs d'une conversation s'émoussent et perdent toute leur force dans un froid récit, sans l'à-propos, l'accent, l'expression de l'interlocuteur?

» En essayant d'en retracer quelques uns, je sens bien que je n'offre qu'une ombre de ce qui pour moi était si vif, si animé,

si énergique; mais on cherche et on trouve souvent le caractère des hommes distingués jusque dans leurs mots les plus frivoles.

» Je crus devoir m'excuser d'abord de l'indiscrétion de ma démarche; lord Byron me dit combien il en était reconnaissant et flatté, et me renouvela en très bon français ses regrets de ne pas mieux se servir de cette langue. Sur mon observation que j'avais cru le contraire, ou qu'on citait à Paris des bons mots tout français de lui, et lui ayant parlé de celui sur lady Caroline Lamb, il raconta qu'effectivement, à Venise, le comte Cicognara lui ayant demandé pourquoi lady Caroline avait fait de lui un portrait si affreux dans *Glenarvon*, il lui avait répondu par cette plaisanterie : « C'est que je ne lui ai pas donné assez de » séances. »

» Nous parlâmes de Venise; c'est là que je pensais qu'il serait retourné après son aventure de Pise.

« Non, me dit-il, je suis venu ici où je suis parfaitement libre, » où j'écris ce que je veux. J'ai habité cinq ans Venise, je ne » sais trop pourquoi; comme on reste auprès d'une ancienne » maîtresse, plus par habitude que par sentiment.

» Vous venez de Paris; y avez-vous vu Thomas Moore? » Sur ma réponse affirmative : « Un petit homme! » faisant signe de la main qu'il était un peu bossu. « Eh bien! quelle sensation y » a-t-il produite?

» — Pas autant qu'il aurait dû en faire. On l'entendait avec » plaisir chanter et accompagner sur sa guitare ses Mélodies ir- » landaises; mais ses succès se bornaient à cela.

» — C'est qu'il était là. . . . . .

. . . . . .

» — Comment, lui dis-je, n'êtes-vous jamais venu à Paris » juger vous-même les choses et les hommes distingués qu'il ren- » ferme?

» — J'y pensais en 1815; mais la Sainte-Alliance y était alors » tout entière, et je ne me souciais pas de l'y voir. »

» Il me fit un éloge exalté de cette Grèce qu'il avait adoptée pour sa patrie, avant qu'elle ne l'adoptât, et dont le nom, mêlé à une recommandation tristement prophétique, se trouve encore dans les dernières lignes qu'il m'adressa.

« Pour Naples, me dit-il, je n'y ai jamais été, et la dernière

» conduite des Napolitains me dégoûte tout-à-fait de les visi-
» ter. »

» Mais tout ce qu'il y avait en lui d'altier, d'ardent, d'irritable, se développa lorsque la conversation amena le sujet de sa récente affaire de Pise. Il me raconta avec le plus grand détail que, revenant de se promener à cheval avec quelques uns de ses amis, ils avaient été heurtés par un militaire, et qu'ils n'en avaient tiré que des injures pour toute explication. Une lutte s'ensuivit, parce que le militaire avait appelé des camarades à son aide; et me montrant son domestique albanais, qui en ce moment traversait la bibliothèque : « Celui-là prit au collet ce » furieux, qui dans la mêlée fut blessé.

» Je lui avais offert de me battre avec lui ; mais comme c'était » un simple brigadier, l'affaire d'honneur n'eût pas été bien ho-
» norable.

» Au reste, j'ai rendu compte de tout à notre ministre à Flo-
» rence, qui m'a approuvé, et j'ai empêché, avant que l'affaire
» ne fût éclaircie, qu'aucun de ceux qui en avaient été témoins
» ne s'absentât.

» — Remarquez, ajouta le comte Giuliano, que milord a généreusement indemnisé toute la famille du sergent.

» — Je vous prie, faites-moi grâce, ajouta sèchement Byron, » de vos éloges. »

» On venait d'exposer à Paris le tombeau égyptien de Belzoni, il devint le sujet de la conversation. Byron me demanda si j'avais vu ce voyageur. Je lui répondis que oui, et que j'avais été frappé de sa force corporelle et de sa taille.

« Vous ne sauriez croire, me dit-il, combien elles lui avaient
» donné d'autorité en Égypte. Mais ce qui est plus extraordinaire
» encore, c'est la multitude des intrigues qu'il y avait établies. »

» En cherchant le Voyage de Belzoni, il me fit voir au frontispice son portrait gravé, mais dont le costume musulman, observa-t-il, changeait beaucoup la ressemblance. Il regretta qu'avec tant de moyens de pénétrer la vérité, Belzoni ne se piquât pas plus de la dire.

« Un des hommes que je désirais le plus voir, me dit-il, était
» Goëthe. C'est là un génie excentrique. » Et il témoigna une vive admiration pour ses divers ouvrages.

« Nous sommes, dit-il, en relation, sans nous être jamais serré

» la main ; mais je me propose bien de l'aller chercher quelque » jour à Weimar. »

» Voilà en grande partie, et autant que ma mémoire peut me les rappeler, les opinions et les jugemens qu'émit Byron dans les trop rapides momens que je passai près de lui. Je l'ai dit, c'est lui qui donnait du prix à ces riens, qui, détachés, peuvent n'avoir que peu d'intérêt, mais qui dans leur ensemble, avec la grâce qu'il y mettait, avec tous les soins d'une hospitalité charmante, en avaient un extrême. Certes, il n'est pas de grand homme qui ne perdît au fidèle tableau de sa conversation familière; il n'en est peut-être pas cependant qui, aussi bien que celle de Byron, répondît à l'attente qu'elle faisait naître.

» Il n'était pas exercé à parler le français, et il se servait avec moi de l'italien, qu'il prononçait comme s'il avait été sa langue naturelle. Le comte Giuliano avait la bonté d'interpréter au commencement les termes que je ne comprenais pas; mais la vivacité de Byron ne s'accommoda pas long-temps de cette gêne qui refroidissait la conversation; après avoir traduit lui-même quelques unes de ses expressions, il ne fit bientôt plus usage que du français avec moi, qui, soit par ses tournures, soit par son accent étranger, avait une force et une originalité nouvelles dans sa bouche. »

C'est de Gênes qu'est datée une lettre de lord Byron écrite à un autre Français M. B..., pour justifier le caractère de sir Walter Scott. Cette lettre fait également honneur aux deux poètes. Elle répond à une attaque qui n'intéressait pas moins l'amour-propre de Byron que celui de Walter Scott : mais lord Byron ne s'occupe que de la cause de son rival. Walter Scott venait aussi d'envoyer pour les Grecs une somme assez considérable; car malgré ses opinions politiques, malgré quelques actes publics de courtisanerie qui n'étaient qu'un sacrifice à la circonstance, Walter Scott aime aussi la liberté. On a trouvé froide son apologie de Byron après sa mort : cette apologie n'est point passionnée, mais elle n'est pas froide cependant : on doit savoir gré au baronet créé par George IV, à l'écrivain ministériel, d'avoir rendu justice aux beautés de *Don Juan*. Voici la lettre de lord Byron : nous avons transcrit aussi en son lieu l'apologie de Walter Scott.

Gênes, 19 mai 1823.

« Monsieur,

» A présent que je sais à qui je dois la mention flatteuse de » mon nom dans *Rome, Naples et Florence en* 1817, par M. de » Stendhal, il est juste que j'offre mes remerciemens (agréables » ou non, et pour ce qu'ils valent) à M. Beyle, avec qui j'eus » l'honneur de faire connaissance à Milan, en 1816. Vous m'a- » vez fait trop d'honneur par ce qu'il vous a plu de dire dans cet » ouvrage; mais ce qui m'a causé autant de plaisir que les » louanges mêmes que vous me donnez, c'est d'apprendre » enfin (par hasard) que j'en suis redevable à quelqu'un dont j'é- » tais réellement ambitieux d'obtenir l'estime. Tant de change- » mens ont eu lieu depuis cette époque dans le cercle de Milan, » que j'ose à peine en rappeler le souvenir... La mort, l'exil et » les prisons autrichiennes ont séparé ceux que nous aimions... » Le pauvre Pellico! j'espère que, dans sa solitude cruelle, la » Muse le console quelquefois... pour nous charmer encore » quelque jour, quand son poète sera rendu avec elle à la liberté.

« De vos ouvrages, je n'ai vu que *Rome*, les *Vies de Mozart* » *et d'Hayden* et la brochure sur *Racine et Shakspeare*. Je n'ai » pas eu encore la bonne fortune de trouver votre *Histoire de la* » *peinture*.

» Il y a, dans votre *brochure*, une partie de vos observations » sur lesquelles je me permettrai quelques remarques: c'est au » sujet de Walter Scott. Vous dites que *son caractère est* » *peu digne d'enthousiasme*, en même temps que vous men- » tionnez ses ouvrages comme ils méritent de l'être. Je connais » depuis long-temps Walter Scott, je le connais beaucoup, et je » l'ai vu dans des circonstances qui mettent en évidence *le vrai* » *caractère* de l'homme. Je puis donc vous certifier que son ca- » ractère est digne d'admiration, que de tous les homme il est le » plus *franc*, le plus *honorable*, le plus *aimable*. Quant à ses » opinions politiques, je n'ai rien à en dire: comme elles diffèrent » des miennes, il est difficile pour moi d'en parler; mais Scott » est *parfaitement sincère* dans ses opinions, et la sincérité peut » être humble, mais elle ne saurait être servile. Je vous prie donc » de corriger ou d'adoucir ce passage. Vous pourriez attribuer » peut-être ce zèle officieux de ma part à une fausse affectation de

» candeur, parce que je suis auteur moi-même; attribuez-le au » motif que vous voudrez, mais *croyez la vérité:* je dis que » Walter Scott est un aussi *excellent homme* qu'un homme peut » l'être, parce que je le sais par expérience.

» Si vous m'accordez l'honneur d'une réponse, veuillez bien » me l'adresser au plus tôt, parce qu'il est possible (quoique pas » encore décidé jusqu'à présent) que les circonstances me con- » duisent encore une fois en Grèce. Mon adresse, pour le mo- » ment, est à Gênes; et, si j'étais absent, on me ferait parvenir » votre lettre partout où je serais.

» Je vous prie de me croire, avec un souvenir très vif de notre » courte connaissance et l'espoir de la renouveler un jour,

» Votre très obligé et obéissant serviteur,

» *Signé* Noel Byron. »

Cette lettre date du 19 mai. Ce fut trois mois après que lord Byron fit en effet ses derniers adieux à Gênes et à l'Italie. Au commencement du mois d'août il s'embarqua à Livourne, sur l'*Hercule*, capitaine Scott, qu'il avait frété exprès à son usage, et accompagné de quelques amis, entre autres de Pietro Gamba, frère de cette chère Teresa, qu'il ne devait plus revoir.

On trouvera dans le dernier volume de la traduction de ses œuvres, un extrait des diverses relations publiées par ceux qui partagèrent ses travaux et ses périls dans la patrie des Hellènes; les ouvrages de P. Gamba, du colonel Stanhope, du capitaine Parry, etc., sont également curieux à consulter.

Lord Byron arriva à Céphalonie dans les premiers jours du mois d'août 1823. Curieux de voir le phénomène d'un volcan, il fit détourner son vaisseau de la route directe afin de s'approcher de l'île de Stromboli; mais il attendit vainement plusieurs heures; pour la première fois, dit-on, de mémoire d'homme, la lave resta assoupie pendant une nuit et un jour. Byron s'éloigna avec une sorte de dépit causé par ce caprice du volcan qu'il venait saluer avec son admiration de poète.

Lord Byron courut le danger d'un naufrage; mais enfin arrivé en vue de cette Grèce qu'il venait sauver, il resta long-temps incertain sur le lieu où il devait établir sa résidence; il craignait avant tout de paraître se livrer à une des factions qui menaçaient déjà de compromettre les premiers succès des Hellènes. Il se vit

flatté par toutes, et conserva assez heureusement son impartialité.

En dédommagement de ses travaux, de ses périls et de la généreuse distribution de tout ce qu'il possédait, il ne demandait que la liberté de la Grèce. Aussi fut-il accueilli partout avec un enthousiasme qu'aucun étranger n'a excité depuis, à l'exception de notre brave Fabvier. Il employa aussi son influence à adoucir les rigueurs de la guerre, en délivrant plusieurs prisonniers turcs qu'il renvoya à ses frais à Yushef Pacha. Enfin, on put admirer en lui toutes les vertus chevaleresques de ces preux dont il pouvait désormais se dire le descendant avec un juste orgueil. Rien ne put le lasser dans sa carrière de gloire, et son enthousiasme était d'autant plus remarquable, qu'il voyait les choses sans illusion, et s'exprimait franchement sur la cause qu'il était venu servir.

L'intérêt de cette cause exigea malheureusement qu'il établît son séjour à Missolonghi, dont le climat devint mortel pour lui. Quelques contrariétés contribuèrent aussi à miner sa santé. Nommé général de l'armée qui devait marcher contre Lépante, le retard de cette expédition l'affligea profondément. Il eut une attaque d'épilepsie qui acheva d'abattre ses forces. Cependant il se disposait à se rendre au congrès de Salone, où devaient se réunir tous les chefs des Hellènes; mais, le 9 avril, il fut atteint de la maladie qui devait terminer ses jours. Son vieux domestique Fletcher, qui l'avait vu naître, et qui reçut son dernier soupir, a écrit de sa main le naïf récit de ses souffrances et de sa mort. Il expira en prononçant les noms chéris de sa sœur et de sa fille, le 19 avril 1824.

FUNÉRAILLES DE LORD BYRON

EN ANGLETERRE.

Lord Byron avait désormais deux patries, celle où il était né, mais dont il s'était privé par un exil volontaire; celle où il était allé mourir martyr de l'indépendance de cette patrie adoptive. La Grèce disputa à l'Angleterre les restes de son nouveau Tyrtée *, pour les déposer auprès de ceux de Botzaris. Mais les Anglais qui ont dépouillé Athènes des ruines de ses tombes antiques, lui ont ravi aussi le cercueil de celui qui en avait évoqué les illustres mânes au nom de la gloire et de la liberté! Ils avaient du moins pour eux des vers où Byron exprime en effet le désir de laisser ses cendres à sa terre natale.

De stériles honneurs attendaient ses cendres sur le rivage d'Albion! les exécuteurs testamentaires du poète, MM. Hobhouse et Honson, vinrent les recevoir, et un cortége respectueux les accompagna jusqu'à sa dernière demeure. Hélas! on ne vit point dans ce cortége son épouse inexorable, ni cette jeune Ada, « fille chérie de son cœur. »

En l'absence de l'épouse légitime, un singulier hasard fit assister en quelque sorte au convoi funèbre une des femmes dont

* Les tyrans de l'Irlande n'ont vu que des *ilotes* dans la Grèce moderne. Si du moins ils ne vantaient pas leur philantropie! Rien ne déshonore le caractère anglais comme la politique hypocrite du cabinet de Saint-James envers la cause grecque:

Interrogez Parga sur la foi britannique!

dit un poète qui, après avoir vainement, comme lord Byron, invoqué les rois de la chrétienté en faveur des enfans d'Homère, s'écrie, en parlant aux Grecs dans une de ses épîtres brillantes de verve et de raison:

Si des fils d'Albion, secondant vos efforts,
Sont venus vous porter leur sang et leurs trésors,
La gloire de leur mort n'absout pas l'Angleterre:
Et si du fier Byron la voix perçait la terre,
Ses accens indignés s'uniraient à ma voix
Pour repousser la main que vous tendent ses rois.

Épîtres de M. Viennet.

l'amour adultère avait contribué à la célébrité de Byron. Nous avons nommé quelquefois lady Caroline Lamb, qui avait abandonné son mari pour le poète, et qui, abandonnée à son tour, croyait avoir cessé de l'aimer, parce qu'elle l'avait rendu le héros d'un roman satirique écrit sous la dictée de son dépit.

Lady Caroline, retirée dans son château de Brocket-Hall, y recevait quelquefois M. Lamb, ramené auprès d'elle par un indulgent oubli du passé. La nouvelle de la mort de lord Byron à Missolonghi avait même fait, en apparence, peu d'impression sur celle qui lui sacrifia jadis sa réputation et le bonheur domestique. Un jour que M. Lamb et lady Caroline se promenaient à cheval sur la route de Nottingham, leurs chevaux s'arrêtent en apercevant devant eux un long cortége noir. Des constables et des hérauts d'armes ouvraient la marche; puis venait un coursier de parade, richement caparaçonné en velours noir brodé d'or, conduit par deux pages, et monté par un cavalier qui soutenait une couronne de pair d'Angleterre sur un coussin cramoisi. Immédiatement après roulait lentement un char attelé de six chevaux, couvert de tentures de deuil, et contenant une urne sépulcrale. La marche était fermée par d'autres voitures funèbres, et des cavaliers, la tête baissée, l'air recueilli. C'était le convoi qui transportait à Newstead-Abbey les cendres de lord Byron. M. Lamb et lady Caroline s'étaient rangés de côté pour laisser défiler ce lugubre cortége. Lady Caroline, immobile, pâle et glacée, ne reconnut que trop les écussons du poète, et cette devise qu'elle avait si souvent approchée de ses lèvres sur le cachet de ses lettres. Elle fut ramenée mourante à Brocket-Hall, et une maladie longue et sérieuse succéda à cette scène de douleur. Pendant cette maladie, un délire presque continuel avait inspiré à lady Caroline les paroles les plus étranges : la santé du corps lui revint seule, mais sa raison était restée avec ses songes. Cependant elle s'aperçut elle-même, dans quelques momens plus calmes, du désordre de ses idées. Ses souvenirs étaient si funestes, qu'elle s'exagérait encore tout ce qu'ils pouvaient avoir prêté d'extravagance à son langage dans les heures de son délire. Elle repoussa les soins de son mari, et lui déclara qu'elle ne pourrait plus le revoir qu'à de longs intervalles. « Je vous trompais, lui dit-elle, je n'ai jamais cessé de l'*aimer*, mais maintenant je serais doublement coupable de vous rendre témoin de la

préférence que je donne sur vous à une ombre. Oui, je l'aime encore mort comme vivant : je le vois, je lui parle, il habite ce château; éloignez-le, ou laissez-moi seule avec lui. » M. Lamb respecta ces regrets d'une passion criminelle sans doute, mais associée désormais à une folie qui ne méritait plus que la pitié. Il venait chaque mois saluer son épouse et retournait le même jour à Londres! il lui écrivait en son absence et entrait dans toutes ses idées. La mort seule termina le délire de lady Caroline. On assure cependant que ses derniers instans furent plus calmes. N'était-ce pas chez elle l'effet du pressentiment qu'elle devait avoir de son prochain départ pour ce monde de fantômes où, depuis la mort de Byron, elle vivait déjà, par l'imagination, avec celui qu'elle avait trop aimé *.

Cependant le convoi de Byron avait continué sa route jusqu'à Hucknell, dans le comté de Nottingham, où est le caveau funéraire des Byrons. Les dépouilles mortelles du poète y sont déposées près de celles de sa mère, conformément au désir exprimé dans un de ses premiers poèmes. Un monument, sans doute, lui sera érigé un jour à Westminster-Abbey, parmi ceux des grands hommes de l'Angleterre; mais a-t-on eu tort de respecter le vœu de sa muse en l'ensevelissant auprès de celle qui lui donna le jour? S'il y a quelque chose de vrai dans le langage des inscriptions tumulaires (et qui n'aime à se flatter d'une superstitieuse espérance en pensant à ce rendez-vous du tombeau, où nous rejoindrons ceux qui nous furent chers dans la vie!), si le repos est plus doux quelque part, plus doux que dans le plus glorieux mausolée, n'est-ce pas là où le fils est enseveli auprès de la mère qui veilla sur le berceau de son premier sommeil?

A. P.

* Je tiens ces détails sur lady Caroline Lamb d'un ami particulier de son mari : ils se retrouvent dans des *Mémoires* où il est beaucoup plus longuement question d'elle, et dont l'éditeur m'avait demandé quelques notes sur sa mort.

HEURES DE LOISIR.

Μῆτ' ἄρ με μαλ αἶνεε, μήτε τι νειχει.
HOMÈRE, *Il.*, liv. x.

He whistled as he went for want of thought.
« Il sifflait en marchant et ne pensait à rien. »
DRYDEN.

Hours of idleness.

AU TRÈS HONORABLE

FRÉDÉRIC, COMTE DE CARLISLE,

CHEVALIER DE LA JARRETIÈRE,

CES POÈMES SONT DÉDIÉS

PAR SON OBLIGÉ PUPILLE ET AFFECTIONNÉ PARENT,

L'AUTEUR.

AVIS DU TRADUCTEUR.

Sous le titre de *Hours of idleness* sont compris les premiers poèmes publiés par lord Byron. Il est difficile peut-être de rendre exactement en français le mot d'*idleness*, qui signifie dans l'idée du poète l'état d'un homme qui n'a rien à faire, et qui n'est pas précisément *oisif*, puisqu'il compose des vers. Il faut donc prendre le mot *loisir* dans le sens de *temps où l'on n'a rien à faire :* ou si l'on traduisait *idleness* par *oisiveté*, il faudrait sous-entendre l'épithète la plus favorable. L'important est de révéler au lecteur l'intention du poète, qui voulait exprimer, peut-être avec une arrière-pensée d'orgueil aristocratique, que la poésie n'était pour lui ni une occupation ni un travail. A. P.

HEURES DE LOISIR.

VERS

COMPOSÉS EN QUITTANT NEWSTEAD-ABBEY.

1803 *.

> Pourquoi bâtir ce château ! fils des jours à l'aile rapide ! tu regardes aujourd'hui du faîte de ta tour : encore quelques années, et le souffle du désert survient ; il remplit de ses sifflemens ta cour solitaire.
>
> OSSIAN.

Le vent siffle, Newstead, à travers tes créneaux ! demeure de mes pères, tu n'es plus qu'une ruine : dans tes jardins jadis si rians, la ciguë et le chardon étouffent la rose qui embaumait tes allées sablées.

De ces barons couverts de cottes-de-mailles, qui, fiers de leur valeur, conduisaient leurs vassaux d'Europe aux plaines de la Palestine, il ne reste que les écussons et les boucliers, tristes trophées dont chaque souffle de l'ouragan fait gémir le fer rongé de rouille.

Le vieux Robert ne fait plus vibrer les cordes de sa harpe pour enflammer les cœurs du noble enthousiasme de la gloire ; Jean d'Horistan [1] repose près des tours d'Ascalon, et la mort a paralysé la main de son ménestrel.

Paul et Hubert dorment aussi dans la vallée de Cressy ; ils périrent pour le roi Édouard et l'Angleterre. O mes ancêtres ! les larmes de votre pays vous honorent : ses annales disent encore avec quel courage vous avez couru aux batailles et au trépas.

* Cette date nous révèle que ces vers furent composés par Byron à l'âge de quinze ans. A. P.

A Marston[2], combattant avec Rupert[3] contre des sujets traîtres, quatre frères teignirent de leur sang la froide plaine, défenseurs des droits de leur roi, jusqu'à ce que leur mort scellât leur dévouement à la monarchie.

Ombres des héros, salut! votre descendant vous dit adieu en quittant la résidence de ses ancêtres! Sur la terre étrangère comme sur le sol natal, il n'oubliera ni votre nom ni votre gloire, afin de puiser un nouveau courage dans ce souvenir.

Une larme mélancolique mouille ses yeux; mais c'est la nature et non la crainte qui excite sa tristesse : il s'éloigne; mais partout, fidèle à son émulation d'honneur, il gardera la mémoire du renom de ses ancêtres.

Ce renom, ces souvenirs lui seront toujours chers; il jure de ne pas faire rougir votre gloire : il vivra comme vous, ou il mourra comme vous; puisse-t-il mêler sa cendre à la vôtre!

NOTES.

[1] Horistan Castle, — dans le Derbyshire, ancienne résidence de la famille Byron.

[2] La fameuse bataille de Marston Moor, fatale aux adhérens de Charles Ier.

[3] Fils de l'électeur palatin, et parent de Charles Ier; il commanda la flotte sous Charles II.

ÉPITAPHE POUR UN AMI.

Αστηρ πρὶν μεν ελαμπες ενι ζωοισιν εωος.
LAERTIUS.

Ami à jamais cher à nos cœurs! que de larmes stériles ont arrosé ton cercueil honoré! que de soupirs répondirent à ton dernier soupir pendant que tu luttais encore dans les angoisses de l'agonie! Si les larmes pouvaient retarder la

sentence tyrannique du trépas; si les soupirs pouvaient écarter le coup de son dard inexorable*; si la jeunesse et la vertu pouvaient obtenir un court délai, ou la beauté charmer ce spectre odieux, et le distraire de sa proie, tu vivrais encore pour consoler ma douleur, pour être la gloire de ton ami, pour faire son bonheur. Si ton âme erre près des lieux où tes cendres se refroidissent, tu peux découvrir dans mon cœur un deuil trop profond pour être exprimé par l'art du sculpteur. Aucun marbre n'indique la couche de ton dernier sommeil, mais des statues vivantes y versent des larmes. Le simulacre de l'affliction ne s'incline pas sur ta tombe; l'affliction elle-même y déplore ta perte prématurée. Quoique ton père se désole de se voir privé en toi de l'espoir de sa race, le chagrin d'un père ne peut égaler le mien! Un fils tel que toi manquera à sa dernière heure; mais d'autres fils le consoleront. Hélas! qui te remplacera dans mon cœur? quelle amitié nouvelle en effacera ton image? Aucune. Les larmes d'un père tariront; le temps adoucira les regrets d'un frère; la consolation sera connue de tous, excepté de l'ami condamné à gémir seul. 1803.

FRAGMENT.

Quand la voix de mes pères, du haut de leur palais aérien, appellera mon âme, mon âme heureuse d'être invitée à se réunir à eux; lorsque porté sur la brise je prendrai l'essor, ou qu'enveloppé de vapeurs, je descendrai le flanc de la montagne : oh! puisse mon ombre ne pas apercevoir d'urne sculptée au lieu où ma poussière sera rendue à la terre; qu'aucune inscription, aucune louange ne surcharge la

* Dans la poésie comme dans les arts, la *Mort anglaise* est armée non d'une faux classique, mais, conformément à l'Écriture, d'une flèche, d'un dard ou d'un aiguillon. On sait que saint Paul s'écriait : « O mort! où est ton aiguillon

A. P.

pierre : mon nom seul fera mon épitaphe : si ce nom ne couronne ma cendre d'aucune gloire, qu'aucun autre honneur ne soit le prix de mes actions ; que ce nom, ce nom seul, désigne mon monument, illustré par ce nom ou avec ce nom oublié. 1803.

LA LARME.

O lacrymarum fons, tenero sacros
Ducentium ortus ex animo ; quater
Felix, in imo qui scatentem
Pectore te, pia nympha, sensit.
GRAY.

Quand l'amitié ou l'amour éveillent notre sympathie ; lorsque la sincérité devrait éclater dans le regard, les lèvres peuvent tromper en formant la fossette d'un sourire, mais la preuve de notre émotion est une larme.

Trop souvent un sourire n'est qu'une ruse de l'hypocrite, pour masquer la haine ou la crainte ; je préfère un doux soupir, lorsque les yeux, expression de l'âme, sont un moment obscurcis par une larme.

L'ardeur de la charité chez les mortels distingue l'homme des barbares : mais là où la compassion appelle cette vertu, elle montre son attendrissement dans une larme.

L'homme forcé de mettre à la voile avec le souffle du vent pour traverser les vagues atlantiques, se penche sur l'abîme, qui peut-être sera bientôt son tombeau, et laisse tomber une larme.

Le soldat brave la mort pour un laurier imaginaire dans la chevaleresque carrière de la gloire ; mais il relève son ennemi lorsqu'il est terrassé dans la bataille, et mouille chacune de ses blessures — d'une larme.

Si, plein d'un orgueil qui fait battre son cœur, il revient auprès de sa fiancée, renonçant au glaive teint de sang, tous ses travaux sont récompensés, lorsqu'embrassant sa bien-aimée il pose ses lèvres sur ses yeux où brille — une larme.

Doux séjour de ma jeunesse, rendez-vous de l'amitié et de la franchise, où l'amour faisait fuir devant lui les années rapides! je te quittai avec tristesse, et je tournai la tête; mais je pus à peine apercevoir le clocher — à travers une larme.

Quoique je ne puisse plus répéter mes sermens à ma Marie, ma Marie! si chère jadis à mon amour, — à l'ombre de ses berceaux favoris, je me souviens du temps où elle répondait à ces sermens — par une larme.

Possédée par un autre, puisse-t-elle vivre toujours heureuse; mon cœur doit à jamais révérer son nom! Je renonce avec un soupir à ce bien que j'avais cru à moi, et je lui pardonne mon faux espoir — avec une larme.

O vous, amis de mon cœur, avant que je vous quitte, s'il est une espérance qui m'est chère encore, c'est que nous nous reverrons dans cet asile champêtre; et puissions-nous nous y revoir comme nous nous quittons — avec une larme.

Quand mon âme prendra son essor pour les régions de l'éternelle nuit, et que mon corps sera immobile dans son cercueil, si vous passez près de la tombe où reposeront mes restes, ah! mouillez mes cendres — d'une larme.

Je ne veux point de marbre, splendide monument de deuil que les enfans de la vanité réclament: aucune gloire mensongère ne prêtera ses emblèmes à mon nom. Tout ce que je demande, tout ce que je désire, c'est une larme.

1806.

POST-SCRIPTUM.

Cette pièce très inégale fut une des plus amèrement critiquées par l'article de la Revue d'Édimbourg; elle aurait pu obtenir grâce au moins en faveur de la sensibilité qu'elle exprime, et qui n'est ni sans grâce ni sans poésie. Le critique lui opposa la pièce de Samuel Rogers sur le même sujet, ou plutôt avec le même titre. Il y a cependant dans les stances de Rogers une singulière affectation, rappelant ce cliquetis de mots et cette pompe d'images qui déparent quelques unes des mélodies de Thomas Moore, où l'on peut dire que la pensée elle-même est quintessenciée :

SUR UNE LARME.

« Oh! si l'art magique du chimiste pouvait cristalliser ce trésor sacré! il brillerait long-temps près de mon cœur, source secrète de douce rêverie. »

Voilà une larme dont M. Rogers voudrait faire un diamant pour le monter en épingle! La seconde stance prouve que c'est là sa pensée :

The little brilliant, etc.

« Ce petit brillant, avant de tomber, a emprunté son lustre à l'œil de Chloë; puis, tremblant, il a quitté sa cellule de corail, — source de sensibilité. »

La cellule de corail, c'est la membrane conjonctive, etc.: mais la pièce est courte; nous allons la donner en entier, y compris la dernière stance où nous verrons que Newton n'avait besoin que de voir pleurer Chloë pour deviner le système du monde.

« Douce goutte d'une lumière pure et de la substance des perles, dans toi brillent les rayons de la vertu, plus calme et plus limpide, plus douce et plus brillante qu'aucune pierre précieuse qui enrichit la mine.

» Douce consolatrice de l'âme! qui viens toujours à notre

secours, lorsque nous éprouvons les pénibles attentes de l'amour ou de la pitié, de la joie ou du chagrin!

» Sujet favori du sage et du poète, dans tous les climats, dans tous les âges, tu charmes les rêveries de la folie comme les travaux philosophiques de la raison.

» Cette même loi *, qui moule une larme et la fait tomber de sa source, cette loi conserve la forme sphérique de la terre, et guide les planètes dans leur cours. »

PROLOGUE DE CIRCONSTANCE,

Prononcé, avant la représentation de *la Roue de la Fortune* **, à un théâtre d'amateurs.

Puisque la civilisation raffinée du siècle a expulsé la raillerie immorale du théâtre; puisque le goût a maintenant banni l'esprit licencieux qui imprimait un cachet honteux sur tout ce qu'écrivait un auteur; puisque nous cherchons désormais à plaire par des scènes plus décentes, et n'osons plus faire rougir les joues de la beauté : ah! puisse la muse modeste obtenir quelque indulgence, sinon des applaudissemens; mais ce n'est pas pour elle seule que nous demandons des égards : les acteurs sentent aussi toute leur faiblesse. Ce soir, vous n'allez pas voir de ces Roscius, vieillis dans tous les secrets de l'action scénique. Ni Cooke, ni Kemble ne vont vous saluer ***, ce n'est point Siddons qui fera couler vos larmes; vous venez assister au début de jeunes acteurs qui en sont encore à leurs premiers pas sur le théâtre. Nous sommes semblables à des oiseaux qui osent essayer de voler à peine sortis de leur coquille; ne leur coupez pas les ailes avant qu'ils aient pu prendre leur essor.

* La loi de la gravitation. (*Note de M. Rogers.*)

** De Richard Cumberland. A. P.

*** Un acteur anglais salue toujours le public en entrant en scène. A. P.

Si nous tombons dans cette première tentative, nous ne pouvons plus, hélas! nous relever. Ce n'est pas seulement un débutant timide qui, trahi par la peur, espère et redoute presque vos applaudissemens; tous nos comédiens partagent ce sentiment d'inquiétude et attendent la même crise dans leur destinée. Aucun intérêt, du moins, ne peut retarder nos progrès; vos généreux applaudissemens seront notre seule récompense, pour laquelle chaque héros fera tous ses efforts, et chaque héroïne tremblera devant ses juges; mais celles-ci, du moins, trouveront en vous des protecteurs. Qui pourrait se montrer sévère envers le beau sexe? quand la jeunesse et la beauté servent de bouclier, le censeur le plus rigide doit s'adoucir. Enfin, si tous nos faibles efforts étaient inutiles, qu'un peu de clémence nous reste dans vos cœurs : si vous ne pouvez applaudir, vous pouvez du moins nous pardonner.

SUR LA MORT DE FOX.

L'impromptu anti-libéral qu'on va lire parut dans un journal du matin :

« Fox meurt : nos ennemis ont tous porté le deuil :
Quand Pitt mourut, sa perte excita leur sourire :
D'après ces sentimens, la raison doit nous dire
Duquel des deux il faut honorer le cercueil. »

RÉPONSE

DE LORD BYRON AU QUATRAIN PRÉCÉDENT.

Oh! vipère de faction, dont la dent venimeuse voudrait déchirer encore les morts, en pervertissant la vérité; quoi! parce que « nos ennemis » déplorent avec un sentiment généreux la perte d'un citoyen vertueux et grand, des lâches essaieront de ternir un nom qui mérite une éternelle gloire? Lorsque Pitt expira à l'apogée de sa puissance, quoique les

revers eussent obscurci sa dernière heure, la Pitié étendit devant lui ses ailes bienfaisantes; car de nobles cœurs ne font point la guerre aux morts. Ses amis, en larmes, firent entendre l'hymne de deuil; toutes ses erreurs s'éteignirent avec lui dans la tombe. Il s'affaissa comme un Atlas, sous le poids des soins que nécessitaient les périls et les troubles de l'État; mais alors un Hercule, Fox, parut, et releva pour un temps l'édifice ébranlé. Il vient de tomber aussi, celui qui avait réparé la perte de la Grande-Bretagne. Avec lui ont péri nos espérances renaissantes : ce n'est pas seulement un grand peuple qui honore son urne, toutes les nations de l'Europe portent le deuil. Oui, que la raison, que la vérité expliquent ce deuil général, et donnent la palme à celui que désigne la justice! que la calomnie cesse de l'attaquer ou de tendre son voile sombre autour de notre homme d'État! Fox, sur le cercueil de qui un monde entier gémit, dont les cendres honorées reposent sous un monument de marbre, sur qui enfin des peuples en guerre avec la Grande-Bretagne, répandent des larmes, tandis que tous, amis et ennemis, reconnaissent ses talens; Fox brillera dans les annales de sa patrie, et ne cèdera pas même à Pitt cette palme due au patriote, que l'envie, se servant du masque de la franchise, a osé réclamer pour Pitt, et pour Pitt seul.

STANCES POUR UNE DAME,

EN LUI ENVOYANT LES POÈMES DU CAMOENS.

Peut-être, beauté chérie, apprécieras-tu en ma faveur ce gage d'une tendre estime : ces vers célèbrent les rêves enchanteurs de l'amour; c'est un sujet que nous ne pouvons jamais mépriser.

Qui le blâme, en effet, si ce n'est le sot envieux, la vieille fille désappointée, ou l'élève d'une école de prudes, condamnée à languir dans son ennui solitaire.

Lis donc, beauté qui m'es chère, lis avec émotion, car tu ne seras ni l'une ni l'autre; je ne t'implorerai pas vainement, tu auras compassion des peines du poète.

Camoëns fut un poète véritable, et son amour n'était point une flamme feinte. Puisse l'amour être ta récompense, comme il fut la sienne; mais que vos destins ne soient pas les mêmes *!

A M***.

Ah! si ces yeux, au lieu du feu dont ils étincellent, exprimaient une affection non moins séduisante, mais plus douce, ils pourraient allumer un désir moins vif, mais un amour, un amour supérieur à celui des mortels serait ton partage.

Tu es si belle, et douée de tant de charmes, que, malgré le regard fatal de tes yeux, nous sommes forcés de t'admirer, mais avec désespoir. Ce regard enchanteur nous défend l'estime.

Quand la nature t'eut créée, elle te vit si belle et si parfaite, qu'elle craignit que, trop divine pour la terre, tu ne fusses réclamée par les cieux.

Pour conserver son plus cher ouvrage, et de peur que les anges ne vinssent le lui disputer, elle plaça un éclair secret dans ces yeux naguère célestes.

Quand ces yeux étincellent de tout leur éclat, ils pourraient effrayer l'ange le plus hardi. Il n'en est aucun que ta beauté ne doive enchanter; mais qui oserait braver ton regard de feu?

On dit que la chevelure de Bérénice, changée en étoile,

* Lord Byron fait allusion aux malheureuses amours de Camoëns avec Ataydc.

A. P.

décore la voûte du ciel; mais les astres ne t'y admettraient pas, tant tu éclipserais les sept planètes.

Si tes yeux étaient donnés à une planète, les planètes rivales paraîtraient à peine à son côté : les soleils eux-mêmes, dont le cours est fixé, ne jetteraient plus qu'une pâle lueur dans leurs sphères.

A LA FEMME.

Femme! l'expérience aurait pu me dire que tous ceux qui te voient doivent t'aimer; l'expérience aurait dû m'apprendre plus sûrement encore que tes plus belles promesses ne sont rien : mais quand je te vois m'approcher avec tous tes charmes, j'oublie tout, excepté de t'adorer.

O souvenir! bonheur si doux, lorsqu'il est uni à l'espérance de l'avenir et à la possession du présent; mais combien tu es maudit des amans quand l'espérance a fui et que la passion n'est plus! Femme, belle et tendre, mais trompeuse, que les jeunes amans sont empressés à croire! comme le cœur bat, lorsque nous voyons pour la première fois ces yeux si doux par leur céleste azur, ou si brillans lorsque leur feu s'échappe d'une noire prunelle, et si séduisans quand ils sont protégés par un élégant sourcil! Comme nous aimons à croire à tous ses sermens; quel plaisir d'écouter des lèvres charmantes murmurer la vérité qui nous plaît! Nous croyons follement que cela durera toujours, mais un jour se passe, et tout est changé. Cette sentence ne sera jamais fausse : « Femme, tes sermens sont tracés sur le sable *. »

* C'est la traduction presque littérale d'un proverbe espagnol. A. P.

A M. S. G.

Quand je rêve que vous m'aimez, vous me pardonnez sans doute, et votre colère ne s'étend pas jusque sur le sommeil; car votre amour ne peut exister qu'en visions : je m'éveille, il ne me reste plus qu'à pleurer.

O toi, Morphée, hâte-toi de clore mes paupières, répands sur moi ta douce langueur; le rêve de cette nuit ressemble à celui de la dernière; — quels transports célestes vont me ravir!

On dit que le sommeil est le frère de la mort, et lui sert d'emblème : ah! qu'il me tarde de rendre le dernier soupir, si mes rêves sont un avant-goût du ciel!

Mais ne fronce pas le sourcil, beauté si douce, et ne m'envie pas d'être heureux dans mon sommeil. Si je suis coupable en rêve, je le paie bien en étant condamné à voir le bonheur sans pouvoir l'atteindre.

Quoique dans mes songes peut-être je te voie me sourire, oh! ne crois pas que le châtiment ne suive pas le sommeil; quand ces visions délicieuses charment mes nuits, le réveil seul est un supplice suffisant.

STANCES.

Lorsque j'errais, jeune montagnard, sur la sombre bruyère, gravissant ta cime escarpée, neigeux Morven [1], pour contempler le torrent qui grondait comme un tonnerre, ou les vapeurs de la tempête s'amoncelant à mes pieds [2]; étranger à la science, ignorant la crainte, et sauvage comme les rochers où grandissait mon enfance, je ne nourrissais dans mon sein qu'un sentiment bien cher : ai-je

besoin de dire, ô ma douce Marie, qu'il était tout en vous!

Ce ne pouvait être l'amour, car je n'en connaissais pas le nom; quelle passion peut habiter dans le cœur d'un enfant? et cependant j'éprouve encore la même émotion que j'éprouvais, enfant, dans ces déserts hérissés de rochers. Une seule image, une seule restait gravée dans mon cœur; j'aimais ces froides régions, je ne soupirais point pour en connaître d'autres; j'avais peu de besoins, car tous mes désirs étaient comblés : pures étaient toutes mes pensées, car mon âme était toute en vous.

Je me levais avec l'aurore; et, n'ayant d'autre guide que mon chien, je bondissais de montagne en montagne; j'opposais mon sein [3] aux vagues impétueuses de la Dee [4], et j'écoutais au loin le chant du montagnard : le soir, étendu sur ma couche paisible de bruyère, mes rêves, ô Marie, n'offraient à ma vue que ton image, et j'élevais au ciel les vœux d'une dévotion ardente, car ma première prière était une bénédiction sur vous.

J'ai abandonné ma froide patrie, et mes songes se sont dissipés : les montagnes se sont évanouies; ma jeunesse n'est plus : le dernier de ma race, je dois me flétrir seul, et n'avoir d'autre bonheur que le souvenir des jours perdus dans le passé. Ah! la fortune m'a donné des honneurs; mais elle a rempli ma vie d'amertume : combien m'étaient plus chères les scènes de mon enfance! Quoique mes espérances aient été déçues, elles ne sont pas oubliées; quoique mon cœur soit froid, il s'arrête encore auprès de vous.

Quand je vois quelque noire montagne élancer sa crête vers les cieux, je songe aux rochers qui forment le diadème de Colbleen [5]; quand je vois l'azur si doux de deux yeux qui expriment l'amour, je pense à ces yeux qui enchantaient pour moi ces sauvages contrées : lorsque par hasard je vois ondoyer les boucles légères d'une chevelure qui ressemble

un peu aux blonds cheveux de Marie, je pense à l'or de ces boucles flottantes et si belles qui n'appartenaient qu'à vous.

Cependant le jour peut venir où les montagnes s'élèveront encore une fois à ma vue, couvertes de leurs manteaux de neige; mais quand elles s'élèveront ainsi toujours les mêmes, Marie sera-t-elle là pour me recevoir? — Oh, non! Adieu donc, ô montagne où s'écoula mon enfance; et toi douce rivière de la Dee, adieu à tes eaux: aucun toit dans la forêt n'abritera ma tête. Ah! Marie, dans quelle demeure pourrais-je y habiter sans vous *?

* Ces stances rappellent le sentiment qui a dicté à M. le vicomte de Chateaubriand la romance si connue du montagnard, qu'on trouve dans *le Dernier des Abencerrages*.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance, etc.
. . . . . .
Oh! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne!
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine.
Mon pays sera mes amours,
Toujours.

NOTES.

[1] Morven, haute montagne de l'Aberdeenshire: *Gourmal of snow* (*neigeux Gourmal*) est une expression fréquente dans Ossian. A. P.

[2] Cela ne semblera pas extraordinaire à ceux qui ont vécu dans les montagnes. Il n'est pas rare, en atteignant le sommet du Ben-Nevis et du Ben-Bourd, etc., d'apercevoir, entre soi et la vallée, des nuages qui se fondent en pluie, et qui sont quelquefois accompagnés de tonnerre et d'éclairs, tandis que le spectateur peut littéralement contempler l'orage qui éclate à ses pieds, en restant à l'abri de ses effets.

[3] *Breasting the lofty surge.* SHAKSPEARE.

[4] La Dee est une belle rivière qui prend sa source près de Mar-Lodge, et se perd dans la mer à New-Aberdeen. A. P.

[5] Colbleen est une montagne à l'extrémité des highlands d'Écosse, non loin des ruines de Dee-Castle.

A ***.

Oh, oui! j'avoue que nous étions chers l'un à l'autre: les amitiés de l'enfance, quoique légères, sont sincères: l'attachement que tu éprouvais était celui d'un frère; mon attachement pour toi n'était pas moindre.

Mais l'Amitié renonce à ces douces lois, et l'affection qui compte des années, expire en un moment; semblable à l'amour, l'Amitié a aussi des ailes, mais elle ne brûle pas comme l'amour d'un feu que rien ne peut calmer.

Bien souvent nous avons erré ensemble dans les alentours d'Ida, et heureuses étaient les scènes de notre jeunesse: combien le temps est serein au printemps de notre vie! mais les sombres tempêtes de l'hiver vont maintenant commencer.

La mémoire cessant de s'unir à l'affection, ne retracera plus les plaisirs accoutumés de notre enfance. Quand l'orgueil cuirasse le sein, le cœur ne cède plus, et ce qui serait justice ne semble plus que honte.

Cependant, cher S..., car je dois encore t'estimer, et je n'aime pas à adresser des reproches au petit nombre de ceux que j'aime; le hasard qui t'a perdu peut un jour racheter tes torts, et le repentir sceller les sermens que tu prononças.

Je ne me plaindrai pas, et quoique ton affection soit refroidie, aucun ressentiment ne survivra dans mon cœur; il se calme en faisant la simple réflexion que nous pouvons avoir tous deux tort, et que nous devons nous pardonner mutuellement.

Tu savais que mon âme, mon cœur, mon existence, si

un danger les demandait, seraient encore à toi : tu savais qu'incapable d'être changé par le temps et la distance, je n'étais dévoué qu'à l'amour et à l'amitié.

Tu savais... mais loin de moi ce vain retour sur le passé qui ne saurait plaire à une affection éteinte : un jour, mais trop tard, tu pourras encore retrouver ces tendres souvenirs, et soupirer sur la perte de celui qui fut jadis ton ami.

Pour aujourd'hui, nous nous séparons... j'espère que ce n'est pas pour toujours ; tu me seras rendu enfin par les années et tes regrets ; pour oublier alors notre froideur... je ne demanderai d'autre dédommagement que quelques jours comme ceux qui appartiennent au passé.

A MARIE,

EN RECEVANT SON PORTRAIT.

Cette faible image de tes charmes, quoiqu'elle soit aussi ressemblante que l'art pouvait la faire, bannit la crainte de mon cœur constant, réveille mes espérances, et me rend à la vie.

Je peux retrouver ici les boucles dorées qui flottent autour de ton front de neige, ce visage dont la beauté elle-même a dessiné les traits, ces lèvres qui ont fait de moi un esclave de la beauté.

Ici je retrouve... hélas non ! ces yeux, dont l'azur nage dans un feu liquide, défieraient tout l'art du peintre, et le forceraient à renoncer à son imitation.

Je retrouve bien leur céleste couleur ; mais où est le doux rayon qui les animait ? où est ce rayon étincelant qui semblait se jouer dans l'azur comme la lune sur l'Océan ?

Douce copie !... qui m'es cent fois plus chère, sans vie

et insensible comme tu es, que ne le pourraient être toutes les beautés vivantes, excepté celle qui t'a placé près de mon cœur.

Elle l'y plaça, avec tristesse, avec la vaine crainte que le temps pourrait ébranler mon âme inconstante, ignorant que son image suffisait pour retenir et enchaîner toutes les facultés de mon être.

Pendant des heures, pendant des années elle me charmera; dans les momens de sombre inquiétude, elle relèvera mes espérances: elle sera présente à la dernière lutte de ma vie, et sur elle s'arrêtera avec amour mon dernier regard.

DAMÆTAS.

Enfant d'après la loi [1], adolescent par son âge, esclave par son âme de tous les désirs du vice, privé de tout sentiment de honte et de vertu, adepte dans l'art de mentir, démon par la ruse; habile en hypocrisie, lorsqu'il n'est encore qu'un enfant, léger et capricieux comme le vent dans tous ses goûts: la femme étant sa dupe, son ami imprudent un instrument; déjà vieux dans le monde quoiqu'à peine échappé de l'école, tel est Damætas qui a parcouru tous les sentiers du vice, et atteint le but, lorsque les autres entrent à peine dans la carrière. La lutte des passions ne cesse d'agiter son âme, et lui fait épuiser jusqu'à la lie la coupe du plaisir; mais, blasé par le vice, il brise sa chaîne, et ce qui faisait hier son bonheur, semble devenir son poison.

NOTE.

[1] D'après les lois, tout mineur est réputé enfant.

A MARION.

Marion, pourquoi ce front pensif? pourquoi ce dégoût de la vie? bannis cet air de mécontentement, un regard chagrin va mal à celle qui est si jolie! Ce n'est pas l'amour qui trouble ton repos, l'amour est étranger à ton cœur; l'amour se montre dans les fossettes d'un sourire, ou il verse des larmes timides, ou bien encore il baisse ses paupières languissantes; mais il évite les regards sombres et glacés. Reprends donc ton regard animé, quelques uns t'aimeront, tous t'admireront: mais, par cet aspect froid, tu nous fais éprouver à tous une froide indifférence. Veux-tu séduire des cœurs, souris ou du moins feins de sourire. Des yeux tels que les tiens ne furent jamais faits pour cacher leurs prunelles par une sombre retenue; en dépit de toi-même, tu conviendras qu'ils laissent encore échapper des rayons rebelles. Tes lèvres... Mais, ici, ma Muse modeste me refuse chastement son aide; elle rougit, salue, et fronce le sourcil... en un mot, craignant que ce sujet ne me jette dans un accès de folie, elle s'éloigne et vole pour chercher la raison et la prudence, qu'elle ramène bien à propos. Tout ce que je dirai (car il ne s'agit pas ici de ce que je pense), tout ce que je dirai, c'est que ces lèvres si charmantes furent faites pour quelque chose de mieux que l'expression du dédain. Dépouillé de tout compliment flatteur, un tel avis est du moins désintéressé: tels sont les vers sans artifice de ma Muse: ce sont les conseils d'un frère; mon cœur s'est donné à d'autres, c'est-à-dire qu'inhabile à tromper, il se partage entre une douzaine de femmes. Marion, adieu: oh! je t'en conjure, ne méprise pas cet avis, quoiqu'il puisse te déplaire; et de peur que mes préceptes ne blessent ceux que les remontrances importunent, je te dirai sans détour mon opinion sur le doux empire de la femme: vainement nous contemplons avec admiration des yeux bleus, des lèvres ver-

meilles; vainement des boucles ondoyantes nous attirent; vainement tous ces charmes nous retiennent près des belles... Toujours inconstans, toujours prêts à voltiger, ils ne peuvent fixer nos âmes par l'amour : ce n'est pas une sentence trop sévère de dire qu'ils ne forment qu'une jolie peinture. Mais, veux-tu savoir quel est le talisman secret qui nous enchaîne humblement au char des femmes que nous proclamons les reines de l'univers créé? ce talisman est l'ANIMATION.

OSCAR D'ALVA[1],

POÈME.

I.

Le flambeau des nuits brille au milieu des cieux d'azur, et répand une douce lumière sur le rivage de Lora. Les vieilles tours d'Alva élèvent jusqu'aux nues leurs créneaux grisâtres. Le bruit des armes ne retentit plus dans le château solitaire.

II.

Combien de fois les pâles rayons de la lune sont tombés sur les casques d'argent des guerriers d'Alva, lorsqu'au milieu de la nuit silencieuse ils s'avançaient couverts d'une armure étincelante!

III.

Combien de fois sur ces rocs escarpés, au pied desquels viennent se briser les flots en courroux, la lune a vu la mort éclaircir leurs rangs, et les braves mordre la poussière!

IV.

Leurs yeux, qui ne devaient plus contempler l'astre resplendissant des jours, se détournaient de la plaine sanglante, et cherchaient, avant d'être couverts des ténèbres éternelles, à fixer encore une fois la pâle lumière de la lune.

V.

Ils ont souvent béni cette clarté propice: elle était alors pour eux le flambeau de l'amour. Aujourd'hui elle n'est plus qu'une torche funèbre suspendue à la voûte des cieux.

VI.

La noble race des seigneurs d'Alva est éteinte. Les tours

de leur forteresse sont encore aperçues de loin, revêtues du vernis des siècles ; mais ces héros ne poursuivent plus le daim dans les bois, ni l'ennemi sur les champs de bataille.

VII.

« Antique château d'Alva! quels furent tes derniers maîtres? pourquoi la mousse couvre-t-elle tes remparts? » Les pas des guerriers ne réveillent plus l'écho de ses voûtes qui ne répond qu'au sifflement des aquilons.

VIII.

Et lorsque la bise souffle avec violence on entend dans ses longues galeries un son terrible qui ébranle les murs tombant en poussière.

IX.

C'est le souffle de la tempête qui agite le bouclier du brave Oscar; mais la bannière du héros ne se déroule plus dans ces lieux, on n'y voit plus flotter son noir panache.

X.

Angus avait béni le jour heureux qui vit naître Oscar. C'était son fils premier-né. Les vassaux vinrent s'asseoir autour de son foyer pour se réjouir avec leur seigneur.

XI.

Les chasseurs ont percé de leurs flèches le daim des forêts; le cor se fait entendre pour égayer le repas : cette musique guerrière réjouit le cœur des braves montagnards.

XII.

« Un jour, s'écriaient-ils avec transport, ces fanfares précèderont le fils du héros, lorsqu'il conduira ses soldats à la victoire. »

XIII.

Une autre année n'était pas encore écoulée, qu'Angus fut père d'un second fils : le jour de sa naissance fut encore un jour de fête ; elle fut aussi célébrée par de joyeux festins.

XIV.

Angus apprend à ses fils à courber l'arc et à chasser le chevreuil sur les sombres collines d'Alva. Oscar et Allan dans leurs courses rapides laissaient loin d'eux leurs agiles lévriers.

XV.

Mais, à peine sortis de l'enfance, ils sont déjà reçus dans les rangs des guerriers. Ils savent déjà manier la lance et percer l'ennemi d'un javelot homicide.

XVI.

Les cheveux noirs d'Oscar flottaient au gré des vents. La tête d'Allan était ombragée d'une chevelure divisée en boucles brillantes, mais son front était pâle et pensif.

XVII.

Oscar avait l'âme des héros. Ses regards n'exprimaient que la franchise et la vérité. Allan avait appris de bonne heure à dissimuler et à prodiguer de douces paroles.

XVIII.

Tous deux étaient vaillans, et la lance des Saxons s'était souvent brisée sur l'acier de leurs boucliers. Mais si le cœur d'Oscar ne connaissait pas la peur, il connaissait les émotions plus douces de l'amour.

XIX.

Le caractère d'Allan démentait la beauté de son corps, digne de renfermer une âme plus noble; l'orage de sa vengeance tombait comme la foudre sur ses ennemis.

XX.

Des tours éloignées de Southannon vint une jeune et belle châtelaine; les terres de Kenneth devaient former sa dot; c'était la fille de Glenalvon.

XXI.

Oscar aspire au bonheur de la nommer son épouse; Angus sourit au désir de son fils : l'alliance de la fille de Glenalvon flattait l'orgueil du seigneur d'Alva.

XXII.

J'entends l'harmonie des cors, j'entends le chant nuptial. L'air retentit de chansons joyeuses que répètent les échos charmés.

XXIII.

Les guerriers avec leurs casques au panache rouge s'assemblent dans le château d'Alva. Chacun d'eux est couvert de son manteau de diverses couleurs, et attend les ordres de son chef.

XXIV.

Mais ce n'est point à la guerre qu'ils sont appelés; le cor ne fait entendre que des sons d'allégresse : on va célébrer les noces d'Oscar; tous les chants invitent aux plaisirs.

XXV.

Mais où est Oscar? n'est-il pas déjà tard? est-ce là l'impatience d'un futur époux? Tous les hôtes, toutes les dames, sont réunis dans le château; il ne manque qu'Oscar et son frère.

XXVI.

Allan arrive enfin et va se placer à côté de la fiancée. « Pourquoi Oscar ne vient-il pas? demande Angus; où est-il?» Son frère répond : « Il n'est point venu avec moi dans la clairière.

XXVII.

» Peut-être, oubliant le jour de ses noces, s'est-il égaré à la poursuite des chevreuils; peut-être les flots de l'Océan retiennent-ils sa barque? cependant Oscar est rarement retardé par les flots.

XXVIII.

» Non! non! reprit le père alarmé; ce n'est ni la chasse ni les flots qui retiennent mon fils. Ferait-il un tel affront à Mora? aucun obstacle pourrait-il l'arrêter?

XXIX.

» Guerriers, mes amis, cherchez partout mon fils. Allan, parcours avec eux les domaines d'Alva; partez, je ne veux pas de réponse que mon Oscar ne soit trouvé. »

XXX.

Tout est en confusion. Des voix sauvages crient le nom d'Oscar dans les vallées; les vents murmurent le nom d'Oscar, jusqu'à ce que la nuit étende ses ailes sombres sur la terre.

XXXI.

Le même nom vient interrompre le silence des ténèbres; mais les échos sont vainement interrogés. Le crépuscule du matin a paru, et Oscar n'est point encore de retour.

XXXII.

Pendant trois jours et trois nuits, repoussant le paisible sommeil, le seigneur d'Alva cherche son fils dans les montagnes. Plus d'espérance, il s'abandonne à sa douleur et arrache ses cheveux blancs.

XXXIII.

« Oscar! ô mon fils!... Rends-moi le soutien de ma vieillesse, Dieu du ciel, ou du moins, s'il n'est plus, livre son assassin à ma vengeance.

XXXIV.

» Peut-être les ossemens blanchis d'Oscar restent-ils sans sépulture sur quelque roche déserte. Accorde, grand Dieu, à son malheureux père d'aller rejoindre Oscar chez les morts!

XXXV.

» Mais peut-être vit-il encore. Calmons mon désespoir. Pardonne, Dieu tout-puissant, au trouble de mon âme; si ma voix injuste accuse ma destinée, pardonne-moi ma prière impie.

XXXVI.

» Mais s'il ne vit plus pour moi, je descends sans honneur dans la tombe. L'espérance des vieux jours d'Angus est perdue. Hélas! ai-je mérité ce malheur? »

XXXVII.

Ainsi s'affligeait ce père infortuné, jusqu'à ce que le temps, qui adoucit les douleurs les plus cruelles, rendit la sérénité à son front et fit cesser ses larmes.

XXXVIII.

Une espérance secrète lui disait quelquefois encore qu'Oscar reviendrait peut-être; cette espérance était tantôt écoutée, tantôt regardée comme trompeuse. Pendant une année le père pleura son fils.

XXXIX.

Les jours succédaient aux jours; l'astre de la lumière parcourait son cercle accoutumé. Oscar ne vint point réjouir la vue de son vieux père; mais la douleur d'Angus devint plus tranquille.

XL.

Allan lui restait encore: devenu la seule consolation du vieillard, Allan eut bientôt touché le cœur de Mora. La beauté avait prodigué tous ses dons au frère d'Oscar.

XLI.

« Oscar n'existait plus, se disait-elle; rien n'égalait les charmes d'Allan. Si Oscar vivait, une autre vierge avait séduit son cœur infidèle. »

XLII.

« —Laissons s'écouler une année, leur dit Angus; si mes espérances sont vaines, je n'écouterai plus les tendres regrets d'un père, je désignerai moi-même le jour de votre hymen. »

XLIII.

Ce terme désiré arrive : le jour a paru qui doit unir Allan et Mora. L'année de leur inquiétude est déjà loin. Le sourire embellit les lèvres des amans.

XLIV.

J'entends l'harmonie des cors, j'entends le chant nuptial; l'air retentit des chansons joyeuses que répètent les échos charmés.

XLV.

Les vassaux, parés comme aux jours de fête, se rassemblent de nouveau dans les galeries d'Alva; tous leurs discours respirent la gaieté : ils ont oublié ce qui les attrista jadis.

XLVI.

Mais quel est cet inconnu dont l'aspect farouche est remarqué au milieu de la joie générale? Sa présence semble donner une couleur sombre aux flammes bleuâtres qui s'échappent du foyer.

XLVII.

Il s'entoure des replis d'un noir manteau; son panache est d'un rouge de sang, sa voix ressemble au premier souffle de l'orage, ses pas touchent à peine le sol.

XLVIII.

Il est minuit, la coupe fait le tour de la table. On boit à grands traits la santé du nouvel époux; les acclamations des convives retentissent sous les voûtes toutes les fois que la coupe est vidée.

XLIX.

Soudain l'étranger se lève : le silence règne aussitôt, le front d'Angus exprime la surprise, et le tendre cœur de Mora est effrayé.

L.

« Vieillard! s'écrie-t-il, on a porté la santé de l'époux, et tu as vu que j'ai moi-même satisfait à ce devoir et bu à la prospérité de ton fils; à mon tour je demande une santé.

LI.

» Quand tous ici se livrent aux bruyans transports de la joie pour célébrer l'heureux destin d'Allan, dis-moi, n'as-tu pas un autre fils? pourquoi oublierait-on le brave Oscar?

LII.

» — Hélas! répond le père infortuné en laissant tomber une larme, quand Oscar disparut de mon château, ce cœur fut presque brisé.

LIII.

» Trois fois le soleil a fourni sa course annuelle depuis qu'Oscar est loin de son père. Allan est ma seule espérance depuis que le vaillant Oscar n'est plus avec nous.

LIV.

» — Fort bien! reprit le farouche étranger, et son œil lançait des regards terribles. Je serais curieux de connaître le sort d'Oscar; ce héros vit peut-être encore.

LV.

» Qui sait! peut-être qu'Oscar reviendrait, si ceux qui lui

étaient chers prononçaient son nom. Peut-être ce jeune guerrier n'est-il qu'égaré, les feux de joie du mois de mai peuvent encore être allumés pour lui.

LVI.

» Remplissons la coupe et faisons-lui parcourir la table. Je le déclare tout haut, c'est la santé d'Oscar absent que je réclame.

LVII.

» — De bon cœur, dit le vieillard; et il remplit sa coupe jusqu'au bord. Je bois à mon fils, mort ou vivant; je ne trouverai jamais un fils tel que lui.

LVIII.

» — Fort bien, vieillard; mais pourquoi Allan tient-il encore la coupe dans sa main tremblante? Allons, frère d'Oscar, bois au souvenir du mort, et tiens ta coupe avec une main plus ferme. »

LIX.

A la rougeur qui animait les joues d'Allan a succédé une pâleur effrayante; les gouttes glacées de la sueur du trépas inondent tout son corps.

LX.

Trois fois il approche la coupe de ses lèvres, trois fois ses lèvres refusent de goûter au vin qu'elle contient, trois fois ses yeux rencontrant ceux de l'étranger, y lisent la colère et la menace.

LXI.

« Est-ce ainsi qu'Allan accueille le tendre souvenir d'un frère? dit l'étranger. Si tel est l'effet de l'amitié, comment reconnaîtrons-nous la haine elle-même? »

LXII.

Allan, excité par ce ton railleur, élève encore la coupe : « Puisse Oscar être parmi nous pour partager notre bon-

heur ! » Il dit, et un sentiment secret glace son âme ; la coupe échappe à ses mains et tombe.

LXIII.

« C'est lui ! j'entends la voix de mon assassin ! » s'écrie un fantôme qui apparaît tout-à-coup. « La voix de mon assas- » sin ! » répète l'écho de la salle, et un orage gronde sur le château.

LXIV.

La lumière des flambeaux pâlit, les guerriers ont frémi, l'étranger a disparu. On remarque un fantôme revêtu d'un manteau vert dont l'aspect est effrayant.

LXV.

A son large baudrier pend une épée redoutable ; un panache noir flotte sur son casque ; son sein est à découvert et offre une blessure encore sanglante. Sa prunelle est glacée et immobile.

LXVI.

Il sourit trois fois avec un air sinistre, et va fléchir le genou aux pieds d'Angus ; trois fois il fronce le sourcil en regardant Allan étendu par terre, et que tous considèrent avec horreur.

LXVII.

On entend crier les verrous des portes du château, le tonnerre gronde dans la voûte céleste, et le fantôme au milieu des nuages disparaît sur l'aile de la tempête.

LXVIII.

Chacun abandonne la table, le festin est interrompu. Qui sont ces deux hommes étendus sur la pierre ? Le cœur d'Angus a cessé de battre ; on le rappelle à la vie.

LXIX.

Mais on essaie en vain d'ouvrir à la lumière les yeux

d'Allan. Ses jours sont comptés, il a vécu : Allan ne se relèvera plus.

LXX.

Le cadavre d'Oscar avait été abandonné dans la sombre vallée de Glentanar; les vents avaient soulevé ses noirs cheveux. La flèche d'Allan était restée dans son sein.

LXXI.

D'où est venu ce terrible étranger? qui était-il? aucun mortel ne peut le dire : mais tous les vassaux ont reconnu le fantôme; c'était le spectre d'Oscar.

LXXII.

L'ambition avait armé la main d'Allan; les démons avaient prêté des ailes à sa flèche homicide; l'envie l'avait éclairé de sa torche et versé ses poisons dans son cœur.

LXXIII.

La flèche d'Allan a volé rapidement. Oscar voit couler tout son sang, sa tête est penchée vers la terre, il est entouré des ombres de la mort.

LXXIV.

Mora avait séduit le cœur d'Allan; son orgueil avait cédé aux charmes de la fille de Glenalvon. O douleur! pourquoi les yeux de la beauté, qui respirent l'amour, excitent-ils l'âme aux plus noirs forfaits!

LXXV.

Ne voyez-vous pas cette tombe solitaire qui renferme les cendres d'un guerrier? On la distingue à la lueur du crépuscule; c'est le lit nuptial d'Allan.

LXXVI.

Loin de ce lieu maudit s'élève le noble monument qui sert d'asile aux illustres restes de sa famille. Ses bannières

ne furent pas plantées sur la tombe d'Allan; elles avaient été souillées du sang de son frère.

LXXVII.

Quel vieux ménestrel, quel barde aux blancs cheveux chantera sur sa harpe les hauts faits d'Allan? Les chants de la harpe sont la plus belle couronne de la gloire; mais qui oserait célébrer un meurtrier?

LXXVIII.

Qu'aucune main ne touche les cordes de la harpe silencieuse, qu'aucun ménestrel n'ose entréprendre l'éloge du guerrier fratricide; le remords paralyserait sa froide main, sa harpe ne rendrait que des accords lugubres.

LXXIX.

Aucune lyre, aucun chant de gloire, ne feront résonner les airs de son nom. L'écho répète à côté de sa tombe la malédiction d'un père expirant et les accens de mort de son frère.

NOTE.

[1] La catastrophe de ce petit poème fut suggérée à l'auteur par l'histoire de Jéronimo et Lorenzo, dans le premier volume de l'Arménien ou le Sorcier (de Schiller): elle rappelle aussi une scène du troisième acte de *Macbeth*.

AU DUC DE DORSET.

AVIS DE L'AUTEUR.

En cherchant dans mes papiers, pour choisir quelques poèmes de plus pour la seconde édition de ce recueil, j'ai trouvé les vers suivans que j'avais totalement oubliés et composés dans l'été de 1805, peu de temps avant mon départ de Harrow-on-the-Hill. Ils avaient été adressés à un jeune

condisciple d'un rang élevé, qui avait été mon compagnon dans quelques excursions à travers la contrée voisine. Cependant, il ne vit jamais ces vers, et très probablement ne les verra jamais.

Comme, en les relisant, je n'ai pas trouvé ces vers plus mauvais que quelques autres pièces de mon recueil, je les publie aujourd'hui pour la première fois, après une courte révision.

AU DUC DE DORSET.

Dorset! toi dont les premiers pas ont erré avec les miens pour explorer tous les sentiers des ombrages d'Ida *, toi que l'affection m'apprit à défendre, et pour qui je fus moins un tyran qu'un ami, malgré les coutumes de notre jeune république qui t'ordonnaient d'obéir et me donnaient le droit de te commander! toi, sur la tête de qui, dans quelques années, pleuvront les dons de la richesse et les honneurs de la puissance; dès à présent, un nom illustre t'appartient, au premier rang par ta naissance, un des premiers auprès du trône.

Cependant, Dorset, que ton âme ne se laisse pas séduire au point de fuir la science si belle; ne t'affranchis pas d'une contrainte salutaire [1], quand bien même tes précepteurs, restant passifs, et craignant de déplaire au disciple titré dont le souffle peut les élever un jour, verraient d'un œil complaisant les erreurs d'un jeune duc, et encourageraient les fautes qu'ils n'oseraient punir [2].

Lorsque de jeunes parasites qui ploient le genou devant la richesse, leur idole... mais non devant toi! car, dès l'aurore de la simple adolescence, on trouve des esclaves pour flatter et cajoler; lorsque ces jeunes parasites te déclareront : que la pompe doit entourer celui que la naissance prédes-

* [illegible] Ida; mais Ida est le nom poétique de Harrow-[illegible] trouve le condisciple du duc de Dorset.

tine aux grandeurs; que les livres ne furent faits que pour des fous condamnés à une occupation servile, et que des âmes supérieures dédaignent les règles ordinaires, » ne les crois pas. — C'est le sentier de la honte qu'ils te montrent; ils cherchent à ternir l'honneur de ton nom. Tourne-toi vers le petit nombre de ces amis d'enfance, dont l'âme dédaigne d'approuver le mal; ou, si parmi tes condisciples d'Ida aucun n'ose faire entendre la voix sévère de la vérité, interroge ton propre cœur, il avertira ta jeunesse du danger; car, je le sais, la vertu y règne encore.

Oui, j'ai étudié ton caractère pendant bien des jours; mais à présent de nouveaux soins m'appellent loin de toi. Oui, j'ai reconnu que ton âme généreuse était faite pour le bonheur des hommes, si elle était bien dirigée. Ah! quoique moi-même je sois, par ma nature, hautain, impétueux, impatient de tout frein, imprudent, et réservé à mille erreurs qui rendent ma chute certaine, je voudrais du moins tomber seul: quoique aucun précepte ne puisse maintenant dompter mon cœur orgueilleux, j'aime les vertus qui ne sauraient m'appartenir. Ce n'est pas assez, météore d'une heure, de briller avec les autres enfans du pouvoir; ce n'est pas assez de la petite vanité d'enfler les annales de la pairie d'une suite de noms qu'on ne trouve que dans cette page, pour partager le lot commun de la foule titrée, entrer un moment dans la vie, et être oublié au tombeau, où rien ne te distinguera des morts vulgaires, excepté la froide pierre qui couvrira ta tête, l'écusson tombant en poudre, et le parchemin du héraut d'armes, ce registre orné par le blason mais négligé! Voudrais-tu être de ces lords qui, mourant sans honneurs, ne trouvent qu'au cercueil une place pour laisser un nom indigne de leurs aïeux? voudrais-tu dormir comme eux dans ces sombres voûtes qui cachent leurs cendres, leurs folies et leurs vices, sous un mausolée que les armoiries décorent d'emblèmes, destinés à n'être jamais interrogés? J'aimerais à te voir d'un œil prophétique, exalté parmi les hom-

mes sages et les hommes vertueux, poursuivre une longue et glorieuse carrière : le premier par le talent comme par le rang, mépriser les vices, éviter toutes les bassesses, non le favori de la fortune, mais le plus noble de ses fils.

Jette les yeux sur les annales du passé : les actions de tes ancêtres ont brillé d'un grand éclat.

L'un d'eux, quoique courtisan, fut un homme de mérite, et il eut le noble honneur de faire naître le théâtre britannique [3] : un autre, non moins renommé par son esprit, fut également illustre dans les cours, les camps et les sénats ; brave au champ de bataille, favorisé par les muses, jouant partout un rôle brillant, toujours distingué de la foule, l'orgueil des princes, et celui du Parnasse [4]. Tels furent tes ancêtres : en portant leur nom, ne sois pas seulement l'héritier de leurs titres, mais aussi de leur gloire. L'heure approche, et dans quelques jours va finir pour moi ce petit monde de tristesse et de plaisir. Chaque son de l'horloge m'avertit que je vais quitter ces ombrages, où je cultivais l'espérance, la paix et l'amitié ; l'espérance qui variait ses couleurs comme l'arc-en-ciel, et dorait les ailes des heures fugitives ; la paix, que la sombre réflexion ne troublait jamais en évoquant les fantômes d'un avenir malheureux ; l'amitié, dont l'enfance seule connaît les vrais sentimens : hélas ! l'enfance aime trop bien pour aimer long-temps. Adieu à tout ce bonheur ; je ne veux pas m'arrêter plus long-temps sur des tableaux qui me sont chers, comme à l'exilé sa terre natale, lorsqu'il la voit s'éloigner lentement sur l'horizon bleu des flots, et que ses yeux attristés ne trouvent pas de larmes.

Dorset, adieu ; je ne réclamerai pas un faible souvenir dans un cœur si jeune : le jour de demain y effacera jusqu'aux dernières traces de mon nom ; et cependant un jour peut-être, dans un âge plus mûr, puisque le hasard nous a jetés dans la même sphère, puisque le même sénat, la même

cause, peuvent demander notre suffrage pour l'État, nous pourrons nous rencontrer et passer l'un près de l'autre avec un coup d'œil d'indifférence. Pour moi désormais, ni ami, ni ennemi, étranger à tout ce qui peut t'arriver d'heureux ou de malheureux, je n'espère plus rappeler avec toi les évènemens de notre enfance ; je ne goûterai plus avec toi les plaisirs de l'intimité ; ce ne sera plus que dans une foule que j'entendrai ta voix bien connue. Cependant si les souhaits d'un cœur inhabile à dissimuler des sentimens qu'il devrait peut-être taire, si... ; mais je termine ce sujet trop prolongé... Si ces souhaits ne sont pas formés en vain, l'ange gardien, protecteur de ta destinée, qui t'a vu naître grand seigneur, te verra mourir couvert de gloire.

NOTES.

[1] Dans les écoles publiques d'Angleterre, les enfans des classes inférieures sont complètement subordonnés à ceux des classes plus élevées : aucun rang n'est exempt de cet état de noviciat et d'épreuves, comme c'est juste ; mais, au bout d'un certain temps, les plus jeunes commanderont à leur tour à ceux qui seront au-dessous d'eux dans l'école *.

[2] Qu'il me soit permis d'aller au-devant de toute allusion personnelle : je mentionne d'une manière générale une faiblesse trop fréquente parmi les précepteurs.

[3] Thomas Sackville, lord Buckurst, créé comte de Dorset par Jacques I, fut un des premiers et des plus brillans ornemens du Parnasse de son pays, et le premier auteur d'une tragédie régulière. (Anderson, *les Poètes anglais.*)

[4] Charles Sackville, comte de Dorset, estimé l'homme le plus accompli de son temps, fut également distingué dans la cour voluptueuse de Charles II et à la cour austère de Guillaume III. Il se conduisit avec beaucoup de bravoure dans la bataille navale livrée aux Hollandais en 1665, et la veille il composa ses vers bien connus. Son caractère a été célébré par Dryden, Pope, Prior et Congrève. (Anderson, *les Poètes anglais.*)

* Le terme d'argot, pour désigner le petit ilote des écoles anglaises, est *fag* ; ainsi lord Dorset était le fag de lord Byron. A. P.

TRADUCTIONS

ET IMITATIONS.

Cette partie des *Heures de loisir* ne saurait, d'après son titre même, figurer dans notre traduction ; voici seulement la note des diverses pièces traduites des poètes classiques par lord Byron.

1° Apostrophe d'Adrien à son âme, la veille de sa mort* :

Animula! vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis,
Quæ nunc abibis in loca!
Pallidula, rigida, nudula,
Nec, ut soles, dabis jocos.

2° Traduction de Catulle : *Ad Lesbiam*, etc.

3° Traduction de l'*Épitaphe sur Virgile et Tibulle*, par Domitius Marsus.

4° Traduction de Catulle : *Luctus de morte passeris.*

5° Imitation de Catulle : *Les Baisers.*

6° Traduction d'Anacréon : *A sa Lyre.*

7° Ode III d'Anacréon : *L'Amour mouillé.*

8° Traduction du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle.

9° Un épisode de Virgile : *Nisus et Euryale.*

10° Traduction de la *Médée* d'Euripide. A. P.

* Il n'appartenait peut-être qu'à Ronsard de traduire ces vers charmans dans leur *mignardise.*

Amelette Ronsardelette,
Mignonelette, doucelette,
Très chère hôtesse de mon corps,
Tu descends là bas faiblette,
Pâle, maigrelette, seulette,
Dans le froid royaume des morts, et

PIÈCES FUGITIVES.

RÉFLEXIONS

SUGGÉRÉES PAR UN EXAMEN DE COLLÉGE A CAMBRIDGE [1].

Au milieu de la salle, entouré de ses collègues, Magnus lève son front large et sublime ; assis dans son fauteuil de parade, il semble un dieu, tandis que les étudians de première et de seconde année * tremblent au froncement de ses sourcils ; autour de lui chacun reste enveloppé dans son silence, lorsque sa voix ébranle comme un tonnerre le dôme retentissant, et menace de ses durs reproches les malheureux ignorans qui n'ont pas cultivé les règles des mathématiques.

Heureux le jeune homme versé dans les axiomes d'Euclide, quoique peu expert d'ailleurs dans tous les autres arts, et qui, sachant à peine tracer une ligne en anglais, scande en critique habile des vers athéniens ! Il ne sait pas quel sang fut répandu par ses pères quand la discorde civile amoncelait des cadavres dans les plaines ; il ne sait pas comment Édouard fit avancer ses bataillons victorieux, ou comment Henry foula aux pieds les bannières françaises ; il s'étonne au nom inconnu de la grande charte, mais il se souvient des lois de Sparte : il vous dira quels sages décrets promulgua Lycurgue, tandis que Blackstone dort négligé sur son rayon ; il vante l'immortelle gloire du drame grec, et se souvient à peine du nom du barde de l'Avon **.

Tel est le jeune homme dont la tête scientifique attend les honneurs de ses classes, des médailles, des bourses gratuites, ou peut-être le prix de déclamation, s'il ose lever les yeux jusqu'à ces glorieuses récompenses. Mais aucun ora-

* *Sophs* and *Freshmen* : les *sages* et les *nouveaux*, sont les mots consacrés à Cambridge. A. P.

** Shakspeare. A. P.

teur ordinaire ne peut espérer d'obtenir la coupe d'argent enviée. Ce n'est pas que nos professeurs demandent beaucoup d'éloquence, le style brillant de l'Athénien, ou le feu de Cicéron; un style clair ou énergique est inutile puisque nous ne cherchons pas à convaincre en parlant. Que d'autres orateurs soient fiers de plaire, nous parlons pour nous plaire à nous-mêmes, non pour émouvoir la foule; notre gravité préfère le ton du murmure, un mélange parfait du cri et du gémissement; point de grâce dans l'action; le moindre geste déplairait au doyen, tandis que chaque gradué ébahi critiquerait ce qu'il serait incapable d'imiter.

Celui qui espère obtenir la coupe promise doit n'avoir qu'une seule et même posture, ne point lever les yeux, ne pas s'arrêter, et débiter au plus vite chaque mot; n'importe ce qu'il dit, pourvu qu'on ne l'entende pas : — qu'il se dépêche, et ne reprenne pas haleine! celui qui a le plus tôt fini est sûr de parler le mieux : celui qui en a dit davantage dans le plus court espace, peut espérer d'obtenir le prix de ce débit à la course.

Ce sont là les fils de la science, qui, chargés de couronnes, coulent leurs jours dans l'aisance et un doux repos sous les ombrages de Granta *; ou qui, après avoir vécu oisifs sur les rives remplies de joncs du Cam **, inconnus, ignorés, — meurent sans coûter des larmes : semblables aux portraits qui ornent les murailles, grossiers dans leurs manières, sottement jaloux des règles scolastiques, et affectant de mépriser tous les arts modernes; mais estimant plus une note de Brunck, de Bentley [2], ou de Porson [3], que les vers qui ont inspiré le commentaire; vains comme leurs honneurs, épais comme leur bière, tristes comme leur esprit, ennuyeux comme l'histoire qu'ils racontent, morts à l'amitié, mais n'étant pas insensibles lorsque l'intérêt personnel ou l'Église demandent un zèle de bigot. Ils s'empres-

* Nom poétique de Cambridge. (T. r.

** Le Cam, rivière de Cambridge, dont le nom signifie Pont-sur-le-Cam, *Cam-bridge*. (T. r.

sent de courtiser le dignitaire qui les préside, que ce soit Pitt ou Petty [4] qui commande : ils baissent devant lui la tête avec un sourire suppliant, ayant en perspective les mitres qu'ils ambitionnent. Mais si un orage vient précipiter le grand homme dans la disgrâce, ils courront saluer celui qui viendra occuper sa place. Tels sont les hommes commis à la garde des trésors de la science; tels sont leurs mérites, telle est leur récompense : du moins nous pouvons dire que le prix ne peut excéder la somme qu'ils déboursent. 1806.

NOTES.

[1] Il n'y a ici aucune allusion maligne contre la personne designée sous le nom de Magnus. On la représente seulement dans les fonctions inévitables de sa charge : d'ailleurs une semblable tentative retomberait sur moi-même, cette personne étant aujourd'hui distinguée par son éloquence et par la noble conduite qu'elle montre dans ses vieux jours, comme elle était jadis remarquable par son esprit et sa gaieté à table.

[2] Célèbres critiques.

[3] Professeur actuel de grec au collége de la Trinité de Cambridge, homme dont le talent doit peut-être justifier les préférences.

[4] Depuis que cette pièce a été composée, lord H. Petty a perdu sa place, et subséquemment (j'aurais presque pu dire conséquemment) l'honneur de représenter l'université : fait trop clair pour qu'il ait besoin d'un commentaire.

AU COMTE DE ***.

Tu semper amoris
Sis memor, et cari comitis ne abscedat imago.
VALERIUS FLACCUS.

Ami de ma jeunesse! lorsque nous errions ensemble comme des enfans chers l'un à l'autre, et brûlant de la flamme la plus pure de l'amitié, le bonheur qui prêtait ses ailes aux heures était tel, que rarement il est accordé aux mortels de goûter de pareilles jouissances ici-bas.

Le souvenir seul m'en paraît plus doux que tous les plaisirs que j'ai goûtés lorsque j'étais loin de toi : quoique ce

soit une peine, c'est une peine charmante de rappeler ces beaux jours, et de soupirer encore une fois le mot d'adieu.

Ma mémoire mélancolique aime à s'arrêter sur ces scènes dont nous ne jouirons plus, sur ces scènes à jamais regrettées; la mesure de notre jeunesse est remplie, le rêve du soir de la vie est sombre et triste, et nous pouvons nous revoir... ah! peut-être jamais!

Ainsi qu'une source alimente deux ruisseaux jumeaux qui ont été réunis en vain par leur origine commune; bientôt, en s'éloignant de la source, les deux ondes murmurantes cherchent chacune un autre lit, jusqu'à ce qu'elles se rencontrent dans la mer;

—ainsi nos deux existences, composées de bien et de mal, quoique voisines l'une de l'autre, ne se mêlent plus comme auparavant, et suivent un cours distinct; ni rapides ni lentes, ni troubles ni limpides, elles descendent au gouffre sans fond de la mort, où elles se précipiteront toutes les deux.

Nos âmes, ô mon ami! qui jadis n'avaient qu'un désir, qu'une pensée, sont lancées aujourd'hui dans des sphères différentes : dédaignant les plaines plus humbles des champs, tu brilles dans les cours et dans les annales de la mode.

Il est dans mon lot de perdre mon temps à aimer ou à exprimer mes rêveries en rimes sans le secours de la raison; car le bon sens et la raison (les critiques le savent bien) ont quitté tout poète amoureux, et ne lui ont pas laissé une pensée.

Pauvre Little *! tendre et mélodieux poète, qui nous a charmés tous par ses chants, et qui a révélé tous les mystères de l'amour, combien il a été cruel et affreux pour lui

* *Little*, nom pris par Thomas Moore lorsqu'il publia ses poésies érotiques. *Voyez* les satires des poètes anglais et des critiques écossais. A. P.

qu'un sévère aristarque l'ait dénoncé comme aussi pauvre de bon sens qu'immoral [1].

Cependant, tant que la beauté t'applaudira, harmonieux favori des muses, ne te livre pas à des regrets; tes vers ravissans seront lus lorsque le bras de tes persécuteurs sera flétri et les critiques oubliés.

Je dois cependant reconnaître du mérite à ces aristarques, qui ne cessent de dénoncer les mauvais vers et ceux qui les écrivent; et, quoique je puisse être à mon tour sacrifié à leurs sarcasmes, certes je ne me battrai pas avec eux [2].

Peut-être feraient-ils tout aussi bien de briser rudement la lyre sonore d'un jeune novice : celui qui à dix-neuf ans offense les critiques, peut bien devenir, avant trente, un pécheur endurci.

Mais, cher ***, je dois revenir à toi, et des excuses te sont dues; accepte donc ma concession : en vérité, cher ***, dans l'essor de mon imagination je voltige à droite et à gauche, ma muse aimant les digressions.

Je disais, je crois, que ce serait ton destin d'ajouter un astre de plus à la constellation de la cour; puissent les sourires du prince t'accueillir! Si un noble monarque venait à régner, tu ne rechercherais pas en vain son sourire, pourvu que tu en sois toujours digne.

Mais puisque les dangers abondent dans les cours, où de perfides rivaux étalent un faux éclat, puissent les saints te préserver de leurs piéges! n'accorde ton affection et ton amitié et ne rends jamais service qu'à ceux qui sont faits pour t'apprécier.

Ne t'écarte pas un moment des sentiers toujours sûrs de la vérité, qu'aucuns plaisirs ne te corrompent; puissent tes pas fouler des roses, tes sourires être toujours des sourires d'amour, tes larmes des larmes de joie!

Ah! si tu désires que le bonheur puisse charmer tes années à venir, et la vertu couronner ton front, continue à être ce que tu fus, aussi pur que je t'ai connu, tel que tu es à présent.

Un petit grain d'encens serait doublement précieux au déclin de mes jours, pour prix de ma tentative à célébrer ici ton nom chéri; mais je renoncerais volontiers à la gloire du poète pour être du moins un prophète dans mes vœux.

NOTES.

[1] Ces stances furent écrites peu de temps après l'article sévère, qui parut dans une Revue d'Écosse, sur la nouvelle publication de l'Anacréon britannique.

[2] Un poète (*horresco referens*) défia son critique à un combat à mort; si cet exemple devient contagieux, nos censeurs périodiques auront besoin de se plonger dans le Styx; quelle autre précaution les sauverait de la nombreuse armée de leurs ennemis furieux?

GRANTA,

MACÉDOINE.

Αργυρεαις λογχαισι μαχου και παντα κρατησαις.

Ah! si le démon de Lesage [1] pouvait me prêter son talisman, il porterait cette nuit mon corps tremblant sur le clocher de Sainte-Marie.

Là, découvrant tous les toits des vieux édifices de Granta, je verrais tous les pédans qui les habitent, membres de l'université, qui rêvent du linon * ou d'une stalle **, pour prix de leur vote vénal.

Je verrais chaque candidat rival, je verrais Petty et Palmerston qui intriguent d'avance de tout leur pouvoir pour le prochain jour d'élection.

* C'est-à-dire, d'un évêché. Le linon est un tissu privilégié pour les manches du surplis d'un évêque anglican. A. P.

** Une stalle de [illegible] ecclésiastique dans le chœur, etc.

Mais les candidats et les votans, troupe sainte, sont tous plongés dans le sommeil : race reconnue par sa piété, et dont la conscience ne saurait troubler le repos.

Lord H... certes ne peut avoir un doute; les membres de l'université sont tous des sages et des hommes réfléchis; ils savent que la faveur ne peut les récompenser que rarement et de temps en temps.

Ils savent que le chancelier tient en réserve à sa disposition quelques jolis bénéfices; chacun espère qu'il en aura un pour son lot, et sourit à sa proposition.

Mais la nuit s'avance; détournons les yeux de cette scène soporifique, pour voir, inaperçu moi-même, les fils studieux de l'*Alma Mater* *.

Dans de petits appartemens humides, le candidat des prix de collége veille à la lueur de sa lampe, se couchant tard et se levant matin.

Sans contredit, il mérite de les remporter avec tous les honneurs universitaires, celui qui consacre de si pénibles travaux à une science inutile;

Sacrifiant les heures de son sommeil pour scander des vers grecs, ou agité d'une continuelle inquiétude, en s'efforçant de résoudre des problèmes mathématiques;

Cherchant dans Sele [2] les fausses quantités, embarrassé sur un triangle, et souvent privé d'alimens salutaires, ergotant dans un latin barbare [3];

Renonçant à toute lecture agréable et aux annales de l'histoire, pour préférer à la littérature le carré de l'hypothénuse [4]!

Innocentes néanmoins sont ces études, qui ne font du mal qu'au malheureux étudiant, quand on les compare

* *Alma Mater*, l'université, mot consacré.

aux récréations qui rassemblent ailleurs les jeunes imprudens

— dont les débauches révoltent la vue par des vices infâmes, lorsque l'ivrognerie le dispute aux dés, et que le vice absorbe tous les sens.

Telle n'est pas la bande des méthodistes qui méditent des plans de réforme, priant dans une attitude humble pour les péchés des autres;

Et oubliant que l'orgueil de leur esprit et le triomphe de leur vie d'épreuve leur enlèvent une grande partie du mérite de leur abnégation si vantée.

Voici le jour. — Je détourne encore les yeux : mais quelle scène aperçoivent-ils? une troupe nombreuse vêtue de blanc [5] traverse la pelouse.

La cloche de la chapelle retentit dans les airs : elle se tait! quels sons lui succèdent? la voix douce et céleste de l'orgue qui charme l'oreille attentive.

A ces accords se mêle l'hymne sacré, le chant du roi prophète; mais celui qui l'écouterait long-temps ne se soucierait plus de l'entendre.

Notre chœur ne mérite guère l'indulgence, même comme troupe de novices : toute miséricorde doit être refusée à une pareille bande de pécheurs croassant.

Si David, quand sa tâche fut finie, avait entendu chanter ces lourdauds, jamais ses psaumes ne seraient descendus jusqu'à nous; dans son humeur et sa colère il les eût déchirés.

Les infortunés Israélites, captifs d'un tyran inhumain, reçurent l'ordre de chanter, dans leur tristesse, sur les bords du fleuve de Babylone.

Ah! si la ruse ou la peur leur avait inspiré des chants

semblables au nôtre, ils auraient bien pu se mettre le cœur à l'aise; du diable si quelqu'un fût resté pour les entendre.

Mais si j'écris un vers de plus, du diable si quelqu'un restera pour me lire; ma plume est émoussée, mon encre s'épuise, il est vraiment temps de s'arrêter.

Adieu, adieu donc, vieux clochers de Granta; je ne veux plus m'élever comme Cléophas; ma muse a cessé de m'inspirer; le lecteur est fatigué, moi aussi. 1806.

NOTES.

[1] Le Diable boiteux ou Asmodée, qui découvre le toit des maisons de Madrid en faveur de don Cléophas.

[2] L'ouvrage de Sele sur les vers grecs prouve un grand talent et beaucoup d'esprit; mais, comme on doit s'y attendre dans un travail si difficile, il n'est pas remarquable par son exactitude.

[3] Le latin des écoles est du *genre canin* et peu intelligible.

[4] La découverte de Pythagore : le carré de l'hypothénuse est égal aux carrés des deux autres côtés d'un triangle à angle droit.

[5] Les jours de fête, les étudians portent des surplis dans la chapelle.

LOCH NA GARR.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

Lachin y Gair, ou, comme on le prononce dans la langue erse, *Loch na Garr*, domine les montagnes d'Écosse, près d'Invercauld. Un de nos touristes modernes cite Lachin y Gair comme la plus haute montagne peut-être de la Grande-Bretagne; quoi qu'il en soit, c'est assurément une des plus pittoresques et des plus sublimes de nos Alpes calédoniennes. Son aspect est d'une teinte sombre, mais sa cime est couronnée de neiges éternelles. Je passai près de Lachin y Gair les premières années de ma vie, et c'est le souvenir de ce temps qui m'a inspiré les stances suivantes.

LOCH NA GARR.

I.

Loin de moi, rians paysages, et vous, jardins de roses! que les favoris de l'opulence errent dans vos sentiers; rendez-moi les rochers où repose la neige, asile sacré de la liberté et de l'amour. Calédonie, je chéris tes montagnes, quoique les élémens se déclarent la guerre autour de leurs blanches cimes; quoique au lieu de sources limpides les cataractes descendent écumantes, je soupire pour la vallée du sombre Loch na Garr.

II.

Là mon enfance essaya ses premiers pas, ma tête couverte de la toque, et pour manteau portant le plaid [1]. Ma mémoire se rappelait les noms des chefs morts depuis long-temps, lorsque ma promenade de chaque jour me conduisait à travers les pins des taillis; je ne revenais sous le toit de nos foyers que lorsque la clarté mourante du jour faisait place aux rayons de la brillante étoile polaire; car mon imagination était charmée par les traditions des habitans du sombre Loch na Garr.

III.

« Ombres des morts, n'ai-je pas entendu vos voix qui m'étaient apportées par le souffle de la brise des nuits. » Ah! sûrement l'âme du héros réjouie plane sur l'aile du vent au-dessus de sa vallée natale. Les vapeurs de l'orage se rassemblent autour du Loch na Garr, et l'hiver vient sur son char de glace pour présider aux frimas; là les ombres de mes pères s'enveloppent de nuages: elles habitent avec les tempêtes du sombre Loch na Garr.

IV.

« O vous qui étiez nés sous une étoile funeste [2], quoique

braves, des visions prophétiques ne vous avertirent-elles pas que le destin avait déserté votre cause ? » ou étiez-vous destinés à périr sur le champ de bataille de Culloden [3], où la victoire a refusé ses lauriers à votre trépas? Cependant vous fûtes heureux dans le sommeil anticipé de la mort, vous reposez avec votre clan dans les cavernes de Braemar [4]; le pibroch [5] résonne sous les doigts du musicien pour apprendre vos exploits aux échos du sombre Loch na Garr.

V.

Les années se sont succédé, Loch na Garr, depuis que je t'ai quitté; les années s'écouleront avant que mes pas te foulent de nouveau. La nature t'a privé de fleurs et de verdure, et cependant tu m'es plus cher que les plaines d'Albion. Angleterre, les beautés de ton paysage sont douces et domestiques pour celui qui a parcouru au loin les montagnes. Ah! combien j'aime ces rochers sauvages et majestueux, menaçantes décorations du sombre Loch na Garr.

NOTES.

[1] Ce mot est à tort prononcé *plad* : la vraie prononciation écossaise est indiquée par l'orthographe.

[2] Je fais ici allusion à mes ancêtres maternels « les Gordons, » dont plusieurs combattirent pour le malheureux prince Charles-Édouard, mieux connu sous le nom du *Prétendant*. Cette branche de ma famille était alliée par le sang, autant que par le dévouement, aux Stewarts : Georges, second comte de Huntley, épousa la princesse Annabella Stewart, fille de Jacques I d'Écosse; et il eut d'elle quatre fils : et c'est du troisième, sir William Gordon, que j'ai l'honneur de descendre.

[3] Je ne suis pas bien certain qu'aucun Gordon périt à Culloden : mais comme il y en eut plusieurs qui périrent dans l'insurrection, je me suis servi du nom de la bataille principale, *pars pro toto*.

[4] Canton des Highlands, ainsi nommé *.

[5] La cornemuse **.

* C'est celui où Waverley est témoin de la chasse au cerf avec Fergus Mac Ivor. A. P.

** On pourra voir dans l'article de la Revue d'Édimbourg, que les aristarques écossais plaisantèrent surtout Byron, de l'erreur d'avoir pris pour la cornemuse le pibroch, qui est un chant ou air de cornemuse. A. P.

AU ROMAN.

Mère des plus doux songes, muse de la fiction, reine bienfaisante des plaisirs de l'enfance, qui conduis la danse aérienne de ton cortége de jeunes pages et de jeunes filles : enfin tes charmes ne m'enchaînent plus, je brise les liens de mon premier âge ; je ne foulerai plus ton domaine mystérieux, que j'abandonne pour ceux de la vérité.

Cependant il est pénible de laisser les songes qui amusent l'âme naïve à qui chaque nymphe semble une déesse, dont les yeux brillent d'un regard d'immortalité, pendant que l'imagination étend au loin son sceptre tout-puissant ; sous son influence, tout prend une couleur poétique : les vierges sont toutes pures et les sourires de la femme elle-même sont sincères.

Faut-il donc que tu ne sois qu'un nom ? faut-il te faire descendre de ton palais de nuages ? Ne trouverai-je plus une sylphide dans chaque dame, un Pylade [1] dans chaque ami ? Dois-je laisser tes régions aériennes au peuple des lutins et des fées ; avouer que la femme est aussi perfide que belle, et que les amis n'ont d'affection que pour eux-mêmes ?

Je l'avoue avec honte, j'ai reconnu ton empire ; à présent je me repens, et ton règne est fini. Je n'obéis plus à tes lois, je ne vole plus avec des ailes imaginaires : insensé que j'étais, d'aimer des yeux enchanteurs, et de croire que ces yeux étaient le miroir de la vérité, de croire au soupir d'une volage, et de pleurer moi-même de la larme d'une infidèle !

Fiction ! dégoûté de l'imposture, je fuis loin de ta cour trompeuse, où résident l'Affectation et la pâle Sensibilité, qui ne versent des larmes que sur tes douleurs, et se détournent des maux réels pour gémir de tes pompeuses infortunes.

Garde auprès de toi la triste Sympathie, couronnée de cyprès, vêtue de longs habits de deuil, qui mêle son soupir à ton soupir, et s'afflige de toutes tes tristesses; appelle ton chœur champêtre pour pleurer un berger à jamais perdu pour toi, qui jadis ressentait toutes tes émotions, et qui ne courbe plus le genou devant ton trône.

O vous, tendres nymphes, dont les larmes toujours prêtes coulent si vite dans toutes les occasions; vous dont les cœurs palpitent de craintes imaginaires, qui brûlez de tant de flammes idéales, et qu'un délire fictif trouble si souvent, déplorerez-vous le nom absent d'un apostat de votre aimable cortége? un enfant poète peut bien réclamer de vous un chant de sympathie.

Adieu, race légère, un long adieu: l'heure fatale approche; déjà mes yeux aperçoivent le gouffre où je vais vous voir plonger sans regret; je reconnais le lac sombre de l'oubli agité par des orages que vous ne pouvez maîtriser, où vous et votre aimable reine vous allez, hélas! tous périr.

NOTE.

[1] Il n'est guère nécessaire d'ajouter que Pylade était le compagnon d'Oreste, et l'un de ces héros d'amitié qui, comme Achille et Patrocle, Nisus et Euryale, Damon et Pythias, ont été cités de tous temps comme les modèles d'une affection qui, selon toutes les probabilités, n'exista jamais que dans l'imagination du poète, la page de l'historien, ou l'invention du romancier moderne.

ÉLÉGIE

SUR L'ABBAYE DE NEWSTEAD [1].

> C'est la voix des années qui ne sont plus : elles se déroulent devant nous avec tous leurs évènemens. OSSIAN.

Newstead! édifice en décadence, et jadis si magnifique! temple de la religion, orgueil de Henry repentant [2]! mau-

solée cloîtré de guerriers, de moines et de dames châtelaines, dont les ombres mélancoliques se glissent autour de tes ruines!

Salut à tes murs! plus respectables dans tes débris que les châteaux modernes debout sur leurs piliers. Les voûtes de tes salles s'offrent majestueuses à la vue, et semblent menacer d'un sombre défi les ravages du temps.

Les serfs[3] revêtus de cottes-de-mailles, dociles à leurs seigneurs, se rangent en bataille et demandent la croix rouge[4], ou s'assemblent gaiement autour de la table du festin, vassaux braves et joyeux de leur chef, troupe immortelle.

L'imagination inspiratrice pourrait, par sa magie, me faire retracer leurs exploits dans la suite des âges, et me montrer chacun de ces ardens jeunes gens qui furent condamnés à aller mourir dans le climat de la Judée, pour accomplir leur vœu de pèlerin.

Mais ce n'est pas de ton enceinte, antique édifice, que part le chef. Son domaine féodal est dans d'autres contrées: ici la conscience vient demander des remèdes pour ses blessures, en se retirant des pompes du siècle.

Oui, dans tes sombres cellules et sous tes ombrages profonds, le moine abjurait un monde qu'il ne pouvait plus revoir; ou le crime souillé de sang y trouvait le calme dans le repentir, ou l'innocence un asile contre l'oppression.

Un monarque te fit élever loin de ces bois où les hardis proscrits* de Sherwood cachaient leur brigandage, et les divers crimes de la superstition vinrent y chercher un abri sous le froc protecteur du prêtre.

Là, où à présent le gazon exhale une épaisse humidité,

[4] Les outlaws (hors la loi) de Robin Hood. A. P.

large poêle jeté sur une suite de cercueils, les saints pères croissaient en sainteté, et ils n'élevaient la voix que pour prier.

Là, où maintenant les chauve-souris déploient leurs ailes frémissantes dès que le crépuscule étend ses voiles, le chœur retentissait des chants de vêpres, ou, le matin, des oraisons adressées à la Vierge.

Les années s'ajoutent aux années, — les siècles aux siècles; — les abbés succèdent aux abbés, la charte de la religion leur sert de bouclier jusqu'à ce que le roi sacrilége ait prononcé leur arrêt.

Un saint Henry éleva ces murailles gothiques, et l'octroya comme un asile de paix à ses pieux habitans; un autre Henry[5] rappelle ce généreux don, et défend aux accens de la dévotion d'y réveiller l'écho.

Vaines sont leurs menaces, vaines sont leurs supplications; il les exile de leur paisible demeure, réduits à errer dans un monde hostile, désespérés, sans amis, sans foyers, sans refuge, excepté leur Dieu.

Écoutez — comme ces voûtes résonnent et tremblent tout-à-coup au bruit nouveau d'une musique martiale. Les hérauts d'un seigneur guerrier précèdent leur maître, les bannières armoriées flottent dans l'intérieur.

Aux cris d'alarme se mêle le bruit lointain des sentinelles qui se relèvent, la joie des festins, le cliquetis des armes, l'accent sonore de la trompette, et le roulement du tambour.

Jadis une abbaye, maintenant une forteresse royale[6], Newstead est entourée d'injurieux rebelles : les machines redoutées de la guerre couronnent ses remparts et lancent la mort en grêle de soufre.

O vaine défense! les perfides assiégeans, souvent repous-

sés, triomphent du brave par la ruse : ces ennemis, de plus en plus nombreux, oppriment le fidèle seigneur; les étendards sanglans de la rébellion flottent sur les tours.

Le baron fidèle ne cède pas sans vengeance, le sang des traîtres souille la plaine : sa main n'a pas abandonné le glaive, qui lui reste pour d'autres jours de gloire.

Cependant le guerrier, en cette heure fatale, eût désiré semer lui-même de lauriers sa propre tombe; mais l'ange protecteur de Charles sauva l'ami du monarque, et l'espoir du monarque, de la mort qu'il cherchait.

Tremblant, il l'arracha [7] d'un combat inégal, pour aller repousser le torrent des vainqueurs sur d'autres champs de bataille; il réserva sa vie à de plus nobles combats, où il vit tomber dans ses rangs le divin Falkland [8].

Pour toi, pauvre édifice livré au pillage et à la licence, des gémissemens de mort s'élevèrent de ton enceinte, et, au lieu de l'encens des moines, il s'en exhala la fumée du sang des victimes.

Maints cadavres hideux d'impitoyables rebelles souillent ton sol sacré; cadavres sur cadavres, coursiers sur coursiers, restèrent immobiles, et ne tardèrent pas à se corrompre, foulés aux pieds des sauvages vainqueurs.

Des tombeaux, sur lesquels croissaient depuis long-temps des herbes humides, sont violemment ouverts et forcés de rendre leurs dépouilles; les morts eux-mêmes n'échappent pas aux brigands qui viennent troubler leur repos, en cherchant l'or enseveli.

La harpe se tait, la lyre guerrière s'est détendue sous la main du ménestrel, paralysée par le trépas; il ne fait plus vibrer les cordes frémissantes, il ne chante plus les palmes de la gloire.

Enfin, les meurtriers rassasiés de leur proie se retirent,

le tumulte du combat s'apaise... le silence retrouve son empire solennel, et l'horreur, noir fantôme, fait sentinelle sur le seuil de la porte massive.

La désolation tient sa cour effrayante; quels satellites annoncent son règne lugubre! faisant entendre leurs funèbres accords, des oiseaux de triste présage viennent en foule agiter leurs ailes dans l'antique abbaye.

Bientôt l'aurore de la restauration dissipe les nuages de l'anarchie qui voilaient le ciel de la Grande-Bretagne : le farouche usurpateur redescend dans l'enfer, d'où il sortit, et la nature triomphe le jour où meurt le tyran.

Elle salue les gémissemens de son agonie par la voix d'une tempête; un ouragan répond à son dernier soupir : la terre frémit en ouvrant son sein à ses os, répugnant à accepter l'offrande d'une telle mort [9].

Le maître légitime [10] reprend le timon du vaisseau de l'état, qu'il guide à travers des mers paisibles; l'espérance sourit, comme jadis, au royaume, et cicatrise les blessures saignantes de la haine fatiguée.

Newstead, les sombres habitans de tes voûtes, chassés de leurs nids, les quittent avec des cris discordans; le seigneur retrouve avec transport sa demeure, et son absence a doublé pour lui le bonheur d'y rentrer.

Les vassaux, chantant et buvant dans son enceinte hospitalière, bénissent le retour de leur maître; la culture orne de nouveau la vallée réjouie, et les matrones qui se désolaient cessent leur deuil.

L'écho harmonieux répète mille chants d'allégresse, un feuillage inaccoutumé décore les arbres; et soudain les cors proclament la chasse, la voix du chasseur se mêle à leurs accords.

Les plaines tremblent sous les pas des coursiers : quelles

craintes, quelles espérances inquiètes viennent agiter les cœurs! le cerf mourant cherche un refuge dans le lac, des acclamations annoncent sa défaite.

Ah! heureux jours! trop heureux pour durer! nos simples aïeux aimaient ces simples jeux; aucun vice brillant ne venait troubler leurs vrais plaisirs, et leurs soucis étaient rares.

Les fils succèdent aux pères; le temps s'écoule, la mort moissonne chaque génération nouvelle; un autre chef dompte le coursier couvert d'écume, une autre foule poursuit le cerf haletant.

Newstead! quel triste changement de scène! ta voûte entr'ouverte signale le cours lentement destructeur des années : le dernier et le plus jeune descendant d'une noble race est aujourd'hui le maître de tes tours, près de tomber en poudre.

Il contemple tes vieilles tours maintenant solitaires, tes salles où dorment les morts des siècles de la féodalité, tes cloîtres, accessibles aux pluies d'hiver... Il les contemple, et ce spectacle le fait pleurer.

Mais ces larmes ne sont point une expression de regret, c'est une tendre affection qui les fait couler; l'orgueil, l'espérance et l'amour lui défendent l'oubli, et allument dans son cœur une vive flamme.

Cependant il te préfère aux palais dorés et aux grottes bizarrement décorées des riches vaniteux; cependant il aime à errer parmi tes tombes humides et moussues, sans qu'il lui échappe un soupir contre la destinée.

Peut-être l'astre qui te protège peut briller encore et t'orner de l'éclat de son midi; les jours de ta splendeur peuvent revenir avec une splendeur nouvelle, et embellir pour toi l'avenir aussi bien que le passé.

NOTES.

[1] Un poème sur le même sujet étant imprimé en tête de ce recueil, l'auteur avait eu l'intention de ne pas insérer celui-ci ; mais il s'est rendu à la prière de quelques amis.

[2] Henri II fonda Newstead-Abbey peu de temps après le meurtre de Thomas Becket.

[3] *Serfs.* Ce mot est employé comme synonyme de vassaux, par Walter Scott, dans son poème du *Chasseur féroce.*

[4] La croix rouge était la marque des croisés.

[5] Lors de la dispersion des moines, Henri VIII donna Newstead-Abbey à lord John Byron.

[6] Newstead-Abbey soutint un siége mémorable dans la guerre entre Charles I et son parlement.

[7] Lord Byron et son frère sir William avaient un commandement supérieur dans l'armée royale : le premier fut général en chef en Irlande, lieutenant de la Tour, et gouverneur de Jacques duc d'York, qui fut depuis le malheureux Jacques II ; le second acquit de la gloire dans plus d'une bataille.

[8] Lucius Cary, lord vicomte Falkland, l'homme le plus accompli de son siècle, fut tué à la bataille de Newberry, dans les rangs du régiment de cavalerie de lord Byron.

[9] Fait historique. Une violente tempête éclata immédiatement après la mort ou l'enterrement de Cromwell, ce qui occasiona mainte dispute entre ses partisans et les Cavaliers qui, les uns et les autres, l'attribuaient à l'intervention du ciel ; mais les uns comme une marque d'approbation, et les autres comme une preuve de blâme. Sans consulter les casuistes de ce siècle, j'ai fait usage de cette circonstance comme il convenait au sujet de mon poème.

[10] Charles II.

A E. N. L., ESQ.

Nil ego contulerim jucundo sanus amico.
HORACE. *Ep.*

Cher L..., dans cette retraite écartée, pendant qu'autour de moi tout dort, les jours heureux que nous avons connus ensemble apparaissent aux yeux de mon imagination, de même qu'au milieu des ténèbres qui précèdent l'orage quand les nuages nous cachent le soleil, si l'horizon tout-à-coup change d'aspect, je salue l'arc-en-ciel qui m'apporte le gage du calme prochain des airs et qui commande à l'orage de

cesser sa lutte. Ah! vainement le temps présent me menace de chagrins toujours renaissans; je pense que ces jours heureux peuvent revenir, ou si, dans mon humeur mélancolique, je me laisse aller à quelque crainte envieuse qui s'insinue dans mon sein pour y troubler mes plus douces espérances et interrompre mes songes enchanteurs, j'étouffe ce démon plein de malice, et m'abandonne de nouveau à mes illusions habituelles. — Quoique nous ne puissions plus répéter dans la vallée de Granta les leçons de nos pédans, ni recommencer dans les bosquets d'Ida nos charmantes rêveries; quoique la jeunesse ait fui loin de nous sur ses ailes couleur de rose, et que l'âge mûr réclame ses droits sévères, les années ne détruiront pas toutes nos espérances, et nous laisseront jouir encore de quelques heures de félicité modérée.

Oui, j'espère que l'aile déployée du temps laissera tomber sur nous quelques gouttes de rosée céleste; mais si sa faux moissonne toutes les fleurs qui embaument les bosquets magiques où la riante jeunesse aime à folâtrer dans les tendres transports de son cœur; si la vieillesse boudeuse vient nous imposer silence, glacer les larmes de la pitié, et supprimer le soupir de l'affection, ou si, écoutant sans émotion le gémissement de la douleur, elle me disait de ne plus m'intéresser qu'à moi seul... ah! puisse mon sein ne jamais apprendre à renoncer à son instinct de sympathie, qu'il méprise ce censeur impitoyable, et n'oublie jamais les malheurs d'un de mes semblables! Oui, tel que tu me connus dans ces jours où j'aime à me reporter par le souvenir, tel puisse-je être encore, impatient de tout frein, d'une imagination vagabonde, et enfant par le cœur même dans un âge avancé.

Quoique égaré par des visions aériennes, je sais que mon âme est toujours la même pour toi : le plus souvent j'ai eu des sujets de larmes, et mon ancienne gaieté s'est bien refroidie. Mais loin de moi, heures aux couleurs sombres, je

ne veux plus de vos tristes inspirations; mes peines sont finies; par tout le bonheur de mon enfance, je ne penserai plus à vos souvenirs de deuil. Ainsi, lorsque l'ouragan s'est calmé et que les cavernes rappellent les vents aux mugissemens sinistres, nous ne songeons plus aux fureurs des élémens, et nous confions nos voiles au souffle du zéphyr. Souvent ma jeune muse a accordé sa lyre plaintive pour l'amour; mais, à présent, n'ayant aucun sujet choisi, ses accords expirent en vagues soupirs; mes jeunes nymphes, hélas! ont fui : Ellen a un époux, — et Clary est mère; Caroline soupire seule, — et Marie s'est donnée à un autre. Les yeux de Cora, qui s'arrêtaient sur moi, ne peuvent plus rappeler mon amour; et, à dire la vérité, cher L..., il était temps de battre en retraite, car les yeux de Cora s'arrêtent sur tous. Quoique le soleil dispense libéralement ses rayons sur tous les objets, et que l'œil d'une dame soit un *soleil*, celui-ci ne devrait éclairer qu'un seul individu. Le méridien de l'âme ne convient pas à celle dont le soleil produit un été universel. C'est ainsi que toutes mes anciennes flammes sont éteintes, et que l'amour n'est plus qu'un nom pour moi; comme, lorsqu'un incendie s'affaisse, ce qui entretenait sa clarté et ses feux dévorans ne fait plus qu'en hâter l'extinction; telles ont été les flammes de mon sein, qui ont été ensevelies sous leurs propres cendres dès que la force de mon amour a commencé d'expirer : c'est ce qu'ont éprouvé avant moi maints couples d'amans.

Mais maintenant, cher L..., il est minuit, et les nuages obscurcissent la lune vaporeuse dont je ne vanterai pas les beautés chantées par tant de jeunes poètes; pourquoi parcourrais-je le sentier qu'ils ont foulé avant moi! Mais avant que cet astre argenté des nuits ait recommencé trois fois sa course circulaire, et remplacé par ses traces lumineuses l'obscurité profonde, j'espère, cher ami, que nous verrons briller son disque sur la paisible retraite qui fut le séjour chéri de notre jeunesse; alors nous nous mêlerons à la

bande joyeuse des amis de nos premiers ans ; maint récit du passé abrégera la fuite des heures ; l'âme intelligente trouvera une abondance de mots heureux, qui ne cessera que lorsque l'orbe décroissant de la lune brillera à peine à travers les brouillards du matin.

A MARIE .....

Ah! si ma destinée eût été unie à la tienne, comme jadis ce don en semblait le gage, ces folies ne m'eussent pas tenté ; car rien n'eût troublé la paix de mon cœur.

C'est à toi que je dois les fautes de ma jeunesse, c'est à toi que je dois les reproches des sages et des vieillards ; ils connaissent mes torts, mais ils ne savent pas que c'est toi qui as brisé les liens de notre amour.

Jadis mon âme fut pure comme la tienne, et capable d'étouffer tous ses feux naissans ; mais aujourd'hui toutes tes promesses sont violées, tu les as faites à un autre.

Peut-être je pourrais détruire son repos et corrompre le bonheur qui l'attend... Que mon rival jouisse de sa félicité ; pour l'amour de toi je ne puis le haïr.

Ah! puisque ta beauté d'ange n'existe plus pour moi, mon cœur ne peut plus se donner à un autre ; mais ce qu'il cherchait avec toi seule, il essaie de le trouver avec plusieurs.

Adieu donc, jeune trompeuse ; il serait bien inutile de te regretter : ni l'espoir, ni le souvenir ne peuvent plus rien pour moi ; mais l'orgueil peut m'apprendre à t'oublier.

Cependant toute cette folle dépense d'années, ce monotone retour des mêmes plaisirs, ces nouvelles amours, ces terreurs d'une amante, ces vers consacrés aux inspirations de la galanterie,

Tout cela n'eût pas été, si tu m'appartenais; ce visage pâle d'une débauche précoce n'eût jamais rougi du délire d'une passion coupable, mais se fût animé des couleurs plus pures du bonheur domestique.

Oui, jadis la campagne me charmait, parce que la nature semblait sourire devant toi; mon cœur jadis abhorrait l'inconstance, parce qu'il ne battait que pour t'adorer seule.

Maintenant je cherche d'autres jouissances; penser à toi plonge presque mon âme dans la démence; dans ces folles réunions, dans ce bruit au milieu du vide, je surmonte à demi la tristesse de mon cœur.

Eh bien! là encore, en dépit de tout vain effort, une pensée de regret vient me surprendre, et les démons auraient compassion de moi quand je me dis que je t'ai perdue à jamais.

STANCES.

Je voudrais être encore un enfant insouciant dans ma retraite des montagnes d'Écosse, ou errant à travers la sombre solitude, ou franchissant en bonds agiles la vague bleue du torrent. La pompe gênante de l'orgueil saxon * s'accorde mal avec l'âme libre qui aime les flancs escarpés de la montagne, et cherche les rochers d'où jaillit le flot écumeux.

Fortune, reprends ces terres cultivées, reprends ce nom splendide : je hais le contact des mains serviles, — je hais les esclaves qui rampent autour de moi; place-moi au milieu des rochers que j'aime, et qui imitent par leur voix le rugissement le plus sauvage de l'Océan; je ne te demande

* *Saxon* ou *Sassenagh*, mot saxon, qui signifie Écossais de la Basse-Écosse, ou Anglais. A. P.

qu'une faveur, — d'habiter encore les lieux où errait ma jeunesse.

Je compte peu d'années, et déjà je sens que le monde ne fut jamais créé pour moi; ah! pourquoi des ombres épaisses cachent-elles l'heure où l'homme doit cesser d'être? Une fois, je vis un songe brillant, un spectacle de bonheur imaginaire; vérité, pourquoi ton odieuse lumière m'éveilla-t-elle dans un monde comme celui-ci?

J'aimai, — mais ceux que j'aimai ne sont plus; j'eus des amis, — mes amis d'enfance ont disparu! Quelle tristesse accable l'homme solitaire lorsque toutes ses premières espérances sont éteintes; vainement de joyeux compagnons de table dissipent un moment le sentiment de ma douleur, vainement le plaisir aiguillonne mon âme délirante... le cœur, — le cœur est toujours seul.

Qu'il est triste d'entendre la voix de ceux que le rang ou le hasard, la richesse ou le pouvoir, ont rendus, sans être amis ou ennemis, les convives du même banquet! Fortune, rends-moi quelques amis fidèles, mes amis par l'âge et les sentimens, et je fuirai ces réunions de nuit où la joie bruyante n'est qu'un son.

Et toi, femme, femme aimable, mon espoir, ma consolation, mon tout; combien doit être froid mon cœur, puisque tes sourires mêmes commencent à me paraître sans attraits! J'abandonnerais sans un regret cette scène bruyante de pompeuses douleurs pour posséder ce doux contentement que connaît la vertu, ou qu'elle fait semblant de connaître.

Ah! que je fuirais volontiers les demeures des hommes! — je cherche à éviter, mais non à haïr le genre humain; mon âme a besoin de l'obscurité des vallons dont le sombre silence convient à une âme attristée. Ah! que n'ai-je les ailes qui transportent la colombe vers son nid! je m'élance-

rais vers la voûte des cieux pour fuir à jamais et trouver le repos [1].

NOTE.

[1] Psaume LV, vers. 6. Et je dis : « Ah ! que n'ai-je des ailes comme une colombe, pour fuir et trouver le repos ! » Ce verset fait partie de la plus belle antienne écrite dans notre langue.

VERS

ÉCRITS SOUS UN ORMEAU, DANS UN CIMETIÈRE DE HARROW-ON-THE-HILL, 2 SEPTEMBRE 1807.

Séjour de mon jeune âge ! j'entends soupirer ces vieux rameaux agités par la brise qui rafraîchit ton ciel sans nuage; ce vert et doux gazon sur lequel je suis seul à rêver, combien de fois l'ai-je foulé avec ceux que j'aimai ; avec ceux qui, dispersés au loin, regrettent peut-être comme moi les heureuses scènes de leur enfance. Ah ! que j'aime à promener mes regards sur les contours de la colline ! je t'admire et mon cœur t'adore, ô toi, vieil ormeau penché, sous les branches duquel j'ai souvent étendu mes membres, à l'heure du crépuscule, absorbé par mes rêveries ! Me voici couché encore au même lieu ; mais, hélas ! sans avoir les mêmes pensées. Ce feuillage, qui gémit au souffle de la brise, invite le cœur au souvenir du passé; il semble faire entendre une voix qui me dit tout bas : « Ah ! puisque tu le peux, » prolonge, prolonge un peu ton dernier adieu. »

Lorsque le destin glacera enfin ce cœur délirant, calmera ses soucis, étouffera ses passions... alors, je l'ai souvent pensé, qu'il serait doux à mon heure dernière, s'il est quelque douceur pour celui qui expire, qu'il serait doux de savoir qu'un humble tombeau, une étroite retraite me recevrait au lieu que mon cœur aimait ! oui, avec cette pensée, il me semble qu'il serait doux de mourir ! — Ici je dormirais d'un sommeil plus paisible, ici où toutes mes espéran-

ces s'éveillèrent, séjour de mes jeunes années, couche de mon repos ! Je resterais à jamais étendu sous le manteau de l'ombrage, couvert du gazon sur lequel joua mon enfance, enveloppé de ce même sol que j'aimais, mêlé à la terre que parcouraient mes pas, béni par les lèvres qui charmaient ma jeune oreille, pleuré par le petit nombre de ceux que mon âme connut ici, regretté par les amis de mes premiers ans, et oublié par le reste du monde.

LA MORT

DE

CALMAR ET D'ORLA*,

IMITATION DE L'OSSIAN DE MACPHERSON.

Combien nous sont chers les jours de notre jeunesse! Le vieillard se repose agréablement dans leur souvenir. Au crépuscule de la vie, il aime à rappeler les heures de son aurore. On le voit souvent saisir sa lance d'une main tremblante : « Ce n'est pas ainsi, s'écrie-t-il, que ce bras, aujourd'hui si faible, brandissait le fer devant mon père. »

La race des héros n'est plus! mais leur gloire est éternisée par les accords de la harpe; leurs âmes planent sur l'aile des vents. Ils entendent le chant de leurs exploits au milieu des soupirs de la tempête, et ils se réjouissent dans leurs palais de nuages. Parmi eux est le brave Calmar. Cette pierre grisâtre indique le lieu où reposent ses cendres. Mais le héros parcourt les airs sur l'aile de l'orage, et vole sur l'aquilon des montagnes.

Morven vit naître Calmar. Il fut un des foudres de guerre de Fingal. Ses pas étaient marqués sur le champ de bataille en traces de sang. Les fils de Lochlin avaient fui devant sa lance redoutée : mais la douceur respirait dans ses regards; ses blonds cheveux tombaient en boucles gracieuses sur ses épaules; mais ils brillaient comme le météore de la nuit. Aucune vierge n'avait fait soupirer son cœur; il était tout à l'a-

* Il est peut-être nécessaire de faire observer que ce poème, quoique bien différent dans la catastrophe, est le même sujet que l'épisode de *Nisus et Euryale*, dont l'auteur a déjà publié une traduction dans ce recueil.

C'était la pièce que nous avons mentionnée sous le n° IX, dans la liste des *Traductions et Imitations*. A. P.

mitié qui l'unissait à Orla, guerrier à la noire chevelure, et fatal à plus d'un héros. Leurs épées étaient égales dans les batailles; rien ne pouvait dompter la fierté d'Orla; il n'aimait que Calmar. Les deux amis habitaient ensemble dans la caverne d'Oïthona.

Swaran part de Lochlin, et les vagues d'azur le portent sur le rivage. Les fils d'Érin tombent sous les coups de son bras redoutable. Fingal appelle ses guerriers, leurs navires couvrent l'Océan; leurs bannières se déroulent sur les vertes collines; ils viennent au secours d'Érin.

La nuit succède au jour; des nuages voilent le front de la lune. Les ombres épaisses entourent les armées, des chênes embrasés éclairent les vallons. Le sommeil avait fermé les yeux des fils de Lochlin. Ils rêvent en dormant au carnage qui leur est promis, ils croient brandir la lance menaçante, et mettre en fuite les fils de Fingal. L'armée de Morven veille encore : c'est Orla qui garde le camp; Calmar est à son côté : tous deux sont armés de leur fer homicide. Fingal appelle ses chefs auprès de lui; ils entourent leur roi. Une chevelure argentée ombrage son front vénérable; mais le bras de Fingal est encore robuste. La vieillesse a respecté la force du héros. « Enfans de Morven, dit-il, demain nous marchons à l'ennemi; mais où est le bouclier des fils d'Érin? Il ignore encore notre prochaine vengeance. Cuthulin est dans le palais de Tura : qui ira à travers le camp de Lochlin porter un message au héros? Il faut marcher au milieu des épées ennemies, mais je vois autour de moi mille guerriers : foudres de guerre, parlez, qui ira appeler Cuthulin aux armes? »

« Fils de Tremmor, c'est moi qui réclame cet honneur, s'écrie Orla aux noirs cheveux; c'est à moi seul qu'il appartient. Qu'est la mort pour moi! J'envie le sommeil des braves; et d'ailleurs le danger n'est pas grand. Les fils de Lochlin dorment, j'irai chercher Cuthulin. Si je succombe, qu'on fasse retentir les lyres des bardes, et qu'on me dépose près des flots du Lubar. — Pourrais-tu succomber seul? dit le

beau Calmar. Veux-tu laisser ton ami, chef d'Oïthona? Mon bras est ferme dans les batailles; pourrais-je te voir mourir, et ne pas m'armer de ma lance? Non, Orla, non. Nous avons chassé ensemble le chevreuil dans les montagnes; nous nous sommes assis ensemble à la table des festins; que nos dangers soient communs. Nous avons partagé la caverne d'Oïthona, partageons la tombe qui nous attend sur les bords du Lubar. »

« Calmar, dit le chef d'Oïthona, pourquoi irais-tu t'exposer aux coups d'Érin! Laisse-moi périr seul. Mon père habite les palais aériens; il sera fier et heureux de me voir arriver couvert du sang de Lochlin. Mais Mora, aux yeux bleus, prépare le banquet pour son fils dans Morven. Elle écoute le bruit des pas du chasseur dans la bruyère, et croit entendre les pas de Calmar. Qu'elle ne puisse pas dire : Calmar est tombé sous la lance de Lochlin; il est mort avec le farouche Orla, ce chef au sombre sourcil. Pourquoi les larmes obscurciraient-elles les yeux bleus de Mora? Pourquoi sa voix maudirait-elle Orla, la cause de la perte de Calmar? Vis, Calmar, vis pour m'élever une pierre revêtue de mousse, vis pour me venger dans le sang de Lochlin. Tu te joindras aux bardes sur ma tombe : l'hymne de la mort, dans la bouche de Calmar, charmera l'oreille d'Orla; mon ombre sourira en écoutant ses douces louanges. »

« Orla, dit le fils de Mora, comment pourrai-je chanter le trépas de mon ami, et célébrer sa gloire qui me coûtera si cher? Non, mon cœur ne s'exprimerait que par des soupirs; la voix de la douleur ne fait entendre que des sons faibles et interrompus. Orla, nos âmes entendront ensemble l'hymne de la gloire; nous habiterons le même nuage dans les airs. Les bardes réuniront les noms de Calmar et d'Orla. »

Ils s'éloignent de l'assemblée des chefs, et dirigent leurs pas vers le camp de Lochlin. Les chênes à demi consumés ne jettent plus qu'une flamme incertaine. L'étoile du nord guide les deux amis du côté de Tura. Le roi Swaran dort

sur la colline ; ses soldats sont étendus pêle-mêle, leurs boucliers servent d'appui à leurs têtes affaissées par le sommeil. Les épées brillent à quelques pas réunies en faisceaux ; les feux s'évanouissent peu à peu, et une fumée épaisse s'échappe des derniers tisons. Partout règne le silence; la brise seule soupire sur les rochers d'alentour. Les deux héros traversent sans bruit l'armée ennemie; ils sont déjà au milieu de leur route, lorsque Mathon, reposant sur son bouclier, frappe la vue d'Orla. Les yeux du héros étincellent d'une soudaine fureur; il lève sa lance : « Pourquoi fronces-tu le sourcil, chef d'Oïthona? dit Calmar aux beaux cheveux. Nous sommes au milieu des ennemis, ce n'est pas le moment de s'arrêter. — C'est le moment de la vengeance, dit Orla au farouche regard. Mathon de Lochlin dort; vois-tu sa lance? le fer en est encore rougi du sang de mon père! bientôt le sang de Mathon souillera le fer de la mienne... Mais le frapperai-je pendant son sommeil? non, qu'il sente le coup qui le précipitera dans la tombe, qu'il connaisse celui dont le bras vengeur va l'immoler. Ma gloire ne veut pas du sang d'un ennemi qui dort. Lève-toi, Mathon, lève-toi! c'est le fils de Connal qui t'appelle; lève-toi pour le combattre! » Mathon s'éveille en sursaut; mais il ne s'éveille pas seul! mille guerriers ont entendu la voix d'Orla. « Fuis, Calmar, fuis, dit le fils de Connal; Mathon va tomber ma victime. Je mourrai avec joie; mais Lochlin nous entoure; fuis dans les ombres de la nuit. »

Orla se tourne; le casque de Mathon est brisé, son bouclier échappe à son bras; il expire dans les flots de son sang, et roule auprès du tronc d'un chêne. Strumon le voit tomber, sa rage s'allume. Il fond sur Orla, mais la lance de Calmar lui perce l'œil, et il rend le dernier soupir à côté de Mathon. Ainsi qu'on voit les flots de l'Océan se soulever en fureur contre deux navires du nord, les guerriers de Lochlin se précipitent sur les deux héros. Semblables aux navires qui résistent aux vagues en courroux, fendent fièrement l'onde amère et reparaissent au milieu de l'écume, les

héros de Morven s'ouvrent un passage au travers des ennemis qui les attaquent de toutes parts; le bruit des armes parvient aux oreilles de Fingal, il frappe sur son bouclier, ses fils s'assemblent autour de lui, et ses guerriers se répandent dans les bruyères. Ryno tressaille de joie; Ossian est couvert de ses armes redoutables; Oscar brandit sa lance; les bannières de Fillan se déploient dans les airs. La mort parcourt en triomphe la plaine sanglante. Morven est favorisé par la victoire.

L'aurore paraît sur les collines, on n'aperçoit aucun ennemi vivant; mais la plaine est couverte de ceux qui dorment du sommeil de la mort. La brise de l'Océan soulève leurs chevelures; mais ils ne se réveilleront plus. Les vautours voltigent autour de leur proie, en poussant des cris lugubres.

Quel est ce guerrier dont les blonds cheveux flottent sur sa poitrine sanglante? brillans comme l'or de l'étranger, ils se mêlent aux boucles d'ébène qui ombragent le front d'un ami, couvert comme le sien des ombres du trépas. C'est Calmar penché sur le sein d'Orla; les flots de leur sang se confondent comme la double source d'un ruisseau de pourpre en s'échappant de leurs larges blessures. Le sombre regard d'Orla est encore farouche : Orla n'est plus, mais ses yeux jettent une flamme menaçante; sa main est enlacée dans celle de Calmar, mais Calmar semble respirer encore : « Lève-toi, fils de Mora, lui dit le roi de Morven, c'est à moi qu'il appartient de guérir les blessures des héros. Lève-toi! Calmar pourra poursuivre encore les chevreuils sur les collines de Morven. »

« Jamais, répond le fils de Mora : Orla ne pourrait plus chasser le chevreuil avec Calmar. Qu'est pour moi la chasse sans Orla? qui partagerait les dépouilles des combats avec Calmar? Orla n'est plus! Ton âme était farouche, cher Orla; mais elle était douce pour moi comme la rosée du matin. Elle était pour les autres telle que la flamme menaçante du tonnerre; elle brillait pour Calmar comme la lumière ar-

gentée de la lune. Qu'on porte mon épée à Mora, qu'elle soit suspendue dans mon château solitaire; elle est teinte du sang ennemi, mais elle n'a pu sauver Orla. Qu'on me dépose dans le tombeau de mon ami, que nos deux noms soient chantés par les bardes. »

Ils sont ensevelis près des flots du Lubar. Quatre pierres grisâtres indiquent le lit de mort de Calmar et d'Orla.

Swaran est vaincu. Nous confions nos guerriers aux vagues azurées. Les vents ramènent nos navires à Morven. Les bardes chantent les héros.

« Quel est ce spectre qui plane sur les nuages? quel est ce sombre fantôme qui brille au milieu des feux rougeâtres de la tempête? Sa voix se mêle à celle des tonnerres. C'est Orla, c'est le sombre chef d'Oïthona; il n'avait point de rival dans les batailles. Paix à ton âme terrible, Orla, ta renommée est éternelle! Fils de Mora aux yeux bleus, ta gloire vivra à jamais comme la sienne: ton cœur était tendre, ô Calmar! mais ton épée était formidable; elle est suspendue dans ta demeure, les ombres des guerriers de Lochlin viennent pousser des cris plaintifs autour de ce fer qui leur fut si fatal. Écoute les chants de ta gloire, ô Calmar! ce sont les héros qui font respecter ton nom aux échos de Morven. Soulève les boucles de tes beaux cheveux, fils de Mora, étends-les sur l'arc-en-ciel, et daigne nous sourire au milieu des larmes de l'orage [1].

NOTE.

[1] Il est enfin hors de doute que Macpherson n'a pas traduit, mais composé lui-même son Ossian. Quel que soit l'auteur, l'ouvrage ne perd rien de son mérite, et cette humble imitation plaira peut-être aux admirateurs du prétendu barde écossais.

FIN DES HEURES DE LOISIR.

POÉSIES POLITIQUES.

AVIS DU TRADUCTEUR.

La plupart des pièces suivantes, où l'on trouve le *pour* et le *contre*, étant l'expression des sentimens du poète sur les évènemens qui ont agité l'Europe en 1814 et 1815, ont été intitulées par nous *Poésies politiques*. On y remarquera une couleur orientale et un ton exagéré qui les feraient prendre pour des traductions de l'arabe. Lord Byron, comme pour justifier la versatilité de ses jugemens, semble feindre que quelques uns de ces poèmes sont empruntés à des poètes français : la supposition n'a jamais été seulement discutée. A la mort de Bonaparte, en retour, quelques uns de nos poètes ont prêté leurs inspirations à lord Byron : on ne s'attend pas, certes, à trouver ici ces écrits apocryphes plus ou moins absurdes. A. P.

POÉSIES POLITIQUES.

ODE A NAPOLÉON.

1814.

Expende Annibalem : quot libras in duce summo invenies? JUVÉNAL, *Sat.* x.

L'empereur Nepos fut reconnu par le *sénat*, par les *Italiens*, et par les provinces de la *Gaule*. On vanta beaucoup ses vertus privées et ses talens militaires; les hommes intéressés à son gouvernement annonçaient en style prophétique la restauration de la félicité publique. . . . . .

. . . . . .

Par cette honteuse abdication il prolongea sa vie de quelques années, et dans un état douteux entre la condition d'empereur et celle d'exilé...

GIBBON, *Decadence des Romains*, vol. VI.

I.

C'en est fait; hier encore ton front portait une couronne, ton bras faisait trembler tous les rois : aujourd'hui tu n'es pour eux qu'un objet de mépris; et cependant tu respires encore! Quoi! ce même homme qui, naguère possesseur de mille trônes, avait couvert la terre des cadavres de ses ennemis, a pu survivre à sa défaite! Depuis Lucifer, aucun mortel, aucun ange n'était tombé de si haut.

II.

Insensé! pourquoi vouloir être le fléau des peuples qui fléchissaient le genou devant toi? En ne regardant que toi seul, tu t'aveuglas, et tu dessillas les yeux de tes ennemis. Avec une puissance sans bornes, qu'as-tu fait pour les hommes qui t'y avaient porté? le tombeau a été leur récompense; ils sont immolés à l'idole qu'ils adoraient. Ce n'est que depuis ta chute que l'on a pu se persuader que tant d'ambition pouvait s'allier à tant de faiblesse.

III.

Que le monde te remercie de la leçon que tu viens de lui donner! Elle sera plus profitable aux conquérans que toutes les déclamations des philosophes. Il est dissipé, et il ne renaîtra jamais, le charme qui avait forcé tant de mortels à idolâtrer la puissance du glaive, ce colosse au front d'airain et aux pieds d'argile!

IV.

Triompher, t'enorgueillir, te livrer à la joie du combat[1]; écouter les cris de victoire qui font trembler la terre, c'était pour toi toute la vie. Ton épée, ton sceptre, ce pouvoir auquel tous les hommes devaient se soumettre, et qui semblait avoir asservi la Renommée, tout est perdu. Ange de malheur, que tes souvenirs doivent être affreux!

V.

Celui qui désolait les autres est désolé à son tour; le vainqueur est abattu, l'arbitre de la destinée des hommes est aujourd'hui suppliant pour sa propre destinée. Te reste-t-il encore quelque espoir qui puisse compenser un pareil changement, ou bien ne crains-tu désormais que la mort? Tu pouvais mourir roi ou vivre esclave. Ton choix est lâchement courageux.

VI.

Cet athlète qui voulut fendre un chêne ne pensait pas que les éclats pouvaient se resserrer sur eux-mêmes. Enchaîné au tronc fatal, il fit de vains efforts pour le rompre, il demeura seul : quelle dut être sa pensée quand il porta ses regards autour de lui? Enivré par le sentiment de tes forces, tu as été aussi imprudent que le Crotoniate[2], et ton sort est plus affreux que le sien. Il fut dévoré par les bêtes féroces, mais toi, tu es condamné à dévorer ton propre cœur.

VII.

Rassasié du sang de Rome, le général romain [3] jeta le poignard de la proscription, et, dans sa grandeur sauvage, il osa redevenir simple particulier; il abdiqua le pouvoir en méprisant les hommes qui en avaient supporté le joug, et qui pourtant laissèrent vivre en paix un tyran désarmé. Son seul moment de gloire fut celui où, de son plein gré, il abandonna la puissance.

VIII.

Le monarque espagnol [4], quand la royauté eut perdu ses charmes pour lui, changea ses couronnes pour un rosaire, et son palais pour une cellule; s'occupant à réciter ses prières ou à disputer sur les questions subtiles de la théologie: sa folie le contentait du moins. Mieux eût valu pour lui qu'il ne connût jamais les reliques de la superstition ou le trône du despotisme.

IX.

Ta main résistait encore quand on lui a arraché la foudre; mais tu as abandonné trop tard un pouvoir auquel ta faiblesse seule t'attachait encore. Esprit infernal, tu excites la pitié des hommes, et ton cœur ne se brise pas! Faut-il que l'ouvrage de Dieu, le monde ait servi de marchepied à une créature si méprisable!

X.

Faut-il que la terre ait prodigué le sang de ses enfans pour un homme qui se montre si avare du sien! Des monarques étaient à genoux devant lui, et le remerciaient de leur avoir conservé le trône. O liberté! nous devons te regarder comme le plus précieux de nos biens, puisque tes plus redoutables ennemis ne peuvent nous déguiser les craintes que tu leur inspires. Ah! puissent les tyrans ne jamais laisser un nom glorieux! il tromperait l'humanité.

XI.

Tes actions sont écrites en caractères de sang! Tes triom-

phes ne peuvent plus rappeler ton ancienne gloire sans faire ressortir les souillures qui l'ont ternie. Si tu étais mort, comme l'honneur t'en faisait une loi, peut-être un jour quelque nouveau Napoléon se serait élevé pour déshonorer encore une fois le monde. Mais qui oserait s'élancer jusqu'au soleil pour retomber dans une nuit si obscure?

XII.

Dans la balance de la mort, la poussière d'un héros est aussi vile qu'une cendre vulgaire. Les bassins en sont égaux pour tous ceux qui ne sont plus : cependant je croyais qu'une étincelle divine devait animer les hommes dont la gloire nous éblouit, et dont la puissance commande la crainte ; je n'aurais jamais pensé que les conquérans de la terre pouvaient un jour être livrés au mépris.

XIII.

Où est-elle cette fille de l'orgueilleuse Autriche, qui est toujours ta royale épouse? Comment son cœur a-t-il supporté le moment terrible de ta chute? Est-elle toujours à tes côtés? Sera-t-elle humiliée comme toi? Partagera-t-elle ton repentir tardif et ton long désespoir? Ah! si elle t'aime encore, apprécie ce trésor, il vaut le diadème que tu as perdu!

XIV.

Hâte-toi d'arriver dans ton île sombre; et là, regarde la mer : cet élément peut braver ton sourire, il n'a jamais reçu tes lois. Ou bien, que ta main, devenue oisive, écrive négligemment sur le sable, que la terre est aussi libre que la mer, maintenant que l'on peut t'appliquer le proverbe du pédagogue de Corinthe.

XV.

Nouveau Timour[5], quelles sont les pensées qui occupent ta rage dans ton étroite prison? une seule sans doute : Je fus maître du monde... — à moins que, comme le roi de

Babylone, tu n'aies perdu la raison en même temps que le sceptre! sans doute que la vie ne retiendra pas long-temps un esprit qui s'est répandu si loin, un esprit auquel on a si long-temps obéi, et qui était si peu fait pour commander.

XVI.

Voudrais-tu, semblable à cet audacieux qui déroba le feu du ciel, braver le choc qui te renverse, et partager le vautour et le rocher de Prométhée? Puni par la justice de Dieu, maudit par l'homme, ta dernière action, quoiqu'elle ne soit pas la plus coupable de ta vie, excite la raillerie de Satan. L'ange du ténébreux séjour sut au moins conserver son orgueil dans sa chute; et, s'il eût été mortel, il serait mort avec fierté.

NOTES.

[1] *Certaminis gaudia*, expressions d'Attila dans sa harangue à son armée, avant la bataille de Châlons, d'après Cassiodore.

[2] Milon.

[3] Sylla.

[4] Charles-Quint.

[5] Bajazet, enfermé dans une cage de fer par Tamerlan.

ODE

SUR L'ÉTOILE DE LA LÉGION-D'HONNEUR.

TRADUITE DU FRANÇAIS.

I.

Étoile des braves, qui as répandu tant de gloire sur les vivans et sur les morts, prestige brillant et adoré qui faisait courir aux armes des millions d'hommes empressés de te rendre hommage, météore d'origine immortelle, pourquoi es-tu retombé sur la terre, après t'être élevé jusqu'au ciel!

II.

Tes rayons étaient formés par les âmes des héros qui avaient péri sur le champ de bataille ; l'éternité brillait dans ton auréole. Au ciel la renommée, sur la terre l'honneur, formaient l'harmonie de ta sphère martiale. Ta lumière apparaissait aux yeux des mortels comme un volcan des cieux.

III.

Les torrens de sang que tu faisais répandre roulaient comme une lave brûlante, et leurs flots renversaient les empires. Partout où ta lumière éclata, la terre trembla jusque dans ses fondemens ; le soleil s'obscurcit, privé de sa couronne rayonnante, et demeura voilé tout le temps que tu brillas sur notre horizon.

IV.

Un arc-en-ciel t'avait précédé dans les airs : ta présence l'embellit encore. Il était orné des trois couleurs les plus brillantes, couleurs divines et bien convenables à ce signe céleste, car la main de la liberté les avait mêlées comme les nuances d'une gemme immortelle.

V.

Une couleur était empruntée aux rayons du soleil ; la seconde reproduisait l'azur des yeux du séraphin ; un esprit pur avait revêtu la dernière de l'éclat de son voile blanc. Ainsi mélangées, ces trois couleurs semblaient la forme matérielle d'un songe céleste.

VI.

Étoile des braves ! tes rayons ont pâli, et les ténèbres vont couvrir l'univers ! mais toi, arc-en-ciel de la liberté, viens faire couler encore notre sang et nos pleurs : notre vie n'est qu'un fardeau impur depuis que nous avons vu se dissiper les brillantes espérances que son apparition nous avait données.

VII.

Les pas de la liberté sanctifient les villes silencieuses des morts. Le trépas est glorieux pour les braves qui le reçoivent en combattant sous ses drapeaux ! O liberté, puissions-nous te revoir bientôt sur la terre, ou que nos ombres aillent s'unir aux ombres des guerriers qui ne sont plus.

ADIEUX D'UN POLONAIS
A NAPOLÉON.

1815.

> Tout le monde pleurait, mais surtout Savary, et un officier polonais qui avait été élevé en grade par Bonaparte; il embrassait les genoux de son maître: il écrivit à lord Keith une lettre pour solliciter la permission de l'accompagner, même en qualité de domestique; ce qui lui fut refusé.
>
> *Extrait d'une gazette.*

I.

Il est donc vrai, ô mon illustre maître, que tu seras séparé du petit nombre des braves qui te sont restés fidèles ! Qui pourra te peindre la douleur de tes guerriers ? ce long adieu va porter le désespoir dans leur âme... Je chéris une épouse; mon cœur n'a pas oublié mes amis; mais que sont l'amour et l'amitié en comparaison du dévouement et de la fidélité d'un soldat !

II.

Idole de tes guerriers ! grand au milieu des batailles, tu es devenu plus grand encore dans ton malheur : comme toi, d'autres ont pu conquérir le monde ; mais toi seul tu as supporté les coups du sort sans te laisser abattre. Long-temps j'affrontai le trépas à tes côtés ; j'enviais le destin des braves

qui mouraient en bénissant le chef qu'ils avaient si bien servi [1].

III.

Ah! pourquoi n'ai-je pu mourir avec eux, plutôt que de vivre pour être témoin de ce jour affreux! Que craignent donc les lâches ennemis qui nous défendent de te suivre? pensent-ils donc que nos efforts puissent te rendre la liberté? Qu'ils me chargent de chaînes; elles seront légères pour moi, s'il m'est permis d'admirer encore cette âme que rien n'a pu dompter.

IV.

Ah! si elle venait à s'éclipser tout-à-coup la gloire empruntée de cet homme sourd à la voix d'un serviteur fidèle, ses vils flatteurs voudraient-ils partager l'obscurité dans laquelle il naquit? Si la couronne du monde, que tu abandonnes sans regrets, était sur le front de ton persécuteur, pourrait-il trouver des cœurs aussi dévoués que ceux qui te restent encore?

V.

Mon chef, mon roi, mon ami, adieu! Jusqu'ici je n'avais jamais fléchi le genou, jamais je n'avais supplié mon souverain comme en ce moment je supplie ses ennemis. La seule grâce que j'implore, c'est d'être le compagnon de tous les périls du héros, et de partager son infortune, son exil et sa tombe.

NOTE.

[1] A Waterloo on vit un soldat à qui un canon avait brisé le bras, l'arracher avec l'autre main, et le jeter en l'air en criant à ses camarades: *Vive l'Empereur jusqu'à la mort*. Il y a eu plusieurs faits du même genre; vous pouvez compter sur la vérité de celui-ci.

Lettre de Bruxelles.

ADIEUX DE NAPOLÉON.

1815.

I.

Adieu! terre qui fus le berceau de ma gloire, et d'où l'éclat de mon nom éclaira tout l'univers. Tu m'abandonnes aujourd'hui, mais les pages les plus brillantes comme les plus sombres de ton histoire seront pleines de ma renommée. J'ai fait la guerre au monde entier qui m'a vaincu lorsque je me suis laissé entraîner trop loin, égaré par le météore des conquêtes. J'ai combattu contre les nations qui me redoutent encore seul comme je suis, dernier captif d'un million de soldats.

II.

Adieu, France! pendant que ta couronne ornait mon front, je te rendis la perle et la merveille du monde! ta faiblesse l'ordonne : je t'abandonne comme je t'ai trouvée, déchue de ta gloire et privée de tes vertus. Oh! que n'ai-je encore ces vétérans qui périrent en décidant le succès de nos premières batailles! mon aigle, dont l'œil est maintenant obscurci, reprendrait son essor en contemplant le soleil de la victoire.

III.

Adieu, France! mais si la liberté rallie jamais ses soldats sur ton sol, souviens-toi de moi. La violette croît encore dans tes vallées; quoique flétrie, tes larmes l'arroseront et lui rendront sa fraîcheur. Je puis encore terrasser les ennemis qui nous entourent; ton cœur peut encore s'éveiller à ma voix; la chaîne qui nous rend esclaves a des anneaux faciles à rompre : alors tourne les yeux vers moi; appelle le chef de ton choix.

ODE

TRADUITE DU FRANÇAIS.

I.

Nous ne te maudissons pas, ô Waterloo! quoique le sang de la liberté ait arrosé tes plaines! ce sang précieux ne sera pas répandu en vain. Semblable à la trombe de l'Océan, il jaillit avec force et s'élève dans les airs, pour se mêler au sang de l'infortuné Labédoyère, et de ce héros qui mérita d'être surnommé le brave des braves. Déjà il forme un nuage rougeâtre qui doit retourner aux lieux d'où il est sorti: quand il sera plein, il éclatera de toutes parts *. Jamais on n'aura entendu un coup de tonnerre pareil à celui qui retentira aux oreilles du monde étonné: jamais on n'aura vu un éclair semblable à celui qui brillera alors dans le ciel, comme l'étoile annoncée par le prophète, et qui doit précipiter sur la terre une pluie de flammes, et changer les rivières en sang [1].

II.

Notre chef a succombé; mais ne vous en attribuez pas la gloire, fiers vainqueurs de Waterloo! pendant que, soldat et citoyen, il ne commandait à ses égaux que pour les guider partout où la victoire souriait à ses exploits, quel est, parmi tous les despotes ligués, celui qui eût osé attaquer ce jeune fils de la liberté? Quel homme eût osé concevoir la pensée

* On trouve à peu près la même image dans un ouvrage bizarre plus cité que connu *le Bouclier d'honneur*, éloge de Crillon, par le jésuite F. Bening, d'Avignon ou d'Arles. Nous rapporterons ici la phrase du P. Bening, pour justifier par ce rapprochement ce que nous avons dit, dans notre avant-propos, de l'*orientalisme* de ces pièces politiques. Le panégyriste parle du sang de Crillon, répandu à Lépante, et s'écrie: « O mer! pousse maintenant tes flots jusqu'au ciel pour rendre ce sang au ciel, qui a été répandu pour le ciel. O ciel! par ton soleil attire à toi ce sang comme une belle vapeur, pour en faire une nue et puis un arc-en-ciel, ou une Iris d'alliance entre Dieu et Crillon, etc. » A. P.

d'asservir la France, avant que la tyrannie l'eût rendue esclave; avant que, poussé par l'ambition, le héros eût dégénéré en despote? C'est alors qu'il est tombé. Puissent ainsi finir désormais tous ceux qui voudront soumettre les hommes à la puissance d'un seul!

III.

Et toi, guerrier au panache blanc, monarque à qui ton royaume a refusé un tombeau [2], pourquoi cessas-tu de guider les soldats français contre les troupes mercenaires de leurs ennemis? Tu t'es dévoué à une mort honteuse pour reprendre un titre peu honorable et une couronne que tu avais conquise au prix de ton sang. Ah! sans doute, lorsque, monté sur ton superbe coursier, tu t'élançais dans la mêlée comme un torrent qui a franchi ses barrières, lorsque, autour de toi, la terre était couverte des débris des épées et des casques brillans, tu ne songeais pas au destin qui devait terminer ta carrière; te ne pensais pas que ton panache superbe devait un jour être abattu et souillé par les mains d'un esclave. Autrefois, semblable à la lune qui dirige le flux et le reflux de la mer, ce panache flottait dans les airs pour servir de guide aux guerriers; dans la nuit que causait la fumée du soufre des batailles, les yeux des soldats cherchaient toujours ton cimier; en le voyant aux premiers rangs, ils se précipitaient sur les ennemis avec une ardeur nouvelle. Aux lieux où l'agonie de la mort était la plus courte, où l'action était la plus vive, la bataille la plus serrée, et où les cadavres s'amoncelaient autour de l'aigle audacieux (cet aigle que la foudre du ciel n'aurait pu arrêter, car dans son essor il était tout resplendissant des rayons de la victoire); partout où les lignes ennemies étaient enfoncées, ou se débandaient dans la plaine, c'est là que vous étiez sûr de voir combattre Murat... Il ne combattra plus.

IV.

Notre gloire est flétrie: les ennemis s'avancent; le Triomphe pleure en voyant ses arcs renversés; mais la Liberté se ré-

veille! Que sa voix exprime les sentimens qui réjouissent son cœur. La main appuyée sur son épée, elle recevra le tribut d'une double adoration. Deux fois la France a chèrement acheté les leçons qu'elle a reçues : son bonheur ne dépend point du trône ; il dépend de l'égalité des droits, et de l'union de tous ses enfans dans la grande cause de cette liberté que Dieu a donnée avec la vie à toutes les créatures mortelles, quoique le crime ait essayé de la bannir de la terre : le crime qui d'une main farouche et prodigue répand les richesses des nations comme le sable, et verse des torrens de sang pour grossir les mers du carnage.

V.

Le cœur et l'esprit des hommes ont prêté leurs forces à la voix qu'ils ont élevée : qui pourra résister à cette fière alliance! Il n'est plus ce temps où le glaive pouvait asservir les mortels : l'homme meurt... l'âme se renouvelle. Même dans ce monde de soucis et de lâcheté, la liberté ne manquera jamais d'héritiers. Des milliers d'hommes ne respirent aujourd'hui que pour elle. Quand ses armées se rassembleront de nouveau, les tyrans apprendront à croire en elle en tremblant. Qu'ils se gardent de sourire de ces menaces ; elles seront suivies de larmes de sang.

NOTES.

[1] Voyez l'Apocalypse, chap. VIII, verset 7, etc.

« Le premier ange sonna de la trompette, et alors je vis tomber la grêle mêlée de feu et de sang. »

Verset 8 : « Le second ange sonna de la trompette, et quelque chose comme une grande montagne fut jeté dans la mer : et le tiers de la mer devint du sang. »

Verset 10 : « Et le troisième ange sonna de la trompette, et il tomba une grande étoile du ciel, brûlant comme une lampe, et elle tomba sur un tiers des rivières et sur les sources des eaux. »

Verset 11 : « Et le nom de l'étoile est *absinthe*, et le tiers des eaux devint *absinthe*; et plusieurs moururent d'avoir bu des eaux, parce qu'elles étaient amères. »

[2] On dit que les restes de Murat ont été arrachés au tombeau et brûlés.

ODE.

I.

Honte à toi, terre des Gaulois! honte à tes enfans et à toi! Sans sagesse dans ta gloire, sans courage dans tes revers, quel triste avenir t'est réservé! tu seras livrée à la dérision, à une dérision éternelle; les malédictions de la Haine, le rire du Mépris fatigueront l'air de ton ciel. Qu'à jamais l'Europe victorieuse foule d'un pied insultant tes ruines fumantes.

II.

Qu'est devenue ton âme d'autrefois, l'âme qui animait tes héros précédés par l'astre du courage et guidés par l'honneur? Les orages ont troublé leur sommeil, ils gémissent au fond de leurs monumens; ils pleurent, ils s'indignent de la tache qui te déshonore. Où est la gloire qu'ils t'ont confiée? ses rayons se sont perdus dans des ténèbres profondes.

III.

Contemple tous les royaumes de la terre depuis l'Indus jusqu'au pôle. Il n'en est aucun qui ne puisse effacer les souillures de ses crimes par quelque trait de vertu et d'honneur. Mais tu es seule, tu n'as point de rivale dans ta honte. Ton nom est souillé comme jamais nom ne l'a été. Affreuse dans ton crime, tu deviendras un modèle de perfidie et de lâcheté.

IV.

Tant que la victoire couronna son glaive, tant qu'il resta inébranlable dans sa force, tes adulations accompagnèrent ton maître, et tu approuvais les flots de sang qu'il versait. Quoique la tyrannie fût assise avec lui sur le trône et accablât les nations, cependant tu trouvais brillant le diadème du despote jusqu'à ce que la fortune désertât son char. Alors

tu t'éloignas toi-même de ton chef; tu fus la première à le trahir, la première à l'insulter.

V.

Ils furent oubliés ses exploits et les travaux qu'il supporta pour toi; tu te tournas vers un nouveau soleil pour l'adorer et lui adresser de nouveaux chants d'adulation. Mais l'orage commençait à se former, l'adversité obscurcit ses rayons: l'honneur et les sermens ne furent respectés qu'une heure, la fidélité elle-même ne fut plus qu'un songe... Tes vœux sont rendus à celui que tu avais banni; les premiers qui l'avaient raillé, furent les premiers à lui rendre hommage.

VI.

Quel tumulte retentit dans les airs? quelle foule entoure son trône? Ce sont les acclamations de la joie, ce sont des millions de sujets qui jurent qu'ils n'obéiront qu'à son sceptre. Les revers ne feront qu'éprouver leur zèle, le malheur a rendu son nom sacré, et le monde entier qui lui déclara la guerre verra quelle flamme anime les Français quand leur cœur s'est donné au héros qu'ils aiment, au chef qu'ils admirent.

VII.

Leur héros a volé au combat... ses lauriers sont encore flétris... Mais où est le courage qui ne devait jamais céder, la fidélité qui devait rester inébranlable? Dans un moment, la désertion et la trahison l'ont abandonné à l'ennemi. Les lâches qui grandirent sous sa faveur l'ont renié dans son infortune. Ces millions d'hommes qui avaient juré de périr pour lui, le voient fugitif, captif et chargé de liens.

VIII.

Le sauvage dans son désert est plus noble que toi. Tu étonnes les hommes par l'extrême perfidie qui déshonore et souille ton front. Si tu étais ma terre natale, je m'arracherais de tes bras; je fuirais aux dernières limites du monde

pour ne te plus revoir. Ton seul souvenir dans ma vieillesse allumerait la rougeur sur mon front et ferait couler mes larmes.

IX.

O honte à toi, terre des Gaulois! honte à tes enfans et à toi! Folle dans ta gloire, lâche dans tes revers; quel triste avenir t'est réservé! Tu seras livrée à la dérision, à une dérision éternelle; les malédictions de la Haine, le rire du Mépris fatigueront l'air de ton ciel, et l'orgueilleux vainqueur viendra sur tes ruines t'insulter de ses moqueries.

MADAME LA VALETTE *.

I.

Que les critiques d'Édina comblent de louanges leur madame de Staël et leur célèbre L'Espinasse; l'orgueilleuse philosophie brille tout au plus comme un météore, et la renommée d'un bel esprit est aussi fragile que le verre. Mais quelle douceur dans le rayon de ton flambeau, amour conjugal! Son éclat est éternel, et jamais il n'avait jeté un lustre plus pur et plus tendre que celui qu'il répand sur le beau nom de La Valette.

II.

Emplissez la coupe jusqu'aux bords; la vertu elle-même consacrera cette coupe que nous viderons à l'honneur de ce nom. La beauté l'approchera pieusement de ses lèvres, et l'hymen sourira à cet hommage rendu à celle qui risqua sa vie et sa liberté pour son époux. Saluons de nos louanges l'héroïne de l'amour conjugal, la constante, la noble, la belle La Valette.

III.

Ses ennemis, dans leur haine impuissante, ont vu s'é

* Poems attributed to lord Byron. A. P.

chapper le captif qu'ils destinaient au supplice, malgré l'horreur de l'Europe; car les prêtres remplissent le palais, et ceux qui les y ont ramenés en rougissent. Mais dans les siècles à venir, quand le laurier taché de sang, dont sont couronnés ducs et maréchaux, sera flétri et oublié, le cœur battra encore au récit que fera l'histoire du noble dévouement de la belle La Valette.

ODE

A L'ILE DE SAINTE-HÉLÈNE.

1816.

I.

Paix à toi, île de l'Océan! salut à tes brises et à tes vagues; vois la mer respectueuse couronner d'une blanche écume tes récifs révérés. L'histoire te prépare aussi une riche guirlande dont l'immortelle verdure décorera ton front, quand des peuples qui t'ignoraient jusqu'à ce jour auront courbé la tête sous le sceptre de l'oubli! Éternelle de gloire... avec un nom sans tache, tu recevras l'hommage sacré des siècles.

II.

Salut au chef qui dépose sur ton rocher le riche fardeau de sa gloire! Quand, parvenu au terme de sa carrière mortelle, il lèguera ses exploits à la postérité, sa vie sera consacrée par l'histoire! Ses grandes actions le mettront au rang des héros des siècles passés; les monarques un jour rendront hommage à son nom; les chants des poètes, les leçons des sages, le proclameront la merveille de la terre. Oui, tous les dieux de l'histoire s'abaisseront devant toi, éclipsés par ta splendeur, astre puissant des Gaules.

III.

Des brises propices caresseront tes rivages, île de la gloire.

les pèlerins des nations les plus reculées y aborderont ; tu verras même parmi eux les messagers de ces peuplades libres comme tes vagues. Le navigateur jettera l'ancre à la vue de ta plage pour visiter une île si célèbre ; chaque touffe de gazon, chaque pierre, chaque rocher, retarderont ses pas qui fouleront avec respect une terre rendue sacrée par l'exil du grand homme ; tu lui devras un éclat divin : le jour qui vit le soleil de sa gloire s'éclipser vit l'aurore de la tienne.

IV.

Qui sont ceux qui l'ont enchaîné ? des bras qui lui avaient faiblement résisté ?... des peuples qui l'avaient maintes fois bravé, mais jamais dompté jusqu'à ce jour ! des monarques qui fléchirent souvent devant sa clémence, et reçurent de sa main les couronnes que la guerre leur avait ravies. Le vainqueur est vaincu, l'aigle languit et se meurt ; un nuage obscurcit le rayon de l'étoile des braves ! Mais déjà sa gloire reparaît revêtue d'une splendeur nouvelle... L'astre des siècles règne de nouveau sur tous les astres qui formaient naguère son humble cortége.

V.

Qu'un air pur caresse tes montagnes ; que la verdure embellisse tes vallons ; que l'onde de tes sources soit à jamais limpide ; que tes annales n'aient point de revers à raconter ! Sois, au milieu de l'Océan, comme un autel salué par les hommages religieux de toute la terre. Que ton rocher repousse à jamais les tempêtes, immobile lui-même au milieu de la lutte des vents et des flots. Puisse long-temps encore planer sur tes hauteurs et tes remparts l'aigle qui t'honore, l'aigle l'orgueil du monde.

VI.

Le lis, aujourd'hui si brillant, se flétrira ; — où est la main capable de le soutenir ? Les nations qui l'ont élevé le verront languir sans pitié ; — des rosées funestes le frapperont

de mort. Alors la violette, qui croît dans tes vallons, exhalera son parfum vivifiant ; alors la liberté ralliera ses fils pour entonner un chant de triomphe sur la tombe des tyrans, et l'Europe craindra que ton astre ne reparaisse dans tout son éclat pour éclipser les météores pestilentiels du Nord.

AU LIS *.

1815.

Avant que le vent disperse tes feuilles, arrête, emblème prétendu de l'innocence, — et donne-nous du moins, en te flétrissant, la leçon que ton déclin offre aux hommes.

Tu étais beau comme le rayon du matin, et riche comme l'orgueil de la mine ; tes charmes se sont évanouis ; tu es en butte à la haine, aux mépris et aux malédictions de la liberté.

Tu brillais au milieu des sourires du monde, ton ombre était un abri protecteur ; mais à présent tes corolles se froissent et se fanent ; — tu n'es plus l'ornement de ta terre natale.

Le souffle de la corruption a passé sur tes feuilles, le ver du bigotisme a miné ta tige ; ceux qui t'ont aimé souriront de tes revers, ceux qui t'adoraient te condamneront.

La vallée qui te vit naître gémira sur la perte de l'espoir de son sol ; les légions qui combattirent pour ton honneur et ta beauté s'empresseront de demander tes dépouilles.

Tes fleurs seront un emblème de moquerie, le symbole

* *Poems attributed to lord Byron*, etc. Nous osons croire que cette pièce sur une fleur partagerait (si elle était *meilleure*) l'amnistie accordée à la violette.

A. P.

de l'esclave, l'objet des dédains de l'homme libre, dans les cités, sur les montagnes et les vallons.

Ah! c'est l'haleine pestilentielle de la tyrannie qui a dispersé tes boutons sur la terre, et taché de sang ton voile virginal en te portant de cruelles blessures.

C'est la tyrannie qui a secoué violemment ta tige, appelé les orages contre toi, vicié ta sève, et flétri toutes les promesses de tes fleurs.

Car tu n'avais aucun bras patriotique pour te soutenir dans ta faiblesse contre la destruction... la destruction précédée du désespoir : une heure a suffi pour ta perte.

Il y en avait cependant qui prétendaient te plaindre, qui prétendaient te sauver; de vrais empiriques, d'accord pour mentir, et puis danser sur ton tombeau.

O toi, patrie des lis! en vain voudrais-tu relever sa tête pâle, elle ne reverdira jamais! une autre fleur lui succèdera.

Avant que le vent disperse toutes tes feuilles, prétendu emblème de l'innocence, arrête, et donne-nous, en te flétrissant, la leçon que ton destin offre aux mortels.

ODE A VENISE. *

I.

O Venise! Venise! lorsque tes murailles de marbre seront abîmées sous les eaux, les nations feront entendre un cri douloureux sur les ruines de tes palais. Les rivages de la mer répèteront au loin leurs accens plaintifs. Si moi, enfant des climats du Septentrion, je pleure tes disgrâces, que devraient donc faire tes citoyens?... tout, excepté de verser des larmes. Et cependant ils se contentent de gémir dans

* Voyez le début et les notes du quatrième chant de *Childe-Harold*. A. P.

un honteux repos. Aussi différens de leurs pères que l'écume verdâtre rejetée sur le sable diffère du flot audacieux qui se révolte contre un navire et va le briser sur les écueils, ils rampent et se traînent lâchement dans leur antique cité!

O douleur! que les siècles ne produisent pas de plus heureux fruits! De treize cents ans de richesse et de gloire, il ne reste que de la poussière et des larmes. Tous les monumens qui se présentent aux yeux de l'étranger, temples, palais, colonnes, tous semblent porter le deuil; le lion lui-même paraît humilié. Le son rauque et discordant du tambour des oppresseurs de Venise réveille seul l'écho de ton rivage, qui ne répétait jadis que de mélodieux accords, pendant que les flots de l'Adriatique, blanchis par les rayons de la lune, se balançaient sous les gondoles légères; alors aussi on entendait le murmure confus de tes joyeux citoyens, qui se livraient aux désirs d'un cœur trop plein de son bonheur, et séduits aisément par les douces erreurs d'une jeunesse bouillante, avide de plaisirs et de tendres émotions.

Combien sont préférables ces aimables folies, aux sombres saturnales des nations parvenues au terme de leur décadence! Alors le vice montre partout son front hideux; la gaieté est le rire de la fureur, on ne sourit que pour égorger; l'espérance n'est plus qu'un délai trompeur, semblable à l'éclair qui luit à la dernière heure du moribond. L'abattement est le dernier effet de ses douleurs; ses membres deviennent insensibles, et la froide main du trépas glace par degré tout son sang dans ses veines. Le malheureux, accablé de tortures, trompé par ce calme soudain, croit renaître à la vie : comme un prisonnier qui s'imagine être libre parce que ses chaînes ne résonnent plus, il parle de sa guérison prochaine; il prétend sentir le retour de ses forces, malgré sa faiblesse, et témoigne le désir d'aller respirer un air plus frais. Il parle à voix basse, et ne s'aperçoit pas que son haleine ne sort qu'avec effort de son sein oppressé, et

que ses doigts amaigris ne sentent plus les objets qu'ils saisissent. Sa vue s'obscurcit, l'appartement tourne autour de lui; il croit voir voltiger des ombres rapides qu'il voudrait vainement arrêter. Un bruit rauque et sourd, dernier effort de sa voix mourante, s'échappe de son gosier, le froid de la mort et ses ténèbres s'appesantissent sur lui : il n'est plus que cette portion de terre inanimée qu'il avait été avant sa naissance.

II.

Il n'est plus d'espérance pour les nations!... Parcourez les annales des siècles qui nous ont précédés. Qu'avons-nous appris de ces vicissitudes toujours les mêmes, du flux et du reflux des âges, de cette éternelle répétition d'évènemens?... Rien, ou bien peu de chose.

Nous cherchons toujours des soutiens fragiles, qui se brisent sous notre poids, et nous consumons nos forces à lutter contre de vains fantômes : c'est notre propre nature qui nous fait succomber. Les stupides animaux que l'homme égorge chaque jour pour assouvir sa voracité ne sont pas plus méprisables que nous; et nous les voyons, dociles et soumis, suivre le berger qui les mène à la mort. Hommes esclaves, qui prodiguez votre sang pour les rois! qu'ont-ils donné en retour à vos enfans?... Un héritage de chaînes et de misères, une aveugle servitude, et des châtimens pour récompense de leurs travaux. Eh quoi! ne sentez-vous pas encore l'impression brûlante du soc de la charrue sur laquelle vous tombez épuisés de fatigues? Vous croirez-vous toujours les martyrs d'une loyauté digne d'éloges? Vous glorifierez-vous d'un lâche dévouement? C'est d'une autre source qu'est sortie la gloire que vous ont laissée vos aïeux, et tout ce que les beaux jours de la liberté et les pages de l'histoire nous vantent comme sublime! Vous lisez ces véritables exploits, vous admirez en soupirant, et vous marchez encore au sacrifice comme des victimes dociles. Ils sont en bien petit nombre ces hommes qui, bravant l'opinion de

leurs semblables, et ayant du moins le courage d'être criminels, osent, à l'ombre des cachots, chercher à s'ouvrir un passage jusqu'à la source de la liberté, pour y désaltérer leurs gosiers brûlans. Mais les peuples stupides préfèrent se fouler aux pieds pour pouvoir approcher leurs lèvres de la coupe d'oubli, qui leur fera perdre le souvenir de leurs longues douleurs, et des années passées à tracer un pénible sillon sur des sables stériles... Ou si une riche moisson a jamais couvert la plaine, elle ne fut pas pour eux, leurs têtes étaient trop courbées, et l'on n'accorde à ces misérables qu'un pain de douleur!

Excusons ces audacieux mortels qui abhorrent les forfaits qu'ils sont réduits à commettre, et ne confondons point avec leurs nobles motifs les violations momentanées des lois de la nature. Tels la peste et les tremblemens de terre ne nous affligent que pour un temps, et permettent bientôt à l'année de reprendre le cours accoutumé de ses saisons, de réparer leurs ravages, et de reproduire de nouvelles cités et d'autres générations. Tout refleurit et s'embellit encore... Mais il faut que la liberté daigne sourire... car il n'est point de fleurs pour la tyrannie.

III.

Murailles de Venise! jadis respectées, vous avez vu réunis dans votre enceinte la gloire, le pouvoir et la liberté, trinité céleste! Les nations les plus puissantes furent jalouses de Venise, et se liguèrent contre elle : elles purent l'affaiblir, mais jamais éteindre son courage. A sa destinée était liée celle de l'Europe.

Les monarques, invités à ses fêtes, saluèrent avec reconnaissance ses palais hospitaliers; humiliés par elle, ils ne purent la haïr, et les peuples l'aimèrent comme les rois, car elle fut toujours le rendez-vous chéri de tous les voyageurs. Ses crimes mêmes n'avaient rien de hideux : fille de l'amour, elle ne fut jamais altérée de sang et de carnage; elle portait la joie dans toutes les contrées qu'elle soumit à

ses lois. La religion consacrait ses bannières, car elle rétablit partout le culte de la croix, et fit pâlir le croissant. Si l'étendard de Mahomet n'asservit point nos climats, l'Europe le doit à cette ville qu'elle a chargée de fers; le bruit de ses chaînes retentit chaque jour aux oreilles de ceux qui ont dû la liberté à ses glorieux efforts. Hélas! elle ne fait que partager une infortune commune : appelée *le domaine* d'un ennemi conquérant, elle apprend ce que nous apprenons tous, et les enfans de la Bretagne plus que les autres, que les tyrans ont une foule de mots dorés pour se jouer des nations.

IV.

Le nom de république a disparu sur les trois parties du globe désolé! Venise n'est plus; la Hollande ne rougit pas d'avouer un sceptre et un chef revêtu de la pourpre royale. Si l'habitant de l'Helvétie peut seul encore se dire libre dans les montagnes, ce ne peut être pour long-temps : car de nos jours la tyrannie est devenue astucieuse, et ne cesse d'épier le moment où elle pourra fouler les peuples qui osent lui résister encore.

Il est un monde où une race d'hommes remplis de vigueur, séparés de nous par le rempart de l'océan, est élevée dans le culte sacré de la liberté : conquête faite par ses pères les armes à la main, héritage précieux qui la distingue de toutes les nations.

Oui, tandis que tous les peuples sont forcés de fléchir le genou, au signe que fait un monarque armé d'un sceptre semblable à la baguette magique d'un enchanteur, une terre existe encore au-delà de l'Atlantique, qui peut relever avec fierté son front que ne déshonore aucune trace d'un joug humiliant. Elle a appris à ses aînés que le pavillon d'Albion doit reculer devant les braves qui ont scellé de leur sang les droits de leur indépendance.

Ah! sans doute il vaudrait mieux que le sang des hommes coulât par torrens, que de rester stagnant dans nos

veines, tel qu'un fleuve emprisonné dans des canaux, plutôt que de ressembler à un malade qui fait trois pas, chancelle et tombe, il vaudrait mieux reposer, avec ces Spartiates libres encore, dans le glorieux tombeau des Thermopyles, ou du moins fuir sur l'Océan, être dignes de nos ancêtres, et donner à l'Amérique un homme libre de plus.

ÉPIGRAMME D'ALFIERI,

SUR LE MOT CAPITAINE,

Selon les prononciations italienne, française et anglaise :
Capitano, Capitaine, Captain.

Capitano e parola
Sonante intera, e nell' Italia nata ;
Capitèn, già sconsola,
Nazalmente dai Galli smozzicata ;
Keptn poi dentro gola
De Britanni aspri sen sta straspolpata.

IMITATION,

OU PLUTÔT RÉPONSE A CETTE ÉPIGRAMME.

Poor Italy, one needs must own
Has the word *Captain* and the word alone ;
France had the man but gave him those
Whom he had taken for her by the nose :
England had hers and has him still,
Who'll cut her own throat for her, if she will.

La pauvre Italie, on doit bien l'avouer, a le mot *Capitaine*, mais le mot seul ; la France avait l'homme, mais elle le livra à ceux qu'il avait tirés par le *nez* pour elle : l'Angleterrre a eu le sien, et l'a encore, qui lui coupera la *gorge*, si elle le veut*.

* Pour comprendre le sel de cette *réponse*, il faut traduire littéralement l'épigramme d'Alfieri, et surtout les mots *nazalmente* et *dentro gola* : « *Capitano* est un mot complet né en Italie ; capitaine est devenu un mot mutilé et *nasal* en France ; *captain* sort durement de *la gorge* en Angleterre, etc., etc. »

ÉPIGRAMMES
SUR LORD CASTLEREAGH.

I.

Ah! Castlereagh, c'est maintenant que tu es un patriote; Caton mourut pour sa patrie comme toi pour la tienne : il mourut plutôt que de voir Rome esclave; tu t'es coupé la gorge afin que la Grande-Bretagne fût sauvée.

II.

Ainsi donc Castlereagh s'est coupé la gorge! — Le pire de cela c'est... qu'il ait commencé par en couper d'autres que la sienne.

III.

Ainsi donc, *il* s'est coupé le cou! — *lui!* Qui? l'homme qui avait coupé le cou de son pays il y a bien long-temps...

FIN DES POÉSIES POLITIQUES.

LE PÈLERINAGE

DE

CHILDE-HAROLD,

ROMAN.

Child-Harold's pilgrimage, a romaunt.

L'univers est une espèce de livre dont on n'a lu que la première page, quand on n'a vu que son pays. J'en ai feuilleté un assez grand nombre, que j'ai trouvées également mauvaises. Cet examen n'a point été infructueux. Je haïssais ma patrie : toutes les impertinences des peuples divers parmi lesquels j'ai vécu m'ont réconcilié avec elle. Quand je n'aurais tiré d'autre bénéfice de mes voyages que celui-ci, je n'en regretterais ni les frais, ni les fatigues.

(*Le Cosmopolite* *.)

* Livre assez rare dont le titre est : *Le Cosmopolite, ou le Citoyen du monde*, avec cette épigraphe : *Patria est ubicunque est bene*, 1750, sans nom d'auteur ni d'imprimeur. Ce sont des diatribes pleines d'âcreté dont l'auteur est M. Fougeret de Monbron, à qui on attribue aussi la Henriade travestie et des romans licencieux. A. P.

AVIS DU TRADUCTEUR.

Lord Byron appelle son « Pèlerinage de Childe-Harold » un *roman*, « *a romaunt.* » Ce terme, à peu près inusité depuis Chaucer et Drayton, est synonyme de *romance*, qui s'applique surtout aux romans en vers du moyen âge. Chaucer appelle le poème de Guillaume de Lorris « the *romaunt* of the Rose, » le roman de la Rose.

Childe ou child est un autre vieux mot dérivé du saxon, qui signifie aujourd'hui enfant, mais qui dans le moyen âge était un titre de noblesse, synonyme de *knight*, chevalier, ou même de prince ; — non sans quelque analogie avec les mots *infant* et *infante* de l'espagnol. Spencer appelle le prince Arthur *Childe*, et Tristan *Childe-Tristram*.

Le début du Pèlerinage est dans le style des anciennes ballades : ce syle se retrouve seulement dans quelques stances après le premier chant. A. P.

PRÉFACE*.

La plus grande partie du poème suivant a été composée au milieu des scènes qu'il retrace. Il fut commencé en Albanie, et les passages relatifs à l'Espagne et au Portugal ont été écrits d'après des notes recueillies par l'auteur dans ces contrées : voilà ce qu'il était peut-être nécessaire de faire observer pour garantir l'exactitude des descriptions. Les lieux que j'ai essayé d'esquisser appartiennent à l'Espagne, au Portugal, à l'Épire, à l'Acarnanie et à la Grèce. Le poème s'arrête là pour le moment : l'accueil du public déterminera si l'auteur peut se hasarder à conduire ses lecteurs jusque dans la capitale de l'Orient, à travers l'Ionie et la Phrygie. Ces deux premiers chants ne sont qu'un essai.

Il a été introduit dans le poème un personnage imaginaire pour en lier toutes les parties entre elles; ce qui ne veut pas dire que je prétende avoir fait un ouvrage régulier. Quelques amis, dont je respecte beaucoup les opinions, m'ont averti que je courais le risque d'être soupçonné d'avoir voulu peindre un caractère réel dans le personnage fictif de Childe-Harold. Je demande la permission de le dire une fois pour toutes : Harold est l'enfant de mon imagination, créé pour le motif que j'ai déjà dit; dans quelques circonstances triviales et les détails de pure localité, cette supposition pourrait être fondée, mais dans les points principaux j'ose espérer qu'elle ne saurait l'être.

Il est presque superflu de dire que le nom de Childe, comme dans Childe Waters, Childe Childers, est employé comme plus approprié au rhythme ancien que j'ai adopté. Les *adieux* qui se trouvent au commencement du premier chant m'ont été suggérés par le bonsoir (*good night*) de lord Maxwell, dans les anciennes ballades des frontières

* Préface des deux premiers chants. A. P.

écossaises (*the Border Minstrelsy*) publiées par M. Scott *. On trouvera peut-être dans le premier chant quelques passages qui sembleront des réminiscences des divers poèmes qui ont été publiés sur l'Espagne : ce n'est qu'un effet du hasard ; car, à l'exception de quelques stances, la plus grande partie de Childe-Harold a été écrite dans le Levant.

La stance de Spencer comporte une très grande variété de tons selon le jugement d'un de nos meilleurs poètes. « Il n'y a pas long-temps, dit le docteur Beattie, que j'ai commencé un poème dans le style et le rhythme de Spencer, et je me propose d'y donner carrière à mon goût en passant tour à tour du ton plaisant au pathétique, du descriptif au sentimental, et du tendre au satirique, selon le caprice de mon humeur, car la mesure que j'ai adoptée comporte également tous les genres**. » Confirmé dans mon opinion par une telle autorité, et par quelques poètes italiens du premier mérite, je n'ai pas besoin de me justifier d'avoir voulu prendre une grande variété de tons, persuadé que, si je ne réussis pas, la faute en sera dans l'exécution, plutôt que dans un plan consacré par l'exemple de l'Arioste, de Thomson et de Beattie.

ADDITION A LA PRÉFACE.

Je reprends la plume maintenant que tous nos journaux périodiques ont distribué leurs critiques habituelles. Je n'ai rien à dire contre la justice de leurs observations en général. Il me siérait mal de me récrier contre leurs très légères censures ; car peut-être, s'ils y avaient mis moins de douceur, ils auraient été plus francs. Que tous en général, et chacun en particulier, reçoivent donc mes actions de grâces pour leur générosité. Il est un seul point sur lequel je veux hasarder une observation. Parmi toutes les critiques justement

* Aujourd'hui sir Walter. A. P.

** *Beattie's letters.* Beattie veut parler de son poème du *Ménestrel* (the Minstrel), qui a été heureusement traduit, le premier chant par M. de Chateaubriand, et le second par M. J.-B.-A. Soulié. A. P.

adressées au caractère fort indifférent de mon pèlerin (que, malgré toutes les insinuations contraires, je soutiens toujours être un personnage fictif), on a dit que, outre l'anachronisme, Childe-Harold n'était rien moins que chevalier, car les temps de la chevalerie étaient des temps d'amour, d'honneur, etc. Or, nous savons que ces époques où fleurissait *l'amour du bon vieux temps*, *l'amour antique*, étaient les siècles de la plus grande corruption. Si l'on a quelques doutes à cet égard, on n'a qu'à feuilleter Sainte-Palaye, et s'arrêter surtout à la page 69 du vol. II. Les vœux de la chevalerie n'étaient pas mieux gardés que tous les autres vœux : les chants des troubadours n'étaient pas plus décens que ceux d'Ovide, et avaient certainement bien moins d'élégance. Dans les *cours d'amour*, *parlemens d'amour*, ou de *courtoisie* et de *gentillesse*, il y avait beaucoup plus d'amour que de courtoisie. *Voyez* Roland, sur le même sujet que Sainte-Palaye. Quoi qu'on puisse dire du personnage fort peu aimable de Childe-Harold, il fut du moins tout aussi bon chevalier dans ses attributs que les Templiers : *no waiter but a knigth Templar**. Je crains bien que sir Tristram et Lancelot n'aient pas été meilleurs qu'ils ne devaient être, quoiqu'ils fussent des personnages très poétiques, véritables chevaliers *sans peur*, mais non pas *sans reproches*. Si l'origine de l'ordre de la Jarretière n'est pas une fable, les chevaliers de cet ordre ont porté pendant plusieurs siècles les couleurs d'une comtesse de Salisbury, de mémoire assez suspecte. Mais en voilà assez sur la chevalerie. Burke n'avait pas besoin de regretter cette belle institution, quoique Marie-Antoinette fût bien aussi vertueuse que la plupart des dames en l'honneur de qui des lances étaient rompues et des chevaliers désarçonnés.

Avant Bayart et jusqu'à sir Joseph Banks** (les plus chastes

* Citation d'une pièce de vers insérée dans le journal politique appelé l'*Anti-Jacobin*, rédigé par MM. Canning et Frère. A. P.

** Ce rapprochement de Bayart et de l'illustre savant fait chevalier par

et les plus célèbres chevaliers des temps anciens et modernes), on trouvera peu d'exceptions à ce que j'avance, et je crois qu'il suffirait de peu de recherches pour apprendre à ne plus regretter ces ridicules momeries du moyen âge.

Maintenant je laisserai vivre Childe-Harold aussi longtemps qu'il pourra. Il aurait été plus commode et bien plus aisé de tracer un caractère aimable; on aurait pu sans difficulté déguiser ses défauts, le faire agir davantage et parler moins; mais, en mettant Childe-Harold en scène, je n'avais en vue que de montrer que la perversion précoce de l'esprit et de la morale nous conduit à la satiété des plaisirs passés et nous empêche de goûter les plaisirs nouveaux; et même que ce qui est le plus capable d'exciter l'esprit de l'homme (excepté l'ambition, le plus puissant de tous les moteurs), le spectacle des beautés de la nature, et les voyages, ont perdu leur effet sur une âme ainsi faite ou plutôt égarée. Si j'avais continué le poème, Childe-Harold serait devenu de plus en plus sombre; car l'esquisse que je me proposais de remplir était, à quelques différences près, celle d'un moderne Timon* et peut-être d'un Zeluco ** poétique.

George IV est une espèce d'épigramme. Le *chevalier* Isaac Newton mourut aussi vierge à 80 ans. A. P.

* Le Timon ancien et celui de Shakspeare. A. P.

** *Zeluco*, roman du docteur Moore. A. P.

A IANTHÉ.

Dans les climats où je viens d'errer, et dont les belles ont long-temps passé pour être sans rivales ; dans ces visions qui offrent au cœur des beautés qu'il regrette en soupirant de n'avoir vues qu'en songe, jamais la réalité ni l'imagination ne m'ont fait rencontrer aucun objet qui fût semblable à toi. Aussi, après t'avoir vue, je n'essaierai point de peindre ces charmes qui se varient sans cesse. Que mes expressions seraient faibles pour celui qui ne te voit pas! que diraient-elles à ceux qui peuvent te contempler ?

Ah ! puisses-tu être toujours ce que tu es aujourd'hui, et ne pas tromper les espérances de ton printemps ! Toujours belle, tendre et pure, sois sur la terre l'image de l'Amour sans ses ailes, et ingénue au-delà des pensées de l'espérance ! Ah ! sans doute, celle dont l'affection cultive ton jeune âge, doué chaque jour de nouveaux attraits, voit en toi l'arc-en-ciel de ses années à venir, et tous ses chagrins disparaissent devant ses couleurs célestes.

Jeune Péri de l'Occident, — c'est un bonheur pour moi de compter déjà le double de tes années : mes yeux peuvent te contempler sans puiser dans les tiens le poison de l'amour, et admirer sans danger tout l'éclat de tes charmes. Heureux de ne pas les voir un jour s'éclipser! mais plus heureux cent fois, lorsque tant de jeunes cœurs seront blessés par tes regards, d'échapper au sort de ceux qui t'admi-

reront après moi, mais qui éprouveront les angoisses que le Ciel a mêlées aux plus douces heures de l'amour!

Permets à ces yeux qui, vifs comme ceux de la gazelle, regardent avec une si noble fierté, et soudain se baissent avec une modestie touchante; permets à ces yeux, qui nous séduisent quand ils errent çà et là, ou nous éblouissent en se fixant sur nous, permets-leur de parcourir mon ouvrage et ne refuse pas à mes vers un sourire pour lequel mon cœur soupirerait peut-être vainement si je pouvais être pour toi autre chose qu'un ami. Daigne, chère Ianthé, m'accorder cette grâce; ne me demande pas pourquoi j'adresse mes chants à une beauté si jeune encore, mais permets-moi de joindre le plus beau des lys aux fleurs de ma couronne.

C'est ainsi que ton cœur sera uni à mes vers; et chaque fois qu'un œil indulgent jettera un regard sur les voyages d'Harold, le nom d'Ianthé, consacré ici, s'offrira le premier à lui, et sera le dernier oublié. Ah! quand mes jours auront été comptés, si cet ancien hommage appelle tes jolis doigts sur la lyre de celui qui rendit hommage à tes ravissans appas, c'est tout ce que je puis désirer de plus doux pour ma mémoire : c'est plus que l'espérance n'ose réclamer; mais l'amitié pouvait-elle demander moins * ?

* L'Ianthé de ces vers était la jeune lady Charlotte Harley. A. P.

LE PÈLERINAGE

DE

CHILDE-HAROLD.

CHANT PREMIER.

I.

O toi, à qui Hellas donna une origine céleste ! Muse, qui reçois ta forme ou ton nom fabuleux de l'invention capricieuse du ménestrel, les lyres modernes t'ont si souvent humiliée sur la terre, que la mienne n'ose * pas t'invoquer sur ton mont sacré ; cependant j'ai erré sur les bords de ta source fameuse ; oui, j'ai soupiré sur l'autel depuis longtemps abandonné de Delphes [1], où tout est muet, excepté le faible murmure de l'onde ; mais non... ma lyre ne doit pas réveiller les neuf Sœurs fatiguées pour embellir une histoire aussi simple... un humble poème tel que le mien.

* *Shamed full oft by later lyres on earth* : rendue honteuse par les lyres modernes sur la terre. Ce vers pourrait se rapporter à la lyre du poète aussi bien qu'à la muse. En préférant le sens satirique nous entrons dans la pensée de Byron, qui ne s'est jamais humilié qu'ironiquement devant ses rivaux en poésie, qui avait répondu par une satire générale à une critique isolée ; qui en avait fait une seconde dans le même style en 1811, et qui se livrera tout à l'heure encore à la satire dans Childe-Harold même. *On earth* nous semble indiquer encore le sens que nous adoptons : plus loin, le poète répète qu'il ne réveillera pas les Muses *fatiguées « weary. »* Enfin Byron, dans une note en prose rapportée par Moore, Byron exprimait déjà à la même époque son opinion sur la littérature anglaise moderne, qui, selon lui, était en décadence. « Il n'est pas un de nos poètes vivans qui doive survivre à ses ouvrages, disait-il ; le goût s'éteint parmi nous. » — Nous pensons donc que Byron a voulu dire ici que les lyres modernes avaient profané le nom de la muse. Si nous nous trompons, l'erreur n'est pas heureusement très grande. Voyez la note de la stance LXXXVII. A. P.

II.

Jadis dans l'île d'Albion vivait un jeune homme pour qui les sentiers de la vertu étaient sans attrait, mais qui passait ses jours dans une débauche grossière, et importunait par ses joies bruyantes l'oreille appesantie de la nuit! Hélas! vraiment! c'était un être perverti, s'adonnant sans honte aux orgies et aux plaisirs profanes; il n'était guère d'objets sur la terre qui trouvassent faveur à ses yeux, excepté les concubines, une société charnelle, et des convives dissolus de haut ou bas degré.

III.

Il avait nom Childe-Harold : — mais d'où venaient son nom et son ancien lignage? c'est ce qu'il me convient de ne pas dire : il suffit de savoir que peut-être ce lignage et ce nom n'étaient pas sans gloire, et qu'ils avaient été illustres dans d'autres temps; mais un seul descendant qui se dégrade* souille un nom pour toujours, quelque grand que ce nom fut jadis. Ni tout ce que les hérauts retirent de la poussière du cercueil, ni une prose fleurie, ni les mensonges emmiellés des poètes, ne sauraient rendre honorables des actes blâmables, ou consacrer un crime.

IV.

Semblables à ces insectes qui jouent gaiement sous les rayons du soleil de midi, Childe-Harold, dans ses joyeux passe-temps, ne songeait guère qu'avant que son jour si court fût écoulé, le vent du malheur pouvait survenir et le frapper de son souffle glacial; mais bien avant que le premier tiers de sa vie fût passé, le Childe éprouva quelque chose de pire que l'adversité... il éprouva le dégoût de la satiété. Alors il prit en aversion le séjour de sa terre natale, qui lui sembla plus solitaire que la triste cellule d'un ermite.

* *A losel*, terme du vieux langage qui signifie un *homme déconsidéré*, un homme de mauvaises mœurs. A. P.

V.

Il avait parcouru tous les dédales du vice, sans jamais réparer ses torts. Il avait soupiré pour milles beautés quoiqu'il n'en aimât qu'une, et celle qu'il aimait ne put jamais être à lui. Ah! combien elle fut heureuse d'échapper à un homme dont les embrassemens eussent profané une beauté si chaste; à un homme qui aurait bientôt délaissé ses charmes pour des voluptés vulgaires, dissipé tous ses biens afin de continuer ses profusions, et dédaigné les plaisirs calmes du bonheur domestique!

VI.

Or, Childe-Harold avait le cœur malade. Il voulait s'éloigner de ses compagnons de débauche; on dit que parfois une larme brillait dans ses yeux sombres et humides, mais l'orgueil l'y glaçait soudain. Il allait errer seul, à l'écart, et dans une rêverie sans charme. Il résolut enfin de quitter sa patrie pour visiter les climats brûlans au-delà des mers. Rassasié de plaisirs, il soupirait presque après le malheur : pour changer de théâtre il serait descendu volontiers même dans le séjour des ombres.

VII.

Le Childe partit du château de son père. C'était un vaste et vénérable édifice, si vieux qu'il semblait toujours près de s'écrouler; cependant des piliers massifs garantissaient sa solidité. Retraite monastique, condamnée à servir à de honteux excès! là où jadis la superstition avait établi sa demeure, les filles de Paphos venaient chanter et sourire. Les moines auraient pu y croire au retour de leur bon vieux temps, si les anciennes chroniques n'ont point calomnié ces saints personnages.

VIII.

Cependant plusieurs fois, au milieu des plus bruyans transports de sa gaieté, une étrange angoisse se trahissait

sur le front de Childe-Harold, comme si le souvenir de quelque querelle fatale ou d'une passion déçue se réveillait tout-à-coup dans son cœur. Mais tous ses compagnons ignoraient ce secret et peut-être ne se souciaient guère de le connaître, car il n'avait point une âme ouverte et franche qui trouvât du charme à épancher ses chagrins; quelles que fussent les peines qu'il ne pouvait oublier, il ne recherchait ni les consolations ni les conseils d'un ami.

IX.

Et personne ne l'aimait, quoiqu'il appelât dans son château de jeunes débauchés de tous les pays; il savait qu'ils lui prodiguaient les flatteries aux jours des festins, mais que c'étaient des parasites sans cœur. — Oui! personne ne l'aimait, — pas même ses chères concubines. — La femme ne recherche que la richesse et la puissance : partout où elles sont, accourt la volupté volage. Semblables aux papillons, c'est la lumière qui attire les belles; et Mammon réussit là où des anges échoueraient.

X.

Childe-Harold avait une mère, et il ne l'avait pas oubliée, mais il évita de lui faire ses adieux. Il avait une sœur chérie, mais il ne la vit pas avant de commencer son long pèlerinage. S'il avait des amis, il n'en embrassa aucun. Cependant ne vous hâtez pas d'en conclure que son cœur était un cœur d'acier. O vous qui savez ce que c'est qu'aimer, vous éprouverez cruellement que ces adieux brisent le cœur dont on espérait qu'ils calmeraient les regrets!

XI.

Son château, ses domaines, les aimables dames qui avaient charmé sa jeunesse, et dont les yeux bleus, la chevelure bouclée et les mains blanches comme la neige auraient ébranlé la sainteté d'un anachorète; sa coupe remplie jusqu'au bord des vins les plus rares, enfin tout ce qui

pouvait le plus séduire les sens, il abandonne tout sans pousser un soupir, pour traverser les mers, parcourir les rivages musulmans et franchir la ligne centrale de la terre*.

XII.

Les voiles sont déployées et s'arrondissent au souffle d'un vent favorable qui, d'accord avec Harold, semble charme de le transporter loin des lieux qui l'ont vu naître. Les blancs rochers du rivage britannique s'évanouissent rapidement à ses yeux, et sont perdus au milieu de l'écume que les vagues soulèvent. Peut-être qu'alors il se repentit d'avoir voulu errer au loin : mais cette pensée silencieuse resta ensevelie dans son sein; ses lèvres ne laissèrent échapper aucune plainte, tandis que les autres passagers répandaient des larmes indignes d'un mâle courage et accusaient les vents sourds à leurs regrets.

XIII.

Mais, au moment où le soleil se dérobait sur les flots, il prit sa harpe qu'il faisait parfois résonner pour en tirer des accords sans art lorsqu'il croyait n'être pas écouté par des témoins indiscrets. Ses doigts errent négligemment sur l'instrument mélodieux pour préluder à ses chants dans le sombre crépuscule.

Le vaisseau volait avec ses blanches ailes; les rivages fuyaient derrière lui. Childe-Harold adressa aux élemens son dernier adieu.

1.

« Adieu! adieu! ma terre natale disparaît au loin sur l'onde azurée; les vents de la nuit soupirent; les vagues mugissent, et la sauvage mouette pousse ses cris; nous suivons dans sa fuite ce soleil qui va se coucher dans le palais de l'Océan.

* Lord Byron s'était proposé d'abord de continuer ses voyages jusqu'aux mers situées au-delà de l'équateur. Par l'évènement, ni le poète ni Childe-Harold ne passèrent la ligne. A. P.

Adieu, pour un temps, à lui et à toi; ô ma terre natale, adieu.

2.

» Encore quelques heures, et il se lèvera pour donner naissance au matin; je saluerai de nouveau la mer et les cieux, mais non ma terre natale. Mon vieux château est désert, le foyer est solitaire, les ronces sauvages vont s'amasser sur les murs; mon chien hurle sur le seuil de la porte.

3.

» Approche, approche, mon petit page! pourquoi pleurer et gémir? crains-tu la fureur des vagues? est-ce le vent qui te fait trembler? Va, sèche les larmes qui coulent de tes yeux : notre vaisseau est fort et agile; à peine si le plus rapide de nos faucons pourrait voler aussi vite que lui!

4.

» — Que le vent souffle avec violence, que les vagues se soulèvent, je ne crains ni le vent ni les vagues; mais ne soyez pas surpris, sir Childe, que je sois affligé; je m'éloigne d'un père et d'une mère que j'aime; je n'aime qu'eux, vous, et celui qui est là-haut!

5.

» Mon père me donna sa bénédiction avec transport, sans se plaindre beaucoup; mais ma mère va soupirer amèrement jusqu'à mon retour. » — « C'est assez, mon petit ami, c'est assez : les pleurs conviennent à tes yeux; si j'avais ton innocence, les miens en répandraient aussi.

6.

» Approche, approche, mon brave serviteur : pourquoi es-tu si pâle? redoutes-tu quelque ennemi français, ou est-ce la brise qui te fait frissonner?

» — Pouvez-vous croire, sir Childe, que j'aie peur de la

mort? je n'ai pas une âme si timide: mais la pensée d'une épouse absente fait pâlir un époux fidèle.

7.

» Ma femme et mon enfant habitent non loin de votre château, sur les bords du lac; lorsqu'ils me demanderont, que répondra leur mère?

» — C'est assez, mon brave serviteur; qui pourrait blâmer ta tristesse? Mais moi, dont l'humeur est plus légère, je ris en m'éloignant.

8.

» Qui peut se fier aux soupirs d'une épouse ou d'une amante? de nouvelles ardeurs sècheront bientôt ces yeux que nous avons vus naguère baignés de pleurs. Ce n'est pas le regret des plaisirs passés qui m'afflige, ni les dangers qui peuvent nous menacer; ma plus grande douleur est de ne rien laisser derrière moi qui réclame une larme.

9.

» Et maintenant qu'entouré d'une mer sans bornes, je me trouve seul dans le monde, irai-je soupirer pour les autres, quand personne ne soupirera pour moi? Peut-être mon chien gémira-t-il de mon absence, jusqu'à ce qu'une main étrangère vienne le nourrir; mais au bout de quelque temps, si je revenais dans ma patrie, il s'élancerait sur moi pour me mordre*.

10.

» Je fuis gaiement avec toi sur l'onde écumeuse, ô mon vaisseau rapide! peu m'importe dans quelle contrée tu me feras aborder, pourvu que ce ne soit plus dans la mienne. Salut! vagues azurées; et, lorsque je serai loin de l'Océan,

* Après une absence de quelques années lord Byron fut attaqué en effet par un de ses chiens favoris, ce qui lui faisait dire qu'Homère dans l'*Odyssée*, et Southey dans *Don Rodrigue*, avaient trop exalté la reconnaissance et la mémoire de la race canine. A. P.

salut, déserts et grottes des montagnes! ô ma terre natale, adieu. »

XIV.

La terre a disparu; le vaisseau vole, et des vents contraires le tourmentent dans la baie orageuse de la Biscaye. Quatre jours se sont écoulés; mais, avec le cinquième, la vue d'un nouveau rivage vient réjouir tous les cœurs. La montagne de Cintra est devant eux, ils reconnaissent le Tage qui porte à la mer le tribut de ses flots dorés; un pilote lusitanien monte à bord du navire et le guide à travers de fertiles contrées, où quelques laboureurs achèvent la moisson.

XV.

O Christ! c'est un spectacle divin de voir tout ce que le ciel a fait pour ce climat délicieux! Que de fruits savoureux se colorent sur tous les arbres! que de richesses se déploient sur les collines! Mais l'homme voudrait les ravager de ses mains impies! Ah! lorsque le Très-Haut lèvera son bras terrible contre ceux qui bravent ses lois suprêmes, ses carreaux brûlans d'une triple vengeance poursuivront les nombreux guerriers des Gaules, et purgeront la terre de ses cruels ennemis.

XVI.

D'abord, que de beautés nous offre Lisbonne! Son image se réfléchit dans ce noble fleuve auquel les poètes n'ont pas besoin de donner un lit de sable d'or. Ses flots sont sillonnés par mille vaisseaux d'une force imposante, depuis qu'Albion est devenue l'alliée de la Lusitanie, nation gonflée d'orgueil et d'ignorance, baisant et détestant la main qui s'est armée du glaive pour la délivrer de la rage du chef impitoyable des Gaules.

XVII.

Mais en entrant dans cette ville, qui brille au loin comme une cité céleste, l'étranger se sent pénétré de douleur au

milieu de tout ce qui peut le plus affliger la vue. Les cabanes et les palais sont également d'un aspect repoussant ; ses sales citoyens sont élevés dans la fange ; quels que soient leur rang et leur fortune, ils se soucient fort peu de la propreté de leurs vêtemens, quoiqu'ils se voient attaqués de la plaie d'Égypte.

XVIII.

Pauvre peuple d'esclaves! né sous un si beau climat! — O nature, pourquoi as-tu prodigué tes dons à de tels hommes? L'aspect varié des vallons et des collines de Cintra s'offre à nous comme un nouvel Eden! ah! quelle main pourrait guider le pinceau ou la plume pour suivre l'œil ravi à travers des lieux plus éblouissans pour la vue mortelle que les merveilles décrites par le poète qui osa ouvrir au monde surpris les portes de l'Élysée?

XIX.

Les rocs affreux couronnés par un couvent au faîte incliné; les liéges antiques ombrageant de leurs rameaux un précipice bordé de broussailles; la mousse des montagnes, noircie par un ciel brûlant; la profonde vallée dont les arbrisseaux pleurent l'absence du soleil; l'azur poli du paisible Océan, les pommes d'or suspendues au vert feuillage des orangers, les torrens qui bondissent du haut des rochers, la vigne qui rampe sur les collines, le saule qui se balance sur le bord des ruisseaux, tout contribue à embellir et à varier ce paysage enchanteur.

XX.

Puis gravissez lentement les sentiers tortueux, et du haut de chaque sommité rocailleuse tournez la tête pour contempler une perspective nouvelle et plus riche. Reposez-vous à la chapelle de Notre-Dame des douleurs[2] : des moines sobres montrent leurs petites reliques à l'étranger et lui récitent leurs légendes. Ici des impies reçurent leur châti-

ment; et là, dans cette grotte obscure, Honorius vécut de longues années, espérant mériter le ciel, en se faisant un enfer de la terre.

XXI.

Observez, en gravissant les cimes des rochers, plusieurs croix grossièrement taillées; ne croyez pas voir des offrandes de la dévotion : ce sont de fragiles monumens d'une rage meurtrière. Partout où le poignard d'un impitoyable meurtrier a répandu le sang d'une victime, on élève une croix formée de deux lattes vermoulues; les vallées et les bosquets sont remplis de ces tristes souvenirs, dans cette terre sanguinaire où les lois ne protègent pas la vie de l'homme[3].

XXII.

Sur le penchant des collines, ou dans le sein des vallées, on aperçoit des châteaux qui furent jadis la demeure des rois; mais aujourd'hui les plantes sauvages fleurissent seules alentour : cependant un reste de splendeur est attaché à ces ruines. C'est là que s'élève le beau *Palais du prince;* et toi, riche fils d'Albion, Vathek*! c'est là aussi que tu créas ton paradis, oubliant que, lorsque la richesse, avide de plaisirs, a prodigué ses trésors, la douce paix fuit toujours les appas de la volupté.

XXIII.

C'est sous l'abri délicieux de cette montagne que tu choisis ta demeure pour y appeler tous les plaisirs. Mais aujourd'hui, semblable à un séjour fatal à l'homme, ton palais enchanté est solitaire comme toi. De gigantesques broussailles permettent à peine d'arriver à tes appartemens abandonnés, à tes larges portiques ouverts. Nouvelle leçon pour le cœur de celui qui réfléchit combien sont vains les palais de la terre, quand le passage des flots du temps inexorable les convertit en débris.

* Vathek-Bedford. A. F.

XXIV.

Voilà le palais où des chefs se sont rassemblés naguère! palais odieux à tout cœur anglais[4]! Voyez ce démon, ce nain de l'enfer au rire moqueur, qui porte pour diadème le bonnet de la folie! voyez-le assis et revêtu d'un manteau de parchemin; à ses côtés sont un sceau et un noir rouleau où brillent des noms connus dans la chevalerie*, et un grand nombre de signatures que le nain malicieux montre du doigt en riant de bon cœur**.

XXV.

La Convention est le nom du démon qui se moque des chevaliers rassemblés dans le palais Marialva. Il sut les priver de toute leur cervelle (s'ils en eurent jamais), et changer en deuil la vaine joie d'une nation***. La sottise foula aux pieds le panache du vainqueur, et la politique reconquit ce qu'avaient perdu les armes. Que les lauriers croissent en

* Variante du manuscrit original: *Le nom de Wellesley.* A. P.

** Strophe supprimée:

« Le premier nom qui paraît sur la liste en lettres d'or est celui de Junot; puis nous trouvons certains autres noms glorieux (que la rime me force de placer plus bas); imbéciles vainqueurs, joués par un ennemi vaincu, privés de leurs lauriers par des langues adroites. Les voilà alignés, bien dignes les uns des autres: sir Arthur Wellesley, Harry, Buzzard et le nigaud Hew Dalrymple, sottement dupe des deux autres. » A. P.

*** Ce passage fut changé à la sollicitation de M. Dallas: après les quatre premiers vers de cette stance le poète continuait ainsi:

— Car je me souviens du jour où arriva la première nouvelle de la bataille de Vimiera perdue par la France. Les journaux avaient à peine place pour un paragraphe, tant abondaient les chants de triomphe sur notre armée victorieuse, dans le Courier, le Morning-Chronicle et le Morning-Post.

XXVII.

Mais lorsque la Convention eut envoyé son griffonnage, ce fut un tumulte général de plumes, de langues, de pieds et de mains; le lord-maire et les aldermen laissèrent retomber la fourchette déjà levée à la hauteur de la bouche; le banc des évêques oublia presque de ronfler; le sévère Cobbet qui, pendant toute une semaine, avait cessé de rien mettre en question, fit un bond de transport, mordit sa plume infernale, et jura qu'un tel traité ne pouvait être observé avec un en-

vain pour des chefs tels que les nôtres! malheur aux vainqueurs plutôt qu'aux vaincus depuis que la victoire languit dédaignée sur les côtes de la Lusitanie.

XXVI.

Depuis le jour de cette assemblée fatale, ô Cintra! ton nom fait pâlir la Bretagne; ceux qui tiennent les rênes de l'État frémissent, et rougiraient de honte si leurs fronts savaient rougir. Comment la postérité appellera-t-elle cet acte déshonorant? nos descendans et ceux de nos alliés ne verront-ils pas avec mépris ces généraux privés de toute leur gloire? les ennemis vaincus dans le combat ont été les vainqueurs dans ce palais, où nous serons dévoués aux railleries des nations pendant les siècles à venir.

XXVII.

Telle fut la pensée de Childe-Harold, pendant qu'il parcourait les montagnes dans une méditation solitaire. La beauté de ces lieux le charme, et déjà il songe à les fuir, plus mobile en son inquiétude que l'hirondelle dans les airs; cependant il apprit ici à faire quelques réflexions morales, car la méditation le fixait parfois. La voix secrète de la raison lui reprocha sa jeunesse consumée dans les

nemi. Alors éclata la bête beuglante * qui se mit à rugir, à faire rage et puis... à dormir.

XXVIII.

Ce fut ainsi que le peuple en appela au ciel: le ciel, qui arme les sujets de notre gracieux roi, décréta que, avant que nos généraux fussent pardonnés, une enquête devait être faite sur la chose. Mais la Clémence cacha les enfans sous son aile, et de même qu'ils furent généreux envers nos ennemis, nous le fûmes envers eux (où était la pitié de nos pères pour Byng **?) La loi ne devait condamner que les traîtres et non les idiots. Triomphez donc, braves chevaliers! et bénissez le flegme de vos juges.

* «Blatant beast» (bête clabaudante ou beuglante), figure pour la populace, dont Smollet, je crois, s'est servi le premier dans ses aventures d'un atome. Horace a son *Bellua multorum capitu*. En Angleterre, assez heureusement, l'illustre populace (*mobility*) n'en a pas même une. N. DE B.

** Par cette interrogation il n'est pas à dire que nos imbéciles généraux auraient dû être fusillés, mais que Byng aurait pu être épargné; quoique l'un fût condamné et les autres absous, probablement par la raison de Candide: *pour encourager les autres*. N. DE B.

caprices de la folie; mais, pendant qu'ils contemplaient la vérité, ses yeux blessés par sa clarté se troublèrent et s'obscurcirent.

XXVIII.

A cheval! à cheval! s'écrie-t-il; et il s'éloigne pour jamais d'une contrée délicieuse, qui déjà consolait son âme; il rejette ses pensées rêveuses; mais ce n'est plus pour chercher les plaisirs de l'amour ni ceux de Bacchus : il fait, ignorant encore dans quelle retraite il se reposera de son pèlerinage. Mille tableaux variés se dérouleront encore devant ses yeux avant que sa soif de voyage soit assouvie, avant que le calme règne dans son cœur ou que l'expérience le rende sage.

XXIX.

Mais Mafra[5] l'arrêtera un moment. Cet asile de la malheureuse reine des Lusitaniens réunissait l'église et la cour, les moines et les courtisans; aux messes succédaient les banquets! mélange singulier sans doute; mais ici la prostituée de Babylone a élevé un palais si somptueux, que les hommes oublient le sang qu'elle a répandu et fléchissent le genou devant la pompe qui aime à prêter au crime un vernis trompeur.

XXX.

Childe-Harold promène ses yeux ravis sur des vallées fertiles et des coteaux romantiques. (Ah! si ces coteaux nourrissaient une race libre!) Que les hommes lâches plongés dans la mollesse appellent les voyages une folie, et s'étonnent que d'autres plus hardis abandonnent les coussins voluptueux pour braver la fatigue des longues courses; il y a dans l'air des montagnes une suavité et une source de vie que ne connaîtra jamais la paresse.

XXXI.

Le sommet des monts blanchit et disparaît dans le lointain; des vallées moins riches, moins inégales, leur succè-

dent; et puis des plaines immenses qui ne sont bornées que par l'horizon. Aussi loin que l'œil peut atteindre, il reconnaît les royaumes d'Espagne où les bergers conduisent ces troupeaux dont la laine est si renommée; mais aujourd'hui il faut que le berger arme son bras pour défendre ses agneaux. L'Espagne est envahie par un ennemi terrible; tous ses habitans doivent combattre, ou subir les malheurs de la conquête.

XXXII.

Aux lieux où la Lusitanie rencontre sa sœur, quelles limites séparent les deux contrées rivales? Est-ce le Tage qui interpose ses ondes majestueuses entre ces nations jalouses? Est-ce l'orgueilleuse chaîne de la Sierra-Morena qui élève ses rochers? Est-ce une barrière construite par l'art, comme le vaste mur de la Chine? Non, ce n'est ni une muraille bâtie par les hommes, ni un fleuve large et profond, ni des rochers hideux, ni de hautes montagnes comme celles qui séparent l'Ibérie des Gaules.

XXXIII.

Non, c'est un simple ruisseau à l'onde argentée qui porte à peine un nom, et dont les rives fleuries appartiennent à l'un et à l'autre royaume. C'est là que le berger se penche sur sa houlette, et contemple dans son oisiveté les flots toujours paisibles qui coulent entre les deux peuples ennemis. Car, aussi fier que le plus noble de ses ducs, le dernier des paysans espagnols connaît bien la différence qui existe entre lui et l'esclave lusitanien, le dernier des esclaves [6].

XXXIV.

Non loin de cette faible limite, la bruyante Guadiana roule ses sombres flots, célébrés souvent dans les antiques ballades. Jadis sur ces bords se rencontrèrent les bataillons des Maures et des chevaliers revêtus d'armures étincelantes. C'est ici que les plus agiles s'arrêtèrent à jamais, et que les

guerriers les plus robustes furent domptés par le trépas. Les turbans des enfans de Mahomet et les cimiers des chrétiens roulèrent confondus avec les ondes du fleuve gémissant sous le poids des cadavres.

XXXV.

Belle Espagne, royaume glorieux et romantique! où est l'étendard que fit flotter Pélage, lorsque le père perfide de la Cava appela dans sa patrie ces guerriers qui rougirent du sang des Goths les ruisseaux de tes montagnes? Où sont ces bannières sanglantes qui se déployèrent jadis sur la tête de tes enfans, et qui, couronnées par la victoire, repoussèrent enfin les agresseurs jusque sur leurs noirs rivages? Une auréole brillante entoura la croix, et le croissant pâlit, lorsque les échos de l'Afrique frémirent des cris lugubres des mères de la Mauritanie.

XXXVI.

Toutes les romances populaires redisent encore ces exploits glorieux. Tel est, hélas! le sort le plus beau du guerrier. Lorsque les marbres s'écroulent, lorsque les annales manquent, les chants des bergers immortalisent sa renommée en danger de périr. Orgueil, cesse de regarder le ciel pour laisser tomber un regard sur toi-même : vois comme les héros vont à la postérité dans une chanson. Espères-tu que les livres, les colonnes, les monumens, consacreront ta grandeur? Crois-tu que le simple langage de la tradition parlera de ta gloire, lorsque tes flatteurs dormiront avec toi dans la nuit des temps, et que l'histoire t'aura flétri?

XXXVII.

Réveillez-vous, enfans de l'Espagne; réveillez-vous et accourez. Ecoutez la chevalerie, votre ancienne déesse, qui vous crie : *Aux armes!* Elle n'agite plus comme jadis sa lance redoutable; son casque n'est plus orné de son rouge panache flottant dans les airs; elle vole sur les nuages de

fumée de vos foudres, et vous parle par la voix du tonnerre d'airain ; elle vous dit : « Réveillez-vous ; aux armes ! » Sa voix est-elle donc plus faible que lorsque ses chants guerriers retentissaient sur les rivages de l'Andalousie ?

XXXVIII.

Entendez-vous la terre ébranlée sous les pas précipités des coursiers, et le choc des armes sur la plaine ? Ne voyez-vous pas ceux que frappe la lame sanglante du sabre ? N'irez-vous pas au secours de vos frères, avant qu'ils succombent sous les coups des tyrans et des esclaves de la tyrannie ? Les feux de la mort ont brillé ; les boulets enflammés volent de toutes parts ; le bruit de chaque explosion, répété de rocher en rocher, vous dit que des milliers de guerriers expirent. La mort plane sur des vapeurs de soufre ; le Dieu de la guerre frappe du pied la terre, et cette secousse ébranle des nations.

XXXIX.

Voyez sur la montagne ce géant dont le sang souille l'épaisse chevelure : les traits de la mort brillent dans ses mains de feu : son œil consume tous les objets qu'il regarde ; cet œil roule avec inquiétude dans son orbite, se fixe un moment et étincelle encore au loin. A ses pieds rampe la Destruction, observant les ravages de ce jour. C'est aujourd'hui que trois puissantes nations vont se combattre, pour verser devant cette divinité barbare le sang qu'elle préfère à toutes les offrandes.

XL.

O Dieu ! quel brillant spectacle pour celui qui ne compte dans leurs rangs ni ami ni frère ! Voyez leurs bannières brodées de diverses couleurs et leurs armes étincelantes aux rayons du soleil ! Semblables à des dogues furieux qui grincent des dents et attaquent de loin leur proie par leurs aboiemens, tous ces soldats vont partager les périls ; un petit nombre seul jouira de la victoire, le tombeau recevra les

plus braves. Le Dieu du carnage peut à peine compter leurs phalanges, dans le transport de sa joie.

XLI.

Trois armées se mêlent pour offrir le sacrifice; des prières étranges s'élèvent au ciel en trois langues différentes; trois étendards brillans se déroulent sous la voûte des cieux; on entend les cris de France! Espagne! Albion! Victoire! Les agresseurs, les victimes et l'allié bénévole qui vient follement combattre pour les autres et sans profit, se sont rendus ici, comme si la mort ne les eût pas assez tôt frappés sur le sol natal : ils vont nourrir les vautours sur la plaine de Talavera, et fertiliser les champs dont ils se disputent la conquête.

XLII.

Ils y pourriront, dupes honorées de l'ambition; oui, l'honneur décore le gazon du tertre qui les couvre. Mot captieux! je ne vois dans ses guerriers que de vils instrumens, que les tyrans sacrifient par myriades quand ils osent joncher de cadavres humains la route qui les conduit... où?... à un rêve.

Les despotes peuvent-ils avoir un seul lieu où leur domination soit reconnue? peuvent-ils appeler à eux un seul coin de terre, excepté celui où ils vont enfin porter leurs ossemens peu à peu réduits en poudre?

XLIII.

O Albuéra! nom de gloire et de douleur! lorsque mon pèlerin éperonnait son coursier dans ta plaine, qui pouvait prévoir que tu serais en si peu de temps un théâtre où des ennemis se joindraient pour se défier et périr? Paix à ceux qui ne sont plus! puissent les honneurs du brave et les pleurs du triomphe rendre durable le prix de leur courage! Jusqu'à ce que d'autres victimes aillent ensanglanter d'autres contrées, ton nom, Albuéra, circulera parmi la foule cu-

rieuse, et sera répété dans des vers périssables, et indignes de ta renommée.

XLIV.

C'est assez parler des favoris de la guerre! laissons-les jouer leur jeu funeste, et risquer leur vie contre la gloire. La gloire ne ranimera pas leurs cendres, quoique des milliers d'hommes succombent pour illustrer le nom d'un seul.

Mais il serait cruel de désabuser ces heureux mercenaires qui croient combattre et mourir pour leur patrie; eux qui auraient pu en être la honte s'ils avaient vécu pour périr plus tard dans quelque sédition domestique, ou dans une sphère plus étroite en se livrant au brigandage sur les chemins.

XLV.

Harold, toujours solitaire, se hâte d'arriver aux lieux où Séville s'enorgueillit de n'être pas soumise. Elle est libre encore, cette proie que les Français convoitent avec avidité; mais bientôt la conquête s'ouvrira jusqu'à elle une route de feu, et imprimera les traces de ses pas dévastateurs sur le pavé noirci de ses riches palais. Heure inévitable! on veut en vain résister à la destinée, lorsque la destruction convoque son engeance famélique dans une ville malheureuse! Si ses arrêts n'étaient pas irrévocables, Ilion et Tyr seraient encore debout, la vertu triompherait toujours, et le meurtre cesserait de prospérer.

XLVI.

Mais, dans leur imprévoyance du sort qui les menace, tous les habitans de Séville se livrent aux fêtes, aux chants joyeux et à la débauche; les heures s'écoulent au milieu de réjouissances bizarres; ce n'est pas le fer de l'ennemi de la patrie qui blesse le cœur des citoyens; on n'entend point le son des clairons de la guerre, mais la mandoline de l'amour. Ici la folie ne voit jamais ses autels déserts, la débauche fait ses excursions nocturnes; et, accom-

pagnée de tous les crimes secrets des capitales, la volupté règne jusqu'à la fin dans les murs chancelans de Séville.

XLVII.

Tel n'est point l'habitant des campagnes; il fuit pour chercher un asile avec sa compagne tremblante, et craint de porter trop loin ses yeux humides, de peur d'apercevoir sa vigne ravagée, ou consumée par le feu des ennemis : il n'est plus ce temps où, à la clarté propice de la lune, il dansait le fandango en agitant ses joyeuses castagnettes! Ah! monarques, si vous pouviez goûter les plaisirs que vous empoisonnez, vous n'iriez point chercher les émotions de la gloire, le son rauque du tambour ne troublerait plus le sommeil, et l'homme connaîtrait le bonheur[7].

XLVIII.

Quels sont aujourd'hui les chants du muletier robuste? Est-ce l'amour, sa belle, ou la vierge des cieux, qu'il célèbre dans ses chansons pour égayer sa longue route au bruit continuel des clochettes de sa mule? Non, il ne fait plus entendre que le cri de *viva el rey*[8]! en s'interrompant pour maudire Godoy, le vieux imbécile roi Charles, le jour où la reine des Espagnes vit pour la première fois son jeune amant aux yeux noirs, et la trahison qui naquit de leurs adultères amours.

XLIX.

Sur cette vaste plaine au sol nivelé que bordent au loin des rochers où s'élèvent encore les tours des Maures, la terre a été creusée de tous côtés par le fer des chevaux : le gazon noirci par les flammes atteste que l'Andalousie a vu les ennemis; ici étaient leur camp, les feux de la garde et les postes avancés : ici le brave laboureur a emporté d'assaut le *nid du dragon;* il voit encore ce lieu avec orgueil, et montre ces rochers qui furent si souvent perdus et repris.

L.

Tous ceux que vous rencontrerez dans les sentiers ornent leur tête d'une cocarde [9] couleur d'écarlate, qui vous avertit si c'est un ami ou un ennemi qui vient à vous. Malheur à l'homme qui ose paraître sans ce signe de loyauté * ! le poignard est toujours aiguisé, et le coup imprévu! Ah! les soldats de la France seraient bientôt repoussés loin des Espagnes, si les dagues perfides, cachées sous un manteau, pouvaient émousser le tranchant du sabre et dissiper la fumée du canon.

LI.

Aussi loin que la vue peut atteindre, chaque sombre rocher de la Morena présente une batterie meurtrière : l'obusier, les chemins coupés, la palissade hérissée de pieux, les fossés inondés, les bataillons en armes, la sentinelle vigilante, le magasin creusé dans la profondeur du roc, le coursier tout sellé sous un abri de chaume, les boulets amoncelés en pyramides [10], les feux toujours allumés, annoncent ce qui va suivre.

LII.

Celui dont le regard menaçant a suffi pour renverser des rois de leurs trônes s'arrête un moment avant de lever son sceptre; pendant un court moment il daigne retarder. Bientôt ses légions sauront s'ouvrir un passage à travers ces vains obstacles; et l'Occident sera forcé de reconnaître le fléau de la terre. Ah ! belle Espagne, qu'il sera triste ce jour de désastre où tu verras tes enfans précipités en foule dans le séjour des morts **, pendant que le vautour des Gaules déploiera ses ailes victorieuses !

LIII.

Faut-il que ta jeunesse si fière et si brave soit immolée

* Loyalty, fidélité au roi : royalisme. A. P.
** Hades. A. P.

pour assouvir l'ambition d'un tyran? Il n'est donc point de milieu entre l'esclavage et la tombe, entre le triomphe de la rapine et la destruction de l'Espagne? Le Dieu qu'adorent les mortels a-t-il arrêté sa ruine et n'écoutera-t-il pas sa voix suppliante? Les prodiges de la valeur seront-ils inutiles? Les conseils des sages vieillards, l'amour de la patrie, le feu de la jeunesse et le cœur indomptable de l'âge mûr, rien ne pourra donc soustraire l'Ibérie à sa malheureuse destinée!

LIV.

Est-ce en vain que la vierge espagnole aura suspendu aux saules sa guitare silencieuse? Oubliant son sexe, elle a revêtu la cotte-de-mailles des guerriers, elle partage leurs périls et chante l'hymne des batailles. Celle qui naguère pâlissait à la vue d'une blessure, et que les cris lugubres de l'oiseau de nuit glaçaient de terreur, voit aujourd'hui de sang-froid l'éclair des sabres et la forêt mouvante des baïonnettes; foulant aux pieds les soldats expirans, elle s'avance avec le pas de Minerve dans des lieux où Mars lui-même craindrait de marcher.

LV.

O vous, qui entendrez avec étonnement l'histoire de ses exploits, si vous l'aviez connue dans des temps plus doux pour elle; si vous aviez admiré ses yeux plus noirs que le noir tissu de son voile; si vous aviez entendu sa voix si vive et si tendre dans le boudoir * ; si vous aviez vu ses longues boucles de cheveux qui défient l'art du peintre, sa taille aérienne et sa grâce plus qu'humaine, auriez-vous pu croire que les tours de Saragosse la verraient un jour sourire à l'aspect du danger à tête de Gorgogne, commander des soldats et conduire la chasse terrible de la gloire?

LVI.

Son amant tombe,... elle ne répand point une larme inop-

* Lady's bower, *appartement secret* d'une dame. A. P.

portune; son chef est tué... elle le remplace au poste fatal; les soldats reculent... elle s'oppose à leur lâche fuite; l'ennemi est repoussé... elle guide les vainqueurs : qui pourrait apaiser mieux qu'elle l'ombre d'un amant? Qui pourrait venger aussi bien la mort d'un chef, et rendre l'espérance aux guerriers consternés? Qui serait aussi acharné sur les Français mis en fuite par la main d'une femme, devant un mur près de crouler [11].

LVII.

La fille de l'Espagne n'est pas cependant d'une race d'amazones; l'Amour la forma plutôt pour ses artifices enchanteurs : si elle rivalise de courage avec ses frères, si elle ose se mêler dans leurs phalanges armées, son ardeur martiale n'est que le courroux de la tendre colombe mordant la main qui menace son époux. Supérieure, par sa douceur et par son courage, aux femmes des autres climats, elle a une âme plus magnanime et des attraits aussi puissans.

LVIII.

Ses joues portent une fossette imprimée par le doigt arrondi de l'amour [12]. Ses lèvres, nid de baisers prêts à s'envoler, disent à son amant de les mériter par sa vaillance. Que la fierté de son regard a de charmes! Phébus n'a pu dépouiller son teint de sa fraîcheur et de son doux coloris que ses rayons rendent même plus charmans. Qui pourrait aller chercher dans le Nord des beautés plus pâles? que leurs formes semblent pauvres, frêles et languissantes!

LIX.

O vous, climats que les poètes aiment à vanter, harems de cette contrée où je fais résonner ma lyre à la gloire des beautés ibériennes dont un cynique lui-même admirerait les charmes, osez leur comparer vos houris à qui vous craignez de laisser respirer l'air libre des cieux de peur que l'Amour ne vole à elles, sur les ailes de la brise! osez com-

parer vos houris avec les filles de l'Espagne aux yeux noirs! Reconnaissez donc que nous trouvons dans leur patrie le paradis de votre Prophète, ses vierges célestes, et leur douce beauté d'ange.

LX.

Et toi, Parnasse[13], que j'aperçois en ce moment, non dans le délire d'un songe, non dans l'horizon fabuleux d'un poème, mais dans toute la pompe de ta majesté sauvage, élevant jusqu'aux nues ton front couronné de neige! peut-on s'étonner si j'essaie de tirer ces accords de ma lyre? Le plus humble de tes pèlerins pourrait-il, en passant si près de toi, ne pas te saluer de ses chants, quoique aucune muse ne prenne plus l'essor sur tes hauteurs?

LXI.

Combien de fois j'ai rêvé de ton mont sacré! Celui qui ne connaît pas ton nom glorieux ignore les plus divines inspirations de l'homme! Aujourd'hui que je t'aperçois, je rougis de te célébrer avec de si faibles accens; lorsque je pense à ceux qui t'ont invoqué jadis, je tremble et ne puis que fléchir le genou. Je n'ose élever la voix, ni prendre un vain essor; mais je contemple en silence ton dais de nuages, content du moins de penser que je te vois.

LXII.

Plus heureux en ce moment que tant de bardes illustres que le destin enchaîna sur des rivages lointains, verrais-je sans émotion ces lieux sacrés que d'autres croient voir dans leur délire sans les avoir jamais visités? Quoique Apollon n'habite plus sa grotte, et que toi, jadis le séjour des Muses, tu ne sois plus que leur tombeau, un doux génie règne encore dans ces lieux, soupire avec le zéphyr, se tait dans les cavernes, et glisse d'un pied léger sur cette onde mélodieuse.

LXIII.

Un jour, je reviendrai à toi, j'ai interrompu mes chants pour te rendre ici un premier hommage. Oubliant l'Espagne, ses enfans généreux, leurs aimables sœurs et leur destinée chère à toute âme libre, je t'ai saluée, auguste montagne, en laissant tomber une larme. Je reviens à mon sujet; mais permets-moi d'emporter de ton séjour sacré quelque gage de souvenir; accorde-moi une feuille de l'arbre immortel de Daphné, et ne souffre pas que l'espérance de celui qui t'invoque soit regardée comme un vain orgueil.

LXIV.

Non, jamais, aux beaux jours de la Grèce, ton gigantesque rocher n'aperçut à ses pieds un semblable chœur de beautés; jamais, lorsque la prêtresse embrasée du feu céleste faisait entendre l'hymne pythique, Delphes ne vit un groupe de vierges plus dignes d'inspirer les chants de l'amour que ces filles de l'Andalousie, élevées par les désirs séduisans. Ah! que n'habitent-elles ces paisibles bocages qu'offre encore la Grèce, quoique la gloire soit exilée de ses vallons!

LXV.

La fière Séville est belle; il lui est permis de vanter sa force, sa richesse et son antique origine[14]; Cadix, qui s'élève sur la côte lointaine, est encore plus séduisante, mais ne mérite pas de nobles louanges. Vice corrupteur, que tes voluptueux sentiers ont de charmes! Lorsque le sang de la jeunesse bouillonne dans nos cœurs, qui peut éviter d'être fasciné par ton regard magique? Tu nous suis sous la forme d'un serpent avec une tête d'ange, et tu sais varier ton aspect trompeur selon le goût de chaque mortel.

LXVI.

Lorsque Paphos tomba détruit par le Temps (vieillard maudit, la reine qui soumet l'univers doit te céder aussi!),

les plaisirs s'envolèrent pour chercher un climat aussi doux : et Vénus, fidèle à la mer seule qui fut son berceau, l'inconstante Vénus daigna choisir le séjour de Cadix, et fixer son culte dans la ville aux blanches murailles : ses mystères sont célébrés dans mille temples ; on lui a consacré mille autels, où le feu divin est entretenu sans cesse.

LXVII.

Depuis le matin jusqu'à la nuit, depuis la nuit jusqu'au moment où l'aurore éveillée en sursaut jette en rougissant un timide regard sur la bande bruyante qui court aux plaisirs, on entend la tendre romance, on voit tresser des guirlandes de roses, préparer de bizarres jeux et de nouvelles folies, qui rivalisent entre elles. Dites adieu pour long-temps aux plaisirs tranquilles du sage, vous qui venez vous fixer à Cadix ; rien n'interrompt ces fêtes, quoique au lieu de la véritable dévotion l'encens monacal s'élève seul jusqu'au ciel ; mais l'amour et la prière s'unissent, ou se partagent le jour.

LXVIII.

Le dimanche arrive. Comment sur ce rivage chrétien honore-t-on le jour destiné à un pieux repos ? On le consacre à une fête solennelle : écoutez ! n'entendez-vous pas mugir le roi des forêts ? Il brise les lances qu'on lui oppose, il renverse de ses cornes les chevaux et les cavaliers, et ses naseaux aspirent la vapeur de leur sang : l'arène retentit de grands cris pour réclamer un nouveau combat. La foule furieuse applaudit à l'aspect des entrailles palpitantes ; la beauté n'a point détourné les yeux, elle n'a même pas feint d'être attristée.

LXIX.

C'est le septième jour, le jubilé de l'homme. O Londres ! tu connais bien le jour de la prière ! ton bourgeois élégant, ton artisan propre et tes apprentis bien vêtus vont respirer l'air pour toute la semaine : tes fiacres, tes whiskys, tes

chaises à un cheval et l'humble gig * roulent à travers tous tes faubourgs; ils courent à Hampstead, à Brentford, à Harrow **, jusqu'à ce que le cheval épuisé oublie de traîner la voiture, qui reste immobile dans l'ornière et provoque les railleries jalouses des piétons.

LXX.

Les bateaux de la Tamise promènent des belles parées de rubans; d'autres aiment mieux la route à barrières *** comme plus sûre; il en est qui gravissent la colline de Richmond, ceux-ci préfèrent se rendre à Ware, et ceux-là au coteau d'Highgate. Ombrages de la Béotie, demandez-vous pourquoi [15]? C'est pour célébrer les rites du culte solennel de la Corne, tenue dans la main consacrée du mystère et par le nom redouté de laquelle jurent les jeunes hommes et les jeunes filles, en consacrant leurs sermens par des libations et des danses qui durent jusqu'au matin ****.

* Espèce de cabriolet: la forme de ces diverses voitures plus ou moins connues à Paris varie tellement avec la mode, qu'il est difficile de les décrire. Il n'en est aucune qui ne fût un carrosse de roi auprès de nos coucous. A. P.

** Village près de Londres: c'est à Harrow-on-the-Hill que Byron fit une partie de ses études élémentaires. *Voyez* sa vie. A. P.

*** *The turnpike*: les barrières de péage des routes anglaises. A. P.

**** On trouve dans les tavernes du village d'Highgate deux cornes vénérables, et la première fois qu'un étranger s'y arrête, on le force de prononcer sur cet emblème symbolique un serment dont voici la teneur:

« Je jure de ne jamais embrasser la servante quand je pourrai embrasser la maîtresse; de ne boire jamais de la petite bière quand je pourrai boire du porter, etc. »

La cérémonie par laquelle on prélude à ce serment burlesque est un peu tombée en désuétude; elle me rappelle la foire annuelle des Cornes qui se tient à Charlton dans le comté de Kent, le jour de Saint-Luc, 18 octobre. Une affiche l'annonce aux bourgs adjacens, et l'on y voit accourir une foule tumultueuse qui s'est réunie au rendez-vous général de *Cuckold's Point* (la Pointe des Cornards), près Deptford. Chacun s'est paré de ce signe qui ornait la tête de Jupiter-Ammon: c'est la coiffure obligée du jour. On ne vend guère à cette foire que des cornes de bélier et toutes sortes d'instrumens en corne: les figures de pain d'épices même en sont décorées. *Voyez* dans l'ouvrage où nous puisons cette note quelle origine la tradition donne à cette foire. (*Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*, tome 1er, page 196.) A. P.

LXXI.

Chaque nation a ses folies; les tiennes, belle Cadix, ne ressemblent pas aux nôtres. Aussitôt que la cloche du matin a sonné neuf heures, tes dévots habitans comptent les grains de leurs rosaires : ils prient la vierge sans tache (la seule, je crois, qui soit vierge à Cadix); ils la prient de les délivrer d'autant de crimes qu'elle a de fidèles prosternés à ses pieds. Ils courent de là en foule au cirque. Le même plaisir y appelle la jeunesse et les vieillards, le riche et le pauvre.

LXXII.

La lice est ouverte, l'arène spacieuse est libre; sur les gradins de l'amphithéâtre sont assis et comme entassés des milliers de spectateurs. La trompette n'a pas encore fait entendre ses fanfares, et déjà il ne reste plus de place pour celui qui arrive trop tard. Là sont accourus les *Dons* *, les *Grands*, et surtout les dames habiles dans l'art des œillades amoureuses ; mais elles sont toujours disposées à guérir les blessures qu'ont faites leurs malicieux regards. Ici le froid dédain ne donne à aucun amant ce genre de mort dont se plaignent souvent les poètes lunatiques qui chantent les traits cruels de l'amour.

LXXIII.

Tous les spectateurs gardent le silence. La tête ornée d'un blanc panache, portant des éperons d'or et armés d'une lance légère, quatre cavaliers, montés sur de fiers coursiers, se préparent à de périlleux exploits; ils s'inclinent en s'avançant dans la lice; leurs riches écharpes flottent au gré des vents, et leurs coursiers bondissent avec grâce. S'ils se distinguent dans le combat, ils recevront les applaudissemens prolongés de la foule et le sourire des belles : douce récompense des plus nobles actions ! les rois et les guerriers en obtiennent-ils jamais de plus belles ?

* Les gentilshommes qui prennent le *Don* devant leurs noms : c'est-à-dire les deux tiers de l'Espagne. A. P.

LXXIV.

Revêtu d'habits brillans et d'un superbe manteau, mais toujours à pied dans le centre de l'arène, l'agile matador est impatient d'assaillir le roi des troupeaux. Mais d'abord il a parcouru le cirque d'un pas prudent, de peur que quelque obstacle imprévu ne vienne l'arrêter dans sa course rapide. Son arme est un javelot, il ne combat que de loin; c'est tout ce que l'homme ose tenter sans le coursier fidèle qu'il condamne trop souvent, hélas! à recevoir pour lui les blessures et la mort.

LXXV.

Le clairon a retenti trois fois, le signal est donné, l'antre s'ouvre, l'attente muette a les yeux fixés sur l'enceinte populeuse du cirque silencieux.

Excité par un coup de fouet, l'animal terrible s'élance; et, portant autour de lui des regards sauvages, il frappe l'arène sablonneuse d'un pied retentissant : il ne fond pas aveuglément sur son ennemi; il dirige d'abord ses cornes menaçantes à droite et à gauche pour mesurer ses coups, se bat les flancs de sa queue mobile, et ses yeux rouges se dilatent et paraissent en feu.

LXXVI.

Soudain il s'arrête, son regard s'est fixé. Fuis, jeune homme imprudent, fuis ou prépare ta lance : voici le moment de périr ou de déployer cette adresse qui peut encore te soustraire à sa fureur. Les agiles coursiers savent se détourner adroitement : le taureau écume, mais il n'évite point les coups qu'on lui porte; des flots de sang s'échappent de ses flancs déchirés; il fuit, il s'agite furieux de ses blessures; une grêle de javelots l'accable, les coups de lance se succèdent rapidement, ses longs mugissemens expriment sa douleur.

LXXVII.

Il revient; ni javelots ni lances ne l'arrêtent, les prompts

détours du coursier sont inutiles. En vain les cavaliers lui opposent leur force et leurs armes, il méprise tout : un de leurs chevaux couvre la terre de son cadavre; un autre est entr'ouvert, ô spectacle d'horreur! et son poitrail ensanglanté laisse voir les organes palpitans de la vie. Frappé à mort, il traîne son corps d'un pas chancelant et sauve son maître d'un danger certain.

LXXVIII.

Vaincu, haletant, mais furieux jusqu'au dernier moment, le taureau immobile dans l'arène, au milieu de ses ennemis hors de combat, se fait craindre encore malgré ses blessures, les fers de lance et les dards qui sont attachés à sa peau.

C'est le moment où les matadors tournent autour de lui en agitant leur manteau rouge et leurs javelots : il fait un dernier effort et fond comme la foudre; vaine fureur! une main perfide abandonne le manteau, les yeux du taureau en sont enveloppés : c'en est fait, il va tomber sur le sable.

LXXIX.

Le fer du javelot reste enfoncé à l'endroit où le large cou de l'animal se joint à l'épine dorsale : il s'arrête, il tressaille, mais il dédaigne de reculer; il tombe au milieu des cris de triomphe, sans pousser un dernier gémissement, et meurt sans agonie. Un char pompeusement décoré s'avance : on y place le cadavre du vaincu. Doux spectacle pour le peuple ravi! Quatre chevaux rapides, mais domptés, mordent leurs freins en traînant cette lourde masse qu'on aperçoit à peine au milieu de la foule.

LXXX.

Tel est le jeu barbare qui rassemble souvent la jeune Castillane et amuse le berger espagnol. Accoutumés de bonne heure à voir couler le sang, leurs cœurs se délectent dans la vengeance, et voient sans être émus les douleurs des hommes.

Que de dissensions domestiques ensanglantent les paisibles hameaux! Quoique une armée nombreuse se soit réunie contre l'ennemi, il reste encore assez d'Espagnols loin des camps pour aiguiser en secret le poignard qui doit punir par le trépas la plus légère offense.

LXXXI.

Mais le règne de la jalousie est fini; les grilles, les verrous, la geôlière ridée, vénérable duègne, n'existent plus. Ils sont restés dans l'oubli du dernier siècle, tous ces moyens capables de révolter une âme généreuse, et qu'employait un vieil époux pour s'assurer la fidélité de sa triste prisonnière. Quelles femmes furent jamais plus libres que les belles Espagnoles, lorsque, avant que le volcan de la guerre eût vomi ses laves brûlantes, on les voyait, avec leur chevelure divisée en tresses gracieuses, fouler d'un pas cadencé la pelouse de la prairie, pendant que l'astre ami des amans éclairait leur danse de ses rayons argentés!

LXXXII.

Ah! combien de fois Harold avait aimé ou rêvé du moins qu'il aimait, puisque l'extase de l'amour n'est qu'un rêve! mais son cœur chagrin était devenu insensible; Harold n'avait pas encore bu l'onde du Léthé, et c'était depuis peu qu'il avait appris que l'Amour n'a rien de plus précieux que ses ailes: quelles que soient la beauté, la douceur et la jeunesse des amans, il s'échappe toujours des sources délicieuses du plaisir un poison perfide qui répand son amertume sur les fleurs [16].

LXXXIII.

Cependant il n'était point aveugle aux charmes de la beauté; mais il les admirait comme les admire le sage. Ce n'est pas que la sagesse eût jamais fait naître quelqu'une de ses chastes inspirations dans un cœur comme le sien; mais le délire de la passion se termine par le calme ou l'oubli; et

le vice, qui creuse lui-même sa tombe au milieu des voluptés, avait déjà enseveli à jamais toutes ses espérances. Triste victime de la satiété, ne voyant que ténèbres dans une vie abhorrée, Harold portait sur son front livide la malédiction qui troublait le repos de Caïn.

LXXXIV.

Spectateur insensible, il ne se mêlait point avec la foule; mais il ne la voyait pas toujours avec la haine d'un misanthrope. Peut-être il eût désiré parfois de prendre part aux danses et à la gaieté, si le destin qui accablait son cœur avait pu lui permettre un sourire. Rien ne pouvait alléger sa mélancolie; un jour pourtant il eut à combatre le démon des désirs; et, assis d'un air pensif auprès d'une belle, il improvisa ces vers adressés à des attraits aussi aimables que ceux qui l'avaient charmé dans des temps plus heureux.

A INEZ.

1.

« Cesse de sourire à ce front soucieux. Hélas! je ne puis te rendre ton sourire; fasse le ciel cependant que tu ne connaisses jamais les larmes! fasse le ciel que tu n'en répandes jamais en vain.

2.

» Tu veux savoir quel malheur secret empoisonne mes plaisirs et ma jeunesse? Pourquoi chercher à connaître une douleur que toi-même tu ne pourrais adoucir?

3.

» Ce n'est pas l'amour, ce n'est pas la haine, ni les honneurs perdus de la basse ambition, qui me font maudire mon sort et fuir loin de tout ce qui m'était cher.

4.

» C'est cet ennui fatal qui naît pour moi de tout ce que je

vois et de tout ce que j'entends. La beauté a cessé de me plaire; tes yeux mêmes ont à peine un charme pour moi.

5.

» C'est le chagrin sombre et éternel qui poursuivait partout l'Hébreu fratricide : je n'ose porter mes regards au-delà de la tombe; et je n'ai plus d'espoir de trouver le repos avant d'y descendre.

6.

» Quel exilé peut se fuir lui-même? Dans les climats les plus éloignés, je suis encore poursuivi par le fléau de ma vie, le démon de mes pensées.

7.

» Que d'autres se livrent aux ravissemens du plaisir, et goûtent en paix tout ce que j'abandonne! qu'ils rêvent à jamais leur bonheur! puisse du moins leur reveil n'être jamais semblable au mien!

8.

» Je suis condamné à errer dans mille contrées, emportant la malédiction de mes souvenirs. Toute ma consolation c'est de savoir, quelque nouveau malheur qui me frappe, que j'ai éprouvé déjà le plus terrible de tous.

9.

» Ce malheur, quel est-il? Ah! ne le demande pas; par pitié, daigne ne pas m'interroger : continue à sourire; et ne cherche pas à dévoiler un cœur dans lequel tu trouverais un enfer. »

LXXXV.

Adieu, aimable Cadix, oui, adieu et un long adieu! Qui peut oublier avec quelle constance tes remparts ont résisté? Toi seule restas fidèle quand tous les Espagnols trahissaient leur foi; tu fus la première à devenir libre et la dernière à être vaincue : et si, au milieu des ces jours de crimes et de

dangers, le sang de tes citoyens a coulé dans ton enceinte, un traître seul[17] tomba sous le poignard. Tous furent nobles, excepté la noblesse elle-même : aucun ne s'attacha au char du conquérant, excepté des chevaliers dégénérés.

LXXXVI.

Tels sont les enfans de l'Espagne : hélas! que leur sort est bizarre! ils combattent pour l'indépendance, eux qui ne furent jamais libres. Un peuple privé de son roi défend une monarchie sans vigueur : et, lorsque les seigneurs fuient, les vassaux meurent fidèles à des lâches et à des traîtres, en chérissant une patrie qui ne leur donna que l'existence; l'orgueil leur montre le chemin qui conduit à la liberté ; repoussés, ils attaquent encore : la guerre ! s'écrient-ils toujours; la guerre, même au couteau[18] !

LXXXVII*.

O vous, qui voulez connaître l'Espagne et ses habitans, allez lire la sanglante histoire de leurs combats : tout ce que la vengeance féroce peut inspirer contre un ennemi étranger est employé contre les armées de la France : depuis le cimeterre étincelant jusqu'au perfide couteau, il n'est point d'armes que la guerre ne mette entre les mains de l'Espa-

* M. Moore nous apprend que lord Byron supprima ici une de ces stances satiriques qui contenaient des personnalités directes et d'un style plus familier et plus trivial que la description d'un dimanche de Londres, qui *défigure encore le poème*, ajoute M. Moore.

Au lieu de la stance LXXXVII on lisait donc celle-ci contre le fameux voyageur sir John Carr :

« O vous qui voudriez en savoir davantage sur l'Espagne et les Espagnols, sur les curiosités du pays, les saints, les antiquités, les arts, les anecdotes et la guerre, partez, courez vite à Paternoster-row (*rue des libraires, à Londres*). Tout cela n'est-il pas consigné dans le livre de Carr, ce chevalier de la verte Erin (l'Irlande), cet astre errant de l'Europe? Allez, lecteur, allez écouter cet homme de l'encre (*consommateur d'encre*) ! écoutez ce qu'il a fait, découvert, écrit... tout cela est resserré dans les bornes d'un *in*-4°; empruntez-le, volez-le, s'il le faut, mais ne l'achetez pas, et dites-nous ce que vous en pensez. » A. P.

gnol. Puisse-t-il sauver ainsi sa sœur et sa compagne, et arroser sa patrie du sang de ses oppresseurs! puissent tous les agresseurs injustes recevoir un semblable accueil!

LXXXVIII.

La pitié n'arrache-t-elle pas une larme pour ceux qui succombent? — « Voyez les plaines ravagées et les mains des femmes souillées encore du carnage; qu'on abandonne les cadavres aux chiens affamés, ou qu'ils servent de pâture aux vautours : que leurs restes dédaignés de l'oiseau de proie, que les ossemens blanchis et la trace du sang qui inonda nos campagnes laissent sur le champ de bataille un horrible souvenir! c'est ainsi que nos enfans croiront à cette lutte terrible. »

LXXXIX.

Mais elle n'est point encore terminée : de nouvelles légions descendent des Pyrénées : qui peut prévoir la fin de cette guerre? Les nations consternées ont les yeux fixés sur l'Espagne; si elle devient libre, elle rend la liberté à plus de bras que n'en enchaînèrent jadis ses cruels Pizarres. Etrange vicissitude! le bonheur des contrées découvertes par Colomb répare les maux qui accablèrent les enfans de Quito, pendant que la mère-patrie est en proie à toutes les fureurs du carnage.

XC.

Ni tout le sang répandu à Talavera, ni tous les prodiges de valeur dont Barossa fut témoin, ni tous les morts qui couvrirent l'Albuera, n'ont pu faire triompher les droits sacrés de l'Espague. Quand verra-t-elle refleurir l'olivier dans ses champs? quand respirera-t-elle de ses vaillans exploits? Combien de jours d'alarmes le soleil viendra-t-il éclairer encore avant que le ravisseur français abandonne sa proie, et que l'arbre exotique de la liberté ombrage le sol qui l'adopte?

XCI.

Et toi, mon ami [19]! puisque mon inutile douleur s'échappe de mon âme et vient mêler ses regrets à mes chants : si du moins le fer t'avait fait tomber dans les rangs des héros, l'orgueil défendrait à l'amitié de se plaindre; mais tu descends dans la tombe sans laurier, oublié de tous, excepté de mon cœur solitaire; tu ne peux te mêler avec les ombres illustres des guerriers et leur montrer tes blessures. Tandis que la gloire couronne tant de têtes moins dignes que la tienne, qu'as-tu fait pour mériter un trépas si paisible?

XCII.

O le plus estimé et le plus ancien de mes amis! toi qui consolais mon cœur privé de tout ce qu'il aima, daigne encore me visiter dans mes songes : le retour de la lumière fera couler de nouveau mes larmes en me réveillant à ma douleur; et mon imagination se plaira autour de ton cercueil, jusqu'au jour où, mon corps étant rendu à la terre notre mère commune, l'ami qui n'est plus et celui qui le pleure reposeront ensemble.

XCIII.

Voici un chant du pèlerinage d'Harold; vous qui voulez le suivre plus loin, vous en trouverez le récit continué dans un autre chant, si le poète ose encore écrire : ah! puisse la critique sévère ne pas me dire que c'est déjà trop du premier! Patience, et je dirai ce que vit notre pèlerin dans les autres climats qu'il parcourut, et qui offrent les monumens de ces siècles antiques où la Grèce et les Grecs n'étaient point encore opprimés par des peuples barbares.

FIN DU CHANT PREMIER.

NOTES

DU CHANT PREMIER.

[1] Le petit village de Castri occupe une partie du terrain de l'ancienne Delphes. Lorsqu'on suit le sentier de la montagne en revenant de Chrysse, on trouve des restes de tombeaux qui avaient été creusés dans le roc. Mon guide me fit remarquer celui d'un roi qui s'était, dit-il, « rompu le cou en chassant. » Sa Majesté avait certainement choisi le lieu le plus convenable pour une telle fin.

Un peu au-dessus de Castri, il y a une caverne d'une immense profondeur : on croit que c'est celle de la pythonisse. La partie supérieure est pavée, et sert maintenant d'étables à vaches.

De l'autre côté de Castri est bâti un monastère grec. Quelques pas au-dessus, on aperçoit l'ouverture du rocher et des grottes d'un accès très difficile qui semblent pénétrer dans l'intérieur de la montagne. C'est là probablement ce que Pausanias mentionne sous le nom de caverne Corycienne; c'est de là que descend la source de Castalie.

[2] Le couvent de Notre-Dame-du-Châtiment (*Nossa Senhora de pena*) est situé sur le sommet d'un rocher. Au bas et à peu de distance de ce rocher se trouve le couvent de Liége *, où saint Honorius creusa la grotte au-dessus de laquelle on voit son épitaphe. Du haut des rochers la mer ajoute à la beauté de la perspective **.

[3] C'est un fait bien connu que, pendant l'année 1809, des assassinats se commettaient dans les rues de Lisbonne et dans ses environs ; ce n'était pas seulement parmi leurs compatriotes que les Portugais cherchaient des victimes, nous apprenions chaque jour que quelques Anglais avaient été égorgés. Au lieu de pouvoir obtenir la répression de tous ces délits, il nous fut recommandé de ne point nous mêler des disputes dont nous serions témoins, quand même nous verrions un de nos compatriotes attaqué. En allant au théâtre, j'ai été arrêté une fois à huit heures du soir, heure à laquelle il y a toujours beaucoup de monde dans les rues; c'était en face d'une boutique ouverte, et nous étions deux dans une voiture. Heureusement nous avions des armes : sans cette précaution, nous aurions fourni le sujet d'une anecdote, au lieu de pouvoir la raconter nous-mêmes. Ce n'est pas en Portugal seulement qu'on assassine communément ; en Si-

* *The Cork convent.* Ce couvent, ou plutôt cet ermitage, serait inhabitable dans la saison des pluies, si les religieux n'eussent imaginé de se garantir de l'humidité en le garnissant intérieurement de belles planches de liége. Nous devons cette note explicative à une aimable lettre de M. Edm. de Novion. A. P.

** Depuis la publication de ce poème, j'ai appris que j'avais mal interprété le nom de Nossa Senhora de pena. Cette erreur provenait de ce que je n'avais pas fait attention au *tilde* placé sur l'*n*, et qui change la signification du mot *peña*. Avec l'accent pena signifie rocher : sans accent il a le sens que je lui avais donné. Néanmoins je ne crois pas que cette méprise eût fait un contre-sens, car, quoique le couvent s'appelle Notre-Dame-des-Rochers, l'austérité des pratiques de ce couvent excusait le sens dans lequel j'avais d'abord pris le mot *peña*.

cile et à Malte, on assomme les Anglais pendant la nuit, et l'on ne punit jamais un seul Sicilien ou Maltais.

4 La convention de Cintra fut signée dans le palais du marquis de Marialva. Les derniers exploits de Wellington ont effacé les sottises de Cintra. Lord Wellington a fait de véritables miracles : il a peut-être changé le caractère d'une nation ; il a réconcilié des superstitions rivales, et détruit un ennemi que ses prédécesseurs n'avaient jamais pu faire reculer *.

5 L'étendue de Mafra est prodigieuse ; il renferme un palais, un couvent et une église magnifique. Les six orgues qu'il y a dans cette église sont les plus belles que j'aie jamais vues. Nous ne pûmes les entendre, mais on nous assura que leurs sons étaient dignes de leur richesse. On appelle Mafra l'Escurial du Portugal.

6 J'ai peint les Portugais tels que je les ai observés. Depuis lors, ils ont fait des progrès, au moins en courage ; cela est bien évident.

7 La fille du comte Julien, l'Hélène de l'Espagne. Pélage conserva son indépendance dans les montagnes des Asturies ; et, quelques siècles plus tard, la postérité de ses compagnons vit couronner ses efforts par la conquête de Grenade.

8 *Viva el rey Fernando !* Vive le roi Ferdinand ! C'est le refrain de la plupart des chansons patriotiques des Espagnols : elles sont presque toutes dirigées contre l'ancien roi Charles, la reine son épouse et le prince de la Paix. J'en ai entendu chanter plusieurs, et les airs en étaient fort beaux. Godoy, prince de la Paix, était né à Badajoz, sur les frontières de Portugal ; il fut d'abord garde-du-corps. Sa personne avait attiré l'attention de la reine, il devint bientôt duc d'Alcudia, etc., etc. C'est à Godoy que les Espagnols imputent généralement la ruine de leur patrie.

9 La cocarde rouge, avec le nom de Fernando écrit au milieu.

10 Tous ceux qui ont vu une batterie doivent se rappeler que les boulets sont disposés en pyramide. La Sierra Morena était couverte de fortifications dans tous les défilés par où je passai en allant à Séville.

11 Je n'ai pas exagéré les exploits de la fille de Saragosse. Pendant mon séjour à Séville, je l'ai vue se promener souvent au *Prado*, portant les décorations et les médailles que la Junte lui avait données.

12 *Sigilla in monto impressa amoris digitulo*
Vestigio demonstrant mollitudinem.

AUL. GELL.

13 Ces strophes ont été composées à Castri (*Delphes*), au pied du mont Parnasse, qui porte aujourd'hui le nom de Διακορα (Diakura).

14 Séville est l'Hispalis des Romains.

15 J'étais à Thèbes quand j'ai écrit ceci, et par conséquent je ne pouvais être mieux placé pour faire cette question et en avoir la réponse : je ne considère pas ici Thèbes comme la patrie de Pindare, mais comme la capitale de la Béotie, où la première énigme fut proposée et expliquée.

* C'est par des importunités répétées que lord Byron fut amené à donner ces éloges à lord Wellington, éloges bien démentis depuis dans ses autres ouvrages : les variantes du texte fournies par M. Pallas expliquent cette contradiction. A. P.

16 . . . . . *Medio de fonte leporum*
Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat.
LUC.

17 Allusion à la conduite et à la mort de Solano, gouverneur de Cadix.

18 *La guerre au couteau* : réponse de Palafox à un général français au siége de Saragosse.

19 L'honorable J. W*., officier aux gardes, qui mourut de la fièvre à Coïmbre je l'ai connu pendant dix ans, la meilleure moitié de sa vie, et la plus heureus partie de la mienne.

Dans le court espace d'un mois, j'ai perdu celle qui m'avait donné l'existence, et la plupart de ceux qui me la rendaient supportable. Je pourrais me faire une application rigoureuse de ces trois vers d'Young :

Insatiate archer! could not one suffice?
Thy shaft flew thrice, and thrice my peace was slain,
And thrice, ere thrice yon moon had filled her horn.

« Insatiable archer! ne te suffisait-il pas d'une victime? Trois fois ta flèche a » volé, et trois fois la paix de mon cœur a été troublée, avant que la lumière eû » rempli trois fois le croissant de la lune **. »

J'aurais dû peut-être consacrer quelques vers à la mémoire de Charles-Skinner Matthews, agrégé du collége Downing à Cambridge; mais il était trop au-dessus de mes louanges : la haute portée de son esprit est prouvée par les honneurs qu'il a obtenus en concurrence avec les plus habiles candidats de Cambridge. Ces distinctions ont établi les bases de sa réputation au lieu où elle fut acquise; et ses bonnes qualités vivent encore dans le souvenir de ses amis, qui l'aimaient trop pour lui envier sa supériorité.

* Wingfield.

** La mort est du *masculin* en anglais, et armée d'un arc et de flèches, ou d'un dard (aiguillon). A. P.

CHANT DEUXIÈME.

CHANT DEUXIÈME.

I.

Viens, céleste vierge aux yeux bleus!... Mais, hélas! tu n'inspiras jamais les chants d'un mortel. — Déesse de la sagesse! c'est ici que ton temple était jadis; il y est encore malgré les ravages de l'incendie, de la guerre [1], et des siècles, qui ont anéanti ton culte. Mais le fer, la flamme, le temps lui-même, sont moins destructeurs que le sceptre redoutable et le règne funeste de ces hommes qui n'ont jamais senti l'enthousiasme sacré que ton souvenir et celui de ton peuple chéri éveillent dans les cœurs des peuples civilisés [2].

II.

Antique cité, auguste Athènes! où sont-ils tes grands citoyens, tes âmes héroïques?... Ils ne sont plus... et ne nous apparaissent que dans les rêves du passé. Les premiers dans la carrière qui conduisait à la gloire, ils atteignirent le but et ne firent que se montrer sur la terre... Est-ce là tout? leurs hauts faits sont le conte de nos écoles et nous étonnent pendant une heure! mais c'est en vain que l'on chercherait l'arme de tes guerriers et le banc de tes sophistes : sur les ruines de tes tours, noircies par le brouillard des âges, voltige l'ombre pâle de ta grandeur.

III.

Lève-toi, homme d'un jour; approche, viens ici; mais n'outrage pas cette urne sans défense. Contemple ces lieux, sépulcre d'une nation, séjour de ces dieux dont les autels sont abandonnés. Les dieux eux-mêmes sont forcés de céder... Les religions ont chacune leur tour. Ce fut d'abord celle de Jupiter, puis celle de Mahomet, et d'autres croyan-

ces naîtront avec d'autres siècles; jusqu'à ce que l'homme apprenne que c'est en vain que son encens brûle et que le sang des victimes coule; pauvre enfant du doute et de la mort, ses espérances s'appuient sur des roseaux.

IV.

Enchaîné à la terre, il lève les yeux vers le ciel. Être malheureux! n'est-ce pas assez de savoir que tu existes! La vie est-elle un don si précieux que tu veuilles vivre encore au-delà de la tombe, et aller tu ne sais où, mais peu t'importe, content de fuir la terre et de te mêler avec les cieux? Ne cesseras-tu de rêver à des félicités et à des maux à venir? Regarde et pèse cette poussière avant qu'elle soit dispersée par les vents : cette urne étroite en dit plus que des milliers d'homélies.

V.

Ou bien ouvre ce tertre élevé sous lequel est enseveli un ancien héros. Il repose sur le rivage lointain et solitaire [3]. Il succomba, et des nations, frappées dans ce soutien de leur puissance, vinrent gémir autour de son mausolée. Aujourd'hui il n'est pas un seul des tristes habitans de cette contrée qui le pleure; aucun guerrier ne veille ici, où, d'après la tradition, apparurent des demi-dieux. Prends cette tête parmi ces ossemens épars. Est-ce là, dis-moi, un temple digne d'être habité par un Dieu? Le ver lui-même abandonne enfin sa cellule fracassée.

VI.

Regarde cette arcade brisée, ces murs en ruine, ces appartemens déserts et ces portiques sombres. Oui, ce fut pourtant la demeure élevée de l'ambition, le palais de la pensée et le temple de l'âme. Regarde ces orbites privées de leurs yeux, l'asile animé de la sagesse, de l'enjouement, et de ces passions qui ne souffrirent jamais de remontrances. Tout ce qu'ont écrit les saints, les philosophes et les sophis-

es, pourrait-il repeupler cette demeure déserte ou restaurer cette habitation.

VII.

Tu disais bien vrai, ô toi, le plus sage des enfans d'Athènes : Tout ce que nous savons, c'est que nous ne savons rien! Pourquoi reculer avec terreur devant ce que nous ne pouvons éviter? Chacun a ses douleurs; mais l'homme faible et timide gémit sur des maux imaginaires enfantés par les rêves de son cerveau. Cherchons ce que le hasard ou le destin nous disent être le meilleur; la paix nous attend sur les rivages de l'Achéron. Là, plus de banquet forcé où l'on contraigne le convive rassasié de s'asseoir; mais le silence prépare la couche d'un repos toujours bien accueilli.

VIII.

Cependant, si, comme l'ont pensé des sages, il est au-delà du sombre bord un séjour destiné aux âmes, pour confondre la doctrine des saducéens et de ces sophistes sottement orgueilleux de leurs doutes, qu'il serait doux de célébrer un Dieu bienfaisant avec ceux qui ont rendu moins pénibles nos épreuves mortelles! Qu'il serait doux d'entendre toutes ces voix que nous craignons de ne plus entendre, et d'admirer les ombres majestueuses du sage de la Bactriane, du philosophe de Samos, et de tous ceux qui enseignèrent la vertu*!

* Variante et note. Au lieu de cette strophe, on lisait dans le manuscrit original celle que nous donnerons ici, avec la note qui l'accompagnait.

VIII.

« Ne me regarde pas en fronçant sévèrement le sourcil, prêtre grossier, parce que je ne cherche pas la vie où la vie ne peut jamais être: je ne viens point railler ta chimère; je te fais pitié... Hélas! tu me fais envie: ô toi, hardi explorateur d'une mer inconnue, où tu découvres des îles heureuses, et de plus heureux habitans. Je ne te demande pas de devenir un saducéen: continue à rêver à ce paradis qui est tu ne sais où, mais que tu aimes trop pour inviter ton frère égaré à le partager avec toi *. »

* Dans ce siècle de bigoterie où le puritain et le prêtre ont changé de position, où le malheureux

IX.

C'est là que je te reverrais, ô toi dont la vie et l'amour s'éteignirent en même temps, et m'ont laissé seul dans ce monde pour y vivre et aimer en vain! Ah! puis-je croire que tu n'es plus quand ta mémoire survit encore dans mon cœur? Eh bien, je rêverai que nous pourrons nous rencontrer encore, et je caresserai ton image sur ce cœur que tu as laissé vide. Si le souvenir de nos jeunes ans nous reste, c'est peut-être le gage d'un avenir... Ah! ce serait assez de bonheur pour moi, de savoir que ton âme est heureuse!

X.

J'aime à m'asseoir ici sur cette pierre couverte de mousse*, base non encore ébranlée d'une colonne de marbre. C'est ici, fils de Saturne, que fut ton trône chéri[4] : roi puissant de l'Olympe, je cherche à reconnaître les vestiges cachés de ton temple; mais c'est en vain; hélas! l'œil de l'imagination elle-même ne peut rétablir ce que le temps a détruit. Ces orgueilleuses colonnes élèvent seules leurs têtes séculaires; mais l'impassible musulman s'appuie contre elles sans être ému, et le Grec frivole passe en chantant.

XI.

Quel est de tous les sacriléges qui ont pillé ce temple

* Dans quelques éditions on lit *massy stone*, *pierre massive*, au lieu de mossy stone, pierre moussue. A. P.

catholique porte la peine des péchés de ses pères jusqu'à des générations plus reculées qu'il n'est dit dans l'Ecriture, l'opinion exprimée par ces stances attirera indubitablement plus d'un dédaigneux anathème. Cependant qu'on ne perde pas de vue que l'esprit qui les a dictées est un scepticisme de découragement et non de raillerie. Celui qui a vu les superstitions grecques et musulmanes se disputer les antiques autels du polythéisme, qui a laissé dans sa patrie des pharisiens remerciant Dieu de ne point ressembler aux publicains et aux pécheurs, et en Espagne un peuple abhorrant les hérétiques dont il reçoit le secours, celui-là ne saurait qu'être un peu embarrassé et commencer à croire que comme parmi tous ces gens-là il n'y en a qu'une sorte qui puisse avoir raison, la plupart d'entre eux ont tort. Quant à la morale et à l'effet de la religion sur l'espèce humaine, il paraît, d'après le témoignage constant de l'histoire, qu'elle a toujours moins porté les hommes à aimer leur semblables, qu'excité ces haines violentes qu'on a vues éclater entre les diverses sectes chrétiennes. Les Turcs et les quakers sont plus tolérans : lorsqu'un infidèle paie sa taxe aux premiers, il peut prier où, quand, et comme il lui plaît; et la foi indulgente et la conduite pieuse des seconds rendent leur vie le plus parfait exemple de la charité chrétienne prêchée par le divin auteur de l'Evangile. »

Le texte de cette note n'étant pas sous nos yeux, nous l'empruntons à l'excellente traduction des lettres de M. Dallas, publiées chez MM. Galignani. A. P.

élevé sur le mont Acropolis, dont Pallas s'éloigna désolée de quitter ce dernier monument de son ancienne puissance; quel est le spoliateur le plus barbare et le plus odieux? Rougis, ô Calédonie! c'est un de tes enfans! Terre d'Albion, je me réjouis de ce qu'il n'est pas né dans ton sein. Tes citoyens libres devraient respecter une contrée qui fut jadis chérie de la liberté. Comment ont-ils pu profaner le séjour des dieux attristés, et emporter leurs autels sur les flots qui refusèrent long-temps d'être leurs complices [5]!

XII.

Mais le descendant des Pictes se fait une gloire honteuse de briser ce qu'avaient épargné les Vandales, les adorateurs de Mahomet et la faux du Temps [6]. Il porte un cœur dur et froid, une âme stérile comme les rochers de sa terre natale, celui qui a pu concevoir et exécuter l'odieux projet de dépouiller la malheureuse Athènes. Ses citoyens, trop faibles pour défendre ses ruines sacrées, partagèrent cependant les douleurs de leur patrie : jusqu'à ce jour, ils n'avaient jamais senti aussi cruellement le poids des chaînes de l'esclavage [7].

XIII.

Les enfans de la Grande-Bretagne oseront-ils jamais dire qu'Albion fut heureuse des larmes d'Athènes? O mon pays, quoique ce soit en ton nom que ces vils profanateurs aient déchiré son sein, crains d'avouer un attentat qui fait rougir l'Europe! la reine de l'Océan, Albion, patrie d'un peuple libre, est chargée des dépouilles d'une contrée dévastée! Oui, celle qui prête son généreux secours aux nations qu'on opprime, a démoli, avec des mains de harpies, ces restes de la Grèce épargnés par le temps jaloux et par les tyrans.

XIV.

Pallas! où était ton égide qui arrêta le féroce Alaric et la dévastation [8]! Où était le fils de Pélée, dont l'ombre s'é-

chappa de l'empire des morts, et apparut dans ce jour de danger, armée de sa lance redoutable? Eh quoi! le sévère Pluton ne pourrait-il pas laisser encore une fois la liberté à ce guerrier pour épouvanter cet autre spoliateur? Errant sur les rivages du Styx, Achille n'est plus venu protéger les murs qu'il avait jadis défendus.

XV.

O Grèce! bien froid est le cœur de l'homme qui peut te voir et ne pas sentir ce qu'éprouve un amant auprès des cendres de celle qu'il aima. Qui pourrait voir, sans verser des larmes tes temples dégradés, et tes autels antiques violés par les Bretons, à qui il appartenait plutôt de protéger ces ruines sacrées? Maudit soit le jour où ils partirent de leur île pour venir déchirer ton sein encore sanglant, et transporter tes dieux désolés dans l'odieux climat du septentrion!

XVI.

Mais où est Harold? oublierai-je donc de suivre sur les flots ce sombre voyageur? Il monta sur le navire, pensant peu à tout ce qui est pour les autres un objet de regrets. Aucune amante ne vint l'accabler d'une feinte douleur, aucun ami ne tendit la main pour dire adieu à ce froid étranger qui allait parcourir d'autres climats. Un cœur de rocher peut seul être insensible aux charmes de la beauté: Harold n'avait plus son cœur d'autrefois; et il quitta, sans pousser un soupir, une contrée livrée à la guerre et au crime.

XVII.

Celui qui a parcouru la route azurée des flots a pu voir quelquefois un brillant spectacle, lorsque le souffle d'une brise fraîche arrondit les blanches voiles de la frégate aux formes gracieuses; la forêt des mâts qu'on laisse dans le port, les clochers de la ville, le sable du rivage, se retirent derrière nous; la mer s'étend au loin comme une plaine im-

mense; les vaisseaux qui composent la flotte voguent, semblables à une troupe de cygnes sauvages. Le plus mauvais voilier paraît doué d'une agilité nouvelle, tant les vagues écumeuses viennent se jouer avec complaisance autour de chaque proue!

XVIII.

Mais admirez encore l'enceinte de ces citadelles flottantes! le bronze poli des canons, le filet tendu sur le tillac[9], les ordres donnés d'une voix rauque, et le bruit que font les matelots en montant les hunes : écoutez le sifflet du contre-maître, et les cris par lesquels les marins s'excitent entre eux, pendant que les cordages glissent dans leurs mains. Regardez ce midshipman*, officier encore enfant, qui approuve ou gourmande en grossissant son aigre voix; déjà cet écolier sait guider sa troupe docile.

XIX.

Le tillac brille comme un cristal poli qu'aucune tache ne souille, le lieutenant de garde s'y promène gravement. Voyez aussi cette partie du vaisseau réservée pour le capitaine qui s'avance avec majesté; silencieux et craint de tous, il ne parle que bien rarement à ses subalternes, pour conserver cet ascendant et cette sévérité qui sont la sauvegarde du triomphe et de la gloire. Mais les fiers Bretons ne cherchent guère à s'affranchir de l'empire de la loi, quelque dure que soit celle qu'on leur impose.

XX.

Ne cesse point de nous prêter ton souffle, brise propice aux matelots : pousse nos navires jusqu'à ce que le soleil nous dérobe peu à peu ses rayons! alors celui qui porte le pavillon amiral sera forcé de ployer ses voiles, afin que les bâtimens plus lourds qui sont restés en arrière puissent l'atteindre. Ah! qu'on maudit ce cruel retard! avec quel regret

* Ce mot répond au terme français d'*aspirant*, élève de marine. AJ. P.

l'on renonce à profiter du vent favorable! que d'heures on perd, jusqu'au retour de l'aurore, à porter sur la mer des regards pensifs et rêveurs, en attendant ces navires paresseux!

XXI.

La lune paraît à l'horizon; ô ciel! quelle belle nuit! de longs sillons de lumière s'étendent au loin sur les vagues bondissantes. A cette heure mystérieuse, les amans soupirent sur le rivage, et les jeunes filles croient à leurs sermens. Puisse l'amour nous sourire aussi quand nous toucherons de nouveau la terre! Cependant la main d'un Arion sauvage parcourt les cordes de l'instrument dont la vive harmonie plaît tant aux marins; ils forment autour de lui un cercle joyeux; ou, si un air connu les invite à la danse, ils sautent en riant comme s'ils se croyaient encore sur le rivage.

XXII.

Harold aperçoit les rochers de la côte à travers le détroit de Calpé; là l'Europe et l'Afrique se regardent; le pâle flambeau d'Hécate éclaire en même temps la contrée qu'habite l'Ibérienne aux yeux noirs et celle du Maure au teint d'ébène. Comme les doux reflets de sa lumière se jouent sur les rivages castillans! Ils découvrent ses rochers pittoresques, la pente de ses coteaux et les bois au vert feuillage; mais les sombres montagnes de la Mauritanie, semblables à des géans, projettent leurs ombres depuis leurs cimes orgueilleuses jusque dans les sombres vallées.

XXIII.

Il est nuit; c'est alors que la méditation silencieuse nous rappelle que nous avons aimé, quoique l'amour ait fui loin de nous. Le cœur solitaire qui gémit aujourd'hui, délaissé par l'amitié, rêvera qu'il eut un ami. Qui pourrait désirer de courber la tête sous le fardeau des ans, lorsque jeune encore on survit à ses jeunes amours? Quand les âmes de ceux

qui s'aimaient ont oublié leur tendresse, il reste à la mort peu de chose à nous ravir. Hélas! bonheur de nos jeunes années! qui ne voudrait pas encore une fois redevenir enfant?

XXIV.

Penchés sur les flancs arrondis du vaisseau pour contempler le disque de Diane, qui se réfléchit dans le miroir de l'Océan, nous oublions nos espérances et notre orgueil: notre âme se retrace insensiblement le souvenir du passé. Il n'est point de mortel assez malheureux pour qu'un être chéri, plus chéri que lui-même, n'ait jadis occupé ses pensées, et ne vienne lui demander l'hommage d'une larme; c'est un trait aigu qui perce douloureusement le cœur accablé, et dont il voudrait en vain éloigner la cruelle atteinte.

XXV.

S'arrêter sur les rochers, rêver sur les flots ou sur le bord des abîmes, s'égarer à pas lents sous l'ombrage des forêts, chercher les lieux éloignés de l'empire des hommes, et que n'ont jamais ou bien rarement franchis les pas d'un mortel; gravir loin de tous les yeux les monts escarpés, où errent en liberté des troupeaux sans bercail; rester seul penché sur les précipices et auprès des cascades écumantes, ce n'est point être dans la solitude, c'est converser avec la nature, admirer ses charmes et ses trésors variés.

XXVI.

Au milieu de la foule, du bruit et du choc des hommes, entendre, voir, sentir, être le favori de la fortune; citoyen ennuyé du monde, mener une vie errante et n'avoir personne qui nous aime, personne que nous puissions aimer; n'être entouré que de vils adulateurs qui voient les malheureux avec effroi; n'avoir pas un ami qu'une douce sympathie nous rende cher, et qui, si nous n'étions plus, ferait succéder sur son visage la tristesse au sourire, n'avoir pas

un ami au milieu de tous ceux qui nous flattent et reçoivent nos bienfaits, voilà ce que j'appelle être seul, voilà la véritable solitude!

XXVII.

Plus heureux cent fois ces pieux ermites, tels qu'en rencontre le voyageur qui va rêver à la fraîcheur du soir sur les sommets gigantesques du mont Athos. De cette hauteur il domine une mer si calme, il voit sur sa tête un ciel si pur, qu'il passerait volontiers le reste de ses jours dans ce lieu sacré; c'est avec douleur qu'il s'éloigne du spectacle enchanteur dont il vient de jouir; il regrette en soupirant de ne pas avoir vécu comme ses pieux anachorètes, et abhorre davantage un monde qu'il avait presque oublié.

XXVIII.

Passons sous silence la monotonie d'une route souvent sillonnée, mais qui ne conserve aucun vestige de ceux qui la parcourent; je ne dirai rien du calme et du vent, de la saison favorable ou contraire, qui se succèdent, ni de tous les caprices des élémens. Ceux qui habitent une de ces citadelles flottantes connaissent l'alternative de l'allégresse et du chagrin; l'inconstance des vents et des vagues contrarie souvent les vœux des matelots; mais il arrive enfin ce jour désiré où l'on crie : Terre! terre! et tous les cœurs renaissent à la joie.

XXIX.

N'oublions pas de parler des îles de Calypso, groupées comme des sœurs au milieu de l'Océan [10]. Un port y sourit encore aux navigateurs fatigués, quoique la belle déesse ait depuis long-temps cessé d'arroser de ses larmes leurs stériles rochers, et d'y attendre le retour de celui qui lui préféra une épouse mortelle. C'est ici que le fils d'Ulysse but l'onde amère, précipité dans les flots par le bras du sévère Mentor. Privée ainsi du père et du fils, la reine des nymphes gémit d'une double infortune.

XXX.

Son règne est fini; ses charmes séduisans ne sont plus à craindre. Mais ne t'abuse pas, jeune voyageur, par une confiance aveugle; arme-toi de prudence : une souveraine mortelle occupe le trône de la dangereuse déesse, et tu pourrais trouver en elle une autre Calypso. Aimable Florence* ! si la beauté pouvait encore toucher ce cœur jadis trop crédule et qui a renoncé à l'amour, ce cœur ne serait qu'à toi; mais, accablé par trop de douleur, je n'ose brûler un indigne encens sur ton autel, ni consentir à affliger une âme aussi pure que la tienne.

XXXI.

Ainsi pensa Childe-Harold lorsqu'il vit cette belle : l'éclat de ses charmes ne lui inspira d'autre pensée qu'une admiration innocente : l'Amour se tint à l'écart; il se rappelait qu'Harold avait souvent porté des offrandes dans ses temples, mais il n'ignorait pas qu'il ne devait plus le compter parmi les mortels qui reconnaissent ses lois. Le dieu enfant renonça pour jamais à pénétrer dans son cœur, puisqu'il résistait à cette dernière attaque; et il ne douta plus que tous ses charmes ne fussent impuissans contre lui.

XXXII.

Quelle ne fut pas la surprise de la belle Florence en voyant cet homme, qu'on disait soupirant sans cesse, admirer, sans être ému, des appas que tant d'autres entouraient d'un hommage réel ou simulé, jurant de vivre à jamais sous les lois de leur amante, faisant dépendre d'elle seule le destin de leur vie, et lui répétant enfin tous les sermens que la beauté exige de ses esclaves ! Comment Childe-Harold pouvait-il ne pas éprouver ou ne pas feindre cette ardeur amoureuse, dont l'aveu peut bien être reçu avec indifférence, mais rarement avec courroux?

* *Voyez* dans les Mélanges les vers adressés par Byron à cette dame. A. P.

XXXIII.

Ce cœur qu'elle croyait de marbre, et qui se réfugiait dans le silence, ou que l'orgueil tenait éloigné, n'était pas un novice dans l'art du séducteur; il avait jadis tendu en plus d'un lieu les piéges de la volupté. S'il avait renoncé à ses coupables stratagèmes, ce n'était que lorsqu'il n'avait plus rien trouvé qui lui parût digne de ses désirs. Harold dédaigne aujourd'hui de tels moyens de triomphe. Si les beaux yeux de Florence avaient éveillé l'amour dans son âme, il ne se fût jamais confondu dans la foule de ses adorateurs langoureux.

XXXIV.

Il connaît bien peu la femme, celui qui croit que son cœur léger se conquiert par des soupirs. Que lui importe l'hommage du sentiment, lorsqu'une fois elle a accordé des faveurs? Ne montrez jamais trop d'humilité quand vous peignez votre amour à la déesse qui vous charme; vous la verriez mépriser vos feux, malgré toute la chaleur de votre éloquence. Il est même prudent de dissimuler votre tendresse : une confiance hardie ne déplaît pas aux belles. Excitez et calmez tour à tour leur dépit, et bientôt elles couronneront tous vos vœux.

XXXV.

C'est une vérité bien ancienne, et les hommes qui en sont le plus convaincus sont ceux qui en gémissent davantage. Quand l'amant voit tous ses désirs comblés, le prix de tant de soupirs lui semble une chétive récompense. Une jeunesse usée, une âme avilie, l'honneur perdu, voilà les fruits de l'amour heureux. Si par un cruel bienfait l'espérance se voit trompée de bonne heure, la blessure s'envenime et devient incurable, quand l'amour lui-même ne pense plus à plaire.

XXXVI.

Laissons ces digressions frivoles : nous avons encore plus

d'une montagne à gravir, plus d'un rivage à côtoyer, guidés par la mélancolie pensive et non par la fiction. Nous allons parcourir des climats aussi beaux que tous ceux qu'une imagination mortelle peut créer daus ses rêveries solitaires, aussi beaux que tous ceux qu'on célèbre dans de nouvelles utopies, pour apprendre à l'homme à quelles hautes destinées il devrait aspirer, si cette créature corrompue était jamais susceptible de profiter de pareilles leçons.

XXXVII.

La nature est toujours la meilleure des mères, quelque changeante qu'elle soit dans ses divers aspects. Je veux prendre pour sujet de mes chants les tableaux qu'elle nous offre, moi qu'elle n'a point traité comme un de ses enfans favoris, quoique je n'aie jamais cessé de l'aimer. Ah! qu'elle est bien plus attrayante dans ses beautés sauvages, alors qu'aucune œuvre de l'art n'ose souiller sa noble simplicité! Je crois la voir me sourire la nuit comme le jour, et pourtant je ne lui ai rendu qu'un hommage bizarre, la recherchant et l'aimant toujours davantage dans les accès de ma misanthropie.

XXXVIII.

Terre d'Albanie où naquit Iskander [11], dont l'histoire séduit la jeunesse et instruit le sage, patrie de cet autre héros du même nom, qui vainquit souvent ses ennemis par ses exploits chevaleresques; terre d'Albanie, permets-moi de contempler tes rochers et tes enfans sauvages! la croix disparaît, tes minarets s'élèvent, et le pâle croissant brille dans la vallée, au milieu des bois de cyprès qui ombragent les alentours de chaque ville.

XXXIX.

Childe-Harold reconnut la contrée aride [12] où la triste Pénélope soupirait en regardant la mer; plus loin, il aperçut le rocher encore célèbre qui fut le refuge des amans sans espérance, et le tombeau de la muse de Lesbos. Mal-

heureuse Sapho! le dieu des vers ne peut donc pas protéger un cœur brûlant du feu sacré du génie! Comment laissa-t-il périr celle qui donnait l'immortalité, s'il est vrai que la lyre nous assure une gloire éternelle, le seul Éden auquel puissent aspirer les enfans de la terre?

XL.

Ce fut par une belle soirée d'automne que Childe-Harold salua de loin le cap de Leucade, qu'il désirait voir et qu'il quittait à regret. Il parcourut souvent des lieux témoins de combats mémorables, Actium, Lépante et Trafalgar[13]; mais son cœur ne fut pas ému par les souvenirs qu'ils lui rappelaient. Né sans doute sous quelque étoile peu favorable aux inspirations glorieuses, il n'aimait pas les récits des guerres sanglantes ou des valeureux exploits; le métier du brave * lui était odieux, et les guerriers n'excitaient que le sourire moqueur de son mépris.

XLI.

Mais, lorsqu'il aperçut l'étoile du soir briller au-dessus du triste promontoire de Leucade; lorsqu'il salua ce dernier refuge de l'amour malheureux[14], Childe-Harold éprouva ou crut éprouver une émotion peu commune: et, pendant que le vaisseau glissait avec majesté sous l'ombre que cet antique rocher projette au loin sur la mer, son œil suivit le cours mélancolique des vagues; quoique absorbé dans sa rêverie habituelle, il sembla plus calme et son front moins soucieux.

XLII.

L'aurore paraît, et avec elle les collines sauvages de l'Albanie et les sombres rochers des Suliotes; la cime plus éloignée du Pinde, à demi voilée par les nuages, est couronnée par un bandeau de neiges que les premiers feux du jour co-

* *Bravo*, un *brave;* ce mot est pris ici dans le sens de spadassin, *tueur d'hommes.* A. P.

lorent d'une belle teinte de pourpre : les vapeurs du matin se dissipent et permettent d'apercevoir la demeure de l'habitant des montagnes ; c'est là que hurlent les loups, c'est là que l'aigle aiguise son bec recourbé ; les oiseaux de proie, les bêtes féroces, et l'homme plus féroce encore, y trouvent un abri : c'est aussi là que se forment sourdement ces noirs orages qui troublent la dernière saison de l'année.

XLIII.

Ce fut en arrivant dans ces lieux qu'Harold se sentit enfin seul, et dit un long adieu aux nations chrétiennes : il s'aventure dans une contrée inconnue que tous les voyageurs admirent, mais que la plupart craignent de visiter : son cœur était armé contre la destinée ; ses besoins étaient en petit nombre ; il ne cherchait point le péril, mais ne reculait jamais à son approche. Ces lieux ont un aspect sauvage, mais c'est un spectacle nouveau ; et cette idée adoucit pour lui les feux de l'été, la rigueur des vents de l'hiver, et les fatigues répétées du voyage.

XLIV.

Ici la croix du Christ (car on l'y rencontre encore, quoique couverte d'opprobre par les circoncis), la croix oublie cet orgueil qui accompagne partout ses ministres jaloux des hommages des hommes ; ici le prêtre et le simple chrétien sont également méprisés.

Odieuse superstition ! de quelque déguisement que tu te couvres, idole, saint, vierge, prophète, croissant ou croix, quel que soit le symbole que tu veuilles offrir à l'adoration du monde, tu n'es un trésor que pour le sacerdoce, et la ruine du reste des hommes. Qui pourra séparer de l'or du vrai culte ton alliage impur !

XLV.

Regardez le golfe d'Ambracia, où jadis l'empire du monde fut perdu par une femme, être charmant et sans malice !

C'est dans cette baie dont la brise ride légèrement les flots que les généraux romains et les rois de l'Asie[15] firent combattre leurs armées navales conduites à une victoire douteuse et à un carnage trop certain. Voilà les lieux où s'élevèrent les trophées du second César[16]; ils se flétrissent aujourd'hui comme les mains qui les conquirent. Anarchistes couronnés *, vous multipliez les malheurs des hommes! Grand Dieu! ce globe, œuvre de tes mains, fut-il donc destiné à être perdu ou gagné par les tyrans?

XLVI.

Depuis les rocs escarpés qui servent de barrière à l'Albanie, jusqu'au centre des vallées illyriennes, Childe-Harold parcourut plusieurs montagnes dans des lieux à peine nommés par l'histoire. Cependant l'Attique si vantée n'offre que bien rarement d'aussi rians vallons, et le voyageur y retrouve tous les charmes dont Tempé est si fière; le Parnasse lui-même, ce mont sacré et chéri du poète, ne peut s'égaler à quelques uns des sites cachés derrière ces rochers.

XLVII.

Il passa auprès du Pinde à la cime blanchâtre; il traversa le lac d'Achérusie[17]; et, laissant de côté la capitale de cette contrée, il continua son voyage pour saluer le prince de l'Albanie[18], dont les ordres sont plus respectés que des lois, car il gouverne d'une main sanglante la nation la plus hardie et la plus rebelle. Cependant il est encore çà et là quelques peuplades des montagnes qui méprisent sa puissance, et, défiant ses soldats dans leur forteresse de rochers, ne veulent céder qu'à l'or[19].

XLVIII.

Montagne monastique de Zitza[20], asile heureux et saint, lorsque, parvenus sur ton haut sommet couronné de verts bocages, nous portons nos regards sous nos pieds, au-des-

* *Imperial anarchs.* A. P.

sus de nos têtes et autour de nous, que de couleurs dignes de l'arc-en-ciel, que d'attraits magiques se découvrent à nos yeux! rochers pittoresques, frais ombrages, collines riantes, tout est réuni dans le tableau, et l'azur des cieux forme une voûte digne de ces lieux enchanteurs; plus bas, la voix rauque d'un torrent éloigné nous indique la nappe tombante d'une cascade qui s'étend entre ces rochers suspendus, et dont l'aspérité cause à notre âme un effroi mêlé de charme.

XLIX.

Les blanches murailles du couvent se distinguent au milieu du bocage qui couronne cette colline; auprès d'elle s'élèvent en amphithéâtre les hautes montagnes qui la dominent; mais elle-même n'est pas sans dignité.

C'est là qu'habite le caloyer [21], affable et hospitalier. Le voyageur y reçoit toujours un bon accueil, et ne s'éloigne jamais sans être ému s'il aime à contempler les beautés de la nature.

L.

Qu'il vienne chercher le repos sur le gazon à l'abri de ces arbres séculaires. Aux jours les plus chauds de l'été, les brises les plus douces viendront agiter autour de lui leurs ailes légères; c'est l'air pur de la région des cieux qu'il respirera: la plaine est loin sous ses pas. Qu'il goûte les plaisirs innocens quand ils s'offrent à lui; ici les traits brûlans du soleil, imprégnés d'un poison pestilentiel, ne peuvent percer le feuillage; que le pèlerin oisif y vienne étendre ses membres fatigués, et y admire à loisir l'aurore, le soleil au milieu de sa course, et la beauté des nuits.

LI.

Sombres, immenses, et s'agrandissant à mesure que la vue les parcourt, les Alpes de la Chimère * s'étendent au loin, amphithéâtre volcanique [22] au pied duquel une riche

* *Chimera's Alps*: les monts de Chimariot. A. P.

vallée forme un tableau vivant; on y voit de joyeux troupeaux, le feuillage ondoyant des arbres, des sources qui roulent leurs ondes argentées, et le sapin des montagnes balançant ses noirs rameaux : voilà le noir Achéron [23], consacré jadis à la tombe. O roi des sombres rives! si c'est l'enfer que je vois, ferme ton Élysée; mon ombre ne cherchera jamais à le connaître.

LII.

Les tours d'aucune ville ne profanent cette perspective ravissante; Yanina n'est pas éloignée, mais elle est voilée par le rideau des collines : ici les traces des hommes sont rares : on voit peu de hameaux, et à peine quelques cabanes solitaires : mais, suspendue sur le bord des précipices, la chèvre broute en paix les jeunes arbrisseaux; et le petit berger, enveloppé dans sa blanche capote [24], s'étend sur la pente d'un rocher; il observe d'un air pensif son troupeau errant; ou, si l'orage gronde, il va braver sa fureur passagère sous la grotte qui lui sert d'abri.

LIII.

O antique Dodone! où est ta forêt sacrée, ta source prophétique, et ton oracle divin? Quelle est la vallée dont l'écho redisait les réponses de Jupiter? Quels vestiges restent encore de l'autel du maître du tonnerre? Tout est oublié... et l'homme osera se plaindre, quand les faibles liens qui l'attachent à la vie seront rompus! Cesse, créature insensée, cesse d'inutiles murmures! le destin des dieux peut bien être le tien! Voudrais-tu survivre au marbre ou au chêne, lorsque les nations et les mondes sont soumis à la faux du Temps?

LIV.

Childe-Harold laisse derrière lui les frontières de l'Épire; les montagnes ne s'offrent plus à sa vue. Fatigué de porter toujours ses regards sur des hauteurs, il repose agréablement ses yeux sur une riante vallée, ornée de la verdure

nouvelle et de tous les charmes que ramène le printemps. Les beautés de la plaine ont aussi leur grandeur, quand un fleuve superbe y promène ses flots majestueux, quand les branches des arbres se courbent sur ses bords en dômes de feuillage, se mirent dans le cristal mobile, ou sont éclairées par les rayons de la lune au milieu d'une nuit solennelle.

LV.

Le soleil s'était caché derrière le vaste Tomerit[25]; on entendait le mugissement des flots rapides du Laos[26]; les ombres de la nuit s'étendaient peu à peu sur la terre, lorsque Childe-Harold aperçut en descendant le fleuve que la ville domine, les minarets de Tépaien, dont les lumières brillantes étaient semblables à des météores. En s'approchant, ses oreilles furent frappées du bruit sourd de la voix des guerriers, doublant la voix de la brise qui soupirait dans le vallon prolongé.

LVI.

Il passa près de la tour silencieuse et sacrée du harem, et, pénétrant sous les vastes arceaux de la porte, il remarqua le palais de ce chef redoutable dont tout ce qu'il apercevait proclamait la puissance. C'était entouré d'une pompe éclatante que se montra ce despote; les esclaves, les eunuques, les soldats, les étrangers et les santons attendent respectueusement ses ordres. Sa demeure est un palais en dedans, c'est une forteresse au dehors : elle semble le rendez-vous des hommes de tous les climats.

LVII.

Une troupe de guerriers montés sur des chevaux richement caparaçonnés, formait dans la vaste cour un escadron toujours prêt au combat. Des soldats, bizarrement vêtus, gardaient les corridors. De temps à autre l'écho des voûtes répétait le bruyant galop du coursier d'un Tartare au large turban. Le Turc, le Grec, l'Albanien et le Maure

se rassemblaient dans le palais sous des bannières de toutes couleurs, pendant que le son belliqueux du tambour annonçait le retour de la nuit.

LVIII.

On reconnaît l'Albanais sauvage à sa courte tunique, armé d'une carabine richement ornée, revêtu d'habillemens brodés d'or, et dont la tête est ceinte d'un shawl; le Macédonien, avec son écharpe couleur d'écarlate; le Delhi, couvert de son bonnet de guerre, et portant un glaive recourbé; le Grec, connu par son astuce et sa souplesse; le fils mutilé de la noire Nubie, et le Turc à la longue barbe, qui daigne rarement vous adresser la parole, accoutumé à commander, et trop puissant pour n'être pas cruel.

LIX.

Les uns sont étendus auprès de leurs armes, et s'amusent à observer le tableau varié qu'ils ont sous les yeux; les autres jouent ou fument leur longue pipe. Ici c'est un grave musulman qui va prier le Prophète; là c'est un Albanais qui se promène fièrement; plus loin on entend chuchoter le Grec, toujours babillard... Mais quels sont les accens solennels qui viennent de la mosquée? La voix du muezzin ébranle le minaret. « Dieu seul est Dieu!... C'est l'heure de la prière! — Dieu est grand! »

LX.

C'était pendant la saison où s'observe le jeûne du Ramazan. Le jour était consacré à la pénitence; mais, lorsque l'heure tardive du crépuscule fut passée, ce fut le signal de se livrer de nouveau aux plaisirs de la table. Tout était en mouvement dans le palais d'Ali-Pacha; les esclaves préparaient et servaient les mets du festin. La galerie resta déserte; un bruit confus partait des appartemens intérieurs : les pages et les esclaves passaient et repassaient sans cesse.

LXI.

La voix de la femme n'est jamais entendue dans ces lieux. Tenue dans une enceinte écartée, on lui permet à peine de faire un pas sans être voilée et suivie; son époux seul est maître de ses charmes et de son cœur. Accoutumée à sa prison, elle ne désire point d'en sortir. Elle est heureuse de l'amour de son seigneur et des doux soins de la maternité : soins délicieux, et au-dessus de tous les sentimens ! elle élève elle-même le fils qu'elle a conçu, et ne l'éloigne jamais d'un sein dont aucune basse passion ne trouble la paix.

LXII.

Dans un pavillon de marbre, au milieu duquel jaillissait une source d'eau vive dont la pluie bienfaisante répandait la fraîcheur, Ali était étendu sur des coussins dont la molle souplesse invitait au repos. Ali est un prince guerrier et cruel; mais tant de douceur règne sur son front vénérable, que vous ne pouvez y deviner combien son cœur farouche se plaît dans les projets sanguinaires.

LXIII.

Ce n'est pas que la longue barbe blanche qui orne son visage ne puisse se concilier avec les passions de la jeunesse! l'amour soumet les vieillards à ses lois... Hafiz * l'a prouvé; le chantre de Téos l'a souvent répété... Mais les crimes, qui dédaignent les tendres accens de la Pitié, les crimes odieux chez tous les hommes, et surtout chez ceux dont le front est chargé d'années, les crimes ont rendu Ali semblable à un tigre féroce. Le sang appelle le sang; et l'homme qui a commencé sa carrière en le faisant couler, en répand des torrens à la fin de ses jours.

LXIV.

Childe-Harold se reposa de ses courses dans le palais

* Poète persan. A. P.

d'Ali, admirant mille objets nouveaux pour ses yeux. Bientôt, lassé du spectacle pompeux du luxe des musulmans, il ne vit plus qu'avec dégoût ce séjour de la richesse et de la volupté, asile d'un prince qui fuyait le bruit de la ville. Avec moins d'éclat, ces lieux auraient des charmes réels, mais la paix du cœur abhorre les joies factices, et le plaisir, mêlé avec la pompe, perd tout son attrait.

LXV.

Les enfans de l'Albanie portent des cœurs farouches; cependant ils ne sont point sans vertus, quelque sauvages que soient ces vertus elles-mêmes. Où est l'ennemi qui les a jamais vus fuir? Quels soldats endurent plus patiemment les travaux de la guerre? Leur vie n'est pas moins frugale pendant la paix qu'aux jours d'alarmes et de disette. Leur vengeance est mortelle, mais leur amitié est sûre. Fidèles à la voix de la reconnaissance ou de la valeur, ils volent avec intrépidité aux plus grands dangers sur les pas de leur chef.

LXVI.

Childe-Harold les vit dans le palais d'Ali-Pacha, accourant en foule pour marcher au combat et à la gloire; il les vit aussi lorsqu'il tomba entre leurs mains, victime d'une infortune passagère. Les hommes cruels sont toujours plus cruels envers les malheureux : mais les Albanais l'accueillirent sous leur toit hospitalier; des peuples moins barbares peut-être se fussent montrés moins généreux, et ses propres concitoyens se seraient tenus à l'écart[27]. Ah! qu'ils sont en petit nombre, les hommes qui ne se démentent pas dans de telles épreuves!

LXVII.

Des vents contraires poussèrent un jour son navire sur des rochers arides du rivage de Suli : les ténèbres l'entouraient de toutes parts dans ces affreux parages; il était dangereux d'aborder, mais plus dangereux encore de rester sur les vagues en courroux. Les matelots hésitèrent quelque

temps, n'osant se hasarder dans une contrée où les attendaient peut-être des hôtes perfides. Ils descendent enfin sur la côte, tremblant d'être immolés par ces peuples pour qui les Turcs et les Chrétiens sont également des ennemis.

LXVIII.

Vaines terreurs! les Suliotes leur tendirent une main fraternelle, les guidèrent à travers les rochers et les marécages dangereux. Plus humains que les esclaves civilisés, quoique moins prodigues en douces paroles, ils ranimèrent le feu des foyers, firent sécher leurs vêtemens humides, remplirent la coupe, allumèrent la lampe joyeuse, et leur offrirent une nourriture frugale, il est vrai, mais la seule qu'ils pussent offrir. Ces soins généreux ne sont-ils pas inspirés par la véritable humanité? Faire reposer le malheureux harassé de fatigues, consoler l'affligé, quelle leçon pour les heureux du monde! puisse-t-elle au moins faire honte au cœur du méchant!

LXIX.

Lorsque Harold voulut faire ses adieux à ces montagnes hospitalières, des brigands ligués entre eux pour le pillage rendaient la route périlleuse et répandaient de tous côtés les ravages du fer et de l'incendie : il prit une escorte fidèle, brave dans le combat et enducie aux fatigues. Il traversa avec elle les vastes forêts de l'Acarnanie, et ne s'en sépara que lorsqu'il reconnut les vallons de l'Étolie et les flots argentés de l'Achéloüs.

LXX.

Aux lieux où l'Utraikey solitaire se creuse un bassin arrondi dans lequel les vagues fatiguées se retirent pour réfléchir en silence les rayons de la lune, les arbres du vert bocage qui pare la colline se rembrunissent sous le voile obscur des ténèbres et se balancent doucement sur le sein des flots silencieux, pendant que les brises du sud cares-

sent la surface azurée de la baie que ride à peine leur haleine légère.

C'est là qu'Harold reçut un accueil amical; ce ne fut pas sans émotion qu'il contempla ce tableau gracieux, car la nuit avait pour lui maintes sources de doux plaisirs.

LXXI.

Les feux nocturnes brillaient sur le rivage; le repas du soir était terminé, la coupe remplie d'un vin [28] couleur de pourpre faisait le tour du cercle des convives. Childe-Harold, qui était arrivé auprès d'eux inopinément, s'était arrêté soudain pour les contempler avec les yeux de la surprise; les danses commencèrent avant que l'heure de minuit fût passée. Chaque palikar [29] déposa son sabre; et tous, se prenant par la main, se mirent à bondir en cadence et à faire entendre leurs chants.

LXXII.

Childe-Harold se tint à quelque distance pour observer cette troupe joyeuse : il ne haïssait pas une gaieté innocente quoique un peu grossière. La vue de ces barbares dans leurs bruyans transports formait un étrange spectacle : rien n'égale la rapidité de leurs mouvemens; leurs yeux étincelaient comme l'éclair, leurs longs cheveux descendaient jusqu'à la ceinture, et leurs visages étaient éclairés par les reflets des flammes; leurs chants ressemblaient à des cris plutôt qu'à des sons harmonieux [30].

1.

« Tambourgi [31]! tambourgi *! ta musique guerrière annonce les combats et remplit les braves d'espérance : tous les enfans des montagnes se réveillent à cette voix de la gloire, le Timariote, l'Illyrien, et l'habitant basané de Suli.

2.

» Ah! qui égale en bravoure un fier Suliote, revêtu de sa

* Tambour.

tunique blanche et d'une capote velue? Il abandonne au loup et au vautour son troupeau sauvage, et descend dans la plaine comme un torrent tombe d'un rocher.

3.

» Les fils de Chimari, qui ne pardonnent jamais les offenses d'un frère, accorderont-ils la vie aux ennemis qu'ils ont vaincus? Nos armes fidèles se refuseraient à une telle vengeance : quel but est plus beau que le cœur d'un ennemi?

4.

» La Macédoine envoie ses fils invincibles; ils abandonnent pour un temps leurs cavernes et la chasse des bois; mais leurs écharpes couleur de sang seront plus rouges encore avant que leurs glaives rentrent dans le fourreau et que la guerre soit terminée.

5.

» Les pirates de Parga, qui font leur demeure de l'Océan et apprennent aux pâles chrétiens ce que pèsent les chaînes de l'esclavage, vont descendre de leurs galères pour conduire les captifs dans l'enceinte qui leur sert de prison.

6.

» Je ne veux point des plaisirs que donne la richesse, mon cimeterre saura conquérir ce que le lâche est obligé d'acheter. J'emmènerai la jeune épouse avec ses longs cheveux, j'arracherai à leurs mères les vierges éplorées.

7.

» J'aime la beauté de la jeune fille; je m'enivrerai de ses caresses, elle me ravira par ses accords; qu'elle apporte sa lyre mélodieuse et nous chante une chanson sur la défaite de son père!

8.

» Rappelons-nous le jour de l'assaut de Prévise[32], les cris plaintifs des vaincus, les chants de triomphe des vainqueurs;

nous livrâmes toutes les maisons aux flammes, nous partageâmes le butin; les riches furent égorgés; nous ne fîmes grâce qu'aux jeunes beautés.

9.

» Ignorons les mots de pitié et de crainte; ils doivent être inconnus à qui veut combattre sous les drapeaux du visir. Depuis les jours du Prophète, le croissant n'a jamais vu un chef aussi glorieux qu'Ali-Pacha.

10.

» Son fils, le brave Muchtar, est sur les bords du Danube: que les Giaours* aux cheveux jaunes** tremblent devant ses queues de cheval***, lorsque ses Délhis**** vont fondre sur leurs bataillons au milieu des torrens de sang; il en est peu qui reverront les remparts de Moscou!

11.

» Sélictar*****, tire du fourreau le cimeterre de notre chef: tambourgi, ta musique guerrière nous promet le combat; montagnes, qui nous voyez descendre dans la plaine, vous nous reverrez vainqueurs, ou vous ne nous verrez plus. »

LXXIII.

Belle Grèce[33]! reste déplorable d'une gloire antique! tu n'es plus, et cependant tu es immortelle; tombée, tu es grande encore. Qui guidera maintenant tes enfans dispersés, qui détruira les habitudes d'un long esclavage? Hélas! ils ne sont plus ces Grecs qui, marchant à un trépas certain, trouvèrent un glorieux tombeau au défilé des Thermopyles!

* Infidèles. A. P.
** Les Russes. A. P.
*** Étendard du pacha. A. P.
**** Corps d'aventuriers à cheval. A. P.
***** Porte-épée. A. P.

O Grèce! quel guerrier sera inspiré de leur généreux courage? quel est celui qui, s'élançant des rives de l'Eurotas, te rappellera du sejour de la mort?

LXXIV.

Génie de la liberté! lorsque tu accompagnas Thrasybule et ses fideles Athéniens sur les hauteurs de Phylé [21], pouvais-tu prévoir la honte et les malheurs qui flétrissent aujourd'hui tous les charmes des plaines verdoyantes de l'Attique? Ce ne sont plus trente tyrans qui enchaînent les descendans de Thrasybule : le dernier des musulmans peut les traiter en esclaves. Osent-ils se révolter? Non, ils se contentent d'une vaine malédiction contre la main qui les châtie; esclaves tremblans depuis le berceau jusqu'à la tombe, il ne méritent plus d'être appelés des hommes.

LXXV.

Tout est changé en eux, excepté les traits du visage! Eh! qui peut voir le feu qui brille dans leurs yeux, sans être tenté de croire que leur cœur brûle de nouveau de ta flamme, ô liberté! qu'ils ne connaissent plus? Quelques uns rêvent encore que l'heure approche où ils pourront rentrer dans l'héritage de leurs pères; ils soupirent après un secours étranger et invoquent les armes de l'Europe, n'osant point marcher seuls contre leurs ennemis et effacer leur nom déshonoré de la liste des nations esclaves.

LXXVI.

O vous, qui n'avez que des chaînes pour héritage, ne savez-vous pas que ceux qui veulent êtres libres doivent briser eux-mêmes leurs fers, et que leur bras seul doit conquérir la liberté? Croyez-vous qu'elle vous soit rendue par le Français ou le Moscovite? désabusez-vous : ils peuvent abaisser vos oppresseurs; mais vous n'allumerez plus le feu divin sur l'autel de la liberté. Ombres des Ilotes, triomphez de la lâcheté de vos tyrans! O Grèce! en changeant de maître, tu ne verras point finir tes infor-

tunes; tes jours de gloire ne sont plus, et ta honte se prolonge.

LXXVII.

La contrée conquise sur les chrétiens au nom d'Allah peut encore être enlevée par eux aux descendans d'Othman; peut-être les tours impénétrables du sérail recevront encore dans leur enceinte les peuples latins qui surent jadis y pénétrer [35]. Les enfans rebelles de Wahab [36], qui osèrent dépouiller la tombe du Prophète des dons pieux de ses adorateurs, pourront encore s'ouvrir une route sanglante à travers l'Orient; mais jamais la liberté ne reviendra habiter cette contrée malheureuse, où les esclaves succèderont aux esclaves pendant des siècles de douleurs.

LXXVIII.

Observez cependant la gaieté des Grecs; les jours de l'abstinence chrétienne approchent, ces jours de pénitence dans lesquels ils se préparent à célébrer leurs saints mystères en soulageant l'homme du poids de ses péchés par des prières et des privations. Mais, avant que le repentir se couvre du cilice, il est permis à chacun de se livrer à la joie pendant quelques jours, de prendre part à tous les plaisirs, de cacher son visage sous un masque, de se revêtir d'étranges costumes, de courir les bals, et de se réunir aux joyeux enfans du carnaval.

LXXIX.

Quelle ville offre plus de divertissemens que toi, ô Stamboul*! Dans cette ancienne métropole de leur empire, les Grecs oublient que les turbans profanent aujourd'hui le temple de Sainte-Sophie et les autels de la Grèce. (Hélas ses malheurs viennent encore attrister ma muse!) Ses bardes tiraient jadis de leur lyre de joyeux accords : car le peuple était libre; tous ressentaient alors une gaieté qu'aujourd'hui ils sont forcés de feindre. Mes yeux n'avaient jamais

* Constantinople.

vu le spectacle de tant de fêtes ; mes oreilles n'avaient jamais été frappées de concerts plus doux que ceux qui faisaient tressaillir les échos du Bosphore.

LXXX.

Le rivage retentit d'un tumulte joyeux ; la musique varie, mais sans cesser de se faire entendre ; les rames battent la mer en cadence ; et les vagues balancées ont aussi leur harmonie, qui ressemble à une douce plainte. La reine des marées sourit du haut de son trône céleste à cette fête ; lorsqu'une brise passagère glisse sur la surface de la mer, on dirait qu'un rayon plus brillant, réfléchi dans l'onde, exprime la satisfaction de la déesse, et les vagues étincelantes éclairent le rivage qu'elles baignent.

LXXXI.

Maints légers caïques effleurent l'écume ; les vierges de la contrée dansent sur le rivage ; les danseurs et les danseuses oublient également le sommeil et le toit paternel ; leurs yeux languissans font entre eux un doux échange de regards, auxquels peu de cœurs pourraient résister ; leur main agitée d'un tendre frémissement se sent pressée avec amour et répond à la main qui la presse. Amour de notre jeunesse! enchaîné dans tes guirlandes de roses, l'amant heureux laisse disserter à loisir le cynique et le philosophe ; des heures semblables sont les seules où la vie ne soit pas un fardeau.

LXXXII.

Mais, au milieu de cette troupe en masque, n'est-il pas quelques hommes agités de peines secrètes, et qu'un visage contraint trahit à demi ? La voix des vagues leur semble mêler un gémissement plaintif à leurs vains regrets ; pour eux la gaieté de tout ce qui les entoure n'est qu'une source de pensées mélancoliques, et n'excite qu'un froid dédain. Ils n'écoutent qu'avec peine les chants et les transports tumultueux de ceux qui se livrent à la joie du moment : qu'il leur

tarde de changer leurs habits de fête pour un lugubre linceul !

LXXXIII.

Tel doit être le sentiment de tout Grec ami de sa patrie, si toutefois la Grèce peut se vauter encore d'avoir un seul bon patriote. Ils ne méritent pas ce nom glorieux ceux qui parlent de guerre en se résignant à la paix de l'esclavage, et qui, satisfaits de regretter tout bas tout ce qu'ils ont perdu, abordent leurs tyrans avec un doux sourire, et tiennent dans leurs serviles mains la faucille plutôt qu'un glaive vengeur. Ah! Grèce, ceux qui t'aiment le moins sont ceux qui te doivent le plus : leur naissance, le sang des héros et cette longue suite d'ancêtres illustres qui sont la honte d'une postérité dégénérée.

LXXXIV.

Lorsque les Spartiates austères renaîtront avec leurs vertus, lorsque Thèbes donnera le jour à un autre Épaminondas, lorsque Athènes pourra citer des cœurs dignes de ses anciens héros, lorsque les femmes grecques enfanteront des hommes, alors, mais alors seulement tu seras délivrée. Il faut des siècles pour établir un empire : une heure suffit pour l'anéantir. Que d'années s'écoulent avant qu'un peuple retrouve sa splendeur éclipsée, rappelle ses vertus, et triomphe du temps et de la destinée!

LXXXV.

Cependant de quels charmes tu es encore parée dans ces jours de deuil, patrie des dieux et de tant de héros dignes de l'Olympe! la verdure éternelle de tes vallons, tes montagnes toujours couronnées de neiges [37], te proclament encore l'objet de tous les dons variés de la nature ; tes autels et tes temples renversés, leurs débris confondus avec les cendres des héros, sont brisés par le fer de la charrue. Ainsi périssent les monumens élevés par des mains mortelles ; la vertu célébrée par les Muses survit seule au ravage des siècles.

LXXXVI.

Cependant une colonne solitaire encore debout semble gémir sur ses sœurs de la carrière abattue auprès d'elle [38]; le temple élevé de Minerve orne encore le rocher de Colonna et apparaît au-dessus des flots; çà et là sont aussi les tombes ignorées de quelques guerriers. Leurs pierres noircies et leur vert gazon bravent les siècles, mais non l'oubli. Les voyageurs étrangers sont les seuls qui, comme moi, s'y arrêtent avec vénération, et s'en éloignent en poussant un soupir.

LXXXVII.

Cependant ton ciel est toujours aussi bleu, et tes rochers toujours aussi sauvages *; tes bocages sont aussi frais, tes plaines aussi verdoyantes. Tes olives mûrissent comme au temps où tu voyais Minerve te sourire; le mont Hymète est toujours riche en miel doré; la joyeuse abeille, toujours libre d'errer sur tes montagnes, y bâtit encore sa citadelle odoriférante. Apollon n'a pas cessé de dorer de ses rayons tes longs étés; le marbre de Mendeli n'a rien perdu de son antique blancheur; les arts, la gloire, la liberté, passent, mais la nature est toujours belle.

LXXXVIII.

Dans quelque sentier que nous dirigions nos pas, nous foulons une terre consacrée : aucune partie de ton sol n'a été sacrifiée à des monumens vulgaires; nous parcourons un théâtre vaste et fécond en merveilles; toutes les fictions de la muse semblent des vérités, jusqu'à ce que nos yeux se lassent d'admirer ces lieux auxquels nous transportèrent si souvent les rêves de notre jeunesse : les montagnes et les plaines, les coteaux et les vallons, bravent le dieu destructeur qui a démoli les temples. La main du temps a ébranlé les tours d'Athènes, mais elle a respecté les champs de Marathon.

* Wild, dans le sens de pittoresque. A. F.

LXXXIX.

Rien n'est changé dans cette plaine fameuse, excepté l'esclave qui en creuse les sillons : son terrain est toujours le même, le même soleil l'éclaire encore; les mêmes limites la bornent. Elle a conservé toute sa gloire; mais un étranger est aujourd'hui maître de ce champ de bataille, où les Perses épouvantés courbèrent la tête sous le fer redoutable des Grecs. Jour cher à la gloire, où Marathon devint un mot magique [39], tu fais apparaître aux yeux de celui qui l'entend prononcer le camp des ennemis, les deux armées en présence, et les bannières victorieuses!

XC.

Le Mède qui fuit en jetant ses flèches et son arc brisé; le Grec intrépide et sa lance victorieuse; les montagnes, la plaine, l'océan, la vengeance et la mort qui combattent pour les Grecs, tel est le tableau qu'offrait Marathon... Que reste-t-il aujourd'hui? Quel trophée nous signale cette plaine consacrée, et rappelle les larmes de l'Asie et la liberté souriant à la Grèce?... les débris de quelques urnes, une tombe violée, et la poussière que soulève en bondissant le coursier d'un barbare.

XCI.

Cependant les restes de tous ces temps de splendeur attireront toujours des pèlerins tristes, mais jamais lassés. Long-temps encore le voyageur, qu'amènera le vent d'Ionie, saluera avec une sainte douleur la terre des guerriers et des poètes. Les annales de la Grèce et la langue immortelle de l'histoire entretiendront long-temps de ses triomphes la jeunesse de tous les pays. Ce sera toujours le souvenir que le vieillard rappellera avec plus d'orgueil; ce sera la leçon du jeune homme. Les chants de Minerve et des muses seront écoutés avec respect par les sages, et causeront aux poètes une religieuse émotion.

XCII.

Le cœur soupire pour sa patrie, quand de tendres liens l'attendent sous le toit paternel; il vit heureux au foyer domestique. Vous qui vous trouvez isolés, venez visiter la Grèce, et jeter un regard sur cette terre en harmonie avec vous-mêmes. La Grèce n'est point faite pour inspirer des idées riantes; elle doit plaire à celui pour qui la mélancolie a des charmes. A peine si vous regretterez votre terre natale, lorsque vous irez rêver non loin des lieux où s'élevait jadis le temple sacré de Delphes, ou que vous contemplerez les plaines qui furent témoins du combat des Grecs et des Perses.

XCIII.

Venez visiter cette terre consacrée, traversez en paix ces déserts magiques; mais épargnez ces débris; que vos mains respectent une contrée déjà trop dépouillée! Ces autels n'étaient point destinés à tant de sacriléges! Révérez ce que les nations ont révéré; puisse ainsi le nom de notre patrie passer aux siècles futurs avec toute sa gloire! Puissiez-vous revoir le pays qui fut le berceau de vos jeunes années, et y trouver toutes les délices de l'amour et de la vie!

XCIV.

Pour toi, qui, trop long-temps peut-être, viens d'amuser tes loisirs par des vers sans gloire, tes accens se perdront bientôt dans la foule des ménestrels dont la voix s'élève au-dessus de la tienne. Cède-leur un laurier que le temps doit flétrir. Il ne peut guère le disputer, celui qui dédaigne les critiques amères et les éloges de l'amitié, depuis que la mort a glacé tous les cœurs dont le suffrage l'eût flatté. On ne cherche plus à plaire quand on a perdu tout ce qu'on pouvait aimer.

XCV.

Et toi aussi, tu n'es plus! toi qui fus tant aimée et si ai-

mable; toi que la douce sympathie de la jeunesse et de l'amour me rendait si chère! toi qui fis pour moi ce que personne n'osa faire depuis, et qui refusas de m'abandonner quoique je fusse indigne de toi! Que mon sort est affreux! Tu as cessé de vivre, tu n'es plus là pour m'accueillir au retour de mes courses lointaines; il ne me reste que les regrets d'un bonheur perdu à jamais. Ah! pourquoi l'ai-je jamais goûté, ou que n'est-il encore dans l'avenir? Pourquoi faut-il que je sois revenu dans ces lieux lorsque de nouvelles douleurs m'ordonnent de fuir encore?

XCVI.

O toi, amie toujours tendre, toujours aimable et toujours aimée! la douleur qui ne songe qu'à elle médite le passé et s'attache à des pensées qui nous semblent d'autant plus douces qu'elles sont plus loin de nous.

Cruel trépas! tu m'as ravi tout ce que tu pouvais me ravir : une mère, un ami, et enfin celle qu'un sentiment plus doux que l'amitié unissait à mon sort! A quel mortel tes traits furent-ils jamais plus funestes! Chaque jour de nouveaux chagrins ont empoisonné peu à peu pour moi toutes les sources du bonheur.

XCVII.

Irai-je donc me précipiter de nouveau dans la foule et chercher tout ce que dédaigne un cœur paisible? Irai-je m'asseoir aux banquets de la débauche, où un rire bruyant et trompeur défigure les joues creuses des convives, et ne laisse après lui dans l'âme qu'un abattement plus profond? En vain l'expression d'une gaieté forcée feint le plaisir ou cache le dépit; le sourire ne fait que préparer le sillon d'une larme, ou relève la lèvre flétrie avec un dédain mal dissimulé.

XCVIII.

Quel est le plus terrible des malheurs qui affligent la vieillesse? quel est celui qui imprime les rides les plus profon-

des sur le front attristé? n'est-ce pas de voir tout ce qu'on aime rayé du livre de la vie? n'est-ce pas d'être seul sur la terre... comme je le suis déjà? Je fléchis humblement le genou devant le dieu dont le bras s'est appesanti sur moi, a brisé tous les liens de mon cœur et détruit toutes mes espérances. Écoulez-vous rapidement, jours inutiles ; vous n'avez plus de soucis à m'apporter, puisque le temps a privé mon âme de tout ce qui la charmait, et versé sur mes jeunes années tous les chagrins de la vieillesse.

FIN DU CHANT DEUXIÈME.

NOTES

DU CHANT DEUXIÈME.

[1] Une partie de l'Acropolis fut détruite, dans un siége, par l'explosion d'un magasin à poudre.

[2] Nous pouvons tous éprouver ou nous figurer le regret qu'inspire la vue des ruines d'une ville qui fut jadis capitale d'un empire. Les réflexions que suggère ce spectacle ont été faites trop souvent pour que j'aie besoin de les répéter ici; cependant quand on se rappelle ce que fut Athènes, et qu'on voit ce qu'elle est devenue aujourd'hui, cette comparaison prouve toute la petitesse de l'homme et la vanité de ses deux plus belles vertus, le patriotisme qui vante son pays, et la valeur qui le défend. Ce théâtre de la lutte de factions puissantes, des disputes des orateurs, de l'élévation et de la chute des tyrans, du triomphe et du supplice de généraux célèbres, n'est plus qu'une scène de petites intrigues, et d'éternelles dissensions entre les agens tracassiers de quelques nobles et *gentlemen* d'Angleterre. Les renards, les hiboux et les serpens qui habitaient les ruines de Babylone, étaient moins destructeurs que ces hommes. Au moins les Turcs peuvent motiver leur tyrannie sur le droit de conquête: les Grecs ont subi le sort de la guerre, qui est chanceuse même pour les plus braves; mais que les puissans sont déchus quand deux peintres se disputent le privilége de dépouiller le Parthénon et triomphent tour à tour selon la teneur de chaque nouveau firman! Sylla ne put que punir Athènes, Philippe la subjuguer, et Xerxès la brûler: il était réservé à un antiquaire salarié, et à ses vils agens, de rendre cette ville aussi méprisable qu'eux-mêmes.

Avant qu'il eût été en partie détruit par le feu, le Parthénon avait été successivement un temple, une église et une mosquée. Sous ce triple rapport, il avait souvent changé d'adorateurs; néanmoins c'était toujours un lieu consacré trois fois à la religion. Sa violation est donc un triple sacrilége. Mais, hélas! « l'homme orgueilleux, revêtu d'une autorité éphémère, commet à la face du ciel des actions si extravagantes qu'il fait pleurer les anges *. »

[3] Les Grecs n'ont pas toujours été dans l'usage de brûler les cadavres. Le grand Ajax en particulier fut enterré tout entier. La plupart des héros devenaient des dieux après leur mort; et c'était un guerrier bien négligé, celui qui n'avait pas des jeux annuels célébrés sur son tombeau, ou dont les compatriotes n'avaient pas institué des fêtes en sa mémoire, comme on le fit pour Achille, Brasidias, et même pour cet Antinoüs dont la mort fut aussi héroïque que sa vie avait été infâme.

[4] Le temple de Jupiter Olympien, duquel il subsiste encore seize colonnes toutes de marbre. Il y en avait dans l'origine cent cinquante. Quelques érudits ont prétendu que ces colonnes avaient appartenu au Panthéon.

* Mesure pour mesure, *Shakspeare*, tome VIII, page 202 de la dernière édition française. A. P.

[5] Le vaisseau avait fait naufrage dans l'Archipel.

[6] (3 janvier 1809.) Outre ce qu'on a déjà reçu à Londres, il y a dans le Pyrée un vaisseau hydriote destiné à charger toutes les antiquités qu'on pourra transporter. Ainsi, comme je l'ai entendu dire à un jeune Grec qui s'adressait à plusieurs de ses compatriotes (car, malgré leurs humiliations, ils sont encore sensibles aux affronts de ce genre), ainsi lord Elgin peut bien se vanter d'avoir ruiné Athènes. Un peintre italien du premier mérite, nommé Lusieri, est l'agent de la dévastation, et, comme le peintre grec que Verrès employait en Sicile, il est devenu un parfait instrument de rapine. Entre cet artiste et le consul français nommé Fauvel, qui, de son côté, recueille des antiquités pour son gouvernement, il vient de s'élever une violente dispute à propos d'un chariot de transport; le consul français en a enclou une roue (je voudrais que toutes les deux fussent brisées), et Lusieri a porté sa plainte au waivode. Lord Elgin a été extrêmement heureux dans le choix du signor Lusieri: pendant un séjour de dix ans à Athènes, il n'avait jamais eu la curiosité d'aller visiter Sunium *, jusqu'à notre seconde excursion dans laquelle il nous accompagna.

Quoi qu'il en soit, ses ouvrages sont très beaux, mais la plupart ne sont point terminés. Tant que lui-même et ses patrons s'amusent à deviner des médailles, à apprécier des camées, à esquisser des colonnes et à marchander des pierres précieuses, leurs petites absurdités sont aussi innocentes que la chasse aux insectes et aux renards, le caquetage des femmes, ou tout autre passe-temps sem-

* Aujourd'hui le cap Colonna. Si l'on en excepte Athènes et Marathon, il n'y a point dans toute l'Attique de site qui mérite plus d'intérêt. Seize colonnes sont une source inépuisable d'études pour l'artiste et pour l'antiquaire. Le philosophe saluera avec respect le lieu où Platon enseignait ses doctrines en conversant avec ses élèves; le voyageur sera enchanté de la beauté d'un paysage d'où l'on voit toutes les îles qui couvrent la mer Egée. Mais pour un Anglais le cap Colonna a un intérêt de plus, parce que cette côte est le théâtre du naufrage de Falconer. On oublie Pallas et Platon en pensant à Falconer et à Campbell.

Here in the dead of night, by Lonna's steep,
The seaman's cry was heard a long the deep.

« Là, pendant les ténèbres de la nuit, sur les côtes escarpées de Lonna, l'on entendit les cris du nautonier qui retentissaient sur l'abîme. »

Ce temple de Minerve est aperçu d'une grande distance en mer. Je suis allé deux fois par terre et une fois par mer au cap Colonna. Du côté de la terre, la vue est moins belle que quand on s'en approche en venant des îles. La seconde fois que nous y allâmes par terre, nous faillîmes être surpris par un parti de Mainotes qui étaient cachés dans les cavernes. Nous avons su dans la suite, par un prisonnier qu'ils avaient rendu après qu'il eut payé sa rançon, qu'ils avaient été détournés de nous attaquer par la vue des deux Albanais qui m'accompagnaient; s'étant imaginé, heureusement pour nous, que nous avions une bonne escorte de ces mêmes Arnautes, ils ne s'avancèrent pas et laissèrent ainsi passer saine et sauve notre caravane, trop peu nombreuse pour opposer aucune résistance.

Colonna n'est pas moins fréquenté par les peintres que par les pirates. C'est là que :

The hireling artist plants his paltry desk,
And makes degraded nature picturesque.
(HODGSON'S LADY JANE GREY.)

« L'artiste mercenaire plante son pupitre, et rend pittoresque une nature dégradée. »

Je fus assez heureux pour me faire accompagner par un artiste allemand d'un très grand mérite, et j'espère que je renouvellerai mes souvenirs de Colonna et de plusieurs autres lieux de la Grèce en recevant ses ouvrages.

blable : mais, quand ils chargent trois ou quatre vaisseaux des restes les plus précieux et les plus considérables des antiquités que le temps et la barbarie ont laissés subsister dans la ville la plus célèbre et la plus outragée ; lorsqu'ils détruisent les monumens qui ont été l'admiration de tous les âges, je ne sais ce qui peut excuser, je ne sais quel nom mériteraient les auteurs de cette lâche dévastation : ce n'était pas le moindre des crimes de Verrès, d'avoir fait en Sicile ce que l'on a depuis répété dans Athènes. Il est impossible de porter l'impudence à un plus haut degré que l'auteur de ces rapines, qui a osé inscrire son nom sur les murs de l'Acropolis. Le voyageur pourra-t-il prononcer sans exécration le nom d'un homme qui, sans but et sans utilité, a détruit tous les bas-reliefs qui ornaient l'un des compartimens du temple? Ici je suis impartial, car, n'étant ni collecteur d'antiquités, ni admirateur des collections, ce n'est pas par jalousie que je parle : mais je suis indigné, parce que j'ai toujours été prévenu en faveur de la Grèce, et que je n'ai jamais pensé que la gloire de l'Angleterre s'accrût par les dévastations que ses enfans exercent à Athènes ou dans l'Inde.

Un autre noble lord a fait mieux, parce qu'il a fait moins. Mais quelques autres plus ou moins nobles, mais tous très honorables personnages, ont fait mieux encore, parce que, après beaucoup d'excavations et d'exécrations, de présens au waivode, de mines et de contre-mines, tous leurs travaux n'ont abouti à rien. On a répandu des flots d'encre et de vin, et peu s'en est fallu qu'on ne finît par verser du sang. Le *prig* * de lord Elgin (voyez la définition du *priggisme* dans Jonathan Wylde) se prit de dispute avec un autre nommé Gropius ** (nom tout-à-fait approprié à son genre d'occupation), et demanda satisfaction dans une réponse verbale qu'il fit à une note du pauvre Prussien. La scène se passait à table; Gropius se mit à rire, mais il perdit tout-à-coup l'appétit. Les deux rivaux n'étaient pas encore réconciliés, lorsque je quittai la Grèce. Je dois me souvenir de leur dispute, car ils voulurent me prendre pour leur arbitre.

7 Mon ami le docteur Clarke, dont le nom n'a pas besoin de commentaires pour être connu du public, et dont l'autorité sera d'un grand poids pour appuyer mon témoignage, m'a permis de citer le passage suivant d'une lettre fort obligeante qu'il m'adressa et qui remplira parfaitement le but de ma note : « Quand la dernière métope fut enlevée du Parthénon, les ouvriers de lord Elgin démolirent une grande partie de l'entablement qui était au-dessus, et même l'un des triglyphes. Le Disdar, qui vit le dommage que l'on venait de faire au monument, tira sa pipe de sa bouche, versa une larme, et d'un ton suppliant il dit à Lusieri : *Tèlos!...* J'étais présent. » Ce Disdar était le père du Disdar actuel.

* *Prig*, voleur. A. P.

** Ce Gropius était employé par un noble lord, et sa seule occupation était de faire des dessins dans lesquels il excelle. Je suis fâché de dire qu'en abusant de l'autorité d'un nom très respectable, il s'est humblement traîné sur les traces du signor Lusieri. Un vaisseau chargé de ses trophées fut retenu, et je crois même confisqué à Constantinople en 1810. Je m'estime heureux de pouvoir assurer que cela n'était pas dans son mandat, qu'il n'a jamais employé Gropius qu'en sa qualité de peintre, et son noble patron désavoue toute autre espèce de relation avec lui. Si une erreur que j'avais laissée dans la seconde édition de ce poème lui a donné un moment de déplaisir, je lui en demande pardon. Le signor Gropius s'est servi pendant plusieurs années du titre de son agent, et, quoique je sois bien excusable d'avoir partagé l'erreur de beaucoup de personnes, je suis content d'avoir été un des premiers à la reconnaître. J'ai autant de plaisir à me rétracter, que j'eus de regret en avançant mon assertion.

[8] Selon Zozime, Minerve et Achille chassèrent Alaric de l'Acropolis; mais d'autres disent que le roi goth fut presque aussi Vandale que le pair écossais. *Voyez* Chandler.

[9] Le filet qui est destiné à empêcher que des éclats ne tombent sur le tillac pendant l'action.

[10] On dit que l'île de Calypso est la même qui porte aujourd'hui le nom de Goza.

[11] L'Albanie comprend une partie de la Macédoine, l'Illyrie, la Chaonie et l'Épire; Iskander est le nom turc d'Alexandre, et j'ai fait allusion au célèbre Scanderbeg (seigneur Alexandre), dans la 38e stance. Je ne sais si j'ai eu raison de faire Scanderbeg le compatriote d'Alexandre, qui était né à Pella en Macédoine; mais j'ai suivi Gibbon, qui a donné le même titre à Pyrrhus en parlant de ses exploits.

Gibbon dit, au sujet de l'Albanie: « Ce pays, que l'on peut apercevoir des côtes de l'Italie, est moins connu que l'intérieur de l'Amérique. » Quelques circonstances qui ne sont pas assez importantes pour qu'il soit utile d'en parler ici, nous ont conduits, M. Hobhouse et moi, dans ces contrées, avant d'avoir visité aucune autre partie de l'empire ottoman; le major Leake, qui était alors résident anglais à Yanina, nous assura qu'excepté lui aucun Anglais n'avait été plus loin que la capitale, et ne s'était avancé dans l'intérieur de l'Albanie. A cette époque (octobre 1809), Ali-Pacha était en guerre avec Ibrahim-Pacha, et il faisait le siége de Bérat, ville fortifiée, dans laquelle son ennemi avait été obligé de s'enfermer. En arrivant à Yanina, nous fûmes invités à aller à Tépalani, lieu de naissance du pacha: c'est là qu'était son sérail favori; cette ville n'était qu'à une journée de Bérat, et le visir y avait établi son quartier-général.

Après avoir séjourné quelque temps dans la capitale, nous nous rendîmes à l'invitation, mais, quoique nous eussions pris toutes nos précautions, et que nous fussions accompagnés de l'un des secrétaires du visir, la pluie fut cause que nous mîmes neuf jours à faire un voyage qui n'en dura pas quatre quand nous revînmes.

Nous passâmes par Argyrocastro et Libochabo: ces deux villes nous parurent aussi considérables que Yanina; et il n'est point de plume ou de pinceau capable de rendre la beauté des sites qu'offrent les environs de Zitza et de Delvinachi, village placé sur la frontière de l'Épire et de l'Albanie proprement dite.

Je ne veux point m'arrêter long-temps sur l'Albanie et ses habitans; mon compagnon de voyage s'acquittera de cette tâche bien mieux que moi, dans un ouvrage qui sera sans doute publié avant le mien *; cependant je ne puis me dispenser de faire quelques observations qui sont nécessaires à l'intelligence du texte.

Les Arnautes ou Albanais me frappèrent par leur ressemblance avec les *Highlanders* de l'Écosse; leurs vêtemens, leur figure, leur manière de vivre, sont les mêmes; les montagnes de l'Albanie me paraissaient être celles de la Calédonie, avec un climat plus doux. Le *Kilt*, ou jupon, quoique blanc, des Arnautes, leurs formes maigres, leur activité, leur dialecte, dont le son est celtique, leurs habitudes martiales; tout me rappelait le royaume de *Morven*. Aucune nation n'est aussi détestée et redoutée par ses voisins: les Grecs les regardaient

* Voyages d'Hobhouse [illegible]

à peine comme chrétiens; et les Turcs, comme musulmans : dans le fait, ces deux religions sont mêlées chez eux, mais plusieurs Albanais n'en ont réellement aucune; ils sont tous pillards, et toujours armés. Les Arnautes, qui portent des shawls rouges à leur tête, les Monténégrins *, les Chimariotes et les Gedges, sont renommés pour leur perfidie. Les autres Albanais diffèrent un peu dans leur costume, et beaucoup dans leur caractère : d'après ma propre expérience, je puis en parler avec éloges. J'en avais deux avec moi, un infidèle et un musulman : ils m'ont accompagné à Constantinople et dans toutes les parties de la Turquie que j'ai parcourues. Il est rare de trouver des hommes plus fidèles dans le danger et plus infatigables dans leur service. Le musulman se nommait Dervich Tahiri, et l'autre Basili : celui-ci était un homme de moyen âge, mais Tahiri était à peu près du mien. Basili avait été expressément chargé par Ali-Pacha de nous accompagner, et Dervich était l'un des cinquante qui nous avaient escortés quand nous traversâmes les forêts de l'Acarnanie pour aller aux rivages de l'Acheloüs, et de là à Messalunghi en Étolie : c'est là que je le pris à mon service, et je n'eus jamais occasion de m'en repentir.

En 1810, après que mon ami M. Hobhouse fut parti pour l'Angleterre, je fus attaqué d'une fièvre très forte dans la Morée; et mes deux Albanais me sauvèrent la vie en éloignant mon médecin, par la menace de le tuer s'il ne m'avait rendu à la santé dans un temps déterminé. J'attribuai ma guérison à cette assurance consolatrice de représailles, et au refus obstiné des remèdes du docteur Romanelli. Le seul domestique anglais que j'eusse gardé était à Athènes; mon interprète était aussi malade que moi, et mes deux bons Arnautes me soignèrent avec une attention qui aurait fait honneur à des hommes plus civilisés.

Ils eurent tous deux un grand nombre d'aventures, car le musulman Dervich étant un très bel homme, était toujours en dispute avec les maris d'Athènes; au point que quatre des principaux Turcs vinrent me voir au couvent pour me faire des remontrances, parce qu'il avait enlevé une femme du bain; cette femme lui appartenait légalement, il est vrai, car il l'avait achetée; mais cette action était tout-à-fait contraire à l'étiquette du pays.

Basili était aussi fort galant parmi les femmes de sa religion; il avait une très grande vénération pour l'église, mais en même temps un souverain mépris pour les ecclésiastiques : dans l'occasion, il les soufflétait d'une manière tout-à-fait hétérodoxe. Cependant il ne passait jamais devant une église sans se signer; et je me rappelle encore le danger qu'il courut à Constantinople en entrant dans Sainte-Sophie, qui avait été jadis un temple consacré à son culte. Quand on lui faisait des représentations sur sa conduite, son éternelle réponse était : « Notre église est sacrée, mais nos prêtres sont des voleurs; » et il recommençait à faire le signe de la croix et à souffleter les *papas* ** qui refusaient de l'aider quand il demandait leur secours dont on a toujours besoin partout où un prêtre a quelque influence auprès du Cogia-Baschi de son village. Il est vrai qu'on ne saurait trouver une race plus abjecte que les derniers ordres du clergé grec.

Lorsque je fis les préparatifs de mon départ, j'appelai mes deux Albanais pour leur payer leurs gages. Basili prit son argent avec une démonstration mal-

* Voyez dans *Jean Shogar* le portrait poétique des Monténégrins. A. P.

** Prêtres grecs. A. P.

adroite de regrets, et se retira bien vite, en emportant son sac de piastres. Dervich ne paraissait pas; on ne le trouvait nulle part: enfin il entre au moment où le signor Logotheti, père du ci-devant consul anglais d'Athènes, et quelques autres Grecs de ma connaissance, étaient venus me faire visite. Dervich prend l'argent; mais tout-à-coup il le jette par terre, et, frappant ses mains l'une contre l'autre, et les portant ensuite à son front, il s'élance hors de l'appartement en versant un torrent de larmes. Depuis ce temps, jusqu'au moment où je m'embarquai, il continua de se lamenter, et, malgré tous nos efforts pour le consoler, il ne cessait de s'écrier: Μ'αφεινει, Il m'abandonne. Signor Logotheti, qui jusque là n'avait jamais pleuré que pour la perte d'un para *, le père du couvent, tous mes domestiques, les personnes qui étaient venues me voir, tout le monde pleurait. Je crois que la grasse et folle cuisinière de Sterne aurait abandonné sa poissonnière pour sympathiser avec le chagrin sincère et inattendu de ce barbare.

Pour moi, quand je me rappelai que, peu de temps avant de quitter l'Angleterre, un noble personnage, avec qui j'étais fort lié, me fit dire, pour s'excuser de prendre congé de moi, qu'il avait à accompagner une parente chez sa couturière ou marchande de modes, je me sentis aussi surpris qu'humilié par la comparaison du présent avec le passé.

Que Dervich me quittât avec quelque regret, je devais m'y attendre: quand le maître et le domestique ont gravi ensemble les montagnes d'une douzaine de provinces, il est naturel qu'ils ne se séparent plus sans chagrin: pourtant la sensibilité que Dervich manifesta alors formait un contraste remarquable avec sa férocité naturelle, et changea quelque chose à la mauvaise opinion que j'avais du cœur humain. Je crois que cette fidélité presque féodale se trouve assez communément parmi les Albanais. Un jour, en parcourant le mont Parnasse, un domestique anglais que j'avais à mon service, s'étant pris de dispute avec Dervich, par rapport à quelques objets du bagage, le poussa légèrement, et Dervich crut qu'il avait voulu le frapper. Il ne dit rien, mais il s'assit et appuya sa tête sur ses mains. Prévoyant les conséquences de cet accident, nous essayâmes de lui faire entendre qu'on n'avait point voulu lui faire un affront. J'ai été voleur, nous répondit-il; je suis soldat: jamais un capitaine ne m'a frappé. Vous êtes mon maître; j'ai mangé votre pain: mais, j'en atteste ce pain (c'est leur serment habituel), s'il n'en eût pas été ainsi, j'aurais poignardé ce chien, et je me serais retiré dans les montagnes. Tout fut fini là. Cependant il ne pardonna jamais complètement à celui qui l'avait insulté sans le vouloir.

Dervich excellait dans la danse de son pays, que l'on croit être un reste de l'ancienne danse pyrique. Quoi qu'il en soit, cette danse est mâle et exige une grande agilité. Elle diffère complètement de la stupide romaïque, et de la lourde ronde des Grecs.

Les Albanais (je veux parler ici des montagnards, et non de ceux qui cultivent la terre dans les provinces) ont en général très bonne mine. Nous avons trouvé, entre Delvinachi et Libochabo, les plus belles femmes que j'aie jamais vues pour la taille ou pour la figure. Elles étaient occupées à réparer un chemin qui avait été dégradé par les torrens. La démarche des Albanais est tout-à-fait

* Le para est à peu près le quart d'un liard anglais.

théâtrale : cela vient sans doute de leur capote ou manteau qu'ils portent attaché sur une épaule. Leur longue chevelure fait penser aux Spartiates, et l'on ne peut se faire une idée du courage qu'ils déploient dans les guerres de partisans. Quoique les Gedges fournissent un peu de cavalerie dans les troupes albanaises, je n'ai jamais vu aucun Arnaute qui montât bien à cheval. Les deux que j'avais avec moi préféraient les selles anglaises, quoiqu'ils n'aient jamais pu s'y accoutumer. Mais, à pied, il est impossible de les dompter par la fatigue.

12 Ithaque.

13 Actium et Trafalgar n'ont pas besoin de commentaires. La bataille de Lépante fut aussi sanglante et importante que ces deux-là ; cependant elle est bien moins connue ; elle se donna dans le golfe de Patras : l'auteur de Don Quichotte y perdit la main gauche.

14 Leucade s'appelle aujourd'hui Santa-Maura. Son promontoire est nommé le Saut de l'Amour ; et c'est de là, dit-on, que Sapho se précipita dans la mer.

15 On dit que, la veille du jour où se livra la bataille d'Actium, Antoine avait treize rois à son lever.

16 Nicopolis, dont les ruines occupent une grande étendue, est située à peu de distance d'Actium, et l'on y voit encore quelques restes des murs de l'Hippodrome.

17 Selon Pouqueville, c'est aujourd'hui le lac de Yanina ; mais Pouqueville est toujours inexact.

18 C'est le célèbre Ali-Pacha. Il y a sur cet homme extraordinaire une notice fort incorrecte dans les Voyages de Pouqueville.

19 Cinq mille Suliotes, occupant le château de Suli et les rochers qui l'entourent, résistèrent pendant dix-huit ans à trente mille Albanais ; mais le château fut enfin pris par trahison. Dans le courant de cette guerre, il y eut quelques traits qui auraient été dignes des plus glorieux jours de la Grèce.

20 Le couvent et le village de Zitza sont à quatre heures de chemin de Joannina ou Yanina, capitale du pachalic. La rivière de Kalamas (autrefois l'Achéron) coule dans la vallée ; et, à peu de distance de Zitza, elle forme une belle cataracte. Ce site est peut-être un des plus beaux de la Grèce, quoique les environs de Delvinachi et une partie de l'Acarnanie puissent lui disputer la palme. Delphes, le Parnasse, et dans l'Attique le cap Colonna, sont bien loin de l'égaler en beauté. L'Ionie et la Troade n'offrent rien qui lui soit comparable. Je serais tenté d'en dire autant des approches de Constantinople ; mais le paysage de Stamboul offre un aspect si différent, qu'il est impossible de le comparer à celui dont je parle.

21 Caloyer : c'est le nom des moines grecs.

22 Les montagnes Chimariotes semblent appartenir à une formation volcanique.

23 L'Achéron des anciens, aujourd'hui Kalamas.

24 La blanche capote. C'est le manteau des Albanais.

25 Tomérit, que les anciens désignaient sous le nom de Tomarus.

26 A l'époque où je la passai, la rivière de Laos était grosse, et, au-dessus de Tépalin, elle paraissait aussi large que la Tamise devant Westminster ; du moins nous le crûmes, mon ami M. Hobhouse et moi. Sans doute que dans l'été elle

a beaucoup moins d'eau qu'à l'époque où nous l'avons vue. C'est sûrement la plus belle rivière du Levant : l'Acheloüs, l'Alphée, l'Achéron, le Scamandre et le Caïstre ne peuvent lui être comparés, ni pour la beauté, ni pour la largeur.

27 Ici je fais allusion aux pillards de Cornouailles.

28 Les Musulmans d'Albanie ne s'abstiennent pas de vin ; et dans les autres parties de la Turquie il y a bien peu de croyans qui, sur ce point, suivent à la lettre la loi du prophète.

29 Palikar, abréviation du mot grec παλικαρι : c'est le nom général de tous les soldats parmi les Grecs et les Albanais qui parlent romaïque. La véritable signification de ce mot est garçon.

30 Pour donner un échantillon du dialecte albanien ou arnaute de la langue illyrienne, je vais traduire ici deux chœurs très populaires qui sont chantés en dansant par les hommes et les femmes indistinctement. Les premiers mots sont un refrain sans aucune signification, comme on en trouve dans plusieurs de nos chansons européennes.

1.	1.
Bo, bo, bo, bo, bo, bo, *Naciarura, popuso.*	La, la, je viens, je viens, garde le silence.
2.	2.
Naciarura na civin *Ha pu derini ti hin.*	Je viens, je me hâte; ouvre-moi la porte, que je puisse entrer.
3.	3.
Ha pe uderi escrotini *Ti vin ti mar servetini.*	Ouvre la porte à demi, que je puisse prendre mon turban.
4.	4.
Çaliriote me surme *Ea ha pe pse dua tive.*	Caliriote * aux yeux noirs, ouvre-moi la porte, que je puisse entrer.
5.	5.
Bo, bo, bo, bo, bo, *Gi egem spirta esimiro.*	La, la, la, c'est toi que j'entends, mon âme!
6.	6.
Caliriote vu le funde, *Ede vete tunde tunde.*	Une jeune Arnaute, vêtue d'habits magnifiques, marche avec grâce et noblesse.
7.	7.
Caliriote me surme *Ti mi pute poi mi le.*	Caliriote, jeune fille aux yeux noirs, donne-moi un baiser.
8.	8.
Se ti puta citi mora. *Si mi ri ni veti udo gia.*	Que gagneras-tu, si je t'embrasse? mon âme est consumée par un feu secret.

* Les Albanais, et surtout leurs femmes, sont souvent appelés Caliriotes ; je n'ai jamais pu savoir pourquoi.

9.

Va le ni il che cadale.
Celo more, more celo.

9.

Danse avec légèreté, avec grâce; oui, plus gracieusement encore.

10.

Plu hari ti tirete.
Plu huron cia pra seti.

10.

Ne fais pas tant de poussière : elle salirait ta chaussure brodée.

Cette dernière phrase embarrasserait un commentateur. En Albanie, les hommes ont des brodequins très riches; mais les femmes (et c'est sans doute à une femme que s'adresse la chanson) n'ont, sous leurs bottines jaunes ou leurs pantoufles, qu'une jambe nue, dont la forme et la blancheur sont souvent très remarquables. Les Albanaises sont beaucoup plus jolies que les Grecques, et leur costume est beaucoup plus pittoresque; elles conservent aussi plus longtemps leur beauté, parce qu'elles sont souvent en plein air. Il est bon de faire observer que l'arnaute n'est pas une langue écrite; aussi les mots des deux chansons que je donne ici au lecteur sont écrits comme on les prononce: ils ont été recueillis par un Grec d'Athènes, qui parle et comprend très bien le dialecte arnaute.

1.

Ndi sefda tinde ulavossa
Vettimi upri vi lofsa.

1.

Je suis blessé par ton amour, hélas! et je n'aime que pour me consumer.

2.

Ah vaisisso mi privi lofse
Si mi rini mi la vosse.

2.

Ah! jeune fille, ton amour me consume : tu m'as frappé au cœur.

3.

Uti tasa roba stua
Siti eve tulati dua.

3.

Je t'ai dit que je ne demandais point de dot, je ne demande que tes yeux et tes œillades.

4.

Roba stinoris sidua
Qu mi sini vetti dua.

4.

Je n'ai pas besoin de ce maudit douaire, je n'ai besoin que de toi.

5.

Qurmini dua civileni
Roba ti siarmi tildi eni.

5.

Laisse-moi posséder tes charmes, et que les flammes dévorent ta dot.

6.

Utara pisa vaisisso me simi rin ti hapti.
Eti mi bire a piste si gui dendroi tiltati.

6.

O jeune fille! je t'ai aimée de toute mon âme: et tu m'as abandonné comme un arbre fané.

7.

Udi vura udorini udiri cicova cilti mora,
Undorini talti hottua u ede caimoni mora.

7.

Qu'ai-je gagné en mettant ma main sur ton sein? j'ai retiré ma main; mais elle est encore brûlante.

Je crois que ces deux dernières stances, qui sont d'une mesure de vers différente, doivent appartenir à une autre ballade : la pensée des dernières lignes ressemble à celle qu'exprima Socrate, lorsque, ayant appuyé son bras sur Clitobule ou Cléobule, l'un de ses ὑποκόλπιοι, le philosophe se plaignit pendant quelques jours d'une douleur lancinante qui allait jusqu'à l'épaule. Depuis ce moment il prit la résolution d'instruire ses disciples sans les toucher.

31 Ces stances sont empruntées à différens chants albanais : je me suis servi des traductions romaïques ou italiennes.

32 Cette ville fut prise d'assaut contre les Français qui la défendaient.

33 Voyez les fragmens qui sont à la suite de ces notes.

34 Phylé, d'où l'on a une très belle vue d'Athènes. Il reste encore beaucoup de ruines de cette ville : elle fut prise par Thrasybule, avant l'expulsion des trente tyrans.

35 A l'époque où elle fut conquise par les Latins, qui en furent maîtres pendant plusieurs années. Voyez Gibbon.

36 La Mecque et Médine sont tombées depuis quelque temps au pouvoir des Wahabis (*Wéchabites*), tribu arabe dont la force s'augmente tous les jours.

37 Il y a plusieurs montagnes, et particulièrement celle qui porte le nom de Liakura, sur lesquelles la neige ne fond jamais entièrement, malgré les fortes chaleurs de l'été ; mais dans la plaine la neige se fond toujours en tombant.

38 Le mont Pentélicus, d'où l'on tira le marbre qui servit à construire tous les édifices publics d'Athènes. Cette montagne s'appelle aujourd'hui Mendéli ; on y voit encore une caverne immense formée par l'exploitation de la carrière.

39 *Siste, viator : heroa calcas.* Telle était l'épitaphe du fameux comte de Merci. Quels doivent donc être nos sentimens quand nous foulons la tombe des deux cents Grecs qui périrent à Marathon ! Cette tombe a été fouillée dernièrement par Fauvel ; on n'y a rien trouvé, du moins presque rien de ce qu'on y cherchait, comme vases, médailles, etc. On m'offrit de me vendre la plaine de Marathon pour 1,600 piastres, ce qui fait à peu près 90 livres d'Angleterre. *Expende Annibalem : quot libras in duce summo invenies!* Et la cendre de Miltiade ne vaudrait pas davantage ! elle n'aurait guère moins rendu en la vendant au poids.

ESSAIS AUXQUELS RENVOIE LA NOTE 33.

Avant de parler d'une ville dont tous les écrivains, voyageurs ou non, ont cru nécessaire de dire quelque chose, je dois prier miss Owenson*, si elle se dispose à nous donner encore en quatre volumes l'histoire de quelque héroïne grecque, de lui choisir pour mari un personnage un peu mieux élevé qu'un Disdar-Aga (qui, par parenthèse, n'est pas un Aga). Ce Disdar est bien le plus impoli de tous les petits officiers, et le plus grand patron de rapine (après lord Elgin cependant) qu'Athènes ait jamais vus dans ses murs ; il occupe l'Acropolis et reçoit un salaire annuel de 150 piastres (8 livres sterling), sur lesquels il est obligé de solder sa garnison, qui est bien le corps le plus mal discipliné du plus mal discipliné de tous les empires. Je dis ceci pour l'intérêt que je porte à

* Aujourd'hui lady Morgan. A. P.

l'Ida d'Athènes, car je faillis être un jour cause que son mari reçût la bastonnade : le Disdar est un mari turbulent, et se permet de battre sa femme, aussi je conseille à miss Owenson de solliciter pour son héroïne une séparation de corps : voilà pour les lecteurs des romans. Maintenant j'abandonne Ida pour m'occuper de la ville où elle naquit.

En laissant de côté la magie des noms et toutes les associations d'idées qu'il serait inutile ou pédentesque de rappeler ici, la situation d'Athènes suffirait pour la rendre le lieu favori de tous les hommes dignes d'admirer l'art et la nature. Le climat, au moins à ce qu'il m'en a semblé, est un printemps perpétuel pendant huit mois, je n'ai jamais passé un jour sans aller à cheval : il n'y pleut que très rarement; la neige ne séjourne jamais dans les plaines, et un jour nuageux est une agréable merveille. En Espagne, en Portugal, et (si j'en excepte l'Ionie et l'Attique) dans tous les pays du Levant que j'ai visités, je n'ai point trouvé de climat qui fût sensiblement plus beau que le nôtre. A Constantinople, où j'ai passé le mois de mai, de juin, et une partie de juillet (1810), il y a de quoi maudire le climat et avoir le spleen cinq fois la semaine.

L'air de la Morée est lourd et malsain ; mais à peine a-t-on passé l'isthme, en se dirigeant vers Mégare, que le climat change tout-à-fait.

J'ajouterai que la description qu'Hésiode a faite de l'hiver de la Béotie est encore d'une exactitude rigoureuse.

A Livadie, nous rencontrâmes un esprit fort dans la personne d'un évêque grec, le plus impertinent de tous les francs-penseurs. Ce digne hypocrite se moquait de la religion avec une audace sans égale, mais non pas devant son troupeau. Il parlait de la messe comme d'une véritable *coglioneria* : il était impossible d'avoir meilleure idée de lui pour cela. Cependant, pour un Béotien, il était très enjoué, malgré sa bêtise... A part Thèbes, les ruines de Chéronée, la plaine de Platée, Orchomène, Livadie, et la grotte de Trophonius, ce phénomène fut la seule chose remarquable que nous vîmes avant de passer le mont Cythéron.

La fontaine de Dircé tourne un moulin. Je l'appelle Dircé : mon compagnon m'assura que c'était bien elle; car, résolu de prendre tout à la fois un bain et des inspirations classiques, il se baigna dans ses eaux. Du reste, les érudits peuvent contredire notre assertion, s'ils jugent que la chose en vaille la peine. A Castri, nous bûmes de cinq à six ruisseaux, dont plusieurs n'étaient pas très limpides, avant de pouvoir décider lequel était la véritable Castalie. Celui que nous crûmes reconnaître pour cette source célèbre avait un goût détestable, causé sans doute par la fonte des neiges; mais notre expérience ne nous jeta point dans la fièvre épique, comme ce pauvre docteur Chandler.

Du fort de Phylé, dont il reste encore beaucoup de ruines, l'on voit tout à la fois la plaine d'Athènes, le mont Pentélicus, l'Hymète, l'Acropolis et la mer Égée : cette vue me paraît encore plus magnifique que celle de Cintra ou de Constantinople; on ne peut même lui comparer celle dont on jouit lorsque, placé sur les côtes de la Troade, on a devant soi le mont Ida, l'Hellespont, et, au dernier plan, le mont Athos. Néanmoins celle-ci embrasse une étendue bien plus considérable.

On m'avait beaucoup parlé de la beauté de l'Arcadie : cependant, à l'exception d'une vue prise du monastère de Mégaspélion, qui est moins élevé que Zitza,

et de celle que l'on a en descendant les montagnes sur la route de Tripolitza à Argos, l'Arcadie n'offre rien de recommandable que son nom.

Sternitur, et dulces moriens reminiscitur Argos.
VIRGILE.

Virgile n'aurait pu mettre ce vers dans la bouche de tout autre qu'un Argien. Je le remarque respectueusement. Argos ne mérite point l'épithète qu'il lui a donnée; et si le Polynice de Statius (*in mediis audit duo littora campis*) pouvait entendre aujourd'hui le bruit des deux rivages en traversant l'isthme de Corinthe, il faudrait en conclure qu'il a de meilleures oreilles que tous ceux qui font maintenant ce voyage.

Athènes, dit un célèbre géographe, est encore la ville la plus policée de la Grèce. Cela peut être vrai pour la Grèce, mais non pas pour toutes les villes occupées par des Grecs; car les Grecs eux-mêmes regardent généralement Yanina, capitale de l'Épire, comme supérieure pour la richesse, le raffinement du luxe, le savoir et le dialecte de ses habitans. Les Athéniens se font remarquer par leur astuce; et les dernières classes de la société sont bien caractérisées par ce proverbe qui les assimile aux juifs de Salamine et aux Turcs de Négrepont.

Tous les étrangers qui sont fixés à Athènes, Français, Allemands, Italiens, Ragusains, etc., ont la même opinion du caractère des Grecs, quoique sur tous les autres points il s'élève toujours entre eux de vives disputes.

Un consul français qui a séjourné trente ans en Grèce, et principalement à Athènes, M. Fauvel, aux talens et à la politesse duquel toutes les personnes de sa connaissance peuvent rendre un hommage public, M. Fauvel a dit devant moi que les Grecs ne méritaient pas d'être émancipés. Il se fonde sur le motif de leur dépravation nationale et individuelle; mais M. Fauvel oublie que cette dépravation n'est due qu'à des causes qu'on ne pourra faire cesser qu'en employant la mesure qu'il réprouve.

M. Roques, respectable marchand français, qui a long-temps resté à Athènes, me disait avec la plus plaisante gravité : « Voyez-vous ces Grecs? c'est la même canaille qu'au temps de Thémistocle! » Remarque alarmante pour les *laudator temporis acti!* Les anciens bannirent Thémistocle; les modernes trompent M. Roques : c'est ainsi qu'on a toujours traité les grands hommes.

En un mot, tous les Francs qui sont fixés dans le pays, et la plupart des Anglais, Allemands, Danois, etc., qui le visitent, prennent peu à peu cette opinion défavorable, avec autant de fondement qu'un Turc qui, venu en Angleterre, condamnerait en masse toute la nation, parce qu'il aurait été dupé par son laquais ou surfait par sa blanchisseuse.

Certes, il serait bien difficile de ne pas être ébranlé, quand les deux plus grands démagogues du jour, Fauvel et Lusieri, qui partagent entre eux le pouvoir de Périclès et la popularité de Cléon, et tourmentent le pauvre wayvode avec leurs éternelles disputes, s'accordent à condamner, comme un peuple *nulla virtute redemptum*, les Grecs en général, et les Athéniens en particulier.

Quant à moi, je n'ose point hasarder mon humble opinion, parce que je sais que, sans compter les ouvrages périodiques, il y a déjà sous presse au moins cinq

voyages de la plus grande étendue et de l'aspect le plus menaçant, écrits par des hommes de sens et d'honneur. Cependant, je demande la permission de le dire sans offenser personne, comment peut-on affirmer positivement, comme la plupart des personnes l'ont fait jusqu'ici, que les Grecs ne seront jamais meilleurs, parce qu'ils sont méchans aujourd'hui?

Éton et Sonnini ont égaré notre opinion avec leurs projets et leurs panégyriques; d'un autre côté, De Pauw et Thornton ont exagéré la corruption des Grecs.

Les Grecs ne seront jamais indépendans; ils ne redeviendront plus souverains comme autrefois; et Dieu nous préserve qu'ils le redeviennent jamais! Cependant ne pourraient-ils pas être soumis sans être esclaves? Nos colonies ne sont pas indépendantes, mais elles sont libres et industrieuses: qu'on accorde les mêmes avantages à la Grèce.

En attendant, semblables aux catholiques d'Irlande, aux juifs de toute la terre, et à tous les peuples hétérodoxes et bâtonnés, les Grecs souffrent toutes les peines physiques et morales qui puissent affliger l'humanité. Leur vie est un éternel combat contre la vérité; ils sont vicieux, même dans leur propre défense. Ils sont si peu accoutumés à la douceur, qu'ils soupçonnent toujours de fausseté celui qui l'emploie envers eux; comme un chien que l'on bat souvent mord la main qui le caresse. Ils sont ingrats, et d'une ingratitude révoltante! voilà le cri général. Mais, je le demande au nom de Némésis, pour qui seraient-ils reconnaissans? Quel est l'être à qui un Grec ait jamais été redevable d'un bienfait? Sans doute il faudra qu'ils doivent de la reconnaissance aux Turcs qui les chargent de fers; aux Francs qui violent leurs promesses et qui les égarent par leurs conseils trompeurs! Veut on qu'ils remercient l'artiste qui démolit les ruines de leurs édifices, l'antiquaire qui les emporte, le voyageur qui les fait battre par son janissaire, l'écrivain qui les insulte dans son journal? Voilà le montant des obligations des Grecs envers les étrangers.

Athènes, au couvent Franciscain.

23 janvier 1811.

Parmi les restes de la barbarie des premiers siècles, on trouve les traces d'un esclavage qui existe encore dans différens pays, dont les peuples, quoique de religion et de mœurs différentes, s'accordent presque tous dans l'oppression qu'ils exercent.

Les Anglais ont enfin eu pitié de leurs nègres, et, sous un gouvernement un peu moins bigot, il faut espérer qu'ils émanciperont aussi leurs frères catholiques; mais les Grecs ne peuvent recouvrer leur liberté que par l'intervention de quelque puissance étrangère, car les Turcs ne paraissent pas plus disposés à la leur rendre, que les autres peuples, en général, ne pensent à la rédemption des Israélites.

Nous connaissons de reste les anciens Grecs: la jeunesse européenne consacre à l'étude de leurs écrits et de leur histoire un temps qu'elle pourrait employer plus utilement à bien connaître les écrivains et les historiens de son propre pays. Quant aux Grecs modernes, nous les négligeons peut-être un peu plus qu'ils ne

méritent : chacun de nous passe sa jeunesse, et souvent même son âge viril, à étudier la langue et les discours des démagogues athéniens en faveur de la liberté ; et cependant les descendans, véritables ou supposés, de ces fiers républicains sont livrés à la tyrannie de leurs maîtres, quand le plus léger effort suffirait pour briser les chaînes dont ils sont chargés.

Il serait ridicule de croire, comme les Grecs eux-mêmes, à la possibilité d'un retour à leur ancienne splendeur, car il faudrait que tous les autres peuples de la terre redevinssent barbares, après avoir rendu la souveraineté du monde à la Grèce. Néanmoins il me semble que l'apathie des Francs est le seul obstacle qui puisse s'opposer à ce que la Grèce fût transformée en un État dépendant et utile à son protecteur, ou même en un État libre, avec des garanties convenables : toutefois, je parle, sauf correction ; car des hommes bien capables d'en juger sont persuadés que ce que je propose est impraticable.

Les Grecs n'ont jamais perdu l'espoir de leur affranchissement, quoique aujourd'hui leurs opinions soient un peu plus divisées sur le sujet de leurs libérateurs probables : ils comptent sur les Russes par rapport à l'identité de la religion ; mais ils ont été deux fois trompés et abandonnés par cette puissance : tous les Grecs se souviennent encore de la terrible leçon qu'ils reçurent après la désertion des Moscovites dans la Morée. Ils n'aiment point les Français ; cependant l'émancipation de la Grèce continentale suivra sans doute la conquête du reste de l'Europe. Les insulaires tournent les yeux vers les Anglais, parce que l'Angleterre vient de prendre possession de toute la république ionienne, à l'exception de Corfou. En un mot, quiconque se présentera avec une armée sera toujours bien venu chez les Grecs ; et, quand arrivera le jour de la vengeance, que les Ottomans se recommandent à la miséricorde du ciel ; ils ne peuvent compter sur celle des Giaours.

Mais au lieu de penser à ce qu'ils ont été jadis, ou de calculer ce qu'ils peuvent devenir par la suite, occupons-nous de ce qu'ils sont aujourd'hui.

J'avoue qu'il m'est impossible de concilier des opinions contraires : quelques uns, et surtout les marchands, accablent les Grecs des plus graves accusations ; la plupart des voyageurs arrondissent des périodes en leur honneur, et publient de curieuses spéculations, fondées sur leur ancienne gloire, qui ne peut avoir plus d'influence sur leur état présent que l'existence des Incas n'en aurait sur l'avenir du Pérou.

Un écrivain très ingénieux appelle les Grecs les alliés naturels des Anglais ; un autre assure qu'ils ne sont propres à s'allier avec personne, et qu'ils ne descendent point des anciens Grecs ; un troisième, non moins habile que les premiers, fait élever par les Russes un empire grec, et réalise sur le papier toutes les chimères de Catherine II. Pour la question de leur origine, qu'importe que les Mainotes soient ou ne soient pas la postérité directe des Laconiens ; que les Athéniens d'aujourd'hui soient aussi indigènes que les abeilles du mont Hymète, ou que les cigales auxquelles ils se comparaient jadis ! Quel est l'Anglais qui s'inquiète s'il est d'un sang danois, saxon, normand ou troyen ? Il n'y a qu'un Gallois qui puisse être tourmenté du désir de descendre de Caractacus.

Certes, les Grecs ne sont pas si abondamment pourvus des biens de ce monde, pour que leurs droits à une ancienne origine puissent être un objet d'envie !

M. Thornton est bien cruel de vouloir les déposséder de tout ce que le temps leur a laissé : leur origine est le bien auquel ils tiennent le plus, parce que c'est le seul qu'ils puissent dire leur appartenir tout entier. Il serait curieux de publier en même temps et de comparer les ouvrages de M. Thornton et de Pauw, d'Éton et Sonnini. D'un côté, paradoxes; de l'autre, préventions. M. Thornton croit que le droit à la confiance publique lui est acquis par un séjour de quatorze ans à Péra. Il aurait peut-être raison s'il avait à nous parler des Turcs; mais son séjour à Péra ne lui a pas plus fait connaître le véritable état de la Grèce et de ses habitans, qu'un égal nombre d'années, passées dans Wapping *, ne lui aurait fait connaître les montagnes d'Écosse.

Les Grecs de Constantinople habitent le quartier du Fanal; et si M. Thornton n'a pas traversé la Corne Dorée plus souvent que ses confrères les marchands, je n'aurai pas beaucoup de confiance dans les renseignemens qu'il nous donne : car j'ai entendu un de ces messieurs se vanter de leur peu de relations avec la cité, et m'assurer, d'un air triomphant, que, pour sa part, il n'avait été que quatre fois à Constantinople dans quatre ans.

Quant au voyage que M. Thornton a fait sur la mer Noire, sur des vaisseaux grecs, ils ont dû lui donner de la Grèce la même idée que pourrait lui donner de *Johnny Grot's* ** *House*, une course à Berwich *** sur un *smack* écossais. Comment peut-il condamner en masse une nation dont il connaît à peine quelques individus? C'est une circonstance digne de remarque, que M. Thornton, qui prodigue tant de blâme à Pouqueville, quand il parle des Turcs, cite toujours l'autorité de Pouqueville à propos des Grecs, et lui donne alors le titre d'observateur impartial. Par malheur, le *docteur* Pouqueville ne mérite pas plus ce titre, que M. Thornton n'est en droit de le lui conférer.

Le fait est que nous sommes absolument privés de documens certains sur les Grecs en général, et principalement sur leur littérature; il est même probable que nous n'en acquerrons jamais, à moins que nos relations ne deviennent plus intimes ou que leur indépendance soit confirmée. Nous ne pouvons pas plus nous fier aux récits des voyageurs qu'aux invectives des marchands. Cependant il faut bien se contenter de puiser à ces sources, jusqu'à ce que nous puissions en trouver de meilleures ****.

* Quartier de Londres habité par les marins. A. P.

** Extrémité de l'Écosse. A. P.

*** Ville frontière de l'Écosse. A. P.

**** Un mot en passant sur M. Thornton et le docteur Pouqueville, qui ont l'un et l'autre estropié la langue des sultans.

Le docteur Pouqueville nous fait une longue histoire d'un musulman qui prenait de telles doses de sublimé corrosif, qu'on lui avait donné le nom de *Suleyman yeyen*, c'est à-dire, ajoute le docteur, *Suleyman*, le *mangeur de sublimé corrosif*. Ah! s'écrie M. Thornton, critiquant le docteur pour la quinzième fois, je vous y prends! et là-dessus il écrit une note deux fois plus longue que l'anecdote du docteur; il l'accuse de ne pas savoir la langue turque, et de mentir dans la sienne : car, dit-il, après nous avoir jeté au visage le participe d'un verbe turc, *Suleyman yeyen* ne signifie que Suleyman le mangeur, le sublimé est donc ajouté par M. Pouqueville. Ils ont tort tous les deux, et tous les deux ont raison : puisque M. Thornton a résidé quatorze ans dans une factorerie, s'il veut prendre la peine de consulter son dictionnaire turc, ou quelque *Stamboulien* de sa connaissance, il verra que les deux mots réunis *suleyman yeyen* veulent dire *avaleur de sublimé*; car *suleyma* tout seul signifie *sublimé corrosif*, et qu'il n'est point question alors d'un nom propre, quoique, avec l'addition d'un *n*, *suleyma*

Malgré ces insuffisances, ces voies d'investigation sont préférables aux paradoxes de ces hommes qui, comme De Pauw, ont lu superficiellement les livres anciens, et ne connaissent point les modernes. Quand ce voyageur nous dit, par exemple, que les courses de New-Market ont ruiné la race des chevaux anglais, et que les Spartiates étaient des lâches sur le champ de bataille, il prouve qu'il connaît aussi peu les Spartiates que les chevaux anglais. Ses observations philosophiques ne seraient pas mieux désignées sous le nom d'observations poétiques. On ne peut pas s'attendre à ce qu'un homme qui condamne quelques unes des plus célèbres institutions des anciens, traite avec indulgence les Grecs modernes; mais heureusement l'absurdité de ses hypothèses sur leurs aïeux réfute tout ce qu'il a dit sur eux-mêmes.

Croyons que, malgré les prophéties de De Pauw, et les doutes de M. Thornton, il ne faut pas désespérer de voir rendre à la liberté une nation qu'une captivité de plus de trois siècles a trop bien punie des erreurs de sa politique et de sa religion.

Athènes, au couvent Franciscain.

17 mars 1811.

Peu de temps après avoir quitté Constantinople pour venir dans cette ville, j'ai reçu le 31e numéro de l'Edinburg-review. A une pareille distance c'est une grande faveur, et j'en suis redevable aux soins du capitaine d'une frégate anglaise qui vient croiser devant Salamine. L'article III de ce numéro contient l'analyse d'une traduction française de Strabon, et l'on y a ajouté quelques notes sur les Grecs modernes et sur leur littérature, avec une courte notice sur Coray, l'un des auteurs de la version française. Je me permettrai quelques observations à propos de ces notes; et si le lecteur veut penser au pays où elles seront écrites, je crois que je serai excusé de reste de les avoir placées dans un ouvrage qui y a rapport. Coray, le plus célèbre de tous les Grecs vivans, ou du moins regardé comme tel parmi les Francs, est natif de Scio (l'Edinburg-review le fait naître à Smyrne : et j'ai des raisons pour croire que c'est à tort). Outre la traduction de Beccaria et autres ouvrages mentionnés par la Revue, il a publié un Lexicon romaïque-français, au moins à ce que m'ont assuré quelques voyageurs danois, arrivant de Paris. Mais le dernier Lexicon grec-français que nous avons vu ici est celui de Grégoire Zolikoglou *. Coray a eu dernièrement une désagréable

devienne un nom très orthodoxe. M. Thornton se glorifie si volontiers de son profond orientalisme, qu'il aurait bien dû connaître cela avant de chanter victoire sur le docteur Pouqueville.

Je conclus de tout ceci que, pour notre instruction, nous devons consulter et les voyageurs et les négocians, comparer leurs assertions, et les éclairer les uns par les autres. Cependant M. Thornton a condamné ce moyen d'étudier comme étant sujet à nous faire commettre des erreurs et des malentendus. *Ne sutor ultrà crepidam* : et qu'un marchand s'en tienne à ses ballots.

Nota bene. Avis charitable à M. Thornton : *sutor* n'est pas un nom propre (*).

* Je possède un excellent lexique triglosse, que S. G., Esq., m'a donné en échange d'une petite pierre precieuse. Mes amis les antiquaires ne l'ont point oublié, et n'ont jamais pu me le pardonner.

(*) Il serait injuste de ne pas remarquer ici que lord Byron eût traité plus favorablement le savant M. Pouqueville, s'il l'avait jugé sur ses derniers ouvrages. A. F.

contestation * avec M. Gail, qui a commenté et publié, comme éditeur, quelques traductions des poètes classiques grecs. L'institut avait adjugé à Coray le prix grec pour sa traduction du traité d'Hippocrate περὶ ὑδάτων etc., au grand mécontentement de son adversaire. Les ouvrages littéraires et le patriotisme de Coray méritent sans doute beaucoup d'éloges; mais il faut faire participer à sa gloire deux négocians de Livourne, les deux frères Zosimondo, qui l'ont envoyé à Paris, et l'y ont maintenu à leurs frais, afin qu'il s'y occupât expressément d'éclaircir les passages obscurs que présentaient les anciens Grecs, et d'ajouter aux travaux de ses compatriotes les Grecs modernes. Coray n'a point dans son pays une réputation égale à celle de quelques Grecs qui vivaient il y a deux siècles, et particulièrement de Dorotheus de Mitylène. On fait un si grand cas des écrits helléniques de cet auteur, que Milétius l'appelle :

Μέτα τὸν Θουκυδίδην καὶ Ξενοφώντα ἄριστος Ἑλλήνων.
(*Eclcs. Hist.*, vol. IV, p. 224.)

Panagiotes Kodrikas, qui a traduit en grec Fontenelle; et Kamarases, qui a traduit en français l'ouvrage d'Ocellus Lucanus sur l'univers; Christodoulus, et surtout Psalida, avec qui j'ai conversé à Yanina, jouissent aussi d'une grande réputation parmi les lettrés du pays. Le dernier a publié, en romaïque et en latin, un ouvrage sur le vrai bonheur, dédié à Catherine II. Mais Polyzois, que les auteurs de l'Edinburg-review disent être le seul auteur vivant qui se soit distingué, comme Coray, dans la connaissance de l'hellénique; si c'est bien Polyzois Lampanitziostes de Yanina, lequel a publié plusieurs ouvrages en romaïque, ce Polyzois n'est tout bonnement qu'un marchand de livres ambulant, et il n'a de commun avec sa marchandise que son nom écrit sur la première page pour lui garantir sa propriété. Du reste c'est un homme tout-à-fait dépourvu de connaissances classiques. Cependant, comme le nom de Polyzois est assez commun, il se peut bien que quelque autre Grec de ce nom soit l'éditeur des épîtres d'Aristænetus.

Il est bien malheureux que le système continental ait fermé toutes les communications avec les villes où les Grecs imprimaient leurs livres, et principalement avec Venise et Trieste. Les grammaires communes des enfans sont devedues trop chères pour les familles peu aisées. On doit compter parmi leurs livres originaux, la géographie de Méletius, archevêque d'Athènes, une multitude de poésies et d'ouvrages de théologie. Ils ont plusieurs bonnes grammaires et d'excellens lexiques de deux, trois ou quatre langues. Leur poésie est rimée. La plus singulière pièce que j'en aie vue dernièrement est une satire sous forme de dialogue entre trois voyageurs, un Russe, un Anglais et un Français, le waivode de la Valachie (ou Blackbey, comme ils l'appellent), un archevêque, un marchand et un Cogia-Bachi ou Primat. L'auteur fait parler successivement

* Dans le pamphlet que M. Gail a publié contre Coray, il menace de jeter par les fenêtres l'insolent helléniste. Là-dessus un critique français s'écrie : « O mon Dieu ! jeter un helléniste par la fenêtre ! quel sacrilège ! » Un pareil traitement serait un peu cruel pour les auteurs qui sont logés dans des mansardes. Je ne cite ce passage que pour montrer combien le style de tous les controversistes offre d'analogie dans tous les pays policés. Cette *ébullition* parisienne ne serait point déplacée dans les Revues de Londres et d'Edimbourg.

Chacun de ces personnages, et il attribue à tous l'asservissement et la dégénération des Grecs sous les Turcs.

Leurs chansons ne manquent ni de grâce ni de pathétique; mais les airs en sont peu agréables à des oreilles franques. La meilleure de toutes est la fameuse Δεῦτε παῖδες τῶν Ἑλλήνων, faite par l'infortuné Riga.

Sur plus de soixante auteurs, dont j'ai le catalogue sous les yeux, on en trouve à peine quinze qui aient traité autre chose que des sujets de théologie.

Un Grec d'Athènes, nommé Marmarotouri, m'a prié de prendre des arrangemens pour faire imprimer à Londres une traduction en romaïque du Voyage du jeune Anacharsis, de Barthélemy. Il lui est impossible de trouver un autre moyen de la publier, à moins qu'il ne se décide à envoyer son manuscrit à Vienne, par la mer Noire et le Danube.

Le critique de l'Edinburg-review parle d'une école qui était établie à Hécatonesii, et qui a été supprimée par la Porte, à l'instigation de l'ambassadeur français Sébastiani. Il veut parler de Cidonies, ou, en turc, Haïvali, ville située sur le continent, et dans laquelle existe cette institution de cent élèves et trois professeurs. A la vérité, cette école avait été inquiétée par les Turcs, sous le ridicule prétexte que les Grecs construisaient une forteresse au lieu d'un collége. Mais, en sollicitant et payant quelques bourses au divan, on a obtenu la permission de continuer l'enseignement. Le principal professeur de cette école se nomme Veniamin (Benjamin) : on le regarde comme un homme de talent, mais aussi comme un *libéral* (freethinker); il est originaire de Lesbos, il a étudié en Italie; il enseigne l'hellénique, le latin et quelques langues franques : il a aussi quelque teinture des sciences.

Quoique mon intention ne soit pas de commenter plus longuement l'article de la Revue écossaise, je ne puis m'empêcher de remarquer que les doléances du critique sur la décadence des Grecs doivent paraître singulières, puisque son article finit par ces mots : « Ce changement doit être attribué à leurs malheurs plutôt qu'à une dégénération physique. » Je veux bien croire que les Grecs modernes ne sont point dégénérés physiquement, et qu'au moment où Constantinople changea de maître, il y avait autant d'hommes de six pieds et au-dessus, qu'il ait pu y en avoir au temps de sa prospérité. Mais les historiens anciens et les publicistes modernes nous apprennent aussi qu'il faut autre chose que des qualités physiques pour conserver l'indépendance et la force d'un peuple. Les Grecs nous fournissent le triste exemple de l'intime liaison qui existe entre la dégradation morale et la décadence politique.

Le journaliste parle d'un plan fait, « croyons-nous, » dit-il, par Potemkin pour régulariser la langue romaïque : tous mes efforts ont été vains pour savoir des nouvelles ou pour trouver des traces du plan mentionné. Il y avait à Saint-Pétersbourg une académie grecque; mais Paul l'avait supprimée, et elle n'a pas été rétablie par son successeur.

J'imagine que c'est par distraction que le critique a dit, en parlant de Constantinople, que cette ville fut prise par Soliman : si l'Edimburg-review a une seconde édition, on peut espérer d'y voir le mot Mahomet II remplacer Soliman *.

* Dans un autre numéro de l'Edinburg-review 1808, il est dit : Lord Byron, qui a passé plusieurs

« Les dames de Constantinople, » continue la Revue, « parlaient une langue qui n'aurait pas été indigne des lèvres d'une Athénienne. » Je ne sais comment cela se fait ; mais, je suis bien fâché de le dire, les dames en général, et les Athéniennes en particulier, sont bien changées depuis cette époque. Elles ne se piquent pas plus de choisir leur dialecte et leurs expressions, que toute la race athénienne ne justifie maintenant l'ancien proverbe :

« Ω Αθηνα προτε χωρα
Τὶ γαιδαρους τρεφεις τορα ; »

Dans le volume X de Gibbon, page 161, on trouve le passage suivant : « Le dialecte vulgaire était grossier et barbare, quoique, dans les ouvrages d'église et de palais, on affectât d'imiter la pureté des modèles attiques. Malgré tout ce qu'on peut avoir dit à ce sujet, il est bien difficile de croire que, sous le règne du dernier César, les dames de Constantinople parlassent un dialecte plus pur que celui dans lequel Anne Comnène avait écrit trois siècles avant, et certes ces pages royales ne sont point regardées comme des modèles d'élégance, quoique la princesse γλωτταν ειχεν ΑΚΡΙΒΩΣ Αττικι ζουσαν. »

Le meilleur grec est celui qui se parle dans le quartier du Fanal et à Yanina. Il y a, dans cette dernière ville, une école très florissante dirigée par Psalida.

Un élève de ce Psalida a entrepris un voyage d'observation dans la Grèce ; et, au moment où j'écris, il est arrivé à Thèbes. C'est un jeune homme rempli d'intelligence, et son éducation est mieux soignée que celle de la plupart des *fellow-commoners* de nos colléges *. Je note cette circonstance pour prouver que l'esprit de recherche n'est pas tout-à-fait éteint chez les Grecs.

Le critique désigne aussi M. Wright, auteur du beau poème *Horæ Ionicæ*, comme capable de donner des détails sur le langage et sur le caractère de ces hommes, Romains de nom, et Grecs dégénérés. Cependant M. Wright, tout bon poète et savant qu'il est, a commis une erreur en disant que le dialecte albanais du romaïque est celui qui se rapproche le plus de l'hellénique (grec ancien). Il est notoire que les Albanais parlent un romaïque aussi corrompu que l'écossais d'Aberdeen ou l'italien de Naples. Yanina, où l'on parle le grec le plus pur après celui du Fanal, n'est point situé dans l'Albanie, mais bien dans l'Épire, quoiqu'elle soit la capitale des possessions d'Ali-Pacha ; et dans l'Albanie propre, depuis Delinachi jusqu'à Argiro-Castro et Tepalen (je ne suis pas allé

années de sa jeunesse en Ecosse, aurait bien dû y apprendre que *pibroch* ne veut pas plus dire une cornemuse, que *duo* ne signifie un violon. Est-ce en Ecosse que les jeunes gens, Messieurs de l'Edinburg review, ont appris que Soliman signifie Mahomet II, et que critique est synonyme d'infaillibilité ? Voilà comme :

Cædimus, inque vicem præbemus crura sagittis.

Je suis tellement certain que cette erreur est un *lapsus plumæ* (tant les deux noms *Soliman* et *Mahomet* se ressemblent, et tant sont exemptes d'erreurs les premières pages du monstre littéraire), que je ne l'aurais point signalée si je n'avais remarqué dans le journal plusieurs plaisanteries facétieuses à propos de semblables découvertes, et une entre autres dans laquelle le critique a *discuté* et *transposé* à propos de chaque mot et de chaque syllabe. Le passage que j'ai cité m'engage à lui apprendre qu'il est beaucoup plus aisé de critiquer que de bien faire. Ces messieurs ont si souvent *triomphé* après des victoires, qu'ils me permettront bien cette petite *ovation* pour aujourd'hui.

* Membres privilégiés des universités qui ont droit aux revenus du collége, etc.

plus loin que cette ville), on parle un grec encore plus corrompu que celui d'Athènes. J'ai eu, pendant un an et demi, à mon service, deux de ces singuliers montagnards, dont l'illyrien est la langue mère, et je ne les ai jamais entendus, eux ou leurs compatriotes, que j'ai vus, non seulement dans leurs demeures, mais encore réunis au nombre de vingt mille dans l'armée de Veli-Pacha, je ne les ai jamais entendus, dis-je, vanter la pureté de leur langue : au contraire, on les raillait souvent sur leur barbarisme provincial.

Je possède environ ving-cinq lettres, dont quelques unes du bey de Corinthe, écrites par des Notaras, le cogia-bachi, et d'autres par le drogman du caïmacam de la Morée, qui gouverne aujourd'hui en l'absence de Veli-Pacha. On m'a assuré que ces lettres étaient d'heureux échantillons de leur style épistolaire; j'en ai aussi reçu de quelques particuliers de Constantinople; elles sont écrites d'un style hyperbolique, mais dans le vrai caractère antique.

Après quelques remarques sur l'état présent et passé de la langue, le critique prétend établir ce singulier paradoxe, que la connaissance de sa langue maternelle a dû beaucoup nuire à Coray pour compreudre l'ancien grec. Cette observation occupe un paragraphe tout entier : ensuite il recommande expressément l'étude du romaïque; car, dit-il, cette langue sera d'un secours très puissant à l'étranger, voyageur ou négociant, et même à l'écolier qui veut étudier le grec ancien. En un mot, cette étude sera très profitable à tout le monde, excepté à celui qui pourra se familiariser tout-à-fait à son usage. En raisonnant comme le journaliste, il faudrait conclure que notre ancienne langue est plus accessible aux étrangers qu'à nous-mêmes! Néanmoins je crois bien qu'un Allemand, écolier d'Anglais, quoique issu lui-même du sang saxon, serait bien embarrassé pour expliquer *sir Tristrem*, ou tel autre des manuscrits *AUCHINLECH* *, avec ou sans glossaire et grammaire. Il semble bien évident qu'il n'y a qu'un homme né dans le pays qui puisse connaître, je ne dis pas tout-à-fait, mais passablement, tous nos idiomes usités. Nous croyons à la bonne foi du critique, mais nous ne croirons pas plus ses assertions que celle du Lismahago de Smollet ** qui soutient que l'anglais le plus pur se parle à Édimbourg. Coray a bien pu se tromper; mais, s'il en est ainsi, la faute en est à l'homme et non pas à sa langue maternelle, qui donne certainement une très grande facilité pour l'intelligence du grec ancien. Le journaliste passe ensuite à des remarques sur les traducteurs de Strabon, et je termine ici les miennes.

Sir W. Drummond, H. Hamilton, lord Aberdeen, le docteur Clarke, le capitaine Leake, M. Gell, M. Walpole, et plusieurs autres personnes qui sont maintenant en Angleterre, possèdent tous les matériaux nécessaires pour donner des documens certains sur ce peuple déchu. Quant aux observations que j'ai faites moi-même, je ne les aurais pas publiées si l'article en question, et surtout la circonstance de me trouver en Grèce au moment où j'en pris lecture, ne m'avaient fait porter toute mon attention sur les faits que ma position me mettait à même de pouvoir éclaircir : j'ai essayé de le faire; je ne sais si j'y serai parvenu.

* Manuscrits en écossais, légués à la bibliothèque des avocats d'Edinburg par le lord Auchinlech, juge de la cour des sessions. A. P.

** Personnage d'*Humphrey Clinker*. A. P.

J'ai tâché d'abjurer tous les sentimens personnels qui se réveillent toujours malgré moi pour tout ce qui touche à Edinburg-review : ce n'est point dans le dessein de me concilier la faveur des rédacteurs de ce journal, ni pour faire oublier une syllabe de ce que j'ai publié dernièrement *, mais c'est plutôt que je sens combien il est déplacé de mêler des ressentimens particuliers à une critique comme celle que je viens de faire, surtout quand on est à cette distance de temps et de lieux.

NOTE SUPPLÉMENTAIRE SUR LES TURCS.

On a beaucoup exagéré les difficultés que l'on trouve à parcourir la Turquie, ou du moins elles sont devenues bien moindres depuis quelques années : à force d'être battus, les musulmans ont été amenés à une espèce de politesse sombre qui est très commode pour les voyageurs.

C'est se hasarder que d'écrire longuement sur la Turquie et sur les Turcs ; car on pourrait vivre vingt ans au milieu d'eux sans apprendre de leur bouche aucune particularité sur les mœurs de leur pays. Pour moi, je n'ai pas à me plaindre ; j'ai reçu des politesses, l'hospitalité, et j'oserais presque dire des preuves d'amitié de la part d'Ali-Pacha, de son fils Veli, pacha de la Morée, et de plusieurs autres personnages d'un rang élevé, dans les provinces de la Turquie. Suleyman-Aga, aujourd'hui gouverneur de Thèbes, et qui était alors gouverneur d'Athènes, était un *bon vivant* et le plus sociable de tous les hommes qui fument et prennent leurs repas en croisant leurs jambes sur des coussins. Pendant le carnaval, les Anglais qui étaient à Athènes firent des mascarades : Suleyman et son successeur *reçurent les masques* avec autant de plaisir que les douairières de *Grosvenor-Square*.

Un jour qu'il était venu souper au couvent, on fut obligé d'emporter son hôte et ami, le cadi de Thèbes, dans un état tout-à-fait digne d'une société chrétienne, pendant que le digne wayvode triomphait de la victoire qu'il venait de remporter sur lui.

Dans toutes les transactions pécuniaires que j'ai eues avec les musulmans, j'ai toujours trouvé en eux l'honneur et le désintéressement le plus grand. En traitant d'affaires avec eux, il n'est jamais question de ces sordides péculats, connus sous les noms d'intérêts, de change, commission, etc., que l'on rencontre toujours en s'adressant, pour des billets de caisse, aux consuls grecs, et même aux premières maisons de Péra.

L'usage de faire des présens est général dans l'Orient ; mais il est rare qu'on y perde : le Turc qui accepte s'empresse toujours de rendre un objet d'une valeur à peu près égale, un cheval, un shawl, etc.

Dans la capitale et à la cour, les citoyens et les courtisans sont de la même école que ceux des pays chrétiens ; mais on ne saurait imaginer un caractère plus honorable, plus amical et plus généreux que celui d'un aga ou d'un riche musulman de province (*a moslem country gentleman*) : je ne veux point parler des agas qui gouvernent des villes ; mais de ces agas qui, par une espèce de droit

* La satire des *Poètes anglais et des Critiques écossais*. A. P.

féodal, possèdent des biens plus ou moins étendus dans la Grèce ou dans l'Asie Mineure.

Les dernières classes de la société ont une discipline qui vaut celle de la populace des pays qui se croient plus civilisés ; un Anglais est moins gêné chez eux que ne le serait un Turc qui traverserait les rues de quelqu'une de nos villes de province. Pour voyager en Turquie, le meilleur costume que l'on puisse adopter est l'habit d'uniforme.

Les détails de leur religion, et les différentes sectes de l'ismaélisme, sont très exactement décrites dans l'ouvrage français d'Ohsson. Thornton a peut-être mieux décrit leurs mœurs. Avec tous leurs défauts, les Ottomans ne sont pas un peuple méprisable; ils sont au moins égaux aux Espagnols, et valent mieux que les Portugais. S'il est difficile de dire au juste ce qu'ils sont, nous ne serons pas embarrassés pour dire ce qu'ils ne sont pas : ils ne sont point traîtres, ils ne sont point lâches, ils ne brûlent point les hérétiques, ils ne sont point assassins; et jamais un ennemi ne s'est approché de leur capitale. Les Turcs sont fidèles à leur sultan, jusqu'au moment où il est déclaré incapable de gouverner; ils sont dévoués à leur Dieu, sans approfondir leur religion. Si demain on les chassait de Sainte-Sophie, et que les Français ou les Russes occupassent le trône du sultan, qui sait si l'Europe gagnerait au change? Certainement l'Angleterre y perdrait beaucoup.

Quant à cette ignorance dont on les accuse généralement et quelquefois avec justice, il n'est pas certain que, à l'exception des Anglais et des Français, une autre nation les surpasse dans les connaissances pratiques et usuelles. Serait-ce pour les arts de première nécessité? pour leurs manufactures? Est-ce qu'un sabre turc n'est pas d'une trempe plus fine que ceux qu'on fabrique à Tolède? Un Turc est-il plus mal vêtu, plus mal logé, plus mal nourri, plus ignorant qu'un Espagnol? L'éducation d'un pacha ne vaut-elle pas celle d'un grand d'Espagne? Un Effendi est-il moins instruit qu'un chevalier de Saint-Jacques?

Je me rappelle que Mahmout, petit-fils d'Ali-Pacha, me demanda si mon compagnon, ou moi, nous étions dans l'une des deux chambres du parlement. Cette question, faite par un enfant de dix ans, annonce au moins que son éducation n'était pas négligée. Je ne sais si, en Angleterre, un enfant du même âge connaît la différence qu'il y a entre un divan et un collége de derviches; mais certainement un Espagnol n'en sait rien. Entouré exclusivement de ses précepteurs turcs, comment le petit Mahmout aurait-il appris qu'il y avait un parlement en Angleterre, si ses précepteurs avaient borné au Koran toutes les études de leur disciple?

Dans toutes les mosquées il y a des écoles qui sont régulièrement fréquentées : les pauvres reçoivent de l'instruction, sans qu'il y ait du danger pour l'Église turque. Je crois que le système d'éducation n'est pas encore imprimé (quoique, dans la nouvelle institution militaire du nizam Gedidd, il y ait des livres imprimés et des presses) ; je ne sais si le Mufti et les Mollas l'auront approuvé, et si le Caimacam et le Teftadar ne prendront pas l'alarme, de crainte qu'on n'enseigne aux enfans à ne plus prier Dieu à leur mode. Les Grecs (espèces de papistes irlandais de l'Orient) ont aussi un collége à Maynoth, non à Haïvali, où les Ottomans exercent sur les hétérodoxes le même genre de surveillance ou de

protection que la législation anglaise exerce sur les colléges catholiques. Qui osera dire maintenant que les Turcs sont d'ignorans fanatiques, puisqu'ils montrent l'exacte proportion de charité chrétienne qu'on tolère dans le plus prospère et le plus orthodoxe de tous les empires possibles? Malgré cette tolérance, ils ne souffriraient point que les Grecs participassent à leurs priviléges: qu'ils se battent entre eux, qu'ils paient leurs taxes (haratchz), qu'ils soient bâtonnés dans ce monde et damnés dans l'autre..... Après un pareil exemple, devons-nous émanciper nos ilotes irlandais? Mahomet nous en préserve! nous serions de mauvais musulmans et de plus mauvais chrétiens. Pour le moment, nous avons réuni ce qu'il y a de meilleur dans les deux religions: la foi jésuitique et quelque chose qui ressemble beaucoup à la tolérance des Turcs.

APPENDICE.

Lorsqu'un peuple réduit à l'esclavage est obligé d'avoir recours aux presses étrangères pour imprimer, même les livres de religion, il n'est pas surprenant qu'il n'ait qu'un très petit nombre d'ouvrages traitant des matières générales; on peut déjà s'étonner qu'il en possède même un seul. Le nombre total des Grecs qui sont dispersés dans l'empire ottoman, et dans divers autres pays, n'est pas de trois millions; et cependant il est impossible de trouver une nation qui ait, en proportion du nombre des hommes qui la composent, une plus grande quantité de livres et d'auteurs que les Grecs du temps présent. « Cela est vrai, disent les généreux avocats de l'oppression, qui, tout en prétextant de l'ignorance des Grecs, les empêchent d'y remédier; cela est vrai; mais la plupart de ces livres sont écrits sur des sujets de théologie, et par conséquent ils ne sont bons à rien. » Eh! sur quel autre objet leur est-il donc permis d'écrire? Il est assez singulier de voir les légendes grecques raillées par les Francs en général, et surtout par les Anglais, qui ont le droit d'insulter le gouvernement de leur propre pays; par les Français, qui peuvent injurier tous les gouvernemens, excepté le leur, et qui peuvent traiter tous les sujets de philosophie, de religion, de science, de scepticisme ou de morale! Un Grec n'a pas le droit d'écrire sur la politique; il ne peut écrire sur les sciences faute d'instruction; s'il doute, il est excommunié et damné. Aussi ses compatriotes ne sont pas empoisonnés par les doutes de la philosophie moderne. Quant à la morale, elle sera toujours hors de leur portée, grâce à l'oppression turque. Maintenant, si un homme se sent appelé à écrire, sur quel sujet pourra-t-il exercer son esprit? Sur la religion et la biographie sacrée. Il est bien naturel que ceux qui ont si peu de plaisir dans ce monde pensent aux jouissances qui leur sont promises dans l'autre. On ne devra donc point trouver étonnant que, sur cinquante-cinq auteurs dont la liste est sous mes yeux, et dont la plupart vivaient encore il y a peu de temps, il s'en trouve à peine quinze qui se soient occupés d'autre chose que de théologie. Cette liste se trouve dans le 26e chap. du 4e volume de l'Histoire ecclésiastique de Milétius. Je vais en extraire les noms des auteurs qui ont traité des matières générales *.

* Ces noms ne sont point classés par ordre chronologique, ils sont choisis au hasard parmi les écrivains grecs, depuis la prise de Constantinople jusqu'au temps de Milétius.

LISTE D'AUTEURS ROMAIQUES.

Néophytus, diacre de la Morée, a donné une grammaire très étendue et quelques règlemens politiques; mais ce dernier ouvrage n'est pas terminé : l'auteur mourut avant de l'avoir fini.

Prokopius, natif de Moscopolis (ville d'Égypte), a publié un catalogue des savans grecs.

Séraphin, de Périclée, a écrit plusieurs ouvrages en langue turque, mais avec les caractères grecs. Les chrétiens de Caramanie ne parlent pas romaïque, quoiqu'ils se servent des lettres de cette langue.

Eustathius Psalidas, de Bucharest, médecin, a fait le voyage de l'Angleterre pour étudier. Quoique son nom soit mentionné, on ne dit pas qu'il ait écrit aucun ouvrage.

Kallinikus Torgeraus, patriarche de Constantinople. On a conservé plusieurs des poèmes qu'il a composés; il a aussi écrit quelques traités en prose, et une biographie de patriarches depuis la prise de Constantinople.

Anastasius Macedan, de Naxos, membre de l'académie royale de Varsovie, biographe ecclésiastique.

Démétrius Pamperes, de Moscopolis, est auteur de plusieurs ouvrages, particulièrement d'un commentaire sur le bouclier d'Hercule, d'Hésiode, et de deux cents contes, on ne dit pas sur quel sujet. Il a publié aussi sa correspondance avec le célèbre George de Trébizonde, son contemporain.

Milétius, géographe célèbre, et auteur de l'ouvrage d'où ces notes sont extraites.

Dorothéus de Mitylène, philosophe aristotélicien. Ses ouvrages helléniques sont en grande réputation. C'est de lui que les Grecs disent (je cite les propres paroles de Milétius) : Μέτα τὸν Θουκυδίδην και Ξενοφῶντα ἄριστος ἑλλήνων. Un Grec fort instruit m'a assuré que Dorothéus était si célèbre parmi ses compatriotes, qu'ils disaient toujours : Si nous venions à perdre Thucydide et Xénophon, Dorothéus serait capable de réparer cette perte.

Marinus, comte Tharboures, de Céphalonie, professeur de chimie à l'académie de Padoue, et membre de cette académie et de celle de Stockholm et d'Upsal. Il a publié, à Venise, une description de quelques animaux marins, et un traité sur les propriétés du fer.

Marcus, frère du précédent, mécanicien fameux. C'est lui qui fit transporter à Saint-Pétersbourg l'immense rocher sur lequel la statue de Pierre-le-Grand fut placée en 1796. Voyez la dissertation imprimée à Paris en 1797.

George Constantin est auteur d'un lexique de quatre langues.

George Ventoto en a publié un autre où il y a le français, l'italien et le romaïque. Il existe aussi plusieurs autres dictionnaires en latin, en français, en romaïque, etc., de même que plusieurs grammaires de toutes les langues modernes, excepté l'anglais.

Parmi les auteurs vivans, les plus célèbres sont les suivans* :

Athanasius Parias a composé, en grec moderne, un traité sur la rhétorique.

* Je n'emprunte leurs noms à aucune biographie.

Christodoulos, de l'Acarnanie, a imprimé à Vienne quelques ouvrages de physique, écrits en hellénique.

Panagiotes Kodrikas, d'Athènes, a traduit en grec moderne la *Pluralité des mondes* de Fontenelle, ouvrage très aimé des Grecs. On dit que Kodrikas enseigne aujourd'hui à Paris l'hellénique et l'arabe, qu'il connaît parfaitement bien *.

Athanasius, de Paros, auteur d'un traité sur la rhétorique.

Vicenzos Damodo, de Céphalonie, a écrit εἰς το, μεσοβαρβαρον, sur la logique et la physique.

John Kamarases, de Byzance, a traduit en français le livre de Cellanus **, sur l'univers. On le dit excellent maître de grec et de latin.

Grégorio Démétrius a publié à Vienne un ouvrage de géographie. Il a traduit plusieurs auteurs italiens. Ses versions ont été imprimées à Venise.

J'ai déjà donné quelques details sur Coray et sur Psalida.

* M. Kodrikas vit encore (1827). A. P.

** N'y aurait-il pas faute? et ne serait-ce point Ocellus (de Locanie), ou Ocellanus? A. P.

CHANT TROISIÈME.

...Afin que cette application vous forçât de penser à autre chose; il n'y a en vérité de remède que celui-là et le temps.

LETTRE DU ROI DE PRUSSE A D'ALEMBERT, 7 septembre 1776.

CHANT TROISIÈME.

I.

Ton visage ressemble-t-il à celui de ta mère, ô mon bel enfant! Ada, fille unique de ma maison et de mon cœur, quand je vis pour la dernière fois tes yeux bleus, ils souriaient, et nous nous quittâmes alors, — non comme nous nous quittons maintenant, mais avec une espérance!...

Je me réveille en tressaillant : les vagues se soulèvent autour de moi; les vents remplissent l'air de leurs voix : je pars; où allons-nous? je l'ignore; mais il n'est plus, ce temps où mes yeux pouvaient être affligés ou réjouis par les rivages d'Albion, disparaissant dans l'horizon lointain.

II.

Encore une fois sur les mers! oui, encore une fois! Les vagues bondissent sous moi comme un coursier qui connaît son cavalier. Salut à leur mugissement! qu'elles me conduisent avec toute leur vitesse!... n'importe en quels lieux. Quand le mât du navire près de rompre tremblerait comme le roseau, quand même les voiles déchirées voleraient en lambeaux dans les airs, je poursuivrais encore ma route; je suis comme une herbe marine arrachée du rocher et lancée sur l'écume de l'Océan pour voguer à la merci des courans de l'abîme et du souffle de la tempête.

III.

Au printemps de mes jours j'entrepris de chanter le pèlerinage d'un exilé volontaire, qui fuyait son propre cœur : je reprends une histoire qui ne fut qu'ébauchée; je la porte avec moi comme le vent impétueux porte un nuage; je retrouve dans cet essai de ma muse les traces de mes an-

ciennes pensées et la source tarie de mes larmes, qui n'ont laissé qu'un désert aride sur leur passage. Les sentiers pénibles de la vie ne sont plus pour moi qu'un sable stérile où ne croît aucune fleur.

IV.

Depuis une jeunesse agitée par les passions, le plaisir et la douleur, peut-être ma lyre aura-t-elle cessé d'être d'accord avec mon cœur; peut-être voudrai-je en vain chanter comme autrefois. Mais quelque triste que soit mon sujet, je m'y attacherai, pourvu qu'il m'arrache au rêve accablant d'un chagrin ou d'une gaieté égoïste, pourvu qu'il m'entoure d'un cercle d'oubli; et je bénirai des vers qui n'auront peut-être des charmes que pour moi.

V.

Celui qui a beaucoup vécu par ses actions et non par ses années, initié dans tous les mystères de la vie, et ne trouvant plus rien qui l'étonne; désormais insensible aux traits cruels dont l'amour, la haine, l'ambition ou la gloire, déchirent en secret le cœur des mortels, celui-là pourra dire pourquoi la pensée cherche un refuge dans les grottes solitaires : mais, pour elle, ces grottes sont peuplées d'images aériennes et de ces formes que le temps laisse toujours les mêmes dans la retraite enchantée de l'âme.

VI.

C'est pour créer, et pour vivre, en créant, d'une plus grande intensité de vie, que nous prêtons une forme à nos visions, obtenant nous-mêmes cette existence que nous inventons, comme je l'éprouve en ce moment. Que suis-je? rien; mais il n'en est point ainsi de toi, âme de ma pensée; avec toi, je traverse la terre; invisible, mais pouvant tout contempler, m'associant à ton esprit, partageant ton origine spirituelle, et retrouvant par toi une nouvelle faculté de sentir quand toute ma sensibilité semblait éteinte.

VII.

Mais je dois penser avec moins de désordre : j'ai pensé trop long-temps et me suis livré à des idées trop sombres, jusqu'à ce que mon cerveau brûlant et épuisé soit devenu comme un tourbillon de flammes et de caprices bizarres : n'ayant point appris dans ma jeunesse à modérer les élans de mon cœur, les sources de ma vie ont été empoisonnées. Aujourd'hui il est trop tard. Je suis bien changé. Mais il me reste assez de force pour supporter ce que le temps ne peut détruire, et pour me nourrir de fruits amers, sans accuser le destin.

VIII.

C'est déjà trop en dire, — maintenant que tout appartient au passé, et que le sceau du silence est apposé sur ces vaines images *.

Harold long-temps absent reparaît enfin; Harold, dont le cœur voudrait ne plus rien sentir, mais déchiré par des blessures incurables sans être mortelles! Le temps, qui change tout, avait altéré son âme et ses traits en même temps que son âge. Le temps prive l'âme de son feu et les membres de leur vigueur; la coupe enchantée de la vie ne pétille que sur ses bords.

IX.

Harold avait trop avidement épuisé la sienne, et trouvé au fond une lie d'absinthe; il était allé la remplir de nouveau à une source plus pure et sous un climat consacré, mais il s'était trompé en croyant qu'elle serait désormais intarissable : une chaîne invisible entourait ses membres d'anneaux lourds et déchirans. Miné par leur impression douloureuse, il sentait redoubler ses souffrances à chaque pas qu'il faisait et dans quelque lieu qu'il voulût fuir.

X.

Armé de son indifférence, il avait cru pouvoir revenir

* Il faudrait oser dire : sur cette *fantasmagorie*. A. P.

en sûreté de nouveau parmi les hommes : si le plaisir ne pouvait plus trouver d'accès dans son âme invulnérable, il n'avait plus à craindre les traits aigus de quelque nouveau souci. Solitaire et ignoré dans la foule, il voulut y chercher des sujets de méditation, tels que les merveilles de Dieu et de la nature lui en avaient offert dans les contrées éloignées.

XI.

Mais qui peut voir la rose épanouie et ne pas désirer de la cueillir? Qui peut admirer la douceur et l'éclat des joues de la beauté sans éprouver que le cœur ne vieillit jamais tout entier? Qui peut contempler l'astre que la gloire fait briller au-dessus des précipices de l'ambition, et ne pas s'élancer pour les franchir? Harold, encore une fois jeté dans le tourbillon, était entraîné avec la foule étourdie, faisant la guerre au temps, et cependant avec un plus noble but que dans le printemps de sa vie.

XII.

Mais il reconnut bientôt que personne n'était moins propre que lui à s'associer à l'homme *, avec lequel il n'avait que peu de chose de commun; jamais son âme n'avait appris à subordonner ses pensées à celles des autres; son âme n'avait pu être domptée que par elle-même; mais, rebelle à toute inspiration étrangère, fière dans son désespoir, l'orgueil lui défendait de céder à des créatures, objet de ses mépris. Harold se sentait capable de vivre seul dans lui-même et loin des hommes.

XIII.

Au milieu des plus hautes montagnes il trouvait des amis, et sa demeure sur les flots de l'Océan. Il se sentait appelé par ses désirs inquiets dans les climats où les cieux forment une voûte d'azur et où règne un soleil

* *To herd with man :* à faire bande avec l'homme, à se mêler au troupeau des hommes. A. P.

radieux. Les déserts, les forêts, les cavernes, les vagues écumeuses, étaient sa société chérie; ces objets lui parlaient un langage qu'il trouvait plus intelligible que les livres de sa terre natale, oubliés souvent pour le grand livre de la nature et pour le tableau des cieux répété dans un lac limpide.

XIV.

Comme les Chaldéens, il contemplait les astres et peuplait ces mondes célestes de créatures aussi brillantes que leurs propres clartés ; alors la terre, les petits intérêts de la terre, et les faiblesses humaines n'existaient plus pour lui. Heureux s'il avait pu soutenir toujours cet essor hardi de ses pensées! mais le limon dont l'homme fut pétri obscurcit son rayon immortel, lui enviant les clartés vers lesquelles il s'élance, comme pour briser le lien qui le retient loin de ce ciel où nous sommes appelés avec amour.

XV.

Dans les demeures des hommes, Harold inquiet et fatigué, sombre et lassant les autres de son ennui, languissait comme un faucon qui, naguère habitant de l'air libre des cieux, a vu tomber ses ailes sous le ciseau. Puis, dans un soudain transport, il se révoltait contre la prison qui retenait son âme indignée; semblable à l'oiseau captif qui attaque de son sein et de son bec les barreaux de sa cage, jusqu'à ce que le sang vienne souiller ses plumes déchirées.

XVI.

Harold l'exilé va errer de nouveau loin de sa patrie, moins sombre dans ses chagrins, mais toujours sans espérance. L'idée que tout serait fini pour lui au-delà du tombeau l'avait fait sourire dans son désespoir. Quelque étrange que ce sentiment paraisse, il lui inspirait une espèce de gaieté qu'il ne songeait point à repousser : tels on voit sur les débris de leur vaisseau, près de s'engloutir sous les vagues,

les malheureux naufragés chercher dans l'ivresse le courage de braver le trépas avec joie.

XVII.

Arrête! C'est la poussière d'un empire que tu foules aux pieds! Ici sont ensevelis les débris d'un tremblement de terre! Aucune statue colossale ne décore-t-elle ce lieu, aucune colonne, trophée de la victoire?... aucune!... Mais la vérité toute nue est plus morale encore! Que cette terre reste telle qu'elle fut!... Voyez comme la pluie de sang de la guerre a fait prospérer ces moissons! O déesse de la victoire, toi qui distribues les couronnes, est-ce là tout le fruit que le monde a recueilli de cette dernière et terrible bataille?

XVIII.

Harold est au milieu de cette plaine d'ossemens, le tombeau de la France, le terrible Waterloo! Une heure suffit à la Fortune pour détruire les dons qu'elle a faits! La Gloire, aussi inconstante qu'elle, passe bientôt d'un camp dans un autre! C'est ici que l'aigle prit son dernier essor et fondit sur ses ennemis; mais la flèche des nations abat soudain l'oiseau orgueilleux qui traîne après lui quelques anneaux brisés de la chaîne du monde : l'ambition désespérée voit le sceptre des peuples échapper à ses mains.

XIX.

Justes représailles! La France ronge son frein et écume dans ses fers!... Mais la terre est-elle plus libre? les nations n'ont-elles combattu que pour vaincre *un seul* homme? ne se sont-elles liguées que pour apprendre à tous les rois jusqu'où va leur puissance? Eh quoi! l'esclavage sera-t-il de nouveau l'idole plâtrée de ces siècles de lumières? Irons-nous rendre des hommages aux loups après avoir terrassé le lion? Irons-nous fléchir humblement le genou devant les trônes et leur payer le tribut d'une servile admiration? Non, attendez encore pour louer!

XX.

Si les rois sont indignes de l'être, cessons de nous vanter de la chute d'un despote ! C'est en vain que des larmes brûlantes ont sillonné les joues de nos femmes et de nos mères; c'est en vain que l'Europe a gémi sur ses moissons foulées aux pieds par un tyran ; c'est en vain qu'après avoir supporté des années de mort, de ravages, de chaînes et de terreur, des millions d'hommes se sont réveillés dans un généreux transport : la gloire ne peut être chère aux peuples délivrés que lorsque le myrte couronne l'épée qu'Harmodius dirigea contre le sein de l'oppresseur d'Athènes [1].

XXI.

On entendait le bruit d'une fête de nuit : la capitale des Belges avait rassemblé sa noblesse et ses belles dans des appartemens tout resplendissans de lumière. Les cœurs de la beauté et ceux des braves palpitaient pour le bonheur ; et lorsque la musique faisait entendre ses voluptueux accords, les yeux animés par l'amour échangeaient de tendres regards, la gaieté épanouissait tous les visages, comme quand sonne la cloche d'une noce. Mais silence! un son sinistre retentit tout-à-coup comme le glas des funérailles [2].

XXII.

« N'avez-vous rien entendu ? » Non, ce n'est que le souffle du vent ou le roulement d'un char sur le pavé de la ville ; continuons la danse, que rien n'interrompe la joie, oublions le sommeil. La jeunesse et le plaisir s'unissent pour chasser les heures aux pieds légers... Mais silence!... ce bruit sourd et lointain retentit encore, comme si les nuages en répétaient l'écho... Il s'approche de ces lieux, et le son en est plus distinct et plus terrible : aux armes ! aux armes ! c'est la voix tonnante du bronze des batailles.

XXIII.

Le malheureux prince de Brunswick était assis dans l'em-

brasure d'une croisée de ce vaste palais; le premier au milieu de la fête il entendit ce bruit terrible avec le pressentiment du trépas : « C'est la bataille qu'on engage, » s'écria-t-il : on sourit, mais son cœur ne le trompait pas; il reconnut trop bien le coup mortel qui étendait son père sur une bière sanglante, et qui appelait une vengeance que le sang pouvait seul assouvir. Il s'élance, vole aux combats, et tombe aux premiers rangs.

XXIV.

On va et l'on vient en tumulte; tous les yeux répandent des larmes; la beauté timide est saisie d'effroi, une pâleur mortelle a succédé aux vives couleurs qui naguère animaient ses joues pendant que l'amour lui prodiguait de douces louanges. Au milieu des soupirs étouffés, on se répète un court et douloureux adieu : hélas! c'est le dernier peut-être!... Qui peut dire aux amans si jamais ils se reverront, lorsqu'une aurore si funeste succède à une nuit si délicieuse?

XXV.

Les guerriers se hâtent de monter à cheval, les escadrons se forment et volent au champ de bataille avec une ardeur impétueuse. Les chars de l'artillerie roulent avec fracas; le canon ne cesse de se faire entendre dans le lointain, et dans la ville le tambour d'alarme réveille les soldats avant que l'étoile du matin ait brillé. Cependant les citoyens se rassemblent; consternés, et la pâleur sur les lèvres, ils se disent à demi-voix : « C'est l'ennemi; il arrive! »

XXVI.

L'appel des Camerons retentit dans les airs; c'est le chant de guerre * de Lochiel qu'entendirent souvent les collines d'Albyn **, et souvent aussi les Saxons ses ennemis ***. Com-

* Le *Slogan*; les romans de Walter Scott nous ont familiarisés avec ces mots. A. P.

** L'Écosse. A. P.

*** Les Anglais. A. P.

bien le son de ce pibroch est aigu et sauvage dans les ténèbres! mais, de même que le souffle anime la cornemuse, cette musique remplit les montagnards d'une audace belliqueuse, en leur rappelant la mémoire glorieuse du passé, et leur redisant tous les exploits des Évans [3] et des Donald [4].

XXVII.

La forêt des Ardennes [5] balance sur leurs têtes ses rameaux verdoyans : les chênes, humides de la rosée du matin, semblent pleurer sur les braves qui marchent au combat. Hélas! avant que l'astre du jour ait fourni sa carrière, ils seront foulés aux pieds comme le gazon qui disparaît en ce moment sous leurs pas. Hélas! il les couvrira à son tour de sa verdure, lorsque ces bataillons, brûlant de courage et d'espoir *, seront renversés sur la terre et glacés du froid de la mort.

XXVIII.

La veille encore, brillans de jeunesse, ils ne songeaient qu'à jouir de la fête et à conquérir les cœurs de la beauté. L'écho de la nuit répète soudain le signal de la bataille; le matin les voit se revêtir de leurs armes, le jour éclaire leurs escadrons opposant à l'ennemi un front redoutable. Mais l'orage éclate enfin, et la terre est jonchée de leurs cadavres amoncelés; le cavalier et son coursier fidèle, l'ami et l'ennemi, sont réunis dans de sanglantes funérailles.

XXIX.

Leur gloire a été célébrée par des bardes mieux inspirés que moi : cependant il est un de ces héros à qui je voudrais offrir l'hommage de mes vers, pour expier les offenses dont je fus coupable envers son père; je le dois aux liens du sang qui m'unissaient à lui : les noms illustres consacrent les chants. Son nom brille parmi ceux des plus vaillans guer-

* *This fiery mass of living valour*, cette masse enflammée de valeur vivante,

A. P.

riers; et lorsque les carreaux de la mort éclaircirent les rangs de nos braves, au lieu où le carnage était le plus terrible, ils n'atteignirent aucun cœur plus noble que le tien, jeune et valeureux Howard!

XXX.

Maintenant que ta perte a brisé tant de cœurs et fait couler tant de larmes, que seraient les miennes[5], si je pouvais en répandre?... Mais quand je me trouvai sous l'arbre aux verts rameaux près duquel tu cessas de vivre, quand je vis autour de moi les vastes campagnes riches des promesses du printemps qui venait avec son cortége d'oiseaux harmonieux, je détournai les yeux, et je rêvai aux braves qu'il ne ranimera plus[6].

XXXI.

J'évoquai ton ombre et celle de ces milliers de héros dont chacun a laissé un vide douloureux dans le cœur de ses proches. Trop heureux ceux qui les pleurent, s'ils pouvaient les oublier! La trompette de l'archange réveillera seule les objets de leurs affections. La voix de la renommée peut bien adoucir un moment le deuil de l'ami qui appelle en vain un ami qui n'est plus; mais son nom proclamé par la gloire n'en devient que plus cher et plus amer à ses regrets.

XXXII.

Ils versent des larmes; et lorsque le sourire éclaircit enfin leurs fronts, ils pleurent encore en souriant. L'arbre se flétrit long-temps avant de tomber; le navire vogue encore, quoique privé de ses mâts et de ses voiles; le toit d'un château s'écroule, mais ses ruines encombrent long-temps les appartemens solitaires; un rempart reste encore debout quand les ouragans ont renversé ses créneaux; les liens survivent au captif qu'ils enchaînèrent; le jour continue de s'écouler malgré les nuages qui obscurcissent le soleil : c'est ainsi que

le cœur est brisé par la douleur, sans que les sources de la vie soient taries.

XXXIII.

Semblable à un miroir brisé qui se répète dans tous les fragmens de la glace, et reproduit mille et mille fois la même image, le cœur qu'ont déchiré les coups du sort conserve et reproduit long-temps encore toutes ses douleurs; calme, glacé, tourmenté par les insomnies, il se flétrit insensiblement sans se plaindre, car il n'est point de parole pour exprimer ces choses.

XXXIV.

Notre désespoir porte avec lui un principe de vie, la vitalité du poison; c'est une racine vivace qui entretient ses branches flétries. Car la douleur ne serait presque rien, si elle donnait la mort; mais la vie féconde les fruits odieux du chagrin, semblables à ces pommes des bords de la Mer-Morte, qui n'offrent que des cendres au voyageur altéré[7]. Si l'homme comptait ses jours par ses plaisirs, quelques heures éparses parmi des années entières lui permettraient-elles de fixer à douze lustres la durée de son existence?

XXXV.

Le roi prophète compta les années de l'homme; le nombre en est bien suffisant et trop considérable même, si nous devons en croire ton histoire, ô fatal Waterloo! toi qui abrégeas encore cette vie si courte! Des millions d'hommes prononcent ton nom, devenu fameux, et leur postérité le répètera en s'écriant : « C'est à Waterloo que les nations » réunies tirèrent l'épée : leur armée comptait nos ancêtres » dans ses rangs. » Voilà tout ce que la gloire de ce jour pourra arracher à l'oubli.

XXXVI.

Waterloo! tu fus témoin de la chute de celui qui fut le plus extraordinaire, mais non le plus méchant des hommes:

mélange inexplicable de principes contraires *, son esprit se fixait un moment sur les objets les plus grands, et revenait avec la même attention aux plus légers détails! O toi qui fus extrême en tout, si tu avais su garder un juste milieu, tu occuperais encore le trône, où tu n'y serais jamais monté. C'est à ton audace que tu dois ton élévation et ta chute!... Mais tu n'as pas renoncé à revêtir la pourpre impériale, à ébranler de nouveau le monde, et à en être une troisième fois le Jupiter tonnant.

XXXVII.

Tu es le conquérant et le captif de la terre! tu la fais trembler encore, et ton nom redoutable ne fit jamais plus d'impression sur les âmes des hommes, qu'aujourd'hui que tu n'es plus rien, si ce n'est le vil jouet de la renommée **. Elle te courtisait jadis, t'obéissait en esclave et flattait ton ambition, jusqu'à te persuader que tu étais une divinité : tel tu parus en effet aux nations étonnées qui, dans leur stupeur, te crurent long-temps tout ce que tu voulus être à leurs yeux.

XXXVIII.

Toujours au-dessus ou au-dessous de l'homme dans ta grandeur comme dans tes disgrâces; faisant la guerre à des nations entières, et fuyant du champ de bataille; te servant de la tête des rois comme d'un marchepied, et forcé de céder plus que le dernier de tes soldats, tu sus régir un empire, le renverser et le relever encore, et tu ne pus gouverner la moindre de tes passions! Habile dans l'art de connaître les hommes, tu ne sus ni étudier ton âme ni modérer ta soif de combats; tu ignoras que la Fortune tentée trop souvent abandonne l'arbre le plus élevé.

* *Antithetically*, mêlés d'une manière antithétique. A. P.

** « La redingote grise et le chapeau de Napoléon, placés au bout d'un » bâton, sur la côte de Brest, feraient courir l'Europe aux armes. » Napoléon répétait avec plaisir cette phrase prononcée par M. de Chateaubriand à la chambre des pairs, et qui peint bien cette terreur qu'inspirait encore à Sainte-Hélène le captif de l'Europe. A. P.

XXXIX.

Cependant ton âme a supporté les revers avec cette philosophie innée qui, soit sagesse, indifférence ou orgueil, fut toujours un fiel amer pour un ennemi. Quand toute l'armée de la haine t'observait pour rallier tes terreurs, tu souris avec un front calme et résigné. Quand la fortune trahit son favori, son enfant gâté, il resta inébranlable sous le poids des maux amoncelés sur lui.

XL.

Plus sage que dans tes jours de gloire! car alors l'ambition t'inspirait un dédain trop peu dissimulé pour les hommes et pour leurs pensées. Ce dédain était juste; mais devais-tu l'exprimer sur tes lèvres et ton front? devais-tu rejeter avec mépris les instrumens de tes grandeurs, qui se sont enfin tournés contre toi-même pour te renverser? Ah! ce monde est une pauvre chose à gagner ou à perdre*, et tu l'as éprouvé, comme tous ceux qui ont choisi cette destinée.

XLI.

Si, semblable à une tour solitaire bâtie sur la pente d'un rocher, tu t'étais seul soutenu, ou si tu avais succombé seul, ton mépris pour la race humaine t'aurait aidé à braver le choc des tempêtes; mais ton trône était fondé sur les pensées des mortels; leur admiration était la plus sûre de tes armes. Tu fus un autre Alexandre! avant de railler les hommes comme Diogène, il eût fallu te dépouiller de la pourpre : la terre serait un antre beaucoup trop vaste pour des cyniques couronnés[8].

XLII.

Mais le repos est un enfer pour les âmes actives, et voilà

* Casimir Delavigne a dit dans une de ses dernières Messéniennes, en parlant de Napoléon :

« . . . . La France est à lui,
» Il la joue, il la perd. » A. P.

ce qui fut ta perte ! Il est un feu et une agitation secrète pour les âmes qui ne peuvent être contenues dans un cercle étroit, et qui vont toujours au-delà des bornes d'un désir modéré. Embrasées de ce feu toujours plus difficile à éteindre, elles sont tourmentées de la soif des dangers et ne se lassent que du repos : fièvre du cœur fatal à tous ceux qu'elle dévore, à tous ceux qui en furent atteints.

XLIII.

Elle fait ces insensés qui, par leur contagion, rendent les hommes insensés comme eux : conquérans et monarques, fondateurs de sectes et de systèmes, sophistes, poètes, rêveurs politiques, tous ces êtres, agités par l'inquiétude, qui ébranle trop fortement les secrets ressorts de l'âme, sont dupes eux-mêmes de ceux qu'ils abusent; leur sort est envié, quoique bien peu digne de l'être; que de douleurs amères sont leur partage ! Un cœur semblable mis à découvert donnerait aux hommes l'utile leçon de dédaigner l'ambition de briller ou de régner.

XLIV.

Il ne respirent qu'agitation, et leur vie est une tempête qui les soutient dans les airs pour les laisser enfin retomber sur la terre; mais ils sont tellement accoutumés à cette vie orageuse, que, si, survivant aux périls qu'ils ont affrontés, ils voient succéder le calme du crépuscule à leurs jours brillans de périls, ils se sentent accablés par le chagrin et meurent de langueur, comme un feu qu'on néglige d'entretenir et qui ne jette plus que quelques flammes vacillantes, ou comme une épée qui se rouille dans l'oisiveté et se consume elle-même sans gloire.

XLV.

Celui qui gravit la cime des montagnes verra que la neige ou les nuages enveloppent surtout les plus élevées. Le mortel qui soumet les hommes à son sceptre ou qui les surpasse tous par son génie, doit s'attendre à la haine de ceux qu'il

laisse au-dessous de lui. Quoique le soleil de la gloire brille sur sa tête, et qu'il voie sous ses pas la terre et l'océan, des rochers armés de glaces l'entourent; les tempêtes grondent et le menacent : tel est le prix des travaux qui conduisent à ces hauteurs.

XLVI.

Sachons les fuir à jamais. Le monde de la véritable sagesse est dans ses créations ou dans les tiennes, bienveillante nature! Qui peut te le disputer en attraits? que tu es admirable sur les bords du Rhin majestueux! C'est là qu'Harold contemple un tableau divin, un assemblage de toutes les beautés : l'eau qui serpente, les rians vallons, le vert feuillage des arbres et le trésor de leurs fruits, les rochers et les bois, les riches moissons, les coteaux, les pampres et ces châteaux solitaires qui semblent dire tristement adieu du haut de leurs créneaux où la ruine s'entoure de verdure.

XLVII.

Semblable à un esprit altier qui, miné par ses malheurs, dédaigne d'abaisser sa fierté devant le vulgaire, ces châteaux résistent aux coups destructeurs du temps. Solitaires et déserts, ils ne sont habités que par les vents qui s'introduisent au travers de leurs crevasses, et ils ne communiquent qu'avec les sombres nuages. Ils eurent jadis la force et la fierté de la jeunesse; les bannières flottaient sur leurs créneaux, et plus d'un combat fut livré au pied de leurs remparts. Mais tous les guerriers qui les défendirent dorment dans leur cercueil ensanglanté, et, comme eux, leurs drapeaux déchirés ne sont plus que poussière. Ces vieilles tours ne soutiendront plus d'assauts.

XLVIII.

Ces forteresses appartenaient jadis à des seigneurs dont les vassaux étaient toujours armés pour obéir aux passions de leurs maîtres. Tous ces princes, vivant de brigandages, exerçaient impunément leurs rapines : aussi fiers que d'au-

tres héros plus puissans et plus illustres, que leur a-t-il manqué à ces hommes hors la loi, pour égaler en renommée les conquérans?... Les trésors pour lesquels l'histoire mercenaire eût consacré une de ses pages à célébrer leurs hauts faits; des domaines plus étendus, et un trophée sur leur tombe? Ils n'eurent ni moins de bravoure ni une ambition moins ardente [9].

XLIX.

Dans les guerres féodales de ces barons avides de combats, que d'exploits, que de prouesses dont le souvenir est perdu! L'amour aussi, qui prêta ses armoiries à leurs écussons et qui leur inspirait des emblèmes de tendresse, l'amour sut pénétrer dans leur sein, malgré le fer de leur armure; mais il n'allumait dans ces cœurs féroces qu'une passion sauvage, d'où naissaient les discordes et la guerre qui les suit. Combien de fois ces tours, prises d'assaut pour l'amour de quelque belle, n'ont-elles pas vu le Rhin couler en flots de sang sous leurs remparts démolis!

L.

Salut, fleuve imposant, dont les vagues sont un bienfait pour tes rives. Leurs attraits seraient à jamais durables si l'homme pouvait respecter tes brillantes créations, et ne pas détruire leurs belles promesses avec la faux tranchante des combats. Oh! alors l'aspect des vallées qu'arrose ton onde serait aussi ravissant que celui de l'Élysée... Hélas! que manque-t-il à tes flots pour que mon illusion soit complète? La vertu du Léthé!

LI.

Mille batailles ont ravagé tes bords; le carnage y a souvent amoncelé les cadavres. Où sont-ils aujourd'hui ces guerriers fameux? Ils sont oubliés, leur gloire passe, leurs tombeaux mêmes ont disparu; tes flots furent un moment teints de leur sang; et bientôt, redevenus limpides, ils réfléchirent de nouveau dans leur cristal mobile les rayons dorés

du soleil ; mais, quelque rapides qu'ils soient, tes flots rouleraient en vain sur les rêves douloureux de ma mémoire.

LII.

Telle était la pensée secrète d'Harold pendant qu'il suivait le cours du fleuve ; mais il n'était point insensible aux charmes de la contrée qu'il parcourait, et au chant matinal des oiseaux, saluant des vallons qui pourraient faire chérir l'exil : son front portait les sombres rides du souci, et une froide sévérité qui avait succédé chez lui à des passions plus violentes ; cependant le sourire du plaisir n'était pas toujours absent de ses lèvres, et venait parfois dérider ses traits à l'aspect des beautés de la nature.

LIII.

Ses passions brûlantes s'étaient consumées dans son cœur ; mais l'amour n'y avait pas encore perdu tous ses droits : c'est en vain que nous voulons répondre par un regard glacial à ceux qui nous adressent un sourire ; malgré nous, le cœur revient aux douces émotions, quoique les dégoûts l'aient détaché de toutes ses affections terrestres. C'est ce qu'éprouva Childe-Harold : il nourrissait un souvenir chéri ; il était un cœur qui l'intéressait encore, et dans ses heures d'attendrissement il aimait à rêver au bonheur de s'unir à lui.

LIV.

Quelque étrange que ce sentiment paraisse dans un caractère comme le sien, Childe-Harold aimait aussi à contempler les regards innocens de l'enfance. Qu'importe de connaître ce qui avait produit ce changement dans une âme pénétrée de mépris pour l'espèce humaine! Les affections éteintes peuvent difficilement se rallumer dans la solitude ; pourtant celle-ci se réveilla dans Harold, quand toutes les autres restaient assoupies.

LV.

Il était aussi un tendre cœur uni au sien par des nœuds plus forts que ceux qu'on forme au pied des autels : l'hymen n'avait pas consacré cet amour ; mais il était pur, sans déguisement, et il avait résisté à toutes les inimitiés humaines ; les yeux séduisans de mille beautés l'avaient laissé sans atteinte. Harold, constant, sentit sur ce rivage étranger les douleurs de l'absence, et exprima ainsi ses amoureux regrets :

1.

« Le roc crénelé de Drachenfels [10] domine majestueusement les larges détours du Rhin, dont les ondes se déroulent entre ces coteaux décorés de pampres ; les arbres en fleurs, les campagnes riches des promesses de la moisson et des vendanges ; les villes éparses çà et là, dont les blanches murailles brillent le long du fleuve ; tout se réunit pour former un tableau que je contemplerais avec un double ravissement si tu étais avec moi.

2.

» De jeunes villageoises aux yeux bleus, et dont la main nous offre des fleurs nouvelles, embellissent encore cet Éden par leur sourire. Sur les montagnes, de nombreuses tours élèvent leurs murailles féodales au milieu de la verdure du lierre ; des rochers à la pente rapide, les ruines d'une arcade antique, apparaissent au-dessus des berceaux de pampre qui ornent les vallées : il ne manquerait à mon bonheur, sur les bords du Rhin, que de pouvoir serrer ta main dans la mienne.

3.

» Je t'envoie les lis qu'on m'a donnés : je sais qu'ils seront flétris long-temps avant que tu puisses les toucher : ne les dédaigne pas cependant, car je les ai vus avec plaisir en pensant que tes yeux peuvent les voir aussi ; peut-être aussi gui-

deront-ils ton âme jusqu'à la mienne, quand tu sauras que ces fleurs fanées furent cueillies sur les rives du Rhin, et offertes par mon cœur à ton cœur.

4.

» Le fleuve écume et s'éloigne avec majesté; à chaque détour ses ondes immenses découvrent de nouveaux sites plus rians encore. Quel est le mortel qui ne bornerait pas ses désirs à voir couler ici tous ses jours? Où trouverais-je sur la terre un lieu aussi cher à la nature et à mon cœur, si tu étais près de moi pendant que mes yeux suivent le cours du Rhin? »

LVI.

Non loin de Coblentz une simple pyramide couronne un tertre de gazon; sous sa base reposent les cendres d'un héros. Il fut un de nos ennemis; mais n'en rendons pas moins hommage à la mémoire de Marceau. Sur la tombe de ce jeune guerrier, les farouches soldats répandirent des larmes, déplorant et enviant la destinée de celui qui vécut pour la France, et combattit pour défendre ses droits.

LVII.

Hélas! sa carrière fut courte et glorieuse! On vit deux armées suivre ses funérailles; on y vit pleurer ses amis et ses ennemis! Que l'étranger s'arrête auprès de son monument, et y prie pour le repos de cette âme valeureuse: Marceau fut le champion de la liberté, et du petit nombre de ceux qui n'abusent pas du pouvoir terrible qu'elle donne aux hommes qui prennent les armes en son nom. Marceau avait conservé la pureté de son âme, et il fut pleuré[11].

LVIII.

Mais j'aperçus Ehrenbreitstein[12] dont les murs, à demi démolis et noircis par l'explosion de la mine, attestent ce qu'était cette citadelle formidable lorsque, résistant à tous

LV.

Il était aussi un tendre cœur uni au sien par des nœuds plus forts que ceux qu'on forme au pied des autels : l'hymen n'avait pas consacré cet amour ; mais il était pur, sans déguisement, et il avait résisté à toutes les inimitiés humaines ; les yeux séduisans de mille beautés l'avaient laissé sans atteinte. Harold, constant, sentit sur ce rivage étranger les douleurs de l'absence, et exprima ainsi ses amoureux regrets :

1.

« Le roc crénelé de Drachenfels [10] domine majestueusement les larges détours du Rhin, dont les ondes se déroulent entre ces coteaux décorés de pampres; les arbres en fleurs, les campagnes riches des promesses de la moisson et des vendanges ; les villes éparses çà et là, dont les blanches murailles brillent le long du fleuve ; tout se réunit pour former un tableau que je contemplerais avec un double ravissement si tu étais avec moi.

2.

» De jeunes villageoises aux yeux bleus, et dont la main nous offre des fleurs nouvelles, embellissent encore cet Éden par leur sourire. Sur les montagnes, de nombreuses tours élèvent leurs murailles féodales au milieu de la verdure du lierre; des rochers à la pente rapide, les ruines d'une arcade antique, apparaissent au-dessus des berceaux de pampre qui ornent les vallées : il ne manquerait à mon bonheur, sur les bords du Rhin, que de pouvoir serrer ta main dans la mienne.

3.

» Je t'envoie les lis qu'on m'a donnés : je sais qu'ils seront flétris long-temps avant que tu puisses les toucher : ne les dédaigne pas cependant, car je les ai vus avec plaisir en pensant que tes yeux peuvent les voir aussi ; peut-être aussi gui-

deront-ils ton âme jusqu'à la mienne, quand tu sauras que ces fleurs fanées furent cueillies sur les rives du Rhin, et offertes par mon cœur à ton cœur.

4.

» Le fleuve écume et s'éloigne avec majesté; à chaque détour ses ondes immenses découvrent de nouveaux sites plus rians encore. Quel est le mortel qui ne bornerait pas ses désirs à voir couler ici tous ses jours? Où trouverais-je sur la terre un lieu aussi cher à la nature et à mon cœur, si tu étais près de moi pendant que mes yeux suivent le cours du Rhin? »

LVI.

Non loin de Coblentz une simple pyramide couronne un tertre de gazon; sous sa base reposent les cendres d'un héros. Il fut un de nos ennemis; mais n'en rendons pas moins hommage à la mémoire de Marceau. Sur la tombe de ce jeune guerrier, les farouches soldats répandirent des larmes, déplorant et enviant la destinée de celui qui vécut pour la France, et combattit pour défendre ses droits.

LVII.

Hélas! sa carrière fut courte et glorieuse! On vit deux armées suivre ses funérailles; on y vit pleurer ses amis et ses ennemis! Que l'étranger s'arrête auprès de son monument, et y prie pour le repos de cette âme valeureuse: Marceau fut le champion de la liberté, et du petit nombre de ceux qui n'abusent pas du pouvoir terrible qu'elle donne aux hommes qui prennent les armes en son nom. Marceau avait conservé la pureté de son âme, et il fut pleuré[11].

LVIII.

Mais j'aperçus Ehrenbreitstein[12] dont les murs, à demi démolis et noircis par l'explosion de la mine, attestent ce qu'était cette citadelle formidable lorsque, résistant à tous

les assauts, elle essuyait, sans être ébranlée, le feu de l'artillerie qui foudroyait ses remparts. Tour chère à la victoire! du haut de ce rocher, on vit fuir les ennemis repoussés dans la plaine. Mais la paix a détruit ce que la guerre n'avait pu détruire; elle a livré aux pluies de l'été ces voûtes orgueilleuses qui avaient bravé pendant des siècles la grêle des boulets.

LIX.

Adieu! beau fleuve du Rhin, l'étranger s'éloigne à regret de tes rives! Qu'il est doux pour deux âmes unies, ou pour la contemplation solitaire, de s'égarer dans un séjour aussi ravissant! Ah! si les vautours inexorables du remords pouvaient abandonner enfin le cœur qui est devenu leur proie, c'est ici que la nature, sauvage sans rudesse, imposante sans sévérité, serait pour les autres contrées de la terre ce qu'est l'automne pour les saisons.

LX.

Encore une fois, adieu; mais vainement! il n'est point d'adieu pour un séjour semblable: l'âme conserve le souvenir de tous les objets qu'elle y voit; et si les yeux renoncent au charme de te contempler, ô le plus beau des fleuves, leur dernier regard exprime la reconnaissance et l'admiration. Il peut exister des contrées plus puissantes et d'autres plus belles; mais aucune ne réunit, comme ces sites pittoresques, la beauté, la douceur et les glorieux souvenirs d'autrefois,

LXI.

— la grandeur et la simplicité, les trésors d'une campagne fertile, les murailles éclatantes des cités, une onde majestueuse, les précipices horribles, le manteau vert des forêts, les châteaux gothiques, et ces rochers arides, semblables à des tours, qui défient l'architecture des hommes de les égaler. Les visages épanouis d'un peuple heureux ajoutent un charme de plus à ces lieux dont les bienfaits sont éternels,

et qui retentissent de la chute des empires voisins sans prendre un aspect attristé.

LXII.

Mais ils sont déjà loin. Au-dessus de ma tête sont les Alpes, palais de la nature, dont les vastes remparts portent leurs créneaux blanchâtres jusque dans les nuages ; palais sublime d'une glace éternelle, où se forme l'avalanche, cette foudre de neige. Tout ce qui effraie et agrandit l'âme en même temps est réuni sur ces antiques sommets. Ils semblent montrer jusqu'à quel point la terre peut s'approcher du ciel, et laisser au-dessous l'homme orgueilleux.

LXIII.

Mais, avant d'oser franchir ces monts sans pareils, il est un lieu qui mérite que je m'arrête ; c'est un champ de bataille consacré par le patriotisme ! Morat, où l'homme peut contempler les horribles trophées de la victoire sans rougir pour les vainqueurs. C'est ici que la Bourgogne abandonna ses soldats sans sépulture ; leur seul monument fut formé de leurs ossemens, qui restèrent amoncelés pendant des siècles. Privés du repos que donnent les pompes funèbres, leurs ombres errent sur les bords du Styx en poussant des cris douloureux [13].

LXIV.

Tandis que Waterloo le dispute au cruel carnage de Cannes, les noms réunis de Morat et de Marathon iront ensemble à la postérité, couronnés par la véritable gloire. Ces deux triomphes sont sans tache aux yeux de l'humanité. L'ambition ne guidait pas les vainqueurs ; c'était une armée de citoyens, de frères, d'hommes libres, et non de soldats mercenaires combattant sous une bannière royale pour servir les vices de leur maître. Aucune contrée ne fut condamnée par eux à déplorer le blasphème de ces lois, dignes de Dracon, qui proclament divins les droits des monarques.

LXV.

Auprès d'un mur solitaire, une colonne plus solitaire encore élève sa tête mélancolique des anciens jours. C'est un dernier débris du ravage des ans. Elle ressemble à un malheureux que la terreur aurait pétrifié et dont la figure égarée exprimerait encore le sentiment de la vie. On s'étonne de voir subsister cette colonne tandis que Aventicum [14], orgueilleuse capitale de l'Helvétie, a couvert de ses décombres ses anciens domaines.

LXVI.

C'est ici que Julia... Ah! puisse ce nom si doux être à jamais un nom sacré! c'est ici que Julia, héroïne de l'amour filial, avait voué sa jeunesse au ciel. Son cœur était à celui dont les droits sont tout-puissans sur nous, après ceux de la Divinité. Son cœur se brisa sur la tombe d'un père. La Justice a juré de ne point se laisser attendrir : les larmes de Julia ne purent obtenir la vie de l'auteur adoré de ses jours; elle mourut avec lui, ne pouvant le sauver. Leur tombe fut simple et sans ornement, leur urne ne renferme qu'un cœur et qu'une même poussière [15].

LXVII.

Ce sont là des actes dont la mémoire devrait être éternelle, et des noms qui ne doivent jamais mourir, quoique la terre oublie justement les empires qui s'élèvent et s'anéantissent, les peuples conquis et leurs tyrans. La haute et imposante majesté de la vertu devrait survivre et survivra à ses malheurs; du sanctuaire de son immortalité, elle brillera aux rayons du soleil, au-dessus des choses de ce monde, comme cette neige [16] pure et impérissable qui couronne la cime des Alpes.

LXVIII.

Le lac Léman me sourit, avec son front de cristal, miroir où les étoiles et les montagnes admirent le calme de leur

aspect, leurs sommets élevés, et leurs éclatantes couleurs. Je retrouve ici trop de traces de l'homme pour pouvoir contempler avec recueillement tout ce que j'y vois de grand; bientôt la solitude réveillera dans mon âme des pensées oubliées un moment, mais qui ne me sont pas moins chères qu'elles ne l'étaient avant que mon retour au milieu du troupeau des hommes m'eût condamné à vivre dans leur bercail.

LXIX.

Pour fuir les hommes, il n'est pas nécessaire de les haïr; tous ne sont pas propres à s'agiter parmi eux et à partager leurs travaux. Ce n'est pas leur témoigner un dédain morose que de contenir son cœur, de peur qu'il ne soit dans la foule la proie d'une fièvre brûlante et toujours fatale : trop tard et trop long-temps, hélas! on déplore la nécessité de lutter contre la contagion, et de passer d'un malheur à l'autre au milieu d'un monde hostile où nous sommes tous faibles.

LXX.

Là, un moment nous suffit pour nous plonger dans un fatal regret. Notre âme flétrie convertit tout notre sang en larmes, et teint l'avenir des couleurs de la nuit. Le voyage de la vie n'est plus qu'une fuite sans espoir pour ceux qui marchent dans les ténèbres. Sur la mer, le navigateur le plus hardi vogue toujours vers un port connu; mais, sur l'océan de l'éternité, il est des pilotes égarés dont la barque erre au hasard, et qui ne seront jamais à l'ancre.

LXXI.

N'est-il pas plus sage de rester seul et de n'aimer la terre que pour ses charmes terrestres, soit auprès des lieux où jaillissent les premiers flots du Rhône azuré [17], soit sur les bords du lac qui nourrit le jeune fleuve comme une mère prodigue son amour à un enfant indocile et apaise ses cris par ses caresses? N'est-il pas plus sage de passer ainsi notre

vie dans un séjour écarté, que de nous mêler à la foule pour devenir oppresseurs ou opprimés?

LXXII.

Je ne vis plus par moi-même, mais je deviens une partie de tout ce qui m'entoure. Les hautes montagnes m'inspirent de la sympathie, le bruit des villes est un supplice pour moi. La seule chose qui me paraisse odieuse dans la nature c'est de former malgré moi un anneau dans la chaîne des êtres, et de me voir classé parmi les créatures, lorsque mon âme peut prendre l'essor et se confondre avec les cieux, la cime des monts, la plaine mouvante des mers, et les étoiles de la voûte azurée.

LXXIII.

Absorbé dans ces pensées, c'est ainsi que je crois vivre. Je regarde le désert populeux du monde comme un lieu d'épreuves et de douleurs, où je fus sans doute exilé pour expier quelques crimes; je crois m'en échapper enfin avec des ailes qui me semblent déjà vigoureuses et capables de devancer celles de l'ouragan fougueux; dans mon ambitieux essor, je méprise les liens d'argile qui retiennent notre être captif.

LXXIV.

Ah! lorsqu'un jour l'âme sera entièrement affranchie de cette forme odieuse et dégradée, et ne retiendra de sa première vie matérielle que ce qu'il en reste au papillon, qui naguère n'était qu'un vermisseau; lorsque les élémens se réuniront aux élémens semblables, et que la poussière ne sera plus que la poussière, ne verrai-je pas réellement, sans en être ébloui, tout ce que je crois voir maintenant, les esprits aériens, la pensée incorporelle, et le génie de chaque lieu dont parfois je partage déjà l'immortelle existence?

LXXV.

Les montagnes, les vagues et les cieux ne sont-ils pas

une partie de mon âme, comme je suis une partie d'eux-mêmes? l'amour qu'ils m'inspirent n'est-il pas pur dans mon cœur? Quel objet ne mépriserais-je pas si je le comparais à ces créations sublimes? Ne braverais-je pas tous les maux, plutôt que de renoncer à ces sentimens pour la froide et dure apathie de ces hommes dont les yeux demeurent attachés à la terre, et dont la pensée ne s'anime jamais d'une noble chaleur?

LXXVI.

Mais je m'écarte de mon sujet, je reviens aux lieux que je chante : que ceux qui aiment à rêver sur une urne funéraire contemplent avec moi celle d'un génie qui fut jadis tout de flamme, et qui naquit dans la contrée dont je respire un moment l'air pur; il voulut remplir le monde de sa gloire; folle ambition à laquelle il sacrifia tout son repos!

LXXVII.

C'est ici que Rousseau commença sa vie de malheurs; Rousseau, sophiste ingénieux à se tourmenter lui-même, l'apôtre de la mélancolie, qui peignit la passion avec un charme magique, et fit parler la douleur avec une éloquence irrésistible. Il sut cependant rendre le délire admirable, et revêtir des actions et des pensées coupables d'un coloris céleste d'expressions qui nous éblouit comme un rayon du soleil, et, comme lui, fait couler des larmes tristes et involontaires.

LXXVIII.

Son amour était l'essence de la passion; — ce fut une flamme éthérée qui brûla et consuma son cœur, semblable à un arbre embrasé par la foudre : mais son amour ne s'adressait point à une maîtresse vivante ni à une amie descendue dans la tombe, qui revient nous visiter dans nos rêves; ce fut l'amour d'une beauté idéale réalisée pour lui, qui se répandit dans ses pages brûlantes, quelque étrange que semble un tel amour.

LXXIX.

Ce sentiment se réalisa dans Julie, et lui donna tout ce que la passion a de désordre et de douceur : c'était là ce qui lui rendait si cher ce baiser que chaque matin ses lèvres ardentes allaient cueillir sur les lèvres d'une femme qui ne l'accordait qu'avec le sentiment de l'amitié; mais ce doux contact allumait l'étincelle qui allait porter dans tous ses sens et dans son cœur le feu dévorant de l'amour. Rousseau, absorbé dans un soupir, fut plus heureux peut-être que ne le sont de vulgaires amans dans la possession de tout ce qu'ils désirent [18].

LXXX.

Toute sa vie fut une guerre continuelle contre des ennemis qu'il se créait lui-même, ou des amis que lui-même avait repoussés. Le soupçon, qui avait fixé son séjour dans son âme, exigeait le cruel sacrifice de ceux qui l'aimaient et qui devenaient l'objet de ses aveugles ressentimens.

Mais il était en délire... qui pourrait en deviner la cause? Il était égaré par la maladie ou par le malheur; et sa démence fut de l'espèce la plus funeste de toutes, celle qui s'offre avec l'apparence de la raison.

LXXXI.

Car alors il était inspiré; et de sa retraite solitaire sortirent, comme jadis de l'antre mystérieux de la Pythonisse, ces oracles qui embrasèrent le monde, cet incendie qui ne s'éteignit que lorsque des royaumes eurent cessé d'exister. Telle a été la destinée de la France! La France avait, pendant des siècles, courbé la tête sous le joug de la tyrannie. Châtiée et tremblante, elle souffrit l'esclavage en silence, jusqu'au jour où Rousseau, et ceux qui osèrent avec lui élever la voix, réveillèrent ce peuple endormi, et l'enflammèrent de cette rage trop violente qui succède à une longue oppression.

LXXXII.

Ce peuple s'éleva un monument effrayant avec les débris des anciens préjugés, et des opinions aussi vieilles que le monde. La France osa déchirer le voile, et exposer, aux yeux de toute la terre, le secret qu'il avait dérobé jusqu'alors; mais elle renversa le bon et le mauvais, et ne laissa que des ruines. Hélas! sur les mêmes fondemens de nouveaux cachots et de nouveaux trônes remplacèrent bientôt les anciens, car l'ambition ne pensa qu'à elle-même.

LXXXIII.

Mais le despotisme ne peut être éternel! Les hommes ont senti leur force, et l'ont fait sentir à leur tour. Ils auraient dû en faire un meilleur usage : entraînés par leur vigueur nouvelle, ils se sont porté des coups trop violens : la douce pitié a cessé de toucher les cœurs; mais, nourris dans le ténébreux séjour de l'oppression, ils n'étaient point accoutumés aux rayons du soleil comme les aiglons élevés par leur mère. Peut-on s'étonner qu'ils se soient trompés de proie?

LXXXIV.

Quelles blessures profondes peuvent se fermer sans laisser de cicatrice? Celles du cœur saignent plus long-temps que toutes les autres, et leurs traces hideuses ne sont jamais effacées. Les hommes trompés dans leurs espérances, et vaincus, gardent le silence, mais ne sont pas soumis. Le ressentiment se tait dans son repaire jusqu'au moment où sonnera l'heure d'une vengeance attendue pendant de longues années. Que personne ne désespère; il est déjà venu, il viendra encore le jour qui doit donner le pouvoir de punir ou de pardonner... Mais la vengeance pardonne rarement.

LXXXV.

Limpide Léman! le contraste de ton lac paisible avec le

vaste monde au milieu duquel j'ai vécu m'avertit d'abandonner les eaux troubles de la terre pour une onde plus pure. La voile de la nacelle sur laquelle je parcours ta surface semble une aile silencieuse qui me détache d'une vie bruyante : j'aimais jadis les mugissemens de l'Océan furieux; mais ton doux murmure m'attendrit comme la voix d'une sœur qui me reprocherait d'avoir trop aimé de sombres plaisirs.

LXXXVI.

Voici l'heure de la nuit et du silence. Depuis tes bords jusqu'aux montagnes, tous les objets sont voilés des couleurs du crépuscule, et seront bientôt confondus dans les ténèbres : pourtant tous se distinguent encore, excepté le Jura plus obscurci, dont les hauteurs semblent des précipices escarpés ; plus près de ta rive je respire les doux parfums qu'exhale le calice des fleurs à peine écloses. On entend le bruit léger des gouttes d'eau qui découlent de la rame suspendue sur le lac, pendant que le grillon salue la nuit de ses chants répétés.

LXXXVII.

C'est le joyeux insecte des soirées, qui fait de sa vie une enfance et la passe à chanter ; par intervalles, un oiseau fait entendre sa voix au milieu des fougères, et se tait aussitôt. Il semble qu'un léger murmure est suspendu sur la colline; mais ce n'est qu'une illusion ; car la rosée distillée des étoiles n'interrompt point le silence de la nuit en humectant le sein de la nature, qu'elle imprègne de l'essence de ses riches couleurs.

LXXXVIII.

O vous, étoiles, qui êtes la poésie du ciel! si nous tentons de lire dans cette page brillante du grand livre de la création les destinées futures des hommes et des empires, vous devez pardonner à notre ambition orgueilleuse d'oser franchir notre sphère mortelle, et d'aspirer à nous unir à

vous. Vous êtes parées d'une beauté mystérieuse; et vous nous inspirez, du haut de la voûte céleste, tant d'amour et de vénération, que la fortune, la gloire, la puissance et la vie ont pris une étoile pour emblème.

LXXXIX.

Le ciel et la terre sont plongés dans un calme profond, mais non dans le sommeil; on dirait qu'ils respirent à peine comme le mortel qui éprouve une émotion trop vive, et qu'ils sont muets comme celui dont l'esprit est absorbé dans de sérieuses pensées.

Depuis le cortége silencieux des astres de la nuit, jusqu'aux montagnes et au lac assoupi, tout semble concentré dans une vie de méditation partagée même par le dernier rayon lumineux, par l'air et le feuillage. Tout respire le sentiment du grand être qui a créé le monde et qui le conserve.

XC.

C'est dans de semblables momens que nous sommes moins seuls que jamais; c'est alors que se réveille en nous la conscience intime de l'infini. Ce sentiment émeut et purifie tout notre être. Il est tout à la fois l'âme et la source d'une mélodie qui nous révèle l'éternelle harmonie, et répand un charme nouveau sur chaque objet, comme la ceinture fabuleuse de Cythérée. Ce charme seul désarmerait le spectre de la mort, s'il frappait les hommes avec une arme matérielle.

XCI.

Qu'elle était sublime l'idée des premiers Persans, d'élever leurs autels sur les hauteurs et sur le sommet des montagnes [19], de prier l'Éternel dans un temple sans faste et sans murailles, regardant comme indignes de lui les monumens religieux construits par la main des hommes!

Comparez la terre et l'air, ces temples de la nature, à vos colonnes, à vos idoles et à vos temples grecs ou gothi-

Que d'objets s'offrent à mes rêveries! quel site ravissant, où je puis reposer mes yeux charmés!

XCIX.

Clarens, aimable Clarens, berceau du véritable amour! l'air qu'on respire près de toi est le tendre souffle de ce dieu lui-même; c'est lui qui embellit tes bocages. Les neiges qui couronnent les glaciers ont elles-mêmes revêtu ses riantes couleurs [21]. Les rayons du soleil couchant leur donnent une teinte de rose, et aiment à se reposer sur leur sein. Les rochers respectés par les ans parlent ici de l'amour et nous rappellent qu'ils lui servirent de refuge lorsqu'il voulut fuir les soucis et les espérances trompeuses d'un monde perfide et méchant.

C.

Aimable Clarens! tes sentimens conservent la trace des pas célestes de l'amour. C'est ici qu'il possède un trône dont les montagnes sont les marchepieds. Ici, son flambeau jette une clarté vivifiante; mais il ne règne pas seulement sur ces cimes majestueuses, sur les bois et les grottes de ces lieux. Les fleurs lui doivent tout leur éclat : son souffle créateur est aussi puissant que la tempête, et sa bienfaisante douceur répare en un moment les plus terribles ravages.

CI.

Tout ici proclame sa puissance, depuis les sombres pins, les rochers qui lui prêtent leurs ombrages, et la voix mugissante des torrens qui charme ses rêveries, jusqu'à la vigne qui orne de ses pampres verts la douce pente qui conduit au rivage. Là les eaux respectueuses viennent caresser ses pieds et l'accueillent avec un murmure harmonieux. Le bocage, dont les arbres blanchis de vieillesse sont couronnés d'un feuillage frais comme le plaisir, lui offre pour lui et pour les siens une solitude peuplée;

CII.

— une solitude peuplée par les abeilles, et par les oiseaux

aux formes gracieuses et au plumage de mille couleurs. Ils célèbrent le dieu des amours, avec des sons d'une mélodie plus douce que celle du chant des hommes; ces hôtes innocens des bocages voltigent ici gaiement et sans contrainte; le doux murmure des sources jaillissantes, la chute des cascades, le frémissement du feuillage, la rose en bouton qui rappelle aussitôt tous les charmes d'une jeune beauté, tout dans ces lieux semble être une création de l'amour lui-même.

CIII.

Celui qui n'a jamais aimé reconnaîtrait ici le dieu des tendres mystères et croirait enfin à sa puissance; celui qui a déjà subi ses lois y aimerait davantage. C'est ici le sanctuaire où l'amour a trouvé un asile loin des persécutions des hommes et des soucis du monde; car il est dans sa nature de croître ou de mourir, il ne peut rester dans un calme impassible; il s'affaiblit ou s'élève jusqu'à une félicité éternelle et ineffable, qui peut le disputer aux ravissemens célestes.

CIV.

Ah! si Rousseau choisit ce séjour, de préférence à tout autre, pour y placer deux vrais amans, c'est qu'il reconnut que c'était celui que l'amour destinait aux êtres purifiés de l'imagination. C'est ici que le dieu délia jadis la ceinture de sa Psyché, en la consacrant par son adorable présence: solitude profonde et imposante, tu charmes à la fois tous les sens! ici le Rhône a étendu sa couche, et les Alpes ont élevé leur trône.

CV.

Lausanne, Ferney! vous nous rappelez des noms qui ont rendu les vôtres célèbres [22]! Vous accueillîtes jadis des mortels qui cherchèrent la gloire dans de dangereux sentiers; esprits gigantesques, dans leurs orgueilleux desseins, ils voulurent comme les Titans attaquer de nouveau le ciel par des pensées audacieuses et des doutes impies qui eussent

attiré la foudre sur leurs têtes, si l'homme et ses outrages pouvaient exciter autre chose que le sourire du ciel.

CVI.

L'un était tout inconstance et tout feu, bizarre dans ses désirs comme un enfant; mais doué de l'esprit le plus varié, tour à tour gai ou sérieux, inspiré par la sagesse ou par la folie; historien, poète, philosophe, véritable protée du génie, il se multipliait au milieu des hommes; son arme favorite était le ridicule, qui, comme un vent capricieux, renverse tout sur son passage, tantôt pour attaquer la sottise et tantôt pour ébranler les trônes.

CVII.

L'autre, moins vif, et plus sérieux, approfondissait tout, et il consacra ses années à l'étude de la sagesse; aimant la méditation et riche de science, il employa des armes plus sévères, et, grand maître dans l'art de l'ironie, sapa un culte solennel, par un mépris réfléchi. La force de ses sarcasmes excitait la rage et la crainte dans le cœur de ses ennemis; ils se vengèrent en le condamnant à l'enfer : c'est le grand argument qui sert aux dévots pour répondre éloquemment à tous les doutes.

CVIII.

Ne troublons pas la paix de leurs cendres! s'ils ont mérité la vengeance du ciel, ils subissent leur peine. Ce n'est point à nous de les juger, encore moins de les condamner; l'heure viendra où les mystères de la mort nous seront révélés. L'espérance et la terreur reposent ensemble dans la poussière de la tombe; et, lorsque selon notre croyance la vie viendra nous y ranimer, la clémence divine pardonnera, ou sa justice réclamera les coupables.

CIX.

Mais laissons les œuvres de l'homme pour contempler

encore celles de son créateur répandues autour de moi; suspendons ces pages que je remplis trop long-temps de mes rêveries. Les nuages groupés au-dessus de ma tête vont couronner les blanches cimes des Alpes. Je veux y pénétrer, et contempler tout ce que pourra découvrir ma vue pendant que je gravirai ces hautes régions où la terre obtient les caresses des puissances de l'air.

CX.

Italie! ô Italie! à ton aspect, l'éclat soudain des siècles passés vient éblouir mon âme; depuis le jour où le fier Carthaginois fut à la veille de te conquérir, jusqu'au siècle de tes derniers héros et des sages Romains qui illustrent tes annales, tu fus le trône et le tombeau des empires; et, encore aujourd'hui, le mortel que tourmente la soif de la science en va chercher la source éternelle aux sept collines que Rome impériale renferme dans son enceinte.

CXI.

Mais j'interromps ici un sujet continué sous de malheureux auspices : sentir que l'on n'est plus ce que l'on fut ni ce que l'on devrait être, armer son cœur contre lui-même, dérober à tous les yeux, avec une orgueilleuse prudence, son amour ou sa haine, sa colère ou sa tendresse, ses chagrins ou ses plaisirs; se tyranniser soi-même et ses propres pensées, quelle tâche cruelle pour l'âme! mais c'en est fait, l'épreuve en est achevée pour moi.

CXII.

Mes vers sont une ruse innocente, un coloris ajouté aux objets qui ont passé devant mes yeux et que j'aurais voulu saisir et fixer pour charmer un moment mes ennuis et ceux des autres. La jeunesse a soif de la gloire, mais je ne suis point assez jeune pour regarder le sourire ou le dédain du monde comme une perte ou une récompense dignes d'envie. J'ai toujours été seul, je le suis encore... qu'on se souvienne de moi, ou qu'on m'oublie.

CXIII.

Je n'ai jamais aimé le monde, et n'en ai jamais été aimé. Je n'ai point captivé les suffrages; on ne m'a pas vu fléchir un genou patient devant ses idoles, forcer mon front à sourire, ou me réunir à l'écho des flatteurs. Au milieu de la foule j'ai vécu en étranger; j'étais parmi les hommes, et je paraissais une créature d'une autre espèce; enveloppé du sombre voile de mes pensées, bien différentes de celles de mes semblables, je serais encore le même, si je n'avais modéré et dompté mon âme.

CXIV.

Non, je n'ai jamais aimé le monde, et le monde ne m'a jamais aimé; séparons-nous du moins en ennemis généreux. Je veux bien croire, malgré mon expérience, qu'on dit quelques vérités, qu'on donne des espérances qui ne sont pas trompeuses, qu'il est des vertus indulgentes qui ne tendent point de piéges à la fragilité. Je voudrais bien croire aussi qu'il est des malheurs qui arrachent des larmes sincères à l'amitié [23], que deux ou trois mortels sont presque ce qu'ils semblent; que la bonté n'est pas simplement un mot, ni le bonheur un rêve.

CXV.

O ma fille! ce chant commença avec ton nom; c'est encore avec ton nom, chère Ada, que je le terminerai. Je ne te vois pas, je ne t'entends pas, mais personne ne s'identifie à toi comme moi. Tu es l'amie vers laquelle se projettent les ombres de mes années à venir; quand bien même tu ne reverrais plus mon visage, ma voix retentira dans tes rêves, et parviendra jusqu'à ton cœur, lorsque le mien sera glacé par la mort. Tu entendras encore des accens paternels sortir des cendres inanimées de ton père.

CXVI.

Aider au développement de ton âme, épier l'aurore de

tes premières joies d'enfant, m'asseoir près de toi, pour te voir presque grandir sous mes yeux, et saisir la connaissance de chaque objet qui pour toi est encore une merveille, te bercer doucement sur mes genoux, et imprimer sur tes lèvres le baiser d'un père,... sans doute que ces tendres soins n'étaient point faits pour moi... Cependant il était dans ma nature d'en jouir; tel que je suis aujourd'hui, je ne sais ce qui est en moi, mais je crois y reconnaître quelque chose qui me le fait penser.

CXVII.

Ah! quand même la haine te serait enseignée comme un devoir, je sais que tu m'aimeras; en vain te serait-il défendu de prononcer mon nom comme s'il était un de ces mots magiques de sinistre présage, et comme un titre qu'on ne respecte plus; en vain la tombe se serait fermée entre nous; n'importe, je sais que tu m'aimeras; quand même on voudrait exprimer mon sang de tes veines, ce serait en vain; tu tiendrais à ce sang plus qu'à la vie, et tu ne pourrais cesser de m'aimer.

CXVIII.

Enfant de l'amour, quoique née dans des jours d'amertume et élevée dans les transes de la douleur; tels furent les élémens du cœur de ton père, et tels sont aussi les tiens; mais le feu qui entretient ta vie sera plus tempéré, et une espérance plus noble te sera permise. Paix au berceau où ton enfance repose! Des plaines de la mer et de la cime des monts qui sont tour à tour mon asile, je voudrais t'envoyer autant de félicité que j'aurais pu t'en devoir à toi-même, me dis-je quelquefois avec un soupir.

FIN DU CHANT TROISIÈME.

NOTES

DU CHANT TROISIÈME.

1 Voyez l'hymne fameux sur Harmodius et Aristogiton. La meilleure traduction anglaise de cet hymne se trouve dans l'anthologie de Bland, par M. Denman.

2 On dit qu'un bal fut donné à Bruxelles dans la nuit qui précéda la bataille.

3 *et* 4 Sir Evan Cameron, et son descendant Donald, le brave Lochiel de 1745 *.

5 On suppose que le bois de Soignies est un reste de la forêt des Ardennes, célèbre dans l'*Orlando* de Boïardo, et immortalisée par Shakspeare, dans *Comme il vous plaira.* Tacite en parle aussi comme d'un lieu où les Germains arrêtèrent les envahissemens des Romains. J'ai adopté le nom qui s'associe à de nobles souvenirs plutôt que celui qui ne rappelle que des scènes de carnage.

6 Le guide que j'avais pris à Mont-Saint-Jean, et avec lequel je parcourus le champ de bataille, paraissait intelligent et exact. Le major Howard fut tué dans le voisinage de deux grands arbres isolés (il y en avait trois, mais l'un d'eux a été coupé ou abîmé pendant la bataille), qui sont à quelques toises de distance l'un de l'autre, près d'un sentier. C'est là qu'il fut enterré: son corps a été depuis transporté en Angleterre. Il reste encore un petit enfoncement du terrain à cette place; mais cette marque sera probablement bientôt effacée : déjà la charrue y a passé, et le grain y germe.

Après m'avoir fait remarquer les différens endroits où Picton et plusieurs autres braves avaient perdu la vie, mon guide me dit : C'est ici que tomba le major Howard; j'étais près de lui au moment où il fut blessé. Je lui répondis que j'étais parent de cet Howard, et alors il sembla se piquer de m'indiquer d'une façon plus précise le lieu et les circonstances de sa mort. Ce lieu est un des plus reconnaissables dans le champ de bataille, à cause des deux arbres que j'ai déjà mentionnés.

J'ai parcouru deux fois à cheval la plaine de Waterloo, pour la comparer avec tous les théâtres des mêmes scènes que nous avons vus. Peut-être est-ce un effet de l'imagination, mais cette plaine semble marquée pour quelque grande action. J'ai visité très attentivement les plaines de Platée, de Troie, de Mantinée, de Leuctres, de Chéronée et de Marathon. Si les guerriers de Waterloo avaient eu à défendre une meilleure cause, il ne manquerait à la plaine qui entoure Mont-Saint-Jean et Hougoumont, que cette auréole indéfinissable, et que le temps répand autour des lieux devenus célèbres, pour le disputer à toutes les plaines que je viens de nommer, excepté peut-être à la dernière.

* On abréviativement de l'année 45 (*Of the forty five*), comme on désigne la guerre civile de 1745, lors de l'expédition de Charles Edouard en Ecosse.

[7] Sur les bords du lac Asphaltes croissaient des arbres dont les fruits étaient, disait-on, très beaux en dehors et ne contenaient que des cendres à l'intérieur. *Voyez* Tacite, Hist. I. V-VII.

[8] La grande faute de Buonaparte a été de mépriser toujours les hommes, parce qu'il n'avait avec eux ou pour eux aucune communauté de sentiment; une semblable conduite est peut-être plus offensante pour la vanité humaine, que l'active cruauté de la tyrannie la plus soupçonneuse.

Ces sentimens se retrouvent dans les discours qu'il adressait aux assemblées publiques, aussi bien qu'aux individus. De retour à Paris, après que l'hiver eut détruit son armée en Russie, il disait, en se frottant les mains devant le feu : « Il fait meilleur ici qu'à Moscou. » Ce mot lui a sans doute aliéné plus de cœurs que les revers auxquels il faisait allusion.

[9] « *What wants that knave,*
» *That a king should have?* »

« Que manque-t-il à ce coquin de tout ce qu'on exige d'un roi? » Ce furent les paroles que prononça le roi Jacques, en rencontrant Johnny Armstrong et ses compagnons. *Voyez* la ballade de ce nom dans le *Border-Minstrelsy*.

[10] Le château de Drachenfels domine le plus haut pic des sept montagnes, sur les bords du Rhin. Il tombe en ruine et se rattache à de singulières traditions. C'est le premier qu'on aperçoit de la route en venant de Bonn; mais il est de l'autre côté de la rivière. En face se trouvent les restes d'un autre château, appelé le château du Juif, et une grande croix plantée à l'occasion de la mort d'un chef qui fut assassiné par son frère. Le nombre des châteaux qui sont placés sur les deux rives du Rhin est très considérable; leur situation est très pittoresque.

[11] Le monument du jeune général Marceau (mort à Altenkirchen le dernier jour de l'an IV de la république française) existe encore tel que je l'ai décrit.

Les inscriptions qu'on y a placées sont trop longues: c'était assez de son nom; les Français l'adoraient, ses ennemis l'admiraient; les uns et les autres pleurèrent sa mort. On vit à ses funérailles des généraux et des détachemens des deux armées. Le général Hoche est enterré dans le même tombeau. Hoche était aussi un brave dans toute la force du terme; mais, quoiqu'il se fût distingué dans les batailles, il n'eut pas le bonheur d'y être tué. On soupçonna qu'il avait péri par le poison.

On a élevé à Hoche un monument séparé (il ne contient point son corps, puisqu'il est enterré avec celui de Marceau), auprès d'Andernach. Ce lieu fut le théâtre de l'un de ses plus mémorables exploits, quand il jeta un pont sur le Rhin. Le monument n'est ni du style, ni de la forme de celui de Marceau; l'inscription est plus simple et me plaît davantage.

L'ARMÉE DE SAMBRE ET MEUSE
A SON GÉNÉRAL EN CHEF
HOCHE.

Voilà tout, et c'est assez.

Hoche tenait le premier rang parmi les généraux français des premiers temps

de la république, avant que Buonaparte eût monopolisé leurs triomphes. Il était destiné au commandement de l'armée qui devait faire l'invasion en Irlande.

[12] Ehrenbreitstein, c'est-à-dire la grande pierre de l'honneur, était la plus forte citadelle qu'il y eût en Europe : les Français la démantelèrent et la firent sauter, à la trève de Léoben. Elle ne pouvait être prise que par famine ou par trahison. Elle se rendit à la famine secondée par une surprise. Quand on a vu les fortifications de Malte et de Gibraltar, on est moins frappé de l'aspect d'Ehrenbreitstein ; le général Marceau l'assiégea pendant quelque temps sans pouvoir la prendre. Dans une chambre où j'ai couché, l'on m'a montré la fenêtre à laquelle Marceau s'était placé pour observer les progrès du siége à la clarté de la lune, lorsqu'un boulet vint frapper immédiatement au-dessous.

[13] La chapelle est détruite ; et la pyramide des ossemens a été bien diminuée par les légions bourguignonnes au service de France, qui avaient à cœur de faire disparaître ce monument de la défaite de leurs ancêtres. Il reste encore des os malgré tous leurs soins (chaque Bourguignon qui passait par là en emportait un dans son pays), et malgré les larcins moins excusables des postillons suisses, qui les prenaient pour les vendre : comme ils étaient devenus très blancs, on les recherchait beaucoup pour en faire des manches de couteau. Je me suis permis d'emporter environ le quart des os qui composaient le squelette d'un héros : ma seule excuse pour ce sacrilége est que, si je ne l'avais pas commis moi-même, le premier passant s'en serait rendu coupable pour en faire un usage profane, au lieu que je conserverai ces reliques avec un soin religieux.

[14] Aventicum était la capitale de l'Helvétie romaine. Aventicum est aujourd'hui Avenches, situé près de Morat.

[15] Julia Alpinula, jeune prêtresse, mourut peu de temps après son père, condamné à mort comme traître, par Aulus Cæcina, et dont elle essaya vainement d'obtenir la grâce. Son épitaphe a été découverte depuis plusieurs années : la voici :

Julia Alpinula
Hic jacco,
Infelicis patris infelix proles,
Deæ Aventiæ sacerdos ;
Exorare patris necem non potui,
Malè mori in fatis illi erat.
Vixi annos XXIII.

Je ne connais rien de plus touchant que cette inscription, aucune histoire ne présente un intérêt plus réel. Voilà des noms et des actions qui ne devraient jamais être oubliés : on se les rappelle toujours avec une consolante émotion, quand on détourne son attention du tableau confus des batailles, qui excite parfois une espèce de fausse sympathie à laquelle succède enfin un vrai dégoût, résultat de cette ivresse passagère.

[16] J'écris ceci en face du Mont-Blanc (3 juin 1816), qui même à cette distance éblouit mes yeux.

(20 juillet.) Aujourd'hui j'ai observé, pendant quelque temps et distinctement, la réflexion du Mont-Blanc et du mont Argentière dans le lac Léman ;

je l'ai traversé dans mon bateau. La distance de ces montagnes au lieu où elles se réfléchissent est de soixante milles.

[17] La couleur du Rhône, à Genève, est d'un bleu plus foncé que je n'en avais jamais observé dans aucune eau douce ou salée. J'en excepte la mer Méditerranée et l'Archipel.

[1] Allusion au passage des Confessions de J.-J. Rousseau, dans lequel il parle de sa passion pour madame d'Houdetot, et de la longue promenade qu'il faisait chaque matin pour avoir le seul baiser que lui donnait la comtesse en le saluant. La description des sentimens qu'il éprouvait alors peut être regardée comme la peinture la plus passionnée de l'amour. Néanmoins les impressions de l'amour sont telles, que les mots seront toujours insuffisans pour les exprimer: un tableau ne peut nous représenter l'Océan que d'une manière imparfaite.

[19] Il faut se rappeler que ce ne fut point dans le temple, mais sur la montagne, que le divin fondateur du christianisme donna ses plus belles et ses plus touchantes doctrines.

Mais laissons la religion pour ne citer que l'éloquence humaine; ce n'est pas dans les murailles qu'ont été prononcés les discours les plus brillans et qui ont produit le plus d'effet. Démosthène haranguait les assemblées populaires; Cicéron parlait dans le Forum. Cette circonstance devait influer beaucoup sur les effets produits sur l'auditoire par ces orateurs célèbres, et même sur leurs propres émotions. Nous pouvons l'apprécier nous-mêmes en lisant dans nos appartemens: certes, il y a une grande différence entre l'impression que peut causer la lecture de l'Iliade dans la boutique d'un libraire, et l'effet que l'on doit en éprouver lorsque l'on parcourt les collines qui entourent le port de Sigée, ou que, placé au bord des sources qui coulent au pied du mont Ida, l'on embrasse d'un seul coup d'œil la plaine, les fleuves et l'Archipel.

Après l'enthousiasme qu'excitent une foi ardente et les doctrines de ses partisans, s'il fallait rechercher les causes des rapides progrès du méthodisme (je ne prétends pas ici discuter si cette réforme est orthodoxe ou erronée), je crois qu'on les trouverait dans l'usage de prêcher en plein air, et dans les mouvemens de l'éloquence naturelle et extemporanée de ses ministres.

Les musulmans, qui sont très sincères dans leur religion (au moins les dernières classes de la société), et par conséquent très susceptibles de l'exaltation religieuse, sont dans l'usage de réciter leurs prières dans quelque lieu qu'ils se trouvent aux heures fixées pour cet exercice: aussi les voit-on souvent s'agenouiller en plein air, sur la natte qu'ils portent toujours avec eux et qui leur sert de lit ou de coussin; pendant tout le temps que dure l'oraison, ils sont entièrement absorbés en eux-mêmes, rien ne serait capable de les distraire, ils semblent ne vivre que pour prier. La dévotion franche de ces hommes, l'esprit religieux dont ils étaient animés dans ces momens, m'a fait plus d'impression qu'aucun culte rendu à la Divinité dans ses temples. J'ai vu presque toutes les religions pratiquées sous le soleil. J'y comprends toutes nos sectes anglicanes et les sectes grecques, catholiques, arméniennes, luthériennes, juives et mahométanes. Les nègres sont très nombreux dans l'empire ottoman; la plupart sont idolâtres, et ils exercent librement les rites de leur croyance. Pendant mon séjour à Patras, j'ai été témoin de quelques unes de leurs cérémonies; et, au-

tant que j'ai pu en juger, elles ressemblent tout-à-fait aux cérémonies du paganisme et n'ont rien de bien attrayant.

20 L'orage auquel j'ai fait allusion ici eut lieu le 13 juin 1816 à minuit, au milieu des monts Acrocérauniens; j'ai été témoin de plusieurs qui ont été plus terribles que celui-ci, mais aucun ne fut plus beau.

21 « Ces montagnes sont si hautes, qu'une demi-heure après le soleil couché leurs sommets sont encore éclairés de ses rayons, dont le rouge forme sur ces cimes blanches une belle couleur de rose qu'on aperçoit de fort loin. »

ROUSSEAU, *Nouvelle Héloïse*, lettre XVII.

Ce qui s'applique plus particulièrement aux montagnes qui sont au-dessus de la Meillerie.

« J'allai, à Vevay, loger à la Clef, et pendant deux jours j'y restai sans voir personne; je pris pour cette ville un amour qui m'a suivi dans tous mes voyages, et qui m'y a fait établir le héros de mon roman : je dirais volontiers à ceux qui ont du goût et qui sont sensibles: Allez à Vevay; visitez le pays, examinez les sites, promenez-vous sur le lac, et dites si la nature n'a pas fait ce beau pays pour une Julie, pour une Claire et pour un Saint-Preux, mais ne les y cherchez pas. » (Confessions, livre IV.)

Dans le mois de juillet 1816, j'ai fait un voyage autour du lac de Genève; j'ai visité avec la plus grande attention et le plus vif intérêt tous les lieux célébrés dans la Nouvelle Héloïse; et, autant que j'ai pu en juger, il m'a paru que Rousseau n'en avait pas exagéré les beautés. Il est impossible de voir Clarens et tous les lieux qui l'entourent, Vevay, Chillon, Boveret, Saint-Gingo, la Meillerie, Évian et le Rhône, sans être obligé d'avouer que ces sites étaient bien dignes des personnages que Rousseau y a mis en scène. Mais ce n'est pas tout encore : l'impression que causent au spectateur tous les environs de Clarens et les rochers de la Meillerie est d'un ordre plus élevé que la sympathie pour une passion individuelle dont le souvenir s'y rattache : c'est le sentiment de l'existence de l'amour dans tout ce qu'il peut offrir de grand et de sublime. Nous participons à sa gloire et à ses bienfaits. Le grand principe de l'univers est resserré dans ce lieu sans y être moins visible. Nous oublions un moment l'individualité qui nous en sépare, pour jouir de la beauté de ce tout.

Quand même Rousseau n'eût jamais écrit ni vécu, les mêmes associations d'idées n'en appartiendraient pas moins à ces lieux. En les adoptant, il a ajouté à l'intérêt de son ouvrage; en les choisissant pour y mettre en scène ses héros, il a prouvé qu'il en sentait toute la beauté; mais ces lieux ont fait, pour Rousseau, ce qu'aucun mortel ne pourrait jamais faire pour eux.

J'ai eu le bonheur (ou le malheur, comme on voudra) de traverser le lac par un temps d'orage, en allant de la Meillerie (où je séjournai quelque temps) à Saint-Gingo. La tempête ajoutait à la beauté de tout ce qui nous environnait; cependant elle fit courir des dangers à notre bateau, qui était fort petit et trop chargé. Nous étions justement dans cette partie du lac, d'où celui de Saint-Preux et de madame de Wolmar gagna les rochers de la Meillerie, pour être à couvert de l'orage.

En arrivant sur le rivage de Saint-Gingo, nous vîmes que le vent avait été

assez violent pour abattre plusieurs gros châtaigniers qui étaient plantés dans le bas de la montagne. Sur le bord opposé à Clarens est un château, les collines sont couvertes de vignobles entrecoupés de quelques petits bois d'un aspect très pittoresque. Il y en avait un qui s'appelait le bosquet de Julie ; il a été coupé par les moines de Saint-Bernard, à qui le terrain appartenait ; quoique le bosquet de Julie n'existe plus, et qu'il ait été converti en vignoble pour les misérables frelons d'une superstition exécrable, les habitans de Clarens montrent toujours la place qu'il occupait, et continuent de l'appeler d'un nom qui les a rendus célèbres et qui leur survivra.

Rousseau n'a pas été heureux pour la conservation des lieux où il avait placé ses créations idéales. Pour quelques tonneaux de vin, le prieur du grand Saint-Bernard a abattu plusieurs des bois consacrés par l'auteur de *Julie* ; et Buonaparte a fait sauter une partie des rochers de la Meillerie, pour agrandir la route du Simplon. Certainement cette route est superbe ; mais je ne puis me ranger tout-à-fait à l'avis de ceux à qui j'ai entendu dire : « La route vaut mieux que les souvenirs. »

[22] Voltaire a habité Ferney, et Gibbon a séjourné à Lausanne.

[23] La Rochefoucauld a dit : « Dans les malheurs de nos meilleurs amis, il y a toujours quelque chose qui ne nous déplaît pas. »

CHANT QUATRIÈME

Visto ho Toscana, Lombardia, Romagna,
Quel monte che divide e quel che serra
Italia, e un mare e l' altro che la bagna.
ARIOSTO, *Satira III.*

A. JOHN HOBHOUSE,

ESQ. A. M. F. R. S., ETC. *.

MON CHER HOBHOUSE,

Après un intervalle de huit ans entre la composition des premiers chants de *Childe-Harold* et celle du dernier, la conclusion de ce poème va être soumise au jugement du public. En me séparant d'un aussi vieil ami, il n'est pas extraordinaire que je m'adresse à un autre plus ancien et plus cher encore, qui a vu naître et finir le premier; à celui dont l'amitié éclairée, j'ose le dire sans me croire ingrat, a eu pour moi un charme bien au-dessus de toute la gloire que je pourrai devoir à *Childe-Harold;* à celui qui fut longtemps le compagnon de mes voyages, et dont la sollicitude ne m'a jamais abandonné dans mes maladies; à un ami toujours prêt à s'affliger de mes chagrins, ou à se réjouir de ma bonne fortune; franc dans ses conseils, et partageant volontiers mes dangers; à un ami souvent éprouvé et toujours fidèle; à vous enfin.

Je passe ici de la fiction à la vérité: ce poème est le plus long et le plus fortement pensé de mes ouvrages. En vous le dédiant aujourd'hui, qu'il est complet, ou du moins terminé, je désire me faire honneur de mon intimité de plusieurs années avec un homme qui se distingue par ses talens, son savoir et les sentimens les plus nobles. Ce n'est pas à des âmes telles que les nôtres qu'il convient de donner ou de recevoir des flatteries; mais les louanges de la sincérité ont toujours été permises à l'amitié. Si j'énumère ici toutes vos bonnes qualités, ou plutôt tout ce que je leur dois, ce n'est ni pour vous, ni pour les autres, c'est pour soulager un cœur qui n'a pas été assez habitué à la bienveillance des hommes, pour voir froidement celle que lui témoigne un

* Maître ès-Arts, Membre de la Société royale, etc., etc. A. P.

ami généreux. Le jour même de la date de cette lettre, qui est l'anniversaire du plus cruel de mes malheurs, mais qui ne sera plus capable de troubler ma tranquillité future, tant que vous daignerez m'accorder les consolations de votre amitié, et que je serai maître de toute la force de ma raison; ce jour fatal sera désormais, pour vous et pour moi, la source d'un plus agréable souvenir. Il nous rappellera ce léger gage de reconnaissance que je voudrais vous consacrer, en mémoire de la rare et constante affection dont vous m'avez honoré. Qui pourrait en avoir été l'objet, sans penser plus avantageusement de l'espèce humaine et de soi-même ?

Nous avons parcouru ensemble, à diverses époques, les contrées que la chevalerie, l'histoire et la fable ont rendues célèbres : l'Espagne, la Grèce, l'Asie-Mineure et l'Italie. Ce qu'Athènes et Constantinople étaient pour nous, il y a quelques années, Venise et Rome l'ont été plus récemment. Mon poème aussi, ou mon Pèlerin, ou l'un et l'autre si l'on veut, m'ont accompagné partout. Peut-être trouvera-t-on excusable la vanité qui me fait revenir avec tant de complaisance à mes vers. Pourrais-je ne pas tenir à un poème qui me lie en quelque sorte aux lieux qui l'ont inspiré, et aux objets que j'ai essayé de décrire ? Sans doute il semblera peu digne de ces contrées magiques et mémorables. Bien au-dessous de l'idée qu'on se forme des objets qu'on n'a jamais vus, il ne sera qu'une faible esquisse pour celui qui le comparera à ses impressions immédiates. Cependant, comme gage de mon respect pour ce qui est vénérable, et de mon enthousiasme pour ce qui est glorieux, la composition de *Childe-Harold* a été pour moi une source de jouissances. Je ne m'en sépare qu'avec une sorte de regret, dont, après tout ce que j'ai éprouvé, j'étais loin de me croire susceptible pour des objets imaginaires.

Quant à ce qui regarde la conduite de ce dernier chant, le *Pèlerin* paraîtra encore moins souvent sur la scène que dans les chants précédens, et il sera presque fondu avec

l'auteur parlant en son propre nom. Le fait est que je me lassais de tirer, entre Harold et moi, une ligne de distinction que chacun semblait décidé à ne pas apercevoir. Comme le Chinois, dans *le Citoyen du Monde* de Goldsmith, que personne ne voulait croire un Chinois*. Vainement je prétendais et m'imaginais avoir établi une distinction entre le poète et le pèlerin; le soin même que je prenais de conserver cette distinction, et mon désappointement de la trouver inutile, nuisaient tellement à mon inspiration, que je résolus de l'abandonner, et c'est ce que j'ai fait. Les opinions qui se sont formées, et qui se formeront encore à ce sujet, sont aujourd'hui devenues tout-à-fait indifférentes. Qu'on juge l'ouvrage et non l'écrivain. L'auteur, qui n'a pas dans son esprit d'autres ressources que la réputation passagère ou permanente due à ses premiers succès littéraires, mérite le sort des auteurs.

Dans le cours de ce chant j'avais eu l'intention, soit dans le texte, soit dans les notes, de dire quelque chose de l'état actuel de la littérature italienne, et peut-être des mœurs de cette contrée; mais, resserré par les limites que je m'étais imposées, je trouvai bientôt que le texte était à peine suffisant pour retracer le tableau varié des objets extérieurs, et les réflexions qu'ils inspirent. Quant aux notes, excepté quelques unes des plus courtes, c'est à vous que je les dois, mon cher Hobhouse : et j'ai été forcé de les borner à l'explication qu'exige le texte**.

* On se rappelle ici naturellement la lettre d'Usbeck, parlant de l'effet produit par son apparition à Paris, dans le costume de son pays : « Il faut avouer qu'il a l'air bien Persan, » entendait-il dire : et puis quand il eut pris l'habit français, et qu'on apprenait à la compagnie qui il était, chacun de s'écrier : « Ah! ah! monsieur est Persan : c'est une chose bien extraordinaire ; comment peut-on être Persan? »

Le *Citizen of the world* de Goldsmith est une critique des mœurs anglaises qui tient à la fois du *Spectateur* d'Addison et des *Lettres persanes* de Montesquieu.

A. P.

** Outre les matériaux fournis pour ces notes par M. Hobhouse, il a publié sur *Childe-Harold* un volume à part, intitulé *Historical Illustration*, dans lequel on trouve un aperçu de la littérature italienne moderne. A. P.

C'est d'ailleurs une tâche assez délicate et difficile que de disserter sur la littérature et les mœurs d'une nation si peu semblable à elle-même. Cette tâche exige une attention et une impartialité qui nous forceraient de nous méfier de nos jugemens, de les différer du moins pour mieux les discuter; cependant nous ne sommes, ni vous ni moi, de frivoles observateurs, et nous pouvons nous dire assez familiarisés avec la langue et les usages du peuple au milieu duquel nous avons fait dernièrement un assez long séjour. En littérature comme en politique, l'esprit de parti paraît si violent, qu'il serait presque impossible à un étranger de rester impartial. Il me suffira donc de citer ici la belle langue de l'Italie : — *Mi pare che in un paese tutto poetico, che vanta la lingua più nobile ed insieme la più dolce, tutte le vie diverse si possono tentare ; e che sinchè la patria di Alfieri e di Monti non ha perduto l'antico valore, in tutte essa dovrebbe essere la prima.*

L'Italie a encore de grands noms : Canova, Monti, Ugo Foscolo, Pendemonti*, Visconti, Morelli, Cicognara, Albrizzi, Mezzofanti, Mai, Mustoxidi, Aglietti et Vacca, assurent à la génération présente une place honorable dans les diverses branches des arts, des sciences et des belles-lettres ; dans quelques unes même ils lui assurent la première. L'Europe... le monde... n'a qu'un Canova.

Alfieri a dit quelque part : *La Pianta-Uomo nasce più robusta in Italia che in qualunque altra terra... e che gli stessi atroci delitti che vi si commettono ne sono una prova.* Sans souscrire à la dernière partie de cette proposition, doctrine dangereuse, et à laquelle on pourrait d'abord répondre que les Italiens ne sont nullement plus féroces que leurs voisins, il faudrait être volontairement aveugle ou ignorant pour n'être pas frappé de l'extraordinaire capacité de ce peuple, ou, si ce mot était admissible, de ses *capabilités*** ; quelle nation a une conception et une intelligence plus promptes?

* Et Manzoni, et Silvio Pelico, etc., etc.? A. P.

** *Capabilities.* A. P.

qui n'amire le feu de son génie, son sentiment du beau, et, au milieu de tous les désordes des révolutions continuelles, et des ravages de la guerre et du temps, sa soif de gloire et d'indépendance? Nous-mêmes, lorsque, faisant le tour des murs de Rome, nous entendîmes la simple lamentation des laboureurs, qui s'écriaient : *Roma! Roma! Roma! non è più come era prima*, nous ne pûmes nous empêcher de remarquer le contraste de ce chant mélancolique avec les orgies et les grossières chansons des tavernes de Londres, sur le carnage du Mont-Saint-Jean, et sur la trahison de Gênes, de l'Italie, de la France et du monde, par des hommes dont vous avez vous-même exposé la conduite dans un livre digne des meilleurs jours de notre histoire *. Pour moi, je pense qu'il serait oiseux pour les Anglais d'examiner ce qu'a gagné l'Italie par le dernier transfert des peuples, jusqu'à ce qu'on ait pu déterminer que l'Angleterre y a gagné quelque chose de plus qu'une armée permanente, et la suspension de l'*habeas corpus*. Nous avons assez de nous occuper de nos propres affaires; quant à ce que nous avons fait chez les autres, et surtout dans le midi, *en vérité, je vous le dis, nous en serons récompensés*, et peut-être bientôt.

« *Non moverò mai corda*
» *Ove la turba di sue ciance assorda.* »

Je vous souhaite, mon cher Hobhouse, un heureux et agréable retour dans cette patrie, dont les vrais intérêts ne peuvent être plus chers à personne qu'à vous; je vous dédie ce poème complet, et je me dis encore une fois votre reconnaissant et affectueux ami,

BYRON.

* *Lettres écrites pendant les cent jours.* A. P.

Venise, 2 janvier 1818.

CHANT QUATRIÈME.

I.

J'étais à Venise, sur le pont des Soupirs [1], entre un palais et une prison : je voyais sortir la ville du milieu des vagues, comme si la baguette d'un enchanteur l'eût élevée tout-à-coup. Dix siècles étendent leurs sombres ailes autour de moi, et une Gloire mourante sourit à ces temps éloignés où maintes contrées subjuguées admiraient les monumens de marbre du lion ailé de Venise, qui avait assis son trône au milieu de ses cent îles.

II.

Elle semble une Cybèle des mers, sortie tout à l'heure de l'Océan [2], avec sa tiare d'orgueilleuses tours dans un lointain aérien, majestueuse dans sa démarche comme la souveraine des eaux et de leurs divinités... Telle, en effet, fut jadis Venise. — Ses filles avaient pour dot les dépouilles des nations, et l'inépuisable Orient versait dans son sein la pluie brillante de ses trésors. Revêtue de la pourpre, elle invitait à ses banquets les monarques glorieux d'une telle faveur, qui leur semblait rehausser leur dignité.

III.

Les échos du Tasse ne sont plus dans Venise [3], et le gondolier qui chantait autrefois ses vers rame silencieusement. Les palais s'écroulent sur le rivage, et la musique y charme rarement l'oreille. Ces temps ne sont plus ; mais la beauté de Venise existe encore : les empires tombent, les arts disparaissent, mais la nature ne meurt pas. Elle n'a pas oublié combien Venise fut jadis chérie; Venise, l'aimable rendez-vous de tous les plaisirs, la ville la plus gaie de la terre, le carnaval de l'Italie.

IV.

Mais pour nous, Venise a un charme plus grand que son nom consacré par l'histoire et par cette longue suite d'ombres illustres qui planent tristement sur les débris de la cité privée de ses doges. Notre trophée ne périra point avec le Rialto; Shylock, le Maure * et Pierre ne peuvent se perdre dans le torrent des âges. Ce sont là les pierres centrales de ce monument; et tout serait détruit, que le rivage solitaire serait encore peuplé pour nous.

V.

Les êtres qu'enfante le génie ne sont pas formés d'argile : immortels dans leur essence, ils produisent et multiplient en nous une clarté plus brillante et une existence plus chérie. Tout ce que la destinée interdit à la vie monotone dans notre esclavage mortel, ces créations imaginaires nous l'accordent; elles exilent d'abord les objets de nos dégoûts; et, pour les remplacer, elles versent dans nos jeunes cœurs, dont toutes les fleurs premières sont flétries, une fraîcheur nouvelle qui en remplit le vide.

VI.

Tel est le refuge où notre jeune âge porte ses espérances, et notre vieillesse l'ennui de son isolement **. Cette sensibilité blessée peuple plus d'une page de ses créations, et peut-être celle que je compose en ce moment. Ah! pourtant il est des objets réels qui l'emportent sur cette féerie; ils sont plus beaux en formes et en couleurs que nos cieux imaginaires, et que ces constellations étranges dont la muse ingénieuse sait orner son univers fantastique.

* *Le Marchand de Venise*, *Othello* de Shakspeare; la *Venise Sauvée* d'Otway. A. P.

** Nous donnerons comme variante la traduction moins littérale de ces deux vers, telle qu'elle était dans les éditions précédentes : « Voilà ce qui console la jeunesse dans ses espérances déçues, et le vieillard dans ses tristes loisirs. » A. P.

VII.

Je les ai vus, ou peut-être je les ai rêvés... N'y pensons plus... ils s'offrirent à mes yeux comme la vérité, pour disparaître ensuite comme des songes? Quelque chose qu'ils aient été d'abord, maintenant ils ne sont pour moi que des songes. Je pourrais les remplacer, si je voulais... Mon esprit peut produire encore des formes semblables à celles que j'ai cherchées et trouvées parfois. Mais j'y renonce... la raison, qui se réveille en moi, repousse ces fantômes comme de vaines erreurs : d'autres voix me parlent, d'autres objets m'entourent.

VIII.

J'ai appris d'autres langues; j'ai cessé d'être étranger dans des pays qui ne sont pas ma patrie; l'esprit qui sait être lui-même n'est surpris d'aucun changement, et il ne lui est pas difficile de trouver une patrie au milieu des hommes, hélas!... ou dans des déserts affranchis de leur présence. Je suis né cependant dans une contrée dont les hommes sont fiers d'y avoir reçu le jour, et non sans cause; si j'abandonne à jamais cette île, séjour sacré de la sagesse * et de la liberté; si je vais chercher une autre patrie au-delà des mers...

IX.

j'aimais la mienne, peut-être! Et si je dépose mes cendres dans une terre étrangère, mon ombre retournera dans ma terre natale, si l'âme, séparée du corps, peut se choisir un asile. Je conserve la douce espérance d'être nommé quelquefois par ma postérité dans ma langue maternelle; mais si c'est trop prétendre et trop me flatter; si, semblable au bonheur de ma vie, ma gloire ne brille qu'un moment pour s'évanouir aussitôt; si la froide main de l'oubli efface

X.

mon nom du temple où les morts sont honorés par les

* Sagesse est ici sans doute pour philosophie. A. P.

nations... eh bien ! que le laurier couronne un front plus glorieux, et qu'on grave sur ma tombe l'épitaphe du Spartiate :

LACÉDÉMONE EUT PLUS D'UN FILS MEILLEUR QUE LUI [4].

Cependant je ne demande aucune sympathie, je n'en ai nul besoin ; les épines que j'ai cueillies viennent de l'arbre que j'ai planté : elles ont déchiré et fait saigner mon cœur ; je devais savoir quels fruits produiraient de telles semences.

XI.

L'Adriatique, condamnée au veuvage, pleure aujourd'hui son époux ; son mariage annuel n'est plus renouvelé, et le Bucentaure dépérit comme un vêtement négligé. Saint-Marc voit encore son lion dans le lieu qu'il occupait jadis [5], mais il n'est plus qu'une dérision de la dégradation de Venise, dans cette place où un empereur parut en suppliant, pendant que la cité, fille des mers, admirée et enviée par les monarques, était une reine riche d'une dot sans pareille.

XII.

Où s'est humilié le monarque de Souabe, règne aujourd'hui le monarque autrichien [6]! Un empereur foule d'un pied superbe le pavé de marbre sur lequel un empereur fléchit le genou. Les royaumes deviennent de simples provinces ; les fers enchaînent des villes qui donnaient jadis des lois ; les nations descendent du pinacle de la puissance ; après qu'elles ont brillé quelque temps au soleil de la gloire, elles sont précipitées tout-à-coup comme l'avalanche qui se détache de la ceinture des monts. Ah ! une heure seulement de l'aveugle Dandolo ! Ne peut-il revivre ce chef octogénaire, ce vainqueur de Byzance [7] !

XIII.

Ses coursiers d'airain brillent encore devant le portique de Saint-Marc, et leurs colliers dorés réfléchissent les rayons

du soleil; mais la menace de Doria [8] ne s'est-elle pas accomplie? les coursiers ne sont-ils pas *bridés*?... Venise vaincue a vu finir ses treize siècles de liberté, et disparaît, comme une plante marine, sous les vagues d'où elle était sortie. Ah! mieux vaudrait pour elle d'être abîmée sous l'océan, et de fuir, dans ses profondeurs, ces ennemis étrangers dont sa soumission obtient un infâme repos.

XIV.

Dans sa jeunesse elle fut toute gloire; une nouvelle Tyr. Son mot le plus vulgaire * avait été inventé par la victoire : *le Planteur du lion* [9]; c'est ainsi qu'on nommait l'enseigne de sa puissance, qu'elle portait à travers le feu et le sang sur la terre et les mers de son empire, faisant chaque jour de nouveaux esclaves, sans cesser d'être libre, et formant le véritable rempart de l'Europe contre les Ottomans. J'en atteste Candie, la rivale de Troie, et vous flots immortels qui vîtes le combat de Lépante! car voilà des noms à l'abri des outrages du temps et de la tyrannie.

XV.

Brisées comme des statues de verre, les nombreuses images des anciens doges sont réduites en poudre; mais le vaste et somptueux palais qui leur servit de demeure nous retrace encore leur ancienne splendeur. Leur sceptre, et leur épée rongée par la rouille, ont passé dans des mains étrangères. O charmante Venise! tes palais déserts, tes rues solitaires, et ces visages du Nord qui te rappellent trop souvent quels sont les hommes [10] qui t'ont imposé des fers, tout contribue à répandre un sombre nuage sur tes murs chéris.

XVI.

Lorsque les Athéniens furent vaincus à Syracuse, et que

* *By-Word* : c'est le mot *pantalon*, personnage ridicule des farces vénitiennes. A. P.

des milliers de soldats enchaînés subirent le sort de la guerre, ils durent leur délivrance à la Muse de l'Attique[11]; ses chants furent leur seule rançon loin de leur terre natale. Voyez, au son de leur hymne tragique, le char du vainqueur surpris s'arrête! les rênes et le glaive inutile échappent à ses mains; il fait détacher les fers des captifs, et leur dit de remercier le poète de ses vers et de leur liberté.

XVII.

C'est ainsi, Venise, quand tes droits ne seraient pas plus forts, quand même tes triomphes historiques seraient oubliés, c'est ainsi que la mémoire de ton barde favori, et ton amour pour le Tasse, auraient dû rompre les fers dont les tyrans t'ont chargée. Tes malheurs sont la honte des nations européennes, mais la tienne surtout, Albion! La reine de l'océan devrait-elle abandonner les enfans de l'océan? que la chute de Venise te fasse penser à la tienne, malgré le rempart de tes flots.

XVIII.

J'aimai Venise dès mon enfance. Elle était pour mon cœur une ville enchantée, s'élevant du milieu des ondes comme le palais de la mer*, séjour de la joie et rendez-vous des richesses. Otway, Ratcliffe, Schiller, Shakespeare[12], avaient gravé son image dans mon esprit: et, quoiqu'en la voyant je n'aie plus trouvé qu'une ville de deuil, je n'ai pas cessé de l'aimer; peut-être m'est-elle plus chère encore par ses infortunes que si elle était toujours l'orgueil de l'Adriatique, une merveille et une ville pompeuse.

XIX.

Je puis repeupler Venise avec le passé... et il lui reste encore assez du présent pour satisfaire l'œil, la pensée, et la méditation mélancolique; peut-être même plus que je ne cherchais et n'espérais trouver dans ses murs: ô Venise!

* *Water-Columns*: comme des colonnes d'eau. A. P.

quelques uns des plus heureux momens du tissu de ma vie te doivent leurs couleurs : s'il n'était pas des sentimens qui ne peuvent être engourdis par le temps, ni ébranlés par la douleur, tous les miens seraient déjà froids et muets.

XX.

Dans les Alpes, les sapins [13] les plus élevés et les plus touffus croissent de préférence sur les rochers les moins abrités et les plus voisins des nuages. Leurs racines se nourrissent sous la pierre stérile, et aucune couche de terre ne sert à les soutenir contre les ouragans furieux qui assaillent les monts; leurs troncs, toujours parés de leur feuillage, défient avec orgueil la tempête mugissante, et s'élèvent peu à peu à une hauteur digne de la cime escarpée dont le granit sauvage a servi de berceau à ces géans de la forêt : telle est une âme courageuse.

XXI.

La vie et la douleur jettent surtout de profondes racines dans les cœurs solitaires et désolés : le chameau supporte sans se plaindre les plus pesans fardeaux, et le loup sait mourir en silence... De tels exemples nous seraient-ils donnés en vain ? Si des animaux d'un naturel ignoble et sauvage souffrent avec résignation, ne pourrions-nous pas nous, formés d'un limon plus noble, braver les malheurs de la vie ?... Ce n'est qu'un jour.

XXII.

Toute douleur détruit ou est détruite par celui qu'elle atteint. Quelques hommes, ranimés par une espérance nouvelle, retournent dans les mêmes sentiers, et reviennent avec ardeur à leurs premiers projets, semblables à l'insecte qui renouvelle sa toile déchirée par une main ennemie; d'autres, courbant humblement la tête, sont victimes d'une vieillesse prématurée, se flétrissent avant le temps, et périssent avec le roseau qui leur servit d'appui; d'autres enfin appellent à leur secours la religion, le travail, la guerre, la

vertu ou le crime, suivant que leurs âmes sont faites pour s'abaisser ou pour s'élever.

XXIII.

Mais c'est en vain qu'on a dompté ses douleurs; leurs atteintes nous laissent une trace semblable au dard d'un scorpion, à peine aperçue, mais imprégnée d'une amertume toujours nouvelle: les objets les plus futiles peuvent même faire retomber sur le cœur le poids cruel dont il eût voulu s'alléger à jamais : un son inattendu, un accent mélodieux, une soirée d'été ou de printemps, une fleur, le vent, la mer... rouvriront nos blessures, et viendront ébranler la chaîne électrique qui nous entoure de ses invisibles anneaux.

XXIV.

Quelle en est la cause secrète? Nous l'ignorons; et il nous est impossible de suivre jusqu'au nuage qui le recélait, ce tonnerre qui vient frapper notre âme; nous ne sentons que ses nouveaux coups, et ne pouvons effacer la noire et douloureuse trace qu'il laisse après lui. Coups perfides qui, au milieu des objets qui nous sont les plus familiers, et lorsque nous nous y attendons le moins, évoquent pour nous des spectres qu'aucun exorcisme ne peut enchaîner, les cœurs froids, — les infidèles, — peut-être les morts, — ceux que nous pleurons, — ceux que nous avons aimés et perdus; — un trop grand nombre enfin, et cependant ils sont bien peu!...

XXV.

Mais mon âme s'égare; je la rappelle pour méditer dans ce pays déchu, ruine vivante, moi-même, au milieu des ruines; je cherche les restes des empires détruits et les vestiges d'une grandeur passée, sur une terre qui fut si puissante aux jours de sa gloire, qui n'a pas cessé d'être si ravissante, et qui le sera toujours; terre de prédilection où la nature se plut à modeler de ses célestes mains le type des

héros, des hommes libres, de la beauté, du courage, des maîtres de la terre et des mers,

XXVI.

une république de rois, les citoyens de Rome; depuis ce temps; belle Italie, tu fus toujours et tu es encore le jardin de l'univers, un séjour que les arts et la nature embellissent à l'envi : tu n'es plus qu'un désert en comparaison de ce que tu fus; mais qui peut encore te le disputer en attraits? les ronces même que tu produis sont belles, et ton sol aride est plus riche que les terres les plus fertiles des autres climats; ta ruine est un trophée de la gloire, et les débris qui te couvrent sont ornés d'un charme que rien ne peut t'enlever.

XXVII.

La lune est levée : cependant il n'est pas nuit; les derniers rayons du soleil couchant lui disputent le ciel. Une mer de lumière se répand sur les cimes bleues des monts de Friuli; le firmament est pur et sans nuage, mais il semble composé de mille couleurs brillantes; on croirait qu'il va tracer un vaste arc-en-ciel à l'occident, où le jour qui finit se réunit à l'éternité. Du côté opposé, le pâle croissant de Diane flotte dans une atmosphère d'azur, comme une île aérienne séjour des bienheureux.

XXVIII.

Une seule étoile est près d'elle et règne avec la lune sur une moitié de la voûte des cieux [14]; mais les flots de lumière que versent les rayons du soleil demeurent sur les hauteurs des Alpes Rhætiennes, comme si le jour et la nuit refusaient de céder l'un à l'autre, jusqu'à ce que la nature vienne réclamer l'exécution de ses lois... Leurs couleurs réunies donnent aux flots de la Brenta la teinte de pourpre d'une rose naissante dont la corolle se reproduirait dans un ruisseau, comme le ciel qui se réfléchit dans cette onde paisible et lui fait partager son éclat.

XXIX.

Les derniers feux du soleil et les clartés plus pâles de l'astre des nuits déploient toutes les variétés de leurs reflets magiques. Mais déjà la scène a changé; une ombre plus obscure a jeté son manteau sur les montagnes. Le jour qui cède meurt comme le dauphin à qui chaque transe de son agonie donne une couleur nouvelle et toujours plus éclatante, jusqu'à son dernier soupir... C'en est fait; partout domine la teinte grise de l'ombre.

XXX.

Quel est ce tombeau que j'aperçois dans Arqua, et qui s'élève sur quatre colonnes? Dans ce sarcophage reposent les cendres de l'amant de Laure. C'est ici que se rendent ceux qui aiment les chants harmonieux de Pétrarque, les pèlerins de son génie. Il naquit pour donner une langue à son pays, et l'arracher au joug de ses barbares oppresseurs. Ce fut en arrosant de ses larmes mélodieuses cet arbre qui porte sur son écorce le nom de sa maîtresse, qu'il composa les vers qui lui assurent l'immortalité [15].

XXXI.

Ses cendres sont à Arqua, village situé au milieu des montagnes, et dans lequel il passa les derniers jours de sa vie [16]. C'est avec un légitime orgueil que les habitans d'Arqua offrent aux regards des étrangers sa demeure et son monument; simples l'un et l'autre, mais d'une noble simplicité, ils font naître un sentiment qui est plus en harmonie avec ses chants que celui qu'exciterait une pyramide érigée sur sa tombe.

XXXII.

Le paisible hameau qu'il avait choisi pour sa retraite est un de ces lieux qu'on croirait créés pour les hommes qui ont gémi de leur nature mortelle, et qui, déçus dans leurs espérances, ont cherché un refuge sous l'ombrage touffu

d'une verte colline ; de là ils n'aperçoivent que dans le lointain les villes bruyantes qui ne peuvent plus tenter leurs cœurs désabusés. Le rayon d'un beau soleil vaut pour eux une fête.

XXXIII.

Ils admirent les montagnes, les bocages, les fleurs et l'éclat du jour réfléchi dans une onde au mélodieux murmure ; ils aiment à oublier sur ces rives la fuite rapide des heures, et coulent des jours purs comme son limpide cristal ; s'abandonnant à une aimable langueur, qui ressemble à la paresse, mais qui a aussi sa philosophie. Si c'est dans la société que nous apprenons à vivre, c'est la solitude qui devrait nous apprendre à mourir. Là nous ne trouvons point de flatteurs, et la vanité ne vient point nous y prêter son perfide secours. Quand il est seul, l'homme ne peut lutter qu'avec son Dieu ;

XXXIV.

— ou bien, peut-être, avec des démons [17], qui viennent déclarer une guerre fatale à nos meilleures pensées, et faire leur proie de ces cœurs mélancoliques qui, bizarres dès leur enfance, ont toujours aimé le séjour de la terreur et des ténèbres. Se croyant prédestinés à d'éternelles douleurs, ils se figurent le soleil souillé de sang ; la terre n'est pour eux qu'un tombeau, le tombeau qu'un enfer ; leur imagination exagère encore les tourmens et l'horreur de l'enfer lui-même.

XXXV.

O Ferrare! le gazon croît dans tes vastes rues, dont la symétrie indique bien qu'elles ne furent pas destinées à la solitude ; on dirait qu'une malédiction est empreinte sur le séjour de tes souverains : pendant un siècle, tes murs florissans virent régner ces princes de l'antique maison d'Est, tour à tour tyrans ou protecteurs (suivant les caprices des petites puissances), de ceux qui se couronnaient du laurier que le front du Dante seul avait porté avant eux.

XXXVI.

Le Tasse est à la fois leur gloire et leur honte! Salut à ce barde divin! Mais remarquez la loge obscure qu'Alphonse donna pour demeure à son poète; voyez combien la renommée a coûté au chantre d'Armide. Le misérable despote ne put parvenir à éteindre le feu des muses dans cette âme outragée qu'il voulut en vain confondre avec des maniaques dans un véritable enfer. Les rayons de sa gloire ont dissipé tous les nuages qui l'entourèrent *.

XXXVII.

Son nom fera couler à jamais les larmes, et sera proclamé immortel, tandis que le tien, Alphonse, serait dévoué à l'oubli, et resterait dans la vile poussière, qui est tout ce qui survit de ta race orgueilleuse, si tu ne formais dans la chaîne des malheurs du Tasse un anneau qui nous force de penser à ta misérable cruauté, et de prononcer ton nom avec mépris. Qu'es-tu aujourd'hui, dépouillé de la pompe qui t'environnait sur le trône? Né dans tout autre rang, tu eusses à peine été digne de servir d'esclave à celui dont tu fus le persécuteur.

XXXVIII.

Toi, né pour manger, être méprisé, puis mourir, semblable à ces vils animaux condamnés à périr, si ce n'est que tu eus une auge plus riche et une étable plus large; lui, avec une auréole de gloire autour de son front sillonné des rides de la pensée, mais dont l'éclat brillait alors et brille encore en présence de tous ses ennemis, la bande de la Crusca, et ce Boileau [18] qui voyait avec un dépit envieux tous les chants qui faisaient honte à la lyre discordante de

* Avant l'âge ainsi meurt Byron,
Un même trépas les immole;
L'un tombe au seuil du Parthénon
Et l'autre au pied du Capitole.
C. Delavigne. A. P.

sa patrie, dont tous les aigres sons blessent l'oreille ou endorment par leur monotonie *.

XXXIX.

Paix à l'ombre outragée de Torquato? son sort a été de servir de but aux traits empoisonnés de la haine pendant sa vie et après sa mort; mais aucun de ces traits n'a pu l'atteindre. O toi, qui n'as pu être encore surpassé par aucun barde de la moderne Europe! chaque année renouvelle par milliers les habitans de la terre; combien de temps encore les flots des générations se succèderont-ils sans pouvoir nous offrir un génie tel que le tien? En vain on t'opposerait tous les rayons condensés de la gloire de nos poètes, ils ne pourraient former un soleil digne de t'être comparé.

XL.

Mais, tout grand que tu es, tu as trouvé des rivaux dans tes devanciers, les chantres de l'Enfer et de la Chevalerie. Le premier, l'Homère toscan, chanta la *Divine Comédie*; l'autre, égal en mérite au Florentin, le Walter Scott du midi, est ce ménestrel dont le pinceau magique sut créer un monde nouveau, et, comme l'Arioste du nord, célébrer l'amour, les belles, les troubadours, et les prouesses des chevaliers **.

XLI.

La foudre arracha le laurier factice qui couronnait le buste de l'Arioste [19], et le feu du ciel ne fut pas injuste, car la vraie couronne que tressent les mains de la Gloire [20] appartient à un arbre qu'aucun tonnerre ne peut atteindre: ce laurier artificiel était plutôt un déshonneur pour le front du favori des Muses; mais si la superstition affligeait quelqu'un de ses admirateurs, qu'il sache que la foudre [21] sanc-

* Littéralement *agacent les dents*. A. P.

** C'est peut-être à dessein que l'auteur a adopté cette construction de phrase, nous l'avons respectée. A. P.

tifie tout ce qu'elle touche, et que cette tête est maintenant doublement sacrée.

XLII.

Italie! ô Italie [22]! tu as reçu le don fatal de la beauté, qui est devenu pour toi une source de malheurs; la douleur et la honte ont sillonné ton front jadis si radieux, et tes annales sont gravées en caractères de flammes. Pourquoi les dieux ne t'ont-ils pas douée de moins d'attraits ou de plus de force pour défendre tes droits et repousser au loin les brigands qui viennent en foule répandre ton sang et se baigner dans les larmes que t'arrachent tes infortunes?

XLIII.

Tu pourrais alors te faire redouter davantage; ou, moins belle et moins riche, tu serais moins enviée; tu connaîtrais le bonheur, et tu n'aurais pas à pleurer sur tes charmes funestes. Tu ne verrais plus se succéder ces torrens de soldats que les Alpes ne cessent de précipiter dans tes vallées, et ces hordes féroces de dévastateurs qui viennent se désaltérer dans les ondes sanglantes du Pò. L'épée étrangère ne serait plus ta triste défense; vaincue ou triomphante, tu ne serais plus condamnée à être l'esclave de tes protecteurs ou de tes ennemis.

XLIV.

Dans les voyages de ma jeunesse, j'ai suivi la route [23] que trace ce Romain, l'ami d'un des fils immortels de Rome, l'ami de Cicéron; à l'aide d'un vent propice, mon navire fendait légèrement les flots; j'apercevais Mégare devant moi; derrière était Ægine, à ma droite le Pirée, et Corinthe à ma gauche; j'étais penché sur la proue, et, comme Sulpicius, je contemplais le spectacle affligeant de tant de ruines.

XLV.

Car le temps n'a pas reconstruit ces villes démolies, il n'a

fait qu'élever sur leurs débris informes des huttes de Barbares ; ces huttes en rendent l'aspect plus triste, et donnent un prix de plus aux derniers rayons qui nous restent des jours de leur splendeur éclipsée et aux pierres éparses qui attestent leur antique puissance.

Le Romain voyait déjà, de son temps, ces tombeaux, ces vastes tombeaux de villes, qui inspirent une si cruelle surprise ; et sa description, qui nous est parvenue, porte avec elle la leçon morale qu'il trouva dans un semblable pèlerinage.

XLVI.

J'ai devant moi cette lettre éloquente ! Aux villes dont il déplorait la décadence, et que j'ai vues complètement dévastées, j'ajoute, hélas ! la ruine de sa propre patrie ! Oui, Rome, Rome impériale, a courbé aussi sa tête sous les orages : je la vois prosternée dans la noire poussière de ses décombres ; nous foulons aux pieds le cadavre de ce géant [24] des cités, et les restes d'un empire dont les cendres ne sont pas encore refroidies !

XLVII.

Cependant, Italie, vainement l'histoire de tes fautes serait répétée sans cesse par toutes les nations ; reine des arts, comme tu l'as été de la guerre, ton bras redoutable fut autrefois notre sauvegarde, tu es encore notre guide ; mère de notre religion, les peuples s'agenouillent à tes pieds pour obtenir les clefs du ciel ! L'Europe repentante de son parricide brisera un jour tes fers. Je crois voir déjà reculer avec épouvante les flots de Barbares qui ont inondé tes campagnes ; je les entends implorer ta pitié !

XLVIII.

Mais l'Arno nous appelle aux murailles de marbre, où l'Athènes de l'Étrurie demande et obtient un tendre intérêt, pour ses palais dignes des fées. Des collines disposées en amphithéâtre forment sa ceinture ; l'épi de Cérès, le

pampre de Bacchus et l'arbre de Minerve lui prodiguent leurs trésors; l'Abondance, portant sa corne, source de richesses, lui sourit avec amour. Sur les rives où l'Arno arrose avec joie cette terre féconde, le luxe moderne naquit du commerce; les sciences ensevelies sortirent de leurs tombeaux, et virent luire une nouvelle aurore.

XLIX.

C'est ici que la déesse de Paphos aime sous le marbre et remplit l'air qui l'entoure de l'éclat de sa beauté [25]. Le regard dévore ses formes divines, dont l'aspect nous communique une partie de son immortalité; le voile des cieux est à demi soulevé pour nous : immobiles devant elle, nous contemplons dans les contours de ce corps, et dans les traits de ce visage, ce que peut le génie de l'homme, plus parfait ici que la nature; nous envions aux adorateurs de Vénus cette flamme intérieure qui rendait leur âme capable de créer et d'animer une semblable divinité.

L.

Nous la regardons avec surprise, et détournons la tête, éblouis et enivrés par tant de beauté, jusqu'à ce que le cœur s'égare, trop plein de son admiration; enchaînés comme des captifs au char triomphal de l'Art, il nous en coûte de nous éloigner. Loin de moi les mots et les termes précis, fastidieux jargon du traficant de marbre, et que la pédanterie fait admirer à la sottise. J'ai des yeux; mon cœur, qui bat, confirme le jugement du berger dardanien.

LI.

Est-ce sous cette forme, ô Vénus, que tu te montras à Pâris, et à Anchise mille fois plus heureux, ou bien dans tout l'éclat de ta divinité, comme lorsque tu vois tomber à tes pieds le dieu de la guerre? Mars contemple ton front comme un astre, assis sur tes genoux, et ne pouvant détourner sa vue qui s'enivre de tes célestes attraits [26], pen-

dant que de ta bouche vermeille s'échappent, comme d'une urne, des baisers de feu qui parcourent ses paupières, son front et ses lèvres frémissantes.

LII.

Troublés et muets dans l'amour qui les embrase, les dieux ne peuvent trouver dans leur divinité des transports plus parfaits, ni exprimer ce qu'ils éprouvent : ils ne sont plus que de simples mortels. Il est dans la vie de l'homme des momens dignes des plus doux plaisirs de l'Olympe; mais le poids de la terre retombe bientôt sur nous... n'importe; nous pouvons rappeler ces visions, et créer de ce qui fut, ou de ce qui pourrait être, des formes dignes de ta statue, ô Cypris, des formes semblables à des dieux.

LIII.

Je laisse à la plume savante des connaisseurs, à l'artiste et à son imitateur *, le soin de nous décrire avec leur goût accoutumé les contours gracieux, les courbures voluptueuses de ce marbre animé; de nous décrire enfin ce qui ne peut être décrit. Que jamais leur souffle impur ne vienne troubler le cristal limpide sur lequel se réfléchit à jamais pour moi ce chef-d'œuvre de la sculpture; miroir fidèle et pur du rêve le plus ravissant qui soit descendu du ciel pour exalter l'âme recueillie.

LIV.

L'enceinte sacrée de Santa-Croce [27] contient des cendres qui la sanctifient doublement et qui seraient elles seules un gage d'immortalité, quand il ne resterait que le souvenir du passé et une partie des dépouilles de ces génies sublimes qui sont allés se réunir au chaos; ici reposent les ossemens desséchés d'Angelo, d'Alfieri et de Galilée, célèbre par ses malheurs et par la connaissance des sphères célestes [28]; c'est

* *The artist and his ape*, l'artiste et son *singe* : serait-ce l'artiste et l'amateur? A. P.

ici que le corps de Machiavel retourna à la terre dont il avait été formé [29].

LV.

Voilà quatre génies qui, comme les élémens, suffiraient pour créer un autre univers. O Italie! le temps, qui a déchiré en mille lambeaux ton manteau impérial, a refusé à toute autre contrée la gloire de voir sortir des grands hommes de ses ruines; ta décadence est encore imprégnée d'une force divine qui te couronne de son rayon reproducteur. Canova est aujourd'hui digne de tes grands hommes d'autrefois.

LVI.

Mais où reposent les trois plus illustres enfans de l'Étrurie, Dante, Pétrarque et l'auteur des *Cent nouvelles d'amour*, cet esprit créateur qui les suit de près, le barde de la prose? Où sont déposés leurs ossemens pour être distingués du vulgaire après leur mort comme durant leur vie? Leur cendre est-elle ignorée? Les marbres de leur patrie n'ont-ils rien à nous apprendre? ses carrières n'avaient-elles pas de quoi leur consacrer un buste? n'ont-ils pas confié leurs restes à la terre qui leur donna le jour?

LVII.

Ingrate Florence! Dante repose loin de tes murs [30], et, comme Scipion, il est enseveli sur un rivage qui te reproche ton injustice [31]! Dans les horreurs de la guerre civile, tes citoyens factieux proscrivent le poète dont leurs petits-neveux, agités par un vain remords, adorent le nom sacré. Le laurier qui fut posé sur le front de Pétrarque [32] avait crû sur un sol étranger et lointain. Sa vie, sa gloire, son tombeau, ne t'appartenaient pas, quoiqu'on te les ait ravis.

LVIII.

Boccace [33] du moins a laissé sa poussière à sa patrie; il est placé sans doute au milieu des grands hommes qu'elle a

produits, et l'hymne solennel des morts est répété souvent avec un chant pieux sur la tombe de celui qui forma la langue de sirène des Toscans; cette langue dont les accens sont une mélodie, vraie poésie des langues? Non. — La tombe de Boccace a essuyé les outrages de l'hyène du fanatisme; elle fut même rejetée d'entre les morts obscurs, où elle aurait pu réclamer un soupir du passant qui aurait lu son nom.

LIX.

Santa-Croce est privé de ces cendres illustres; mais elles n'en sont que mieux remarquées, de même qu'aux funérailles de César l'absence de l'image de Brutus n'en rappela que mieux à Rome le plus grand de ses enfans. Plus heureuse Ravenne, dernier rempart de l'empire chancelant! c'est sur son antique rivage que dort l'immortel exilé! Arqua refuse aussi de céder les restes du barde qu'elle est fière de posséder; Florence réclame en vain en pleurant les dépouilles terrestres de celui qu'elle bannit.

LX.

Que sont pour nous sa pyramide de pierres précieuses [34], le porphyre, le jaspe, l'agate et les marbres de toutes couleurs qui couvrent les ossemens de ses princes-marchands? Ces marbres somptueux, qui protègent la tête des rois, ne sont jamais foulés avec autant de respect et de recueillement que le vert gazon dont la fraîcheur est entretenue par une rosée brillante du reflet des étoiles, modeste monument de ces morts dont les noms seuls sont des mausolées pour la Muse.

LXI.

Sur les bords de l'Arno, dans ce superbe palais de l'art, le cœur et les yeux peuvent admirer toutes les merveilles rassemblées à l'envi par la sculpture et par sa sœur qui dispose des couleurs de l'arc-en-ciel. Mais moi je ne les recherche guère; mon cœur a toujours préféré les beautés na-

turelles que nous présentent les campagnes, aux beautés de l'art dans les galeries. Un chef-d'œuvre reçoit l'hommage de mon âme; mais elle ne lui accorde pas tout l'enthousiasme dont elle est susceptible;

LXII.

car ses goûts l'entraînent ailleurs. J'erre plus volontiers sur les bords du lac de Trasimène et dans ces défilés si funestes à la témérité des Romains : c'est ici que ma mémoire me retrace les ruses guerrières du général carthaginois et son adresse à engager ses ennemis entre les montagnes et le rivage. Je crois voir la mort éclaircir leurs rangs et le désespoir s'emparer des plus braves; les flots de leur sang grossissent les torrens qui inondent au loin la plaine où sont renversées des légions entières,

LXIII.

semblables à une forêt déracinée par les vents des montagnes. Telle fut l'ardeur des soldats dans ce jour mémorable, et telle est la rage frénétique de la guerre, qui rend l'homme aveugle à toute sensation excepté celle du carnage, que pendant la bataille un tremblement de terre ne fut point remarqué par les combattans. Aucun d'eux ne s'aperçut que la nature était ébranlée sous ses pieds, et que la plaine s'entr'ouvrait pour engloutir ceux qui, étendus sur leurs boucliers, attendaient les honneurs d'un monument funèbre : telle est la fureur qui absorbe toutes les pensées des peuples armés les uns contre les autres [35]!

LXIV.

La terre était alors pour ces braves comme un navire rapide qui les transportait à l'éternité; ils voyaient bien l'océan autour d'eux, mais ils n'avaient pas le temps d'observer le mouvement de leur vaisseau : les lois de la nature étaient suspendues en eux; ils ignorèrent cette terreur qui règne partout lorsque les montagnes tremblent; momens

d'épouvante, où les oiseaux, abandonnant leurs nids, vont chercher un refuge jusque dans les nuages; où les troupeaux mugissans chancellent dans les vallées agitées comme les vagues de la mer, et où l'effroi de l'homme n'est exprimé que par un sombre silence.

LXV.

Trasimène offre aujourd'hui un tableau bien différent. Son lac semble une nappe d'argent, et sa plaine n'est plus sillonnée que par le soc de la charrue. Ses arbres antiques sont aussi nombreux que les morts qui couvraient cette terre sous laquelle s'entrelacent leurs racines; un ruisseau, un faible ruisseau dont l'onde limpide coule sur un lit étroit, a pris son nom de la pluie de sang qui arrosa la terre le jour de ce carnage. Le *Sanguinetto* nous indique le lieu où le sang inonda la plaine et rougit l'onde attristée.

LXVI.

Mais toi, Clitumne [36], jamais une onde plus douce que ton cristal vivant n'invita la Naïade à s'y mirer et à baigner ses membres gracieux; tu entretiens le vert gazon où vient paître le taureau blanc comme le lait, dieu le plus digne d'une source paisible, et qui montre sur tes bords un aspect serein et calme. Ah! sans doute le carnage n'a jamais profané une onde si pure et si transparente, qui sert de bain et de miroir aux jeunes beautés.

LXVII.

Non loin de tes rives fortunées, ô Clitumne, un temple construit, dans des proportions légères et délicates, sur la pente douce de la colline, consacre ta mémoire; c'est là que ton cours semble encore ralenti. On y voit souvent bondir et jouer le poisson aux écailles luisantes; parfois un nénufar, détaché de sa tige, vogue doucement jusqu'au lieu où, avant de descendre sur un lit moins élevé, les flots babillards font entendre leur murmure confus.

LXVIII.

Ne nous éloignons pas sans rendre hommage au génie du lieu : si un plus doux zéphyr vient soudain caresser votre front, c'est lui qui vous l'envoie. Si votre cœur s'émeut pendant que vous contemplez la verdure qui borde le rivage ; si la fraîcheur de ce tableau champêtre lui communique son charme, et le dépouille de l'aride poussière des fatigues de la vie, pour le purifier un moment par cette ablution de la nature, c'est le génie bienfaisant que vous devez remercier de cette suspension de vos ennuis.

LXIX.

Mais quelles sont ces eaux qui mugissent au loin? De ces hauteurs escarpées, le Velino s'élance dans le précipice qu'ont creusé ses vagues! imposante cataracte! rapide comme la lumière, cette masse éclatante et écumeuse ébranle les rochers de l'abîme! véritable enfer, où l'onde rugit avec fracas et bouillonne dans d'éternelles tortures, tandis que la sueur de ses agonies jaillit du fond de ce tartare et s'attache en flocons aux noirs rochers qui bordent le gouffre comme d'horribles et impitoyables témoins.

LXX.

Voyez-la monter en écume jusqu'aux cieux, d'où elle retombe en pluie continuelle, formant un nuage intarissable qui répand sur le gazon d'alentour une rosée bienfaisante comme celle du printemps, et lui donne l'aspect d'une prairie d'émeraudes. Que ce gouffre est profond! Comme ce géant des eaux bondit de hauteur en hauteur! Dans le délire qui le transporte, il écrase les rochers qui, se fendant et s'écroulant sous ses terribles pas, lui abandonnent un vaste et effrayant passage.

LXXI.

Au lieu de ne voir dans cette énorme colonne que les

premiers flots du père des fleuves, qui serpente au milieu de ses fertiles vallons, on la prendrait pour la source d'un jeune océan sorti des flancs entr'ouverts des montagnes qui enfantent avec douleur un monde nouveau; tournez la tête et voyez-la s'avancer comme une éternité qui va tout engloutir dans sa course; cataracte incomparable [37]!

LXXII.

horriblement belle; mais aux premières clartés du matin Iris dessine son arc radieux au-dessus de cet abîme infernal [38], et, semblable à l'espérance, qui plane sur le lit d'un mourant, elle conserve ses riantes couleurs. Pendant que tout ce qui l'entoure est dégradé par les eaux furieuses, rien ne peut ternir son éclat. On croirait voir, dans cette scène effrayante, l'Amour au front serein souriant aux transports de la Démence.

LXXIII.

Me voici pour la seconde fois sur les forêts des Apennins, Alpes encore enfans. Ils auraient droit aux hommages de ma Muse, si je n'avais admiré déjà ces monts, où le pin étend ses rameaux sur des sommets plus escarpés, et où rugit le tonnerre des avalanches [39]; mais j'ai vu le Jungfrau porter jusqu'aux étoiles son front couronné d'une neige que n'a souillée aucun pied mortel; j'ai vu les vastes glaciers du Mont-Blanc; j'ai entendu le son terrible de la foudre retentir sur les monts de Chimari,

LXXIV.

connus sous le nom antique de monts Acrocérauniens. J'ai suivi sur le Parnasse le vol rapide des aigles qui semblaient les génies de ce lieu sacré, et les messagers de la gloire, tant leur essor était sublime! j'ai contemplé l'Ida avec les yeux d'un Troyen; l'Athos, l'Olympe, l'Ætna, l'Atlas, que je compare aux Apennins, leur font perdre de leur dignité; ils ne sont plus aujourd'hui couronnés de

neige, excepté la seule cime du Soracté * qui a besoin de la lyre d'Horace

LXXV.

— pour mériter notre souvenir. Il s'élève au milieu de la plaine comme une vague écumeuse qui va se briser, et qui reste un moment suspendue avant d'expirer sur la plage. Que les savans éprouvent des transports classiques, à l'aspect de ces montagnes; qu'ils fassent répéter des citations savantes aux échos du Latium! Il en a trop coûté jadis à mon enfance d'apprendre mot pour mot les vers du poète, pour que je puisse répéter avec plaisir

LXXVI.

rien de ce qui me rappelle les tristes leçons dont on affligeait chaque jour ma malheureuse mémoire[40]! Avec les années, mon âme a su méditer ce qu'elle apprit alors avec ennui; mais l'impatience de mes jeunes idées a tellement enraciné dans mon esprit mes premiers dégoûts, qu'ayant perdu pour moi tout le charme de la nouveauté, avant que j'eusse pu la sentir et l'étudier par choix, la Muse romaine est encore l'objet de ma haine involontaire.

LXXVII.

Adieu donc, Horace, qui me fus si odieux non pour tes fautes, mais pour les miennes! Qu'on est malheureux de comprendre et de ne pas sentir ta verve lyrique, et de graver tes vers dans sa mémoire sans pouvoir les aimer! nul moraliste ne nous révèle notre vie avec plus de finesse et de profondeur; nul poète n'a mieux enseigné les règles de son art; nul satirique ne trouble notre conscience avec plus de malice; nul n'a su mieux réveiller nos remords sans blesser notre cœur. Adieu cependant, Horace, je te quitte sur la cime de Soracté.

* *Vides ut altâ stet nive candidum*
Soracte. . . . . .
HORACE, ode IX, livre I.

LXXVIII.

O Rome! patrie de mon choix, cité chère à l'âme! Mère délaissée des empires détruits, que les hommes dont le cœur est orphelin viennent te contempler, et qu'ils renferment dans leur cœur leurs légères infortunes! que sont nos malheurs et nos souffrances? venez voir ces cyprès, venez entendre ces hiboux, venez fouler sous vos pas ces trônes brisés et les débris des temples, vous dont les angoisses sont des douleurs d'un jour : un monde est à nos pieds, aussi fragile que nous-mêmes.

LXXIX.

La Niobé des nations est devant vous, sans enfans, sans couronnes, sans voix pour dire ses infortunes : ses mains flétries portent une urne vide dont la poussière sacrée est dispersée depuis long-temps! la tombe des Scipions ne contient plus leurs cendres[41]! les sépulcres même ont perdu leurs hôtes héroïques! Peux-tu couler, antique fleuve du Tibre, dans ces déserts de marbre! soulève tes flots jaunâtres pour en couvrir, comme d'un manteau, les affronts de Rome*!

LXXX.

Les Goths, les chrétiens, le temps, la guerre, l'onde et le feu, ont humilié l'orgueil de la cité aux sept collines. Elle a vu s'éclipser tous les astres de la gloire, et les coursiers des rois barbares franchir le mont fameux où le char du triomphateur roulait au Capitole. Ces temples et ces édifices se sont écroulés de toutes parts. Chaos de ruines, qui pourra reconnaître ces lieux dévastés, faire luire un pâle rayon sur les fragmens obscurs, et dire : « Là est, là était! » partout règne une double nuit :

LXXXI.

La double nuit des âges et de l'ignorance, fille de la Nuit,

* And *mantle* her distress. A. P.

enveloppe encore tout ce qui nous entoure. Nous n'entrevoyons notre route que pour nous égarer. L'Océan a sa carte, les astres leur mappemonde : la science les déroule dans son vaste sein ; mais Rome est comme le désert où notre mémoire elle-même nous trompe.... Soudain nous frappons des mains et nous nous écrions : « *Euréka*, une clarté brille à nos yeux ! » mais ce n'est qu'un mirage trompeur de ruines !

LXXXII.

Hélas ! où est la superbe cité? où sont ses trois cents triomphes [42], et ce jour où Brutus rendit le poignard de la liberté plus glorieux que l'épée des conquérans ? que sont devenus l'éloquence de Tullius, l'harmonie de Virgile, les tableaux de Tite-Live ?... ah ! du moins, ces œuvres du génie survivront à jamais, et Rome leur devra une nouvelle existence. Plaignons notre univers ! il ne brillera plus de l'éclat que lui donnait Rome libre *.

LXXXIII.

Victorieux Sylla ! la fortune prêta sa roue à ton char ! tu voulus soumettre les ennemis de ta patrie avant de t'exposer à ses justes ressentimens ; et, pour offrir ta tête aux vengeances accumulées contre toi, tu attendis que tes aigles eussent plané sur l'Asie abattue. O toi, dont le regard anéantissait les sénats, tu fus encore Romain malgré tous tes vices, puisque tu osas déposer en souriant un diadème plus beau que celui des rois [43], le laurier dictatorial.

* O de la liberté vieille et sainte patrie,
Terre autrefois féconde en sublimes vertus,
Sous d'indignes Césars maintenant asservie,
Ton empire est tombé, tes héros ne sont plus.
. . . . . .
Mais n'interrogeons pas vos cendres généreuses ;
Vieux Romains, fier Caton, mânes des deux Brutus ! etc.

De Lamartine, *Méditations poétiques*. A. P.

LXXXIV.

Pouvais-tu deviner sur quel front irait s'avilir cette couronne qui t'élevait au-dessus de la condition d'un mortel? Aurais-tu pensé que tout autre qu'un Romain pût faire fléchir sous un joug humiliant cette Rome proclamée éternelle, et qui n'arma jamais ses guerriers que pour la victoire; cette Rome qui couvrait la terre de son ombre gigantesque, et déployait ses ailes ambitieuses jusqu'aux bornes de l'horizon; cette Rome saluée du nom de Reine du monde?

LXXXV.

Sylla fut le premier des victorieux; mais notre Sylla, Cromwell, fut le plus sage des usurpateurs. Cromwell aussi chassa honteusement les sénats, après avoir converti le trône en échafaud... Immortel rebelle! qu'il en coûte de crimes pour être libre un moment, et fameux dans les siècles à venir! mais quelle leçon morale nous a laissée sa destinée! Le même jour qui avait été témoin de ses plus belles victoires fut aussi le témoin de sa mort; plus heureux encore lorsqu'il expira, que lorsqu'il avait conquis deux couronnes.

LXXXVI.

Ce fut le troisième jour de ce même mois qu'il avait rendu glorieux par deux victoires, que la nature le fit descendre de son trône usurpé, pour être déposé dans la terre dont il avait été formé[41]. La fortune ne voulait-elle pas nous montrer combien la gloire et la puissance, combien tout ce que nous croyons digne de nos désirs, et qui entraîne et consume nos âmes dans de pénibles sentiers, est à ses yeux moins fait pour le bonheur que la tombe? Ah! si l'homme pouvait se persuader cette vérité, son destin serait bien plus heureux.

LXXXVII.

Salut, illustre Romain, dont la statue subsiste encore

dans les formes austères d'une majestueuse nudité! au milieu des cris de fureur de ses assassins, tu vis tomber César près de ton piédestal ensanglanté[45]. Tu le vis s'enveloppant des plis de sa toge pour mourir avec dignité; victime offerte sur tes autels par la reine des dieux et des hommes, la redoutable Némésis. César et Pompée, glorieux rivaux! vous n'êtes plus; faut-il vous honorer comme les vainqueurs des rois, ou n'avez-vous été que de simples acteurs sur la scène du monde*?

LXXXVIII.

Et toi, nourrice de Rome, louve frappée de la foudre[46]! toi dont les mamelles de bronze semblent encore contenir le lait des conquérans, dans le palais où nous t'admirons comme un antique monument de l'art! mère du grand fondateur qui puisa dans tes flancs son courage farouche! malgré les carreaux de Jupiter, malgré ce tonnerre dont tu portes encore la noire cicatrice, tu n'abandonnes pas tes immortels jumeaux, tu n'oublies pas tes doux soins de mère.

LXXXIX.

Oui! mais ils ne sont plus, tous tes nourrissons : elle est éteinte la race de ces hommes de fer; et le monde a construit des villes avec les débris de leurs tombeaux. Imitateurs de ce qui causait leur effroi, les hommes ont versé leur sang, ils ont combattu et remporté des victoires, marchant de loin sur les traces des Romains; mais aucun guerrier n'a pu donner encore à sa patrie la toute-puissance de leur empire. Un seul homme orgueilleux en a approché! est-il descendu dans la tombe? non, il vit, vaincu par lui-même, l'esclave de ses esclaves!

XC.

Dupe de sa grandeur trompeuse, il n'a été qu'une espèce de César bâtard, bien inférieur à l'ancien : car l'âme du Cé-

* *Puppets of a scene*, de simples marionnettes d'un théâtre. A. F.

sar de Rome avait été jetée dans un moule moins terrestre [47]; il avait des passions plus vives, mais il était doué d'un jugement froid et d'un instinct immortel qui rachetaient les faiblesses d'un cœur à la fois tendre et vaillant. Parfois c'était Alcide filant aux pieds de Cléopâtre; mais soudain il redevenait lui-même et pouvait dire :

XCI.

Je suis *venu*, j'ai *vu*, j'ai *vaincu*. Mais l'homme qui eût voulu que ses aigles, souvent victorieuses, il est vrai, précédassent les soldats de la France, comme les faucons dressés par les chasseurs, cet homme étrange et farouche avait un cœur qui semblait ne s'écouter jamais lui-même. Il n'eut qu'une faiblesse, mais la dernière de toutes, la vanité; son ambition capricieuse * ne put s'en affranchir... Que voulait-il?... pourrait-il répondre et déclarer lui-même ce qu'il voulut?...

XCII.

Être tout ou rien, voilà ce qu'il prétendait... et il ne put attendre que la main inévitable de la mort le fît descendre du trône : quelques années encore, et il eût été l'égal des Césars, dont je foule la tombe sous mes pas. La mort... voilà pour qui le conquérant érige des arcs de triomphe!... c'est pour elle que coulent et qu'ont toujours coulé, comme un autre déluge, les larmes et le sang de la terre, sans une arche de salut pour servir d'asile à l'homme malheureux! Grand Dieu, renouvelle ton arc-en-ciel!

XCIII.

Quels fruits recueillons-nous dans les champs stériles de l'existence [48]? des sens étroits, une raison fragile, et quelques jours de vie; la vérité est une pierre précieuse cachée dans les abîmes profonds; tout est pesé dans la fausse balance de la coutume; l'opinion est une reine toute-puis-

* *Coquettih.* Il eut une coquetterie d'ambition, etc. A. P.

sante dont le voile obscur enveloppe la terre; le bien et le mal deviennent des accidens; les hommes tremblent que leurs jugemens ne paraissent au grand jour; ils ont peur que leurs pensées ne leur soient imputées comme des crimes, et que trop de clarté ne brille sur la terre.

XCIV.

Traînant ainsi leur lâche misère de père en fils et d'âge en âge, fiers de leur nature avilie, ils laissent en mourant l'héritage de leur démence à une nouvelle génération. Ces esclaves-nés s'entre-déchirent dans les batailles, pour éterniser leurs chaînes; plutôt que d'être libres, ils préfèrent combattre, comme des gladiateurs, sur la même arène où ils voient tomber leurs compagnons comme des feuilles du même arbre.

XCV.

Je ne parle point des croyances des hommes... elles demeurent entre la créature et son créateur... je parle des choses convenues, avérées et connues, choses de tous les jours et de toutes les heures; je parle du joug qui pèse doublement sur nous, et des intentions avouées de la tyrannie; je parle de l'édit des maîtres de la terre, devenus les copistes * de celui qui jadis humilia les superbes et réveilla les rois endormis sur leurs trônes. De quelle gloire ne serait-il pas couvert lui-même si à cela se fût borné son bras puissant!

XCVI.

Les tyrans ne peuvent-ils donc être domptés que par des tyrans? la liberté ne trouvera-t-elle aucun champion, aucun fils digne d'elle comme ceux que vit s'élever l'Amérique, lorsqu'elle se montra tout-à-coup vierge et guerrière comme Pallas? De pareilles âmes ont-elles besoin de se mûrir dans les déserts, dans les profondeurs des antiques forêts, au milieu du mugissement des cataractes, sur cette terre enfin où la nature sourit à l'enfance de Washington? Notre monde

* *Apes*; les singes. A. P.

ne renferme-t-il plus de telles semences dans son sein? l'Europe n'aurait-elle pas un semblable rivage?

XCVII.

La France s'enivra de sang, pour nous inspirer le dégoût par ses crimes *! ses saturnales seront funestes à la cause de la liberté, dans tous les siècles et sous tous les climats. Les jours d'horreur dont nous fûmes témoins, la vile ambition qui a élevé un mur d'airain entre l'homme et ses espérances, le dernier spectacle enfin qui vient d'être donné au monde, sont les prétextes de l'éternel esclavage qui flétrit l'arbre de la vie et rend cette seconde chute de l'homme plus désolante encore que la première.

XCVIII.

Cependant, liberté, ta bannière déchirée mais toujours flottante ne cesse d'avancer, comme la foudre qui lutte contre le vent; ta voix sonore comme un clairon, quoique aujourd'hui affaiblie et mourante, retentira plus fortement après l'orage. Ton arbre sacré a perdu ses fleurs, et ses rameaux mutilés par la hache n'offrent plus qu'une écorce rude et flétrie; mais la sève lui reste encore, et ses semences sont déposées profondément jusque sous les terres du Nord : un printemps plus heureux te promet des fruits moins amers **.

* *S'enivra de sang pour vomir le crime.* A. P.

** Un arbre sur la France étendait son ombrage,
Nous l'entourons encor de nos bras impuissans;
Le fer du despotisme a touché son feuillage,
Dont les rameaux s'ouvraient chargés de fruits naissans.
Si par sa chute un jour le tronc qui les supporte
Doit de l'Europe entière ébranler les échos,
Le fer sous son écorce morte
De sa sève de feu tarira-t-il les flots?
Ou de sa dépouille flétrie
Quelque rameau ressuscité
Reprendra-t-il racine au sein de la patrie
Au souffle de la liberté?

C. Delavigne, *La Sibylle.*

XCIX.

Il est une tour des siècles passés, forte comme une citadelle, et dont les remparts suffiraient pour arrêter une armée victorieuse. Elle s'élève solitaire, parée encore de la moitié de ses créneaux, et d'un manteau de lierre dont les rameaux rampent depuis deux mille ans sur ses murailles usées. Cette verdure semble la guirlande de l'éternité, posée sur les débris du temps : qu'était donc cette forteresse? quel trésor était si soigneusement garde dans ses souterrains?... c'est le monument d'une femme [49].

C.

Mais qui était-elle, cette habitante des tombeaux, ensevelie dans un palais? était-elle chaste et belle, digne de la couche d'un roi... ou plus encore... de celle d'un Romain? de quel guerrier et de quel héros fut-elle la mère? quelle fille chérie hérita de ses charmes? quelle est l'histoire de sa vie, de ses amours et de sa mort? Si on lui a érigé ce superbe monument où des cendres vulgaires n'oseraient s'introduire, si elle a reçu tant d'honneurs, c'est sans doute pour consacrer le souvenir d'une destinée supérieure à celle des mortels.

CI.

Fut-elle de ces femmes qui n'aiment que leur époux, ou de celles qui brûlent d'une flamme adultère? les annales de Rome nous apprennent que même les temps les plus reculés ont connu des unes et des autres. Eut-elle la sagesse de Cornélie? Fière de sa vertu, résista-t-elle constamment aux séductions; ou, semblable à l'aimable reine d'Égypte, préféra-t-elle les frivolités et les plaisirs? son cœur s'abandonna-t-il à un doux penchant, ou l'amour en fut-il repoussé comme un ennemi? le cœur connaît ces deux extrêmes.

CII.

Peut-être qu'elle mourut à la fleur de son âge; l'infortune

fit fléchir sa tête sous un poids de douleurs plus lourd que l'immense monument qui pesa sur ses cendres : un nuage voila ses jeunes appas ; ses yeux noirs furent obscurcis par de sombres couleurs, présage du destin que réserve le ciel à ses favoris... une mort prématurée. Cependant [50] son approche répandait autour d'elle un charme tel que celui du soleil couchant ; elle fit briller un moment d'une clarté maladive ses joues brûlantes, dont la teinte ressemblait au vermillon des feuilles d'automne, l'Hespérus des mourans.

CIII.

Peut-être qu'elle mourut dans une extrême vieillesse, survivant à ses charmes, à sa famille et à ses enfans. Ses longs cheveux blancs rappelaient encore quelque chose de ses jours de fraîcheur et de grâce, alors que leurs boucles élégantes relevaient la blancheur de son teint, alors qu'elle était l'envie et l'admiration de Rome... Mais où s'égarent nos conjectures? nous ne savons qu'une chose ; l'épouse du plus riche Romain, Métella n'est plus. Voilà le monument de l'amour ou de l'orgueil de son époux.

CIV.

Je ne sais pourquoi, mais, pendant que je reste debout et muet devant ce tombeau, je me figure soudain que j'ai connu jadis celle qui l'habite ; le souvenir du temps qui n'est plus se réveille pour moi au son d'une harmonie qui m'est familière ; mais le ton en est changé et solennel comme celui de la voix expirante d'un tonnerre qui fuit au loin sur l'aile d'un vent d'orage. Ne pourrai-je donc demeurer auprès de cette pierre tapissée de lierre, jusqu'à ce que j'aie donné un corps à ces pensées nouvelles, inspirées par ces ruines éparses qui sont comme les débris flottans d'un naufrage?

CV.

Ne pourrais-je, avec les planches brisées qui couvrent au loin la plage, me construire une nacelle d'espérance? J'irais

lutter encore une fois avec l'océan et le choc bruyant des vagues qui se précipitent, en mugissant, sur le rivage solitaire où j'ai vu périr tout ce qui m'était cher. Mais, hélas! si ce que les vagues n'ont pas encore anéanti pouvait suffire pour ma barque informe, de quel côté irais-je voguer? il n'est plus d'asile, d'espoir, d'existence qui ait de l'attrait pour moi; mon cœur n'aime que ce qui est ici.

CVI.

Eh bien! que les vents mugissent avec violence! leur voix sera désormais ma mélodie, et les hiboux y mêleront leurs cris lugubres, lorsque la nuit viendra chasser le jour. Je les entends déjà, maintenant que la lumière pâlit sur la demeure de ces oiseaux amis des ténèbres. Ils se répondent les uns aux autres sur le mont Palatin, en battant des ailes et ouvrant leurs larges yeux qui brillent d'une sinistre lueur.

Auprès de ce vaste tombeau d'un empire, que sont nos petits chagrins?... Je ne saurais compter les miens.

CVII.

Quel est ce lieu où les cyprès, le lierre, les ronces et le violier s'entrelacent et forment une masse confuse? Des monceaux de terre s'élèvent où jadis peut-être étaient de riches appartemens; ces arches démolies, ces colonnes brisées, ces voûtes comblées, et ces grottes devenues des souterrains humides et obscurs, où les hiboux trouvent une éternelle nuit; ce chaos de ruines enfin, qui pourra nous dire ce qu'il remplace? Est-ce un temple, des thermes, ou un palais? la science n'y découvre, comme nous, que des murailles. Contemplez le mont Impérial! c'est ainsi que finit la grandeur des hommes [51].

CVIII.

Voilà les leçons morales de l'histoire de tous les peuples [52]; le présent n'est que la répétition du passé. La liberté règne

d'abord, la gloire règne après elle; et lorsque la gloire n'est plus, les richesses, les vices, la corruption et la barbarie lui succèdent.

L'histoire avec ses nombreux volumes n'a qu'une seule page... on la lit mieux ici où l'orgueil des tyrans avait réuni tous les trésors et toutes les voluptés... Mais les mots sont inutiles, approchez!

CIX.

Venez admirer et vous enthousiasmer, venez sourire de mépris et verser des pleurs : tous ces sentimens peuvent se succéder dans ces lieux. O vous, mortels toujours en suspens entre un sourire et une larme, des siècles et des empires vous apparaissent pêle-mêle! cette montagne, dont le sommet est aplani, était comme une pyramide de trônes amoncelés, et si brillante des ornemens de la gloire, que le soleil semblait lui emprunter un double éclat. Où sont ces palais? où sont les hommes qui osèrent les construire?

CX.

Tullius fut moins éloquent que toi, colonne sans nom dont la base est ensevelie! Que me font les lauriers qui paraient le front de César? je veux me couronner avec le lierre qui tapisse les ruines de son palais. Quel est cet arc de triomphe? quelle est cette colonne que j'aperçois devant moi? est-ce celle de Titus ou celle de Trajan? non... c'est celle du temps. Conquêtes, trophées, colonnes, le temps change vos noms en souriant, et la statue de l'héritier des apôtres a envahi la place de l'urne impériale [53].

CXI.

Les cendres qu'elle contenait étaient comme ensevelies dans les airs au milieu du ciel azuré de Rome, et dans le voisinage des astres. L'âme qui les animait jadis était bien digne d'habiter ces régions sublimes. Auguste monarque, tu fus le dernier de ceux qui régnèrent sur le monde, le

monde romain! après toi, aucun bras ne fut assez fort pour soutenir le sceptre et conserver tes conquêtes!... Tu fus plus qu'un Alexandre; tes vertus sur le trône n'ont jamais été souillées par le sang et par la débauche... nous adorons encore le nom de Trajan [54].

CXII.

Où est la colline des Triomphes, ce temple de la gloire où Rome embrassait ses héros? où est la roche Tarpéienne, dernier terme de la perfidie, autre promontoire d'où les traîtres précipités étaient guéris de toute ambition *? Est-ce bien ici que les vainqueurs déposaient leurs dépouilles? C'est ici... et dans cette plaine, qui s'étend au-dessous, dix siècles de factions dorment en silence. Voilà le forum où furent prononcées tant d'immortelles harangues... l'air y respire encore la brûlante éloquence de Cicéron **.

CXIII.

Voilà le théâtre de la liberté, des factions, de la gloire et du carnage. Ici s'exhalèrent les passions d'un peuple orgueilleux, depuis la naissance de l'empire jusqu'au moment où Rome n'eut plus de mondes à conquérir. Depuis long-temps la liberté avait voilé son front en voyant l'anarchie usurper ses attributs; lorsque enfin tout soldat qui osait se mettre au-dessus des lois put fouler aux pieds les muets d'un sénat tremblant, ou acheter les voix vénales des citoyens plus vils qui les prostituaient.

CXIV.

Laissons la longue suite des tyrans de Rome, pour célébrer le nom de son dernier tribun. Tu rachetas des siècles entiers de honte et de ténèbres, ô toi, l'ami de Pétrarque,

* Leucade politique. A. P.

** Au milieu du forum, triste, j'allai m'asseoir....
Adieu, forum que Cicéron
Remplit encor de sa mémoire!
C. Delavigne, *Adieux à Rome.* A. P.

l'espoir de l'Italie, Rienzi, le dernier des Romains [55]! Aussi long-temps que le tronc flétri de l'arbre de la liberté produira quelques feuilles, qu'elles servent à tresser une guirlande pour ta tombe, orateur du forum, chef du peuple, nouveau Numa... dont le règne fut, hélas! trop court.

CXV.

Égérie [56]! douce création d'un cœur qui préféra ton sein idéal à tout autre sein mortel pour reposer sa tête; jeune aurore aérienne, nymphe imaginaire d'un amant au désespoir, ou peut-être aussi beauté de la terre qui reçus les tendres hommages d'un roi; quelle que soit ton origine, enfin, tu fus une belle pensée revêtue des formes les plus séduisantes *.

CXVI.

La mousse de ta source sacrée est encore arrosée par ton onde pure, digne de couler dans l'Élysée. Le cristal limpide que protège ta grotte a été respecté par les ans, et réfléchit sur ta surface polie le doux génie du lieu, dont la verte retraite n'est point profanée par les ouvrages de l'art. Tes eaux transparentes ne sont plus condamnées à dormir dans une prison de marbre; elles jaillissent, avec un mélodieux murmure, de la base de ta statue, et serpentent çà et là dans les prairies voisines.

CXVII.

La fougère et le lierre rampent alentour dans un désordre fantastique; les collines verdoyantes sont émaillées de fleurs précoces; un bruit léger trahit le lézard à l'œil subtil, qui fuit à travers le gazon, et les oiseaux du printemps vous saluent de leurs chants harmonieux. Mille plantes variées

* Adieu, vallon frais, où Numa
Consultait sa nymphe chérie :
J'entends le ruisseau qu'il aima
Murmurer le nom d'Égérie, etc.
C. Delavigne, *Adieux à Rome.*

semblent vous conjurer d'épargner leurs fleurs nouvelles, que le zéphyr balance comme un tableau magique. Embellie par le souffle amoureux de l'air, la violette brille des couleurs azurées des cieux.

CXVIII.

C'est sous cet ombrage enchanté que tu trouvas un asile, ô Égérie; c'est ici que ton cœur battait en reconnaissant de loin le bruit des pas de ton amant; la nuit prêtait à vos rendez-vous mystérieux le dais étoilé de la voûte céleste : assise auprès de ton bien-aimé, que ton sort était digne d'envie! Ah! cette grotte n'a pu être formée que pour protéger les feux d'une déesse; c'est bien ici le temple de l'amour pur... le premier des oracles!

CXIX.

En répondant à sa tendresse, n'unissais-tu pas en effet un cœur céleste à celui d'un mortel? l'amour, qui meurt en soupirant comme il naquit, ne te devait-il pas d'immortels transports? Ne pouvais-tu pas les rendre immortels, communiquer la pureté des cieux aux voluptés terrestres, dépouiller le trait du venin sans l'émousser, éloigner la satiété qui détruit tout, et déraciner les ronces fatales qui attristent nos âmes?

CXX.

Hélas! la source de nos premiers penchans va se perdre, ou n'arrose que l'herbe stérile d'une triste abondance, l'ivraie de la précipitation; des fleurs à la tige malade malgré leur éclat, et dont le parfum sauvage ne produit que douleurs; enfin des arbres qui ne distillent qu'un noir poison : telles sont les plantes que fait naître sous ses pas la passion qui franchit les sables arides du monde, et qui soupire en vain après les fruits célestes qui nous sont refusés.

CXXI.

O Amour! tu n'es point un habitant de ce monde : sé-

raphin invisible, nous croyons en toi, et les martyrs qui proclament ton culte sont les amans dont le cœur est brisé; mais jamais mortel ne t'a vu jusqu'ici, jamais on ne te verra tel que tu dois être; l'imagination t'a créé comme elle a peuplé le ciel, avec le caprice de ses propres désirs. Cette forme, cette image qu'elle a donnée à une pensée, poursuit sans cesse l'âme consumée d'une soif dévorante, et épuisée par la fatigue et les tortures qui la déchirent.

CXXII.

L'âme, dégoûtée de la beauté naturelle, se crée, dans son délire, des êtres imaginaires. Où sont les traits qu'a saisis le génie du sculpteur? dans ses seules rêveries. La nature pourrait-elle nous montrer quelque objet aussi beau? Où sont les charmes et les vertus que nous osons concevoir dans la jeunesse, et poursuivre dans l'âge mûr? Paradis idéal où nous tendons en vain, et qui fais notre désespoir, tu égares le pinceau et la plume qui voudraient te reproduire dans tout ton éclat.

CXXIII.

L'amour n'est qu'un délire... c'est la démence de la jeunesse, mais sa guérison est encore plus amère. Chaque jour ravit un attrait à nos idoles; nous découvrons enfin qu'elles n'ont ni le mérite ni la beauté dont nous avions paré leurs formes idéales. Le charme fatal subsiste encore, hélas! il nous domine, et nous recueillons les tempêtes que nous avons semées: le cœur, obstiné comme l'alchimiste à la recherche d'un trésor qui n'existe pas, se croit plus riche alors qu'il est plus près de la misère.

CXXIV.

Nous nous flétrissons depuis notre jeunesse, haletant et portant avec nous une plaie cruelle. Le remède reste inconnu pour nous: nous ne pouvons désaltérer nos lèvres brûlantes. Quelquefois, sur le soir de la vie, quelque fan-

tôme semblable à ceux que nous poursuivions jadis vient un moment nous séduire. Hélas! il est trop tard... nous sommes doublement malheureux. L'amour, la gloire, l'ambition, l'avarice, tout est inutile, tout nous perd; sous différens noms, ce sont les mêmes météores qui nous égarent, et la mort est la noire vapeur dans laquelle s'évanouit leur flamme.

CXXV.

Quelques uns... que dis-je! personne ne trouve ce qu'il aima ou ce qu'il eût pu aimer : en vain le hasard, un aveugle rapprochement et l'impérieuse nécessité d'aimer, écartent toutes nos antipathies... elles reviennent bientôt envenimées par des outrages impardonnables.

La Convenance, divinité toute matérielle, qui désenchante tout, crée les maux qui fondent sur nous, ou leur prête le secours de sa baguette, semblable à une béquille, et dont le contact réduit toutes nos espérances en poussière.

CXXVI.

Notre vie est une fausse nature... elle n'est pas dans l'harmonie universelle... Pourquoi ce terrible décret porté contre nous? pourquoi cette tache ineffaçable du péché? Nous sommes sous un arbre destructeur, sous un Upas aux vastes rameaux : sa racine est toute la terre; ses branches et ses feuilles sont les cieux, qui distillent sur l'homme, comme une rosée, leurs intarissables fléaux; la maladie, la mort, l'esclavage, tous les maux que nous voyons, et, plus funestes encore, ceux que nous ne voyons pas assiègent l'âme par des tortures renouvelées sans cesse.

CXXVII.

Osons contempler notre destinée avec courage [57]. C'est abandonner lâchement la raison que de renoncer aux droits de la pensée; elle est notre dernier et notre seul refuge, elle sera du moins toujours le mien : depuis notre berceau,

cette faculté divine fut enchaînée et torturée, étroitement renfermée et retenue dans les ténèbres, de peur que la vérité ne jetât sur nos yeux surpris une lumière imprévue et trop éclatante : mais c'est en vain, le rayon immortel nous pénètre, le temps et la science guérissent notre cécité.

CXXVIII.

Quelles sont ces arcades élevées sur d'autres arcades? on dirait que Rome, réunissant les divers trophées de ses guerriers, a voulu former un seul monument de tous ses arcs de triomphe*... c'est le Colysée. Les rayons argentés de la lune y brillent comme ses lumières naturelles; il semble qu'une clarté divine peut seule éclairer cette mine inépuisable de méditations; les ombres azurées d'une nuit d'Italie, qui planent sur cet édifice vaste et sublime, semblent un voile jeté sur ses grandeurs**.

CXXIX.

Ici la voûte des cieux semble douée de la parole : elle proclame l'éternité. Les choses de ce monde, sur lesquelles le Temps a laissé l'empreinte de ses pas, sont animées d'une espèce de sentiment; mais les édifices à demi démolis par ses coups, et sur lesquels s'est brisée sa faux destructive, sont surtout revêtus d'un charme magique, et bien supérieur à la pompe de ces somptueux palais qui attendent encore le vernis des âges.

CXXX.

O Temps! toi qui embellis tout ce qui n'est plus, toi qui ornes les ruines; seule consolation des cœurs affligés! toi qui corriges les erreurs de nos jugemens, qui mets à l'é-

* On dirait le tombeau d'un peuple tout entier.
De Lamartine, *Médit. poétiques.* A. P.

** Tous ces grands monumens empruntaient de leurs ombres
Plus de grandeur encore et plus de majesté, etc.
C. Delavigne, *Adieux à Rome.* A. P.

preuve l'amour et la vérité ; seul philosophe, car tous les autres ne sont que des sophistes ; ô Temps, vengeur de l'injustice, que les retards n'absolvent jamais! je lève vers toi mes mains, mes yeux et mon cœur : je te supplie de m'accorder une grâce.

CXXXI.

Au milieu de ces décombres où tu t'es fait un autel et un temple, que sa vaste solitude rend encore plus sacré, parmi des offrandes plus dignes de toi, j'ose mêler les miennes, les fruits amers de quelques années peu nombreuses, il est vrai, mais fécondes en malheurs... Si tu m'as jamais vu enflé de trop d'orgueil, refuse de m'entendre ; mais si je fus modeste aux jours de la prospérité, si j'ai réservé toute ma fierté contre la haine qui m'a poursuivi sans m'accabler, fais que je n'aie pas porté en vain ce trait cruel dans mon cœur... Mes ennemis ne connaîtront-ils pas aussi les larmes ?

CXXXII.

Et toi, dont la main n'abandonne jamais la balance des injustices des hommes, grande Némésis [58], toi qui appelas les furies du fond de l'abîme et leur commandas de poursuivre Oreste avec leurs serpens, pour lui reprocher une vengeance qui eût été juste si toute autre main l'eût accomplie ! c'est dans ces lieux, où les anciens te rendirent long-temps hommage ; c'est dans ces lieux qui te furent consacrés, que je t'invoque aujourd'hui. N'entends-tu pas la voix de mon cœur ? réveille-toi... il faut que tu m'écoutes....

CXXXIII.

Ce n'est pas que je n'aie peut-être mérité, par mes torts ou ceux de mes pères, la blessure dont mon cœur est atteint ; et, si elle m'eût été portée avec une arme juste, je n'eusse point cherché à étancher mon sang ; mais je ne veux point que la terre l'absorbe... C'est à toi que je le consacre...

c'est toi qui te chargeras de la vengeance... il est encore temps de la trouver; et, si je ne l'ai point cherchée moi-même, par respect pour... n'importe... je dors, mais tu veilleras pour moi.

CXXXIV.

Si ma voix se fait entendre, ce n'est point que je tremble au souvenir de ce que j'ai souffert : qu'il parle, celui qui a vu mon front pâlir, ou mon cœur se décourager dans ses transes mortelles; mais je veux que cette page soit un monument pour ma mémoire; mes paroles ne s'évanouiront pas dans les airs, même lorsque je ne serai plus que poussière; le jour viendra où s'accompliront les prédictions menaçantes de ces vers, et tout le poids de ma malédiction tombera sur la tête de mes persécuteurs.

CXXXV.

Je leur pardonne, voilà ma malédiction. J'en atteste le ciel et la terre, n'ai-je pas eu à lutter contre ma destinée ? n'ai-je pas souffert des outrages qui ne méritent que le pardon? n'ai-je pas eu mon âme et mon cœur déchirés, mes espérances détruites, mon nom calomnié? n'ai-je pas été trahi dans tout ce que j'avais de plus cher? Ah! si je ne suis point victime du désespoir, c'est que je ne fus pas tout-à-fait formé des élémens impurs qui ont donné l'être à ceux qui se sont armés contre moi.

CXXXVI.

Depuis les persécutions les plus déclarées, jusqu'aux petites perfidies, n'ai-je pas vu tout ce que pouvait la haine des hommes? Ici la calomnie, écumant de rage, m'accusait à haute voix; là de lâches envieux prononçaient mon nom à voix basse et distillaient leur venin plus subtil; gens à deux visages dont l'œil significatif interprète le silence, et qui par un geste, ou par un hypocrite soupir, communiquent au cercle des oisifs leur médisance muette.

CXXXVII.

Mais j'ai vécu et je n'ai pas vécu en vain : mon esprit peut perdre sa force, mon cœur le feu qui l'anime; je puis périr en luttant contre mes malheurs; mais il est en moi quelque chose qui défie la douleur et le temps, et qui me survivra quand je ne serai plus : semblable au souvenir qu'ont laissé les derniers sons d'une lyre, un sentiment dont ils ne se doutent pas, et qui n'a rien de terrestre, pèsera sur leurs cœurs radoucis. Ces cœurs, qui sont de pierre aujourd'hui, sentiront alors le remords tardif de l'amour.

CXXXVIII.

J'ai apposé le sceau sur mes plaintes... Maintenant salut, pouvoir redoutable, dont nous ignorons le nom, mais qui te révèles à nous par un charme irrésistible, lorsque, parcourant ces lieux, à l'heure sombre de minuit, tu nous inspires un profond recueillement qui ne ressemble en rien à la peur! Salut! ta demeure est toujours aux lieux où les murailles des monumens détruits apparaissent avec leur manteau de lierre : ce spectacle solennel te doit un sentiment si profond et si vrai, que nous faisons nous-mêmes partie du passé, et en devenons les invisibles témoins.

CXXXIX.

Ces lieux ont jadis retenti de la rumeur confuse des nations empressées, qui exprimaient leur pitié par un murmure sourd, ou applaudissaient par de bruyantes acclamations lorsque l'homme était égorgé par l'homme son semblable. Et pourquoi égorgé? parce que c'était la loi généreuse du cirque et le plaisir impérial. Mais qu'importe, quand nous succombons pour servir de pâture aux vers, qu'importe de tomber sur un champ de bataille ou sur l'arène d'un cirque? l'un et l'autre ne sont que des théâtres où vont pourrir les principaux acteurs.

CXL.

Je vois le gladiateur [59] étendu devant moi; sa tête est appuyée sur sa main; son mâle regard exprime qu'il consent à mourir, mais qu'il dompte sa douleur : sa tête penchée s'affaisse par degrés; les dernières gouttes de son sang s'échappent lentement de son sein entr'ouvert, et tombent une à une comme les premières gouttes d'une pluie d'orage. Déjà l'arène tourne autour de lui... il expire avant qu'aient cessé les barbares acclamations qui saluent le vainqueur.

CXLI.

Il les a entendues, mais il s'en est peu ému... ses yeux étaient avec son cœur bien loin du cirque. La victoire et la vie qu'il perdait n'étaient rien pour lui; mais il croyait voir sa hutte sauvage sur les bords du Danube, et ses petits enfans jouant autour de leur mère... pendant que lui, égorgé pour les fêtes de Rome [60]... Pensée affreuse qui se mêle à son agonie!... Mourra-t-il sans vengeance?... Levez-vous, peuples du Nord! venez assouvir votre juste fureur!

CXLII.

Mais ici où le meurtre respirait la vapeur du sang; ici où les nations obstruaient toutes les avenues et mugissaient ou murmuraient comme les flots d'un torrent des montagnes quand ils rencontrent des détours et des obstacles; ici où la vie et la mort [61] n'étaient qu'un jeu pour le peuple romain, et dépendaient du caprice de la populace, ma voix seule retentit en ce moment, les rayons pâlissans de la lune éclairent l'arène déserte, les gradins écroulés, les murs à demi ruinés, et les galeries souterraines où mes pas réveillent la voix des échos.

CXLIII.

Monument en ruine!... mais quelle ruine! de sa masse ont été construits des murs, des palais, des villes presque

entières ; et cependant vous promenez long-temps vos pas sur cet énorme cadavre, sans que rien indique encore à vos yeux surpris où pouvait être tout ce qu'on lui a ravi. N'aurait-on fait que déblayer son enceinte ? Mais, lorsque vous avez entièrement examiné ce monument colossal, la brèche se développe enfin tout entière devant vous. La lumière du jour la trahit ; les rayons du soleil sont trop brillans pour tous les objets sur lesquels le temps et l'homme ont exercé leurs ravages.

CXLIV.

Mais lorsque la lune commence à monter dans l'horizon, et s'arrête sur la dernière des arcades ; lorsque les étoiles étincellent à travers les fentes des pierres, et que la brise légère de la nuit balance dans les airs la forêt qui couronne ces murs grisâtres, semblable au laurier sur le front chauve du premier César [62] ; lorsqu'une douce lumière est répandue autour de nous sans nous éblouir, alors les ombres des morts se lèvent dans cette enceinte magique : des héros ont foulé ces pierres ; c'est leur poussière que foulent nos pas *.

CXLV.

« Tant que sera debout le Colysée, Rome sera debout [63] ; » quand le Colysée tombera, Rome tombera avec lui ; et » quand tombera Rome, le monde tombera avec Rome. » Ainsi s'exprimaient les pèlerins de ma patrie en parlant de cette vaste muraille du temps des Saxons, que nous sommes accoutumés d'appeler ancien ; chacune de ces trois choses périssables est encore sur ses fondemens : Rome, et la ruine du Colysée que rien ne pourra rétablir ; le monde enfin, qui

* Ici chaque pierre a son nom,
Ici chaque débris sa gloire.
Je passe, et mes pieds ont foulé,
Dans ce tombeau d'où sortit Rome,
Les restes d'un dieu mutilé
Ou la poussière d'un grand homme.
C. Delavigne, *Adieux à Rome.* A. P.

est toujours une vaste caverne de voleurs, ou ce que vous voudrez.

CXLVI.

Simple, majestueux, sévère et sublime dans ton architecture, consacré à tous les saints, et temple de tous les dieux, depuis Jupiter jusqu'au Christ; épargné et embelli par le temps [64], tu vois tout chanceler ou tomber autour de toi sans en être ébranlé, arcs de triomphe et empires; pendant que l'homme court toujours à la poussière de sa tombe par un sentier de ronces; — édifice glorieux, subsisteras-tu à jamais? la faux du temps et le sceptre de fer des tyrans se brisent contre tes pierres. Sanctuaire et asile des arts et de la piété, Panthéon *, — orgueil de Rome!

CXLVII.

Monument d'un temps plus glorieux et des arts les plus nobles, dégradé, mais parfait encore, on respire dans ton enceinte un recueillement religieux qui parle à tous les cœurs; tu es un modèle pour l'artiste. Le mortel qui vient chercher à Rome le souvenir des âges peut penser que la gloire ne laisse passer ses rayons que par l'ouverture de ton dôme sacré; les hommes que la piété y conduit trouvent ici des autels pour déposer leurs prières; si c'est pour admirer le génie qu'ils y viennent, ils peuvent arrêter leurs yeux sur les images des grands hommes dont les bustes ornent cet édifice [65].

CXLVIII.

Mais voici un cachot [66] : qu'aperçois-je dans l'obscurité de ses détours? rien. Je regarde encore; deux ombres se dessinent lentement à ma vue. Ce sont deux fantômes de

* Temple dont l'Olympe exilé
A fui la majesté déserte,
Panthéon, ce ciel étoilé
Achève ta voûte entr'ouverte, etc.
C. Delavigne, *Adieux à Rome*. A. F.

mon imagination... mais non, je les vois en effet devant moi. C'est un vieillard et une jeune nourrice, dont le sang se change en nectar depuis qu'elle allaite un fils chéri. Que fait-elle ici avec son sein découvert? rien ne voile ses deux globes d'albâtre.

CXLIX.

Un lait pur remplit ces deux sources de la vie; c'est sur le cœur d'une mère que l'homme trouve son plus doux et son premier aliment; c'est du cœur d'une mère que vient cette liqueur bienfaisante : heureuse la jeune épouse, lorsqu'elle observe le regard innocent et le léger murmure des lèvres de son fils, qui expriment un moment de repos et l'absence de toute douleur! elle comprend la joie qui agite son nourrisson; l'homme ne pourrait la deviner, elle admire dans le berceau son bien-aimé, semblable au bouton de rose qui s'épanouit peu à peu... Que sera un jour cet enfant?... je l'ignore... Ève enfanta Caïn.

CL.

Mais ici c'est à la vieillesse qu'une jeune femme offre cet aliment précieux; c'est à un père qu'elle rend le sang qu'elle en reçut avec la vie. Non, il ne périra pas, tant que le feu de la santé et l'amour filial entretiendront dans ce sein charmant la source qu'y a placée la nature, source plus féconde que le fleuve de l'Égypte. Approche tes lèvres du sein de ta fille, infortuné vieillard; puisse-t-il prolonger ton existence, tu ne trouveras pas dans le ciel un semblable nectar!

CLI.

La fable de la voie lactée n'a pas la pureté de cette histoire, qui brille d'un rayon plus doux; et la nature triomphe bien plus dans ce renversement de ses décrets, que dans l'espace élevé où elle a placé des mondes étincelans de lumière : ô respectable nourrice, il ne se perdra aucune goutte du lait qui va ranimer le cœur de ton père, et lui

rendre la vie que tu en as reçue! ce lait retourne à sa première source, comme nos âmes échappées des liens du corps vont se joindre à l'univers.

CLII.

Tournons nos pas vers le môle d'Adrien [67], imitation des antiques pyramides d'Égypte, copie colossale de ces informes monumens. Le caprice d'un empereur alla chercher cet énorme modèle sur les bords lointains du Nil; il condamna l'artiste à travailler comme pour des géans, et à élever cet édifice pour recueillir un jour sa vaine poussière. Le philosophe sourit de pitié à l'aspect de ces travaux d'un mortel, en songeant quelle pensée les fit entreprendre.

CLIII.

Mais voici ce temple vaste et admirable [68], auprès duquel la merveille de Diane ne serait qu'une cellule; c'est le temple sacré du Christ élevé sur la tombe de son martyr *. J'ai vu le chef-d'œuvre d'Éphèse, ses colonnes éparses dans le désert, l'hyène et le chacal reposant sous leur ombre; j'ai vu le dôme de Sainte-Sophie s'élever comme un globe brillant aux rayons du soleil; j'ai parcouru son sanctuaire pendant que les musulmans usurpateurs y adressaient leurs vœux à Allah;

CLIV.

mais, parmi tous les temples antiques et tous les nouveaux autels, on ne peut rien te comparer, édifice imposant, le plus saint, le plus vrai, le seul digne de l'Éternel. Depuis la désolation de Sion, lorsque le Très-Haut abandonna la cité de son choix, de tous les monumens élevés en son honneur par la main des hommes, quel est celui qui

* Qui t'éleva, dôme éternel,
Du Panthéon céleste frère;
Si tu fus l'œuvre d'un mortel,
Les arts ont aussi leur Homère, etc.
C. Delavigne, *Adieux à Rome*. A. P.

pourrait être plus sublime? majesté, puissance, gloire, force et beauté, tout est réuni dans ce temple du Dieu de l'univers.

CLV.

Entrez : sa grandeur ne vous accable pas, et pourquoi? ce n'est pas qu'il soit rétréci; mais votre âme, agrandie par le génie du lieu, est devenue colossale, et ne peut plus trouver une demeure digne d'elle si ce n'est dans ce temple où sont consacrées les espérances de son immortalité. Un jour, si vous en êtes jugé digne, vous contemplerez votre Dieu face à face, comme vous voyez en ce moment son *Saint des Saints;* vous le contemplerez sans être anéanti par son regard.

CLVI.

Vous avancez... Mais l'élégance de cette enceinte vous trompe... le temple s'agrandit comme une haute montagne dont la cime paraît s'éloigner des pas de ceux qui la gravissent. En se développant, toutes les parties de son immensité se montrent en harmonie; à vos yeux étonnés s'offrent de riches marbres, des tableaux plus riches encore, des autels où brûlent des lampes d'or, et enfin le dôme sublime qui le dispute en élévation aux plus beaux édifices, quoique leurs fondemens soient posés sur la terre, et que les nuages puissent réclamer les siens.

CLVII.

Vous ne pouvez tout voir, il vous faut diviser ce grand tout pour contempler tour à tour chacune de ses parties; et de même que l'océan forme mille rivages qui méritent vos regards, appelez toute l'attention de votre âme sur chaque objet isolé; concentrez-y vos pensées jusqu'à ce que vous ayez gravé dans votre mémoire ses élégantes proportions, et déroulé graduellement le glorieux tableau qui n'a pu s'offrir dans son ensemble à vos yeux trop faibles pour l'embrasser d'abord.

CLVIII.

Telle est l'imperfection de nos sens extérieurs : ils ne peuvent rien saisir que par degrés, et tout sentiment profond n'a plus de mots pour s'exprimer. C'est ainsi que cet édifice est au-dessus de notre admiration : sa grandeur extraordinaire défie d'abord la petitesse de notre nature, jusqu'à ce que, nous agrandissant avec lui, nous élevons notre âme à la hauteur de ce qu'elle contemple.

CLIX.

Arrêtez-vous, et ouvrez vos yeux à une clarté divine. Il y a quelque chose de plus ici que la satisfaction de la surprise, ou que le sentiment religieux adressé à la divinité du temple, ou que la simple admiration pour l'art et les grands maîtres qui surent élever un édifice supérieur à tout ce qu'a produit ou conçu l'antiquité. La source du sublime découvre ici ses profondeurs, l'homme s'y enrichit de ses sables d'or, et apprend tout ce que peuvent les conceptions du génie *.

CLX.

Mais allons voir, au Vatican, la douleur ennoblie par les tortures de Laocoon, l'amour d'un père, et l'agonie d'un mortel supportée avec la patience d'un Dieu... Inutiles efforts! c'est en vain que les bras du vieillard se raidissent contre les replis tortueux dans lesquels le dragon le presse : cette longue chaîne vivante l'emprisonne dans ses anneaux empoisonnés; le monstre énorme multiplie ses angoisses et met enfin un terme à ses soupirs étouffés.

* Si la poésie de Byron avait déjà pu nous donner quelque idée de la sensation que procure Saint-Pierre de Rome, le génie de la peinture est parvenu à transporter dans la capitale de la France la sensation elle-même, et, osons le dire, le monument, avec la grandeur de son ensemble, la perfection de ses détails, et les teintes même du jour qui l'éclaire. Le Néorama de MM. Allaux eût appelé Michel-Ange à Paris, et Michel-Ange eût admiré avec transport cette sublime conquête de la peinture sur le plus beau des temples. (1er octobre 1827.)

A. P.

CLXI.

Plus loin est le dieu dont l'arc lance des traits inévitables, le dieu de la vie, de la poésie, et de la lumière : le soleil sous la forme humaine. Son front est tout radieux de la victoire qu'il a remportée : la flèche vient de partir brillante de la vengeance d'un immortel; ses yeux et le mouvement de ses lèvres expriment un noble dédain ; la puissance et la majesté respirent sur son visage, et son regard seul annoncerait un dieu.

CLXII.

Mais les élégantes proportions de ses formes semblent un rêve de l'amour, telles qu'elles eussent été révélées à quelque nymphe solitaire dont le cœur soupirait pour un amant immortel et s'égarait souvent dans ses visions. On y reconnaît tout ce que la beauté idéale put jamais faire concevoir à l'âme dans ses émotions les moins humaines, alors que chacune de ses pensées était une inspiration du ciel et un rayon d'immortalité jetant au loin un éclat divin et réalisant peu à peu l'image d'un Dieu.

CLXIII.

S'il est vrai que Prométhée ravit au ciel le feu qui nous anime, nous ne leur devons plus rien, grâce à l'artiste qui a su revêtir ce marbre poétique d'une éternelle perfection. Si c'est là l'ouvrage d'une main mortelle, ce n'est point une conception humaine; le temps lui-même l'a regardée comme sacrée; aucune boucle de sa chevelure n'a été réduite en poussière. Elle n'a pris aucune teinte du vernis des siècles, elle respire encore le feu qui a présidé à sa formation.

CLXIV.

Mais où est-il le pèlerin de mes vers, l'être qui accompagnait jadis ma muse? il tarde bien à reparaître sur la scène!... il n'est plus... ses courses sont terminées, ses visions se sont évanouies; il est lui-même comme s'il n'eût jamais été. S'il

fut tout autre qu'un voyageur imaginaire, s'il pouvait être compté parmi les créatures qui vivent et souffrent... qu'on l'oublie. Son ombre se perd dans les masses confuses des domaines du néant.

CLXV.

Là se réunissent les ombres, les substances, la vie, et tout ce qu'elle attache à notre condition mortelle; là est étendu un voile universel à travers lequel tout devient fantôme. Un nuage s'élève entre nous, et tout ce qui fut jadis illustre; jusqu'à ce qu'enfin la gloire le perce de ses rayons, et répande une lumière mélancolique qui règne dans le sombre empire des ténèbres. Cette lumière est plus triste que la plus triste nuit; car elle distrait nos regards,

CLXVI.

et nous force de contempler les profondeurs de l'abîme pour y chercher ce que nous deviendrons un jour, lorsque nous serons abaissés bien au-dessous de notre malheureuse existence. Et nous rêvons encore à la gloire! nous voudrions qu'elle rendît éclatant le vain nom que nous n'entendrons plus!... O pensée consolante! nous ne pouvons redevenir nous-mêmes : n'est-ce pas assez d'avoir supporté une fois les fardeaux qui ont pesé sur nos cœurs?... nos cœurs qu'inondait une sueur de sang.

CLXVII.

Mais, silence! une voix s'élève de l'abîme; c'est un murmure lointain et effrayant, tel qu'en fait entendre tout un peuple frappé d'une blessure profonde et incurable. Au milieu de l'orage et des ténèbres, la terre s'entr'ouvre et gémit; le gouffre est peuplé de fantômes : il en est un qui paraît une reine, quoique son front ne soit plus couronné; pâle, mais belle encore, elle embrasse son enfant avec une douleur maternelle, et l'approche vainement de son sein.

CLXVIII.

Dernier rejeton d'une race de monarques, où es-tu? es-

poir de plusieurs nations, as-tu cessé de vivre? la tombe ne pouvait-elle pas t'oublier et appeler une tête moins majestueuse et moins chère? Mère d'un moment! hélas, au milieu de cette nuit de tristesse, pendant que tu gémissais sur ton fils, la mort vint terminer toutes tes douleurs! avec toi se sont évanouies notre félicité présente et celle qu'espéraient pour l'avenir les îles impériales.

CLXIX.

La compagne du laboureur devient mère sans qu'il lui en coûte la vie, mais toi... hélas! tu étais si heureuse et si chérie de ton peuple! ceux qui ne pleurent jamais la destinée des rois verseront des larmes sur la tienne. La liberté, le cœur désolé, perd ses plus douces espérances; la liberté faisait des vœux pour toi, et voyait son arc-en-ciel arrêté sur ta tête... Et toi, prince infortuné et solitaire, c'était donc vainement que l'hymen t'avait uni à ta royale compagne, époux d'une année, et père d'un enfant qui n'a point vécu*!

CLXX.

Ta robe nuptiale n'était qu'un tissu de deuil; le fruit de ton hymen n'est que cendres : elle est couchée dans la poudre du cercueil la fille blonde des îles, l'amour de ses millions de sujets! Avec quelle confiance nous remettions entre ses mains le soin de l'avenir! et quoique cet avenir ne fût pour nous que la nuit de la tombe, nous aimions à penser que nos enfans obéiraient à son fils et béniraient la mère avec sa postérité désirée. Hélas! cette promesse de bonheur était pour nous comme l'étoile chérie des bergers... et ce n'était qu'un météore.

CLXXI.

Malheur à nous! et non à elle, car elle dort du plus paisible des sommeils. Hélas! qu'eût-elle trouvé sur le trône?

* Le prince de Saxe-Cobourg. A. P.

la vapeur incertaine que forme le souffle de la faveur populaire, les conseils perfides d'une cour de flatteurs, et ces oracles mensongers qui, depuis la naissance des monarchies, ont retenti comme un glas aux oreilles des princes, jusqu'à ce que les nations exaspérées se soient armées dans un transport de fureur. Etrange destinée, qui renverse les plus grands rois, et jette dans la balance opposée un poids redoutable à leur aveugle toute-puissance et qui les écrase tôt ou tard [69].

CLXXII.

Tels eussent pu être ses destins. Mais non, nos cœurs se refusent à le croire; si jeune et si belle! bonne sans effort, grande sans avoir un ennemi, épouse et mère depuis un moment, et déjà *là*... Que de liens a brisés ce cruel moment! Princesse bien-aimée! depuis le cœur de ton père jusqu'à celui du dernier de tes sujets, se continue la chaîne électrique de notre désespoir. La fatale nouvelle de ton trépas s'est répandue comme la terreur d'un tremblement de terre : le deuil règne dans ces royaumes où tous s'enviaient le bonheur de t'aimer davantage.

CLXXIII.

Salut, Némi [70]; déposée au centre d'une enceinte de vertes collines, tu te ris du vent furieux. En vain il a pu déraciner le chêne robuste, forcer l'océan à franchir ses limites, et lancer jusqu'aux nues l'écume des flots, il faut qu'il respecte malgré lui le miroir de ton lac de cristal. Calme comme la haine qui dissimule, sa surface nous offre un aspect froid et tranquille que rien ne peut troubler; ses eaux tournent autour d'elles-mêmes, semblables à un serpent endormi.

CLXXIV.

Les ondes de l'Albane, à peine séparées du lac de Némi, arrosent la vallée voisine; plus loin le Tibre promène ses flots, et le vaste océan baigne cette plage du Latium où

commença la guerre épique du Troyen *, dont l'étoile triomphante présida aux destinées d'un empire; vous pouvez apercevoir aussi la retraite où Tullius allait oublier le bruyant séjour de Rome; et du côté où un rideau de montagnes intercepte la vue, était jadis cette *villa* du pays des Sabins, où Horace aimait à trouver le repos [71].

CLXXV.

Mais j'oublie que le pèlerinage d'Harold est fini, et que nous devons nous séparer. Je lui dis adieu, il est arrivé comme moi au terme de sa course: mais qu'il nous soit permis de regarder la mer encore une fois; ses flots brillent à nos yeux ravis, et, de la cime de la montagne d'Albe, nous revoyons l'ami de notre jeunesse, cet océan que nous avons suivi jadis depuis les roches de Calpé jusqu'aux lieux où le sombre Euxin entoure les Symplégades de ses vagues azurées.

CLXXVI.

De longues années, longues, hélas! et pourtant peu nombreuses, de longues années se sont écoulées depuis pour Harold et pour moi. Ah! nous sommes encore au même point; quelques chagrins, quelques larmes de plus, voilà tout ce que nous devons au temps. Ce n'est pas en vain cependant que nous avons parcouru la carrière de la vie; nous avons reçu notre récompense... et c'est dans ces lieux que nous l'avons trouvée. Oui, c'est une véritable récompense de pouvoir se sentir renaître aux doux rayons du soleil, et d'éprouver, à l'aspect de la terre et des flots, ces joies pures qui nous font oublier qu'il est des hommes pour les corrompre.

CLXXVII.

Oh! que ne puis-je habiter le désert avec une douce compagne du pays des génies pour charmer ma solitude; heureux de perdre le souvenir des hommes, et de n'aimer qu'elle

* *Arma virumque*, etc., etc.

sans haïr personne ! O vous, élémens dont la noble inspiration réveille mon enthousiasme, ne pouvez-vous exaucer mes désirs? suis-je dans l'erreur en croyant que de semblables esprits habitent plus d'un lieu dans la nature? hélas! il est bien rare, s'ils existent, qu'ils daignent se communiquer à nous *.

CLXXVIII.

Il est un plaisir dans les bois sans chemins frayés; il est un ravissement sur le rivage solitaire; il est une société là où aucun importun ne vous trouble, et non loin de la mer, car il y a aussi une musique dans le mugissement des vagues. Je n'aime pas moins l'homme, mais je chéris davantage la nature après ces entrevues avec elle, où j'oublie tout ce que je puis être, et tout ce que j'ai déjà été, pour me mêler avec l'univers, et éprouver ce que je ne puis jamais exprimer ni taire entièrement.

CLXXIX.

Déroule tes vagues d'azur, majestueux océan **! mille flottes parcourent vainement tes routes immenses : l'homme qui couvre la terre de ruines voit son pouvoir s'arrêter sur tes bords. Tu es le seul auteur de tous les ravages dont l'humide élément est le théâtre : il n'y reste aucun vestige de ceux de l'homme; son ombre se dessine à peine sur ta surface, lorsqu'il s'enfonce comme une goutte d'eau dans

* En rapprochant cette stance de la 42 et 43e du troisième chant, on trouvera une analogie piquante entre la pensée de Byron et celle d'un de nos vieux poètes:

Dieu les tient agités, et jamais ne les laisse;
D'un aiguillon ardent il les pique et les presse.
Ils ont les pieds à terre et l'esprit dans les cieux;
Le peuple les estime enragés, furieux:
Ils errent par les bois, par les monts, par les prees
Ils jouissent tout seuls des nymphes et des fées.

RONSARD. L. P.

** Albano l'entendit, en découvrant l'abîme,
Saluer l'océan d'un adieu si sublime, etc. DE LAMARTINE.

IVe chant du Pèlerinage d'Harold. L. P.

tes profonds abîmes, privé de tombeau, de linceul, et ignoré.

CLXXX.

Ses pas ne sont point imprimés sur ta surface, tes domaines ne sont point une dépouille pour lui... tu te soulèves et le repousses loin de toi; le lâche pouvoir qu'il exerce pour la destruction de la terre n'excite que tes dédains; tu le fais voler avec ton écume jusqu'aux nuages, et tu le rejettes, en te jouant, aux lieux où il a placé toutes ses espérances. Son cadavre gît sur la plage près du port qu'il voulait aborder,... et qu'il y reste!

CLXXXI.

Que sont ces armemens redoutables qui vont foudroyer les villes de tes rivages, épouvanter les nations, et faire trembler les monarques dans leurs capitales? Que sont ces citadelles mouvantes, semblables à d'énormes baleines, et dont les mortels qui les construisent sont si fiers qu'ils osent se parer du vain titre de seigneurs de l'océan, et d'arbitres de la guerre? que sont-elles pour toi? Un simple jouet: nous les voyons, comme ta blanche écume, se fondre dans tes ondes amères, qui anéantissent également l'orgueilleuse Armada ou les débris de Trafalgar.

CLXXXII.

Tes rivages sont des empires; ils changent sans cesse, et tu restes toujours le même. Que sont devenues l'Assyrie, la Grèce, Rome et Carthage? Tes flots battaient leurs frontières aux jours de la liberté, et plus tard sous le règne des tyrans. Leurs peuples, esclaves ou barbares, obéissent à des lois étrangères. La destinée fatale a converti des royaumes en déserts... mais rien ne change en toi que le caprice de tes vagues: le temps ne grave aucune ride sur ton front d'azur; tel que te vit l'aurore de la création, tel tu es encore aujourd'hui.

CLXXXIII.

Glorieux miroir où le Tout-Puissant aime à se contempler au milieu des tempêtes; calme ou agité, soulevé par la brise, par le zéphyr ou par l'aquilon, glacé vers le pôle, bouillonnant sous la zone torride, tu es toujours sublime et sans limites; tu es l'image de l'éternité, le trône de l'invisible; ta vase, féconde elle-même, produit les monstres de l'abîme. Chaque région de la terre t'obéit, tu t'avances terrible, impénétrable et solitaire.

CLXXXIV.

Je t'ai toujours aimé, océan! et les plus doux plaisirs de ma jeunesse étaient de me sentir sur ton sein, errant à l'aventure comme tes flots. Dès mon enfance je jouai avec tes brisans : rien n'égalait le charme qu'ils avaient pour moi : si la mer irritée les rendait plus terribles, mes craintes me charmaient encore; car j'étais comme un de tes enfans, je me confiais gaiement à tes vagues et je jouais avec ton humide crinière comme je le fais en ce moment*.

CLXXXV.

Ma tâche est finie, mes chants ont cessé; ma voix fait retentir l'écho pour la dernière fois. Il est temps d'interrompre un rêve trop prolongé, il faut éteindre la lampe qui m'éclairait pendant les ombres de la nuit... ce qui est écrit est écrit... que n'ai-je mieux fait! mais je ne suis plus ce que j'ai été; mes visions voltigent plus transparentes autour de

* « Me trouver au milieu de la mer c'était n'avoir pas quitté ma patrie; c'était, pour ainsi dire, être porté dans mon premier voyage, par ma nourrice, par la confidente de mes premiers plaisirs. . . . . .

« Le ciel voulut placer dans mon berceau une image de mes destinées. Élevé comme le compagnon des vents et des flots, ces flots, ces vents, cette solitude, qui furent mes premiers maîtres, convenaient peut-être mieux à la nature de mon esprit et à l'indépendance de mon caractère. »

CHATEAUBRIAND, *Introduction aux Voyages*. A. P.

moi, et le feu qui inspirait mon âme tremble, s'éteint et s'évanouit.

CLXXXVI.

Adieu! ce mot doit être et fut toujours un son qui nous afflige... adieu cependant, ô vous qui avez suivi mon pèlerin jusque dans ce dernier voyage! Si votre mémoire conserve une seule de ses pensées, si vous tenez à un de ses souvenirs, ce ne sera pas en vain qu'il aura porté les sandales et le capuchon orné de coquillages. Adieu! que le regret ne soit que pour *lui*, s'il en est un; et vous, profitez de la morale de ses chants *.

* O Muse, qui donnais ta lyre à ses douleurs,
Viens donc; suivons ses pas aux traces de ses pleurs.

De Lamartine.
Ve chant du Pèlerinage de Childe-Harold.

Ce cinquième chant de *Childe-Harold* a été traduit en beaux vers anglais par M. Lake, connu aussi comme éditeur plein de goût et de savoir.

Le poème entier de Byron a été traduit en vers français par M. Pothier, qui a souvent triomphé avec bonheur des difficultés d'un semblable travail. A. P.

FIN DE CHILDE-HAROLD.

NOTES

DU CHANT QUATRIÈME.

[1] La communication du palais du Doge avec les prisons de Venise a lieu par un pont ou galerie couverte, qui est au-dessus de l'eau, et qu'un mur de pierre partage en un passage et en une *cellule*. Les prisons d'état appelées *Pozzi* ou puits étaient pratiquées dans l'épaisseur des murailles du palais. Lorsqu'on conduisait le prisonnier à la mort, on lui faisait traverser la galerie jusqu'au côté opposé; on le faisait passer de là dans l'autre compartiment ou cellule du pont, et il y était étranglé. La porte basse par laquelle on introduisait le criminel dans cette cellule est aujourd'hui murée; mais le passage est encore ouvert et connu sous le nom de *Pont des Soupirs*. Les puits sont sous le plancher de l'appartement qui est au bas du pont : il y en avait douze; mais, à la première arrivée des Français, les Vénitiens fermèrent ou démolirent à la hâte le plus profond de ces cachots. Cependant on peut encore y descendre par une trappe, et se traîner par des trous à demi encombrés de ruines, jusqu'au fond des deux étages situés au-dessous du premier. Si vous avez besoin de vous consoler de l'extinction de la puissance patricienne, vous pourrez peut-être trouver là un terme à vos regrets. A peine si un rayon de lumière éclaire l'étroite galerie qui conduit aux cellules, et les cachots eux-mêmes sont dans une obscurité complète. Un petit trou du mur laissait seul parvenir l'air humide des passages, et servait à introduire la nourriture des prisonniers; une planche élevée d'un pied au-dessus du sol était tout leur lit; et les conducteurs vous disent qu'on ne leur permettait aucune lumière. Les cellules ont à peu près cinq pieds de long, deux et demi de large, et sept de haut. Elles sont directement les unes sous les autres; et dans les plus basses il est assez difficile de respirer. On ne trouva qu'un seul prisonnier, lorsque les républicains descendirent dans ces affreux cachots, et l'on dit qu'il y avait été plongé pendant seize ans. Mais ceux qui avaient habité les autres caveaux avaient laissé des traces de leur repentir ou de leur désespoir, qui sont encore visibles, et méritent d'être remarquées à cause de la franchise de ces infortunés. Quelques uns des détenus paraissent avoir été coupables envers le clergé, d'autres avoir fait partie de ce corps; c'est ce qu'indiquent non seulement leurs signatures, mais encore les églises et les clochers griffonnés par eux sur les murs. Le lecteur ne peut être fâché de voir un échantillon de pensées inspirées par une aussi terrible solitude. Voici trois de ces inscriptions copiées au crayon :

1.

Non ti fidar ad alcuno, pensa e taci
Se fugir vuoi di spioni insidi e lacci.
Il pentirti, pentirti, nulla giova;
Ma ben di valor tuo la vera prova.

1607 a dì 2 genaro. Fui retento p' la bestiemma p' aver dato da manzar a un morto.

JACOMO GRITTI scrisse.

2.

Un parlar poco et
Negare pronto et
Un pensar al fine può dare la vita
A noi altri meschini.
1605. Ego JOAN. BATISTA ad
ecclesiam Cortellarius.

3.

De chi mi fido guardami Dio,
De chi non mi fido guardar' io.

A TA H A NA
V. la S .C .K .R .

Le copiste a suivi et n'a pas corrigé les solécismes, dont quelques uns ne sont pas réels peut-être, puisque les lettres étaient évidemment tracées dans les ténèbres. Qu'on observe seulement qu'il faudrait lire *bestemmia* et *mangiar* dans la première inscription. Elle a été écrite probablement par un prisonnier coupable de quelque impiété commise dans des funérailles. *Cortellarius* est le nom d'une paroisse près de la mer ; et les dernières initiales veulent dire : *Viva la santa chiesa katolica romana* *.

2 Un ancien auteur, décrivant Venise, a fait usage de la même figure, qui ne serait pas poétique si elle n'était vraie :

Quò fit ut qui supernè urbem contempletur, turritam telluris imaginem medio oceano figuratam se putet inspicere.

3 Les chants bien connus des gondoliers, tirés de la Jérusalem du Tasse, ont cessé avec l'indépendance de Venise. On trouvait jadis communément, et l'on peut trouver encore des éditions du poème avec l'original sur une colonne, et les variantes vénitiennes de l'autre. L'extrait suivant servira à montrer la différence de l'épopée toscane et des *canta alla barcarolla*.

ORIGINAL.

Canto l' armi pietose, e 'l capitano
Che 'l gran sepolcro liberò di Cristo.
Molto egli oprò col senno e con la mano ;
Molto soffrì nel glorioso acquisto ;
E in van l'inferno a lui s' oppose, e in vano
S' armò d' Asia e di Libia il popol misto ;
Che il ciel gli diè favore, e sotto ai santi
Segni ridusse i suoi compagni erranti.

* Voyez, dans les notes de la *Messénienne* intitulée *Promenade au Lido*, quelques autres inscriptions recueillies par MM. G. et C. DELAVIGNE. A. P.

VÉNITIEN.

L' arme pietose de cantar gho vogia
E di Goffredo la immortal branza
Che al fin l' ha libera co strassia, e dogia
Del nostro buon Gesu la sepoltura.
De mezo mondo unito, e de quel bogia,
Missier Pluton no l' ha bu mai paura.
Dio l' ha agiuta, e i compagni sparpagnai
Tutti 'l gh' i ha messi insieme i di del dai.

Quelques uns des anciens gondoliers chantent encore quelquefois une stance du poète qui leur était jadis si familier.

Le 7 janvier passé, l'auteur de Childe-Harold, et un autre Anglais, rédacteur de cette notice, furent au Lido avec deux chanteurs, dont l'un était un charpentier, et l'autre un gondolier. Le premier se plaça à la proue et le second à la poupe du bateau. Quelque temps après avoir quitté le quai de la Piazzetta, ils se mirent à chanter, et continuèrent jusqu'à ce que nous fussions arrivés à l'île. Ils nous donnèrent, entre autres morceaux, la mort de Clorinde, et la description du palais d'Armide; mais ils chantèrent les vers toscans. Cependant le charpentier, le plus habile des deux, et qui était obligé souvent de souffler son compagnon, nous dit qu'il pouvait traduire l'original. « Je sais, ajouta-t-il, près de trois cents stances, mais je n'ai pas le courage (il se servit du mot *morbin*) d'en apprendre d'autres ni de chanter celles que je sais: il faut qu'un homme ait du temps de reste pour apprendre ou pour répéter; et voyez mes habits et moi, je meurs de faim. » Ces paroles nous touchèrent plus que son chant, que l'habitude peut seule rendre agréable. Le récitatif était aigre, criard, monotone, et le gondolier venait au secours de sa voix en tenant sa main sur un des côtés de sa bouche. Le charpentier mettait quelque action dans son débit; mais il se contraignait évidemment sans pouvoir dissimuler tout-à-fait l'intérêt que son sujet lui inspirait. Ces deux hommes nous apprirent que le chant n'appartenait pas exclusivement aux gondoliers; il y a plusieurs hommes de la basse classe du peuple qui savent quelques stances; mais il est bien rare qu'on les entende chanter volontairement.

Il parait que ce n'est pas l'usage des gondoliers de ramer et de chanter en même temps. Si l'on n'entend plus guère les vers de la Jérusalem, il est encore du moins très fréquent d'entendre la musique sur les canaux de Venise; et, les jours de fête, un étranger qui est à une trop grande distance, ou trop peu versé dans la langue pour distinguer les mots, peut s'imaginer que la plupart des gondoles résonnent encore des chants du Tasse. L'auteur de quelques remarques qui furent insérées dans les *Curiosités littéraires* me permettra de le citer deux fois; car, à l'exception de quelques phrases un peu trop ambitieuses et extravagantes, il nous a donné une description aussi exacte qu'agréable.

« A Venise, les gondoliers savent par cœur de longs passages du Tasse et de l'Arioste, et les chantent souvent avec une mélodie toute particulière; mais ce talent semble aujourd'hui se perdre. Ce ne fut du moins qu'avec quelque peine

que je pus trouver deux personnes qui me récitassent de cette manière un passage du Tasse.

» Les gondoliers se réunissent toujours deux pour chanter alternativement les strophes. Nous connaissons les airs par Rousseau, qui les a fait imprimer avec ses chansons : ils n'ont pas une mélodie proprement dite. C'est une sorte de milieu entre le *canto fermo* et le *canto figurato*, qui se rapproche du premier par une déclamation de récitatif, et du dernier par des passages et des roulades dont l'effet est de prolonger et d'embellir le son d'une syllabe.

» Il était minuit lorsque j'entrai dans la gondole. Un chanteur se plaça sur le devant et l'autre derrière, et nous nous dirigeâmes vers *San-Georgio*. Le premier commença le chant; quand il eut fini sa strophe, le second continua la strophe suivante, et ainsi de suite, en alternant. D'un bout à l'autre, les mêmes notes revenaient sans cesse; mais, suivant le sujet, mes deux chanteurs mettaient plus ou moins d'emphase et changeaient même le ton de tout une strophe.

» Sur le tout, cependant, les sons étaient rudes et criards. On eût dit que les deux gondoliers faisaient consister, comme les peuples sauvages, tout le charme de leur chant dans la force de leur voix. Ils semblaient se disputer à qui aurait les poumons les plus robustes, et, loin de jouir de cette musique, je me trouvais dans une situation très désagréable au fond de la gondole.

» Mon compagnon, à qui je m'expliquai là-dessus, fut jaloux de l'honneur de ses concitoyens, et m'assura que ce chant était très harmonieux entendu d'une certaine distance. Nous descendîmes en conséquence sur le rivage, laissant un des chanteurs dans la gondole, tandis que l'autre alla se placer à quelques centaines de pas. Ils commencèrent alors à chanter en se répondant, et je me mis à aller et à revenir de l'un à l'autre, m'éloignant toujours de celui qui commençait sa partie. Je m'arrêtais souvent aussi pour les écouter tous les deux.

» Cet expédient me réconcilia avec la musique des gondoliers. La déclamation forte, et même perçante, frappait l'oreille de loin, et appelait toute mon attention; les transitions rapides, qu'il était nécessaire de chanter dans un ton plus bas, ressemblaient à ces sons plaintifs qui succèdent à l'expression d'une émotion soudaine ou de la douleur. Le second chanteur, qui écoutait attentivement, recommençait aussitôt en reprenant les vers où l'autre les laissait, et lui répondait avec des notes plus douces ou plus sonores, selon que l'exigeait le sens de la strophe. Les canaux silencieux, les palais élevés, la splendeur de la lune, les ombres prolongées de quelques gondoles qui allaient çà et là comme des esprits, tout donnait au tableau que j'avais sous les yeux un aspect bizarre, et toutes les circonstances réunies faisaient ressortir le caractère de l'harmonie singulière que j'entendais. Elle convient parfaitement à un marinier solitaire qui, étendu dans sa barque sur un des canaux de Venise, attend qu'il lui vienne des passagers. Le monotone ennui de cette situation est en quelque sorte allégé par les chants et les histoires poétiques qu'il a dans sa mémoire. Il élève souvent la voix autant qu'il le peut. Elle retentit à une grande distance sur le paisible miroir de l'onde; comme tout est tranquille autour de lui, il est comme dans une solitude au milieu d'une ville grande et populeuse. Point de roulement de voitures, point de bruit de piétons; une gondole silencieuse glisse de temps en temps auprès de lui, et les mouvemens des rames sont à peine entendus.

» Tout-à-coup une voix retentit dans le lointain, une voix inconnue peut-être La musique et la poésie mettent tout de suite en rapport ces deux hommes étrangers l'un à l'autre. Le marinier devient comme l'écho qui répond à cette voix, et il s'exerce à lui faire parvenir aussi les sons de la sienne. Par une convention tacite, ils alternent vers par vers : le chant durerait toute la nuit, qu'ils s'entretiendraient ainsi sans fatigue ; ceux qui passent écoutent, et prennent leur part de ce plaisir.

» L'accentuation de la voix plaît surtout à un grand éloignement. Elle a alors un charme inexprimable : elle est plaintive, mais n'a rien de sombre; et il est des momens où il est difficile de retenir ses larmes. Mon compagnon, qui n'avait pas du reste une organisation très délicate, me dit spontanément : *È singolare come quel canto intenerisce, e molto più quando lo cantano meglio.*

» On m'a dit que les femmes de Libo*, longue rangée d'îles qui séparent l'Adriatique des Lagunes, et surtout les femmes des cantons plus éloignés de Malamocca et de Palestrina, chantent de la même manière les poèmes du Tasse. Lorsque leurs maris pêchent sur la mer, elles sont dans l'usage d'aller s'asseoir le soir sur le rivage, et de *crier* leurs chants jusqu'à ce que chacune d'elles puisse distinguer la réponse de son mari **. »

Les Vénitiens de toutes les classes se distinguent même au milieu du peuple musicien de l'Italie, par l'amour de la musique et de la poésie. La ville seule peut fournir des auditoires assez nombreux pour deux et même pour trois salles d'opéra chaque soir; et il est peu d'évènemens dans la vie privée qui n'inspirent un sonnet imprimé et courant les cercles. Un médecin ou un avocat prend-il ses grades, un abbé prêche-t-il son premier sermon, un chirurgien fait-il une opération, Arlequin annonce-t-il son départ ou une représentation à son bénéfice, vous mariez-vous, votre femme accouche-t-elle, gagnez-vous un procès? les muses sont invoquées pour dicter au poète le même nombre de syllabes; et les vers transcrits sur un papier blanc, ou sur des placards de toutes couleurs, tapissent tous les murs de Venise. La dernière révérence d'une prima donna fait pleuvoir un déluge de ces tributs poétiques du haut de ces régions élevées qui, dans nos théâtres, n'envoient ordinairement sur la scène que des Cupidons ou une neige postiche. Il y a, dans la vie même d'un Vénitien, une poésie qui est variée par toutes ces surprises et ces changemens qui font le charme de la fiction; mais, bien différens de l'austère et monotone existence des peuples du Nord, à Venise les amusemens sont proclamés des devoirs, les devoirs deviennent des amusemens; et chaque objet, étant considéré comme faisant partie de l'affaire de la vie, est annoncé avec la même indifférence et la même gaieté. La gazette vénitienne se termine constamment par le triple avertissement que voici :

CHARADE.

. . . . . .

Exposition du très-saint Sacrement dans l'église de Saint...

---

* L'auteur veut dire Lido, qui n'est pas une longue rangée d'îles, mais une île seule (*littus*, le rivage).

** *Curiosities of literature*, vol. II, p. 156, édit. de 1807 : et *Appendice à la Vie du Tasse*, par Black

THÉATRES.

Théâtre de Saint-Moïse, opéra.
——— *de Saint-Benoit*, comédie de caractère.
——— *de Saint-Luc*, relâche.

Si on réfléchit à ce qu'est l'hostie des catholiques, on pensera peut-être qu'elle mériterait d'être mieux placée qu'entre une charade et un opéra.

4 *Sparte a plus d'un citoyen meilleur que lui :* réponse de la mère de Brasidas à des étrangers qui louaient son fils.

5 Le lion, dans son voyage aux Invalides, n'a perdu que l'*Évangile* que soutenait une de ses pattes. Les chevaux aussi sont venus reprendre la place mal choisie d'où ils avaient été enlevés, et sont comme autrefois à demi cachés sous le portique de l'église de Saint-Marc. Leur histoire, après bien des discussions, est enfin établie sur des renseignemens satisfaisans. Les décisions et les doutes d'Érizzo, de Zanetti, et dernièrement du comte Léopold Cicognora, tendaient à leur donner une origine romaine, et à les faire remonter jusqu'au temps de Néron; mais M. de Schlegel survint pour apprendre aux Vénitiens la valeur de leurs trésors, et un Grec prouva définitivement les droits de ses concitoyens sur cette noble production de l'art : M. Mustoxidi n'est pas resté sans réponse, mais jusqu'ici il n'en a point reçu qui fût digne d'attention; il paraîtrait que les chevaux sont irrévocablement de l'île de Chio, d'où ils furent transférés à Constantinople par Théodose. La science lapidaire est une occupation chère aux Italiens, et plus d'un littérateur de leur nation y a acquis de la réputation. Un des meilleurs *specimen* de la typographie de Bodoni est un gros volume d'inscriptions toutes écrites par son ami *Paciaudi*. Plusieurs avaient été destinées pour le retour des chevaux. Il faut croire que ce n'est pas la meilleure qu'on choisit, quand on grava celle qui suit, en lettres d'or, au-dessus du porche de la cathédrale :

Quatuor. equorum. signa. a. Venitis. Byzantio. capta ad. temp. D. mar. a. r. s. MDCCIV. posita. quæ hostilis. cupiditas. a. MDCCCIII. abstulerat. Franc. I. imp. pacis. orbi. datæ. trophæum. a. MDCCCXV. victor. reduxit.

Je ne dirai rien du latin; mais il doit être permis de faire observer que l'injustice des Vénitiens, lorsqu'ils enlevèrent ces chevaux à Constantinople, était au moins égale à celle des Français; il eût été plus prudent d'éviter toute allusion à l'une et l'autre spoliation. Un prince apostolique se serait peut-être opposé à ce que l'on posât sur la principale entrée d'une église métropolitaine une inscription qui n'a aucun rapport à la religion. La *pacification du monde* peut seule excuser un tel solécisme *.

6 Après un grand nombre de vains efforts de la part des Italiens pour secouer entièrement le joug de Frédéric-Barberousse, après que ce prince eut échoué dans son projet de se rendre maître absolu dans les domaines de la Cisalpine,

* Il est curieux de comparer ce jugement à ce que dit Walter Scott de la spoliation des musées dans ses *Lettres de Paul* et la *Vie de Napoleon*. A. P.

une lutte sanglante de vingt-quatre ans fut enfin terminée dans la ville de Venise. Les articles du traité furent préalablement convenus entre le pape Alexandre et Barberousse. Le premier, ayant reçu un sauf-conduit, était déjà arrivé de Ferrare à Venise, accompagné des ambassadeurs du roi de Sicile et des consuls de la ligue lombarde. Il restait encore plusieurs points à discuter, et pendant plusieurs jours on regarda la paix comme impraticable; dans cette conjoncture, le bruit se répandit tout-à-coup que l'empereur était arrivé à Chiozza, ville située à quinze milles de la capitale. Les Vénitiens se soulèvent en tumulte, et insistent pour conduire aussitôt le monarque dans leurs murs. Les Lombards prennent l'alarme, et se retirent vers Trévise. Le pape lui-même appréhendait quelque malheur, si Frédéric avançait soudain de son côté; mais il fut rassuré par la prudence et l'adresse du doge Sebastian Ziani. Plusieurs ambassades allèrent et revinrent de Chiozza à la capitale, jusqu'à ce qu'enfin l'empereur, se relâchant un peu de ses prétentions, « se dépouilla de sa férocité de lion, et revêtit la douceur de l'agneau*. »

Le samedi 23 juillet 1177, six galères vénitiennes conduisirent Frédéric en grande pompe de Chiozza au Lido, qui n'est qu'à un mille de Venise. Le lendemain de grand matin, le pape, accompagné des ambassadeurs siciliens et des envoyés de la Lombardie, qu'il avait rappelés, se rendit avec un grand concours de peuple à l'église de Saint-Marc, et donna une absolution solennelle à l'empereur et à ses adhérens, pour le laver de l'excommunication prononcée contre lui. Le chancelier de l'empire, de la part de son maître, renonça aux antipapes et aux schismatiques qui les soutenaient. Alors le doge, avec un grand cortége d'officiers laïques et séculiers, monta à bord des galères, et, allant trouver Frédéric, le conduisit en grande pompe du Lido à la capitale. L'empereur débarqua au quai de la Piazzetta. Le doge, le patriarche, les évêques, tout le clergé et le peuple de Venise avec ses croix et ses bannières, le précédèrent en procession solennelle jusqu'à l'église de Saint-Marc. Alexandre était assis devant le vestibule de la basilique, entouré de ses prélats et de ses cardinaux, des patriarches d'Aquilée, des archevêques et des évêques de Lombardie, tous revêtus de leurs robes pontificales. Frédéric s'avança, « conduit par le Saint-Esprit, révérant le Très-Haut dans Alexandre. Oubliant sa dignité, et se dépouillant de » son manteau impérial, il se prosterna aux pieds du pape. Alexandre, les larmes » à l'œil, le releva avec bonté, l'embrassa, lui donna sa bénédiction, et aussitôt » les Allemands de sa suite se mirent à entonner le psaume : *Nous te louons, ô » Seigneur*. L'empereur prit le pape par la main, le mena à l'église, et, ayant » reçu sa bénédiction, retourna au palais ducal **. » La cérémonie de son humiliation fut répétée le lendemain. Le pape lui-même, à la prière de Frédéric, dit la messe dans l'eglise Saint-Marc. L'empereur ôta une seconde fois son manteau impérial, et, prenant une baguette à la main, officia comme *porte-verge* à la tête des laïques du chœur, et précédant le pontife à l'autel. Après l'évangile, Alexandre prêcha au peuple. L'empereur se plaça près de la chaire, dans l'atti-

* Quibus auditis imperator, operante eo qui corda principum sicut vult et quando vult humiliter inclinat, leoninâ ferocitate depositâ, ovinam mansuetudinem induit. *Romualdi Salertiani Chronic.*, t. VII.

** *Ibid.*, page 251.

tude d'un homme qui écoute; et le saint père, touché de cette attention, commanda au patriarche d'Aquilée de traduire en allemand son sermon latin, sachant bien que Frédéric n'entendait pas un mot de cette dernière langue; on chanta ensuite le *Credo*. Frédéric fit son oblation et baisa la *mule* du pape. La messe terminée, le monarque conduisit le pontife par la main à son cheval blanc. Il lui tint l'étrier et voulait tirer le cheval par la bride jusque du côté de la mer; mais le pape se contenta de sa bonne volonté, et le congédia avec sa bénédiction. Tel est le précis de ce que nous a transmis l'archevêque de Salerne, qui était présent, et dont le récit est confirmé par tous les auteurs du temps. Cette histoire ne m'eût pas paru si digne d'attention, si la liberté n'avait pas dans cette circonstance triomphé autant que la superstition. C'est à cette humiliation de Frédéric, que les états de Lombardie durent la confirmation de leurs priviléges; et Alexandre eut raison de remercier le Dieu du ciel qui avait donné à un vieillard infirme et sans armes le pouvoir de dompter un souverain si terrible.

7 On se rappellera l'exclamation des montagnards écossais : « Ah! seulement une heure de Dundee *. »

Henri Dandolo, lorsqu'il fut élu doge en 1192, avait quatre-vingts ans. Il en comptait donc quatre-vingt-dix-sept lorsqu'il commandait les Vénitiens au siége de Constantinople. Ce fut à cet âge qu'il réunit au territoire des doges de Venise plus de la moitié de l'empire de la Romanie, comme on appelait alors l'empire romain. Les trois huitièmes de cet empire furent conservés dans les diplômes, jusqu'à l'époque où Giovanni Dolfino parvint à la dignité ducale. Dolfino se servit de l'expression ci-dessus dans l'année 1357.

Dandolo entreprit en personne le siége de Constantinople : deux vaisseaux, *le Paradis* et *le Pèlerin*, furent liés ensemble; et un pont-levis ou une échelle fut placée contre les remparts du haut des vergues. Le doge fut un des premiers à fondre dans la ville. Ce fut alors, disent les Vénitiens, que fut accomplie la prophétie de la sibylle érythréenne : « Une réunion des puissans aura » lieu dans les parages de l'Adriatique sous un chef aveugle; ils entoureront le » bouc... ils profaneront Byzance... ils fouilleront ses maisons... ils disperse- » ront ses dépouilles. Un nouveau bouc bèlera jusqu'à ce qu'ils aient mesuré et » parcouru cinquante-quatre pieds neuf pouces et demi **. »

Dandolo mourut le 1er juin 1205, ayant gouverné trente ans six mois et cinq jours. Il fut enseveli dans l'église de Sainte-Sophie à Constantinople. Il doit paraître singulier que l'apothicaire rebelle qui reçut l'épée du doge et abolit l'ancien gouvernement, en 1796 et 1797, portât le nom de Dandolo.

8 Après la perte de la bataille de Pola et la prise de Chiozza, le 16 août 1379, par les armées navales réunies des Génois et de Francesco de Carrara, seigneur de Padoue, les Vénitiens furent réduits à la dernière extrémité. Une ambassade fut envoyée aux vainqueurs avec une feuille de papier blanc, pour les supplier de dicter les conditions qu'ils voudraient, pourvu qu'ils conservassent à Venise sa seule indépendance. Le prince de Padoue était d'avis d'accepter ces propositions; mais les Génois, qui, après la victoire de Pola, s'étaient écriés :

* Le Claverhouse des Puritains d'Écosse. A. P.

** Fiet potentium in aquis Adriaticis congregatio, cæco præ duce, Hireum ambigent, etc. *Chronicon*, pars XXXIV.

A Venise! à Venise! et vive saint Georges! voulurent l'extinction d'une ville rivale; et Pierre Doria, leur commandant en chef, répondit en ces termes aux suppliants : « Au nom de Dieu, seigneurs de Venise, vous n'aurez point de » paix du seigneur de Padoue ni de notre république de Gênes, que vous » n'ayez d'abord mis une bride à vos chevaux sans frein, qui sont sur le portique de votre évangéliste saint Marc. Quelque indomptables qu'ils soient, » nous les forcerons bientôt de se tenir en repos. C'est le bon plaisir de nous » et de notre commune. Quant à nos frères, Génois, que vous avez menés » avec vous pour nous les donner, je les refuse. Ramenez-les; car je veux, d'ici » à peu de jours, aller les tirer de vos prisons, eux et tous les autres. »

Les Génois s'avancèrent jusqu'à Malamocco, à cinq milles de la capitale; mais cet extrême danger et l'orgueil de leurs ennemis rendirent le courage aux Vénitiens, qui firent des efforts prodigieux et des sacrifices individuels que les historiens de Venise ont relatés avec soin dans leurs annales. Vellor Pisani fut mis à la tête de trente-quatre galères. Les Génois abandonnèrent Malamocco et se retirèrent à Chiozza dans le courant du mois d'octobre; mais ils menacèrent une seconde fois Venise, qui fut réduite à l'extrémité. Sur ces entrefaites, arriva Carlo Zeno, qui avait croisé sur les côtes de Gênes avec quarante galères; les Vénitiens furent assez forts pour assiéger les Génois. Doria fut tué, le 22 janvier 1380, par un boulet de quatre-vingt-quinze livres lancé par une bombarde appelée *la Trévisane*. Chiozza fut investie; cinq mille auxiliaires, parmi lesquels étaient quelques *condottieri* anglais, commandés par un capitaine Ceccho, vinrent joindre les Vénitiens. Les Génois, à leur tour, demandèrent des conditions; mais ils furent forcés de se rendre à discrétion, et, le 24 juin 1380, le doge Contarini fit son entrée triomphante à Chiozza. Quatre mille prisonniers, quatre-vingt-dix galères, plusieurs petits bâtimens avec toutes les munitions et les armes, tombèrent entre les mains des vainqueurs, qui, sans la réponse de l'inexorable Doria, se seraient contentés, dix mois auparavant, de la ville de Venise. On trouve les détails de cette guerre dans un ouvrage intitulé *la Guerre de Chiozza*, écrit par Adrien Chinazzo, historien contemporain et témoin oculaire *.

9 *Plante le lion*, c'est-à-dire le lion de Saint-Marc, étendard de la république, d'où vient le mot Pantalon, *Piantaleone*, etc.

10 La population de Venise, à la fin du dix-septième siècle, montait à près de deux cent mille âmes. Au dernier recensement, fait il y a deux ans, elle n'était plus que de cent trois mille, et elle diminue tous les jours. Le commerce et les emplois officiels, qui étaient la source de la grandeur vénitienne, n'existent plus **. La plupart des maisons patriciennes sont abandonnées et disparaîtraient peu à peu, si le gouvernement, alarmé par la démolition de soixante-douze palais pendant les deux dernières années, n'avait pas expressément défendu cette triste ressource de la pauvreté. Tout ce qui reste de la noblesse vénitienne est aujourd'hui dispersé et confondu avec les riches juifs sur les bords de la

* Ce même a dédié guerra di Chiozza. Scriptr. Rer. Ital., tom. XV, p. 199 à 501.

** Nomen Venetum et habitatores numero [illegible] adeo ut vix æstimari possint : quod tu [illegible] [illegible] [illegible]

Brenta. Là aussi les palais se sont écroulés ou s'écroulent dans la ruine générale. Le nom seul du *gentil uomo veneto* est tout ce qui nous est connu de lui. Il n'est plus que l'ombre de lui-même, mais il est encore poli et gracieux. Il est certainement bien excusable de se lamenter assez souvent. Quels qu'aient été les vices de la république, et quoique les étrangers puissent bien penser que le terme naturel de son existence était arrivé selon le cours ordinaire des choses de ce monde, on ne peut s'attendre qu'à un seul sentiment de la part des Vénitiens; jamais les sujets de la république ne furent aussi unanimes pour se rallier autour de l'étendard de Saint-Marc, que la dernière fois qu'il fut déployé. La lâcheté et la trahison de quelques patriciens, qui opinèrent pour une fatale neutralité, ne peuvent être imputées qu'à ces traîtres eux-mêmes exclusivement. On ne peut penser que la génération actuelle regrette les formes aristocratiques, et un gouvernement despotique. C'est leur indépendance seule qui est l'objet des regrets des Vénitiens. Ils gémissent à ce souvenir; cette idée suspend pour un moment leur joyeuse humeur. On peut dire de Venise, suivant l'expression de l'Ecriture, qu'elle meurt tous les jours. Sa décadence est si générale et si évidente, qu'elle est pénible même pour un étranger, qui ne peut se faire à la vue de toute une nation expirant sous ses yeux. Le principe qui avait créé l'état de Venise, ne soutenant plus son existence vraiment artificielle, il n'est pas étonnant que cet état se soit brisé en mille pièces tout d'un coup, et qu'il tombe plus rapidement qu'il ne s'était élevé. L'horreur de l'esclavage, qui appelait les Vénitiens sur la mer, les a forcés, depuis leurs disgrâces, à se fixer sur une terre où ils pourront du moins être oubliés peut-être au milieu de la foule des peuples dépendans, et ne plus offrir le spectacle humiliant de toute une nation chargée de chaînes récentes. Leur vivacité, leur affabilité, et cette heureuse indifférence que donne le seul tempérament, et à laquelle aspire vainement la philosophie, n'ont point été ravies aux Vénitiens au milieu de leurs malheurs. Mais plusieurs particularités du costume et des mœurs se sont perdues par degrés; et les nobles, par un orgueil commun à tous les Italiens qui ont dominé, n'ont pu être amenés à masquer leur nullité sous le faste. Cette splendeur, qui était une preuve et une partie de leur pouvoir, serait avilie, selon eux, s'ils la déployaient sous les chaînes de leur esclavage. Ils se sont retirés de la sphère qu'ils avaient occupée aux yeux de leurs concitoyens; y demeurer leur eût paru un signe d'acquiescement et une insulte pour ceux qui souffrent d'une infortune commune. Quant à ceux qui sont restés dans la capitale dégradée, ils sont plutôt comme des ombres qui viennent visiter les lieux témoins de leur ancienne puissance, que comme des hommes vivans. La réflexion sur *ceux qui leur ont imposé des fers* ne peut être un sujet de commentaire pour quelqu'un qui est *nationalement* l'ami et l'allié des vainqueurs. Il doit m'être permis d'avancer du moins, sans aller plus loin, que, quel que soit l'ennemi qui nous subjugue, il ne peut qu'être odieux à ceux qui soupirent pour leur indépendance; et on peut prédire avec certitude que cette inutile aversion des Vénitiens pour les Allemands ne perdra rien de sa force jusqu'au jour où Venise disparaîtra dans la vase de ses canaux encombrés.

[11] Voyez cette histoire dans la vie de Nicias par Plutarque.

12 Venise sauvée, les Mystères d'Udolphe, le Sorcier ou l'Arménien, le Marchand de Venise, Othello.

13 Il y a dans le texte anglais *tannen*, pluriel de *tanne*, espèce de sapins particuliers aux Alpes. Ils ne croissent que sur des parties excessivement rocailleuses, où l'on trouve à peine un terrain suffisant pour nourrir leurs racines. C'est là qu'ils viennent beaucoup plus hauts qu'aucun arbre des montagnes.

14 Cette description pourra sembler imaginaire ou exagérée à ceux qui n'ont jamais vu le ciel d'Italie, ou celui d'Orient. Je ne donne pourtant ici que la peinture exacte d'une soirée du mois d'août, telle que j'en ai été témoin dans une de mes fréquentes excursions sur les bords de la Brenta (18 août).

15 Grâce à la critique subtile d'un Ecossais, nous en savons sur Laure aussi peu que jamais *. Les découvertes de l'abbé de Sade, ses triomphes, ses plaisanteries, ne peuvent plus nous instruire ni nous amuser **. Nous ne devons pas cependant regarder tout-à-fait ses mémoires comme un roman dans le genre de Bélisaire ou des Incas, quoi qu'en dise le docteur Beattie, nom illustre, mais de peu d'autorité ***. Le *travail* de M. de Sade n'a pas été vain, si son *amour* (comme font toutes les passions en général) l'a rendu ridicule ****. L'hypothèse qui accabla les Italiens au milieu de leurs discussions, et entraîna des critiques moins intéressés, cette hypothèse n'existe plus; nous avons une autre preuve qui nous présage la possibilité de voir succéder l'ancien préjugé au paradoxe le plus singulier, le plus agréable par conséquent, et le plus authentique en apparence.

Il semble d'abord que Laure naquit, vécut, mourut et fut ensevelie à la campagne et non à Avignon. Les eaux de la Sorgue, les bosquets de Cabrières, peuvent reprendre leurs prétentions; et *La Bastie*, si consulté, peut encore être écouté avec complaisance; l'hypothèse de l'abbé n'avait d'autres soutiens que le sonnet sur parchemin et la médaille trouvés dans le tombeau d'Hugo de Sade et la note manuscrite qu'on peut voir dans le Virgile de Pétrarque, à la bibliothèque Ambrosienne de Milan. Si ces preuves étaient incontestables, le sonnet eût été écrit, la médaille composée, fondue et déposée, dans l'espace de douze heures; et le tout auprès du cadavre d'une personne morte de la peste, et portée à la hâte à son tombeau le jour de sa mort. Ces documens sont trop décisifs. Ils ne prouvent point le fait, mais l'imposture. Ou le sonnet, ou la note du Virgile, sont une falsification. L'abbé les cite comme incontestables l'un et l'autre; la conséquence en est rigoureuse, ils sont évidemment faux tous les deux *****.

En second lieu, Laure ne fut jamais mariée, et fut plutôt une fière pucelle que cette *tendre et sage* épouse qui honora Avignon en rendant cette ville le théâtre d'une honnête passion à la française, et en jouant pendant vingt-un ans

* Voyez un *Essai historique et critique sur la Vie et le caractère de Pétrarque*, et une *Dissertation sur une hypothèse historique* de l'abbé de Sade. Le premier parut en 1784 : l'autre est insérée dans le IVe volume des *Transactions philosophiques de la Société royale d'Édimbourg*. Les deux ouvrages ont été réunis dans un volume publié sous le premier des deux titres, par Ballantyne, 1810.

** *Mémoires pour la Vie de Pétrarque.*

*** *Vie de Beattie*, par sir W. Forbes, t. II, p. 106.

**** M. Gibbon appelait ses Mémoires un *travail d'amour* (*De la décadence de l'emp. rom.*, ch. LXX, note 1), et il l'a suivi avec confiance et plaisir. Tout compilateur d'un ouvrage volumineux doit croire beaucoup de critiques sur parole : M. Gibbon comme les autres, mais bien moins cependant.

***** Le sonnet avait déjà éveillé les soupçons d'Horace Walpole, *Lettre à Wharton*, 1763.

son petit manége de faveurs et de rigueurs alternatives envers le plus grand poète de son siècle *. Il est vrai qu'il eût été peu galant de mettre onze enfans sur le compte d'une femme telle que Laure, et cela pour une abréviation mal interprétée, et par la décision d'un bibliothécaire **; pourtant il est satisfaisant de penser que l'amour de Pétrarque n'était pas platonique. La félicité qu'il désirait connaître une seule fois, et pour un moment, n'était sûrement pas une jouissance de l'âme ***; on peut trouver même des allusions à un projet de mariage avec celle qu'il appelait une nymphe aérienne. L'amour de Pétrarque n'était ni platonique, ni poétique; et si dans un de ses ouvrages il appelle *amore veementissimo, ma unico ed onesto,* il confesse à un ami qu'il était coupable et pervers et que son cœur en était tout occupé et tyrannisé ****.

Dans cette circonstance, il fut peut-être alarmé de ses désirs criminels, car l'abbé de Sade lui-même, qui n'aurait pas été si scrupuleux s'il avait pu prouver qu'il descendait de Pétrarque comme de Laure, est forcé de défendre dans les règles sa vertueuse aïeule. Pour ce qui regarde le poète, nous n'avons d'autre garant de son innocence que ses constantes amours. Il nous assure, dans son épître à la postérité, qu'arrivé à quarante ans il avait non seulement toute irrégularité***** en horreur, mais qu'il ne se rappelait pas en avoir jamais été coupable. Cependant la naissance de sa fille naturelle ne peut être rapportée plus loin que sa trente-neuvième année, et la mémoire du poète ou sa *moralité* ont dû être en défaut une fois dans sa vie au sujet de ce faux pas ******. Le plus faible argument qu'on ait pu trouver en faveur de la pureté de son amour a été tiré de sa durée. Il a survécu en effet à l'objet de sa passion. La réflexion de M. de La Bastie, qu'*il n'y a que la vertu seule qui soit capable de faire des impressions que la mort n'efface pas*, est une de ces sentences que tout le monde applaudit, et que chacun trouve fausse en consultant franchement son propre cœur

* « Par ce petit manége, cette alternative de faveurs et de rigueurs bien ménagée, cette femme tendre et sage amusa pendant vingt-un ans le plus grand poète de son siècle sans faire la moindre brèche à son honneur. » (*Mémoires pour la vie de Pétrarque, Préface aux Français.*) L'éditeur italien de l'édition anglaise de Pétrarque, qui a traduit lord Woodhouselee, rend la *femme tendre et sage* par *raffinata civettao.* (*Riflezzioni intorno a Madonna Laura*, vol. III, p. 234) 1811.

** Dans un dialogue avec saint Augustin, Pétrarque a décrit Laure comme ayant un corps épuisé par de fréquens *ptubs*. Les vieux éditeurs lisaient et imprimaient *perturbationibus*; mais M. Capperonnier, bibliothécaire du roi de France en 1762, vit le manuscrit dans la bibliothèque de Paris, et attesta qu'on *lisait et qu'on devait lire* PARTURUS EXHAUSTUM. De Sade joignit au nom de M. Capperonnier ceux de MM. Boudot et Béjot, et, au sujet de cette discussion sur les *ptubs*, il se montra un vrai pied plat littéraire. Voyez *Riflezzioni*, etc. etc., page 267. Saint Thomas d'Aquin est pris aussi pour juge sur la question de savoir si Laure était une *chaste* fille ou une femme *continente*.

***

Pigmalion, quanto lodar to dei
Dell' imagine tua, se mille volte
N' avesti quel ch' i' sol una vorrei.
Sonetto 58.

Quando giunse a Simon l'atto concetto
Le Rime, etc., part. I, p. 189, édit. Ven., 1756.

**** Quella rea e perversa passione che solo tutto mi occupava e mi regnava nel cuore.

***** *Azion disonesta*, dit Pétrarque.

****** *A questa confessione così sincera diede forse occasione una nuova caduta ch' ei fece.* Tiraboschi, *storia, etc., etc.*, t. V, p. 492.

ou l'histoire des sentimens de l'homme. De tels apophthegmes sont de peu de force pour la cause de la morale et pour celle de Pétrarque, excepté auprès de la jeunesse et des esprits faibles. Celui qui a fait quelques pas au-delà de l'âge de l'ignorance et de l'ingénuité, ne peut être *édifié* que de la vérité seule. Rien n'est plus futile, plus ennuyeux et moins instructif que les écrits destinés à ce qu'on appelle la défense de l'honneur d'un individu ou d'une nation. Néanmoins un écrit de ce genre aura toujours plus de succès que cette critique sage qui est attribuée au désir malicieux de réduire un grand homme à l'échelle commune de l'humanité. Après tout, il est vraisemblable que notre historien a eu des raisons pour persister dans son hypothèse favorite. C'est une échappatoire qui sauve l'auteur, mais qui n'est guère suffisante pour sauver l'honneur de la maîtresse encore inconnue de Pétrarque.

16 Pétrarque se retira à Arquà, l'an 1370, aussitôt après son retour de Rome, où il n'avait pu parvenir à être présenté à Urbain V; il paraît que, sauf le voyage qu'il fit à Venise avec *Francesco Novello da Carrara*, il passa les quatre dernières années de sa vie dans ce séjour enchanteur ou à Padoue. Durant les quatre mois qui précédèrent sa mort, il fut dans un état continuel de langueur; et le 19 juillet au matin, l'an 1374, on le trouva mort sur une chaise de sa bibliothèque, et la tête appuyée sur un livre. On conserve encore cette chaise au milieu des précieuses reliques d'Arquà; et, d'après la vénération non interrompue dont tout ce qui est relatif à ce grand homme a été l'objet depuis le moment de sa mort jusqu'à nos jours, il est permis de croire que ces monumens sont un peu plus authentiques que ceux auxquels on veut rattacher le souvenir de Shakspeare à Stratford-sur-l'Avon.

Arquà, car la dernière syllabe est accentuée dans la prononciation, est située à douze milles de Padoue, et à environ trois milles en droite ligne de la grande route de Rovigo, au milieu des collines Euganéennes. Après vingt minutes de marche, au travers d'une prairie unie et couverte d'arbres, on trouve un petit lac azuré, limpide et très profond; et l'on arrive au pied d'une chaîne de petites collines couvertes de vignobles et de vergers, au milieu desquels on distingue des grenadiers, des sapins, et toutes sortes d'arbres fruitiers. En quittant le bord du lac, la route serpente entre les collines; et l'on aperçoit bientôt l'église d'Arquà, à un endroit où la chaîne s'interrompt brusquement: le village occupe cet espace et semble borné des deux côtés par les collines. Les maisons sont éparpillées sur les rochers: celle du poète est située sur une petite élévation où l'on arrive par deux montées, et d'où l'on jouit non seulement de la vue des jardins qui couvrent les vallons, mais encore de celle des plaines plus reculées, au-dessus desquelles on distingue de petits bois de mûriers et de saules réunis en une masse obscure par les festons de la vigne, quelques cyprès isolés, et les clochers de plusieurs villages, jusqu'aux embouchures du Pò et aux côtes de l'Adriatique. Le terrain d'Arquà est d'une formation volcanique. Le climat est très chaud, et les vendanges y commencent toujours une semaine plus tôt que dans les plaines de Padoue. Le corps de Pétrarque est enfermé, on ne peut pas dire enseveli, dans un sarcophage de marbre rouge, porté sur quatre pilastres qui reposent sur une base élevée au-dessus du sol, et bien distinct de tous les autres tombeaux. Ce sarcophage est très apparent; mais il sera bientôt

entièrement ombragé par quatre lauriers qu'on a plantés dernièrement. La fontaine de Pétrarque, car ici tout porte son nom, prend sa source sous une voûte artificielle, un peu au-dessous de l'église; elle répand abondamment, même au temps de la plus grande sècheresse, cette eau qui formait jadis la richesse des collines Euganéennes. Cette fontaine serait bien plus agréable si, dans quelques saisons de l'année, elle n'était peuplée de frelons et de guêpes. Le tombeau de Pétrarque n'a pas d'autres rapports avec celui d'Archiloque. Les révolutions des siècles ont épargné ces vallées écartées; et, si le repos des cendres de Pétrarque a été troublé, ce fut plutôt par la vénération que par la haine. On a essayé une fois de dérober le trésor que contient le sarcophage, et un Florentin parvint à en tirer un bras par une fente qui se voit encore aujourd'hui. On n'a pas oublié ce larcin; mais il a servi à identifier le poète avec le pays où il avait pris naissance, et dans lequel il ne voulut pas demeurer. Un petit paysan d'Arquà, à qui l'on demandait ce qu'était Pétrarque, répondit que les gens du village connaissaient toutes les particularités qui le concernaient, mais que, pour lui, tout ce qu'il savait, c'est que c'était un Florentin.

M. Forsyth * n'a pas eu tout-à-fait raison de dire que Pétrarque n'était jamais revenu en Toscane depuis son enfance. Il paraît qu'il traversa Florence, en allant de Parme à Rome, et à son retour de Rome, l'an 1350. Il y resta même assez long-temps pour lier connaissance avec les habitans les plus distingués de cette ville. Un Florentin, honteux de l'aversion que le poète avait manifestée pour sa patrie, s'empressa de rectifier cette erreur triviale de notre voyageur, dont il connaissait et respectait la capacité extraordinaire, l'érudition vaste, et le goût parfait, joints à cette simplicité de manières qu'on a si souvent reconnue être le trait le plus sûr (quoiqu'il n'ait pas été toujours regardé comme indispensable) pour caractériser un génie supérieur.

On a recherché avec empressement les traces de tous les pas de l'amant de Laure; on montre à Venise la maison dans laquelle il logea. Pour trancher l'ancienne controverse qui s'était élevée entre eux et leurs voisins d'Ancisa, où Pétrarque fut porté à l'âge de sept mois, et resta jusqu'à sept ans, les habitans d'Arezzo ont indiqué, par une longue inscription, le lieu où leur célèbre compatriote a pris naissance. La cathédrale de Parme lui a élevé, dans la chapelle de Sainte-Agathe, un monument avec l'inscription que je vais transcrire. Il était archidiacre de ce chapitre, et il aurait été enseveli dans l'église s'il ne fût pas mort loin de son pays.

D. O. M.
FRANCISCO PETRARCHÆ
PARMENSI ARCHIDIACONO.
PARENTIBUS PRÆCLARIS, GENERE PERANTIQUO
ETHICES CHRISTIANÆ SCRIPTORI EXIMIO
ROMANÆ LINGUÆ RESTITUTORI
ETRUSCÆ PRINCIPI
AFRICÆ OB CARMEN HAC IN URBE PERACTUM REGIBUS ACCITO
S. P. Q. R. LAUREA DONATO.

* *Remarques sur l'Italie*, p. 95, note; seconde édition.

TANTI VIRI
JUVENILIUM JUVENIS SENILIUM SENEX
STUDIOSISSIMUS
COMES NICOLAUS CANONICUS CICOGNARUS
MARMOREA PROXIMA ARA EXCITATA,
IBIQUE CONDITO
DIVÆ JANUARIÆ CRUENTO CORPORE
H. M. P.
SUFFECTUM
SED INFRA MERITUM FRANCISCI SEPULCHRO
SUMMA HAC IN SEDE EFFERRI MANDANTIS
SI PARMÆ OCCUMBERET
EXTERA MORTE HEU NOBIS EREPTI.

A Pavie, on lui a dédié une autre inscription avec son buste, parce qu'il passa dans cette ville l'automne de 1568 avec son gendre Brossano. La situation politique qui a empêché long-temps les Italiens de s'occuper des vivans leur a fait tourner tous leurs soins vers l'illustration des morts.

[17] Il est tout aussi vraisemblable que nous combattons avec les démons qu'avec nos meilleures pensées. Satan choisit un désert pour le lieu où il voulait tenter notre Sauveur, et notre chaste John Locke préférait la présence d'un enfant à une solitude complète.

[18] Les deux vers dans lesquels Boileau déprécie le Tasse pourraient, comme beaucoup d'autres, servir à justifier l'opinion qu'on émet ici sur l'harmonie de la poésie française.

> A Malherbe, à Racan, préférer Théophile,
> Et le clinquant du Tasse à tout l'or de Virgile.
>
> *Satire IX*, v. 175.

Le biographe Serassi *, dans son respect pour la réputation du poète italien et du poète français, s'empresse d'observer que le satirique rétracta sa censure, et conséquemment reconnut l'auteur de la *Jérusalem délivrée* pour un génie sublime, vaste et né pour les plus nobles essors de la poésie. La rétractation est bien loin d'être satisfaisante, si du moins nous nous en rapportons à l'abbé d'Olivet, qui a raconté tout au long l'anecdote. La sentence prononcée contre lui par Bouhours n'est citée que pour confondre le critique, dont Serassi ne cherche pas à découvrir et ne voudrait même pas admettre la palinodie. L'opposition que l'ouvrage du Tasse trouva dans l'académie de la Crusca, qui déclara le Tasse incapable d'être mis en concurrence avec l'Arioste, et inférieur à Boiardo et à Pulci, cette opposition peut être attribuée à l'influence d'Alphonse et de la cour de Ferrare. En effet, il est certain que Léonard Salviati, le principal et presque le seul moteur des attaques de la Crusca, était guidé par l'espoir d'obtenir la faveur de la maison d'Est. Il croyait atteindre ce but en rehaussant la reputation d'un jeune poète aux dépens de celle d'un rival qui était alors pri-

* [illegible]

sonnier d'état. La conduite de Salviati doit nous servir à juger les opinions que ses contemporains ont émises sur les causes de l'emprisonnement du Tasse, et combler la mesure de notre indignation contre le tyran qui le chargea de fers. L'effet des critiques de Salviati répondit parfaitement à ce qu'il avait espéré : il fut appelé un moment à la cour de Ferrare ; mais, malgré les efforts qu'il fit pour augmenter ses titres à la faveur, par des panégyriques sur la famille de son souverain, il fut abandonné à son tour et mourut dans la plus obscure misère. L'opposition de la Crusca fut terminée six ans après le commencement de la dispute ; et si cette académie dut sa première renommée à un tel paradoxe, il est probable que le soin de sa propre réputation dut plutôt alléger qu'aggraver la rigueur de la captivité du malheureux poète. Le Tasse eut à employer beaucoup de ses heures solitaires à sa défense et à celle de son père, car tous deux étaient enveloppés dans la censure de Salviati. Le prisonnier aurait été peu embarrassé de répondre à des accusations parmi lesquelles figurait le grief d'avoir méchamment négligé de faire mention de la coupole de Sainte-Marie del Fiore de Florence, dans le passage où il compare l'Italie à la France. Le dernier biographe * d'Arioste semble vouloir renouveler la dispute, en révoquant en doute le jugement que le Tasse avait porté sur lui-même, et qui est cité dans sa vie par Serassi ; mais Tiraboschi avait déjà fait cesser la rivalité en démontrant qu'entre le Tasse et l'Arioste il ne s'agit que d'une question de préférence et non de comparaison.

19 Avant que les restes d'Arioste eussent été transportés de l'église des Bénédictins dans la bibliothèque de Ferrare, un buste, qui était placé au-dessus de sa tombe, fut frappé par la foudre, et une couronne de laurier de fer qui ceignait sa tête fut fondue par le même météore. Cet évènement a été rapporté par un écrivain du dernier siècle. La translation de ces cendres sacrées, qui eut lieu le 6 juin 1801, fut l'un des plus brillans spectacles de la république éphémère de l'Italie. Pour consacrer la mémoire de cette cérémonie, on ressuscita les *intrepidi*, autrefois si fameux, et on les organisa en académie Ariostéenne. La grande place au milieu de laquelle passa la procession fut, pour la première fois, appelée la place d'Arioste.

L'auteur d'Orlando est proclamé, par les Ferrarais jaloux, l'Homère non pas de l'Italie, mais de Ferrare. La mère d'Arioste était de Reggio, et la maison où naquit le poète a été soigneusement signalée par cette inscription : *Qui nacque Ludovico Ariosto il giorno 8 di settembre dell' anno* 1474. Mais les Ferrarais font peu de cas de l'accident qui fit naître Arioste hors de leur pays, et le réclament comme leur appartenant exclusivement. Ils possèdent ses os ; ils montrent encore son fauteuil, son écritoire et ses manuscrits.

. . . . . Hic illius arma,
Hic currus fuit. . . . . .

La maison où il a vécu, la chambre où il est mort, sont désignées par son propre monument qu'on y a replacé, et par une inscription récente. Les Ferrarais sont encore plus jaloux de leurs droits, depuis que l'animosité de Denina (dont leurs apologistes insinuent mystérieusement que la cause ne leur est pas

* *La vita di M. L. Ariosto* scritta dall' Abate Gerolamo Baruffaldi giuniore, etc. *Ferrare*, 1807.

inconnue) s'est hasardée à dégrader leur sol jusqu'à l'incapacité béotienne, pour toutes les productions d'esprit. On a mis au jour un *in-quarto* pour repousser la calomnie; et ce supplément à *l'Histoire des célèbres Ferrarais* de Barotti a été considéré comme une réplique triomphante au *Quadro storico statistico dell' alta Italia.*

20 L'aigle, le veau marin, le laurier et la vigne blanche, étaient comptés parmi les préservatifs les plus accrédités contre la foudre. Jupiter choisit l'aigle, Auguste César le veau marin, et Tibère ne manquait jamais de porter une couronne de laurier quand le ciel menaçait d'un orage accompagné de tonnerre. On ne peut pas rire de toutes ces superstitions dans un pays où l'on croit encore aux propriétés magiques de la baguette de coudrier; et le lecteur ne sera pas surpris d'apprendre qu'un commentateur de Suétone a pris la peine de réfuter gravement les vertus attribuées à la couronne de Tibère, en racontant que, quelques années avant le temps où il écrivait, un laurier avait été frappé par la foudre, à Rome.

21 Le lac Curtien, et le figuier Rumine, qui était dans le forum, ayant été frappés par le feu du ciel, furent regardés comme sacrés; et la mémoire de cet accident fut perpétuée par un *puteal*, ou autel qui ressemblait à l'ouverture d'un puits, avec une petite chapelle recouvrant la cavité censée faite par le tonnerre.

On regardait comme incorruptibles tous les objets qui avaient été touchés par la foudre, et les corps des personnes qu'elle avait tuées. Quand la fulguration ne causait pas la mort de l'individu, elle conférait une dignité perpétuelle à l'homme que le ciel avait honoré d'une telle preuve de distinction; on enveloppait ceux qui étaient tués d'un vêtement blanc, et on les ensevelissait à la place où ils avaient succombé. Cette superstition n'existait pas seulement parmi les adorateurs de Jupiter; les Lombards croyaient aux augures fournis par le tonnerre: un devin prédit à Agiluf, duc de Turin, un évènement qui se réalisa et lui donna une reine et une couronne. Cependant il y avait quelque chose d'équivoque dans ce signe; car les anciens Romains ne le regardaient pas toujours comme propice. Comme il est vraisemblable que les craintes causées par la superstition durent plus long-temps que les consolations qu'elle donne, nous ne devons pas être surpris que les Romains, du temps de Léon X, aient conçu assez de terreur à propos de quelques orages qu'on avait mal interprétés, pour implorer les exhortations d'un érudit, qui rassembla tout ce qu'il savait touchant le tonnerre et les éclairs, pour prouver que c'était un augure favorable, en commençant par le coup qui frappa les murs de Velletri, et terminant par celui qui serpenta sur la porte de Florence, prophétisant l'avènement de l'un des citoyens de cette ville au pontificat.

22 Les deux stances XLII et XLIII sont, à l'exception d'un vers ou deux, une traduction du fameux sonnet de Filicaja:

Italia, Italia, o tu cui feo la sorte.

23 La fameuse lettre de Servius Sulpicius à Cicéron, sur la mort de sa fille, contient une description, vraie encore aujourd'hui, d'une route que j'ai souvent suivie dans la Grèce, par terre et par mer, dans différens voyages.

« En revenant de l'Asie, faisant voile d'Égypte à Mégare, je commençai à contempler l'aspect de la contrée qui m'environnait Égine était derrière moi, Mégare devant ; j'avais le Pirée à ma droite, Corinthe à ma gauche. Toutes ces villes, jadis célèbres et florissantes, gisent aujourd'hui renversées et comme ensevelies dans leurs ruines. A cette vue, je ne pus m'empêcher de penser en moi-même : Malheureux que nous sommes, comment nous désolons-nous quand nous venons à perdre un de nos amis, nous, dont la vie est si courte, tandis que les ruines de tant de cités frappent ma vue toutes à la fois? » (*Vie de Cicéron*, par Middleton.)

24 C'est Poggio qui, du haut du Mont Capitolin, jetant un regard sur les ruines de l'ancienne Rome, laissa échapper cette exclamation : *Ut nunc omni decore nudata, prostrata jacet, instar gigantei cadaveris corrupti atque undique exesi.*

25 La vue de la Vénus de Médicis nous rappelle tout d'abord un passage du poème des Saisons ; et la comparaison de l'objet avec la description prouve, non seulement la vérité du portrait, mais encore le tour particulier de la pensée, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'imagination sexuelle du poète descriptif. On peut dire la même chose d'une autre pensée qui se trouve dans le même épisode de Musidora ; car les notions qu'avait Thomson des priviléges de l'amour heureux étaient très peu avancées, ou il manquait de délicatesse, puisque la nymphe reconnaissante dit à son discret Damon que dans un moment plus heureux il pourra être son compagnon de bain.

The time may come you need not fly.

« Le temps pourra venir que tu ne fuiras plus. »

Le lecteur se rappelle l'anecdote rapportée dans la vie de Thomson par le docteur Johnson *.

Ne quittons pas la galerie de Florence sans dire un mot du *rémouleur*. Il paraît singulier que le caractère de cette statue, sur laquelle on a déjà tant disputé ne soit pas encore décidé, au moins dans l'esprit de ceux qui ont vu le sarcophage qui est dans le vestibule de la basilique de Saint-Paul, sur les dehors des murailles, et où tout le groupe de la fable de Marsyas est passablement conservé. L'esclave scythe qui aiguise le couteau est présenté exactement dans la même attitude que la statue du *rémouleur*. L'esclave n'est pas nu ; mais il est plus aisé de résoudre cette difficulté que de prendre pour un instrument à raser celui qui est dans les mains de la statue florentine que Lanzi suppose représenter tout bonnement le barbier de Jules César. Winckelmann, analysant un bas-relief qui reproduit le sujet du supplice de Marsyas, adopte l'opinion d'Agostini : et son autorité peut être regardée comme concluante, quand même la ressemblance ne frapperait pas l'observateur le moins attentif.

Parmi les bronzes de la même collection, on voit la table qui porte une inscription que Gibbon ** a copiée et commentée. Notre historien fut arrêté par

* Une dame prétendait deviner dans les ouvrages de Thomson qu'il était un *grand amoureux*, un *grand nageur*, et un *homme sobre*. Savage prouva à cette dame qu'elle se trompait sur ces trois points. A. R.

** Numi aeneiquæ antiquiores Domitiani Palatii [illegible], edidit S.

quelques difficultés, mais il ne renonça pas à son entreprise. Il serait vexé d'apprendre qu'il perdit son temps et sa critique, sur une inscription qui aujourd'hui est reconnue apocryphe.

26 . . . . . Οφθαλμοὺς ἐστιῷν.

. . Atque oculos pascat uterque suos

Ovide. *Art d'aimer.*

27 Ce nom rappellera non seulement la mémoire de tous ceux dont les tombeaux ont rendu la *Santa-Croce* le centre d'un pèlerinage, et la Mecque de l'Italie; mais encore celle de la femme éloquente qui célébra ces cendres illustres, et dont la voix est aujourd'hui muette comme les grands hommes qu'elle chanta. CORINNE n'est plus; avec elle devraient expirer la crainte, la flatterie et l'envie, qui ont répandu des nuages trop brillans ou trop sombres autour du génie dans sa carrière, et se sont opposées à l'examen calme d'une critique impartiale. Les portraits que nous avons de cette femme célèbre sont ou flattés ou défigurés, selon que l'amitié ou l'envie ont tenu le pinceau. On ne peut guère attendre le portrait fidèle d'un contemporain. La voix de ceux qui lui survivent ne saurait donner une juste estimation de son rare talent. La galanterie, l'amour du merveilleux, et l'espoir d'une association de gloire, qui émoussèrent l'arme de la censure, doivent cesser aujourd'hui. Les morts n'ont point de sexe; ils ne peuvent plus nous étonner par des miracles nouveaux; ils ne donnent aucun privilége. Corinne a cessé d'être une femme, elle n'est plus qu'un auteur. On peut déjà s'attendre à ce que plusieurs critiques voudront se payer de leurs complaisances passées, en usant envers elle d'une sévérité à laquelle l'extravagance de leurs premiers éloges donnera peut-être les couleurs de la vérité. La postérité la plus reculée aura à prononcer sur le mérite de ses diverses productions, car on peut bien croire qu'elles y arriveront toutes; et plus sera lointaine la perspective au travers de laquelle on verra ses ouvrages, plus l'examen en sera minutieux, et plus la justice de la décision sera certaine. Corinne va commencer maintenant cette existence par laquelle les grands écrivains de tous les âges et de toutes les nations sont réunis, pour ainsi dire, dans un monde qui leur est propre, et répandent de cette sphère supérieure leur éternelle influence pour guider et consoler l'humanité. Mais l'individu disparaîtra de plus en plus à mesure que l'auteur sera vu plus distinctement : quelqu'une des personnes que les charmes d'un esprit sans affectation et d'une aimable hospitalité attiraient dans les cercles de Copet devrait sauver de l'oubli les vertus privées de Corinne *. Quoiqu'on dise que les vertus aiment l'ombre, il est trop vrai que souvent elles sont plutôt refroidies qu'excitées par les soins de la vie domestique. Quelqu'un devrait peindre les grâces naturelles qu'elle déployait dans l'accomplissement de ces devoirs de la parenté, qu'il faut plutôt étudier dans les secrets de l'intérieur d'une famille que dans les relations extérieures des parens. Il faut, il est vrai, toute la délicatesse d'un attachement véritable pour y intéresser un spectateur indifférent. Quelqu'un devrait, non pas célébrer, mais décrire l'aimable mai-

* Ce vœu a été exaucé par madame Necker de Saussure, dans son admirable livre sur madame de Staël. [illegible]

tresse d'une maison toujours ouverte, l'âme d'une société toujours variée et toujours satisfaite, et dont le créateur, dépouillé de l'ambition et de l'artifice des rivalités publiques, semblait ne briller que pour charmer sans cesse ceux qui l'entouraient. Mère tendre et tendrement aimée ; amie capable d'une générosité sans bornes, mais toujours éclairée ; patronne charitable de tous les malheureux, elle vivra toujours dans le cœur de ceux qu'elle a chéris, nourris ou protégés. Sa perte sera mieux sentie dans les lieux où elle était le mieux connue. Qu'il soit permis à un étranger de mêler un regret désintéressé à l'affliction de ses nombreux amis, et du plus grand nombre encore de ceux qu'elle combla de bienfaits. Au milieu des scènes sublimes que m'offrait le Léman, mon plus grand bonheur fut de pouvoir admirer les belles qualités de l'incomparable Corinne *.

28 Alfieri est le grand nom de ce siècle. Sans attendre une centaine d'années, les Italiens le regardent déjà comme un poète légalement *reconnu*. Ils chérissent sa mémoire, parce qu'il est le barde de la liberté, et que ses tragédies ne peuvent recevoir aucune protection de la part de leurs souverains. On n'en joue qu'un très petit nombre ; encore est-il rare qu'on en permette la représentation. Cicéron a remarqué que les véritables opinions et les sentimens des Romains ne se manifestaient nulle part plus clairement qu'au théâtre. Dans l'automne de 1816, un improvisateur célèbre donna un échantillon de ses talens à l'Opéra de Milan. L'auditoire était nombreux ; et les programmes qui indiquaient les sujets que le poète devait traiter furent reçus avec indifférence ou avec le rire du mépris ; mais tout-à-coup celui qui les annonçait proclama l'*Apothéose de Victor Alfieri ;* le théâtre retentit d'acclamations et d'applaudissemens long-temps prolongés. Le sort ne désigna pas ce sujet ; et le signor Sgricci eut à débiter ses lieux communs et extemporanés sur le bombardement d'Alger. A la simple vue de la cérémonie, il est bien facile de voir qu'on ne confie pas au hasard le choix des matières d'improvisation. La police a d'abord le soin d'inspecter le prospectus avant qu'on le distribue ; et ensuite, si la prudence lui suggère quelque arrière-pensée, elle corrige le choix du sort. L'*Apothéose d'Alfieri* avait été accueillie avec d'autant plus d'enthousiasme, qu'on pensait bien que ce sujet ne serait pas traité.

29 On affecte quelquefois dans les inscriptions gravées sur les tombeaux, une simplicité qui nous fait douter si le monument que nous contemplons renferme la cendre d'un mort, si c'est un cénotaphe ou un simple monument élevé à sa mémoire. C'est ainsi que sur la tombe de Machiavel on a omis de nous informer du lieu et du temps de sa naissance, de sa mort, de son âge, et de ses parens.

Tanto nomini nullum par elogium.
NICOLAUS MACHIAVELLI.

Je ne vois pas pour quelle raison on a mis la sentence avant le nom auquel elle se rapporte.

On peut bien s'imaginer que les préjugés qui avaient rendu proverbial le nom de Machiavel, comme épithète d'iniquité, n'existent plus à Florence. Sa

* Voyez au sujet de cette note du poète, l'*Essai sur le caractère et le génie* de lord Byron. N. T.

vie fut persécutée, et sa mémoire a été outragée à cause de son attachement à une liberté aujourd'hui incompatible avec le nouveau système de despotisme qui a succédé à la chute des gouvernemens libres d'Italie. Machiavel fut mis à la torture parce qu'il était un *libertin*, c'est-à-dire parce qu'il désirait la restauration de la république de Florence; et tels sont les efforts des hommes intéressés à pervertir non seulement la nature des actions, mais encore à changer la signification des mots, que ce qui voulait dire jadis *patriote* a fini par signifier *débauché*. Nous avons nous-mêmes oublié l'ancienne acception du mot libéralité; aujourd'hui il est synonyme de *trahison* dans un pays, et de folie dans tous. Il faut qu'on se soit étrangement trompé pour regarder comme un suppôt de la tyrannie l'auteur du *Prince!* Comment se persuader qu'un ouvrage écrit pour le despotisme ait été condamné par l'inquisition? Le fait est que Machiavel, comme tous ceux contre qui l'on n'a aucune preuve de crime, fut soupçonné et accusé d'athéisme. Les plus violens ennemis de son livre furent deux jésuites, dont l'un persuada à l'inquisition de le prohiber, *benchè fosse tardo*; et l'autre dit que le secrétaire de la république de Florence n'était qu'un fou : la suite a prouvé que le père *Possevin* n'avait jamais lu *le Prince*, et que le père *Lucchesini* ne l'avait pas compris. Certes, ce n'était point contre la servilité des doctrines de Machiavel qu'étaient dirigées les poursuites, mais plutôt contre la tendance d'une leçon dans laquelle il montre que les intérêts d'un monarque sont tout-à-fait opposés au bonheur des hommes. Les jésuites sont rétablis en Italie; et le dernier chapitre du *Prince* nécessitera sans doute une réfutation nouvelle de la part de ceux à qui l'on veut de nouveau confier l'éducation de la génération naissante, afin qu'ils préparent son esprit à recevoir les impressions du despotisme. Le titre du chapitre est ainsi conçu : *Esortazione a liberare la Italia dai Barbari;* et il est terminé par un encouragement *libertino* à la rédemption future de l'Italie : *Non si deve adunque lasciar passare questa occasione, acciocchè la Italia vegga dopo tanto tempo apparire un suo redentore. Nè posso esprimere con qual amore ei fosse ricevuto in tutte quelle provincie, che hanno patito per queste illuvioni esterne; con qual sete di vendetta, con che ostinata fede, con che lagrime. Quali porte se li serrerebbero? Quali popoli li negherebbero la obbedienza? Quale Italiano li negherebbe l'ossequio?* AD OGNUNO PUZZA QUESTO BARBARO DOMINIO*. »

30 Le Dante naquit à Florence l'an 1261. Il se trouva à deux batailles, fut quatorze fois ambassadeur et une fois prieur de la république. Quand le parti de Charles d'Anjou l'emporta sur celui des *Bianchi*, il était absent parce qu'il était alors en ambassade à la cour du pape Boniface VII; il fut condamné à deux ans de bannissement et à une amende de huit mille livres. Comme il ne put la payer, on séquestra tous ses biens. La république ne se contenta pas de cette satisfaction; car, en 1772, on a trouvé dans les archives de Florence une liste de quinze personnes condamnées à être brûlées vivantes, et le nom du Dante est le onzième sur cette liste. La sentence est datée de l'an 1302; *Talis perveniens igne comburatur sic quod moriatur.* Le prétexte de ce jugement fut des échanges

* Il principe di Nicolo Machiavelli, etc., con la prefazione e le note istoriche e politiche di M. Amelot de la Houssaye, e l'esame e confutazione dell' opera.... *Cosmopoli*, 1769.

iniques, des vols et des gains illicites, *baratteriarum iniquarum, extorsionum et illicitorum lucrorum.* Il n'est pas étonnant que, poursuivi par une telle accusation, le Dante ait toujours protesté de son innocence et de l'injustice de ses concitoyens. Il en appela à Florence et à l'empereur Henri; mais la mort de ce souverain, en 1313, fut le signal de la sentence qui le bannit à perpétuité. Avant cette époque fatale, il avait langui près des frontières de la Toscane, en espérant toujours son rappel. Mais alors il se dirigea vers le nord de l'Italie; il séjourna long-temps à Vérone, et finit par se fixer à Ravenne, où il demeura presque toujours jusqu'à la fin de sa vie. On dit que la principale cause de sa mort, qui eut lieu en 1321, fut l'impossibilité d'obtenir une audience publique, que les Vénitiens lui firent refuser pendant qu'il était chez *Guido Novello da Polenta*, son protecteur. Il fut enseveli à Ravenne, *in sacra minorum æde*, et Guido lui éleva un monument qui fut restauré en 1348, par les soins de Beracardo Bembo, préteur de cette république, qui avait refusé de l'entendre. Ce monument fut de nouveau restauré en 1692 par le cardinal *Corsi*, et enfin remplacé par un autre plus riche construit aux frais du cardinal *Luigi Valenti Gonzaga.*

Le véritable tort, ou plutôt le malheur du Dante, fut son attachement à un parti vaincu, et, comme les biographes les moins indulgens le lui reprochent, une trop grande liberté dans ses discours et trop de hauteur dans ses manières. Mais le siècle suivant rendit des honneurs presque divins à celui que ses contemporains avaient puni par l'exil. Les Florentins ayant fait des tentatives fréquentes, mais toujours vaines, pour avoir ses cendres, couronnèrent son image dans une église. Un tableau représentant Dante est encore placé parmi les idoles de leur cathédrale: ils lui élevèrent des statues, frappèrent des médailles en son honneur. Comme il ne peut pas y avoir de doute sur le lieu de sa naissance, les villes d'Italie se disputent pour l'honneur de lui avoir vu composer son grand poème, et les Florentins croient que leur gloire est intéressée à soutenir que le septième chant en était fait avant que Dante fût banni de leur ville. Cinquante-un ans après sa mort ils dotèrent une chaire de professeur pour commenter ses vers, et Boccace fut nommé à cette charge patriotique. L'exemple de Florence fut suivi par Bologne et par Pise; et si les commentateurs ne rendirent que de faibles services à la littérature, du moins ils augmentèrent la vénération qui trouvait une allégorie sacrée ou morale dans toutes les images de sa muse mystique. On découvrit qu'en naissant, et pendant son enfance, Dante s'était déjà montré un homme extraordinaire. Son premier biographe, l'auteur du *Décaméron*, raconte que sa mère avait été avertie de l'importance de sa grossesse; et d'autres affirment que dès l'âge de dix ans il manifesta son penchant précoce pour cette sagesse ou théologie qu'il appelait *Beatrice*, et qu'on avait cru à tort n'être qu'une amante mortelle.

Lorsqu'il fut reconnu que la Divine Comédie était une production mortelle, et qu'à cette distance de deux siècles la critique et la rivalité eurent poli le goût des Italiens, le Dante fut sérieusement déclaré supérieur à Homère; et, quoique cette préférence semblât à quelques casuistes un blasphème digne des flammes, la dispute se soutint vigoureusement pendant près de cinquante ans. Dans les derniers temps, on a agité la question de savoir quels étaient les seigneurs de Vérone qui pouvaient se vanter que leurs aïeux eussent protégé le Dante; et

le jaloux scepticisme d'un écrivain est allé même jusqu'à dire qu'il n'était pas certain que Ravenne possédât ses cendres. Le critique Tiraboschi a prétendu que le poète avait prévu et annoncé l'une des découvertes de Galilée. L'on a souvent changé d'opinion sur le mérite du Dante, comme sur celui des auteurs de toutes les nations. Dans le dernier siècle, on semblait le mépriser comme modèle et comme livre d'étude. Bettinelli gronda un jour son élève Monti, parce qu'il *lisait* les extravagances surannées de la *Commedia*. La génération naissante, ayant abjuré l'idolâtrie gallique * de Cesarotti, est revenue à l'ancien culte. Aujourd'hui les Toscans les plus modérés regardent comme indiscret le *Danteggiare* des Italiens du nord. Il est d'autres détails curieux sur la vie et les écrits de ce grand poète qui n'ont pas été encore recueillis par les Italiens eux-mêmes ; mais le célèbre Ugo Foscolo se propose d'y suppléer, et l'on ne doit pas regretter que cet ouvrage national ait été réservé à un auteur si dévoué à son pays et à la cause de la vérité.

31 Scipion l'Africain eut un tombeau (si toutefois il n'y fut pas enseveli) à *Linternum*, où il s'était condamné à un exil volontaire. Ce tombeau était au bord de la mer; et l'histoire de l'inscription *ingrata patria*, d'où est venu le nom d'une tour qui a été bâtie à cette place, est une fiction heureuse si elle n'est pas véritable. Si *l'Africain* ne fut pas enterré à *Linternum*, certainement il y a passé plusieurs années de sa vie **.

In così angusta e solitaria villa
Era 'l grand' uomo che d' Africa s' appella,
Perchè prima col ferro al vivo aprilla ***.

L'ingratitude est généralement regardée comme le vice capital des républiques ; l'on oublie sans doute que pour un exemple d'inconstance populaire, nous en avons cent autres de la disgrâce des favoris de la cour. Les monarques ne se repentent que bien rarement ou jamais. Laissant de côté plusieurs preuves connues que je pourrais citer à l'appui de ces faits, je vais raconter une courte histoire qui montrera bien la différence qui existe même entre une aristocratie et la multitude.

Vettor Pisani ayant été battu en 1354, à Portolongo, et quelques années après à Pola dans une affaire décisive contre les Génois, fut rappelé par le gouvernement vénitien et jeté dans les fers. Les *Avogadori* proposèrent de le faire décapiter, mais le tribunal suprême se contenta de la sentence d'emprisonnement. Pendant que Pisani subissait cet arrêt injuste, Chiozza, dans le voisinage de la capitale, fut livré à Pietro Doria, par l'assistance du *signor de Padua*. En apprenant ce désastre, on sonna la grande cloche de Saint-Marc pour appeler aux armes; le peuple et les soldats des galères furent sommés d'aller s'opposer à l'ennemi qui s'avançait. Tous protestèrent qu'ils ne feraient pas un seul pas, si Pisani n'était délivré et ne se mettait à leur tête. Aussitôt on assemble le grand conseil, le prisonnier est appelé, et le doge André Contarini lui fait part de la

* C'est-à-dire *Ossianique* : Cesarotti a traduit Ossian. A. P.

** *Vitam Linterni egit sine desiderio urbis.* Voy. *Titi Livii Hist.* lib. XXXVIII. Cet historien dit que quelques personnes croyaient que Scipion avait été enterré à *Linternum*, d'autres à Rome.

*** Trionfo della Castità.

demande du peuple et des besoins de l'état, dont tout l'espoir reposait sur ses efforts; il le supplie d'oublier l'injustice dont il a été la victime en le servant. « Je me suis soumis, répond le magnanime républicain, je me suis soumis, sans me plaindre, à vos délibérations; j'ai supporté patiemment la perte de ma liberté, parce qu'elle m'était ravie par vos ordres. Ce n'est pas le moment de savoir si j'avais mérité mon sort. Le bien de la république semblait l'exiger, et ce que la république ordonne est toujours sagement ordonné. Vous me verrez sacrifier ma vie pour le salut de ma patrie. » Pisani prit le commandement des troupes; et ses efforts, réunis à ceux de Carlo Zeno, rendirent bientôt aux Vénitiens la supériorité que leurs rivaux maritimes avaient prise un moment.

Les républiques italiennes ne furent pas moins injustes envers leurs citoyens que les républiques grecques. Les unes et les autres paraissent n'avoir aspiré qu'à la liberté nationale et non pas à celle des individus, et, malgré la fameuse *égalité devant la loi*, qu'un ancien écrivain grec * regardait comme la marque distinctive entre les citoyens et les Barbares, les droits mutuels des citoyens n'ont, ce me semble, jamais été le principal objet des anciennes démocraties. L'auteur des *Républiques italiennes* a écrit un essai qui n'est peut-être pas encore connu, et dans lequel il a ingénieusement développé la différence qui existe entre la liberté des premiers états et la signification attachée à ce mot dans l'excellente constitution de l'Angleterre. Les Italiens, depuis qu'ils ont cessé d'être libres, regrettent toujours en soupirant ces temps de troubles où chaque citoyen pouvait aspirer à partager le pouvoir suprême; ils n'ont jamais appris à apprécier le repos d'une monarchie. Quand François-Marie II, duc de Rovera, proposa à *Spero Speroni* la question suivante: Quel gouvernement est préférable? la république, ou la principauté? un gouvernement parfait et qui ne peut durer, ou bien un autre moins parfait et moins sujet aux révolutions? « Notre bonheur, lui répondit Spero, doit se mesurer par sa qualité et non par sa durée. J'aime mieux vivre un seul jour comme un homme que cent ans comme une brute, une souche ou une pierre. » Jusqu'aux derniers jours de la servitude italienne on a partagé l'opinion de Spero, et sa réponse a été appelée magnifique **.

32 Les Florentins ne profitèrent pas de la courte visite que leur fit Pétrarque en 1350, pour révoquer le décret par lequel on avait confisqué les biens de son père, qui avait été banni peu de temps après l'exil du Dante. Ils ne furent pas éblouis de la gloire de leur compatriote; mais, lorsque l'année suivante ils eurent besoin de son secours pour former leur université, ils se repentirent de leur injustice, et Boccaccio fut envoyé à Padoue pour engager Pétrarque à venir se fixer dans le sein de sa patrie, où il pourrait finir son *immortelle* AFRICA, rentrer dans tous ses biens et jouir de l'estime de ses compatriotes. On lui laissait le choix de la science ou du livre qu'il voudrait professer ou commenter. On l'appelait la gloire de son pays; on lui disait qu'il était déjà bien cher aux Florentins, et qu'il le serait encore davantage; enfin que, s'il trouvait, dans la lettre par laquelle on lui adressait toutes ces propositions, quelque expression

* Le Grec se vantait d'être ἰσονομος. Voyez le dernier chapitre du dernier livre de Denys d'Halicarnasse.

** E intorno alla magnifica risposta, etc. Serassi. *Vita del Tasso*, *lib. III*, *page* 149, *tome II* 2e *édition Bergamo*. C'est la pensée du Caton d'Addison.

qui ne lui convînt pas, il revînt parmi ses concitoyens, ne fût-ce que pour corriger leur style. Pétrarque parut d'abord écouter favorablement les flatteries et les ouvertures de son ami; mais il ne retourna point à Florence, et préféra faire un pèlerinage à la tombe de Laure et aux ombrages de Vaucluse.

33 Boccace fut enterré dans l'église de Saint-Michel et Saint-Jacques, à *Certaldo*, petite ville du *Valdelsa*, où quelques uns croient qu'il avait pris naissance. Il y avait passé les dernières années de sa vie dans une étude laborieuse qui abrégea son existence. On devait croire que dans ce lieu ses cendres pouvaient espérer, sinon de la gloire, au moins le repos; mais les *hyènes bigotes* de Certaldo violèrent sa tombe et en jetèrent les ruines hors de l'église où elle avait été construite. L'occasion et peut-être l'excuse de cette violation, fut la réparation du pavé de l'église. Le fait est que le monument élevé à Boccace fut enlevé et jeté de côté dans le fond de l'édifice. Ici l'ignorance partagea la faute de la bigoterie. Il serait pénible de remarquer un pareil oubli de la vénération que les Italiens professent pour tous les grands noms de leur pays, si je n'avais en même temps à citer un trait qui fait honneur et qui est plus conforme au caractère général de la nation. Le principal personnage du pays, dernier rejeton de la branche de Médicis, protégea la mémoire outragée du défunt avec ce zèle que ses ancêtres les plus illustres avaient mis à encourager tous les talens de leurs siècles. La marquise Lenzoni vengea la tombe de Boccace du mépris et de l'obscurité dans laquelle on l'avait laissée quelque temps, et lui assigna une place plus honorable dans son propre palais. Elle a fait plus : la maison où le poète était né avait été aussi peu respectée que sa tombe ; le propriétaire, indifférent à la gloire de son ancien maître, la laissait tomber en ruines. (Cette maison se compose de deux ou trois petites chambres et d'une tour peu élevée, sur laquelle Cosme II fit placer une inscription.) La marquise a pris ses mesures pour l'acheter, et elle se propose de la faire restaurer avec tout le soin et toute la distinction que méritent le berceau et le toit du génie.

Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre la défense de Boccace; mais un homme qui sacrifia son faible patrimoine au désir d'acquérir de l'instruction; qui devint le savant le plus capable de faire connaître dans tout son pays les livres et les poésies des anciens Grecs; un homme qui non seulement inventa un nouveau style, mais encore fonda et fixa une langue nouvelle; un homme qui jouit de l'estime des cours les plus polies de l'Europe, et fut jugé digne des charges les plus élevées de la première république de l'Italie, et, ce qui est bien plus honorable encore, de l'amitié de Pétrarque; un homme qui vécut en philosophe et en citoyen, et qui mourut victime de son amour pour la science, méritait plus de considération qu'il n'en obtint des prêtres de Certaldo, et de la part d'un voyageur anglais qui l'a appelé dernièrement écrivain odieux, méprisable et licencieux, dont on aurait dû laisser pourrir le cadavre impur sans jamais penser à lui *. Par malheur pour ceux qui déplorent la perte d'un homme aima-

* *Classical Tour* (*Voyage classique*), cap. IX, vol. II, p. 555. « Je ne veux rien dire de Boccaccio, le moderne Pétrarque : l'abus du génie est plus odieux et plus méprisable que son absence totale, et il importe fort peu de savoir en quel lieu sont déposés les restes impurs d'un auteur licencieux. Par le même motif, le voyageur passe sans s'arrêter auprès de la tombe du méchant Arétin. »

Le sens louche de cette phrase ne peut garantir l'auteur du soupçon d'avoir commis une autre li-

ble, le voyageur anglais est hors des atteintes de toute critique ; mais la mort, qui n'a pu protéger Boccace contre les attaques de M. Eustace, ne pourra garantir M. Eustace du jugement impartial de ceux qui lui survivront. La mort pourra canoniser ses vertus, mais elle ne consacrera pas ses erreurs; on dira modestement qu'il a outre-passé les bornes comme auteur et comme homme, en évoquant l'ombre de Boccace avec celle de l'Arétin, au milieu des tombeaux de Santa-Croce, pour la chasser ensuite indignement. Pour tout ce que le voyageur dit au sujet de

Il flagello de' principi
Il divin Pietro Aretino ;

peu nous importe la triste renommée d'un faquin qui ne la doit qu'à ce burlesque caractère que lui donne le poète cité dont l'ambre a préservé de la putréfaction tant d'autres impuretés et tant d'autres insectes : mais assimiler Boccace à l'Arétin, et excommunier ses cendres, cette action doit par elle-même nous faire douter des titres que le voyageur classique peut avoir pour parler de la littérature italienne, et même de toute autre littérature; car, si l'ignorance est un motif d'incompétence pour prononcer en pareille cause, les préjugés attachés à une profession doivent égarer un auteur sur tous les sujets. La méchanceté ou l'injustice peuvent prendre le nom de ce qu'on appelle vulgairement cas de conscience; et cette misérable excuse sera la seule que pourront alléguer le prêtre de Certaldo, et l'auteur du *Classical Tour*. Il aurait bien pu se contenter de censurer les contes de Boccace; mais, s'il s'était rappelé que c'est à cette source que Dryden a puisé ses vers les plus harmonieux, la reconnaissance aurait dû lui faire borner sa critique aux qualités répréhensibles des *Cent nouvelles*. Quoi qu'il en soit, le repentir que Boccace montra d'avoir composé ces ouvrages devait faire respecter ses cendres; ceux qui violèrent sa tombe auraient dû se rappeler que, dans sa vieillesse, il avait écrit à l'un de ses amis une lettre pour le dissuader de la lecture du *Décaméron*. La modestie l'engageait à cette démarche ; et d'ailleurs il y était encore poussé, « parce que, disait-il, je ne puis avoir partout des apologistes qui m'excusent de ce que j'ai écrit pendant ma jeunesse et par l'ordre de mes supérieurs*. » Ce n'est ni la licence de l'écrivain, ni la corruption des lecteurs, qui ont donné au *Décaméron*, seul entre tous les ouvrages de Boccace, une éternelle popularité. Mais la formation d'une langue nouvelle et harmonieuse ne pouvait éviter d'immortaliser le livre dans lequel on la trouvait fixée pour la première fois. Pour la même raison, les sonnets de Pétrarque ont dû survivre au poème dont il était le plus content, cette *Africa* qui était le poème favori des rois. Le naturel et le sentiment qui se trouvent

vue, à propos de la place occupée par le tombeau de l'Arétin. Ce tombeau était à Venise dans l'église de Saint Luc, et donna lieu à la fameuse controverse dont il est question dans Bayle. L'anathème de M. Eustace nous ferait croire que cette tombe est à Florence, ou du moins qu'on peut la retrouver quelque part. Il est impossible de savoir aujourd'hui si l'inscription sur laquelle on a tant disputé fut jamais placée sur la tombe d'Arétin ; car tous les monumens qui pouvaient perpétuer sa mémoire ont disparu de l'église de Saint-Luc, depuis que cette église est convertie en magasin de lampes.

* Non enim ubique est qui in excusationem meam consurgens dicat : Juvenis scripsit, et majoris coactus imperio. *La lettre était adressée à Maghinard de Cavalcanti, maréchal du royaume de Sicile.* Tiraboschi.

partout dans les nouvelles et dans les vers des deux auteurs, voilà sans doute la cause principale de la vogue que leurs ouvrages ont dans les pays étrangers. Mais, comme homme, il serait aussi absurde de juger Boccace d'après son livre, que de considérer Pétrarque autrement que comme l'amant de Laure. Et, quand même le père de la prose toscane ne serait connu que comme auteur du *Décaméron*, un écrivain prudent se serait bien gardé de prononcer contre lui une sentence qui fût en contradiction avec l'infaillible jugement des nations et des siècles. Il est inouï qu'on ait jamais regardé comme irrévocablement bon un ouvrage qui ne se recommande que par la licence des pensées.

Le véritable motif du haro que l'on cria de bonne heure sur Boccace, ce fut que le poète choisissait toujours dans les cours ou dans les cloîtres les personnages scandaleux qu'il voulait peindre ; les princes ne firent que rire des aventures si injustement attribuées à la reine *Théodolinda*, mais les prêtres furent indignés de voir peindre les couvens et les ermitages comme des lieux de débauche. Sans doute qu'ils étaient frappés de la vérité des tableaux. On assure que deux nouvelles sont fondées sur des faits déguisés en contes par l'auteur, pour tourner en ridicule l'usage de canoniser des fripons et des voleurs. *Ser Ciappelleto* et *Marcelinus* sont cités avec éloges, même par le réservé Muratori. Le grand Arnauld (comme l'appelle Bayle) assure que l'on proposa de faire, des *Nouvelles*, une édition dans laquelle on aurait retranché les mots de *moine* et de *nonne*, et attribué à d'autres personnages les actions licencieuses qui en sont le sujet. L'histoire littéraire de l'Italie ne fait pas mention d'une semblable édition ; mais il paraît qu'avant peu tous les savans de l'Europe n'eurent qu'une seule et même opinion sur le *Décaméron*.... Le moment où l'auteur a été regardé comme tout-à-fait absous remonte à plus de cent ans. « On se ferait siffler si l'on prétendait convaincre Boccace de n'avoir pas été honnête homme, parce qu'il a fait le *Décaméron*. » Voilà comment s'exprime l'un des meilleurs hommes, et peut-être l'un des meilleurs critiques qui aient jamais vécu, un véritable martyr de l'impartialité *. Mais comme cette assertion peut sembler venir d'un de ces ennemis que l'on doit toujours redouter, même quand ils nous font présent de la vérité, l'on trouvera un argument bien plus fort contre la proscription des cendres, de l'âme et de la muse de Boccace, dans une lettre de l'un de ses contemporains, homme vertueux et patriote ardent. Nous y verrons qu'il jugea digne d'être traduit par lui-même, en latin, l'un des contes de cet auteur si licencieux. « J'ai » remarqué ailleurs, écrit Pétrarque à Boccace, j'ai remarqué que le livre lui-» même a été attaqué par quelques chiens ; vous l'avez vigoureusement défendu » par la voix et le bâton. Je n'en ai pas été surpris, car je connais la force de » votre génie, et je savais que vous connaissiez déjà la race insolente et impure » de ces hommes qui blâment dans les autres tout ce qu'ils ne veulent pas ou ne » peuvent faire eux-mêmes, tout ce qu'ils n'aiment ou ne connaissent pas. Ce » n'est qu'alors qu'ils ont du savoir et de l'éloquence ; ils sont muets dans toute » autre occasion **. »

* *Éclaircissement*, etc., p. 638, ed. de Bâle, 1741, dans le supplément au Dictionnaire de Bayle.

** Animadverti alicubi librum ipsum canum dentibus lacessitum, tuo tamen baculo egregiè, tuâque voce defensum. Nec miratus sum, nam et vires ingenii tui novi, et scio expertus esses hominum genus insolens et ignavum, qui quidquid ipsi vel nolunt, vel nesciunt, vel non possunt, in aliis

Heureusement tous les prêtres ne ressemblent pas à ceux de Certaldo; il s'en est trouvé un qui, ne pouvant avoir les cendres de Boccace, a élevé à sa mémoire un cénotaphe. Au commencement du seizième siècle, Bévius, chanoine de Padoue, fit placer à Arqua, en face du tombeau du poète, une table portant une inscription dans laquelle il l'élevait aux mêmes honneurs que Dante et Pétrarque.

34 Notre vénération pour les Médicis commence à Cosme et finit à son petit-fils. Cette famille n'a été pure que dans ses premiers membres; et ce n'est que pour chercher les monumens élevés à la mémoire des vertueux républicains qu'elle a produits, que nous visitons aujourd'hui l'église de Lorenzo, à Florence. Une chapelle surchargée d'ornemens, et qui pourtant n'est pas encore achevée, est consacrée aux mausolées des ducs de Toscane : quoique remplie de tombeaux et de couronnes, elle ne fait naître en nous que le sentiment du mépris pour la prodigue vanité d'une race de despotes, pendant qu'une dalle du pavé sur laquelle on a inscrit le nom du père de ces pays nous réconcilie avec le nom des Médicis*. Il était bien naturel que Corinne** supposât que la statue du duc d'*Urbino*, dans la chapelle *de' Depositi*, était élevée en l'honneur du grand homme qui portait ce nom; mais Laurent-le-Magnifique n'occupe qu'une bière à demi cachée dans une niche de la sacristie. La décadence de la Toscane date de l'époque où les Médicis devinrent souverains. Notre Sidney a tracé une peinture énergique, mais fidèle, du calme sépulcral qui a succédé, en Italie, à l'établissement des familles aujourd'hui régnantes. « Malgré toutes les séditions de Florence et de quelques autres villes de Toscane, malgré les horribles factions des *Guelfes* et des *Gibelins*, des *Neri* et des *Bianchi*, des *nobles* et des *communes*, ces cités furent toujours populeuses, fortes et très riches. Mais, en moins de cent cinquante ans, le paisible règne des Médicis réduisit à un dixième la population de cette province. On a remarqué, entre autres preuves de ce genre, que lorsque Philippe II d'Espagne donna Sienne au duc de Toscane, son ambassadeur, qui était alors à Rome, lui écrivit qu'il lui avait donné plus de six cent cinquante mille sujets nouveaux; et aujourd'hui on ne peut évaluer à plus de vingt mille âmes la population de Sienne et de son territoire. Pise, Pistoie, Crotone et autres villes, alors riches et populeuses, sont déchues dans la même proportion; aucune ne l'est plus que Florence. Quoique cette cité eût long-temps été troublée par des séditions et des guerres presque toujours infructueuses, elle avait pourtant une telle force, que, lorsque Charles VIII de France, reçu comme ami dans ses murs avec son armée, qui plus tard conquit le royaume de Naples, essaya de se rendre maître de Florence, le peuple, qui prit les armes, lui inspira tant de terreur qu'il s'estima heureux de se retirer en acceptant les conditions qu'il prétendait imposer. Machiavel dit qu'à cette époque Florence et la vallée d'Arno, petit territoire qui appartient à cette cité, pouvaient, par le son d'une cloche, rassembler en quelques heures cent trente et un mille hommes bien armés; au lieu qu'aujour-

reprehendunt; ad hoc unum docti et arguti, sed elingues ad reliqua. » *Epist. Joan. Boccaccio*, ep. t. I, p. 540, edit. Basil.

* Cosmus Medicis, decreto publico, pater patriæ.

** *Corinne*, lib. XVIII, cap. III, vol. III, p. 248.

Aujourd'hui Florence et toutes les autres villes de la Toscane sont réduites à un tel degré de faiblesse, de misère et d'avilissement, qu'elles ne pourraient résister à l'oppression de leur propre souverain, ni le défendre ou se défendre elles-mêmes contre les attaques d'un ennemi étranger. La population a été dispersée ou détruite, et les meilleures familles ont été obligées de chercher un asile à Venise, à Gênes, à Rome, à Naples, ou à Lucques. Ce désastre n'a point été causé par la guerre ou la peste : la Toscane jouit d'une paix profonde, et le seul mal qui l'afflige est le gouvernement auquel elle est soumise *. Parmi tous les souverains qui se sont succédé, depuis l'usurpateur Cosme jusqu'à l'imbécile Gaston, nous chercherions vainement quelqu'une de ces qualités par lesquelles un patriote se rend digne de commander à ses concitoyens. Les grands-ducs, et particulièrement Cosme III, ont opéré un tel changement dans le caractère toscan, que, pour excuser quelques imperfections du système philanthropique de Léopold, les naïfs Florentins sont obligés de confesser que ce souverain était le seul homme libéral qu'il y eût dans ses états. Encore même cet excellent prince ne regardait-il une assemblée nationale que comme destinée à faire connaître les besoins et les désirs des peuples, et rien de plus.

35 « L'animosité des deux armées fut si grande, elles étaient si occupées par le combat, qu'aucun guerrier ne fit attention au tremblement de terre qui renversa presque de fond en comble plusieurs villes d'Italie, changea le cours de fleuves très rapides, fit refluer la mer dans les rivières, et renversa des montagnes très élevées **. » Voilà comment s'exprime Tite-Live : je ne sais si nos tacticiens modernes croiront que l'attention des soldats puisse être absorbée de cette manière.

Il est impossible de méconnaître les lieux où se donna la bataille de Trasimène : en allant du village qui est au-dessous de Crotone, à *Casa di Piano*, après la seconde poste de la route de Rome, le voyageur a autour de lui, mais plus particulièrement à sa droite, pendant les deux ou trois premiers milles qu'il parcourt, la plaine qu'Annibal dévasta pour obliger le consul Flaminius à quitter Arezzo. A gauche et devant lui se trouve une chaîne de montagnes qui s'abaissent du côté du lac Trasimène, et que Tite-Live appelle *montes Cortonenses*. On les nomme aujourd'hui *Gualandra*. Le voyageur s'approche de ces montagnes, à Ossaja, village que l'on prétend avoir été ainsi désigné, parce que l'on y trouva des ossemens. Mais le fait est qu'on n'a point trouvé d'os dans cet endroit ; et la bataille se donna de l'autre côté de la montagne. Après Ossaja, la route commence à s'élever un peu ; cependant elle ne touche guère le pied des montagnes qu'à soixante-sept milles de Florence. La montée est peu rapide, mais elle est continue, et dure environ vingt minutes. On aperçoit bientôt le lac dans le bas ; sur la droite, Borghetto, tour ronde qui se détache au-dessus de l'eau ; les ondulations des collines en partie couvertes de bois au milieu desquels serpente la route, s'abaissent par degrés jusqu'au niveau des marais qui avoisinent

[illegible]

[illegible]

cette tour. C'est un peu plus bas que la route, et à la droite du voyageur, que sont ces collines boisées où Annibal avait placé sa cavalerie *; au milieu, ou, pour mieux dire, au-dessus d'un défilé qui se trouvait entre le lac et le lieu occupé aujourd'hui par la route, et probablement très près de Borghetto, justement au-dessous des plus bas *tumuli* **. A gauche et au-dessus des chaînes, on voit, sur une élévation, les ruines d'un édifice circulaire que les paysans appellent encore la tour d'Annibal le Carthaginois. Quand on est parvenu au point le plus élevé des chemins, on voit une partie de la fatale plaine que l'on découvre tout entière en descendant la Gualandra. Elle est bornée devant, derrière, et à gauche, par les montagnes de cette chaîne qui forme tout autour un arc de cercle très large, et s'abaisse rapidement à ses deux extrémités vers le lac qui représente la corde de cet arc. Des plaines de Cortona, on ne peut se douter de cette position; elle ne paraît même si complètement circonscrite qu'au spectateur placé au milieu. Aussi c'est un lieu naturellement disposé pour une embuscade, *locus insidiis natus.* Borghetto est située dans un passage étroit et marécageux qui s'étend entre la colline et le lac; mais de l'autre côté on ne peut trouver d'autre issue qu'en traversant la petite ville de Passignano, bâtie sur la pente de la Gualandra, dont le pied est baigné par le lac ***. Il y a une petite éminence couverte de bois touffus, qui s'étend depuis les montagnes jusqu'à l'extrémité la plus élevée de la plaine, très près et du côté de Passignano; c'est là-dessus qu'est bâti un village nommé *Tore.* C'est sans doute **** à cette éminence que Polybe fait allusion, en disant qu'Annibal fit camper et développa les Espagnols et les Africains armés pesamment dans une position qui dominait la plaine. C'est de là qu'il fit avancer des Baléariens et les troupes légères; ils suivirent à droite les hauteurs de la Gualandra, et, sans être aperçus, ils allèrent s'embusquer au milieu des collines interrompues, à l'endroit où passe aujourd'hui la route, pour se tenir prêts à charger le côté gauche et le front des ennemis, pendant que la cavalerie leur couperait la retraite. Au coucher du soleil, Flaminius arriva aux bords du lac, près de Borghetto; et sans envoyer des éclaireurs en avant, il s'engagea dans le passage le lendemain matin avant que le jour eût paru, en sorte qu'il ne put voir la cavalerie et les troupes légères dont il était entouré; il n'aperçut que les Carthaginois pesamment armés, qui étaient devant lui, sur la colline de Tore. Le consul déploya son armée dans la plaine, et, pendant ce temps, la cavalerie embusquée s'empara derrière lui des passages de Borghetto. Par cette manœuvre, les Romains furent complètement cernés. Ils avaient à leur droite le lac; en face, le gros de l'armée d'Annibal qui était posté sur l'éminence de Tore; à leur gauche, les montagnes de la Gualandra étaient couvertes de ses troupes légères, et la retraite leur était coupée par sa cavalerie qui s'emparait du passage de Borghetto à mesure qu'ils l'abandonnaient. Outre cela, un brouillard, qui s'élevait de la surface du lac, enveloppa l'armée du consul sans nuire aux ennemis, qui occupaient des positions élevées, et sur lesquelles le soleil brillait de tout son éclat. Toutes les troupes embusquées

* Equites ad ipsas fauces saltus tumulis aptis tegendibus locat. *Tit. Liv. lib. XXII, cap.* IV.

** Ubi maximè montes Cortonensis Transimenus subit. *Ibid.*

*** Inde colles assurgunt. *Loc. cit.*

**** Hist. lib. III, cap. LXXIII.

nouvement apercevoir la colline de Torcalino de se concerter pour l'ordre de l'attaque. Annibal donna le signal du combat, et abandonna lui-même sa position : au même instant, toutes les troupes qui étaient placées sur les hauteurs, en face de Flaminius, et sur la gauche, se précipitèrent dans la plaine comme d'un commun accord. Les Romains, qui se rangeaient en bataille au milieu, entendent soudain les cris de l'ennemi qui est déjà dans leurs rangs, et qui les attaque de tous les côtés. Avant d'avoir songé à les repousser, avant d'avoir eu le temps de tirer leurs épées ou de reconnaître l'ennemi qui les charge, les Romains sont enveloppés et perdus.

Deux petits ruisseaux qui prennent leur source à la Gualandra traversent la plaine et vont se perdre dans le lac. On rencontre le premier après avoir parcouru environ un mille dans la plaine ; il sépare le territoire de la Toscane des états de l'Église. Le second, qui est éloigné du premier d'un quart de mille, est appelé le *ruisseau de sang* ; et les paysans montrent entre les collines et le Sanguinetto un lieu découvert qui fut, disent-ils, le principal théâtre du carnage. L'autre partie de la plaine est couverte de champs à blé dans lesquels sont plantés des oliviers très serrés; elle n'est guère unie que vers les bords du lac. Ce fut probablement dans cette partie de la vallée que se livra la bataille ; car les six mille Romains qui au commencement de l'action s'échappèrent au travers des rangs ennemis, gagnèrent le sommet d'une éminence qui devait être dans cet endroit ; autrement ils auraient eu à traverser toute la plaine, et à se frayer un passage au milieu du gros de l'armée d'Annibal.

Les Romains se battirent en désespérés pendant trois heures ; mais la mort de Flaminius fut le signal d'une déroute complète. Alors la cavalerie carthaginoise chargea les fuyards ; et le lac, le marais qui entoure Borghetto, mais surtout la plaine du Sanguinetto et les défilés de la Gualandra, furent couverts de morts. A gauche, au-dessus du Sanguinetto, dans un terrain qui est près d'anciens murs tombés en ruines, on a trouvé à plusieurs reprises des ossemens humains, et ces découvertes ont confirmé les assertions des paysans et la dénomination du ruisseau.

Chaque canton de l'Italie a ses héros particuliers. Dans le nord, le génie familier du lieu est pour l'ordinaire quelque peintre, et l'étranger Jules Romain partage avec Virgile les hommages des habitans de Mantoue *. Dans le midi, on fête des noms romains. Sur les bords du Trasimène, la tradition est restée fidèle à la gloire d'un ennemi : Annibal le Carthaginois est le seul nom antique que l'on vante sur les bords du lac Pérugien. Flaminius est inconnu, mais les postillons savent très bien montrer la place où fut tué *il console romano*. De tous les hommes qui combattirent ou périrent à la bataille du Trasimène, l'historien lui-même n'en a nommé qu'un seul après Maharbal et les généraux des deux armées. L'on retrouve encore le nom d'Annibal sur la route qui conduit à Rome. A Spoleto, l'antiquaire du pays, qui est le palefrenier de la poste aux chevaux, conte à tous les voyageurs que sa ville repoussa l'ennemi victorieux, et montre une porte qui s'appelle encore *porta di Annibale*. Il est presque super-

[illegible]

flu de remarquer ici qu'un Français voyageur et écrivain bien connu, sous le nom du président Dupaty, a pris pour le Trasimène le lac Bolsena, qu'il lui a été commode de rencontrer sur sa route en se rendant de Sienne à Rome.

36 Aucun voyageur n'a manqué de consacrer un long chapitre de son livre au temple de Clitumnus, situé entre Foligno et Spoleto. Dans le fait, l'Italie n'offre rien qui soit plus digne d'une description. Pour l'historique de la dévastation de ce temple, nous renvoyons le lecteur aux *historical illustrations* du quatrième chant de *Childe-Harold.*

37 J'ai vu deux fois *la cascata del marmore* de Terni, et à deux époques différentes. La première fois, je l'ai vue du haut du précipice, et la seconde du bas de la vallée. Je préfère la vue que l'on obtient de cette dernière, et je la recommande au voyageur qui n'aurait pas le temps de voir la cascade d'en haut et d'en bas; mais, de quelque position qu'on la considère, cette cascade vaut à la fois toutes les cascades et tous les torrens de la Suisse. Le Staubach, le Reichenbach, le Pisse-Vache, la chute d'Arpenaz, etc., etc., sont des ruisseaux en comparaison de *la cascata del marmore.* Je ne puis parler de la chute d'eau de Schaffouse, je ne l'ai pas encore vue.

38 Le lecteur trouvera dans une note de *Manfred* quelques mots touchant le temps, le lieu, et l'apparition de cette espèce d'arc-en-ciel. La chute ressemble tellement à *the hell of waters* (l'enfer des eaux), qu'Addison crut que cette cascade était le gouffre par où Alecton se plongeait dans l'infernal séjour. Il est assez singulier que deux des plus belles cascades de l'Europe soient artificielles, celle de Velino et celle de Tivoli. J'engage fortement le voyageur à visiter celle de Velino au moins jusqu'à la hauteur du petit lac, appelé *Pie di Lup.* Pline appelle le territoire de Riétin le *Tempé* d'Italie; et, parmi plusieurs beautés très variées, le naturaliste latin mentionne les arcs-en-ciel que l'on voit chaque jour sur le lac Velinus. Un savant illustre a consacré un traité à la description de ce canton seul.

39 Dans presque toutes les parties de la Suisse, on désigne l'avalanche par le nom de *lauwine.*

40 Ces stances rappelleront sans doute au lecteur les remarques de l'enseigne Notherton, *damn homo* *. Mais ce n'est pas tout-à-fait le même motif qui nous fait haïr, lui Homère, et moi Horace. J'ai voulu dire que nous sommes toujours lassés de notre tâche avant d'en avoir pu sentir les beautés; que nous apprenons par routine avant de pouvoir apprendre par cœur; que la fleur d'un ouvrage est déjà perdue ainsi pour nous; que nous méconnaissons et dédaignons le plaisir et les avantages qu'il pourrait nous procurer, parce que la didactique nous fait anticiper sur les temps futurs dans un âge où nous ne pouvons ni sentir ni comprendre les conceptions ingénieuses ou fortes d'un auteur. Pour les goûter et les discuter, il faut être aussi familiarisé avec la vie qu'avec le grec et le latin. Pour les mêmes raisons, nous ne pouvons jamais sentir tout le sublime de quelques passages de Shakspeare (le *to be or not to be*, par exemple). Dès l'âge de huit ans on nous les a fait entrer dans la tête pour exercer notre mémoire et non pas notre esprit. Aussi quand nous arrivons à l'époque de notre vie où nous pourrions apprécier ces morceaux, la curiosité est affaiblie et le goût est passé. Dans quel-

* Au diable votre *homo*! Voyez le roman de Tom Jones. A. P.

ques écoles du continent, on ne laisse entre les mains des enfans que des auteurs d'un ordre inférieur, et ils ne peuvent lire les meilleurs classiques qu'après avoir atteint l'âge de maturité. Malgré tout ce que je dis ici, qu'on ne m'accuse pas de faire éclater de la haine ou du dépit contre l'école où j'ai été élevé. Quoique paresseux, je n'étais pas un élève arriéré; je crois même que personne ne peut être plus attaché au collége de Harrow que je l'ai toujours été moi-même, et ce n'est pas sans raison : une partie du temps que j'y ai passé a été le temps le plus heureux de ma vie : mon précepteur, le révérend docteur Joseph Drury, n'a jamais cessé d'être le meilleur et le plus digne de mes amis : quand j'ai commis des fautes, je me suis trop bien souvenu de ses conseils, quoiqu'il fût trop tard ; et c'est toujours lorsque je m'y suis conformé, que j'ai agi avec prudence et sagesse. S'il lui arrivait jamais de lire ces lignes, dans lesquelles j'exprime imparfaitement les sentimens que son souvenir me rappelle, qu'il soit toujours assuré du respect et de la reconnaissance d'un homme qui serait plus fier d'avoir été son élève, s'il pouvait faire rejaillir sur son maître une gloire obtenue par l'observation plus stricte de ses préceptes.

41 Pour cette stance et pour les deux suivantes, le lecteur peut consulter les *historical illustrations* du quatrième chant de *Childe-Harold*.

42 Orosius dit qu'il y eut trois cent vingt triomphes. Pavinius a suivi l'opinion d'Orosius, et M. Gibbon et tous les écrivains modernes ont suivi celle de Pavinius.

43 Certes, si la vie de Sylla n'eût offert les deux traits auxquels je fais allusion dans cette stance, les qualités les plus belles ne pourraient effacer à nos yeux l'horreur qu'il nous inspirerait. Le sacrifice qu'il fit en abdiquant volontairement le pouvoir doit peut-être le réhabiliter dans notre esprit, comme il paraît l'avoir réhabilité dans celui des Romains; car sans doute ils le respectaient, puisqu'ils le laissèrent vivre. Il est impossible d'être divisé d'opinion à ce sujet : tous les Romains crurent sans doute, comme Eucrate, que ce qui avait d'abord semblé de l'ambition était l'amour de la gloire, et que ce qu'on avait pris pour de l'orgueil était une véritable grandeur d'âme *.

44 Le 3 septembre, Cromwell gagna la victoire de Dunbar; un an après il obtint son *crowning mercy* ** de Worcester. Quelques années plus tard, et le même jour qu'il avait toujours regardé comme le plus heureux pour lui, il mourut.

45 Le projet de partager la statue de Pompée a déjà été mentionné par l'auteur de la Décadence et de la fin de l'empire romain. M. Gibbon l'avait trouvé dans les écrits de Flaminius Vacca ***. L'on peut ajouter à cette mention que le pape Jules III donna cinq cents écus (trois mille francs) à ceux qui s'en disaient les propriétaires, et en fit présent au cardinal *Capo di ferro*, qui avait empêché qu'on exécutât sur elle le jugement de Salomon. Dans des temps plus civilisés, elle a souffert une véritable opération : les Français qui jouèrent le

* Seigneur, vous changez toutes mes idées, de la façon dont je vous vois agir. Je croyais que vous aviez de l'ambition, mais aucun amour pour la gloire. Je croyais bien que votre âme était haute, mais je ne soupçonnais pas qu'elle fût grande. (*Dialogue de Sylla et d'Eucrate.*)

** La miséricorde couronnante : *faveur du ciel*, dans le langage mystique de l'époque. A. P.

*** *Memorie*, num. LVII, page 9. Montfaucon. *Diarium italicum*.

Brutus de Voltaire dans le Colysée de Rome, voulurent que leur César tombât près de la statue de Pompée, sur laquelle on croit que coula le sang du dictateur romain. Le héros, de neuf pieds de hauteur, fut donc transporté dans l'arène de l'amphithéâtre; et, pour faciliter ce transport, on lui amputa momentanément le bras droit. Les tragédiens républicains ont prétexté que ce bras était rapporté, et non antique; mais leurs accusateurs ne sont point persuadés qu'ils eussent respecté davantage la statue, quand même l'authenticité de toutes les parties eût été bien prouvée. Le désir de retrouver toutes les circonstances du fait de la mort de César avait fait prendre pour une goutte du sang du dictateur une tache qui se trouve près du genou droit. Mais une critique plus sage a rejeté non seulement l'authenticité du sang, mais encore celle de l'image, en disant que le globe du pouvoir, que la statue tient à la main, caractérisait plutôt le premier des empereurs de Rome, que le dernier de ses maîtres républicains. Winckelmann * cherche à prouver que c'est peut-être la statue héroïque d'un citoyen romain; mais le *Grimani Agrippa* est bien héroïque, et elle est presque du même temps: d'ailleurs les statues romaines toutes nues étaient fort rares à la vérité, mais non pas défendues absolument. La figure convient beaucoup mieux à celui que ** Cicéron appelle *hominem integrum et castum et gravem,* qu'elle ne ressemble à aucun des bustes d'Auguste: elle est trop sévère pour celui qui, selon Suétone, fut beau à tous les âges de sa vie. On a prétendu y retrouver les traits d'Alexandre-le-Grand; mais la tête ressemble à celle des médailles de Pompée ***. Le globe, qui a fait tant discuter, était une flatterie que méritait bien celui qui avait assez reculé les bornes de l'empire romain pour que l'Asie-Mineure en devînt le point central, tandis qu'auparavant elle en formait la limite. Il me semble que Winckelmann **** a eu tort de penser que le lieu dans lequel fut trouvée d'abord la statue ne peut point servir à prouver que c'est la même qui fut arrosée du sang de César. Flaminius Vacca dit qu'on la trouva *sotto una cantina;* et l'on sait que cette *cantina* était dans le *Viccolo de Leutari*, près de la *Cancellaria,* position correspondant exactement à celle de Janus devant la basilique du théâtre de Pompée, dans lequel Auguste fit transporter la statue après que la *Curia* eut été brûlée ou démolie *****. Une partie de l'*Ombra Pompeia* ******, le portique, existait encore au commencement du quinzième siècle, et l'*Atrium* s'appelait encore *Satrum.* Ainsi nous le dit Blondus *******. Quoi qu'il en soit, la statue présente tant de majesté et une sévérité si imposante, elle se rattache à des souvenirs si mémorables, qu'en la voyant l'imagination ne laisse pas à l'esprit le loisir d'exercer ses jugemens, et que la fiction, si c'en est une, produit sur le spectateur un effet non moins puissant que la vérité.

46 Dans l'ancienne Rome, comme dans la moderne Sienne, il y avait sans

* Histoire de l'art, etc.

** Cicero, *Epist. ad Atticum.*

*** Publiées par Causans dans le *Museum romanum*

**** Histoire de l'art.

***** *Sueton. in vit. Augusti et Jul. Cæsar.*

****** *Tu modo Pompeia lenta spatiare sub umbra.*

Ovid. *Ars amat.*

******* *Roma instaurata.*

doute beaucoup d'images de la mère-nourrice de son fondateur ; mais l'histoire fait plus particulièrement mention de deux louves. Dionysius * dit qu'il en a vu une en bronze et d'un travail antique, dans le temple de Romulus, sur le mont Palatin. On croit généralement que c'est celle-là dont parlent les historiens latins. Selon eux, elle fut fabriquée avec le produit d'une amende à laquelle on condamna les usuriers; elle était placée sous le figuier Rumine **; l'autre est celle que Cicéron *** a célébrée en prose et en vers. L'historien Dion **** dit, comme l'orateur, qu'elle fut frappée de la foudre. Maintenant les antiquaires agitent la question de savoir si la louve qui est aujourd'hui dans le palais des monumens est celle de Tite-Live et de Dionysius, ou celle de Cicéron ; ou bien enfin, si ce n'est ni l'une ni l'autre. Les auteurs du moyen âge ne sont guère moins divisés d'opinion que les modernes : Lucius Faunus ***** dit que les trois auteurs ont voulu parler de la même, ce qui est impossible; et que c'est de celle-là que Virgile a aussi parlé, ce qui se peut bien. Fulvius Ursinus ****** l'appelle la louve de Dionysius, et Martianus ******* dit que c'est celle dont Cicéron fait mention. Ricquius ******** adopte en tremblant l'opinion de Martianus. Nardini ********* croit que ce pourrait bien être une des louves que l'on conservait en très grand nombre dans l'ancienne Rome ; mais, s'il faut se décider à la rapporter à quelqu'une de celles mentionnées par les auteurs anciens, il incline à la croire celle dont parle Cicéron. Montfaucon adopte cette opinion, et dit qu'il ne peut pas y avoir de doute à ce sujet. Parmi les auteurs des derniers temps, le tranchant Winckelmann dit que cette louve fut trouvée dans l'église de Saint-Théodore, très près de laquelle, ou même à sa place, était bâti le temple de Romulus. En conséquence, il croit que cette louve est celle de Denys ********. Il s'appuie sur l'autorité de Lucius Faunus, qui dit seulement que la louve était placée, mais non pas qu'elle fut découverte, près du figuier Rumine, dans le voisinage de *Comitium*, et cette indication-là ne convient guère à l'église de Saint-Théodore. Ricquius fut le premier à commettre l'erreur, et Winckelmann ********** l'a répétée après lui. Flaminius Vacca nous fait une histoire toute différente : il a, dit-il, entendu conter que la louve, avec les deux jumeaux, avait été trouvée près de l'arc de Septime-Sévère. Le commentateur de Winckelmann est de l'avis de ce savant ; et il se fâche contre Nardini, de ce qu'il n'a pas remarqué que Cicéron, en parlant de la louve frappée par la foudre dans le Capitole, se sert du temps passé. Mais, avec la permission de monsieur l'abbé, Nardini ne dit pas positivement que la louve est celle-là même dont Cicéron a parlé. Et, quand même

* *Antiq. rom.* lib. I.

** *Tit. Liv. Hist.* lib. X.

*** *In Catil. III*, 8, *de Consulatu*, lib. II.

**** *Dion.*, *Hist.*, lib. XXXVII.

***** *Luc. Fauni*, *de Antiq. urb. Rom.*, lib. II.

****** *Ap. Nardini*, *Roma vetus*, lib. V.

******* *Martiani Urb. rom. Topograph.*, lib. II.

******** *Just. Ricquii*, *de capit. Roman. Comon*, cap. XXIV.

********* *Nardini*, *Roma vetus*, lib. V.

********** *Diarium italicum*, tome I, p. 174.

*********** *Histoire de l'art.* Winckelmann a commis une erreur bien étrange en disant que la louve dont parle Cicéron n'était pas dans le Capitole, et que Dion a eu tort de l'affirmer.

il l'aurait affirmé, cette assertion n'aurait pas été si dépourvue de fondement. L'abbé est obligé d'avouer qu'il y a, aux jambes de derrière de la louve, des traces qui semblent bien annoncer la fulguration ; et, pour se débarrasser de cette preuve qui le gêne, il dit que la louve vue par Denys peut bien aussi avoir été frappée de la foudre, ou dégradée par quelque autre cause.

Pour bien examiner le sujet, faisons attention aux mots qu'emploie Cicéron. Dans deux passages, l'orateur semble spécialement désigner comme atteint par le tonnerre, Rémus, et plus particulièrement Romulus, qui, selon ce qu'il se rappelait avoir entendu dire, avaient été dans le Capitole. Dans ses vers, il dit que les jumeaux et la nourrice furent renversés en même temps, et que les traces des pattes de la dernière laissèrent leur empreinte. Mais Cicéron ne dit pas qu'elle fut consumée par le météore, et Dion se borne à dire qu'elle fut renversée, sans faire allusion, quoi qu'en dise l'abbé, à la violence du coup, ni à la solidité avec laquelle elle était fixée sur sa base. Ainsi donc, toute la force de l'argument de l'abbé ne porte maintenant que sur le temps passé ; et, pour faire perdre sa force à cet argument, il suffit de remarquer que la phrase de Cicéron ne dit pas autre chose, sinon que la statue ne resta pas après l'accident dans sa position accoutumée. Winckelmann a fait l'observation que les jumeaux qui sont aujourd'hui placés sous la louve ne sont pas antiques; il est également certain que la louve porte des traces de dorure, et par conséquent on peut bien croire qu'elle appartient véritablement à l'ancien groupe. D'ailleurs, on sait que les images sacrées du Capitole n'étaient point détruites quand elles avaient été dégradées par le temps ou par quelque accident; on se bornait à les reléguer dans un dépôt souterrain appelé *favissæ*. Il est bien possible que la louve eût été placée dans ce dépôt, et qu'on l'eût ensuite retirée pour la mettre dans quelque place distinguée quand le Capitole fut rebâti par Vespasien. Sans citer aucune autorité, Ricquius dit qu'on la transporta du *Comitium* au Latran, et de là au Capitole. Si elle fut trouvée près de l'arc de Septime Sévère, c'était peut-être une de ces statues que le tonnerre abattit dans le Forum lorsque Alaric s'empara de Rome. Certes, on ne peut contester que cette louve ne soit réellement un morceau antique: la finesse du travail est une preuve décisive, et cette circonstance aura induit Winckelmann à croire que c'était la même louve dont a parlé Denys. Cependant la louve du Capitole pouvait bien être d'une date aussi reculée que celle du temple de Romulus. Lactance dit que, de son temps, les Romains adoraient une louve, et il est certain que les *lupercales* se célébraient encore, quoique toutes les autres fêtes de la superstition païenne fussent depuis long-temps tombées en désuétude. Cela nous explique comment on aura pu conserver une ancienne image, après qu'on avait fait disparaître toutes celles du paganisme.

Qu'on me permette de remarquer en passant, que la louve est le symbole de Rome, mais que l'adoration de ce symbole est une accusation gratuite portée contre les Romains par le zèle de Lactance. Les premiers écrivains chrétiens ne doivent pas toujours être crus quand ils attaquent les païens. Eusèbe les accusa à leur barbe d'adorer Simon-le-Magicien, et de lui avoir élevé une statue dans l'île du Tibre. Les Romains n'avaient sûrement jamais entendu parler de ce personnage, qui a joué néanmoins un rôle très important, mais scandaleux, dans l'histoire de l'Église. Il a même laissé plusieurs marques de son combat

aérien avec saint Pierre. Par malheur, une inscription, trouvée dans cette île du Tibre, nous apprend que ce Simon Magus, mentionné par Eusèbe, n'était autre qu'une divinité indigène, et qui s'appelait *Semo Sangus*, ou *Fidius* *.

Après qu'on eut abandonné le culte du fondateur de Rome, on trouva convenable d'entretenir les habitudes des bonnes femmes de cette ville, en les envoyant à l'église de Saint-Théodore avec leurs enfans malades, comme elles avaient coutume de les porter avant au temple de Romulus ** ; cet usage dure encore aujourd'hui et semble prouver que l'église de Saint-Théodore occupe la place où fut jadis le temple de Romulus. En sorte que, si réellement la louve eût été trouvée dans ce lieu, comme le croit Winckelmann, on ne pourrait douter que cette statue ne fût la même que celle dont Dionysius fait mention. Mais Faunus, en disant qu'elle était sous le figuier Rumine, près du *Comitium*, ne voulut parler que de son ancienne position mentionnée par Pline. Si même il avait bien fait attention à la place où on la découvrit, il ne nous eût jamais indiqué l'église de Saint-Théodore, mais un lieu bien différent où l'on croit qu'étaient jadis le figuier Rumine et le *Comitium* : ce lieu est aujourd'hui indiqué par trois colonnes près de l'église de Sainte-Marie-Libératrice, au coin du mont Palatin, du côté du *Forum*.

Nous ne pouvons former que des conjectures touchant le lieu où cette louve fut trouvée. Après tout, les traces de la dorure et de la foudre prouvent son identité avec celle qu'a décrite Cicéron, bien mieux que tous les argumens possibles ne pourraient prouver le contraire. J'en ai parlé dans *Childe-Harold* comme de l'un des morceaux les plus intéressans qui nous restent de l'antiquité. Cet éloge est très juste ; et certainement, si ce n'est pas la même statue, c'est au moins une copie de celle qui inspira ces beaux vers à Virgile :

. . . . . Geminos huic ubera circum
Ludere pendentes pueros et lambere matrem
Impavidos : illam tereti cervice reflexam
Mulcere alternos, et corpora fingere lingua.

Æneid. lib. VIII.

17 On peut être un grand homme en demeurant inférieur à César, que Bacon regarde comme le caractère le plus parfait de toute l'antiquité. La nature semble incapable de produire les combinaisons qui composaient ce génie, dont la souplesse étonna même ses contemporains. César est le premier de tous les capitaines ; il a été le seul politique triomphant ; personne ne le surpassa en éloquence dans ce siècle le plus fécond en grands capitaines, en hommes d'état, en orateurs et en philosophes. Composant dans sa voiture de voyage un modèle parfait d'annales militaires ; soutenant un jour une controverse avec Caton ; le lendemain écrivant un traité sur les jeux d'esprit, et formant un recueil de

* Eusebius, *Eccles. Hist.*, lib. II. Avant lui, Justin le martyr avait raconté cette histoire, mais Baronius lui même fut obligé d'en avouer la fausseté. Voyez Nardini, *Roma vetus*, lib. VII.

** *Rione XII*. Ripa accurata di Roma moderna dell' abb. Ridolfi. *Roma*, [illegible]

bons mots ; combattant et faisant l'amour presque au même moment *, prêt à abandonner son empire et sa maîtresse pour aller visiter les sources du Nil ; tel dans ce siècle et le siècle suivant, César a toujours paru aux yeux des hommes les plus disposés à maudire ou à déplorer son génie fatal.

Cependant ne nous laissons pas éblouir par sa gloire incomparable, par ses qualités aimables, ou par sa grandeur d'âme, au point d'oublier l'impartiale sentence de l'un de ses compatriotes : JURE CÆSUS EXISTIMETUR **; *il fut justement immolé.*

48 ..... *Omnes penè veteres, qui nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt ; angustos sensus, imbecillos animos, brevia curricula vitæ ; in profundo veritatem demersam ; opinionibus et institutis omnia teneri ; nihil veritati relinqui : deinceps omnia tenebris circumfusa esse dixerunt****. Depuis dix-huit cents ans que Cicéron a écrit cela, l'humanité n'a perdu aucune de ses imperfections ; et l'on peut, sans injustice et sans affectation, transporter dans un poème écrit d'hier les lamentations des anciens philosophes.

49 Ici j'ai fait allusion à la tombe de Cécilia Métella, appelée *Capo di Bove,* qui se trouve dans la voie Appienne. (Voyez les *Eclaircissemens historiques du IVe chant de Childe-Harold.*)

50 Ον οἱ θεοὶ φιλοῦσιν ἀποθνῆσκει νέος.
Τὸ γὰρ θανεῖν οὐκ αἰσχρὸν, ἀλλ' αἰσχρῶς θανεῖν.
Rich. Franc. Phil. Brunck Poetæ Gnomici, p. 231, éd. 1784.

21 Le Palatin est une masse de ruines, surtout du côté du cirque. Le sol est formé de débris de briques. Rien de ce qui a été dit, rien de ce qu'on peut

* Lucain, au dixième livre de *la Pharsale*, nous montre César teint encore du sang de Pharsale et dans les bras de Cléopâtre :

Sanguine Thessalicæ cladis perfusus adulter
Admisit Venerem curis et miscuit armis.

Après avoir soupé avec sa maîtresse, il passe toute la nuit à converser avec les sages de l'Égypte, et dit à Achoreus :

« *Spes sit mihi certa videndi*
Niliacos fontes, bellum civile relinquam. »
« *Sic velut in tutâ securi pace trahebant*
Noctis iter medium. »

Un moment après il combat de nouveau, et défend chaque position.

Sed adest defensor ubique
Cæsar, et hos aditus gladiis, hos ignibus arcet.
.... *Cæcâ nocte carinis*
Insiluit Cæsar semper feliciter usus
Præcipiti cursu bellorum et tempore rupto.

** Ainsi s'exprime Suétone, après avoir apprécié dignement le caractère de César. Il se sert ici d'une formule qui était en usage du temps de Tite-Live : *Julium jure cæsum pronuntiavit etiamsi regni crimine insons fuerit*, et que l'on conserva dans les jugemens prononcés dans le cas d'homicide justifiable, comme, par exemple, quand on avait tué un voleur. Voyez Suét., *Vit. C. J. Cæsaris*, avec les commentaires de Pitiscus.

*** Acad. 1-15.

dire, ne saurait satisfaire que la crédulité d'un antiquaire romain. (Voyez les *Historical illustrations*, pag. 206.)

52 L'idée qu'avaient les Romains, Cicéron lui-même, de la Bretagne, a inspiré ces lignes éloquentes à l'auteur de la Vie de Cicéron : « En voyant » combien ils nous raillaient sur la barbarie et la misère de notre île, on ne » peut s'empêcher de réfléchir sur les destinées et sur les révolutions des » empires. Rome, autrefois la maîtresse du monde, le centre des beaux-arts, » de la puissance et de la gloire, Rome languit aujourd'hui dans l'indolence et » dans la misère. Elle est esclave des plus cruels et des plus méprisables tyrans, » la superstition et l'imposture religieuse ; tandis que cette contrée lointaine, » jadis l'objet des railleries et du mépris des Romains policés, est devenue » l'heureux séjour de la liberté, de l'abondance et des lettres ; florissante pour » tous les arts et tous les raffinemens de la vie ; suivant peut-être la même » marche que l'ancienne Rome ; acquérant de grandes richesses pour prix de » sa vertueuse industrie ; passant de la richesse au luxe, du luxe à l'impatience » de la discipline et de la corruption, jusqu'à ce que, dégénérée et privée de » toutes ses vertus, s'approchant du moment de sa destruction, elle devienne » la proie de quelques oppresseurs audacieux, et que, perdant toutes ses quali- » tés estimables avec sa liberté, elle retombe par degrés dans son premier état » de barbarie *. »

53 La colonne Trajane est surmontée d'une statue de saint Pierre, et saint Paul est placé au-dessus de la colonne Aurélienne. (Voyez les *Éclaire. hist.*)

54. Le nom de Trajan était devenu proverbial, pour désigner le meilleur des princes romains **.

Il serait plus facile de trouver un prince d'un caractère tout-à-fait opposé, que d'en rencontrer un qui fût doué de toutes les belles qualités de cet empereur. « Au moment où il monta sur le trône, dit l'historien Dion, il avait un » corps robuste, une âme forte, et l'âge n'avait affaibli aucune de ses facultés. » Il n'était ni envieux, ni médisant : il honorait tous les hommes de bien et les » faisait parvenir aux emplois ; leur élévation ne réveilla jamais en lui la haine » ou la crainte. Il n'écouta jamais les délateurs ; il ne se livra point à la co- » lère ; il sut s'abstenir d'opprimer et de punir injustement ; il aima mieux être » aimé comme homme, qu'honoré comme souverain ; il fut affable avec le » peuple, respectueux envers le sénat, et chéri de l'un et de l'autre ; il n'in- » spira de crainte qu'aux ennemis de son pays. »

55 Les personnes qui ont lu Gibbon doivent être familiarisées avec le nom et les exploits de Rienzi. On trouvera dans les *Hist. illustrations* quelques détails et quelques manuscrits inédits relatifs à ce héros malheureux.

56 La respectable autorité de *Flaminius Vacca* nous porte à ajouter foi à ce qu'il dit au sujet de la grotte d'Égérie. Il nous assure avoir vu sur le pavé une inscription constatant que la fontaine était celle qu'Égérie avait consacrée

* *History of the life of M. Tullius Cicero*, sect. VI. Un fait récent a été un exemple remarquable du renversement de ce contraste. On avait emprisonné une personne à Paris. On fit des efforts pour lui faire rendre la liberté. Le ministre français persista à la retenir en prison, sous prétexte qu'au lieu d'être un Anglais le captif n'était qu'un *Romain*. Voyez *Faits intéressans, concernant Joachim Murat*.

** Eutrope, *Rerum Hist. Roman.*, lib. VIII.

aux nymphes. L'inscription n'y est plus aujourd'hui; mais Montfaucon cite deux vers d'Ovide inscrits sur une pierre de la *villa Justiniani*, et il croit que cette pierre a été tirée de la même grotte *.

Cette grotte et la vallée qui l'avoisine étaient autrefois très fréquentées pendant l'été, et particulièrement le premier dimanche de mai, par les Romains, qui regardaient comme très salutaire l'eau de la fontaine qui coule au fond de la voûte, et qui, après avoir alimenté le petit lac, serpente dans le gazon touffu, et va se rendre au ruisseau du bas de la vallée. Ce ruisseau est celui qu'Ovide appelle *Almo;* mais ses qualités et son nom sont perdus dans la désignation moderne d'*Aquataccio*. La vallée elle-même s'appelle *valle di Cafarelli*, parce que les ducs de ce nom abandonnèrent leur fontaine aux *Pallavicini*, avec soixante *rubbia* de terrain environnant.

On ne peut guère douter que cette longue vallée ne soit la même qu'a mentionnée Juvénal, sous le nom de vallée d'Egeria, et où *Umbritius* venait méditer, quoique la plupart de ses commentateurs aient cru que le satirique et son ami se rendaient dans le bosquet d'Aricie, à l'endroit où la nymphe rencontra Hippolyte et où elle était particulièrement adorée.

La porte de *Capena* est distante de quinze milles de la colline d'Albe : cet espace serait un peu trop grand. Devons-nous nous en rapporter à l'étrange conjecture de Vossius à ce sujet? Il suppose que de l'endroit où la porte se voit aujourd'hui, et où il assure qu'elle était placée du temps des rois, elle aurait été reculée jusqu'au bosquet d'Aricie, et qu'ensuite on l'aurait remise à son ancienne place, à mesure que la ville ** diminuait d'étendue. Le tuf ou le *pumex*, que le poète préfère au marbre, est la substance dont se compose la couche de terrain dans lequel la grotte est creusée.

Les topographes *** modernes disent qu'il y a dans la grotte une statue de la nymphe et neuf niches pour les Muses. Dernièrement un voyageur **** a découvert que la grotte avait été rendue à cette simplicité que le poète regrettait de voir remplacée par des ornemens mal appropriés. Par malheur, la statue sans tête qu'il y a dans la grotte semble moins avoir représenté une nymphe que quelque divinité d'un autre sexe, au moins autant qu'on a pu en juger par ce que le temps a épargné; neuf Muses auraient eu bien de la peine à se loger dans six niches, et Juvénal ***** ne fait certainement allusion à aucune grotte en particulier. D'après la lecture des vers du satirique, on ne peut conclure autre chose, sinon que l'on désignait près de la porte *Capena* un endroit où l'on croyait que Numa avait eu ses entrevues nocturnes avec Égérie : là aussi il y avait un bosquet, une fontaine sacrée et des temples jadis consacrés aux Muses. Enfin de

* In villâ Justinianâ exstat ingens lapis quadratus solidus, in quo sculpta hæc duo Ovidii carmina sunt :

Egeria est quæ præbet aquas dea grata Camœnis;
Illa Numæ conjux consiliumque fuit.

Qui lapis videtur ex eodem Egeriæ fonte aut ejus vicinia istuc comportatus. *Diarium italicum*

** *De Magnit. vet. Rom. ap. Græv. Ant. roman.*, t. VI.

*** Échinard. *Descrizione di Roma e dell' agro romano*, etc.

**** *Classical Tour*, chap. VI.

***** Juvénal, satire III.

cet endroit on descendait dans la vallée d'Égérie, où se trouvaient plusieurs grottes artificielles. Il est clair que les statues des Muses ne faisaient point partie des ornemens que le satirique trouvait déplacés dans ces grottes. Il indique expressément d'autres temples (*delubra*) voués à ces divinités, au-dessus de la vallée, et il ajoute qu'elles en avaient été chassées pour faire place à des Juifs. Effectivement, le petit temple, qui s'appelle aujourd'hui temple de Bacchus, était anciennement regardé comme ayant appartenu aux Muses, et *Nardini* les place dans un bosquet de peupliers qu'il y avait alors au-dessus de la vallée.

Il est probable, d'après l'inscription, et d'après la position de la grotte, que c'est une de ces *speluncæ dissimiles veris* dont on retrouve encore la trace un peu plus haut dans la vallée, sous une touffe de buissons d'aunes. Si l'on vient aujourd'hui nous désigner spécialement une telle grotte comme étant celle d'Égérie, c'est une erreur que quelque moderne antiquaire aura commise en appliquant à une grotte en particulier l'épithète que Juvénal a donnée à plusieurs en général. Une erreur semblable pourrait tout aussi raisonnablement faire chercher, sur les bords de la Tamise, les lieux fréquentés par Numa.

Notre Juvénal anglais ne s'est pas laissé égarer par Pope. En traduisant, il a soigneusement conservé le pluriel :

> Thence slowly winding down the vale, we view
> The Egerian grots; oh how unlike the true!

» De là, en suivant la douce pente du vallon, nous visiterons les grottes d'Égérie. Hélas! qu'elles ressemblent peu à la véritable! »

La vallée est remplie de sources; les Muses pouvaient quitter leurs bosquets pour se promener sur leurs bords, et Égérie présidait à ces fontaines. D'où il était dit qu'elle leur fournissait l'eau, et était la nymphe des grottes dans lesquelles elle la faisait couler.

Tous les monumens du voisinage de la vallée d'Égérie portent des noms qu'on a donnés et changés arbitrairement. Venuti* avoue qu'il a vainement cherché les traces du temple de Jupiter, de Saturne, de Junon, de Vénus et de Diane, que Nardini prétendait avoir découverts ou qu'il espérait trouver. Le *mutatorium* du cirque de Caracalla, le temple de l'Honneur et de la Vertu, le temple de Bacchus, et, par-dessus tout, celui du dieu Rédiculus, font le désespoir des antiquaires.

Le cirque de Caracalla est figuré sur une médaille de cet empereur, citée par Fulvius Ursinus, et dont le revers porte un cirque que quelques uns supposent néanmoins être le *circus maximus* **. Cette médaille donne une idée très exacte de ce lieu d'exercice. Le sol n'a été que peu élevé, si nous devons en juger d'après une petite construction, en forme de cellule, située à l'extrémité du *Spina*, et qui était probablement la chapelle du dieu *Consus*. Cette cellule est à moitié cachée par le terrain comme elle devait l'être dans le cirque lui-même; car Dionysius ne pouvait se resoudre à croire que le dieu *Consus* fût le Neptune romain, parce que ses autels étaient sous terre.

« A tout hasard, dit l'auteur des *Questions académiques*, j'espere, quel

* Échinard et C. Cicéron.

** *Antiq. rom.*, lib. II.

» que soit le sort de mes spéculations, que la philosophie regagnera l'estime » qu'elle mérite. L'esprit libre et philosophique de notre nation a été un sujet » d'admiration pour le monde entier. Telle a été la noble distinction des An- » glais, et la brillante source de toute leur gloire. Oublierons-nous donc les » nobles et mâles sentimens de nos ancêtres, pour jaser de nos bons vieux pré- » jugés dans le langage de nos nourrices? Ce n'est pas le moyen de défendre la » cause de la vérité. Ce n'est pas par une telle conduite que nos pères l'ont sou- » tenue dans les plus belles époques de notre histoire. Les préjugés peuvent gar- » der un moment les ouvrages avancés d'une place forte pendant que la raison » sommeille dans la citadelle : mais si la raison est frappée de léthargie, les pré- » jugés se hâteront de déployer leur étendard à la place du sien. La philosophie, » la sagesse et la liberté se soutiennent mutuellement : l'homme qui ne veut pas » raisonner est un bigot; celui qui ne peut pas est un idiot; et celui qui n'ose » pas, un esclave. » (*Préface*, *page* 14, *vol.* 1, 1805.)

58 Suétone rapporte qu'obéissant à un avis qui lui avait été donné par un songe *, Auguste prenait une fois l'an les habits d'un mendiant, et se plaçait devant la porte de son palais en tendant la main comme pour demander l'aumône. Une statue représentait l'empereur dans cette posture de suppliant; elle était dernièrement dans la *villa Borghese*, maintenant elle doit être à Paris. Le motif qui portait les anciens à ce genre d'humiliation était l'espoir d'apaiser Némésis, cette divinité qui poursuit toujours les heureux de la terre, et dont quelques emblèmes attachés au char de triomphe devaient rappeler aussi la puissance aux conquérans. Ces emblèmes étaient le fouet et le crotale, que l'on a retrouvés sur la Némésis du Vatican. La pose de la statue dont je parle a fait croire long-temps qu'elle représentait Bélisaire; et jusqu'à ce que la critique éclairée de Winckelmann ** soit venue rectifier cette erreur, on a accumulé les suppositions pour soutenir la première qu'on avait avancée gratuitement.

C'était aussi dans la crainte de voir finir tout-à-coup sa prospérité, qu'Amasis, roi d'Égypte, disait à son ami Polycrate de Samos que les dieux chérissaient les hommes dont la vie était mêlée de bonheur et d'adversité. On croyait que Némésis était toujours aux aguets pour surprendre les hommes prudens; c'est-à-dire ceux dont la prévoyance ne les laissait exposés qu'aux simples accidens. Son premier autel fut élevé sur le bord de l'Æsœpus, en Phrygie, par Adraste, le même prince, sans doute, qui tua par mégarde le fils de Crésus. Aussi la déesse fut-elle surnommée Adrastea ***.

La Némésis des Romains était *sacrée* et *auguste*. On lui avait dédié sur le mont Palatin un temple où on l'adorait sous le nom de Rhamnusia. Les anciens avaient tant de penchant à se confier dans la révolution des évènemens, et à croire à la divinité de la fortune, que, sur ce même mont Palatin, ils avaient

* Suetone, *in Vita Augusti*, cap. XLI. Casaubon, dans la note sur ce passage, renvoie à Plutarque, Vies de Camille et d'Æmilius Paulus, et à ses Apophthegmes, pour le caractère de ces deités. On regardait comme le dernier degré d'humiliation de tendre la main comme un mendiant; et, lorsque le cadavre du préfet Rufinus fut porté en triomphe par le peuple, on ajouta à l'outrage en mettant ses mains dans cette posture.

** *Histoire de l'art.* Visconti appelle encore la statue une Cybèle. L'abbé Fea la nomme Chrysippe.

*** Dictionnaire de Bayle, article *Adrastea*.

consacré un autre temple à la Fortune du jour *. Cette superstition est celle qui a conservé le plus de puissance sur le cœur humain : comme elle concentre sur un seul objet la crédulité si naturelle à l'homme, on la voit toujours agir avec beaucoup de force sur des esprits qui ne sont pas embarrassés par d'autres articles de foi. Quelques antiquaires ont cru que Rhamnusia était la même déesse que la Fortune ou la Destinée **. Mais c'était comme déesse de la vengeance qu'on l'adorait sous le nom de Némésis.

59 Que l'admirable statue d'après laquelle on a exécuté celle-ci représentât un gladiateur *laquearius*, ainsi qu'on l'a soutenu en dépit de Winckelmann ***; ou bien un héraut d'armes, comme l'affirme expressément **** ce grand archéologue; ou bien encore un porte-bouclier spartiate ou barbare, selon l'opinion de son éditeur italien *****; il sera toujours permis de croire qu'elle est une copie du chef-d'œuvre de *Ctésilaüs*, qui représentait un homme blessé et près de mourir, et dans lequel on voyait pourtant le peu de vie qui lui restait encore ******. Montfaucon ******* et Maffei ******** croient que c'est la même statue; la statue antique était en bronze. Le gladiateur était autrefois dans la *villa Ludovizi*; Clément XII en fit l'acquisition. Le bras droit a été entièrement refait par Michel-Ange *********.

60 Il y avait deux espèces de gladiateurs : ceux que l'on obligeait de prendre ce métier et ceux qui l'exerçaient volontairement. Ils étaient choisis dans plusieurs classes de la société : les esclaves vendus pour cela, les criminels, les Barbares qu'on avait faits prisonniers à la guerre, et que l'on réservait pour les jeux publics après les avoir fait servir à orner les triomphes des généraux; ceux qui étaient arrêtés et condamnés pour cause de rébellion. On voyait aussi parmi les gladiateurs quelques citoyens libres, soit qu'ils fussent poussés à se dégrader

* *[illegible]* Cicéron en parle, *de Leg.*, lib. II.

**

DEÆ NEMESI,
SEU FORTUNÆ,
PISTORES
RELIANES
V. C. LEGAT.
LEG. XIII. G.
GEM.

Voyez *Quæstiones romanæ*, etc., *apud Graev. Antiq. romanæ*, t. V.

Voyez aussi Muratori, *nov. Thes. inscrip. veter.*, t. II. Il donne trois inscriptions latines et une grecque sur Némésis, et quelques autres sur la Destinée.

*** Voyez l'abbé Bracci, *Dissertazione sopra un elipeo [illegible]*, etc., *pref.* Bracci se fonde sur la corde qui est au cou de la statue, mais non pas sur le cou : il paraît que les gladiateurs ne se sont jamais servis de cet instrument. (Note A. *Storia delle arti*, tome II.)

**** Polyphonte, héraut de Laïus, tué par Œdipe; Copreas, héraut d'Eurichéus, tué par les Athéniens au moment où il s'efforçait d'éloigner les Héraclides de l'autel de la Miséricorde, et en l'honneur duquel on institua les jeux annuels qui se célébrèrent jusqu'à Adrien; Anthémocritus, héraut d'Athènes, tué par les Mégariens, qui ne reparurent jamais leur impiété. Voyez l'*Histoire de l'art*, etc., tome II.

***** *Storia delle arti*, etc.

****** *Vulneratum deficientem [illegible] spectantem restat [illegible]*. Plin., [illegible] lib. XXXIV.

******* *Antiquit.*, tome III.

******** *Loc. citat.*

********* *Museum*, tome III.

ainsi par l'appât de l'argent (*auctocrati*), ou par une ambition dépravée. On finit même par faire paraître sur l'arène des chevaliers et des sénateurs. Le premier * tyran fut naturellement le premier auteur de cet affront à la dignité du citoyen romain. On fit aussi combattre dans le cirque des nains et des femmes : cette atrocité fut défendue par Severus. Parmi tous ces différens gladiateurs, les plus dignes de pitié étaient sans doute les prisonniers barbares, et c'est précisément à ceux-là qu'un auteur chrétien donne l'épithète ** d'innocens, pour les distinguer des gladiateurs de profession. Aurelius et Claudien condamnèrent à ce métier un grand nombre de victimes : le premier après son triomphe, et le second sous prétexte de révolte ***. Aucune guerre, dit Juste-Lipse, ne fut jamais plus destructive pour le genre humain que les jeux des cirques. En dépit des lois de Constantin et de Constance, ces divertissemens barbares durèrent encore plus de soixante-dix ans après l'établissement du christianisme ; le courage d'un chrétien les fit cesser pour toujours. L'an 404, aux calendes de janvier, les gladiateurs allaient combattre dans l'amphithéâtre Flavien, où, selon l'usage, le peuple s'était porté en foule : Almachius ou Télémachus, moine d'Orient qui était venu à Rome dans cette pieuse intention, s'élance au milieu de l'arène, et fait tous ses efforts pour séparer les combattans; le préteur Alypius ****, personnage singulièrement passionné pour les jeux des cirques, donne les ordres les plus pressans pour que les gladiateurs le mettent à mort; et Télémachus gagne tout à la fois la palme de martyr et le titre de saint, qui ne fut jamais conquis par un plus noble exploit. A compter de ce jour, Honorius abolit les combats de gladiateurs, qui ne se sont plus renouvelés depuis. Ce fait est raconté par Théodoret ***** et par Cassiodore ******, et semble digne d'être cru, quoiqu'il figure dans le martyrologe romain *******. Outre qu'on faisait couler le sang aux funérailles, dans les amphithéâtres, les cirques, le forum, et autres lieux publics, on faisait aussi paraître les gladiateurs dans les salles des festins ; ils se déchiraient entre eux à coups de poignard, à la grande satisfaction et au milieu des applaudissemens des convives. Néanmoins, Juste-Lipse se permet de supposer que la perte du courage et une dégénération évidente de l'humanité furent la suite presque immédiate de l'abolition de ces spectacles sanglans ********.

61 Quand un gladiateur avait blessé son adversaire, il s'écriait : *Il l'a* (*hoc habet* ou *habet*) : le blessé jetait son arme et s'avançait au bord de l'arène pour

* Jules César, qui s'éleva par la chute de l'aristocratie, fit paraître dans l'arène Furius Leptinus et A. Calonus.

** Tertulian., *Sermon.*, lib. II.

*** Vopiscus.

**** Augustinus, lib. VI, *Confess.*

***** *Hist. Eccles.*, cap. XXVI.

****** Cassiod. Tripartita, lib. X. Saturn., *ibid.*

******* *Baronius* ad ann. et in notis ad martyrol. rom. *Voy.* Marangoni, delle memorie sacre e profane dell' anfiteatro Flavio.

******** Quod? Non tu, Lipsi, momentum aliquod habuisse censes ad virtutem? Magnum. Tempora nostra, nosque ipsos videamus. Oppidum ecce unum alterumve captum, direptum : est tumulus circa nos, non in nobis; et tamen concidimus et turbamur. Ubi robur, ubi tot per annos meditata sapientiæ studia? Ubi ille animus qui possit dicere : Si fractus illabatur orbis? etc. *C'est le prototype du panégyrique des combats de taureaux par M. Hindham.*

supplier les spectateurs. S'il avait bien combattu, le peuple le sauvait; dans le cas contraire, ou même si les spectateurs n'étaient pas disposés en sa faveur, ils baissaient le pouce, et le gladiateur était immolé. Quelquefois le peuple était si féroce, qu'il témoignait de l'impatience lorsque le combat durait un peu plus que de coutume sans qu'aucun des deux champions fût blessé ou tué. La présence de l'empereur faisait ordinairement accorder la vie au vaincu; et l'on rapporte comme un exemple de la cruauté de Caracalla que, dans un spectacle, à Nicomédie, il renvoya ceux qui venaient lui demander la vie, pour interroger le peuple, en d'autres termes qu'il les fit tuer. On lit en Espagne des cérémonies à peu près semblables dans les combats de taureaux. Un magistrat préside à la fête; et après que les cavaliers et les picadores ont combattu l'animal, le matador se présente et demande la permission de le tuer. Si le taureau a bien fait son devoir en tuant deux ou trois chevaux ou un homme (il est bien rare que cela n'arrive pas ainsi), le peuple pousse des acclamations, les dames agitent en l'air leurs mouchoirs, et le taureau est sauvé. Les plus bruyantes marques d'approbation se font entendre à chaque blessure que les chevaux reçoivent, ou quand ils sont tués. Tous les spectateurs sont transportés de plaisir, mais surtout les femmes, dont la plupart appartiennent aux familles les plus distinguées de l'Espagne. Tout dépend de l'habitude. Pendant l'été de 1809, l'auteur de *Childe-Harold* et M. Hobhouse se trouvaient dans la loge du gouverneur, au grand amphithéâtre de Santa-Maria, vis-à-vis de Cadix, avec deux autres Anglais, qui certes avaient vu plus d'une fois des batailles rangées. La mort d'un ou deux chevaux fut plus que suffisante pour satisfaire leur curiosité. Quelqu'un qui était avec nous les voyait frissonner et pâlir, et ne put s'empêcher de témoigner sa surprise au sujet de la manière étrange dont ils accueillaient un spectacle que tant de jeunes dames trouvaient ravissant : elles riaient et battaient des mains parce qu'un autre cheval venait de succomber après avoir arrosé l'arène de sang. Un seul taureau tua trois chevaux *de ses propres cornes*. Il fut sauvé par acclamations, et les transports de la joie universelle augmentèrent encore quand on apprit qu'il appartenait à un prêtre.

Un Anglais, qui prend plaisir à voir deux hommes se boxer jusqu'à se mettre en pièces, ne peut supporter la vue d'un cheval qui galope dans l'arène pendant que les boyaux lui sortent du ventre; il se détourne pénétré de dégoût et d'horreur pour le spectateur et pour le spectacle.

62 Suétone nous apprend que le sénat accorda une faveur toute particulière à César, en l'autorisant par un décret à porter toujours une couronne de laurier. César ne voulait pas montrer qu'il était le conquérant du monde, mais il voulait ne pas laisser voir qu'il était chauve. Un étranger qui l'aurait vu à Rome aurait eu bien de la peine à deviner ce motif, et nous ne l'aurions pas connu nous-mêmes, si l'historien n'eût pris soin de nous l'expliquer.

63 L'auteur de la *Décadence et de la Chute de l'empire romain* a dit la même chose : on trouvera une description du Colysée dans les *Historical illustrations*.

64 Quoiqu'on ait enlevé tous ses bronzes, excepté l'anneau qui était nécessaire pour maintenir l'ouverture supérieure; quoiqu'elle ait plusieurs fois été endommagée par des incendies et par les inondations du Tibre; enfin quoi

qu'elle soit toujours exposée à la pluie, la rotonde est encore le mieux conservé de tous les monumens qui remontent à la même date. La conversion du temple païen en église s'est faite sans beaucoup de changemens ; et les niches de la rotonde étaient si bien appropriées pour recevoir des autels chrétiens, que Michel-Ange, qui se connaissait en beautés antiques, en adopta la forme pour celles qu'il fit construire dans l'église catholique.

65 Le Panthéon est aujourd'hui occupé par les bustes des grands hommes, ou plutôt des Romains distingués du temps moderne ; la lumière, qui, passant par l'ouverture circulaire placée au sommet de la voûte, tombait jadis sur la réunion de toutes les divinités, éclaire maintenant une nombreuse collection de mortels, dont un ou deux ont été presque déifiés par la vénération de leurs compatriotes.

66 Dans cette stance et dans les trois suivantes on fait allusion à cette fille romaine dont l'aventure est rappelée au voyageur par le lieu qu'on assure en avoir été le théâtre. C'est aujourd'hui l'église de Saint-Nicolas *in carcere*. Mais il est bien difficile de croire à la vérité de cette histoire. (Voyez les *Historical illustrations.*)

67 Le château de Saint-Ange. (Voyez les *Historical illustrations.*)

68 Cette stance et les six qui viennent après se rapportent à l'église de Saint-Pierre. Pour la dimension de cette église comparée aux autres grandes basiliques d'Europe, on peut consulter le *Pavé de Saint-Pierre* et le *Voyage classique en Italie* (*Classical Tour through Italy*) vol. II.

69 Marie périt sur l'échafaud; Élisabeth mourut de douleur; Charles-Quint mourut ermite; Louis XIV banqueroutier d'argent et de gloire; Cromwell mourut d'inquiétude; et le plus grand de tous (*the greatest is behind*), Napoléon, vit prisonnier. On pourrait ajouter à cette liste de souverains une longue liste d'autres noms également illustres et malheureux.

70 Le village de Némi était auprès de la retraite aricienne d'Égérie; il a conservé jusqu'à nos jours la désignation du *bosquet*, à cause des arbres qui ombrageaient le temple de Diane. Némi n'est distant de l'excellente auberge d'Albano que d'une petite promenade à cheval.

71 Toute la pente de la colline d'Albe offre des sites d'une incomparable beauté : du couvent, qui est situé sur le point le plus élevé, et qui a été bâti à la place du temple de Jupiter Latianus, la vue embrasse tous les objets mentionnés dans la stance à laquelle se rapporte cette note : la Méditerranée, tous les lieux où se passe la dernière moitié de l'Énéide, et toute la côte qui s'étend depuis l'embouchure du Tibre jusqu'au promontoire *Circæum* et au cap de Terracine.

On peut croire que la *villa* de Cicéron était située à la place de la *grotta ferrata*, ou bien à celle du Tusculum du prince de Canino.

Il y a quelques années, l'opinion générale était pour la *grotta ferrata*, comme on peut le voir dans la vie de Cicéron par Middleton. Aujourd'hui il n'y a que les dominicains qui le croient encore. Neuf moines grecs habitent la *grotta* : et la *villa* voisine est la maison de plaisance d'été d'un cardinal. L'autre *villa*, appelée Rufinella, est placée vers le haut de la colline, au-dessus de Frascati : c'est là qu'on a trouvé plusieurs beaux restes de Tusculum, sans compter sept

bustes et soixante-douze statues plus ou moins précieuses et plus ou moins bien conservées.

De la même éminence on aperçoit les collines de la Sabinie, dans lesquelles est enfermée la longue vallée du Rustica. Quelques circonstances tendent à prouver que cette vallée est l'*Ustica* d'Horace : le pavé mosaïque, découvert par des paysans qui défonçaient un vignoble, pourrait bien avoir appartenu à sa *villa*. *Rustica* est prononcé bref en Italie, au lieu que nous nous arrêtons sur *Usticæ cubantis*. Il est naturel de croire que c'est nous qui nous trompons plutôt que les habitans de cette vallée. L'addition d'une consonne au commencement du mot ne signifie rien, mais il serait possible que Rustica fût un nom moderne que les paysans auraient entendu prononcer à quelque antiquaire.

La *villa*, ou, pour mieux dire, la mosaïque, est dans une vigne, sur une colline couverte de châtaigniers ; un torrent coule au fond de la vallée; il n'est pas vrai, quoi qu'en dise le *Guide des voyageurs*, que ce torrent s'appelle *Licenza ;* mais, au haut de la vallée, il y a sur un rocher un village de ce nom, et ce nom peut bien dériver de *Digentia*. Le village de Licenza contient sept cents habitans; un peu plus loin, sur une élévation, on trouve Civitella, qui en a trois cents. Sur les bords de l'Anio, avant de tourner pour s'engager dans la vallée *Rustica*, à une heure de chemin de la *villa*, on voit à gauche la ville Vico-Varo, autre point de rapport avec le *Varia* des poètes.

Au fond de la vallée, du côté de l'Anio, la petite ville de Bardela couronne une colline découverte. Le ruisseau de Licenza coule au pied, et se perd presque tout-à-fait dans des sables avant d'arriver à l'Anio. Rien n'explique mieux ces deux vers du poète, qu'on les prenne dans un sens métaphorique ou dans le sens propre.

> Me quoties reficit gelidus Digentia rivus,
> Quem Mandola bibit rugosus frigore pagus.

Le ruisseau est limpide dans le haut de la vallée; mais, avant d'arriver devant la colline de Bordela, son eau est verte et jaunâtre comme du soufre.

Rocca Giovane, village ruiné, et situé sur les collines à une demi-heure de distance de la vigne où l'on a trouvé la mosaïque, semble être la place où s'élevait jadis le temple de *Vacuna* ; une inscription, qu'on a trouvée dans ce lieu, nous apprend que ce temple de la Victoire sabine fut rebâti par Vespasien*. Avec ces données nous avons des probabilités suffisantes pour désigner le lieu où était la *villa* d'Horace, car la position que nous lui assignons correspond parfaitement à ce qu'en a dit le poète.

La colline qui devrait être *Lucretilis* se nomme Campanile : en suivant le ruisseau jusqu'à la prétendue *Bandusia*, on arrive au pied de la haute montagne *Genuaro*. Il est assez singulier que la seule partie de terre labourable qu'il y ait

IMP. CÆSAR. VESPASIANUS.
PONTIFEX. MAXIMUS. TRIB.
POTEST. CENSOR. ÆDEM.
VICTORIÆ. VETUSTATE. LABSAM.
SUA. IMPENSA. RESTITUIT.

dans toute la vallée se trouve sur la colline où cette *Bandusia* prend sa source.

> Tu frigus amabile,
> Fessis vomere tauris,
> Præbes et pecori vago.
>
> Hor.

Les paysans montrent près du pavé mosaïque une autre fontaine qu'ils appellent *Oradina*. Après avoir coulé entre les collines, elle alimente le réservoir d'une écluse à moulin, et puis va se jeter dans la Digentia.

Mais nous ne pouvons espérer *de suivre les traces des Muses jusqu'à leur source*, en parcourant les détours de la vallée romantique pour découvrir la fontaine *Bandusia*. Il est assez singulier que quelques personnes aient pensé que Bandusia était une des sources de la *Digentia*. Horace ne dit pas un mot qui puisse le faire croire, et l'on a d'ailleurs découvert que cette fontaine immortelle était la propriété des moines. Ces saints personnages occupent tout ce qu'il y a de meilleur en Italie. On l'avait conduite pour le service de l'église de Saint-Gervais et de Saint-Protais, auprès de *Venusia*, et c'est là qu'il était raisonnable de la chercher. Moins heureux qu'un voyageur qui a visité récemment ce pays, nous n'avons pas trouvé le pin toujours suspendu au-dessus de la *villa* d'Horace. Il n'y a pas un seul pin dans toute la vallée; mais en revanche il y a deux cyprès que le voyageur * aura pris pour le pin dont le poète parle dans son ode. Aujourd'hui, comme au temps de Virgile, le pin est un arbre de jardin, et il n'était pas du tout vraisemblable qu'on pût le trouver croissant naturellement dans la vallée escarpée de Rustica. Sans doute qu'Horace avait un de ces pins dans son verger : il devait être placé, non pas sur les rochers qui s'élèvent à quelque distance, mais assez près de la ferme pour la couvrir de son ombre. Le voyageur peut très bien avoir cru retrouver ce pin dans les cyprès que j'ai déjà mentionnés. Quant aux orangers et aux citronniers dont il nous parle avec tant de complaisance dans la description des jardins royaux de Naples, ils doivent avoir changé de position; car nous n'avons vu à leur place que des acacias et autres arbrisseaux communs. Qu'il me soit permis d'expliquer la cause du désappointement éprouvé par toutes les personnes qui ont choisi le *Classical Tour* pour les guider en visitant l'Italie; mes observations seront courtes, et je ne crains pas de les voir démentir. L'auteur du *Classical Tour* est bien, de tous les écrivains qui ont joui d'une réputation momentanée, celui qui s'est donné le moins de soins pour satisfaire son lecteur. Il est bien rare qu'on puisse se fier à ce qu'il avance, même lorsqu'il parle de ce que tout le monde peut voir. Depuis la simple exagération jusqu'au mensonge complet, ses erreurs sont tellement fréquentes, qu'elles nous feraient croire, ou qu'il n'a jamais visité les lieux qu'il décrit, ou qu'il s'est fié aux assertions des autres écrivains. Le *Classical Tour* a tous les caractères d'une simple compilation d'anciennes notes liées ensemble par quelques observations personnelles, et grossies de ces embellissemens que l'on trouve sans peine en adoptant tous les lieux communs d'éloges qui s'appliquent à tout en général, et qui, par conséquent, ne signifient rien.

Le style d'un livre qu'un homme trouve lourd, embarrassé et peu convena-

* *Classical Tour*, chap. VII.

de au sujet, peut plaire à d'autres. Ceux-ci trouveront quelques agréables distractions en parcourant les périodes du *Classical Tour*. Il faut dire pourtant que le poli et le poids sont propres à faire croire à la valeur d'une chose. L'un des supplices de l'enfer consiste à pousser une énorme pierre sphérique sur une hauteur à pente rapide.

L'auteur avait le libre choix des mots ; mais il n'avait pas la même latitude pour ses sentimens. Le caractère de M. Eustace doit avoir été empreint de cet amour de la liberté et de la vertu qui respire dans son livre : on y trouve à chaque page cette politesse d'esprit qui rend également recommandables un auteur et ses productions; mais ces sentimens généreux sont répandus avec tant de profusion, qu'ils embarrassent souvent le lecteur. Je serais tenté de les comparer aux branches trop touffues qui nous empêchent de cueillir les fruits d'un arbre. L'onction de l'auteur comme ministre, et ses leçons comme moraliste, ont fait du *Classical Tour* quelque chose de mieux qu'un manuel de voyage ; mais par cela même le but du livre est manqué. Cette remarque s'applique plus particulièrement à la manie qu'a M. Eustace de vouloir toujours instruire son lecteur en mettant continuellement en scène le même ilote gaulois, pour l'enivrer devant la génération présente, et lui inspirer la sagesse en l'effrayant par les excès de la révolution. L'animosité contre les athées et les régicides de toutes les nations en général, et surtout contre ceux de la France, peut être honorable et utile ; mais cet antidote devrait être placé dans un tout autre livre qu'un *tour classique;* ou bien on aurait dû le mettre à part, afin que les détails topographiques et les réflexions qui s'y rattachaient ne fussent pas interrompus à chaque page pour faire place à d'amères déclamations. Quelque justes que soient les antipathies d'un homme, personne ne voudra jamais les adopter pour ses compagnons de voyage. Un topographe, à moins qu'il n'aspire à la gloire des prophètes, n'est point responsable des changemens qui peuvent survenir dans le pays qu'il décrit ; mais, au moment où les portraits et les divagations politiques cesseront d'aider le lecteur, à plus forte raison quand elles gêneront ses recherches, il regardera comme du papier perdu toutes les pages que l'auteur y aura consacrées.

Nous ne voulons ni blâmer ni louer ici aucun gouvernement, ni aucun souverain en particulier; mais c'est un fait incontestable que le gouvernement impérial par son adresse, ou les nouveaux souverains en trompant l'espoir que tout le monde avait mis en eux, ont opéré en Italie des changemens si réels et si considérables, que les *philippiques anti-gallicanes* de M. Eustace sont de véritables anachronismes, et nous donnent même beaucoup de raisons de douter de sa bonne foi et de sa compétence en pareille matière. On peut citer comme un exemple remarquable la ville de Bologne : son attachement au pape, et par conséquent la désolation qu'elle a dû éprouver en tombant au pouvoir des Français, lui ont valu, de la part du voyageur, des lamentations et des cris de vengeance qu'il a rendus plus bruyans en empruntant la trompette de Burke. Or, depuis quelques années, et aujourd'hui même, Bologne se distingue, entre tous les états de l'Italie, par son attachement aux principes de la révolution. C'est presque la seule ville où l'on ait fait quelques démonstrations en faveur de l'infortuné Murat. Toutefois ce changement pourrait s'être opéré depuis que M. Eustace a [illegible] ces pays. Mais M. Eustace a placé l'horreur le voyageur, en lui découvrant

l'horrible projet qu'eurent les Français d'enlever le cuivre de la coupole de Saint-Pierre *. Que le voyageur se rassure; ni les Français, ni aucun autre voleur, n'auraient été capables d'exécuter un pareil sacrilége. Il n'y a point de cuivre sur la coupole; elle est couverte en plomb.

Si les critiques généralement plus sévères n'eussent donné une grande vogue au *Classical Tour*, je n'aurais pas eu besoin d'avertir le lecteur que, quoique ce livre puisse orner sa bibliothèque, il lui sera très peu utile, inutile même dans sa voiture; et, si ces critiques eussent suspendu leurs jugemens, on n'eût pas songé à anticiper sur leur décision. Dans l'état des choses, ceux qui sont comme la postérité vis-à-vis de M. Eustace peuvent bien en appeler des éloges contemporains, et ils sont peut-être d'autant plus propres à l'apprécier impartialement, qu'ils sont plus éloignés de tout sentiment de haine ou d'amitié. Cet *appel* avait été fait en quelque sorte avant que ces notes fussent écrites; l'un des premiers imprimeurs de Florence s'était décidé, à la demande de plusieurs voyageurs qui allaient visiter l'Italie méridionale, à publier une édition à bon marché du *Classical Tour;* mais les sages avis d'autres Anglais qui revenaient de faire le même voyage, le firent renoncer à son entreprise, quoiqu'il eût disposé ses presses et son papier, et qu'il eût déjà tiré une ou deux des premières feuilles.

L'auteur de ces notes désire (comme M. Gibbon) se séparer du pape et des cardinaux en bonne intelligence; mais il n'a pas cru devoir s'imposer, sur le compte de leurs humbles partisans, le silence qu'il a discrètement gardé sur Sa Sainteté et sur leurs Éminences **.

* « Mais quel sera l'étonnement, ou plutôt l'horreur de mon lecteur, quand il saura que... le comité français a tourné son attention vers Saint-Pierre, et a employé une compagnie de juifs pour faire estimer et vendre l'or, l'argent et le bronze qui décorent l'intérieur de l'édifice, ainsi que les cuivres qui recouvrent les voûtes et le dôme de l'église! » *Classic. Tour*, chap. IV. Tout le monde sait à Rome que le fait est entièrement faux.

** M. Eustace était un catholique.

TABLE DES MATIÈRES.

Notice préliminaire. 1
Essai sur la vie, le caractère et le génie de lord Byron. — Première partie, depuis la naissance de lord Byron jusqu'à son départ pour la Grèce. III
Seconde partie, depuis le départ de lord Byron pour la Grèce jusqu'à sa mort. CXXVI
Heures de loisir. 1
Avis du traducteur. 2
Vers composés en quittant Newstead-Abbey. 3
Notes 4
Épitaphe pour un Ami. . . . . *ibid.*
Fragment. 5
La Larme. 6
Post-Scriptum. 8
Sur une Larme. . . . . *ibid.*
Prologue de circonstance, prononcé avant la représentation de *la Roue de Fortune*, à un théâtre d'amateurs. . . . 9
Sur la mort de Fox. 10
Stances pour une dame, en lui envoyant les poèmes du Camoens 11
A M***. 12
A la Femme. 13
A M. S. G. 14
Stances. . . . . *ibid.*
Notes. 16
A*** 17
A Marie, en recevant son portrait. 18
Damætas 19
A Marion. 20
Oscar d'Alva 23
Notes. 34
Au duc de Dorset. . . . . *ibid.*
Notes. 38
Traductions et imitations. 39

Pièces fugitives. — Réflexions suggérées par un examen de collége à Cambridge. 41
Notes. 43
Au comte de ***. . . . . *ibid.*
Notes. 46
Granta. Macédoine. . . . . *ibid.*
Notes 49
Loch na garr. . . . . *ibid.*
Avant-propos de l'Auteur. . . . . *ibid.*
Notes. 51
Au Roman 52
Note 53
Élégie sur l'abbaye de Newstead. . . . . *ibid.*
Notes. 59
A E. N. L., esq. . . . . *ibid.*
A Marie..... 62
Stances 63
Note 65
Vers écrits sous un ormeau, dans un cimetière de Harrow-on-the-Hill . . . . . *ibid.*
La Mort de Calmar et d'Orla. 67
Note 72
Poésies politiques. 73
Avis du traducteur. 74
Ode à Napoléon. 75
Notes. 79
Ode sur l'Étoile de la Légion d'Honneur. . . . . *ibid.*
Adieux d'un Polonais à Napoléon. 81
Note 82
Adieux de Napoléon. 83
Ode traduite du français. 84
Notes. 86
Ode. 87
Madame Lavalette. 89
Ode à l'île de Sainte-Hélène. 90
Au Lis. 92
Ode à Venise. 93
Épigramme d'Alfieri sur le mot *capitaine*. 98
Épigrammes sur lord Castlereagh. 99

Le pèlerinage de Childe-Harold, roman. 101
Avis du traducteur. 102
Préface. 103
Addition à la préface. 104
A Ianthé. 107
Chant premier 109
Notes. 144
Chant deuxième. 147
Notes. 184
Chant troisième. 209
Notes. 248
Chant quatrième. 255
Dédicace 257
Notes. 323

FIN DE LA TABLE.

LIVRES AU RABAIS,

En vente chez TÉTOT frères, libraires,

PLACE DES VICTOIRES, N° 8, A PARIS.

AVIS ESSENTIEL.

On est prié d'adresser sa demande *directement à la maison*. Les personnes qui prendront pour 100 fr. jouiront d'une réduction de 5 p. °/₀ sur ces prix, ou auront l'avantage de recevoir l'envoi *franc de port* pour toute la France.

Tous ces ouvrages, dont nous donnons exactement la date de l'édition, sont neufs, brochés et garantis bien complets.

ATLAS GÉOGRAPHIQUE ET STATISTIQUE DE LA FRANCE ET DE SES COLONIES, composé de 94 cartes coloriées en plein par arrondissement et canton et entourées d'une description statistique. Paris, 1826. 1 vol. gr. in-fol. enfermé dans un carton. 125 f. net 60 f.

CARACTÈRES (les) DE LA BRUYÈRE. Magnifique édit., précédée d'une notice par M. Simonnin. Paris, 1829. 2 vol. gr. in-8°, pap. caval. vél. sat. 20 f.—7 f.

CODES (les huit), très-belle édition, imprimée en gros caractères et accompagnée de notes. Paris, 1830. un très-fort vol. grand in-8° vélin. 10 f.—5 f.

COMÉDIES DE TÉRENCE, trad. de Lemonnier, avec texte latin, précéd. d'une notice par Auger, de l'Académie. Très-jolie édition. Paris, 1832. 6 vol. in-18, grand raisin. 24 f.—7 f.

DICTIONNAIRE DE CHIMIE, par Andrew Ure, trad. de l'anglais par Riffault. Paris, 1834. 4 très-forts vol. in-8° de 600 pages, avec 15 pl. 36 f.—9 f.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE, par Bossuet. Magnifique édit. Paris, 1829. 2 vol grand in-8°, pap. caval. vél. sat. 20 f.—7 f.

ENCYCLOPÉDIE MODERNE, ou DICTIONNAIRE ABRÉGÉ DES SCIENCES, DES LETTRES ET DES ARTS, par Courtin. Paris, 1831. 26 forts vol. gr. in-8°, avec planches. 234 f.—150 f.

GALERIE HISTORIQUE des contemporains, ou nouvelle Biographie des hommes célèbres morts ou vivans de toutes les nations, depuis la fin du 18e siècle jusqu'à ce jour. Bruxelles, 1830. 10 vol. in-8. 80 f.—30 f.

HISTOIRE DE FRANÇOIS Ier, roi de France, par Gaillard. Belle édit. Paris, 1819. 5 vol. in-8°, ornés d'un beau portr. 35 f.—12 f.

HISTOIRE DE L'INGÉNIEUX chevalier Don Quixotte de la Manche. Jolie édition. Paris, Desoër, 1821. 4 vol. in-18, papier vélin, ornés de 12 jolies gravures. 40 f.—5 f.

HISTOIRE DE FRANCE, depuis le 18 brumaire, par M. Bignon, belle édition. Paris, 1829. 6 vol. in-8°, satiné. 45 f.—25 f.

HISTOIRE LITTÉRAIRE D'ITALIE, par Ginguené. 2e et belle édit., avec une notice historique par Daunou. Paris, 1824. 9 forts volumes in-8°, portr. 63 f.—35 f.

HISTOIRE AMOUREUSE DES GAULES, par Bussi-Rabutin. Belle édit. Paris, 1829. 3 vol. in-8°. 24 f.—9 f.

HISTOIRE CONSTITUTIONELLE D'ANGLETERRE, depuis Henri VII jusqu'à la mort de Georges II, par Hallam, trad. par M. Guizot. Paris, 1828. 5 vol. in-8°. 35 f.—12 f.

HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'EUROPE, depuis les dernières années du 5e siècle jusque vers le milieu du 18e

siècle, p
édition. Pari
pap fin sat.
HISTOIRE GÉ
PHIQUE DE
origin
et Ch
1830
HIS
SES, par Gré
Blois, bell
in 8°,
H
DE

Chez le même libraire.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

EN SIX VOLUMES;

OU

DICTIONNAIRE HISTORIQUE

CONTENANT

LA NÉCROLOGIE DES HOMMES CÉLÈBRES DE TOUS LES PAYS;

DES ARTICLES CONSACRÉS

A L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES PEUPLES

AUX BATAILLES MÉMORABLES,

AUX GRANDS ÉVENEMENS POLITIQUES, ETC., ETC.,

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A NOS JOURS;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

DE PROFESSEURS ET DE BIBLIOGRAPHES.

Format in-8° sur papier cavalier.

Ornée de cent beaux portraits.

La *Biographie universelle en six volumes* sera ornée de cent beaux portraits exécutés d'après les tableaux originaux; elle se publie en soixante livraisons qui paraissent le lundi de chaque semaine.

Chaque livraison sur papier cavalier contient 56 *pages*, *ou* 112 *colonnes de texte*, *représentant l'étendue de* 250 *à* 300 *pages du format in*-8°, *imprimées en caractères ordinaires* et DEUX BEAUX PORTRAITS. Lorsqu'une livraison n renfermera qu'un portrait il y aura une augmentation de texte.

Le prix de chaque livraison est de 50 centimes. La 1re a paru le 15 décembre 1834.

IMPRIMERIE DE BOURGOGNE ET MARTINET, RUE DU COLOMBIER, 30.